

TRAITE DES MALADIES DE L'ŒIL

ET DES REMEDES PROPRES
POUR LEUR GUERISON

ENRICHY DE PLUSIEURS EXPERIENCES DE PHYSIQUE.

Par M^{re}. ANTOINE MAITRE-JAN, Chirurgien Jure^d
du Roy, à Mezy-sur-Seine.



A TROYES.

Chez JACQUES LE FEVRE, Imprimeur & Marchand
Libraire en la grand' rue, à l'Image S. Augustin.

M. DCC. VII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.



A MONSEIGNEUR
MONSEIGNEUR
JEAN PAUL BIGNON
ABBE' DE S. QUENTIN DE L'ISLE,
CONSEILLER D'ETAT ORDINAIRE,
Président des Académies Royales des Médailles & des
Sciences, & l'un des quarante de l'Académie Française.



MONSEIGNEUR,

*Je prens la liberté de vous offrir ce
Traité des Maladies de l'Oeil, en re-*

E P I T R E.

connoissance des obligations que je vous ay de l'honneur que vous m'avez fait dans un tems où je pensois le moins être connu de vous. Et quand je ne vous aurois pas, **MONSEIGNEUR**, toutes ces obligations, je ne sçai à qui je pourrois m'adresser pour trouver un Protecteur à ce Livre qui pût lui être aussi favorable que vous. Les profondes connoissances que vous avez dans les Sciences Divines & Humaines; ce Genie heureux qui vous fait juger si solidement de tout; cette laborieuse application dans la direction de ces Royales & celebres Sociétés de Sçavans dont vous êtes avec justice le Chef & le Modérateur; tous vos Nobles Talens, dis-je, joints à votre Illustre Naissance, qui vous rendent si recommandable, persuadent par avan-

E P I T R E.

ceux qui, par une louable émulation, cherchent à se détromper des anciens préjugés, très nombreux dans les Sciences humaines, qu'ils trouveront dans les livres des Auteurs que vous honorez de votre protection, quelques nouvelles lumières pour se conduire dans la recherche de la vérité. En effet, MONSIEUR, on est si fortement convaincu, qu'étant aussi éclairé que vous l'êtes, vous ne permettriez pas qu'un Ouvrage de la nature de celui que je vous présente parût sous vos Auspices, si le Public n'en devoit recevoir quelque avantage, soit pour la connoissance, ou pour le prognostic, ou pour la guérison des maladies dont il traite. Je m'estimerois sans doute bien récompensé de mon travail, si, appuyé de cette protection, ce Livre que

ÉPI T R E.

je n'ay composé qu'en vue de servir le Public , pouvoit un jour lui procurer toute l'utilité que je me suis proposée ; & s'il pouvoit vous faire connoître de plus en plus le desir que j'ay de remplir autant que je le pourray , les devoirs que vous , **MONSEIGNEUR** , & l'Académie m'avez imposé , lorsque vous m'avez fait l'honneur de me marquer que vous vouliez bien recevoir mes Ouvrages. Si je suis assez heureux pour que mes souhaits soient accomplis , je vous avoue , **MONSEIGNEUR** , que vous en serez la seule cause ; puisque c'est vous , qui , par quelque sentimens d'estime que vous avez témoigné avoir de quelques-uns de mes ouvrages , m'avez donné la hardiesse de rendre ce Traité public. Je vous prie donc

ÉPIÔTE

de la recevoir comme une marque du
profond respect avec lequel je suis,

MONSIEUR,

Vôtre très humble & très
obéissant serviteur.

ANTOINE MAITRE-JAM.

TABLE DES CHAPITRES contenus dans ce présent Traité.

La description de l'œil est renfermée en vingt-deux
Chapitres.

I. CHAP. D E l'œil & de sa division.	Page 1.
II. Des paupières.	pag. 3.
III. Des glandes de l'œil, & de sa graisse.	pag. 6.
IV. Des muscles de l'œil.	pag. 9.
V. Des nerfs, des artères & des veines qui se portent dans les parties susdites.	pag. 12.
VI. Des membranes communes du globe de l'œil.	pag. 14.
VII. De ses membranes propres, & l. de la cornée.	pag. 17.
VIII. De l'iris.	pag. 22.
IX. De la rétine, & par occasion du nerf optique.	pag. 31.
X. Des parties du corps transparent, & l. du corps vitré.	pag. 34.
XI. Du cristallin.	pag. 38.
XII. De l'humeur aqueuse.	pag. 43.
XIII. Du cercle coloré.	pag. 50.
XIV. Considérations touchant la nourriture des deux corps transparents & de l'entretien de l'humeur aqueuse.	pag. 53.
XV. De la vue, & comprend la l. expérience d'optique. p. 61.	
XVI. Suite du précédent, contenant des expériences pour prouver la réflexion & la réfraction de la lumière.	pag. 63.
XVII. Suite des deux précédens, contenant des expériences pour prouver de quelle manière la réfraction se fait dans les verres convexes & concaves.	pag. 69.
XVIII. Suite des deux précédens, contenant quelques remarques à faire sur les expériences y contenues.	pag. 72.
XIX. Suite des quatre précédens, de la nature de la lumière.	

T A B L E.

XX.	<i>Suite des cinq précédents, contenant le reste de l'explication de la première expérience.</i>	pag. 80.
XXI.	<i>Suite des six précédents, contenant l'explication de l'usage des parties principales de l'œil, & qui font nécessaires à la vision.</i>	pag. 81.
XXII.	<i>Savoir si le cristallin est absolument nécessaire pour voir.</i>	pag. 98.
	<i>Conclusion de la Description de l'œil.</i>	pag. 100.
	<i>La Description des maladies de l'œil est divisée en trois parties.</i>	
	<i>La première Partie contient les maladies du cristallin connues vulgairement sous le nom de cataractes est renfermée en vingt deux chapitres, dont voici les titres.</i>	
I.	<i>Diverses opinions sur la nature de la cataracte, & quelques réflexions sur ces opinions.</i>	pag. 101.
II.	<i>Ce qu'il est que cataracte, & de la division des cataractes.</i>	pag. 110.
III.	<i>De la cataracte voye.</i>	pag. 111.
VI.	<i>Réflexions sur les observations contenues au chapitre précédent.</i>	pag. 122.
V.	<i>Des causes des cataractes voyes.</i>	pag. 123.
VI.	<i>Suite du précédent.</i>	pag. 129.
VII.	<i>Des différences des cataractes voyes.</i>	pag. 133.
VIII.	<i>Des signes diagnostiques des cataractes.</i>	pag. 139.
IX.	<i>Des signes prognostiques des cataractes.</i>	pag. 142.
XX.	<i>Si par les remèdes on peut guérir la cataracte naissant ou non confirmée, & si on la peut prévenir.</i>	pag. 151.
XI.	<i>Ce qu'il faut faire avant l'opération, le tems que l'on doit choisir, & la qualité des égales.</i>	pag. 158.
XII.	<i>De la manière d'abaisser les cataractes.</i>	pag. 162.
XIII.	<i>Comment il faut former les diffidées qui servent dans</i>	

T A B L E

le terme de l'expiration.	pag. 167.
XIV. Plusieurs observations de pratiques qui ont rapport aux choses ci-dessus dices.	pag. 182.
XV. Ce qu'il faut faire après l'expiration ; & les moyens de remédier aux accidents qui la suivent.	pag. 198.
XVI. Des fautes naturelles ; & l. du Glaucome.	pag. 204.
XVII. De la proéminence du cristallin.	pag. 209.
XVIII. De la cataracte brulante.	pag. 217.
XIX. De la cataracte parvenue, ou de l'aberg du cristallin.	pag. 221.
XX. Des cataractes nées du temps de la vie.	pag. 231.
XXI. Du déplacement forcé du cristallin.	pag. 249.
XXII. Des taches de cristallin ; & des imaginations perpetuelles.	pag. 251.
La seconde Partie contient les maladies du Corps Vitré, de l'humeur aqueuse, de la Résine, du Ners Opacque, de l'Uvée, de la Cornée, & des Membranes qui tapissent le blanc de l'œil, renferme vingt-trois chapitres, dont voici les titres.	
I. Des maladies du corps vitré.	pag. 259.
II. Des maladies de l'humeur aqueuse.	pag. 268.
III. Des maladies de la résine.	pag. 270.
IV. Des maladies du nerf opacque.	pag. 276.
V. Des maladies de l'uvée.	pag. 280.
VI. Des maladies communes à toutes les parties intérieures du globe, & l. de sa grosseur & éminence contre nature.	pag. 289.
VII. De l'atrophie ou diminution de l'œil.	pag. 298.
VIII. Du déplacement des parties intérieures de l'œil, ou de leur confusion.	pag. 301.
IX. De l'œil creux ou rompu.	pag. 309.

T A B L E.

- X. De la sortie en outre de l'œil hors de l'orbite. pag. 307.
- XI. Des playes des yeux & de leurs caustions. pag. 311.
- XII. Digression, sur les causes générales & particulières des fluxions, inflammations & autres maladies locales; sur le bon usage de la saignée dans les inflammations & autres maladies contre l'opinion de quelques Modernes; & sur l'action des remèdes purgatifs pour corriger l'autoptorie du sang. pag. 315.
- XIII. Des maladies de la cornée, & par occasion, de celles des membranes qui forment le blanc de l'œil, & 1. de l'ophtalme. pag. 345.
- XIV. De l'edème ou fluxion œdémateuse de la conjonctive & de ses autres inflations. pag. 348.
- XV. Des pustules de la conjonctive & de la cornée. pag. 361.
- XVI. De l'hyppopyon ou abcès de la cornée. pag. 374.
- XVII. Des ulcères de la conjonctive & de la cornée. pag. 379.
- XVIII. Des symptomes qui survient les ulcères des yeux. De la chûte de l'iris ou Staphylome 1. Symptome. pag. 398.
- XIX. Suite des symptomes qui survient les ulcères des yeux. De la fistule de la cornée 2. Symptome. Des extravasations de charny 3. Symptome. Des cicatrices de la cornée 4. Symptome. pag. 408.
- XX. De l'angle ou œuf, & du tracoma ou albuga. pag. 416.
- XXI. De l'pterygion ou angle. pag. 420.
- XXII. De l'atrophie ou rides de la conjonctive & de la cornée. pag. 430.
- XXIII. Des yeux louches ou de travers. pag. 434.
- La troisième Partie contient les maladies des parties liées entre le globe & l'orbite, celles des angles des yeux, & celles des paupières, renferma vingt-trois chapitres dont les titres suivent.
- I. Des abcès qui se forment entre le globe de l'œil & l'orbite. p. 437.
- II. Des maladies des muscles de l'œil & de celles des nerfs. p. 452.

T A B L E

III. Des maladies des glandes des yeux.	pag. 433.
IV. Des maladies des angles des yeux, & I. de l'ophthalmie ou ab- cès du grand angle.	pag. 438.
V. De l'ophthalmie ou fistule lacrimale.	pag. 454.
VI. De quatre autres maladies du grand angle. 1. d'une excrois- sance de chair des Esclaves. 2. de la consumption de la chair glanduleuse du grand angle. 3. des pustules du grand angle. 4. des ulcères puriformes du grand angle.	pag. 471.
VII. Des maladies des paupières, & I. de leur structure.	pag. 476.
VIII. De l'abcès des paupières, & de leur pourriture.	pag. 479.
IX. De la dartre & du schiste des paupières.	pag. 483.
X. De l'astruc ou charbon des paupières.	pag. 487.
XI. De l'orgelet, de la graisse, & de la pierre ou gravelle des paupières.	pag. 490.
XII. De l'asthénie, de la strabisme & de l'entropion des paupières.	p. 493.
XIII. De l'hydatide des Anciens ou tumeur adipeuse des paupières.	p. 500.
XIV. Des verrues des paupières.	pag. 506.
XV. Du cancer des paupières.	pag. 510.
XVI. Des varices des paupières.	pag. 515.
XVII. Des ulcères puriformes ou grattées des paupières, & par occurrence de la chafte ou lippitude.	pag. 520.
XVIII. De la chute des cils, de leur dés-arrangement, & de leurs autres vices.	pag. 536.
XIX. De la relaxation & faiblesse de la paupière supérieure.	p. 547.
XX. De l'étraiement des paupières, & I. de celui de la paupière su- périeure.	pag. 550.
XXI. De l'étraiement de la paupière inférieure.	pag. 554.
XXII. De la contraction des paupières.	pag. 558.
XXIII. Des maladies des paupières excitées par des causes exté- rieures.	pag. 563.
Conclusion des maladies de l'œil.	pag. 567.

APPROBATIONS.

J'AY lû ce Livre intitulé *des Maladies de l'est & des remèdes propres pour leur guérison*, par M. ANTOINE MAITRE-JAN Chirurgien Juré du Roy à Mery-sur-Seine, dont j'estime que l'impression sera tres utile au Public. Fait à Paris ce onze Avril mil sept cens quatre.

DODART, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris,
Rue de S. A. S. Madame la Princesse Demourée,
de Cour, de l'Académie Royale des Sciences.

NOUS soussignés Docteurs en Médecine de la Faculté de Paris, avons lû un *Traité des Maladies de l'est & des Remèdes propres pour leur guérison*, composé par le Sieur ANTOINE MAITRE-JAN Chirurgien Juré du Roy à Mery-sur-Seine, que nous avons jugé meriter d'être imprimé & communiqué au Public. Fait à Paris ce quinze Juin mil sept cens quatre.

MORIN.

DEBOURGES.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE. A NOS AMES & SEIGNS Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévost de Paris, Bailli, Sénéchal, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartenra, SALUT. Nous ont ANTOINE MAITRE-JAN Chirurgien Juré Royal à Mery sur Seine :



DESCRIPTION DE L'ŒIL.

De l'Œil & de sa direction.

CHAPITRE PREMIER.



PUISQU'IL faut nécessairement connoître la structure d'une partie, pour avoir une idée juste & distincte de toutes ses maladies, je me vois engagé avant que d'expliquer les maladies de l'œil, leurs Remedes & leurs Operations, de décrire toutes les parties qui composent cet organe. Cette description sera succincte à l'égard des parties extérieures dont je demeure presque entièrement d'accord avec les autres Anatomistes, & je ne m'étendray que sur celles qui composent le globe, ou qui y sont renfermées, & sur lesquelles je feray remarquer quelque chose de particulier. Je donneray ensuite

A

DESCRIPTION

mes conjectures touchant la nourriture du corps vitré & du cristallin, & sur l'origine & l'entretien de l'humeur aqueuse : & enfin je feray connoître le vray usage des parties principales de l'œil, à l'occasion de l'explication de la vûe, que j'appuieray sur plusieurs expériences d'opuque.

Pour commencer cette description, je diray que l'œil qui est l'instrument de la vûe, est une partie organique, composée de membranes de différente nature, de nerfs, de veines, d'arteres, de muscles, de glandes, de corps transparents, d'une humeur particulière, & de quelques autres parties : que sa figure est sphérique, si on ne considère que son globe séparé des autres parties qui l'environnent, & si joint avec elles, qu'elle est oblongue & pyramidale, ayant sa base en dehors & sa pointe en dedans : qu'il est situé dans l'orbite, où il se meut en différentes manières : & qu'il est recouvert des paupières.

Je diviseray l'œil à la manière ordinaire des autres Anatomistes, en son globe qui est cette ampoule formée par la cornée & tout ce qu'elle renferme, & en ses parties extérieures qui sont les muscles, les glandes, la guâle, les nerfs, les vaisseaux, & les paupières.



Des parties extérieures de l'Œil, & principalement des Paupières.

CHAPITRE II.

L'Ordre de dissection m'oblige de commencer par les paupières, parce qu'elles se présentent les premières. Il y en a deux, l'une en haut & l'autre en bas; la supérieure est la plus grande en l'homme. Leur figure est assez connue, puisqu'elle se voit sans dissection. Les endroits où ces deux paupières se joignent, se nomment, *Angles*: celui du côté du nez s'appelle, *angle intérieur* ou *grand angle*; & celui du côté des tempes, *angle extérieur* ou *petit angle*.

Elles sont composées de la peau, d'une membrane charnue, d'une membrane que l'on croit particulière, de muscles, du tarse & des cils.

La peau des paupières est la même qui couvre les autres parties de la face, elle est seulement plus mince & fort lâchement étendue, pour se pouvoir rider aisément; elle se termine au bord de chaque paupière, où elle est percée pour laisser passer les cils. En cet endroit elle est jointe & continue à cette autre membrane particulière fort unie, mince & sensible qui revêt la partie intérieure des paupières & qui se joint à la conjonctive avec laquelle elle se confond: & même la surpeau dont cette membrane est recouverte & qui est très mince & très transparente, se continue & recouvre non-seulement la conjonctive, mais aussi toute la con-

DESCRIPTION

4
 née transparente. Nos Anatomistes croient que cette dernière membrane est produite du peristère, & que c'est la raison pourquoi elle est si sensible; quoi qu'on puisse dire avec quelque fondement, qu'elle est plutôt une production ou extension de la peau même qui recouvre les paupières, puisqu'elle lui est continue; & que d'ailleurs lorsque l'une ou l'autre paupière demeure renversée par quelque maladie, & que cette membrane n'est plus humectée, on la voit manifestement devenir semblable à la peau.

Entre cette membrane & la peau on rencontre une membrane charnue, qui n'est autre chose qu'une extension des muscles orbitaires des paupières. C'est à l'extrémité de cette membrane qu'est attaché ce petit cartilage membraneux & demi-circulaire qui donne cette même figure aux paupières, tenant leur peau étendue suivant leur longueur: on l'appelle *Tarse & Peigne*; à cause que les cils, qui sont des poils droits toujours d'une certaine grandeur & ordonnés en manière des dents d'un peigne, sont implantés à son extrémité.

Les paupières se meuvent quelques-fois selon nôtre volonté, & le plus souvent aillè elles se meuvent sans que nous y fissions aucune attention. Ce dernier mouvement est fort vite & se fait de moment en moment quand nous veillons.

Trois muscles meuvent les paupières. Le premier & le second qu'on rencontre au dessous de la peau des paupières, se nomment *Orbitaires* ou *Demi-circulaires*. Ils naissent l'un & l'autre au grand angle de l'œil, le supérieur passe par la paupière supérieure, &

l'inférieur par la paupière inférieure, & se vont insérer ensemble vers le petit angle aux environs de l'es de la pommette; où ils confondent leurs tendons, en sorte qu'ils ne semblent être qu'un seul muscle. Ils sont larges d'un travers de doigt ou environ; & quand ils agissent, ils tirent en même temps la paupière supérieure en bas & l'inférieure en haut, & ferment exactement les yeux.

Le troisième est le *Relèveur* de la paupière supérieure. Il naît du fond de l'orbite assez près du trou par où passe le nerf optique; & couché sur le muscle droit relèvement de l'œil, d'un principe étroit & charnu, il se termine par un tendon assez large au tarse & au bord de la paupière supérieure. Lorsqu'il agit, il lève la paupière en haut & découvre l'œil.

L'usage des paupières est de couvrir l'œil; de le défendre des injures extérieures; & par leurs mouvemens de répandre également sur tout l'œil la liqueur qui sort des glandes qui l'entourent, afin d'humecter la cornée, de la polir, de la nettoyer & de la rendre plus transparente.

Au dessus de chaque paupière supérieure sont les *Sourcils*, qui outre l'agrément qu'ils donnent, servent à détourner la sueur, pour l'empêcher d'incommoder les yeux. Ils sont trop visibles pour avoir besoin de description.



2°. Des Glandes de l'Œil & de sa graisse.

CHAPITRE III.

C'EST qu'on appelle vulgairement *Glande lacrymale*, est une petite caroncule ou chair glanduleuse, située au grand angle de l'œil à l'entrée du *Sac lacrymal*. Il semble même que cette caroncule ne soit formée que par la réunion de la membrane intérieure des paupières: car dans l'homme il n'y a point proprement de glande; & si nos Anatomistes ont ainsi nommé cette partie, c'est à cause de la liqueur qui se filtre aux environs par les points lacrymaux qui percent dans le sac lacrymal, qu'ils estimoient ne pouvoir venir que d'une glande située en cet endroit; & de ce que de cette même caroncule on voit manifestement transuder une humidité qui abbeuve aussi l'œil, & qui dans quelques-unes de ses maladies coule très abondamment.

Le *Sac lacrymal* est l'entrée du canal par où passent les larmes pour se vider dans le nez; & c'est une extension de la membrane intérieure du nez. Ainsi la membrane qui forme ce *Sac* est glanduleuse, puisque toutes les membranes qui tapissent intérieurement le nez le sont. Il a deux trous fort petites que l'on nomme *Points lacrymaux*, qui s'ouvrent vers le bord des paupières dans la *fosse du grand angle*.

Dans les animaux qui ont une troisième paupière, cette espèce de glande paroît plus considérable que dans l'homme, & on y remarque bien plus aisément deux

ou trois vaisseaux lymphatiques qui se portent & s'ouvrent, à ce que l'on croit, en la superficie intérieure de la paupière, & d'autres parties que je ne décriray pas ici, puisque mon dessein n'est que de traiter des maladies des yeux des hommes.

Au dessus de la paupière supérieure à l'entrée de l'orbite, il se rencontre une autre glande qui n'a point de nom, qu'on pourroit avec plus de raison appeller *Lacrimal*, tant pour sa grandeur que pour son usage. Elle commence vers le petit angle & se continue presque jusques au grand angle, & est assez large & épaisse. Elle se trouve quelques fois divisée en plusieurs glandes &, varie souvent en sa figure. De cette glande on voit sortir des lignes droites & nerveuses, qu'on estime être des canaux excrétoires, qui se portent le long de la membrane intérieure des paupières & que l'on croit qu'ils percent enfin près des cils.

Outre les trois ou points lacrimaux dont j'ay parlé ci-dessus, on remarque au bord intérieur de chaque paupière une rangée de points qui sont à l'extrémité de quantité de petites lignes à peu près disposées comme les tils. Etant à Paris au mois de Janvier 1700. Mr. Mery de l'Académie Royale des Sciences me confirma (ce que d'autres Anatomistes ont aussi remarqué) que lorsqu'on pressoit le bord des paupières, il sortoit par ces points ou pores un peu d'humour gluant; ce que depuis j'ay expérimenté être vrai. J'ay aussi observé qu'en fondant ces petites lignes, on y trouve plusieurs petits corps gros comme des grains de pavot, & qui semblent être glanduleux; ils sont disposés dans cha-

que lient les uns au bout des autres comme les grains d'un chapelet. On les voit mieux avec de bonnes lunettes, ou avec une loupe de verre, & les considérant avec un microscope ils paroissent être de véritables glandes. Apparemment que ce sont ces petits corps glanduleux qui fournissent cette humeur gluante & qui est plus fluide dans les hommes & les animaux vivants à cause de leur chaleur, qui concourt à humecter les yeux & à rendre leurs mouvemens plus libres.

Les glandes des yeux comme toutes les autres glandes du corps, outre leurs canaux excrétoires, ont des nerfs, des artères & des veines. Leurs nerfs principaux sont quelques rameaux de la cinquième paire des Modernes qui est la troisième Anciens: elles en reçoivent aussi quelques-autres peu considérables des autres paires qui se posent & passent par l'orbite. Leurs artères viennent de la carotide, & leurs veines se déchargent dans les jugulaires.

L'usage de toutes ces glandes est de filtrer sans cesse cette liqueur, qui sortant par les ouvertures des canaux excrétoires, arrose l'œil. Quelques Anatomistes prétendent que quand elle ne sort que dans une médiocre quantité, le superflu passe par les trous qui sont vers le grand angle, entre dans le sac lacrymal, & se décharge enfin par le canal du nez: mais que lorsqu'il s'en filtre une plus grande quantité, ces trous n'étant pas assez grands pour lui donner passage, elle est obligée de couler le long des paupières en larmes.

Que ces larmes abondantes qu'on répand dans la douleur, dans la tristesse & dans d'autres passions violentes

ces, viennent du cerveau, comme quelques-uns se l'imaginent, il est difficile d'en demeurer d'accord. En effet, on ne peut montrer aucuns conduits par lesquels elles puissent couler, hors les nerfs, qui, outre qu'ils sont très petits, n'ont pas de cavitez sensibles pour laisser passer une si grande abondance de larmes, & d'ailleurs ce n'est pas leur office. Il est donc bien plus probable de dire, que ces larmes ne sont autre chose que la serosité même du sang qui se porte dans ces glandes par les artères & qui s'y filtre alors plus abondamment; soit à cause que le mouvement circulaire du sang se trouve dans ces passions en quelque manière intercepté, comme on le peut juger par les sangloes; ou que le sang acquiert quelque degré de consistance qui facilite la séparation de la partie serosée.

Dans l'orbite on rencontre une assez grande quantité de graisse qui environne l'œil, & remplit les espaces que les muscles, la glande sans nom & les vaisseaux laissent, & qui sert à échauffer l'œil, à l'humecter, à rendre ses mouvemens plus libres & sa figure plus égale.

3°. *Des Muscles de l'Œil.*

CHAPITRE IV.

COMME toutes les parties qui attachent & retiennent l'œil dans l'orbite sont molles & lâches, l'œil aussi se peut mouvoir aisément en différentes manières: & ces mouvemens se font par le moyen des

muscles, qui sont *Droits* pour faire les mouvements droits, & *Obliques* pour faire les mouvements obliques.

Il y a quatre muscles *Droits* & deux *Obliques*, qui reçoivent leurs noms de leurs situation & de l'action qu'ils font. Le premier des droits est situé en la partie supérieure de l'œil & le tire en haut, on l'appelle *Monteur* & *Suprè*; le second qui lui est directement opposé est en la partie inférieure de l'œil & le tire en bas, on le nomme *Abaisseur* & *Humble*; le trois & le quatrième sont aux côtés, & tirent l'œil du côté du grand angle, ou du petit angle, celui qui est du côté du grand angle est dit *Adducteur*, *Bourrier* & *Liseur*, & celui du petit angle, *Abducteur* & *Décliveur*.

Ces quatre muscles dont le ventre est rond, long & charnu, prennent leur origine du fond de l'orbite, autour du trou par lequel passe le nerf optique, & s'avancans par les quatre parties cardinales de l'œil, finissent en des tendons larges, minces & forts, qui s'unissent tous ensemble & forment une large aponévrose qui se glisse entre la cornée & la conjonctive auxquelles elle est adhérente, & s'insère enfin à la cornée opaque vers l'endroit où elle commence à dégénérer en transparence.

Lorsque ces muscles agissent également ils tirent l'œil en dedans & le tiennent en une situation ferme & égale, c'est ce qu'on appelle mouvement tonique. Et il étoit nécessaire que ces muscles fussent opposés les uns aux autres, parce qu'autrement l'œil auroit eu une inclination à se tourner inégalement d'un côté ou d'autre.

Des deux muscles *Obliques*, l'un est *Grand*, & *Supérieur*, l'autre est *Petit* & *Inférieur*. Le *Grand* prend son origine du fond de l'orbite presque du même lieu d'où naît l'*Adacteur de l'œil*, & se portant droit au grand angle, il se termine dans un petit tendon rond & long qui passe par un trou formé par un petit cartilage, que nos Anciens, à cause de son usage, ont appelé *Paspe*, situé au grand angle près de la caroncule lacrimale, & se réfléchissant presque en angle droit & se dilatant, il monte obliquement par la partie supérieure de l'œil & s'insère à la cornée à côté de l'iris vers le petit angle.

Le *Petit oblique* naît de la partie inférieure & presque externe de l'orbite du côté du grand angle, & s'avancant obliquement au petit angle par la partie inférieure du globe, il unit son tendon à celui du *grand oblique*, se terminant ainsi à la cornée à côté de l'iris.

Ces deux muscles agissant séparément tirent le globe de l'œil du côté du nez en le tournant un peu ou vers haut, ou vers bas; & c'est à cause de ces mouvements qu'on les a appelés *Assureux*: & lorsqu'il agissent ensemble ils tirent & arrêtent fixement l'œil du côté du nez.



4°. Des Nerfs, des Arteres Et des Veines qui se portent dans les parties ci-dessus dites.

CHAPITRE V.

Toutes les parties extérieures de l'œil que je viens de décrire, reçoivent des nerfs pour leur porter les esprits animaux, des artères pour leur fournir leur nourriture, & des veines pour remporter le superflu de cette même nourriture.

Les nerfs les plus considérables sont, la troisième paire des Modernes qui est la seconde des Anciens que l'on nomme *Muscles de l'œil*. Ils prennent leur origine de la base de la substance medullaire près de l'entonnoir, & sortants du crâne ils entrent dans l'orbite, & se dispersent dans tous les muscles destinés à mouvoir l'œil, & fournissent aussi quelque rameau aux muscles des paupières.

La quatrième paire des Modernes qu'on nomme *Palpebrales des yeux*, qui naissent de la partie supérieure de la substance medullaire, près des protuberances orbiculaires, & entrans dans l'orbite s'insèrent entièrement dans le grand oblique supérieur. On les nomme *Palpebrales*, parce qu'on croit qu'ils sont la cause de ces mouvements involontaires des yeux qu'on remarque dans l'amour, dans la haine, dans la crainte, dans la colère, dans la tristesse & dans les autres passions : à la différence des moteurs qui ne servent que lors qu'on a dessein de regarder quelque objet.

Outre ces nerfs *La cinquième paire*, des Modernes qui est la troisième paire des Anciens, se se distribuë pas seulement au palais, aux narines & aux autres parties de la face & à presque tous les viscères, elle envoie encore des rameaux aux yeux. Cette paire sort des côtés de la protuberance annulaire par un trou assez ample derrière les parhétiques des yeux : elle a plusieurs fibres, *Motus & Durs*, qui s'assemblent & forment un faisceau, dont il se détache un rameau qui se porte aux yeux, où il distribuë quelques branches à la cornée & aux glandes lacrimales, comme je l'ay déjà dit, & le reste de ce rameau *Ophthalmique* ayant passé par dessus ces glandes, s'engage dans les cavitez du nez.

La Sixième paire des Modernes ou la quatrième des Anciens qui sort de la plus basse partie de la protuberance annulaire, & passant hors du crâne par le même trou que les nerfs de la trois & quatrième paire, se termine aussi en partie dans l'orbite & au muscle abducteur de l'œil ; pendant que l'autre partie s'unissant avec quelques ramifications de la *Cinquième paire*, forme avec elles le principe du nerf intercostal.

Enfin il se jette encore dans les muscles des paupières & du front, un rameau de la partie dure de la *Septième paire*, qui est la cinquième des anciens, après que cette partie est sortie du trou dont l'usage est entre l'apophyse *Mastoidé* & *Sphéroïde*, & qu'elle aourny quelques ramifications à l'oreille externe, à la face & autres parties.

Les artères qui se portent aux yeux viennent des

divisions de la carotide, dont le tronc extérieur fournit des rameaux aux paupières, de même qu'aux autres parties de la face & aux tempes; & le tronc intérieur étant entré dans la tête, envoie un rameau qui accompagne le nerf optique & se distribue à tout l'œil.

Et les veines se déchargent, sçavoir celles des paupières, des glandes & quelques autres dans les jugulaires externes, & toutes les autres dans les jugulaires internes.

De Globe de l'Œil, & 1^o de ses Membranes communes.

CHAPITRE VI.

LE globe de l'œil est composé de membranes, de partie transparentes, & d'une humeur.

On divise ordinairement les membranes en communes, & en propres, on en compte deux communes, la *Conjonctive* & l'*Humour*; mais sans m'arrêter à ce nombre, je diray qu'il y en a une *Troisième*, que l'on peut reconnoître de même que les deux autres.

Celle-ci est extérieure & est une continuité de la membrane particulière qui revêt la partie intérieure des paupières qui se couche sur la conjonctive, s'y attache & se continue avec elle jusques au bord de la cornée transparente, & même la surpeau dont elle est recouverte, & qui est très délicate, recouvre aussi toute la cornée transparente, comme je l'ay déjà dit en parlant des paupières. Quoi que cette membrane soit fort mince & qu'elle soit fortement unie à la conjonctive, en tirant ou écartant les paupières on la reconnoît ai-

sement par les rides qu'elle forme & qui se terminent où elle finit, c'est-à-dire au bord du cercle de la cornée transparente : si même on se donne un peu de peine, on la séparera de la conjonctive, en l'écorchant toutefois, de la même manière qu'on en sépare la membrane innommée. Il n'est pas non plus difficile de reconnaître cette surface qui recouvre cette membrane & la cornée transparente : les *Polyphères*, qui sont des petites vésicules pleines d'eau qui s'élevent sur la superficie de la cornée transparente & sur le blanc de l'œil, & dont quelques-unes ont quelques fois leur centre au bord de la cornée transparente, & occupent en même tems partie du blanc de l'œil & partie de la cornée transparente, sont des preuves de son existence.

La seconde est dite *Conjunctive*, parce qu'elle retient l'œil dans l'orbite. Elle naît du pericrane, ou plutôt elle en est une continuité. Elle s'étend depuis la circonférence de l'orbite, jusques au bord de la cornée transparente. Cette membrane se voit dans toute son étendue après qu'on a levé les muscles orbiculaires des paupières.

La troisième est appelée *Duodécime*, par un caprice des Anatomistes, qui appellent de ce nom les parties auxquelles il ne leur plaît pas d'en donner. Elle est formée par les tendons des muscles de l'œil qui se convertissent en une large aponévrose qui se glisse entre la cornée & la conjonctive, auxquelles elle est adhérente, & se continue ainsi jusques au bord de la cornée transparente, comme je l'ay dit en parlant des muscles droits.

Ces trois membranes unies & jointes ne semblent en composer qu'une, qu'un Anatomiste peut cependant diviser comme je viens de le dire : & on a accoutumé de l'appeller du nom de la principale qui est la conjonctive : ce qui fait que beaucoup d'Anatomistes ne reconnoissent que la *Conjonctive*, d'autres la *Conjonctive & l'humour*, auxquelles s'ajoute la *Troisième* ci-dessus.

On appelle encore cette partie de la conjonctive que l'on voit en ouvrant l'œil, *Le blanc de l'œil*, à cause de la blancheur des membranes dont il est composé. Et c'est à cause de ces trois membranes appliquées les unes sur les autres, & particulièrement de l'extérieure qui est la plus lâchement étendue, que dans les ophthalmies violentes, le blanc de l'œil croit quelques fois & s'étend si démesurément, qu'il couvre toute la cornée transparente.

Le tunic extérieur de la carotide fournit aussi à la conjonctive le sang nécessaire pour sa nourriture, de même qu'aux paupières, par quantité de petits rameaux souvent imperceptibles qui se conduisent de différents endroits sur la superficie de cette membrane, dont cependant les principaux partent du côté du grand angle de l'œil ; & le superflu de ce sang est reporté par les veines dans les jugulaires externes.



1. Des Membranes propres, & 1. de la Cornée.

CHAPITRE VIL

Les membranes propres sont trois, la Cornée, l'Uvée & la Rétine.

La Cornée, est la plus grande de ces membranes, puisqu'elle est celle qui forme le globe de l'œil. Elle est dure & épaisse; son épaisseur n'est pas égale, elle l'est d'avantage vers son fond, & elle diminue insensiblement en approchant en devant. Elle est opaque par derrière, polie & transparente par devant; d'où vient que quelques Anatomistes la divisent en sa partie transparente qu'ils appellent Cornée, & en sa partie opaque qu'ils nomment *Sclérotique*, ou *Dure*; mais je ne la reconnois ici que pour une seule & même membrane.

Elle est entretenue de toutes sortes de fibres, d'où vient qu'il est difficile de la déchirer unisément. Et comme toutes les autres membranes qui ont une épaisseur un peu considérable, on estime qu'elle est composée de plusieurs pellicules appliquées les unes sur les autres, dont le nombre ne se peut déterminer. Il est cependant bien difficile de diviser la cornée opaque par pellicules, pour la quantité des fibres qui la traversent: & la transparente, au contraire, se divise un peu plus aisément, car avec la pointe de la lancette couchée de plat on en peut lever deux & trois épaisseurs, & même plus sans percer l'œil, on s'en peut figurer un bien plus grand nombre: mais comme ces divisions artificielles

ne sont qu'arbitraires, elles ne sont pas tout à fait capables de persuader, il faut donc avoir recours à la raison tirée de l'expérience. On sçait par expérience que la cornée transparente est souvent travaillée de pustules & d'abcès; & comme ces petites humeurs qui sont plus ou moins enfoncées, sont sujettes à s'applatir & même à faire fusée, on juge qu'elles se trouvent entre des pellicules; parce qu'autrement l'humeur qui cause ces petites humeurs, trouvant un obstacle égal de toutes parts, formeroit nécessairement & toujours une humeur ronde.

Cette membrane forme une ampoule qui contient les autres parties intérieures de l'œil, & c'est ce que l'on appelle *Le globe de l'œil*, dont la rondeur n'est pas exacte; car la partie transparente de la cornée s'élève en une bosse qui excède la superficie sphérique de la partie opaque. Cette bosse dans l'homme, & dans la plupart des animaux quadrupèdes, fait partie d'un cercle, dont le diamètre, si ce cercle étoit entier, seroit moindre d'une huitième partie ou environ, que le diamètre du cercle formé par la partie opaque de la cornée: & dans les oiseaux elle est si éminente, que le diamètre de son cercle n'égale qu'environ le demi diamètre de la partie opaque. Ainsi selon que cette bosse est éminente ou déprimée, c'est-à-dire, selon qu'elle fait partie d'un plus grand ou d'un moindre cercle, on voit les objets ou plus petits, ou plus gros, ou de plus loin, ou de plus près, comme je le diray ci-après.

Cette bosc de la partie transparente de la cornée exceptée, le globe de l'œil se trouve rond en tout sens

dans l'homme & dans les animaux quadrupèdes : mais dans les oyseaux & dans les poissons, il est applati de devant & derrière.

La cornée contre le sentiment de du Laurent, a des arteres qui viennent du rameau de la carotide qui accompagne le nerf optique en sortant du crâne, & qui lui fournissent sa nourriture, & des veines qui se déchargent dans les jugulaires & qui remportent le superflu de cette même nourriture. Les plus considérables de ces vaisseaux se jettent particulièrement vers la partie postérieure aux environs du nerf optique, où ils forment différentes ramifications, dont les unes s'étendent par toute la cornée & finissent entre les pellicules, & les autres pénètrent en brisant ces mêmes pellicules, & entrent dans le globe de l'œil, pour se distribuer à l'uvée, à la rétine & aux autres parties intérieures, comme je le diray dans la suite.

Outre ces vaisseaux, il s'insere en cette membrane quelques rameaux de nerfs, qui viennent du rameau ophthalmique de la cinquième paire. Ces rameaux ayant accompagné le nerf optique, se distribuent en partie au fond de cette membrane & se répandent à la superficie extérieure & intérieure, & le reste la pénétrant entièrement en d'autres endroits se porte à l'uvée & au cercle ciliaire, comme je le diray ci-après.

C'est à la partie postérieure de cette membrane qu'est l'entrée du nerf optique pour se jeter au dedans du globe de l'œil. En pénétrant cette membrane, il s'y attache fortement, en sorte qu'on ne l'en peut séparer. C'est ce qui a fait dire aussi à quelques Anatomistes

modernes, que la cornée n'est autre chose qu'une extension ou développement de la membrane extérieure de ce nerf : ce que je ne leur accorde pas ; parce que si cela étoit, cette membrane devoit être douée d'un sentiment plus exquis que celui qu'elle a, & la ponction dans l'abattement des cataractes seroit insupportable aux malades, ce qui n'est pas, puisqu'ils ne ressentent qu'une médiocre douleur, quoi que cette membrane soit dure & assez épaisse : & je pourrois même assurer qu'ils n'en ressentiroient presque pas ; n'étoit qu'on est obligé de piquer le blanc de l'œil dont les membranes qui le composent sont d'un sentiment très exquis, mais dont la douleur est supportable lorsqu'on les pique, à cause de leur peu d'épaisseur qui est bien-tôt pénétrée par l'éguille.

L'union qui se remarque dans l'implantation de ce nerf, ne peut être non plus un argument de l'extension de la membrane : cette union étant aussi nécessaire que celle qui se rencontre dans toutes les autres parties de notre corps, même de nature bien différente, comme des ligaments & des tendons avec les os, sans qu'on puisse dire pour cela que les os prennent leur naissance des ligaments ou des tendons.

D'ailleurs, s'il étoit vrai que la cornée fût une production de la membrane extérieure du nerf optique, il s'en suivroit que dans les yeux & dans quelques poissons dont la partie opaque de la cornée se convertit en partie en os, & dans d'autres animaux où elle se trouve cartilagineuse, la membrane extérieure de ce nerf, que l'on suppose former la cornée, deviendroit

osseuse, ou cartilagineuse, cequiferoit absurde: quand même on objecteroit qu'on voit d'autres membranes, comme celle qui forment la fontanelle chez les enfans, & des tendons, comme ceux des muscles, des cuisses & des jambes dans les osseaux se convertir en os quand ils vieillissent, parce qu'on ne s'est jamais avisé de dire, que les membranes qui forment la fontanelle, fussent une production de la mère, quoi qu'elle y soit attachée, & que les tendons des muscles fussent une suite des nerfs.

Il est donc bien plus probable de dire que cette membrane est formée dès la première conformation de même que les autres parties de notre corps, & qu'elle est d'une nature toute particulière, ne s'y en rencontrant point de semblable dans le reste du corps, comme on peut le connoître en comparant cette membrane avec les ligamens des articules; les aponévroses des muscles, les membranes qui les envelopent, celles qui recouvrent les os, & généralement toutes les autres membranes.

Quand je dis que c'est à la partie postérieure de la cornée qu'est l'entrée du nerf optique, je l'entens dans l'homme particulièrement, dans le chien & dans quelques autres animaux qui ont le cerveau plus gros que d'autres à proportion de leur corps, chez lesquels cette entrée est presque directement opposée au trou de l'arée; car dans la brebis, le bœuf & autres animaux quadrupèdes, dans les oiseaux & dans les poissons, elle se trouve plus à côté du globe en tirant vers le nez, aux uns plus, aux autres moins.

3. De l'Uvée.

CHAPITRE VIII.

LA membrane qui est immédiatement au dessous de la cornée se nomme *Rhagade*, ou *Uvée*, pour la ressemblance à la peau qui recouvre un grain de raisin & dont on a séparé la queue, & *Choroïde*, parce que de même que le chorioïde environne & contient l'enfant dans la matrice, & sert d'appuy aux vaisseaux qui lui portent sa nourriture, cette membrane contient les parties principales destinées à la vue, & reçoit & affermit les vaisseaux qui se doivent distribuer à ces mêmes parties.

Elle est beaucoup plus mince que la cornée, & est très délicate se décharant aisément. Elle paroît fort obscure en toutes les parties, en sorte qu'elle ne permet l'entrée de la lumière que par son trou qui est en sa partie antérieure, & cela à l'occasion d'une couleur noire dont elle est enduite, qui dans l'homme & dans plusieurs animaux rend cette membrane fort noire, qui d'elle même ne l'est pas, comme on peut le connoître en lavant ou râtissant cette couleur qui se sépare aisément. Cette membrane ne se trouve pas également enduite de cette couleur en toutes les parties. Il y en a davantage en sa partie extérieure qui touche la cornée, & dans la surface intérieure de l'iris, que dans la partie intérieure du côté de la rétine, & dans la partie antérieure de l'iris : même dans le bœuf & divers au-

tres animaux , l'uvée se trouve de diverse couleur du côté qu'elle touche la rétine, & dans ceux là il se rencontre tres peu de cette teinture noire.

Cette membrane tapisse tout le fond de la cornée dont elle imite la figure, & elle ne s'en sépare qu'à l'endroit où elle forme l'iris, où elle est plus épaisse & plus forte qu'en sa partie postérieure. Elle s'attache à la cornée en differens endroits. Dans son fond elle est intimement unie à la circonférence de l'entrée du nerf optique; ensuite elle n'est plus attachée que par les vaisseaux, je veux dire par les nerfs, les artères & les veines qui passent au travers de la cornée & se jettent en cette membrane. Et lorsqu'elle est parvenue vers la fin de la cornée opaque, elle s'attache en rond sur & près de son bord, & cela par le moyen d'un cercle en maniere de petite couronne, qui est d'une substance différente de l'uvée, pour ensuite s'en séparer & former l'iris.

L'Iris, est cette partie de l'uvée que l'on voit au travers de la cornée transparente, ainsi nommée à cause de la diversité ou du mélange des couleurs qui s'y remarquent, qui sont ou bleues, ou jaunes, ou vertes, ou noires, &c: & l'on croit que ces couleurs suivent la diverse température du cerveau & des yeux, & qu'elles sont plus ou moins vives selon que les esprits sont plus ou moins agitez. La couleur dominante de l'iris donne le nom à l'œil; ainsi on appelle un Œil bleu, quand l'iris est plus mêlé de bleu &c.

On remarque au milieu de l'iris un trou qui est toujours rond en l'homme, & qui dans quelques animaux

est oblong ou d'autre figure, qu'on appelle *Pupille* ou *Pupille*. Ce trou se dilate & se resserre; il se dilate dans les ténèbres & lorsque l'on est exposé à une faible lumière, ou lorsqu'on regarde des objets qui sont près de l'œil; il se resserre lorsque la lumière est forte, ou que l'on regarde des objets fort éloignés. Il paroît noir dans l'homme & dans les animaux dont l'uvée est noire, parce que les rayons de lumière passans par ce trou & traversans l'humeur aqueuse, le cristallin & le corps vitré, ne trouvent point de corps au delà capable de les réfléchir au dehors; la rétine qu'ils ébranlent en s'illuminant, ne le pouvant, & l'uvée qui est noire s'oposant à cette réflexion.

L'Uvée depuis son fond jusques au cercle ciliaire paroît tissée de quantité de petites fibres qui semblent différentes de ses fibres membranées, qui ayant abandonné la circonférence de l'entrée du nerf optique où elle sont attachées, se conduisent en baissant un peu de derrière en devant; & avant que d'avoir atteint le *Cercle ciliaire*, quelques-unes de ces fibres se réfléchissent & forment des espèces *D'arcs*, ou *Faltes*, à peu près semblables à ces ceillons formés par ces petites lignes que l'on remarque en la surface de la partie intérieure du bout des doigts. Cette disposition de fibres me fait conjecturer que cette partie de l'uvée n'a point de mouvement comme quelques-uns le pensent; parce que si cela étoit, ces fibres se porteroient toutes, sans changer leur premier ordre, jusques au cercle ciliaire.

Quand ces fibres (différentes des membranées) ont atteint le cercle ciliaire, elle s'y attachent fortement

& se glissent en lignes droites & parallèles par le travers de la superficie intérieure de ce cercle ; & parvenues vers la partie antérieure elles s'en séparent , se réfléchissent , & ordonnées en manière de petites rayons fort courts elles s'insèrent tout aussi-tôt au tour de la membrane du corps vitré à l'endroit où elle se double pour embrasser le cristallin. Ces fibres ayant abandonné le cercle ciliaire , paroissent plus grosses , plus blanches , & elles sont si tendres qu'elles se rompent très aisément ; & cela d'autant plus qu'elles ne sont contenues n'y affermies par les fibres membraneuses de l'uvée.

Entre toutes les fibres qui se glissent par le travers du cercle ciliaire , il y a des petites cannelures remplies de cette teinture noire, dont j'ay parlé ci-devant. Il y en a de semblables sur la membrane du corps vitré à l'endroit où ce cercle se colle sur cette membrane , & qui répondent aux premières : en sorte que quand ce cercle est uni à la membrane du corps vitré , ces cannelures forment des espèces de conduits qui se trouvent toujours remplis de cette teinture noire : d'où vient que lorsqu'on a séparé ce cercle du corps vitré , il reste sur ce corps des lignes noires disposées comme des cils , que la plupart de nos Anatomistes (faute de les avoir bien examinées) appellent *Fibres ciliaires*. Ce ne sont point ces lignes ou cannelures que j'appelleray *Fibres* ou *Proces ciliaires* , mais bien ces fibres blanches & molles dont je viens de parler.

A l'égard des fibres membraneuses de l'uvée , elles passent au de là du cercle ciliaire & forment l'Iris. Ce ne sont pas ces seules fibres qui constituent l'Iris ; jen

remarque encore d'autres dans sa partie intérieure, & d'autres dans sa partie antérieure qui tiennent des routes différentes, & qui font que l'uvée est beaucoup plus épaisse & plus forte à l'endroit de l'iris, qu'en la partie postérieure.

La délicatesse de toutes ces différentes fibres de l'iris est si grande qu'il est impossible de les séparer les unes des autres pour connoître leur nature; mais quand une partie fuit mon scalpel, je l'abandonne, & pour connoître ce que c'est, j'ay recouru à la raison. Ainsi considérant le mouvement de l'iris lorsque la pupille se dilate ou se resserre pour regarder les objets proches ou éloignés, je conçois qu'il faut qu'il y ait des parties pour faire ces mouvements; & comme je ne vois pas qu'il en vienne d'ailleurs, j'insère que ces parties se doivent trouver dans l'iris même.

En effet après avoir ratissé & lavé la partie intérieure de l'iris pour en ôter la noirceur dont-elle est enduite, je remarque des fibres différentes de celles dont j'ay parlé ci-devant, qui partent de la circonférence de la partie antérieure & interne du cercle ciliaire & se terminent en ligne droite vers le bord de la circonférence de la pupille; je conclus que ce sont des *Fibres noires*, dont la disposition est fort propre à dilater le tron de l'uvée, lorsque ces fibres agissant vers leur principe se raccourcissent.

Dans les vieillards chez lesquels ces fibres acquièrent une consistance un peu plus forte, on les distingue aisément au travers de l'iris, se servant de bonnes lunettes, ou d'une loupe de verre quand la vue n'est pas

assez perçantes, & on les voit disposées par rayons très bien ordonnez, on observe même leurs mouvemens.

Si ces fibres sont capables de dilater la pupille, il faut nécessairement qu'il y en ait d'autres qui la resserrent, puisque ces mouvemens suivent nôtre volonté, quoi que nous n'y faisons point d'attention : mais comme ces fibres ne se peuvent desinseeler dans un œil d'homme, à cause de leur petitesse & de leur confusion, j'ay recouru à un œil de bœuf dont la pupille est oblongue, & après avoir enlevé toute la corne transparente, & ratislé & lavé la partie antérieure de l'iris, j'ouvri un peu la pupille & je reconnois par la disposition de quelques rides qui s'y forment, (une servant d'une loupe de verre pour les mieux observer) qu'il doit y avoir à la partie antérieure de l'iris de part & d'autre de la pupille quelques fibres pour former ces rides. Et comme ces rides semblent partir d'un des angles arrondis de la pupille, se conduire au tour de cette pupille de part & d'autre, & se terminer à l'autre angle, je n'ay point de peine à concevoir que les fibres qui font ces rides ont leur naissance du côté d'un de ces angles de la pupille, & qu'elles s'insèrent vers l'autre angle. Que leur attache commune est à la circonférence de la partie extérieure du cercle ciliaire ; qu'elles sont unies les unes aux autres comme les fibres qui composent un muscle : & que leur disposition doit être assez semblable aux fibres qui forment les muscles orbiculaires des paupières. Je puis donc vrai-semblablement conjecturer que ce sont ces fibres qui en se raccourcissant resserrent & serment la pupille dans les animaux qui l'ont oblongue ou en fente.

Je puis encore conjecturer que dans l'homme & dans les animaux qui ont la pupille ronde, ces fibres doivent se croiser & avoir différentes origines & insertions, pour me servir des termes des Anatomistes lorsqu'ils parlent des vaisseles, plusieurs attaches communes au cercle ciliaire, & même disposition entre toutes celles qui partent d'un même lieu & s'insèrent en celui qui lui est opposé, pour pouvoir reserrer la pupille en rond : parce que je sçais que la nature agit toujours uni-formément dans la construction des parties qui doivent avoir un même usage.

C'est à ces différentes fibres de l'iris qu'on doit attribuer la cause efficiente de la dilatation & du resserrement de la pupille, & non point à la différente action de la lumière, qui d'elle-même n'est point capable de produire ces mouvements ; mais seulement d'exciter dans la rétine une certaine sensation qui seroit souvent confuse, si cette lumière n'étoit modifiée en passant par la pupille : & c'est à l'occasion de cette sensation que l'ame est usée à dilater & reserrer la pupille au degré nécessaire pour perfectionner la vision.

Outre ce que je viens de dire de l'iris, il faut encore remarquer que les fibres membraneuses de l'uvée qui passent au de là du cercle ciliaire & qui forment l'iris, en occupent le milieu, & se continuent jusques au bord de la pupille où elles forment comme un petit ourlet, & que les fibres moines ne vont pas jusques au bord, mais se terminent auprès : ce qui fait que l'iris est si mince & si tendre sur environ de la pupille, que dans les moindres efforts extérieurs ; ou pour peu que l'on

touche le bord de la papille lorsque l'on abaisse les caractères, le bord est sujet à se déchirer jusques au lieu où s'insèrent les fibres morrices; & quand cela arrive la pupille change de figure.

Comme l'uvée est attachée autour de l'entrée du nerf optique, nos Anatomistes croient aussi qu'elle est formée par l'extension & développement de la membrane délicate de ce nerf, quoi qu'on ne voye aucun rapport entre cette membrane & la membrane intérieure du nerf optique. Mais cette manière d'expliquer l'origine des parties étant inadmissible, il ne faut pas s'étonner que quelques Anatomistes modernes se plaisent à l'exagerer. Pour moi je crois que l'uvée de même que la cornée, est formée des principes communs dès la première conformation; & je ne saurois me persuader (si ce que ces Anatomistes avancent étoit vrai) comment les malades pourroient souffrir les piquures, incisions & déchiremens de cette membrane en suite de quelques playes ou contusions de l'œil, qui causeroient sans doute de très cruelles douleurs; puisque pour peu qu'on touche un nerf découvert & sain, les douleurs en sont insupportables. Je ne veux pas nier cependant, que le nerf optique ne s'attache à cette membrane comme à la cornée, puisque cela est en effet; mais les membranes ou envelopes de ce nerf finissent où elles s'attachent & on ne les peut conduire plus loin.

Les artères qui vont à l'uvée, comme je l'ay déjà dit, passent au travers de la cornée en quantité d'endroits: une partie se distribue à l'uvée & au cercle ciliaire, & l'autre partie pénètre cette membrane & se

50
 porte à la rétine. La plupart des artères qui se portent au cercle ciliaire, après avoir pénétré la cornée, sont deux & trois lignes de chemin entre cette membrane & l'uvée sans être attachées ni à l'une, ni à l'autre de ces membranes; & ces artères par leurs bustemens font des impressions à la partie intérieure de la cornée de la même manière que celles qui se remarquent à la superficie intérieure du crâne faites par le battement des artères qui rampent sur la dure-mère. Les veines qui suivent les ramifications des artères, ressortent au travers de la cornée pour se décharger ensuite dans les jugulaires.

Cette membrane reçoit aussi des nerfs qui viennent du rameau ophthalmique de la cinquième paire qui se porte à la cornée, & dont plusieurs sciens ayant abandonné cette membrane se diffusent en plusieurs endroits de l'uvée & au cercle ciliaire. Les plus considérables sont ceux qui se portent au cercle ciliaire, & on en remarque aussi quelques-uns qui après avoir pénétré la cornée, se glissent de même que les artères & les veines entre cette membrane & l'uvée avant que de se jeter dans le cercle ciliaire. On distingue toutes ces fibres nerveuses des artères & des veines, quand on sépare l'uvée de la cornée, par leur blancheur & leur diamètre: d'ailleurs celles qui se portent au cercle ciliaire se font reconnoître trop aisément pour en douter. Il y a apparence que ce sont une partie de ces nerfs qui en se distribuant dans chaque fibre motrice de l'iris, leurs portent ces esprits animaux, comme parlent les Médecins, nécessaires pour leurs mouvemens.

4. De la Rétine & par occasion du Ners Optique.

CHAPITRE IX.

Avant que de décrire *La Rétine*, je dois faire connoître les *Ners Optiques*, puisque cette membrane semble en être véritablement une continuité.

Cette paire de nerfs est la première des Anciens & la seconde des Modernes. Ils prennent leur origine au dessus des corps cannelés, de la partie supérieure de cette substance médullaire que Galien appelle *Le bec des ners optiques*, & descendant & s'avancants en devant s'unissent près de l'Entonnoir au dessus de la *Selle de l'Os Sphéroïde*, ils se séparent après & sortent aussitôt du crane, entrent dans l'orbite & s'insèrent au fond de la cornée.

Ces nerfs sont les plus gros de tous ceux qui sortent du cerveau; ils sont aussi les plus fournis de cette substance médullaire qui se rencontre dans les autres nerfs, d'où vient qu'ils semblent plus mous, & se revêtent comme les autres nerfs de la *Dure* & de la *Piè-mère*.

Les Anatomistes disputent si leur union se fait, ou en se croisant, c'est-à-dire, si un de ces nerfs qui naît du côté droit du cerveau passe à l'œil gauche, & celui qui sort du côté gauche s'insère à l'œil droit; ou par un mélange de leur moëlle; ou par un simple atouchement. Mais l'observation que Vesale a faite dans une femme qui avoit l'œil droit émacié dès son bas âge, & le gauche parfaitement sain, dont le nerf optique

de l'œil émacié étoit beaucoup plus petit que celui de l'œil sain depuis l'œil émacié jufques à la naiffance de ce nerf & au côté droit de cette union, décide la chofe & fait connoître que leur union fe fait par un fimple atouchement de leur moëlle.

On demande à quoi fert cette union ? Ceux qui fe flitent de connoître les deffeins de la nature, comme s'ils avoient été appellez en fon confeil, nous difent 1. Que cette union eft faite afin que l'efpece vifible reçue en chaque œil ne parût point double : 2. Afin qu'un œil venant à manquer, tous les efprits animaux des deux nerfs fe puffent distribuer à l'autre : 3. Pour les affûter mutuellement dans leur route qui eft longue.

Leur première raifon fe détruit d'elle-même, li on confidere que d'autres nerfs destinez à d'autres fens, comme par exemple ceux de l'ouye, ne font pas appercevoir une double fentation, quoi qu'ils tiennent des routes oppofées l'une à l'autre, leur féconde ne fe feroient pas mieux, pafqu'elle fuppofe une communication reciproque de leurs conduits ou pores, ou bien une détermination volontaire de ces efprits, ce qui ne fe peut prouver : d'ailleurs quand ces efprits qui ne peuvent plus couler dans l'œil malade feroient déterminez à fe joindre à ceux de l'œil sain, il faudroit que les pores du nerf de cet œil sain fuiffent difpofez pour les contenir tous. Leur troifième raifon eft la plus probable.

Le nerf optique, comme les autres nerfs, devient plus folide à mefure qu'il s'éloigne de fon origine. La manière dont-il s'implante dans la cornée, & pénètre l'uvée, fait bien connoître que ces membranes ne font pas

pas des développemens de celles qui la recouvrent, comme je l'ay déjà dit ci-dessus, & pour s'en assurer encore davantage, il ne faut que prendre un œil tiré de son orbite, & après en avoir séparé les muscles, la graisse, & les autres parties qui s'attachent en dehors, fendre le nerf optique jusques en son milieu & continuer de suivre l'incision par la cornée, l'uvée & la rétine, jusques à ce qu'on puisse séparer le globe en deux hémisphères : on distinguera alors les différentes substances de toutes ces membranes, & on verra manifestement que les envelopes de ce nerf finissent où elles s'attachent sans s'étendre dans la cornée ni dans l'uvée : on verra même deux petites lignes des deux côtés de ce nerf qui en sont comme les termes.

A l'égard de la rétine il n'en est pas de même : car quoi qu'il semble d'abord que le nerf optique finisse tout à coup après qu'il a pénétré l'uvée, on voit cependant sortir de l'extrémité de ses fibres molleuses un tissu délié & fort tendre en manière de membrane, que l'on croit avec raison être un développement ou une dilatation de ces mêmes fibres : du moins il est constant que ces fibres en forment la plus grande partie, & c'est ce tissu que l'on appelle *La Rétine*.

Cette membrane est située immédiatement au dessous de l'uvée, elle embrasse toute la partie postérieure du corps vitré, à la membrane doquel elle est attachée par quelques fibres tres tendres dans les endroits où ce corps se joint au cercle ciliaire, & elle se termine enfin autour du cercle ciliaire auquel elle s'attache.

Dans les enfans nouveaux nés elle est d'une consi-

stance extraordinairement tendre, & elle l'est un peu moins dans les adultes. Si cette membrane ne paroît pas tout à fait si blanche que les fibres moëlleuses du nerf optique dont elle tire son origine, on peut croire que son humidité en est la cause.

On remarque plusieurs petites branches de vaisseaux qui rampent sur la superficie extérieure & qui lui fournissent le sang nécessaire pour la nourrir: ces vaisseaux viennent des artères & des veines qui pénètrent la coque & l'uvée aux environs du nerf optique.

Comme cette membrane paroît être une extension des fibres moëlleuses du nerf optique, qu'elle est blanche dans l'homme & dans beaucoup d'animaux, qu'elle est fort tendre, & qu'elle est située immédiatement derrière le corps vitré, nos Anatomistes modernes y ont établi le siege de la vue, & avec juste raison: en effet c'est la seule partie capable de recevoir les images des objets, je veux dire les impressions de ces rayons de lumière réfléchis & différemment modifiés par les différentes superficies des corps qu'ils frappent, comme je le diray plus au long ci-après.

5. Des Parties ou corps transparents, & 1. du Corps vitré.

CHAPITRE X,

IL y a dans l'œil deux parties ou corps transparents le Vitré & le Cristallin. Le Corps vitré est un composé de membranes & de fibres transparentes qui contiennent une humeur à peu près sensible à l'humeur aqueuse.

Les membranes & les fibres de ce corps sont si délicates & si transparentes, qu'il est impossible de les distinguer de l'humour qu'elles renferment : ainsi il est nécessaire de se servir de quelque artifice pour tâcher de découvrir à peu près leur disposition, voici de quelle manière j'y procède.

1. Je prens un corps vitré séparé de l'œil d'un homme ou d'un animal nouvellement mort, je le pose sur un ais, où étant il prend une figure ronde & plate, & petit à petit laisse écouler une humeur assez semblable à l'humour aqueuse. J'examine d'où peut venir cette humeur, & je m'aperçois qu'elle s'écoule de toute sa superficie; de sorte qu'en quelque endroit que je pose mon doigt, je l'en retire mouillé. Comme cet écoulement se fait très lentement, ce corps demeure long-temps sans recevoir une diminution sensible : je pique ce corps en plusieurs endroits, & je remarque que du côté des ouvertures que j'ay faites, cette humeur s'écoule un peu plus abondamment, & que ce corps s'émince davantage dans les environs de ces ouvertures, pendant que les endroits non piqués se conservent aussi un peu plus dans leur épaisseur : j'augmente les piquures & ce corps se vuide entièrement & un peu plus promptement que lorsqu'il n'est point piqué.

2. Je prens un autre corps vitré séparé comme dessus, je le presse entre les doigts, & je sens quelque chose qui se rompt au dedans : & quand je le pique en quelques endroits & que je le presse doucement, j'en exprime abondamment l'humour qui y est contenu.

3. Je prens un troisième corps vitré séparé comme dit

DESCRIPTION

est, je le plonge dans de l'eau presque bouillante ; je remarque, d'abord qu'il est échauffé, qu'il se ramasse & s'arrondit, & qu'il devient un peu plus solide ; je fais ensuite bouillir l'eau, & j'observe qu'à mesure qu'elle bout, il diminue de sa grosseur, augmente en solidité, conserve sa rondeur & beaucoup de sa transparence, & si je continue l'ébullition, il diminue en sorte qu'il n'en reste pas plus gros qu'un petit pois.

De toutes ces expériences je tire ces conséquences.

1. Que la membrane qui recouvre le corps vitré est poreuse en toutes les parties ; ce qui fait que l'humour en s'écoule de toutes parts quand on pose ce corps sur un air, & qu'il diminue promptement quand on le fait bouillir dans de l'eau, parce que l'humour se rarifiant par la chaleur de l'eau est obligée de sortir abondamment par les pores de la membrane.

2. Que le corps vitré outre la membrane particulière qui l'enveloppe entièrement, a d'autres membranes ou fibres membraneuses qui le traversent en tous sens & qui s'attachent à la membrane extérieure où en sont des productions ; d'où vient que ce corps s'arrondit & devient plus dur, quand les fibres échauffées par l'eau bouillante se raccourcissent ; & que quand je presse ce corps entre les doigts, je sens quelque chose au dedans qui se rompt.

Que ces membranes ou fibres membraneuses doivent former quantité de petites cellules pour contenir cette humeur ; parce que si elle n'étoit contenue qu'entre des intervalles de fibres, elle s'écouleroit promptement, sitôt que la membrane qui recouvre ce corps est rom-

pâe en quelqu'une de ses parties.

4. Enfin que ces cellules se communiquent réciproquement les unes aux autres par des trous ou canaux fort petits : d'où vient que quand on a percé ou rompu la membrane qui recouvre ce corps en quelques endroits, ces cellules se vident toutes successivement, & quand on le presse doucement que l'humeur s'en écoule un peu plus abondamment.

Ces raisons sont, ce me semble, assez fortes pour persuader que le corps vitré n'est point une humeur congelée ou épaissie comme on le croit ordinairement, mais comme je l'ay dit, un composé de membranes, de fibres & d'une humeur fluide. Dans le Chapitre suivant je rapporteray encore quelque expérience pour prouver ce que j'avance.

Le corps vitré occupe tout cet espace qui se trouve entre le cercle ciliaire, le cristallin & la rétine, c'est-à-dire les deux tiers ou environ du globe de l'œil. Comme il est fort sensible, il s'acommode aisément à la figure du lieu qu'il occupe : ainsi sa partie postérieure est sphérique, & sa partie antérieure est enfoncée à l'endroit où est logé le cristallin.

Il est comme je l'ay dit recouvert entièrement d'une membrane : cette membrane à l'endroit du cercle ciliaire s'y trouve attachée & à la rétine par le moyen des procez ou fibres ciliaires. En ce même endroit elle semble se diviser en deux membranes dont l'une continue à environner la partie antérieure du corps vitré sur laquelle est enfoncé le cristallin, & l'autre passe par dessus le cristallin, l'embrasse entièrement, & le tient

fermement attaché au corps vitré: ce qui est fort aisé à reconnoître après qu'on a ôté ces deux corps transparents hors du globe de l'œil sans les séparer l'un de l'autre.

Quelques Anatomistes donnent des artères & des veines à cette membrane, ce que je n'ay pas de peine à croire, puisque je suis persuadé que toutes les parties membraneuses se nourrissent de sang; mais il faudroit des yeux de lièvre pour les distinguer. Je ne diray rien ici de l'origine de cette humeur qui est renfermée dans le corps vitré, me réservant d'en parler au Chapitre 14. & j'expliqueray l'usage de ce corps au Chapitre 21.

c. Du Cristallin.

CHAPITRE XI.

L'Examen peu exact que nos Anciens ont fait du *Cristallin*, est la cause qu'ils ont peu connu cette partie: car n'examinant que son écorce, je veux dire la transparence, la mollesse & la viscosité lorsqu'ils le broyent sous les doigts, ils ont conclu que ce n'étoit qu'une humeur épaisse & congelée de même que le corps vitré. J'ay déjà fait voir que le corps vitré n'étoit pas une humeur épaisse, mais une partie composée de membranes, de fibres & d'une humeur fluide; & présentement je vais faire connoître que le cristallin est un corps d'une nature toute particulière; & dont la structure est si réglée, qu'elle se rencontre toujours semblable non-seulement dans l'homme, mais aussi

dans tous les animaux qui jouissent de la vue.

Comme la mollesse & la transparence de ce corps sont trop grandes pour le pouvoir anatomiser dans l'état qu'il se trouve naturellement, je cherche des moyens pour lui ôter cette mollesse & cette transparence, & j'y réussis en ces deux manières.

1. Je fais chauffer de l'eau jusques à ce qu'elle soit prête à bouillir, je plonge dedans un cristallin séparé de l'œil d'un homme ou d'un animal nouvellement mort : sitôt qu'il y est je vois que sa superficie commence à blanchir : je fais bouillir l'eau quelques bouillons, & j'observe que sa blancheur augmente de même que sa solidité : je continue encore l'ébullition quelques momens & je retire ensuite ce cristallin de l'eau ; je m'aperçois que sa superficie est un peu inégale & rabotée, & du reste je le trouve solide, blanc, sans aucune transparence, conservant la figure qu'il avoit avant l'ébullition, & en état d'être anatomisé comme je le diray ci-après.

2. Pourvu l'œil d'un homme ou d'un animal, j'en tire le corps vitré & le cristallin que j'y laisse attaché sans offenser la membrane qui les joint, même le cercle ciliaire que j'ay soin de conserver entier le plus qu'il m'est possible, j'en sépare cependant la plus grande partie de l'uvée à cause de sa noirceur : je plonge le tout dans une eau composée de trois parties d'eau commune & d'une partie d'eau forte mêlées ensemble : peu de tems après la membrane qui recouvre le corps vitré & embrasse le cristallin devient un peu trouble, ensuite le cristallin blanchit & s'affermist toujours de plus en

plus, jusques à ce qu'il soit entièrement pénétré par l'acide de l'eau forte, alors il demeure dans une même consistence; je laisse ainsi le tout pendant vingt quatre heures, je le retire ensuite hors de l'eau, & j'observe sans dissection.

1. Que la membrane qui recouvre le cristallin est une continuité de la membrane du corps vitré, comme je l'ay dit au Chapitre précédent.

2. Que la face intérieure du cercle ciliaire est légèrement collée sur la membrane du corps vitré; & en détachant doucement ce cercle, je remarque assez distinctement que les canalicules qui sont entre les fibres droites & parallèles répondent à celles qui sont sur la membrane du corps vitré, comme je l'ay ci-devant dit, & je vois aussi comme ces mêmes fibres se réfléchissent & s'insèrent aussitôt à cette membrane à l'endroit où elle se divise pour embrasser le cristallin, c'est-à-dire vers les côtes de ce corps.

3. Que le corps vitré est fort peu altéré, la membrane étant seulement un peu trouble & blanche, comme je viens de le dire, aussi bien que quelques fibres membraneuses qu'on remarque en dedans de ce corps & qui sensible partit de différents endroits de la membrane vers la partie postérieure & un peu latérale & d'unir ensemble vers la partie antérieure vis-à-vis le milieu de la partie postérieure du cristallin. Cette disposition de fibres forme ainsi une espèce de cône, dont la pointe répond au cristallin & la base à la partie postérieure de ce corps vitré; elles l'empêchent par ce moyen de s'allonger comme il seroit, & de presser ou
de

de pousser le cristallin trop en devant. Quand même on élève le cristallin, le soutenant par les côtes, & que le corps vitré y est encore attaché, il se forme une enfonceure vers le milieu de la base du cône, ce qui marque que ces fibres sont plus courtes en cet endroit. A l'égard des autres fibres membraneuses on n'y peut observer aucune disposition particulière, parce qu'elles conservent trop leur transparence.

Je fends ensuite en quatre parties, avec la pointe de la lancette, la membrane qui couvre le cristallin, après quoi le cristallin s'échape de lui même, sans que je puisse remarquer aucune attache, ou vaisseaux, ou fibres; ce qui me fait connoître qu'il n'est joint à aucune partie, étant seulement contenu dans le lieu qu'il occupe, par la membrane qui le recouvre.

Examine anatomiquement ces deux cristallins préparés, je m'attache plutôt à celui qui est préparé avec l'eau forte, parce qu'il se développe plus aisément, que les fibres sont plus souples, & que sa superficie n'est point altérée; aussi est-ce la meilleure manière de le préparer. Je remarque d'abord que le cristallin n'est autre chose qu'un amas & assemblage de plusieurs *Plâmes*, ou *Écaules*, comme on voudra les appeler, qui sont fort minces & polies, qui forment chacune leur sphère, & qui sont renfermés les uns dans les autres de la même manière que plusieurs boîtes d'une même figure & de différentes grandeurs, ou comme les différentes lames ou pellicules qui composent un ossement. Toutes ces pellicules sont formées par quantité de fibres courbes & fort déliées qui vont de der-

rière en devant, ou de devant en derrière, comme on voudra l'entendre : & c'est cette conduite de fibres qui est la cause qu'on peut rompre aisément le cristallin de devant en derrière & plus difficilement de travers.

Je développe ainsi par pellicules tout le cristallin jusqu'à son centre, & j'observe en le développant que ces pellicules ont moins de solidité vers la superficie, & qu'elles s'endureissent à mesure qu'elles approchent du centre : que leur couleur est d'un beau blanc ; & que quand on les regarde avec un verre convexe, ce blanc paroît un peu bleuâtre : que le centre est fort dur & qu'il conserve encore un peu de sa transparence. J'observe encore que les fibres qui forment ces pellicules sont plus grosses vers les côtes du cristallin, & qu'elles diminuent en approchant en devant & se portant en derrière. Il semble même que celles des pellicules superficielles ne se joignent pas en devant & en derrière avec celles qui leurs sont opposées.

Voilà donc ce que j'observe dans les cristallins préparés de la première ou seconde manière. Mais avant que de passer outre je suis bien-aisé de dire en faveur de ceux qui voudront préparer des cristallins de la seconde manière, qu'on peut augmenter ou diminuer la quantité d'eau forte qu'on mêle avec l'eau commune ; il faut seulement observer que quand on en met trop le cristallin est sujet à se fendre, même la membrane qui le recouvre se rompt, du reste il se prépare également ; & quand on en met moins il est plus long-tems à se préparer, mais toutes ces parties demeurent en leur état. On peut aussi faire tremper les cristallins

seuls, quand on ne vous examine que cette partie ; cependant il est meilleur de les laisser enveloppez de la membrane qui les tient attachés au corps vitré, parce que leur superficie se conserve plus égale. Ce qui n'arrive pas de même quand on les fait bouillir ; car qu'ils soient enveloppez ou non, leur superficie est toujours inégale, parce que la membrane qui les recouvre se romp le plus souvent dans l'eau chaude ; aussi cette préparation quoi-que plutôt faire ne vaut pas l'autre, tant par cette raison, que parce que le cristallin se dessèche davantage, ce qui fait que ses fibres ne se dévelopent pas si bien. On remarquera aussi que le cristallin ne se dissout nullement tel sors qu'on le laisse tremper, j'en ay laissé pendant trois mois entiers dans l'eau ci-dessus dite ; sans que j'y aye observé aucune diminution.

Je veux bien encore ajoûter ici une manière de préparer l'œil, qui est une suite de celle de l'infusion, & par laquelle presque d'une seule-fois on peut voir & anatomiser toutes les parties intérieures du globe. Pour cet effet je sépare de l'orbite le globe de l'œil, j' nettoye bien toute la superficie extérieure de la cornée de muscles, de grâisse & des autres parties inutiles pour cette expérience, & je laisse seulement le nerf optique assez long. Je perce avec un stile pointu ce nerf en son milieu selon sa longueur jusques dans le globe, je seringue par ce trou l'eau suifée que je tiens plus forte en ne mettant sur une partie d'eau forte que deux parties d'eau commune ; & cela à cause quelle s'affoiblit assez par le mélange de l'humeur aqueuse, & j'y en in-

roduit tout autant que je puis, je lie apres cela ce nerf pour empêcher aucuneumeur de sortir, & je laisse ainsi cet œil pendant trois ou quatre jours sans y toucher, & alors il est en état d'être anatomisé.

Par cette préparation la cornée transparente blanchit & devient fort trouble, le cristallin blanchit & durcit comme dans la préparation précédente, la membrane du corps vitré devient un peu trouble & blanche aussi bien que les fibres dont j'ay parlé, la rétine se caille en quelque manière & blanchit, & tous ces changemens de couleur donnent plus de facilité à distinguer les autres parties intérieures du globe.

Pour anatomiser un œil ainsi préparé, je coupe en rond la cornée transparente près de la cornée opaque, & l'ayant enlevée j'observe le cristallin & la partie antérieure de l'uvée qui forme l'iris dans leur situation naturelle: je fends ensuite la cornée opaque depuis cette ouverture jusques auprès du nerf optique, laissant l'uvée entiere, ensuite je la coupe en rond à une ligne de distance de l'attache du cercle ciliaire, & je remarque les nerfs, les artères & les veines qui passent au travers de la cornée & qui se diffusent dans l'uvée & au cercle ciliaire: je coupe aussi l'uvée en long & de travers & j'aperçois la retine qui est blanche, plus épaisse du côté de son origine, & diminue insensiblement à mesure qu'elle s'avance vers le cercle ciliaire: j'observe encor qu'elle est d'une consistance comme de lait caillé, & que cette substance caillée que je crois être la partie molleuse se sépare aisément de certaines fibres un peu plus dures, qui avec plusieurs

spions de vaisseaux qui se communiquent les uns aux autres forment une espèce de lacis qui se porte jusqu'au cercle chaire : j'examine ensuite le cercle chaire & le corps vitré & enfin j'anatomise le cristallin & j'observe en ces parties toutes les choses ci-devant dites.

Après avoir examiné le cristallin préparé comme dessus, je l'examine encore sans aucune préparation & dans l'état qu'il se trouve naturellement dans l'œil.

Je remarque 1. qu'il est situé au milieu de la partie antérieure du corps vitré vis-à-vis le trou de l'uvée ; qu'il est retenu fermement en ce lieu par la membrane du corps vitré, qui comme je l'ay déjà dit, se divise en deux membranes, dont l'une sert à environner la partie antérieure du corps vitré & l'autre passe par dessus le cristallin & l'embrasse de telle sorte qu'il ne peut changer de situation.

2. Que de toutes les parties de nôtre corps, c'est la seule que je connoisse qui n'a point de continuité avec aucune de ses parties voisines, n'étant attaché par aucuns ligamens ni membranes, & ne recevant aucuns vaisseaux, mais étant seulement contenu & affermi dans le lieu qu'il occupe par la membrane du corps vitré comme je viens de le dire, sans y être nullement adhérent : ce qui se connoit quand on fend cette membrane, car le cristallin s'en échape sans aucune violence & sans qu'on y puisse remarquer aucunes attaches.

3. Que la figure dans l'homme & dans plusieurs animaux est ronde & déprimée, approchant en quelque façon de celle d'une lentille ; ainsi il a deux faces dont l'antérieure qui est la plus petite est plus dépri-

4^e
née, & la postérieure qui a plus d'étendue, est plus émanente & un peu allongée en manière d'un cône : c'est cette face qui est enfoncée dans le corps vitré. Il ne faut pas s'imaginer que ces deux faces forment chacune une portion tout-à-fait régulière de cercle, comme quelques-uns l'ont cru : car si on coupe un cristallin en deux parties égales (ce qui est fort aisé, se servant d'un cristallin préparé avec l'eau ci-dessus dite) qu'on en applique une moitié sur un carton, & qu'on en trace la figure avec un stile pointu qu'on tourne tout à l'environ, on aura le profil naturel du cristallin & on en reconnoitra la différence.

4. Qu'il est d'une substance tres pure & tres transparente, imitant en cela le cristal, d'où lui vient son nom : que cette substance quoique molle a assez de consistance pour se contenir aisément en ses propres bornes, & qu'apparemment elle est disposée par pellicules, formées par des fibres courbes, puisqu'elle se reconnoît aussi lorsqu'elle est endurcie par l'ébullition ou par les acides qu'elle est différente en son centre & en la superficie, quoi qu'également diaphane ; étant plus tendre & molle en la superficie, & plus solide en son centre, comme on peut le reconnoître dans un cristallin nouvellement tiré d'un œil, dont on sépare aisément la superficie qui paroît comme une gomme ou colle fondue & fort épaisse, dont la quantité ramassée ensemble fait à peu près un tiers de tout le cristallin.

Je remarque enfin que quoique le cristallin soit d'une substance molle, tres pure & tres transparente, qu'il s'endurcisse par la chaleur de l'eau & par les acides, il

à encore cela de particulier, que les particules qui le composent sont si pressées les unes contre les autres, qu'il est un des corps les plus pesans qui se rencontrent dans l'homme & dans les autres animaux, à proportion de son volume : comme on le conçoit lorsqu'on le plonge dans un verre plein d'eau, au fond duquel il se précipite aussi promptement que feroit une pierre. J'en ay même plongé dans l'esprit de vitriol & dans l'eau-forte qui sont les liqueurs les plus pesantes que je connoisse, & il s'y est précipité également.

Je diray à l'occasion de la pesanteur du cristallin, que le corps vitré n'est pas à beaucoup près si pesant, car si on le plonge dans de l'eau, il y flotte à peu près comme fait la cire : ce qui fait connoître que son volume pèse aussi à peu près comme un semblable volume d'eau.

Que le cristallin se nourrisse, je crois que personne n'en doute : mais de sçavoir d'où il peut tirer la nourriture puisqu'il n'est adhérent à aucune partie, c'est une question que nos Auteurs n'ont encore gueres éclaircie. J'en donneray mes conjectures ci-après au Chapitre quatorzième & j'expliqueray l'usage de cette partie au Chapitre vingt-unième.



De Humore Aquoso.

CHAPITRE XII.

C E que j'ay dit dans les deux Chapitres précédents du corps vitré & du cristallin, suffit ce me semble, pour prouver que ce ne sont point des humeurs congelées & plus ou moins épaissies, comme on se l'est persuadé : car si par humeur on entend une substance liquide qui s'engendre selon nature dans le corps de l'animal, de l'aliment digéré, & qui sert pour la nourriture du corps ou pour d'autres usages; il est constant qu'on ne peut mettre le cristallin ni le corps vitré au nombre des humeurs, puisqu'ils n'ont point la fluidité requise aux humeurs, & qu'au contraire ils se contiennent aisément dans leurs limites, ayant chacun leur propre structure, comme je l'ay suffisamment prouvé ci-dessus : Ainsi on ne doit reconnoître dans l'œil qu'une seule humeur, qui à cause de sa pureté, de sa transparence, & de sa consistance se nomme l'*Humour Aquosif*.

Il ne faut pas cependant se persuader que cette humeur ressemble entièrement à de l'eau : elle a une viscosité que l'eau n'a pas, & j'ay toujours reconnu cette viscosité dans l'opétation de l'abaiffement des cataractes, où il sort de cette humeur plus ou moins par le trou qu'on a fait avec l'éguille. J'ay même percé de propos délibéré des yeux d'animaux vivans pour m'en éclaircir davantage, chez lesquels j'ay trouvé que cette
 humeur

humeur étoit pareillement visqueuse. Il est vrai qu'elle l'est plus ou moins selon que ces animaux se portent plus ou moins bien, & cette différence se remarque même chez les hommes comme je l'ay souvent expérimenté. Ajoutez que si on recueille une quantité suffisante d'humeur aqueuse, qu'on la fasse évaporer à feu doux, il restera une gelée qui sera assez connue la nature de cette humeur.

L'humeur aqueuse remplit tout cet espace qui se rencontre entre la cornée transparente, le cristallin & les côtes antérieurs du corps vitré : ainsi la partie de l'uvée qui forme l'iris baigne dans cette humeur. Elle ne peut passer au fond de l'œil, parce que le corps vitré l'occupe entièrement : d'où vient que dans les oiseaux chez lesquels le corps vitré est un peu plus petit à proportion du globe de l'œil, que dans l'homme & dans les autres animaux, l'humeur aqueuse se rencontre aussi bien au fond de l'œil comme à la partie antérieure, quoi qu'en moindre quantité, parce qu'elle doit chez eux remplir l'espace que le corps vitré ne peut entièrement occuper.

Lorsque cette humeur s'écoule par quelque ponction de la cornée, ou qu'elle se diminue par quelque violente maladie, ou par une extrême vieillesse, le globe de l'œil s'affaïsse, l'iris se ride, & les malades ont plus de peine à discerner les objets. Fort souvent elle se renouvelle assez promptement lorsqu'elle s'est écoulée, comme je l'ay vu arriver plusieurs fois, & j'en rapporteray même quelques exemples dans la suite, ou qu'elle s'est diminuée par maladie lorsque les malades viennent

en convalescence, & alors la vue se rétablit, mais quand elle s'est diminuée par une extrême vieillesse, il est rare qu'elle se rengendre. Nos Auteurs en citent cependant quelques exemples.

De dire précisément d'où cette humeur vient, il me seroit assez difficile, puisque les parties qui la fournissent, ou plutôt qui la filtrent de la masse du sang sont d'une délicatesse si grande, qu'il est impossible d'en connoître parfaitement la structure; j'en ay que des conjectures qui sont d'autant plus probables qu'elles s'accordent à la disposition commune de l'œil & à la règle générale des filtrations. Je les expliqueray ci-après au Chapitre 14. & je parleray de l'usage de cette humeur au Chapitre 21.

De Cercle ciliaire.

CHAPITRE XIII.

EN décrivant l'uvée, la rétine & les deux corps transparents, je me suis vu engagé de parler du *Cercle ciliaire*, parce que toutes ces parties s'y attachent; en sorte que ce cercle semble être un lieu commun pour les tenir dans la situation qu'elles doivent garder. Mais comme je n'en ay pas fait une description suivie, & la pouvant faire entièrement avant que d'avoir décrit ces mêmes parties; j'ay jugé à propos, pour donner une idée moins confuse de cette partie, & pour mieux faire comprendre son usage, d'en faire de nouveau une histoire abrégée & suivie, auparavant que

d'établir mes conjectures touchant la nourriture des deux corps transparens, & l'entretien de l'humour aqueux.

Le *Cercle ciliaire* est une manière de petite couronne qui entoure l'uvée avant qu'elle forme l'iris, & qui semble faire partie de l'uvée même, qui est cependant d'une substance différente, & qui colle & attache cette membrane sur le bord de la partie intérieure de la cornée opaque avant qu'elle devienne transparente,

On distingue ce cercle par le dehors de cette membrane lorsqu'on la sépare de la cornée & après même qu'elle en est séparée, car il est blanchâtre dans l'homme & dans quelques animaux; on le distingue aussi à l'occasion de cette même couleur par le dedans de cette membrane ou on voit ses attaches avec la rétine & avec la membrane du corps vitré.

De sorte que la substance qui forme ce cercle pénètre l'uvée, je veux dire qu'elle passe entre les interstices des fibres de l'uvée qui se continuent à l'iris, qui sont entièrement remplis par cette substance; ou si on veut l'entendre autrement, que ces fibres de l'uvée passent au travers de la substance de ce cercle. C'est de là que quelques Anatomistes ont cru que l'uvée finissoit à ce cercle, & que l'iris n'étoit joint à l'uvée que par son moyen, faisant ainsi deux membranes distinctes de l'uvée; mais dans la description que j'ay ci-devant faite de l'uvée j'ay tout compris sous une seule membrane, tant pour ne point multiplier les membranes, que parce que j'estime que les fibres moyennes de l'iris, sont une continuité des fibres membranées de l'uvée.

J'ay dit en parlant de l'iris, que ses fibres motrices intérieures prenoient leur naissance de la circonférence de la partie antérieure & interne du cercle ciliaire, & que les fibres motrices extérieures avoient leur attache commune à la circonférence de la partie antérieure & externe de ce cercle: & en parlant des fibres de l'uvée, qu'il y en avoit qui se glissoient en lignes droites & parallèles par le travers de la superficie intérieure du même cercle ciliaire, & qu'étant parvenues vers la partie antérieure elles se réfléchissoient & s'inséroient auflitôt à la membrane du corps vitré. Je ne décriray pas plus au long ces particules, puisqu'elles le sont déjà au Chapitre huitième ou on aura recours, je diray seulement que ce sont ces dernières fibres qu'on doit appeller *Fibres ou Proetz ciliaires* à cause de leur disposition, & non point ces lignes noires couchées sur le corps vitré, comme je l'ay déjà dit.

Ce sont ces fibres ou proetz ciliaires qui s'attachant autour de la membrane du corps vitré à l'endroit où elle se divise pour recouvrir le cristallin, semblent tenir ce même cristallin dans la situation qu'il garde.

C'est autour de la partie intérieure de ce cercle que se termine la rétine, comme je l'ay dit ci-devant en parlant de cette membrane.

Ce cercle reçoit un grand nombre de nerfs, d'arteres & de veines, dont j'ay suffisamment parlé au Chapitre 8.

Si on considère la structure particulière de ce cercle, & l'union qu'il a avec toutes les parties ci-devant dites, on jugera d'abord que son usage est d'attacher l'uvée

à la cornée, de donner naissance ou de servir d'appuy aux fibres motrices de l'iris, de servir à l'insertion de la ténine, & enfin de tenir comme suspendu le cristallin vis-à-vis de la pupille: mais si on considère la substance qui est blanchâtre & glanduleuse, & nullement de la nature des ligamens, le nombre des nerfs, des artères & des veines qui se jettent en cette partie, & que l'on fasse attention sur la disposition des fibres ou procez ciliaires, on conclura sans doute qu'il doit avoir quelque autre usage, comme je le vais dire en expliquant la manière dont je pense que les deux corps transparens se nourrissent, & que l'humeur aqueuse est entretenue.

*Conjectures touchant la nourriture des deux Corps transparens
& de l'entretien de l'humeur aqueuse.*

CHAPITRE XIV.

LA transparence du corps vitré & du cristallin, qui est si grande & si pure qu'elle imite en cela celle du verre & du cristal, seroit sans doute altérée, si le sang se portoit dans ces deux corps dans le même état qu'il se rencontre dans les artères; & les hommes & les animaux qui jouissent de la vue, verroient tous les objets teints de cette couleur rouge qui se rencontre dans la masse de leur sang. Il est donc nécessaire que le sang se dépure avant que d'arriver en ces parties, c'est-à-dire qu'il se dépouille des parties inutiles à la nourriture de ces deux corps; & que ce qui se fait

pour l'ordinaire dans les autres parties qui reçoivent leur nourriture immédiatement des artères, le fasse pour celles-ci dans des parties étrangères.

Il n'est pas nécessaire que je prouve ici, qu'il y a dans la masse du sang autant de particules différentes qu'il en faut pour nourrir & entretenir toutes les parties différentes de notre corps : que dans presque toutes les parties il s'y rencontre une certaine disposition de pores propres à laisser écouler les seules particules capables de nourrir chaque partie : que ces particules sont ordinairement dans une quantité plus grande qu'il n'en est besoin pour la nourriture ou l'entretien des parties qui les reçoivent : que ces particules sont disposées à s'unir aux parties pour lesquelles elles sont destinées, par le ferment naturel qui se rencontre dans chaque partie, qui n'en admet qu'autant qui lui en est nécessaire pour la nourriture, pendant que le surplus se décharge dans les veines qui sont ouvertes pour les recevoir : & que ce ferment n'est autre chose que le résidu de ces particules prêt à être uni à ces mêmes parties, qui se perpétue continuellement. On demeure assez d'accord de toutes ces choses dans le tems que j'écris, & d'ailleurs cela me conduiroit trop loin & me feroit sortir des bornes qu'un Anatomiste doit se proposer : je me contenteray donc de les supposer pour faire connoître l'opinion dans laquelle je suis, & d'en faire l'application au sujet que je traite.

Je diray donc que de tout ce grand nombre de vaisseaux qui traversent la cornée, très peu passent au delà de l'uvée, qu'on n'en remarque que quelques petits ra-

ments qui rampent sur la rétine, & qu'on n'en voit point qui se portent au cristallin ni au corps vitré. Il est cependant probable qu'il s'en porte à la membrane qui recouvre ces deux corps, puisqu'on sçait par expérience que les membranes se nourrissent du sang qui se porte chez elles immédiatement par les artères, & que si on ne les voit pas, c'est qu'elles sont si petites qu'elles fuyent les sens. La preuve de ceci se reconnoît dans le blanc de l'œil où on se remarque que quelques vaisseaux, & dans la cornée transparente où on n'en remarque aucuns, quand ces membranes sont dans leur état naturel : cependant dans les inflammations de ces parties, on les voit manifestement rougir, & on y remarque en même temps un nombre infini de petites vaisseaux. Et quoique j'estime que la membrane qui recouvre les deux corps transparens, reçoive des vaisseaux pour la nourrir, on ne doit pas inférer que ces vaisseaux soient capables d'entretenir l'humeur qui se rencontre dans le corps vitré & de nourrir le cristallin, ils seroient trop petits pour entretenir de si grandes parties à proportion de cette membrane, puisque quand elle seroit toute rassemblée ensemble elle ne seroit pas la mil-lième partie de ces deux corps.

Ainsi puisque le plus grand nombre des vaisseaux qui traversent la cornée se termine dans l'uvée ou au cercle ciliaire, il est probable que ce n'est pas seulement pour nourrir ces parties ; elles n'ont pas besoin d'une si grande quantité de sang ; l'uvée est trop muée, & le cercle ciliaire à trop peu d'étendue pour un taux consommier. Il faut donc que ce sang reçoive dans ces parties quel-

que préparation, pour delà être transmis dans les corps transparents. Voici comme je conçois la chose.

Je considère l'uvée comme un grand filtre, dont les petites fibres qui s'étendent depuis le fond de cette membrane jusques au cercle ciliaire, & qui sont différentes de ses fibres membraneuses, sont autant de canaux particuliers; de sorte que le sang artériel se portant en cette membrane s'y dépouille de certaines particules inutiles pour la nourriture des corps transparents, qui restent suivant la loy de la circulation dans les veines, pendant que les autres particules pures, transparentes & propres pour la nourriture de ces corps se filtrent au travers des pores disposez à les laisser écouler, entrent dans ces canaux particuliers, & se portent jusques au cercle ciliaire.

Je considère le cercle ciliaire comme un autre filtre, qui étant de la nature des glandes, & recevant un grand nombre de nerfs & d'arteres, filtre abondamment une autre ou une semblable liqueur aussi lymphatique, qui entrant dans les canaux dont je viens de parler, qui selon toute apparence sont ouverts du côté de ce cercle puisqu'ils y sont intimement unis, se mêle avec cette sorte d'humour nourricière qui vient de l'uvée; & ces deux humeurs unies & n'en composans plus qu'une, continuent leur route par les fibres ciliaires, qui sont les fibres de ces canaux de l'uvée, & se distribuent aux deux corps transparents.

La manière dont ces deux corps reçoivent leur nourriture est différente. Le corps vitré la reçoit immédiatement des fibres ciliaires, qui s'ouvrent si-tôt qu'elles

ont

ont pénétré la membrane, & la répandent régulièrement dans toutes les cellules : ainsi ce corps se nourrit ou s'entretient de même que les autres parties connues de notre corps.

Il n'en est pas de même du cristallin, qui étant séparé de toutes parts de la membrane qui l'embrasse, comme je l'ay dit en parlant de l'anatomie de cette partie, ne la reçoit que par *imbibition* : car le suc nourricier ne peut être qu'épanché par les fibres ciliaires entre cette membrane & le cristallin ; de sorte qu'à mesure que cette humeur s'épanche, le cristallin en est incontinent imbibé de même qu'un corps poreux qu'on feroit infuser dans une liqueur, & ainsi il se nourrit & s'entretient d'une manière différente des autres parties de notre corps.

Que des fibres ciliaires les unes s'ouvrent dans le corps vitré & les autres dans cette bourle qui contient le cristallin, on le peut vrai-semblablement conjecturer : puisque ces fibres s'insèrent justement au lieu où la membrane du corps vitré se divise pour recouvrir le cristallin. Il est vray qu'on ne peut justifier ce fait par dissection, parce que ces fibres sont d'une délicatesse trop grande pour souffrir le scalpel.

Mais ce n'est pas assez d'avoir fait connoître les parties qui filtrent le suc qui doit nourrir les deux corps transparens, & les canaux qui le conduisent chez eux, ce suc n'y peut demeurer long-tems, comme dans un magasin, sans s'y altérer : il faut à la manière des autres humeurs qu'il se renouvelle, c'est-à-dire qu'il retourne dans la masse du sang, suivant la loy de la cir-

culacion, à mesure qu'il s'en filtre de nouveau. Il est donc nécessaire que j'explique comment je conçois que cela se fait.

J'ay prouvé ci-dessus en parlant du corps vitré, que la membrane qui recouvre ce corps est percée en toutes ses parties, c'est-à-dire qu'elle est percée de quantité de petits trous : il y a apparence que la partie qui recouvre le cristallin est percée de même. J'ay fait voir aussi que toutes les cellules qui sont dans le corps vitré se communiquent les unes aux autres. Ceci posé : je dis que le suc nourricier étant continuellement poussé dans le corps vitré & autour du cristallin par le mouvement du sang, les parties sur-abondantes de ce suc, ou inutiles à la nourriture de ces deux corps, sont obligées de sortir par les pores de la membrane qui les recouvre, & de s'épancher entre le corps vitré & l'uvée, au travers même de la rétine qui leurs donne librement passage à cause de sa texture rare, & entre le cristallin & la cornée transparente, par les conduits dont je vais parler, pour remplir tout l'espace qui se rencontre en la partie antérieure de l'œil, & tenir tout le globe de l'œil dans une juste étendue.

C'est cette humeur épanchée au dedans de l'œil qu'on nomme *Humeur aqueuse*. Voilà donc son origine expliquée, sans avoir recours à ces prétendus conduits ou canaux aqueux que quelques Anatomistes modernes ont publié : voilà comme elle est entretenue : voilà la raison pour laquelle elle ressemble si fort à l'humeur qui est renfermée dans le corps vitré, & pourquoi elle se resserre si promptement quand elle s'est écoulée

par quelque ponction de la cornée, ou qu'elle s'est diminuée par quelque violente maladie.

J'ay dit et-dessus au Chapitre huitième en parlant des fibres de l'uvée, qu'entre ces fibres droites & parallèles qui se glissent par le travers de la superficie intérieure du cercle ciliaire, il y avoit des petites cannelures qui répondant à de semblables qui sont sur la membrane du corps vitré en l'endroit où ce cercle se colle sur cette membrane, formoient des espèces de petits conduits toujours remplis d'une teinte noire. C'est par ces conduits que cette humeur qui s'écoule par la partie postérieure du corps vitré se communique à la partie antérieure de l'œil. Et il ne faut pas croire que cette teinte noire * dont ils sont remplis puisse s'y opposer, puisqu'au contraire cette humeur y coule aussi librement qu'au travers d'un sable délié.

Cette humeur épanchée dans le globe de l'œil, étant continuellement augmentée par de nouvelle, ne pourroit y demeurer long-tems sans étendre extraordinairement ce globe : elle est donc contrainte de rentrer dans les veines à mesure qu'il en arrive de nouvelle, pour se mêler de nouveau avec le sang & suivre son mouvement.

Ceux qui sçayent de quelle manière les veines ré-

H ij

* Je ne sçai d'où il vient. Tout ce que je puis dire à Mr. Dodart d'est que je n'ai observé que dans les larmes, si-çâ qu'on peut distinguer leur yeux, un appas qui se trouve de leurs membranes cette teinte noire : ce qui peut être conjecturer que cette teinte n'est point un excès de sang, ni simplement une humeur, puisqu'elle se renouvelle au moment que les autres parties de l'œil se forment encore.

Appas de l'œil
de Mr. Du
Roisseau
* C'est
de l'œil et
placé dans

pendus dans le foye, la rate, & la verge, sont ouvertes de toutes parts de pores ronds ou oblongs, n'auront pas de peines à concevoir que la même disposition se doit rencontrer dans toutes les veines des autres parties, puisque la circulation s'y doit faire également comme dans le foye, la rate, & la verge: ainsi ils concevront que les petites veines répandues dans l'uvée étans ouvertes de semblables pores, l'humeur épanchée dans le globe de l'œil & pressée d'en sortir, trouvant ces voyes ouvertes, s'y glisse aisément & rentre dans les veines pour suivre le mouvement circulaire du sang. Cette teinture noire dont l'uvée est enduite ne s'oposant pas plus à ce passage que celle qui se trouve dans les conduits ci-dessus dits, étant d'une même nature.

Ce sont là mes conjectures touchant la nourriture des deux corps transparents, l'origine & l'entretien de l'humeur aqueuse, & la manière dont cette humeur alimentaire circule dans le globe de l'œil. Si elles ne plaisent pas à tout le monde, j'en suis tout consolé. Je ne m'érige pas en maître absolu: je me contente d'exposer mes sentimens: & je demande seulement que dans les choses qu'on ne peut voir ni démontrer, il me soit permis de proposer des conjectures vraisemblables: celles-ci me paroissent telles, étans fondées sur la structure particulière de l'œil, & sur la règle générale des filtrations: je m'en serviray donc pour expliquer dans la suite de ce traité quelques maladies des deux corps transparents.

De la Vue.

CHAPITRE XV.

Pour sçavoir, où, & comment les objets extérieurs agissent dans l'œil pour y exciter le sentiment de la vue, ce n'est pas assez d'avoir une connoissance parfaite de la structure de cet organe, il faut encore être instruit de quelques expériences, sans lesquelles il seroit impossible de connoître comment ce sentiment se fait.

On ferme la porte & toutes les fenêtres d'une chambre, enforte qu'il n'y entre aucune lumière que par un grand trou de tarricre qu'on a fait à la porte ou à un des volets qui répond sur une place bien éclairée. On applique & attache sur ce trou un carton percé d'un trou à laisser passer un gros pois. On présente vis-à-vis de ce trou une feuille de papier ou un linge blanc, que l'on approche ou recule jusques à ce qu'on voye sur ce papier ou linge une peinture placée & renversée des objets de dehors.

Si on met entre ce trou & ce papier à une distance convenable un verre convexe, on rendra cette peinture un peu plus petite & moins confuse. Et si même on met ce verre en dehors au devant de ce trou, on la rendra aussi moins confuse.

Si on fait prononcer quelque personne dans la place vis-à-vis de ce trou, enforte qu'elle s'éloigne ou s'approche de la porte ou de la fenêtre, on verra la pein-

nent de cette personne devenir plus petite & plus confuse quand elle s'éloignera, & plus grande & moins confuse quand elle s'approchera.

Pour connoître cette expérience il faut admettre pour principe, Que les rayons de lumière qui réjaillissent de chaque petite partie des objets de dehors, décrivent de toutes parts & à la ronde une infinité, ou pour parler plus correctement, une multitude incompréhensible, ou bien un nombre qui ne se peut déterminer, de lignes droites, dont chaque petite partie des objets sont autant de centres : de sorte que tous les rayons qui viennent des différentes parties des objets, se croisent les uns & les autres en une infinité de lieux & en une infinité de distances, sans pour cela s'embarasser ni les uns ni les autres, & sans cesser de continuer leur chemin en ligne droite.

Il résulte de là, qu'il n'entre dans cette chambre, que les seuls rayons réfléchis des objets extérieurs qui se croisent aux environs du trou, pour se peindre sur le papier. Et comme les rayons qui partent des parties supérieures des objets, se croisent avec ceux qui viennent des parties inférieures, ceux des parties droites avec ceux des parties gauches, & ainsi de tous les autres, & qu'ils continuent leur chemin en ligne droite, la peinture en doit être renversée, c'est-à-dire que les parties supérieures des objets doivent paraître en bas, celles des parties basses en haut, celles des parties droites à gauche, & ainsi de toutes les autres.

Mais comme cette peinture est rendue plus petite & moins confuse, quand on met un verre convexe en-

tre le trou & le papier, il s'ensuit que les rayons de lumière qui se croisent & passent par ce trou ne continuent plus leur route en ligne droite, & qu'ils sont rompus par ce verre & déterminés à s'approcher plus près de la ligne perpendiculaire.

En effet, on sçait par expérience que les rayons de lumière qui passent d'un milieu transparent, dans un autre dans lequel ils continuent de se mouvoir, qui est ou plus liquide ou plus solide, & sur la surface duquel ils tombent avec quelque obliquité, s'éloignent ou s'approchent de la ligne perpendiculaire.

C'est ce dévot qu'on nomme, *Réfraction*. Comme au contraire la *Réflexion* se fait quand les rayons de lumière tombans sur la surface de quelque corps opaque, massif & poli, qu'ils ne peuvent pénétrer, sont obligés de retourner vers le terme d'où ils sont partis, quand ils tombent perpendiculairement; ou de se détourner par une ligne semblable à celle de leur incidence, quand ils tombent obliquement. De là vient que l'angle de réflexion est égal à celui d'incidence.

Suite du précédent, contenant des expériences pour prouver la réflexion & la réfraction de la lumière.

CHAPITRE XVI.

ON s'assurera de la vérité que j'ay avancé à la fin du Chapitre précédent par ces expériences dont une partie est tirée de l'optique.

Quand le soleil envoie ses rayons sur la porte de

la chambre ci-dessus, enforte qu'il en puisse passer un rayon par le trou du canon, on reçoit en dedans de la chambre ce rayon sur la surface d'un miroir, ou d'un autre corps opaque, massif & poly posé horizontalement, cependant qu'on fait de la fumée dans les environs, ou que l'on y jette quelque poussière légère, & l'on a le plaisir de voir ce rayon, rendu matériel, tomber sur ce corps & s'en réfléchir, & d'en pouvoir même mesurer les angles que l'on trouvera égaux entre eux.

En voici une autre aussi aisée à exécuter, pour montrer de quelle manière les rayons de lumière se brisent en passant dans des milieux de différente nature.

On attache au fond d'un bassin ou d'un autre vase des marques arbitraires, comme des globules de cire, que l'on dispose à certaines distances en ligne droite, selon le diamètre du vase : & dans la chambre susdite, on pose horizontalement ce vase au dessous du rayon du soleil qui passe par le trou du canon, de telle sorte que la ligne des marques soit du côté du soleil, & que le rayon tombe sur la première marque. On verse ensuite dans ce vase telle quantité d'eau qu'on veut, après quoi on voit que le rayon qui tomboit sur la première marque s'est racourci & a avancé vers le centre du fond du vase de deux ou trois marques, & plus même, suivant qu'on a mis plus ou moins d'eau ; je veux dire qu'il s'est approché de la ligne perpendiculaire que l'on seroit tomber au point de son entrée dans l'eau.

Si on trouble un peu cette eau enforte qu'elle ne perde

perde point sa transparence, en y versant quelques gouttes de lait, ou y jettant quelques grains de sel de saturne, ou de telle autre manière qu'on voudra, & que l'on fasse de la fumée aux environs, on verra trois rayons bien exprimez, celui d'incidence, celui de réflexion qui se fait sur la superficie de l'eau, & celui de réfraction, & comme ce dernier rayon se continue en ligne droite depuis qu'il s'est brisé à son entrée dans l'eau.

Et si au milieu du fond de ce bassin, au lieu de marques on met horizontalement un morceau de glace de miroir bien étamé, ou quelque table de métal bien poli, qu'on emplisse ce bassin d'eau, qu'on le mette comme dessus au dessous de ce rayon, en sorte qu'il frappe au milieu de cette glace ou de cette table, troublant tant soit peu cette eau, & faisant de la fumée, on verra cinq rayons très bien distinguez, celui d'incidence, celui de réflexion, & celui de réfraction, comme dans l'expérience susdite; & outre ce, celui de réflexion qui se fait sur le miroir ou sur la table d'angle égal au rayon de réfraction que l'on doit considérer ici comme d'incidence, & enfin celui de réfraction qui se fait dans l'air à la sortie de l'eau, & qui s'éloigne de la perpendiculaire, de telle sorte qu'il se trouve parallèle à celui de la première réflexion.

Enfin si on fait un petit coffre large d'un pouce & demi ou deux pouces, long de sept ou huit pouces, & haut de deux pouces & demi, dont le fond & les deux côtes soient des lames de verre ou de cristal bien égales & unies, & les bouts & soutiens de bois ou

d'autre matière, ayant soin de bien mastiquer les jointures, avec de la cire ou autrement ; on fera avec cet instrument les trois expériences susdites, y procédant comme je l'ay dit, & on aura la facilité de voir & de pouvoir mesurer par le côté tous les angles des rayons avec un quart de cercle gradué. Et outre ce on verra au dessous du fond de ce coffret le rayon de la seconde réfraction qui se fait en passant de l'eau dans l'air, & qui s'éloigne de la perpendiculaire ; en sorte que s'il étoit prolongé vers haut, il se trouveroit parallèle à celui d'incidence. On remarquera en passant, que la réfraction qui se fait dans la lame du fond du coffret étant très peu considérable, à cause du peu d'épaisseur de cette lame, l'erreur qui se peut rencontrer dans cette expérience est de peu de conséquence.

On s'assurera aussi de la réfraction qui se fait dans le verre & dans le cristal, si on pose horizontalement sur une table linoée sous le rayon susdit, un carton ou une feuille de papier sur laquelle on aura tracé une ligne droite divisée à discrétion par degrés ; & ayant mis à deux ou trois pouces de distance aux deux côtés de cette ligne deux liteaux de bois d'égale épaisseur, on observera sur quel degré ce rayon tombe : puis mettant sur ces liteaux une table de verre ou de cristal, une & d'égale épaisseur, on verra ce rayon recourcy tomber sur un degré ou deux, suivant l'épaisseur de cette table, plus près de la perpendiculaire.

Si on fait les expériences susdites à différentes heures du matin ou de l'après-midi, on remarquera que lorsque le soleil est moins élevé sur l'horizon, les ré-

fractions des rayons sont plus grandes que lorsqu'il est plus élevé : & parce que lorsque le soleil est moins élevé, il envoie ses rayons plus obliquement sur la superficie de l'eau, & moins obliquement lorsqu'il est plus élevé ; on doit conclure, que plus les rayons de lumière frappent obliquement la superficie des corps transparens, & plus ils se brisent & s'approchent de la perpendiculaire de leur entrée ; & que moins ils la frappent obliquement, & moins aussi ils se brisent.

On le sçait & les expériences susdites le confirment, que les rayons qui frappent la superficie des corps transparens ne les pénérent pas tous : il n'y a que ceux qui donnent dans les pores de ces corps, qui les pénérent, pour tous les autres qui frappent leurs parties solides, ils se réfléchissent comme on l'a vû, & cela d'autant plus que ces rayons y tombent plus obliquement ; parce que dans cette disposition ils rencontrent plus de ces parties solides : car il seroit difficile que les pores de l'air, par exemple, correspondissent juste aux pores de l'eau qui est d'une nature différente.

Mais pourquoi ces rayons en passant d'un milieu transparent dans un autre milieu aussi transparent, mais de différente nature, se brisent-ils ? pour en trouver la raison il faut considérer que comme chaque chose persiste de soi-même autant quelle peut dans la façon d'être ; quand un corps a commencé à se mouvoir en ligne droite, il doit continuer à se mouvoir suivant cette ligne, & quand il s'en détourne il doit rencontrer quelque obstacle du côté d'où il s'éloigne : ainsi quand un rayon de lumière passe d'un milieu dans un autre

de différente nature & dans lequel il peut continuer son mouvement, il doit se détourner du lieu où la résistance est plus grande.

Et comme les rayons de lumière qui passent dans l'air ont plus d'occasion de perdre de leur mouvement, en le communiquant aux parties de l'air qui les présentent en se déplaçant continuellement : qu'ils en perdent moins dans l'eau, qui en quelque manière à plus de densité que l'air, & dont par conséquent les pores sont moins traversés par le déplacement de ses parties : & qu'ils n'en perdent que très peu dans le verre & dans le cristal, dont les pores sont déjà tous disposés pour leur passage, & dont les parties résistent entièrement à leur déplacement ; il s'en suit que la lumière doit passer plus aisément dans l'eau que dans l'air, & plus aisément dans le verre & dans le cristal que dans l'eau.

De là vient que lorsque les rayons de lumière passent obliquement de l'air dans l'eau, ils trouvent plus de résistance dans l'air du côté de l'angle obtus de leur entrée, que du côté de l'angle aigu, ce qui les oblige à se détourner vers le côté opposé à la plus grande résistance, & ainsi s'approcher de la perpendiculaire de leur entrée dans l'eau ou ils se meuvent plus aisément : & de même quand ils passent obliquement de l'eau dans l'air, comme la résistance dans l'air est toujours plus grande du côté de l'angle obtus, ils sont obligés à se détourner en s'éloignant de la perpendiculaire de leur sortie de l'eau : mais quand ils tombent perpendiculairement de l'air dans l'eau, ou de l'eau dans l'air, ils ne doivent point se détourner, parce que la

résistance est égale de toutes parts ; & de même en passant dans le verre & dans le cristal.

Suite des deux précédens , contenant des expériences pour prouver de quelle manière la réfraction se fait dans les verres convexes & concaves.

CHAPITRE XVII.

QUand on s'est assuré par les expériences précédentes , de quelle manière les rayons de lumière se réfléchissent à la rencontre des corps massifs & polis , & de quelle manière ils se brisent en passant dans des milieux de différente nature ; il est aisé de prévoir ce qui doit arriver quand ces milieux ont différentes figures , & d'expliquer tous les effets qui en résultent. Je ne m'arrêteray point à examiner toutes les expériences que l'on peut faire avec des verres différemment figurez , je me contenteray seulement de faire voir ce qui arrive à l'occasion des corps transparents terminés par des lignes sphériques ; cela seul m'étant nécessaire pour expliquer l'usage des deux corps transparents & de l'humeur aqueuse.

Si on tire une ligne droite sur un carton , qu'on fasse un trou au milieu de cette ligne , & deux autres à ses deux extrémités , en sorte qu'ils soient également distans de celui du milieu & qu'ils n'excedent point le diamètre du disque du verre dont on voudra se servir , qu'on applique ce carton au trou de la chambre susdite quand le soleil y donne , & qu'on fasse de la fumée aux environs , on remarquera d'abord trois rayons sortir

pat ces trois trous. Ensuite si on reçoit ces trois rayons sur un verre convexe, en sorte que celui du milieu tombe perpendiculairement sur la partie la plus étroite du verre, on verra ce rayon du milieu traverser ce verre & continuer sa route en ligne droite sans se briser, & les deux rayons extrêmes se détacher à leur entrée dans le verre en s'approchant de la perpendiculaire de leur entrée, ce qu'on connoitra par leur sortie qui se trouvera plus près du rayon moyen, & en sortant du verre on les verra encore se détourner en s'éloignant de la perpendiculaire de leur sortie, & s'approcher tellement du rayon moyen, qu'ils s'unissent à lui en se croisant à une certaine distance, & se divisent ensuite de telle sorte, que le rayon qui étoit du côté droit se trouve au gauche, & celui du côté gauche au droit.

Si par delà l'union de ces rayons on met un second verre plus convexe, en sorte qu'il reçoive ces trois rayons, on verra celui du milieu continuer aussi sa route en ligne droite, & les deux extrêmes se briser de même & s'approcher tellement du rayon moyen qu'ils s'unissent à lui & se croisent à une certaine distance plus ou moins éloignée du second verre, que ce verre est moins ou plus convexe. Et si on approche un peu plus près ce second verre de la première union, on verra que les rayons extrêmes se briseront moins, & que leur union se fera plus loin de ce verre. Comme au contraire, si on éloigne davantage ce second verre de la première union, leur réfraction sera plus grande, & ils s'uniront plus près de ce verre.

De cette dernière expérience on peut tirer cette con-

liquense. Que les rayons qui réjaillissent de chaque petite partie des objets étant divergens de même que les rayons qui partent de cette première union, ils doivent aussi se briser de la même manière; ainsi rencontrans un verre convexe près de l'objet d'où ils réjaillissent, ils se briseront moins, & leur union par conséquent se fera plus loin du verre; & au contraire rencontrans le verre plus loin, ils se briseront davantage & s'uniront plus près du verre. Et cette conséquence servira à faire concevoir pourquoi les objets ne sont vus bien distinctement qu'à une certaine distance.

Si au lieu d'un verre convexe on reçoit les rayons qui sortent des trois trous du carton sur un verre concave, en sorte que le rayon moyen tombe perpendiculairement au milieu de ce verre, on verra ce rayon du milieu continuer aussi son chemin en ligne droite, & les deux rayons extrêmes s'approcher de la perpendiculaire de leur entrée, ce qu'on connoîtra par leur sortie du verre plus éloignée du rayon moyen, & en sortant du verre, s'éloigner de la perpendiculaire de leur sortie, de telle sorte qu'ils s'écartent toujours de plus en plus du rayon moyen. Ce qui arrive de même à tous les autres rayons qu'on peut s'imaginer passer dans toutes les autres parties de ces verres.

On voit donc par ces expériences qui ne sont que des suites des précédentes, que le verre convexe a la propriété d'assembler les rayons de lumière, c'est-à-dire de les rendre convergens; & le verre concave au contraire de les éloigner, c'est-à-dire, de les rendre divergens.

*Suite des trois précédens, contenant quelques remarques à
faire sur les expériences y contenues.*

CHAPITRE XVIII.

EN faisant ces dernières expériences & quelques-unes des précédentes, on pourra en même temps remarquer tous les rayons qui se réfléchissent de toutes les superficies de tous les différens milieux au travers desquels ils passent, & comme les rayons principaux s'affoiblissent toujours de plus en plus : à l'occasion dequoi on verra comment les rayons qui souffrent le plus de réfraction étant reçus un peu loins des verres, sont naitre toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

On remarquera encore que chaque rayon qui passe par chaque trou du carton, s'élargit insensiblement à mesure qu'il s'éloigne de trou ; & cela parce que tous les rayons qui partent de chaque point de la superficie du soleil, s'en éloignent de toutes parts en une infinité de lignes droites qui se croisent en une infinité de lieux & de distances, comme je l'ay dit ci-dessus en parlant de la lumière réfléchie qui suit toujours les déterminations de la lumière seconde ou dérivée, je veux dire de ces rayons qui viennent du corps lumineux : de sorte que ce rayon que je suppose seul, est véritablement composé de plusieurs rayons parallèles qui sont traversés par un autre plus grand nombre de rayons qui passent obliquement par ce trou, & qui se croisent aussi aux environs de ce trou. Et comme la distance de la terre

au soleil est extrêmement grande, l'angle de leur union est fort aigu, & par conséquent celui de leur dé-union: ainsi ce faisceau de rayons ne doit s'élargir qu'insensiblement.

Et c'est par cette raison que s'il y a trois ou plusieurs trous sur ce carton disposés en ligne droite ou autrement, les rayons qui passent par ces trous s'unissent à une certaine distance & ne forment plus qu'un gros faisceau de rayons; & si on met l'œil à l'endroit de l'union de ses rayons, on aura le plaisir de ne plus voir qu'un seul trou.

On remarquera enfin qu'il arrive aussi à chaque faisceau de rayons ce qui arrive à tous en général, c'est-à-dire que les rayons qui composent chaque faisceau étant divergens en sortant du trou, en les recevant sur un verre convexe, ils deviennent convergens & tendent à s'unir à un certain point qui est celui de l'union générale.

Si on doutoit de ce que j'ay avancé touchant l'éloignement des rayons de chaque point de la superficie d'un corps lamineux, quel que cela soit assez facile à concevoir parce que j'en ay dit, on s'en éclaircira encore par cette expérience.

Pendant la nuit on allume une chandelle, on tient auprès de la flamme un carton percé d'un petit trou, on reçoit les rayons qui passent par ce trou sur une feuille de papier blanc qu'on expose à une distance convenable, on voit la flamme, la mèche & la partie supérieure de la chandelle peintes faiblement sur le papier, en sorte que les parties supérieures paroissent en bas, les inférieures en haut, les droites à gauche &

les gauches à droite; & à mesure qu'on éloigne ou approche la feuille de papier du trou du carton, cette peinture devient ou plus grande, ou plus petite. Ce qui ne pourroit ainsi se faire si plusieurs rayons ne venoient de différens points de la superficie de la flamme, & ne se croisoient à l'endroit du trou de ce carton.

Suite des quatre précédens, de la nature de la lumière.

CHAPITRE XIX.

Puisque la lumière se meut, quelle se réfléchit à la rencontre des superficies solides, & quelle se brise en passant dans des milieux de différente nature; il s'en suit que c'est un corps qui se meut; & ce corps ne peut être simplement l'air agité, puisque l'air ne peut pénétrer le verre, ce que fait la lumière: c'est donc une substance ou matière plus subtile, & qui se meut avec plus de vitesse.

Et comme il seroit difficile de concevoir que cette substance ou cette matière se pût porter en un instant d'un corps lumineux fort éloigné, comme par exemple du soleil jusques à nous; on peut croire quelle remplit tous les pores de l'air & des autres corps transparens; & que si elle n'exerce pas toujours le sentiment de lumière, quoi quelle soit actuellement en mouvement, de même que les autres matières fluides; il y a apparence qu'il lui manque alors quelques mouvemens particuliers qui lui sont absolument nécessaires pour se faire sentir.

On sçait par les expériences susdites que le mouvement en ligne droite est nécessaire pour exciter le sentiment simple de lumière. Il est plus difficile de déterminer ceux qui doivent accompagner ce mouvement droit, pour exciter le sentiment composé d'où naissent les couleurs. On connoît seulement que les couleurs ne sont point réelles dans les corps, & que ce ne sont que de certaines modifications de la lumière.

On s'en assure en recevant sur une des faces d'un prisme ou verre triangulaire, ou sur la superficie d'un verre plein d'eau, la lumière qui passe par le trou du canon de la chambre obscurée, & cette lumière traversant ce prisme, ou l'eau de ce verre, & souffrant de fortes réfractions à son entrée & à sa sortie, acquiert de certaines modifications qui lui font exprimer fort vivement sur les corps opozés à quelque distance delà toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Quoi que je ne m'embarasse point de vouloir déterminer quels sont ces mouvements ou ces modifications particulières que les particules de la lumière doivent souffrir pour exciter toutes ces couleurs; parce qu'il me semble qu'il est bien difficile de rencontrer juste dans des choses qui ne résultent pas assez clairement des expériences que l'on peut faire: cependant je veux bien avertir ici à l'occasion du prisme, que Monsieur Rohault a s'estr trompé dans la figure troisiéme du chapitre 27. de la première partie de sa physique, en faisant traverser au milieu du prisme les rayons qu'il suppose venir du soleil: car outre que cela ne se peut; si on considère que les rayons de lumière ne se brisent point

à. après 202.
207. corrigé

autrement dans un prisme que dans un verre dont les superficies sont plates, on jugera qu'ils doivent traverser parallèlement le prisme. On s'en assurera encore par cette expérience.

On prendra deux tables triangulaires de bois ou d'autre matière solides, on tracera sur chacune un triangle équilatéral & qui soit égale en chaque table; on fera des rainures dans les lignes qui termineront ces triangles, & à l'endroit des angles on y fera des trous pour y mettre trois soutiens égaux en longueur & de même manière, à côté desquels on fera aussi des rainures qui sepondront à celles des tables; on taillera trois verres pour remplir les trois faces de cette machine, & on les introduira dans toutes ces rainures. Le tout étant bien joint, on mastiquera les jointures avec de la cire ou autrement, & ayant fait un trou au milieu d'une de ces tables, on remplira ce prisme d'eau; on fermera enfin ce trou avec une cheville ou de la cire.

Ayant fait deux trous sur un carton à trois ou quatre lignes l'un de l'autre, on appliquera ce carton au grand trou de la chambre susditte quand le soleil y donne, & faisant de la fumée comme je l'ay dit, on verra deux rayons sortir par ces trous, & recevant ces rayons sur une des faces de ce prisme, on apercevra aisément au travers de la face qui n'est point traversée par ces rayons, que ces deux rayons se brisent en entrant dans le prisme, & sont parallèles en le traversant, bien loin de s'y croiser; & que sortant enfin de ce prisme, ils se brisent une seconde fois, & continuent parallèlement leur route. Ils se joignent ensuite en s'élargissant com-

me je l'ay dit & par la raison rapportée au Chapitre précédent, & expriment enfin sur les corps opposés les couleurs de l'arc-en-ciel, même peu après qu'ils sont sortis du prisme. La même chose arrive quand il n'y passe qu'un gros rayon par un trou à passer le petit doigt; car on le voit conserver la grosseur en entrant dans le prisme & en le traversant, & encore en sortant du prisme, & ensuite s'élargir insensiblement & exprimer les mêmes couleurs.

De quelque manière qu'on reçoive les rayons sur un prisme, leurs réfractions sont toujours très grandes, à cause de l'inégalité de son épaisseur, je puis même dire qu'elles sont égales; car si on reçoit les rayons moins obliquement sur une des faces, ils se briseront moins à la vérité à leur entrée, mais à leur sortie, rencontrant l'autre face fort obliquement, ils s'y briseront plus qu'ils n'auroient fait si on les avoit reçus plus obliquement; ainsi il y a toujours même proportion entre ces réfractions; c'est ce qui fait aussi qu'il en naît toujours les mêmes couleurs. A l'égard de ces couleurs, on remarquera en faisant l'expérience susdite, que la bleuë, est, & vient du côté le plus épais du prisme, la rouge du moins épais, la verte & la jaune ou orangée entre-deux, la verte étant au milieu de la bleuë & la jaune au milieu de la rouge.

Après cette expérience on jugera comme on voudra du sentiment de Monsieur Robault touchant l'explication particulière des couleurs qui naissent du prisme, rapportée dans les articles 66. 67. & 68. du Chapitre susdit de la physique. Cependant il sera toujours

78
 vrai de dire que si on considère avec un microscope les différentes figures & les divers arrangements des petites parties qui composent les corps qu'on nomme colorer, la transparence de ces mêmes petites parties, & la diversité des pores qu'elles laissent entre elles; il ne sera pas difficile de concevoir que la lumière tombant sur leurs superficies, ne s'en réfléchisse & ne s'affoiblisse en différentes manières, & ne souffre quelques-unes des réfractions qui se font au travers du prisme ou du verre d'eau; mais il est bien difficile, comme je l'ay dit, de déterminer quelles dispositions il faut pour exciter telle ou telle couleur.

Quoi que je dise que les couleurs ne sont point réelles dans les corps que l'on nomme colorer, & que ce ne sont que de certaines modifications de la lumière; je ne pretens pas pour cela disputer avec ceux qui tiennent que les couleurs sont réelles dans les corps; & je seray de leur avis lorsque par réflexion ils entendront une certaine disposition dans les petites parties qui composent les corps, permanente & propre à réfléchir la lumière avec les modifications nécessaires pour exciter en nous le sentiment des couleurs.

Comme je ne parle des couleurs que par occasion, je n'en diray rien davantage, cela me suffisant pour expliquer de quelle manière la lumière réfléchie en imprenant dans l'œil la figure des objets visibles, y excite en même temps le sentiment des couleurs qu'on leur attribue.

Pour éclaircir quelques difficultés qu'on pourroit se former sur ce que j'ay dit ci-dessus à l'occasion de

la lumière, on fera les remarques suivantes.

Premièrement que ce terme de lumière se prend en plusieurs sens : ou pour un certain mouvement des parties du corps lumineux qui les rend capables de pousser à la ronde, comme je l'ay dit, cette matière subtile dont j'ay parlé, & c'est ce que l'on appelle *Lumière primitive* ou *Radiale* : ou pour l'inclination qu'à cette matière à se mouvoir & s'éloigner en ligne droite du corps lumineux ; qui est ce que l'on appelle *Lumière seconde* ou *Dérivée* : ou pour le changement de détermination qui arrive à cette lumière seconde à la rencontre des corps solides, avec toutes les différentes modifications qui lui arrivent & cette même tendant à s'en éloigner en ligne droite, ce qu'on nomme *Lumière réfléchie* ; ou enfin pour le sentiment même qu'excite en nous cette lumière réfléchie, ou cette lumière dérivée.

En second lieu qu'il n'est pas nécessaire que les parties de cette matière subtile, dont j'ay parlé, qui environnent un corps lumineux, se portent jusques à nous ; il suffit qu'étant ébranlées & poussées par l'action du corps lumineux, elles transmettent leurs mouvements à celles qui les suivent, & ainsi successivement les unes aux autres. Ce qui doit ainsi arriver, parce que tous les pores de l'air & des autres corps transparents sont pleins, comme je l'ay dit, de cette matière subtile. Autrement il seroit impossible de concevoir comment on pourroit voir en un instant le feu d'un canon qu'on tire à une distance éloignée.

Enfin que les corps qu'on nomme transparents sont ceux qui donnent passage à la lumière pour agir sur

des yeux ; ainsi leur forme doit consister dans la rectitude de leurs pores qui les traversent de tous côtés sans interruption : & qu'au contraire les corps opaques sont ceux qui interrompent l'action ou le passage de la lumière ; parce que leurs pores ne sont point droits , du moins que s'il y en a quelques-uns , ils n'en sont pas entièrement pénétrés de tous côtés.

S'il reste encore quelques difficultés , pour peu qu'on médite sur ce que j'ay dit touchant la nature & les propriétés de la lumière , on les résoudra facilement soi-même : ainsi je ne m'étendray pas davantage sur cette matière , il me suffit d'avoir établi ce qui me peut servir à expliquer l'usage des parties principales de l'œil , & dans la suite quelques symptômes qui arrivent à quelques-uns de ses maladies.

Suite des cinq précédens , contenant le reste de l'explication de la première expérience.

CHAPITRE XX.

TOUT ce que j'ay dit & les expériences que j'ay rapportées depuis le Chapitre quinzisième n'ayant été que pour parvenir à une explication claire & exacte de la première expérience , il est tems que je l'acheve : & pour cet effet je reviens au premier principe dont je me suis servi , & que j'ay suffisamment prouvé , par les conséquences qu'on peut tirer des expériences rapportées au Chapitre dix-huitième & autres.

Je dis donc que les rayons qui rejaillissent de chaque
petite

petite partie des objets, dérivans de toutes parts & à la ronde une infinité de lignes droites, on ne doit considérer de tous ces rayons que ceux qui passent par le trou du carton, & qui forment chacun comme un petit *Faisceau* ou *Pinceau* de rayons disposé en pyramide, dont la pointe aboutit à chaque petite partie des objets, & la base au trou du carton ; de sorte que tous ces petits pinceaux de rayons qui viennent de toutes les petites parties des objets, se croisant en passant par le trou du carton, en sortant de ce trou sont non-seulement divergens entr'eux, mais aussi tous les petits rayons dont chacun pinceau est composé, le sont aussi ainsi rencontrans le papier en cette disposition, ils n'y peuvent exprimer qu'une peinture foible & confuse des petites parties des objets d'où ils partent.

Mais quand tous ces pinceaux de rayons rencontrent un verre convexe entre le trou & le papier, il arrive à chaque pinceau en particulier ce qui arrive à ces pinceaux de rayons dont j'ay parlé au Chapitre II. c'est-à-dire que les rayons qui les composent, se brisant à leur entrée dans le verre, ils s'approchent de la perpendiculaire de leur entrée, & que se brisant une seconde fois à la sortie du verre, ils s'éloignent de la perpendiculaire de leur sortie : ainsi tous les rayons de chacun pinceau tendent à s'unir à un certain point plus ou moins éloigné du verre, selon que ce verre est moins convexe ou plus convexe, & à former par conséquent une autre petite pyramide dont la pointe est opposée en quelque manière à la première dont j'ay parlé. Et comme tous ces pinceaux en se terminans en pointes

s'approchent en même tems les uns des autres autour du pinceau du milieu, dont le rayon perpendiculaire ne souffrant point de réfraction, comme je l'ay montré ci-dessus, leur sert d'axe; il s'en suit qu'ils doivent tracer sur le papier une peinture plus petite & moins confuse des objets de dehors.

On juge bien que si on éloigne le papier au delà de la pointe de ces pinceaux de rayons, ces rayons dont ils sont composés continuant leur chemin en ligne droite, se trouveront divergens, & rendront par conséquent la peinture confuse; & que si au contraire on approche le papier du côté du verre, cette peinture se trouvera aussi un peu confuse, parce qu'alors les rayons qui composent ces pinceaux, n'étant pas encore unis, ils ne la peuvent tracer qu'avec quelque confusion. Et c'est ce qui arrive.

On juge bien aussi que tous ces petits pinceaux de rayons ont dans leurs pointes une partie des mouvemens & modifications qu'ils ont reçus en réfléchissant des petites parties des objets; & qu'ainsi ils peuvent non-seulement exprimer la figure des petites parties d'où ils partent, mais aussi leurs couleurs.

Quand on met ce verre en dehors au devant du trou, il est aisé de concevoir que ce verre doit recevoir un plus grand nombre de rayons de chaque petite partie des objets, qu'il n'en devoit passer par ce trou, & que rendant ces rayons plus convergens, il y en entre aussi davantage, & que par conséquent la peinture des objets en doit être mieux exprimée.

Et quand on fait passer une personne dans la place

vis-à-vis du trou, la peinture de cette personne doit être plus grande quand elle s'en approche; parce qu'alors les rayons extrêmes & les autres à proportion forment un angle plus ouvert en se croisant, & par conséquent celui du dedans de la chambre doit être plus grand & plus ouvert: elle doit aussi être moins confuse, parce que ces mêmes rayons venans de plus près, il en doit passer un bien plus grand nombre par le trou du carton; ainsi leur impression doit être plus forte, & d'autant plus, que cette impression à moins d'occasion d'être affoiblie par l'entrée d'autres rayons qui pourroient venir d'autres objets. Et au contraire; la peinture doit être plus petite, quand cette personne s'éloigne, parce que les angles dont j'ay parlé deviennent plus aigus: & elle doit être plus confuse, parce qu'alors ces mêmes rayons venans de plus loin, il en doit moins passer par le trou du carton; & par conséquent leur impression doit être plus foible, étant même encore affoiblie par l'entrée des autres rayons qui viennent des autres objets voisins.

Suite des six précédens, contenant l'explication de l'usage des parties principales de l'œil, & qui sont nécessaires à la vision.

CHAPITRE XXI.

Lorsque l'on a une fois bien compris par la première expérience que je viens d'achever d'expliquer, comment les rayons de lumière traquent sur le

papier la figure des objets d'où ils sont réfléchis, & expriment en même sens leurs couleurs; il n'est plus difficile de concevoir comment ces mêmes rayons peuvent exciter dans la rétine le sentiment de la vue. Si même on considère attentivement la rondeur de l'œil, la plénitude de son globe, la tumeur de la cornée transparente, la figure différente des deux faces du cristallin, la situation & la disposition de la rétine, on jugera que les réfractions de la lumière s'y doivent faire d'une manière plus parfaite, tant parce que la lumière s'y meut avec plus de liberté, que parce que tout concourt à la réunion de chacun pinceau de rayons & à leur réception juste sur la rétine.

Car l'éminence sphérique de la cornée transparente excédant celle du globe, fait que les rayons qui réjaillissent de chaque petite partie des objets, se brisent en s'approchant chacun de la perpendiculaire de leur entrée plus qu'ils ne feroient sans cette éminence, & continuant leur route en cette disposition par l'humeur aqueuse, il en passe un plus grand nombre par la pupille, qui, sans cette réfraction, tomberoient sur l'iris. Chaque pinceau de rayons se rétrécissant donc en entrant dans l'œil, & tous ces pinceaux se croisant pour passer par la pupille, rencontrent ensuite le cristallin, dont la superficie sphérique faisant partie d'un moindre cercle que celui de la cornée transparente, & dont la substance étant plus solide que celle de l'humeur aqueuse, tous les rayons dont chacun pinceau est composé s'y brisent une seconde fois en s'approchant encore davantage de la perpendiculaire; & sortant en cette

disposition du cristallin, & entrans dans le corps vitré, qui n'est pas à beaucoup près si dur que le cristallin, ils souffrent une troisième réfraction en s'éloignant de la perpendiculaire de leur sortie, & s'approchent par conséquent tellement les uns des autres, qu'ils s'unissent chacun en un seul point lorsqu'ils atteignent la rétine. Et parce que tous ces pinceaux, en se terminant ainsi en autant de points s'approchent en même tems les uns des autres autour du pinceau du milieu dont le rayon perpendiculaire leur sert d'axe, comme je l'ay dit dans le Chapitre précédent, ils doivent tracer sur la rétine une peinture fort raccourcie des objets d'où ils partent.

Comme tous les pinceaux de rayons qui se réfléchissent de chaque petite partie des objets, se terminent en autant de points sur la rétine, à l'occasion des réfractations susdites, on peut dire qu'ils y impriment les mêmes mouvemens qu'ils avoient lors de leur réflexion, qui sont à la vérité plus faibles, & c'est cette impression de mouvement qui fait ressentir à l'ame la présence des objets extérieurs. Cette même impression est aussi ce que nous apellons, *Image*.

Cette impression ou image se trouve renversée par les raisons que j'ay raportées ci-dessus: elle est très petite à proportion de celle que l'on voit sur le papier dans la première expérience, à cause du nombre & de la nature des réfractations, qui font que les pinceaux qui tombent obliquement s'approchent d'avantage du pinceau moyen: elle est aussi mieux exprimée, parce que la figure de la rétine étant sphérique, elle se trouve

justement à la pointe de chaque pinceau de rayons.

Une juste plénitude du globe de l'œil est si nécessaire pour que les réfractions dont je viens de parler, se fassent régulièrement, que quand elle ne se rencontre plus, comme lorsque l'humeur aqueuse s'est écoulée ensuite de quelque playe, ou quelle s'est diminuée ou corrompue par quelque maladie, ou par une extrême vieillesse, & que le globe s'affaît, quoique les autres parties intérieures soient saines, la vue se diminue considérablement ou se perd, & elle ne se rétablit que quand cette humeur se reengendre dans une quantité suffisante pour lui donner sa première extension : & de même quand le globe se remplit par trop, comme je le diray ci-après en parlant de ses maladies, & cela parce que les parties intérieures ne gardant plus leur situation naturelle, les rayons de lumière n'agissent plus qu'avec confusion sur la rétine.

La dilatation & le resserrement de la pupille ne contribue pas peu à la perfection de la vue, lorsque l'on a dessein de regarder les objets proches, ou éloignés, & ceux qui sont plus ou moins éclairés. Je m'explique.

Si dans le fond d'une chambre médiocrement éclairée, on examine la pupille d'une jeune personne qui ne regarde que les objets qui sont dans cette chambre, ou de plus voisins qu'on lui présente, on la verra fort dilatée : & si on fait approcher cette même personne de la porte ou de la fenestre, on verra que la pupille se ressermera à mesure qu'elle s'approchera du grand jour. Y étant, si on lui fait regarder quelque objet éloigné, on apercevra que la pupille se ressermera encore davantage :

Et si on lui présente subitement & assez près quelque objet à regarder, on verra derechef que la pupille se dilatera & se mettra dans l'état quelle étoit avant qu'on lui fit regarder cet objet éloigné. Si enfin on l'expose à la plus grande lumière, comme si on lui fait regarder du côté du soleil, on verra la pupille se reserrer extraordinairement.

De cette expérience j'estime qu'on peut probablement tirer ces conséquences. 1. Que si la pupille se dilate quand la lumière est foible, c'est pour admettre un plus grand nombre de rayons de chacun faisceau, afin que se réunissant, ils ayent plus de force pour ébranler la rétine. 2. Que si elle se resserre quand la lumière est forte, c'est qu'une trop grande lumière, ébranlant extraordinairement la rétine, la blesse & excite de la confusion dans la vision, comme on ne le connoît que trop par expérience.

Or comme les rayons qui viennent des objets éloignés ne peuvent parvenir jusques à l'œil sans qu'ils soient joints en chemin par d'autres rayons qui se réfléchissent d'un très grand nombre d'autres objets, & qui entrent dans l'œil conjointement avec les premiers, il est évident que de ces derniers il y en a beaucoup qui frappent les mêmes fibres de la rétine dans les environs de son centre : ces fibres se trouvent donc doublement & peut être diversément agitées par ces premiers & seconds rayons. Par cette agitation le sentiment de lumière seroit extrêmement augmenté, mais l'ame ne pourroit que très imparfaitement, & même nullement dans une très grande distance, distinguer

les objets principaux vers lesquels l'œil seroit dirigé , si la pupille demeurait autant dilatée quelle le seroit lors qu'on regarde les objets à une mediocre distance . mais pour remedier à cet inconvenient , la nature y a pourvû autant qu'il a été possible , en faisant que la pupille se puisse reserrer ou dilater suivant le besoin . Ainsi lorsqu'on regarde des objets éloignez , la pupille se resserre afin d'empêcher l'entrée à une partie de ces rayons accessoires , & alors l'agitation causée par les rayons qui viennent de ces objets éloignez , surmontant celle qui est excitée par ces rayons accessoires , l'ame aperçoit mieux la figure & la couleur de ces mêmes objets .

Il est vray que si la pupille se resserroit trop , les rayons qui viennent des objets éloignez , quoique réunis sur la rétine , n'ébranleroient pas assez cette membrane pour se faire ressentir , puisqu'étant divergens en partant de chaque petite partie des objets , plus ces objets sont éloignez moins il en passe par la pupille & moins aussi ils ont de force : mais comme elle ne se reserre que jusques à un certain degré pour distinguer les objets situés à un certain éloignement , & quelle ne se reserre plus pour en voir de beaucoup plus éloignez , à telle distance qu'ils puissent être , du moins cela est insensible , il est impossible quelle n'admette encore un assez grand nombre de ces rayons accessoires , pour peu que les objets vers lesquels l'œil est dirigé soient éloignez ; & ces rayons augmentans le tremoulement des fibres de la rétine , font que les objets éloignez paroissent d'une couleur claire ou apôchante de la lumière . Plus même les objets sont éloignez , plus
 cette

cette couleur est claire & plus on a de peine à les apercevoir distinctement. Si même ils se rencontrent à une très grande distance, ou s'ils n'ont pas une fort grande étendue, ils disparaissent entièrement, parce que de tous les rayons qui se réfléchissent de leurs superficies, il n'en peut venir qu'un très petit nombre à l'œil par la raison ci-dessus : ainsi les rayons accessoires prévalans, ils se font seuls ressentir.

Mais lorsque les objets sont proches de l'œil, ils empêchent en cette situation un très grand nombre de ces rayons qui viennent de quantité d'autres objets de se joindre à ceux qui se réfléchissent de leurs superficies. Il n'y en a que quelques-uns qui viennent des objets qui sont de côté qui puissent parvenir jusques à l'œil, qui frapans la cornée fort obliquement, se terminent en partie sur l'iris, & ceux qui passent par la pupille rencontrent aussi le cristallin si obliquement, qu'on se brisans, ils ne parviennent que vers les côtes de la rétine, & par conséquent ne se font que faiblement & confusément ressentir. Ainsi les rayons qui réjaillissent de chaque petite partie des objets proches vers lesquels l'œil est principalement dirigé, frapans seuls le centre de la rétine ou les parties les plus prochaines, ils y impriment plus distinctement leurs mouvemens. Et comme l'ame tend autant quelle peut, suivant la disposition des organes dont elle se sert, à perfectionner ses sensations, elle dilate la pupille pour admettre un plus grand nombre de ces rayons, afin que se réunissans sur la rétine, ils ayent plus de force pour l'ébranler & lui faire appréhender d'une manière plus parfaite la si-

gure & la couleur de ces mêmes objets.

La pupille se dilate donc & se resserre pour mieux voir les objets proches ou éloignés par la raison des deux conséquences ci-dessus : parce que si elle se dilate pour voir les objets proches, c'est qu'il y a peu de rayons capables d'augmenter le sentiment de lumière, & d'affoiblir l'action des rayons qui viennent de ces objets proches, ainsi elle se dilate pour en laisser passer davantage de ces derniers : & que si elle se resserre pour voir les objets éloignés, c'est qu'il se présente un tres grand nombre de rayons capables d'augmenter le sentiment de lumière & d'affoiblir ou éteindre l'action des rayons qui se réfléchissent de ces objets éloignés, ainsi elle se resserre pour s'oposer à l'entrée de ces premiers.

Je ne vois encore en quelque manière engagé de montrer que l'œil ne s'allonge point pour voir les objets qui sont près de lui, & ne se raccourcit pas pour voir les objets éloignés, comme quelques-uns se l'imaginent, fondez sur l'expérience d'un œil artificiel qu'on est obligé d'allonger & de raccourcir, pour approcher ou éloigner le vélin du verre convexe. Il est vrai que cela devoit arriver si les deux faces du cristallin formoient chacune une portion régulière de cercle, car comme les rayons dont chaque faisceau est composé qui se réfléchissent de chaque petite partie des objets proches, se heurtent moins en pénétrant la cornée, par la raison rapportée au sujet de la seconde expérience du chapitre 17. il s'ensuivroit qu'après leur troisième réflexion, leur réunion pourroit se trouver fort éloignée du cristallin, & la rétine trop près, ainsi elle devoit être

reculée, ou le cristallin devoit s'avancer en devant, où la bourse de la cornée transparente devoit être rendue un peu plus éminente, pour que cette réunion se fît juste sur la rétine, ce qui arriveroit par l'allongement de l'œil. Et comme ceux qui se réfléchiroient des objets éloignés se briseroient davantage, comme je l'ay dit au lieu ci-dessus cité, il arriveroit aussi que leur réunion se pourroit faire plus près du cristallin, & l'œil se devoit alors raccourcir pour que la rétine se trouvât à leur réunion. Mais la figure particulière des deux faces du cristallin se trouve tellement disposée, que les rayons qui passent au travers de ce corps, se brisent en sortant de sa face postérieure d'une telle manière, que les cônes ou pyramides qu'ils forment, ont leurs pointes un peu plus allongées qu'elles ne seroient, si les deux faces du cristallin étoient terminées chacune par une portion régulière de cercle : ainsi soit que ces rayons viennent d'objets médiocrement proches ou éloignés, s'ils ne frappent tous, ou de leurs pointes la rétine, du moins ils la rencontrent par un endroit si étroit de leurs pointes qu'ils causent peu de confusion dans la vision. A quoi bon donc vouloir que cette membrane s'approche ou se recule, ou qu'il arrive quelque changement au globe de l'œil : puisque sans cela la vision peut être assez distincte pour l'usage que nous en devons retirer, pourvu toutes fois que la pupille se dilate ou se resserre, comme je l'ay dit. Ceux qui sont versés dans l'optique reconnoîtront cette vérité, lorsqu'ils voudront bien se donner la peine de considérer attentivement le profil du cristallin tiré de la manière

que je l'ay ci-deyant enseignée, au chapitre onzième.

Il demeure d'accord que si ces rayons venoient d'objets fort éloignez, ils pourroient se croiser si près du cristallin qu'ils se trouveroient divergens en atteinant la rétine, nonobstant la figure particulière du cristallin ; ainsi ils n'exprimeroient la figure de ces objets qu'avec quelque confusion. Et s'ils venoient d'objets extrêmement proches, ils ne pourroient s'unir avant que de rencontrer la rétine, & ils n'agiroient aussi qu'avec quelque confusion, c'est effectivement ce qui arrive ; car on ne voit bien distinctement que les objets qui sont à une certaine distance, & cette distance se termine suivant la figure de la cornée transparente & l'étendue des objets.

Je diray de plus que s'il étoit vrai que l'œil s'allongéit ou se raccourcît pour voir les objets proches ou éloignez, on devroit s'en apercevoir particulièrement dans les enfans qui ont les membranes de l'œil fort flexibles. Ce que je n'ay jamais pu remarquer, quoique je l'aye essayé plusieurs fois, en leur faisant regarder des objets fort proches, & subitement de fort éloignez. J'ay seulement remarqué que leur prunelle se dilate davantage que dans les personnes plus avancées en âge, & quelle se meut beaucoup plus librement.

Les muscles obliques qu'on dit l'allonger en le pressant lorsqu'ils se gonflent, ne peuvent avoir cet usage, leur disposition & leur situation y répugnent. Quand un muscle agit, il se resserre & se raccourcît, les moins versés dans l'Anatomie le savent. Ils pourroient bien plutôt le tirer dehors, si leur disposition étoit assez

faussable pour le tirer également ; & quand cela seroit , le globe en changeant de situation , n'en changeroit pas de figure. Et les muscles droits s'il étoit vrai qu'ils l'appuyassent en le retirant vers le fond de l'orbite , ils ne le feroient qu'inégalement quand les uns ou les autres se relâcheroient , pendant que leurs antagonistes se raccourceroient pour incliner l'œil vers les différentes parties d'un objet éloigné , ce qui causeroit de la confusion dans la vision.

Ceux qui sont dans ce sentiment prévoyans une forte objection qu'on auroit pu leur faire , à l'égard des oiseaux dont la cornée opaque se convertit en partie en os , & à l'égard des poissons & de quelques autres animaux qui l'ont cartilagineuse , & qui par conséquent ne pourroit être assez flexible pour changer de figure : ils se sont efforcés d'y répondre par avance , en supposant de certaines fibres ou petites files noirs qu'ils disent ne se point rencontrer dans les yeux des hommes ou des autres animaux , qui attachans le cristallin au fond de l'œil , le peuvent faire approcher ou reculer de la rétine. Mais ils ont sans doute été trompez en se confians trop au rapport de quelques Anacronistes , qui ne se sont pas aperçus que ces petites fibres noirs ne sont autre chose que les fibres de la rétine , qui est effectivement noirâtre dans la plupart des oiseaux & dans quelques autres animaux. Et quand ces petites fibres noirs existeroient comme ils le disent , cela ne les empêcheroit pas de tomber dans une erreur manifeste : car si ces fibres ou ces petites files noirs pouvoient approcher ou reculer le cristallin de la rétine ,

il s'enfuivroit que les fibres motrices des autres parties qui gardent une semblable situation, devroient causer les mêmes mouvemens dans les parties où elles s'insèrent; ainsi les muscles antagonistes seroient inutiles, ce qui seroit absurde.

D'ailleurs ces fibres ou filets n'auroient pas assez de force pour reculer le cristallin, qui étant intimement joint au corps vitré, ne pourroit reculer sans que le corps vitré qui occupe environ les deux tiers du globe de l'œil, reculât en même tems: ce qui ne se pourroit, parce qu'il ne trouveroit point d'espace pour se loger. Il ne serviroit même de rien de dire que ce corps étant fort flexible, il pourroit obéir & s'aplatir; parce que pour cela il faudroit des forces plus grandes que ces filets n'en pourroient avoir; & même il faudroit que les fibres ciliaires qui tiennent le cristallin en sa situation naturelle, pussent obéir ou s'allonger, mais elles sont trop courtes & trop tendres; & d'ailleurs le cristallin & la partie antérieure du corps vitré étant collez comme ils sont par leurs côtes au cercle ciliaire, ce seroit encore un obstacle pour ce prétendu reculément.

Enfin les muscles obliques ne devoient pas se rencontrer dans ces animaux, puisqu'ils n'y auroient point l'usage qu'ils leurs attribuent dans l'homme & dans les autres animaux; cependant ils s'y rencontrent également; il y a donc apparence qu'ils y ont le même usage que tous les Anatomistes leurs attribuent, comme je l'ay ci-devant dit au Chapitre 4. & comme je le vais encore repeter, après que j'auray expliqué l'usage de la tumeur noire de l'œil.

La noirceur dont la partie postérieure de l'uvée qui est derrière la rétine est enduite, & qui la rend fort opaque, arrête les rayons de lumière, & les empêche de passer au delà, ou de se réfléchir considérablement: ainsi l'image se forme mieux sur la rétine. Et celle qui se trouve à la partie postérieure de l'iris, fait que les rayons qui se réfléchissent des superficies des corps transparents & même de la rétine, s'y perdent & ne se réfléchissent plus vers le fond de l'œil; ce qui nuit à la vision.

Les muscles de l'œil servent à le diriger vers les objets que l'on veut regarder. Ils sont si nécessaires pour la vision, que sans eux on verroit presque toujours les objets doubles, & il seroit même difficile de distinguer les différentes parties d'un objet, sans être obligé en même tems de mouvoir la tête suivant l'ordre qu'on voudra les regarder, afin que chaque partie pût tomber successivement sous l'axe visuel, comme on le connoît que trop par l'expérience de ceux qui les ont affectés de quelque inflammation ou autre maladie qui empêche leur mouvement.

L'appelle *Axe optique* ou *Visuel*, le rayon qui partant d'une partie d'un objet vers laquelle l'œil est dirigé, entre perpendiculairement par la partie la plus éminente de la corne transparente, pénètre l'humeur aqueuse, le cristallin & le corps vitré, & frappe en un point le centre de la rétine, sans avoir souffert aucune réfraction.

Et comme c'est autour de ce point, que les autres rayons qui viennent des autres parties de cet objet, se

terminent chacun suivant l'ordre de leur réflexion, pour en tracer une peinture juste & en raccourci : il s'ensuit que regardant des deux yeux ce même objet, il s'en fait une peinture en chacun œil, cependant on ne voit qu'un seul objet.

Pour sçavoir comment cela se fait, il faut remarquer que quand on se presse légèrement le globe de l'œil, en posant le bout du doigt sur l'une ou l'autre paupière, enforte qu'on la hausse ou abaisse : ou quand on s'efforce de tourner chaque œil du côté du nez, comme si on en vouloit regarder le bout, & qu'en même tems on regarde un objet, cet objet paroît double. Or il paroît ainsi, parce que les deux yeux ne gardent plus une situation égale, & qu'apparemment les rayons qui viennent de cet objet ne frappent plus les parties de chaque rétine à une égale distance de leur centre. Il faut donc pour qu'un objet paroisse seul, lorsqu'on le regarde des deux yeux, que les muscles les tournent & les dirigent de telle manière vers l'objet, que les rayons de lumière qui en réfléchissent & qui entrent en chaque œil, frappent à une égale distance du centre des parties de chaque rétine : ce qui arrive lorsque chaque axe optique qui part d'un même point de l'objet, frappe le centre de la rétine de chacun œil; autrement on verroit tous les objets doubles. Et c'est là le véritable usage de tous les muscles de l'œil.

Par le centre de la rétine, j'entens la partie de cette membrane la plus voisine de l'insertion du nerf optique qui répond vis-à-vis le centre du cristallin, de la pupille & de la cornée transparente, & qui étant plus

fourme

fournie des fibres molles de ce nerf, à un sentiment plus vif. C'est pourquoi on remarquera que des rayons de lumière qui se réfléchissent des objets, il n'y a que ceux qui sont voisins de l'axe optique, & qui frappent le centre de la rétine ou les parties les plus prochaines, qui fassent voir distinctement la partie de l'objet d'où ils partent, tous les autres rayons qui se peignent sur la rétine ne font voir que confusément les autres parties de l'objet. Ainsi lorsque je lis dans ce livre, quoique je découvre d'une même situation d'œil, une ou deux pages & même les objets voisins; cependant je ne vois distinctement que les lettres qui se rencontrent dans l'axe visuel, ou celles qui en approchent; & pour peu qu'un mot soit long, je ne le puis lire sans changer successivement la situation de mon œil depuis la première lettre jusques à la dernière.

De tout ce que je viens de dire, il paraît que la rétine est l'organe de la vue; puisque c'est elle à qui toutes les autres parties de l'œil se rapportent, & que c'est elle seule qui reçoit les impressions des rayons de lumière, qui trace sur elle les images des objets d'où ils réfléchissent, & dont le caractère ou l'impression est portée au cerveau par le moyen des esprits contenus dans les fibres du nerf optique qui la composent, & cela à la manière des autres sens: ce qui fait que l'ame aperçoit les objets.



Savoir si le Cristallin est absolument nécessaire pour voir.

CHAPITRE XXII

J'Aurois pu, en suivant mes expériences, en rapporter quantité d'autres assez curieuses, & expliquer par mes principes plusieurs autres questions d'optique, si j'avois eu dessein d'en faire un traité complet : mais ayant seulement résolu de faire connoître de quelle manière les rayons de lumière se portent sur la rétine pour y exciter le sentiment de la vue, en expliquant à ce sujet l'usage des parties principales de l'œil, afin de faire mieux comprendre dans la suite quelques-unes de leurs affections. Je crois m'être suffisamment acquité de mon entreprise, & je finirois même en cet endroit cette description, ~~si~~ ne me trouvois obligé de prévenir la surprise que pourroient avoir quelques-uns de ceux qui luront la suite de ce traité, lorsqu'ils y verront que la caracte est une altération entière du cristallin : c'est pourquoi je vais montrer en peu de mots que le cristallin n'est pas absolument nécessaire pour voir.

La première expérience que j'ay rapportée en commençant à expliquer la vue, peut seule faire connoître la vérité que j'avance, puisque par cette expérience on voit manifestement que les faisceaux de rayons qui passent par le trou du carton, étant reçus sur un papier ou sur un linge blanc, y expriment la figure & la couleur des objets de dehors, quoique ces rayons ne souffrent aucune réfraction. Il est vrai que cette si-

juste se trouve grande & confuse, & que si cela se faisoit ainsi dans un œil dont le cristallin seroit détourné, on ne verroit que bien confusément les objets. Mais on remarquera que l'éminence de la cornée transparente tenant lieu du verre convexe qu'on met en dehors au-devant de ce trou; il arriveroit que les rayons qui y passeroient & par l'humeur aqueuse se briseroient comme ils se brisent effectivement, en s'approchant de la perpendiculaire: ainsi la figure des objets qui se traceroit sur la rétine seroit moins confuse, comme on le voit dans l'expérience suivante.

D'ailleurs le cristallin ne peut être détourné, qu'en même tems le corps vitré n'occupe sa place, comme je le prouveray ci-après, & ne forme une bourse ronde qui imite en quelque façon la superficie antérieure du cristallin, par laquelle ces rayons continuant leur chemin, après s'être croisés en passant par la pupille, peuvent se briser une seconde fois en s'approchant encore de la perpendiculaire, & venans en cette disposition se terminer sur la rétine, ils y doivent tracer une figure encore moins confuse.

Mais comme ces rayons ne souffrent que deux réfractions, & que même la seconde est moins parfaite, parce que le corps vitré, quoi qu'alors éminent en sa partie antérieure, n'a pas la dureté du cristallin; ce qui fait que les réfractions qui se font chez lui approchent de celles qui se font dans l'humeur aqueuse; il venoit que tous ceux qui partent d'un même point d'un objet, ne peuvent pas assez se rompre pour se terminer en un seul point sur la rétine: ainsi agissant en mê-

me tenu sur différentes parties de la rétine, ils ne peuvent faire voir l'objet, s'ils ne réfléchissent qu'avec quelque confusion. C'est aussi ce qui arrive à ceux auxquels on a détourné le cristallin, comme je le diray ci-après en parlant de la cataracte. Il est donc constant que le cristallin n'est pas absolument nécessaire pour voir, mais seulement pour mieux voir.

Je ne suis pas le premier qui ay été de cette opinion, Plenius célèbre Medecin d'Amsterdam s'en est expliqué avant moi au chapitre 14. du 3. livre de son ophthalmographie, où, rébutant l'opinion de ceux qui croient que la vie se fait dans le cristallin, il dit. *Discant vero etiam oculibus inspiciantur quædam ? aia enim vero crystallinum non nobiliori in oculis fungi officio, quam aquam. Et exempto crystallino, apparet loco ab humore vitæ toto visum abstrahitur celebratum in : verum non tam distincte, quam ante : confusa enim est in retiformi picturâ, nisi alio situ, quam quæ ante obtinet, retiformi locatur.* Ce sçavant homme n'avoit cependant point d'expérience que le cristallin se pût détourner ; puisqu'en parlant de la cataracte il a suivi l'opinion ancienne : il n'y a donc eu qu'une profonde méditation sur les expériences d'optique qui lui aient pu faire embrasser cette opinion.

Conclusion de la description de l'Oeil.

C'est un jeu pour un Anatomiste lorsqu'il travaille à examiner des os, à séparer des muscles, à conduire des nerfs, des artères & des veines, ou à rechercher la structure de quelque partie sensible : mais lorsqu'il s'a-

tache à quelques petits organes , & qu'il en veut découvrir parfaitement la nature , c'est un véritable travail ; puisque souvent il ne rencontre que des particules dont la délicatesse est si grande qu'elles fuient les sens , bien loin de les pouvoir séparer avec son scalpel. Et il a besoin dans cette rencontre d'une grande patience pour surmonter les difficultés qui se présentent à tout moment , & d'une industrie singulière à imaginer des moyens pour parvenir à son dessein.

Je me suis vu dans cet embarras après avoir commenté la description de l'œil , je n'étois d'abord figuré la chose aisée , parce que je me persuadois connoître assez bien la structure de cet organe , mais lorsque je me suis arrêté à chercher exactement toutes les parties qui sont renfermées dans son globe , que j'ay examiné avec soin toutes les particules qui en composent d'autres un peu plus sensibles , & que j'ay fait réflexion sur les sentimens différens des Anatomistes touchant leur nature & leur usage ; j'ay vu que le scalpel m'est presque tombé des mains , & que je me serois délisté dès lors de ma poursuite , si je n'avois considéré que l'explication que j'avois entrepris de faire des maladies de l'œil , auroit été defectueuse , si je ne l'avois appuyée de faits Anatomiques.

J'ay donc continué mon travail , & comme je suis dans cette opinion qu'un Anatomiste qui veut mettre au jour quelque ouvrage , ne doit écrire que ce qu'il voit , ou au moins ce qu'il conjecture si clairement qu'on ne lui puisse raisonnablement disputer : j'ay examiné en général toutes les parties qui entrent en la

composition de l'œil de l'homme, j'ay considéré celles qui se rencontrent également dans les yeux des animaux, & j'ay conclu que puisqu'elles devoient avoir un même usage, elles devoient aussi avoir une structure semblable ou approchante.

Ainsi lorsque je suis entré dans le détail, & que j'ay voulu décrire chaque particule, j'ay fait voir la situation, la figure antérieure, la composition, les vaisseaux, la couleur, la convexion &c. J'ay fait voir, dis-je, toutes ces choses telles quelles se rencontrent dans l'œil de l'homme : mais lorsque la délicatesse de cette même partie m'a empêché de connoître la structure, j'ay eu recours aux yeux des animaux, chez lesquels j'ay pris seulement ce qui pouvoit me servir pour l'expliquer, & pour tout le reste je l'ay entièrement négligé, comme m'étant inutile.

Si mes sentimens ne s'accordent pas toujours avec ceux des Anatomistes, on en jugera avec équité : je n'ay point crû être obligé de les suivre en toutes choses. Je me suis plutôt attaché à ce que j'ay reconnu moi-même, qu'à ce que les autres ont écrit. J'ay embrassé leurs opinions, quand elles se sont trouvées conformes à la raison & à l'expérience, & lorsque j'ay connu quelles y étoient contraires, je les ay abandonnées.

J'ay eu aussi plus de soin d'établir mes sentimens qu'à détruire ceux des autres : & si je me suis attaché à combattre quelques opinions, je ne l'ay fait que parce qu'elles sont rejetées sans beaucoup de fondement par nos Anatomistes modernes. Je n'ay pas

assez de présomption pour croire que je ne me sois point trompé dans mes raisonnemens , & pour me persuader que rien ne me soit échappé. Au contraire, je ne doute point qu'on ne puisse raisonner plus juste, & qu'on ne puisse faire encore d'autres découvertes sur cette partie. Mais quand cela arriveroit, j'aurois au moins cette consolation, de n'avoir rien négligé pour pousser aussi loin que j'ay pu l'anatomie de l'œil.

A l'égard de l'explication que j'ay donnée de la vue ; on pourra peut-être dire, que pour un Anatomiste j'ay trop rapporté d'expériences d'optique, & que je me suis trop étendu sur cette matière. Mais si on considère que les Chirurgiens sont pour l'ordinaire si peu instruits de l'optique, qu'à peine en savent-ils les termes : on jugera aisément que je ne pouvois pas en moins dire pour leur rendre sensible l'usage des parties principales de l'œil ; & pour leur faire concevoir dans la suite les symptômes de quelques maladies. Ceux même qui sont les mieux instruits de cette science, ne seroient peut être pas fâchés de voir la méthode que j'ay observée, en ne proposant que des expériences simples, claires, & faciles à faire ; & qui cependant prouvent assez évidemment les principes dont je me suis servy pour expliquer la vue, & qui ne sont autre chose que les conséquences que j'ay tirées de ces mêmes expériences.

J'ay, ce me semble, assez justifié la conduite que j'ay tenue pour décrire l'œil, & pour expliquer

la vie. Il est tenu que je décrive toutes les maladies dont cet organe est affecté, que j'enseigne les remèdes qui leurs conviennent, & que j'explique les opérations qui se pratiquent pour les guérir.

Fin de la description de l'Œil.



DES MALADIES DE L'ŒIL.

PREMIERE PARTIE.

Contenant les maladies du Cristallin, connues vulgairement sous le nom de Cataractes.

Diverses opinions sur la nature de la Cataracte & quelques réflexions sur ces opinions.

CHAPITRE I.

Ce que les Grecs appellent *Hypochrysis*, ou *Hypochryma*, les Arabes *Gura obscura*; ou *Caliginosa*, les Latins *Suffusio*, est une seule & même maladie, connue vulgairement sous le nom de *Cataracte*.

Presque tous nos Auteurs depuis Galien jusques à présent, disent que la cataracte est un amas d'humeur superflue, lente & épaisse, qui se congele & s'endurcit comme une pellicule dans l'humeur aqueuse, selon quelques-uns, entre la cornée & le cristallin, & selon d'autres, entre l'uvée & le cristallin, & qui empêche la vue.

Ce qui les a fait tomber en cette erreur est l'opinion fautive en laquelle ils étoient, que le cristallin étoit le principal instrument de la vue, & par conséquent absolument nécessaire pour voir.

J'ay déjà réfuté cette opinion au chapitre 22. de la

description de l'œil, ou j'ay fait voir qu'il ne seroit que pour mieux voir : & dans la suite en parlant des cataractes vrayes, je rapporteray des observations qui prouveront encore plus fortement la fausseté de cette opinion.

Constants dans cette opinion, ces Auteurs n'ont jamais pû s'imaginer que la cataracte fût une maladie du cristallin, parce que cet obstacle étant détourné, les malades voyoient. Et c'est sans doute cette raison qui les a induits à s'éloigner du sentiment des plus anciens Medecins, quoique plus conforme à la verité.

Que nos plus anciens Medecins ayent erû que la cataracte fût une alteration du cristallin, Galien m'en sera un auteur non suspect. Il dit au chapitre 12. de la particule 4. de son livre, *De oculis*, en parlant de la cataracte, *Hujus aque color est diversus: quodam enim albi, quodam vero aspidulari, alia est quasi album habens colorem, alia quasi cœci colorem, alia quasi viridem, alia quasi nectum: unde antiqui cataractas, necticos oculos, appellationes: sed differentia est, quia nectici oculi duobus modis fiunt, vel propter aquam, si nimiam fuerit coagulata: vel propter frigiditatem, quare patitur crystallinus.*

Oribase qui est venu long-tems apres Galien s'en est expliqué encore plus nettement au chapitre 47. du 3. livre de son abrégé de Medecine. *Glaucoma, dit-il, & salsationem vitærii nomine nacticoque morbum esse existimant: posteriori vero glaucositas humoris lactalis, qui ex proprio colore in glaucum convertitur, & nectico, morbum esse posteriorum: salsationem vero esse effusionem humorum inter vitæum & crystallinum: nectico conversionem: ceteram glaucositas*

omnis caritative non recipit : sustinet vero recipit , sed non omnes.

Ces deux passages prouvent évidemment que nos plus anciens Medecins, au nombre desquels je pourrois mettre Hippocrate, ne reconnoissoient point d'autres cataractes, que ces maladies ou le cristallin changeoit de couleur & perdoit sa transparence, & qu'ils apelloient *Glaucoma*, soit quelles fussent curables, ou non.

Galien est peut être le premier qui a établi cette différence entre la cataracte & le glaucoma, comme il paroît ci-dessus, ou par une eau trop coagulée, il entend une vieille cataracte, & par la seicheesse du cristallin, le glaucoma. Et il a été si fort prévenu de cette opinion, que dans tous les lieux de ses ouvrages ou il parle de la cataracte, il en donne une définition à peu près conforme à celle que j'ay rapportée au commencement de ce chapitre ; & dans son livre ci-dessus cité, au chapitre 2. de la 1. particule, pour prouver que la vue se fait dans le cristallin, il se sert de cette opinion comme d'un principe incontestable. *Quod autem in eo sit visus, dit-il, testatur id, quod videmus in cataractis : aqua enim cum inter crystallinum & corneam steterit, ut non possit species per aqua ad crystallinum transire, locum occupat visuale : sed aqua ablata locus reparatur.* Il dit aussi la même chose au chapitre 1. du 10. livre de l'usage des parties.

L'autorité de Galien a été d'un si grand poids, que presque tous ceux qui sont venus après lui jusques à présent, même ceux qui ne suivent point les principes,

ont embrassé son opinion : & si quelques-uns s'en sont un peu éloignés ça plutôt été à l'égard de la cause de cette maladie & du lieu imaginaire où ils pouvoient quelle s'engendroir, qu'à l'égard de son essence, qu'ils ont toujours estimée semblable.

Mais s'ils avoient bien considéré ce qui se passe dans nos corps, ils ne se seroient jamais imaginé que la cataracte fût une membrane engendrée dans l'humeur aqueuse. En effet, qui a jamais observé, que de nouvelles membranes se soient formées chez nous après notre naissance ? si on remarque quelques fois des excroissances, elles tiennent leur origine des parties auxquelles elles sont toujours adhérentes : & si dans la pratique on rencontre des tumeurs charnues, ou humorales, qui ont des membranes ou enveloppes particulières, en les examinant il est aisé de juger, que ce ne sont que, ou des glandes malades extrêmement grossies par le suc nourricier plus ou moins vicié, qui s'y porte continuellement par les artères, qui grossissent même considérablement, comme on le voit dans le cancer, dans les écroûilles, dans les sécherres & autres maladies de cette nature : ou des excroissances de membranes rendues telles par une semblable cause, comme on le remarque dans les *Asterosmes*, *Seratomes* & *Adelioris*, & dans d'autres tumeurs semblables.

C'est aussi ce qui a fait dire à quelques nouveaux Médecins, que toutes les parties étant formées dès la première conformation, il ne s'engendroir jamais de Kist ni de membrane absolument contre nature, & que ces Kists, ou ces cataractes qui paroissent, ne sont

que des développemens des membranes & des petites pellicules qui composent les parties : d'où ils concluent que la cataracte ne commence à se former que par une petite pellicule qui se détache du cristallin & qui flotte dans l'humour aqueuse.

Cette opinion semble à la vérité probable : cependant si on l'examine de près, on trouvera quelle n'est point soutenable : parce que s'il étoit vrai qu'il se fît des détachemens des pellicules du cristallin, ce qui ne se peut, il seroit impossible que la surface de celles qui restent, ne se ressentissent de l'altération de celles qui seroient séparées : ainsi cette cataracte imaginaire érant abaissée, il resteroit un nuage qui empêcheroit la vue : d'ailleurs cette même surface ne deviendroit jamais assez polie pour laisser passer les rayons de lumière au travers du cristallin, sans leur causer plusieurs fausses réfractions, qui brouilleroient tellement la vue, que toutes les lunettes convexes n'y pourroient remédier.

Voilà les opinions différentes & principales qu'on a eu touchant l'essence de la cataracte. Si celle des anciens n'avoit pas été abandonnée par Galien & par ceux qui sont venus après lui, cette maladie n'auroit peut être pas été si long-temps inconnue : on verra dans la suite quelle aprochoit de la vérité. Celle de Galien quoique plus en vogue, est absolument fautive ; & celle des nouveaux Medecins, quoiqu'elle semble plus raisonnable, elle ne peut à mon sens passer pour vraie, parce quelle ne s'accorde pas à l'expérience.

Ce que c'est que Cataracte & de la division des Cataractes.

CHAPITRE II.

A Pres des expériences & des observations souvent répétées, j'ay reconnu que le cristallin est attaqué de différentes maladies, qui l'altèrent ou en toute la substance, ou seulement en quelques-unes de ses parties.

L'altération entière du cristallin, qui lui fait perdre toute ou partie de sa transparence, je l'appelle, *Cataracte*, & la particulière je la nomme, *Tache*.

Et comme dans les cataractes, le cristallin se trouve diversément altéré, & que ces diverses altérations ont différentes causes, je reconnois aussi des cataractes de différente nature, que je divise à raison du prognostic qu'on en peut faire, en *Curables*, *incurables*, & en *tres difficiles à guérir*.

Par *Cataractes curables*, j'entens celles où le cristallin obéissant à l'éguille, peut être conduit en un autre lieu que celui qu'il occupe, au moyen dequoi la vue est rétablie : & je les appelleray dans la suite de ce traité, *Cataractes mobiles*, ou simplement *Cataractes*.

Par *Cataractes incurables*, j'entens premièrement celles où le cristallin est si fortement attaché au lieu qu'il occupe, qu'il n'en peut être séparé pour être conduit ailleurs : secondement celles où le cristallin est si peu attaché, qu'il peut être conduit dans toutes les autres parties de l'œil, mais sans aucun avantage pour les ma-

lades : je les appelleray, *Cataractes fausses ou bâtardes.*

Et par *Cataractes* mes difficiles à guérir, j'entens celles qui participent des vrayes & des fausses, & qui sont plus ou moins curables, quelles participent plus ou moins des vrayes ou des fausses : je les appelleray, *Cataractes mixtes, ou trompées.*

Dans la suite de ce traité on connoitra aisément toutes les raisons qui m'ont obligé à diviser ainsi les *Cataractes*, c'est pourquoi je n'en diray rien ici.

De la Cataracte vraie.

CHAPITRE III.

La *Cataracte vraie*, est une altération de tout le cristallin, qui change de couleur, perd sa transparence, devient plus solide qu'il n'étoit, & qui diminuant un peu en volume, semble cependant augmenter à l'occasion d'une certaine matière mucilagineuse qui s'amasse autour en manière d'appendices qui flottent souvent dans l'humour aqueux : & la suite de cette altération est la perte de la vue.

Pour prouver la vérité de cette description, je pourrois rapporter ici un grand nombre d'observations que j'ay faites en opérant sur les *cataractes* ; mais cela seroit assez inutile, parce que tous les Chirurgiens oculistes qui exercent cette opération les peuvent faire aussi bien que moi : ainsi je ne consentiray d'en rapporter seulement deux de celles qui m'ont le plus défabusé de l'opinion commune, que je suivois alors fort religieu-

sement : ensuite j'en rapporteray une autre que j'ay faite apres la mort d'une personne travaillée d'une cataracte, sur laquelle on n'avoit point fait l'opération : & enfin j'en rapporteray deux autres faites apres la mort d'une autre personne , sur laquelle j'avois fait l'opération sur les deux yeux quelques tems avant la mort.

PREMIERE OBSERVATION.

En l'année 1672. j'abaissay une cataracte sur Thomas Charé Maréchal demeurant à Châtres sous Méry. Cette cataracte, avant l'opération, me parut bonne, quoique la pupille eût de la peine à se resserrer. Dans le tems de l'opération, apres que j'eus introduit l'éguille dans l'œil, & que j'eus détaché la cataracte, je m'aperçeus quelle s'avançoit fort en devant, lorsque j'appuyois l'éguille pour l'abaisser, & qu'il sortoit par la pupille quelque chose de blanc & fort flexible. Je crus facilement que c'étoit toute la cataracte qui passoit par la pupille : cela me fit changer la fixation de mon éguille, pour en porter doucement la pointe à la partie supérieure de la pupille, afin de retirer en dedans & d'abaisser ce que je voyois : mais je fus surpris, en faisant ce mouvement, de voir un corps gros, blanc & rond, qui n'avoit point la forme d'une membrane, rouler sous mon éguille. Je reportay plusieurs fois la pointe de mon éguille sur ce corps & je l'abaissay : apres quoi je vis l'œil fort clair, & le malade alors distingua les objets communs. Apres avoir enfin tenu quelque tems ce corps sujet, je retiray mon éguille.

Quelques jours apres, la cataracte remonta un peu,

& j'aperçus quelque chose de blanc par delà la pupille, qui haussait & baissait au moindre mouvement de l'œil. Je crus que cela se précipiteroit dans la suite ; je me trompay : car apres que le malade fut guéri de la pequerete, cela continua, & il passa ainsi l'hiver. C'étoit dans l'automne que l'opération avoit été faite.

Le printemps suivant il me vint trouver, & me pria instamment de lui abbaïsser ce nuage, qui l'incommodeoit si fort, à ce qu'il me disoit, qu'il étoit obligé de fermer cet œil pour ne s'en servir que de l'autre, qui avoit aussi été travaillé d'une cataracte, dont l'opération avoit été faite il y avoit environ dix huit mois.

J'allay donc chez lui ; je remis l'éguille dans son œil ; je la portay au bas de la pupille, pour reprendre ce que j'avois abbaïssé par le bas & lui faire faire la culbute, comme l'enseigne Guillemeau pour les cataractes qui ne demeurent pas sujettes ; & je n'aperçus aussi-tôt que je faisois remonter ce corps blanc & rond que j'avois remarqué la première fois, mais qui ne me parut pas si gros : je l'abbaïssay enfin pour la seconde fois, & il resta sujet : & ce qui paroïssoit auparavant disparut entierement. Il vit alors de cet œil comme il voyoit du premier, & a vécu près de 19. ans depuis, n'étant mort qu'en l'année 1701. fort âgé.

Cette observation a été la première qui a commencé à me faire des-abuser de l'opinion commune ; car je raisonnois ainsi : si la cataracte est une membrane qui s'engendre entre l'uvée & le cristallin, étant séparée, elle ne peut couvrir un si grand espace, & on pourroit aisément la loger au dessous de la prunelle sans

quelle incommodât, & d'ailleurs la vue seroit aussi bonne comme elle étoit avant la naissance de la cataracte. Si c'est une pellicule qui se détache du cristallin, à la vérité la vue devroit être diminuée après l'opération, mais cette pellicule ne devroit pas paroître sous un si gros corps : il faut donc, disois-je, que ce soit véritablement le cristallin altéré que l'on abaisse. Je n'avois point de peine à concevoir comment on pouvoit voir sans cristallin : j'en étois déjà persuadé par raison d'optique, & par le sentiment de Plempius rapporté au chapitre 11. de la description de l'œil : mais ce qui m'embarassoit, c'étoit ce je ne sais quoi de blanc que j'avois vu flotter dans l'humeur aqueuse.

II. OBSERVATION.

Le 3. Octobre 1783. étant mandé à Sezanne en Brie, je fis l'opération de l'abaissement d'une cataracte sur l'œil droit d'un nommé Gobin Cordonnier demeurant au faux-bourg de Broyes. Mon aiguille étant dans l'œil, & la cataracte commençant à quitter, fortuitement je fis heurté au bras par quelqu'un des assistants : cela me fit donner un faux mouvement à mon aiguille, & je m'aperçus aussitôt que presque la moitié de la cataracte étoit passée par la pupille : elle me parut blanche & ronde, comme dans l'observation précédente, & j'y observay bien mieux ce je ne sais quoi de blanc & de flexible attaché autour, & dont les extrémités floccioient dans l'humeur aqueuse. J'achevay mon opération comme dessus : la cataracte resta abaissée, & le malade guérit, sans que la pupille soit restée dilata-

té, ce que j'aprehendois bien fort. Il est encore en vie, n'ayant plus que cet œil, l'autre étant perdu par l'imperie d'un charlatan conteur, qui lui persuada de se mettre entre ses mains, pour le guérir d'une autre cataracte qui commençoit à se former, quand je lui fis l'opération sur l'œil droit.

Cette observation me des-abusa entièrement de l'opinion commune, & je commençay dès-lors à soutenir, quand l'occasion s'en presentoit, que la cataracte étoit une altération entière du cristallin : ce qui me donnoit lieu de résoudre quantité d'objections que plusieurs Medecins ou Chirurgiens me faisoient.

III. OBSERVATION.

Quelque tems apres, un pauvre passant mourut dans notre Hôpital : j'avois pris garde la veille de sa mort, qu'un de ses yeux étoit travaillé d'une cataracte : peu apres qu'il fut mort, je séparay l'œil de son orbite, & je le portay chez moi. L'ayant ouvert, je remarquay que cette cataracte occupoit la place du cristallin, & je crus bien que c'étoit le cristallin même : en effet, apres l'avoir séparé aisément avec la pointe de mon scalpel, je reconnus que c'étoit véritablement le cristallin entièrement altéré : je le rompis avec les doigts pour m'en assurer davantage, & je remarquay que la substance étoit semblable à celle d'un cristallin usé dans une liqueur acide, comme je l'ay dit ci-devant.

Je suis fâché d'avoir perdu le memoire de cette observation : cela m'oblige d'en demeurer là, dans la crainte que j'ay d'en imposer au public, si je marquerois

les autres circonstances de cette observation, que ma mémoire ne me fouroiroit peut-être pas aussi fidèlement, que ce que j'en viens de dire.

Après cette observation, je n'eus plus besoin de raisonner sur les observations que je faisois en operant, pour me fortifier dans l'opinion que je tenois. J'en étois convaincu de vûe & de fait; cependant je n'en pouvois encore convaincre les autres. On m'alleguoit que je pouvois me tromper; & que c'étoit peut-être un glaucome; que quand on auroit abaissé ce corps pendant la vie de cet homme, il n'auroit peut-être pas vû, à cause du deffaut du cristallin; que pour détruire une opusion universellement reçeüe, il falloit des observations qui ne laissassent aucun doute, & beaucoup d'autres raisons de cette nature, qui me donnoient lieu d'admirer la facilité avec laquelle on embrasse une opinion peu soutenable, & la difficulté que l'on a de l'aban-donner, quand on en est une fois prevenu.

IV. OBSERVATION.

Sur la fin du mois d'Octobre de l'année 1691. un pauvre homme m'amena la femme qui étoit aveugle, & me pria par charité de lui rendre la vûe, si cela se pouvoit. J'examinay ses yeux que je reconnus être travaillez chacun d'une cataracte, celle de l'œil droit étoit d'un blanc de perles, peu luisante, suffisamment étendue & avancée en devant. Le trou de l'uvéa se dilatoit & se resserroit ni trop vite, ni trop doucement, quand je frottois la paupière & que je l'ouvrois, & en passant la main entre son œil & le grand jour, elle en distin-

guedoit l'ombre, & de même la lumière & les ténèbres. Ces signes me firent juger, quelle étoit meure & confirmée. Cette cataracte s'étoit formée fort promptement, selon le rapport que cette femme & son mary m'en firent, qui m'assurèrent qu'il n'y avoit que trois mois quelle se conduisoit encore de cet oeil, ce qui me confirma davantage que cette cataracte obéiroit à l'éguille.

Celle de l'œil gauche étoit jaune, elle paroissoit avoir plus d'étendue que celle de l'œil droit, & s'avancer plus en devant. Le tron de l'uyée se dilatoit & resserroit fort lentement, & distinguoit bien moins l'ombre de la main & la lumière. Je jugeray, par ces signes, qu'elle étoit vieille, & ces pauvres gens me dirent qu'il y avoit six ans que cet oeil étoit perdu : cependant je ne désespéray point que cette cataracte n'obéit à l'éguille, parce qu'elle étoit vraie, l'iris de l'un & de l'autre oeil étoit d'une bonne couleur.

Ayant préparé cette femme à l'opération, je lui abbaissay ces deux cataractes le premier novembre suivant. Celle de l'œil droit ne me fit aucune peine, le cristallin étant abbaissé demeura, & la malade distingua dès-lors toutes sortes d'objets : cela s'entend à la manière de ceux à qui on a abbaissé les cataractes, c'est-à-dire les voyant un peu confusément : & dans la suite il n'y eût à cet oeil ni douleur ni inflammation.

L'opération de l'œil gauche fut beaucoup laborieuse, tant pour abbaïffer la cataracte, que pour la tenir basse, ayant remoué trois ou quatre fois pendant l'opération, & apres l'opération, elle remonta même un

peu, & la malade voyoit un peu moins de cet oeil que de l'autre, & fut travaillée d'une inflammation legere, qui se passa entièrement dans sept ou huit jours.

Dix jours après l'opération cette pauvre femme se trouva entièrement guérie. Et comme son mary & elle, trouverent à s'occuper à préparer du chanvre pour en faire de l'oeuvre, le mary à le dégrossir, & la femme à l'affiner, ils résolurent de passer l'hiver dans cette ville: mais cette pauvre femme ayant été attaquée le premier Décembre suivant d'une violente peripneumonie, elle en mourut le sixième jour, nonobstant tous mes soins. Sa mort me fâcha, parce que c'étoient de bonnes gens: je ne fus cependant pas fâché, de trouver une occasion aussi favorable, pour m'éclaircir davantage de ce qui arrive après l'opération de l'abaissement des cataractes, tant pour mon instruction particulière, qu'afin de pouvoir mieux détromper le public.

Quelques heures donc après la mort de cette pauvre femme, je séparay les deux yeux de leurs orbites, je les remarquay par des fils que j'y attachay pour les reconnoître, je les portay chez moy, & je fis les remarques suivantes sur l'œil droit.

1. Avant que d'ouvrir l'œil droit, je le renversay en plusieurs sens, je le secouay plusieurs fois assez rudement, je le pressay même, sans que la cataracte changeât de place. Ce qui me fit juger, quelle s'étoit affermie au lieu où je l'avois logée lors de l'opération.

2. Je coupay ensuite la cornée transparente tout autour du cercle extérieure de l'iris, & j'enlevay la piece sans offenser l'iris: je tenois cependant la partie

antérieure de l'œil élevée en haut, pour empêcher qu'il n'arrivât aucune confusion au dedans de l'œil. L'humour aqueuse s'étant écoulée en partie, j'eus le plaisir de voir au travers de la pupille, que le cristallin n'étoit plus dans le lieu qu'il devoit occuper, qui est le milieu de la partie antérieure du corps vitré.

3. Cet endroit du corps vitré étoit élevé en une bosse fort égale, qui imitoit la surface antérieure d'un cristallin, hors quelle n'étoit pas déprimée : & lors qu'avec un stilet je l'enfonçois doucement, elle se relevoit tout aussitôt que j'avois ôté le stilet, & retournoit en sa première figure.

4. Elevant l'uvée avec le bout d'un stilet, j'aperçus le cristallin en sa partie inférieure au dessous de l'iris, ou il avoit été placé lors de l'opération. Pour le mieux voir je fendis la cornée & l'uvée au travers du côté des deux angles de l'œil, le reste de l'humour aqueuse étant écoulée, & ayant entr'ouvert ces membranes, je vis alors tout le cristallin au lieu dit, ou il étoit affermy par le corps vitré qui étoit enfoncé à l'endroit qui touchoit le cristallin, & par une espèce de glu qui le colloït légèrement à l'uvée & à la membrane du corps vitré.

5. Ayant tout-à-fait ôté le cristallin du lieu dit, je remarquay que les fibres ciliaires, qui du cercle ciliaire, s'insèrent à la membrane du corps vitré, à l'endroit où elle se divise pour recouvrir le cristallin, étoient rompues & séparées de leur cercle, à l'endroit où le cristallin avoit été conduit lors de l'opération, & dans celui où l'éguille avoit passé, & que dans ces deux en-

droits, le cercle vitré étoit de même séparé de la membrane du corps vitré à laquelle il se colle.

6. Examinant ce cristallin, je reconnus qu'il étoit recouvert de deux sortes de substances. La première qui le recouroit, étoit d'un blanc de perles, fort flexible & obéissant, & environnoit inégalement le cristallin, ne le touchant qu'en quelques endroits. Elle ressembloit assez bien à des flocons de neige, ou à des morceaux de gomme fondus à moitié dans l'eau, & attachés en manière d'appendices autour de quelques corps. J'appelleray dans la suite de ce traité cette première substance, *Accompagnemens de la cataracte*, parce que ces sortes d'appendices le rencontrent toujours plus ou moins dans les cataractes vraies, quand elles sont confirmées ou menées.

7. La seconde substance recouroit tout le cristallin, sa superficie étoit un peu inégale & raboteuse: elle étoit blanche, plus solide que la première, ressemblant à un blanc d'œuf cuit & presque dur, & me paroissoit être la propre substance du cristallin, dont tout le volume sembloit être plus petit qu'il ne devoit, à proportion de la grandeur de l'œil, cette seconde substance comprise.

8. A mesure que cette seconde substance, semblable à un blanc d'œuf endurci, approchoit le centre du cristallin, elle étoit plus dure, & son blanc tiroit un peu sur le jaune. Et après avoir ôté toute cette substance, le reste du cristallin me parut plus jaune & plus solide, cependant il étoit un peu transparent, en sorte que le présentant au grand jour, on pourroit distinguer les

les ombres des objets communs que l'on mettoit au devant.

9. Le rompan, je reconnus qu'il avoit la consistance d'un fromage non passé endurci de secheresse, qu'on peut broyer sous les doigts; qu'il se divisoit par lames, ou pellicules, dont les fibres qui les composoient, se conduisoient de devant en derriere, ou de derriere en devant, de la même manière que je l'ay fait remarquer au chapitre II. de la description de l'œil, en parlant du cristallin bouilly, ou préparé avec l'eau forte, en sorte que ces lames ou pellicules avoient plus de disposition à se fendre & se diviser selon cette longueur de fibres, c'est-à-dire de devant en derriere. Leurs superficies étoient aussi fort unies & conservoient leur figure sphérique. Enfin le cristallin ressembloit entièrement à un cristallin préparé comme je l'ay dit, excepté qu'il étoit un peu jaune.

10. Le corps vitré étoit net & transparent à l'ordinaire; L'humeur aqueuse avoit aussi la pureté & la transparence quelle doit avoir, & étoit dans une quantité suffisante pour tenir le globe de l'œil assez tendu. J'avois eu soin de la conserver toute dans un verre pour l'examiner ensuite. Enfin toutes les autres parties de l'œil étoient dans leur état & situation ordinaire.

V. OBSERVATION.

1. Ayant fini d'examiner l'œil droit, je pris l'œil gauche, & apres avoir procédé comme à l'œil droit, je reconnus pareillement que le cristallin n'étoit plus dans le lieu qu'il devoit occuper.

2. Qu'il étoit à la partie inférieure de l'uvée, un peu plus élevé que celui de l'œil droit, parce qu'il avoit tenu un peu après l'opération, comme je l'ay dit, enforte qu'on en découvroit une tres petite partie par le trou de l'uvée, & aussi des flocons ou accompagnemens dont je vais parler, qui sembloient s'être un peu assés depuis l'opération. Il paroissoit aussi un peu moins affermi à l'endroit où il étoit resté.

3. Qu'il avoit beaucoup de cette première substance dont j'ay parlé à l'article 6. de l'observation précédente, qui n'avoit pas la même blancheur : elle étoit aussi plus solide & fibreuse, faisant même ressort.

4. Qu'il avoit tres peu de la seconde substance, qui étoit beaucoup plus jaune & plus dure, & dont la superficie étoit pareillement un peu inégale & tabouée : tout le reste du cristallin étant aussi plus petit qu'il ne devoit, & étant plus dur, plus jaune & moins transparent que celui de l'œil droit, ayant au reste même disposition de fibres.

5. Enfin que le corps vitré, & l'humeur aqueuse étoient comme à l'œil droit, & toutes les autres parties structurées de même.

Reflexion sur les observations contenues au Chapitre précédent.

CHAPITRE IV.

Toutes les observations que je viens de rapporter, font connoître si exactement ce que c'est que la cataracte, que je ne pense pas qu'on puisse donner que

ce ne soit une altération entière du cristallin. Il faudroit être bien ennemi de la vérité & du bon sens pour persister dans une opinion qui n'avoit pour fondement qu'une idée fautive qu'on s'étoit formée de l'usage du cristallin. On voit par l'article 1. de la 4. observation, & par l'article premier de la 5. que le cristallin n'est point nécessaire pour voir, puisque cette femme voyoit, quoique les deux cristallins ne fussent plus dans leur lieu, mais seulement pour mieux voir, comme je l'ay prouvé au chapitre 11. de la description de l'œil, & comme l'a reconnu Plenapius; ainsi cette opinion quoi qu'universellement reçue se détruit d'elle même.

Les articles 6. 7. 8. & 9. de la 4. observation, & les 1. 3. & 4. de la 5. prouvent que la cataracte n'est point une membrane, ou un autre corps qui s'engendre, ou se coagule dans l'humeur aqueuse, mais une altération entière de tout le cristallin, qui change de couleur & perd sa transparence, & que c'est ce cristallin ainsi altéré qu'on détourne avec l'éguille. L'observation 3. fait connoître que c'est ce même cristallin altéré, qui s'opose au passage de la lumière, tant qu'il reste dans son lieu naturel. Enfin la 1. & la 2. observation & toutes les autres que l'on peut faire en opérant sur les cataractes, ont tant de relation avec la 3. 4. & 5. que l'on peut dire que ces derniers, ne sont que des preuves plus évidentes des conséquences certaines que l'on pouvoit tirer de la 1. & de la 2.

Les anciens Medecins avant Galien avoient donc eu raison d'estimer que la Cataracte & le Glaucome étoient

une seule & même maladie : ils ne les confondoient pas pour cela. Le Glaucoma est une espèce de cataracte comme je le diray dans la suite : il est vray que c'est une maladie incurable : aussi reconnoissoient-ils de deux sortes de cataractes, de *Cirables* & d'*Incurables*, si leurs écrits étoient venus jusques à nous, nous serions peut être mieux éclaircis de leurs opinions, que nous ne connoissons qu'imparfaitement, puisque ce n'est que par le rapport de ceux qui les ont abandonnés.

Je diray encore qu'on ne pouvoit trouver une occasion plus favorable que celle qui a donné lieu à la 4. & à la 5. observation ; puisque dans un même sujet on y a trouvé une cataracte nouvellement confirmée, & une vieille cataracte, & toutes les deux abaissées peu de tems auparavant la mort, avec tout le succès possible, sur lesquelles on pouvoit remarquer en même tems que la facilité, ou la difficulté de les tenir sujettes, dépend de la nature de leurs *Accompagnemens*, qui selon qu'ils sont plus ou moins flexibles, obéissent ou résistent plus ou moins à l'éguille ou au poids du cristallin ; & que cette espèce de glu qui colloie légèrement le cristallin à l'irvée & à la membrane du corps vitré, comme je l'ay dit en l'article 4. de la 4. observation ne provient que de la matière gluante de ces mêmes accompagnemens encore tendres : d'où vient que dans les cataractes récemment venues, le cristallin doit être moins sujet à remonter ; que dans celles qui sont vieilles, puisque leurs accompagnemens étant plus solides, ils peuvent moins s'unir aux parties voisines, comme on la vü à la fin de l'article 1. de la 5. observation.

Comme ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur les différents états de ces accompagnemens ; & sur les précautions qu'on doit prendre pour surmonter les difficultés qu'ils causent très souvent dans les opérations, je n'en diray rien davantage pour le présent, je me réserve d'en parler au chapitre suivant & dans les chapitres 7, 8, 9, 13, & 14.

Des causes des Cataractes vraies.

CHAPITRE V.

A Pres avoir montré que la cataracte vraie est une altération entière du cristallin, il est bon de faire voir quelles peuvent être les causes de cette altération.

En considérant le rapport qu'il y a entre un cristallin inséré pendant quelque temps dans une eau composée de trois parties d'eau commune & d'une partie d'eau forte, comme je l'ay dit au chapitre onzième de la description de l'œil ; & un cristallin qui a perdu la transparence & qui s'est endurci dans son lieu naturel, comme il se rencontre dans les cataractes vraies & dans quelques-unes des fausses, je n'ay pas de peine à concevoir que la cause de l'endurcissement & de la perte de la transparence de l'un, ne soit à peu près semblable à la cause de l'endurcissement & de la perte de la transparence de l'autre.

Ainsi j'estime que la cause des cataractes est une ferrosité acide & mordicante qui se jettant quelques-fois

par voye de fluxion , & d'autres fois s'amassant par congéssion entre le cristallin & la membrane qui le recouvre , commencent à donner naissance à la cataracte , dont les malades s'aperçoivent par un léger hrouillard qui les empêche de bien voir. Que cette sérosité agissant ensuite sur la superficie du cristallin , en change sans doute la disposition , & en détache quelques particules peu affermies qui flotans & piroüetans dans cette même sérosité , font sembler quelques-fois aux malades qu'ils voyent voltiger en l'air des étincelles de feu : & que cette même sérosité s'insinuant toujours de plus en plus , altère aussi de plus en plus le cristallin , en endurecissant la substance & changeant la couleur , de la même manière que les acides agissans sur la cire , altèrent la substance , en la desséchant , l'endurecissant & la changeant de couleur.

Et comme les conduits qui portent la nourriture au cristallin , ne se trouvent pas détruits , ils ne cessent pas aussi de lui en fournir : ainsi cette nourriture ayant dû rapoer à la partie quelle doit nourrir , on peu juger qu'étant épanchée autour du cristallin , & se meslant avec cette sérosité acide , les parties les plus disposées à s'unir y prennent corps , de même que nous voyons que le lait dans lequel on met quelque acide ou de la présûre , se coagule.

C'est aussi en partie au suc nourricier du cristallin & en partie aux particules qui se détachent de sa superficie que j'attribue la naissance de ces additions , ou excroissances que j'appelle accompagnemens de la cataracte : & suivant que ce suc est plus ou moins fourni

de parties liantes, ou ramolue, il fait que ces accompagnemens sont en plus grande ou en moindre quantité, qu'ils sont ou plus flexibles, ou moins flexibles.

Quand ces accompagnemens commencent à se former, c'est alors que les malades semblent voir voltiger en l'air ces choses qui ressemblent à des cheveux, à des fils, à de la poussière, à des toiles d'araignées, à un crepe, à des barres, à des flocons de neige ou de laine, & à des mouches : c'est ce qu'on appelle ordinairement, *Imaginations* ; parce qu'il semble aux malades, que ces choses soient à une certaine distance au-devant de leurs yeux. Et ces choses ne paroissent ainsi, que parce que les rayons de lumière rencontrans ces accompagnemens, ne les peuvent pénétrer : ainsi il se forme sur la rétine des ombres semblables aux choses qui les causent.

Et quand ces accompagnemens augmentent, on commence à apercevoir dans les yeux malades des nuages blancs, qui augmentent de plus en plus à mesure que ces accompagnemens deviennent plus solides, & que le cristallin perd sa transparence : alors les malades ne distinguent plus aucuns objets, mais seulement une lumière confuse, & les ombres des corps opaques, lorsqu'ils sont situés entre leurs yeux & la lumière.

Cette ferosité acide qui en agissant sur le cristallin endurcit & dessèche la substance, & agissant sur son suc nourricier le coagule & lui donne corps ; en agissant sur la membrane qui recouvre le cristallin, elle n'y produit pas le même effet ; au contraire, elle la

détruit le plus souvent & la consume, si-non entièrement, du moins dans la plus grande partie. Et la cause, ce me semble, de cette destruction, vient de ce que les parties membraneuses se nourrissant du sang qui leur est porté immédiatement par les artères, cette serosité en s'infiltrant dans cette membrane, coagule ce sang & empêche son mouvement circulaire; ce qui fait que cette membrane, faute de nourriture, se consume comme par une espèce de supuration, de même qu'il arrive aux autres membranes de notre corps, lorsqu'elles sont atteintes d'une humeur qui a quelque acidité.

Mais cette serosité qui détruit & consume la membrane qui recouvre le cristallin, pourquoi n'agit-elle pas également sur la membrane qui se rencontre au dessous, & qui recouvre immédiatement le corps vitré: ne seroit-ce point parce que cette membrane étant attachée aux fibres membraneuses de ce corps, & en faisant par conséquent partie, le sang & les esprits qui nourrissent & entretiennent cette membrane, seroient conservés dans leur mouvement par la chaleur & les esprits de ce corps dont elle fait partie: en sorte qu'un acide peu naalun, tel qu'est celui qui cause la vraie cataracte, n'auroit pas assez de force d'y agir comme sur celle qui recouvre le cristallin, qui hors dans ses extrémités n'adhère à aucune autre partie, non pas même au cristallin quoiqu'elle le touche: d'où vient aussi que dans quelques cataractes mixtes, & dans quelques fausses, lorsque cette serosité est maligne, la membrane du corps vitré en est affectée, comme je le diray

ray dans la suite. Ou bien ne seroit-ce point que comme dans les pustules, ou petites tumeurs peu malignes qui se font dans les tegamens, la matière qui est renfermée chez elles, étant poussée par la nature du cercle à la circonférence, brise la peau qui la recouvre, sans offenser les membranes ou autres parties qui sont au dessous, quoique plus délicates; & que de même l'humour qui cause la cataracte, étant poussée du centre de l'œil vers la circonférence, seroit plus en état de briser la membrane qui recouvre le cristallin. Il y a quelque apparence que cela se fait de l'une ou de l'autre manière, & il seroit difficile de rendre une autre raison de ce fait.

Suite du précédent.

CHAPITRE VI.

QUE ce soit donc une serosité acide & mordicante qui soit la cause des cataractes, la conformité qu'il y a dans la disposition des pellicules & des fibres & dans toute la substance même d'un cristallin altéré & tel qu'il se rencontre dans les cataractes, & entre celle qui se rencontre dans un cristallin infusé en une eau acide, comme je l'ay ci-devant dit, le fait bien voir. Dailleurs, la destruction de la membrane qui le recouvre en est encore une autre preuve, puisque par tout où on voit une destruction de partie, on demeure d'accord quelle a été causée par une humeur acide, acide ou mordicante.

R

Mais cette conformité n'est pas tout-à-fait semblable, me dira-t-on? un cristallin infusé dans une eau acide est blanc jusques dans son centre, & même d'un blanc de perles; & le cristallin altéré comme il l'est dans les cataraetes vrayes qui sont dans leur maturité, n'est blanc que dans la superficie, & on voit qu'il jaunit à mesure qu'en le développant de ses pellicules on approche de son centre.

Je répondray à cela en disant qu'il est vray que lorsque l'on fait infuser un cristallin pendant l'hiver dans l'eau acide proposée au chapitre III. de la description de l'œil, il devient blanc en toutes ses parties, & demeure en cet état, tel tems qu'il reste en infusion, & j'en ay même laissay pendant plusieurs mois, sans qu'ils ayent aucunement jauni; mais j'ay aussi expérimenté que le faisant infuser dans cette eau acide pendant les grandes chaleurs de l'été, il blanchit les premiers jours & se prépare au reste comme pendant l'hiver, mais dans la suite il jaunit, même si on le laisse un mois ou plus, cette couleur jaune s'obscurcit & il devient noirâtre. Or il y a apparence que la chaleur donnant alors plus de mouvement aux particules actives de l'eau, elles persèvent & agissent si vivement sur les pellicules qui composent le cristallin, qu'elles leur causent une espèce de calcination, qui fait changer leur couleur blanche en une jaunâtre, puis en une noirâtre, comme on voit que le mercure fixé par les acides se change en des couleurs différentes, suivant les différents degrez de calcination qu'on lui donne. On peut raisonner de même à l'égard des cataraetes, en disant

que la chaleur dont nous jouissons pendant la vie, fautive agit l'acide, qui est la cause des cataractes, sur les pellicules du cristallin de la même manière que je le viens de dire, de blanches, qu'elles sont d'abord il les doit rendre jaunâtres, & quelques-fois noires dans la suite, comme il arrive assez souvent dans les vieilles cataractes, & conclure de là, qu'il n'y a point de contradiction dans cette confirmation que j'ay dû être sur un cristallin altéré & tel qu'il se rencontre dans les cataractes, & un cristallin infusé dans les acides; puisque ces mêmes acides aidés par la chaleur, lui peuvent faire changer sa couleur blanche en une jaunâtre ou noire.

Que l'humeur qui cause les cataractes s'amasse quelque-fois par voye de fluxion, & d'autres fois par congestion, l'expérience nous le fait connoître; puisque nous voyons des cataractes qui dans l'espace de trois & quatre mois se trouvent confirmées & en état d'être abaissées, comme celle de l'œil droit de cette femme dont j'ay parlé dans la 4. observation du chapitre 3. & d'autres qui sont si long-tems à se former, qu'après deux, trois, quatre, cinq ou six ans, elles sont si peu avancées, qu'elles ne se trouvent pas en état de soutenir l'opération; même pendant un long-tems on en remarque aucuns nuages dans les yeux qui en sont travaillés, quoique cependant les malades ne puissent distinguer aucuns objets. J'en donneray quelques exemples dans la suite. Et pour éviter tout équivoque, je diray que par ce terme de fluxion, je m'entens sur ce chose qu'un amas d'humeur qui se fait en peu de tems, & par celui de congestion, un amas lent & imperceptible.

Que cette humeur se jette d'abord entre le cristallin & la membrane qui le recouvre, il y a apparence ; puis qu'avant que le cristallin ait perdu de sa transparence, les malades ne peuvent bien distinguer les objets : ce qui ne peut arriver que parce que cette humeur élevant en bosse cette membrane, elle est la cause d'une nouvelle réfraction des rayons de lumière, qui les fait agir avec confusion lorsqu'ils atteignent la rétine, comme on peut le concevoir parce que j'ay dit en expliquant la vûe.

Si l'on m'objecte, que si cette serosité ou humeur que je suppose causer l'altération du cristallin, est acide & moedicante, elle peut premièrement altérer l'humour aqueuse, quand elle se mêle avec elle apres que la membrane qui la retenoit autour du cristallin est rompue, & ainsi causer l'altération des autres parties de l'œil. Secondement, quelle doit causer de la douleur, lorsqu'elle agit sur la membrane qui recouvre le cristallin, puisque c'est le propre des membranes d'être sensibles.

Je répondray à la première objection, que cette humeur ne fluant pas continuellement, mais seulement pendant un certain tems, comme il arrive dans la plupart des fluxions qui se font sur les autres parties de notre corps, elle n'est pas en assez grande abondance pour altérer l'humour aqueuse, quand la membrane qui recouvre le cristallin, en se brisant, la laisse écouler ; parce que l'humour aqueuse étant dans une quantité beaucoup plus grande, elle affoiblit & dompte son acidité, dont même elle se décharge dans les veines.

en circulant comme je l'ay dit dans la description de l'œil.

A la seconde je diray que la membrane qui recouvre le cristallin étant tres subtile, on ne doit point s'apercevoir de la douleur, puisqu'elle ne peut être que tres legere: aussi voyons nous que d'autres membranes beaucoup plus épaisses, causent peu de douleur lorsqu'elles sont piquées, comme par exemple l'urée dans l'opération de l'abaissement des cataractes.

Il y a cependant des malades, qui lorsqu'ils commencent à être travaillez de cataractes, même avant qu'ils commencent à s'en apercevoir, & quelques-fois aussi quand elles sont confirmées; se plaignent d'une douleur au fond de l'œil, qui en quelques uns est violente, & en d'autres supportable: mais cette douleur n'est point causée par cette serosité acide amassée autour du cristallin & qui cause la cataracte; mais bien par une humeur rhumatismale qui se jette sur les membranes qui forment le globe de l'œil & sur les nerfs & autres parties voisines: & cela est si vray, que ce n'est pas seulement le fond de l'œil qui souffre, mais aussi le devant de la tête; & souvent on ressent même des douleurs de rhumatisme en d'autres parties du corps.

Il est vray que lorsque cette douleur de rhumatisme précède ou accompagne l'humour qui cause la cataracte, ou quelle contribue à la déterminer à couler au centre de l'œil, la cataracte est ordinairement sus-
suspeite, pour la mauvaise impression quelle cause à tout l'œil; ce qui fait que la cataracte change quelques fois de nature: aussi n'en entreprend-t'on point l'opération,

que cette douleur ne soit entièrement apaisée, & que la cataracte n'ait de très bonnes marques, comme je le diray ci-après.

J'ay remué en partie au suc nourricier du cristallin, & en partie aux particules qui se détachent de la superficie de ce corps, la naissance des accompagnemens de la cataracte, ne pouvant l'attribuer à d'autre humeur. Cette sérosité acide qui est la cause de l'altération du cristallin, n'est pas capable de prendre corps, ce n'est pas le propre de ces liqueurs : l'humeur aqueuse n'y contribue aussi en aucune manière, parce que si cela étoit, on trouveroit quelques-fois de semblables excroissances dans l'espace que cette humeur occupe, sans que le cristallin fût altéré : il n'y a donc que le suc nourricier du cristallin qui leur puisse donner naissance, en liant avec lui les particules qui se détachent de la superficie de ce corps.

Je n'ay rien dit des causes extérieures des cataractes, comme sont les coups reçus sur l'œil, parce que ces sortes de cataractes ne sont pas pour l'ordinaire vraies. Cela s'étend dans son lieu : aussi bien n'ay-je eu dessein de traiter ici que des causes intérieures des cataractes. Voyons présentement quelles en sont les différences.



Des différences des Cataractes vraies.

CHAPITRE VII.

Les cataractes vraies ne diffèrent entre elles, que, ou à raison de leur âge, ou de leur quantité ou étendue, ou de leur couleur.

À raison de leur âge, elles sont ou naissantes & imparfaites, ou confirmées & parfaites.

La cataracte est naissante, lorsque le cristallin commence à s'altérer, & que les accompagnemens commencent à se former, & à paroître comme des nuages blancs au travers de la pupille.

Il y en a de deux sortes, de *Laitueuse* & de *Calculeuse*, qui ne diffèrent que du plus au moins, car toute cataracte dans la naissance est laiteuse, & cette matière laiteuse n'est autre chose que ces accompagnemens naissans & encore très tendres, joints à ces particules qui se détachent de la superficie du cristallin. Et lorsque cette matière laiteuse acquiert plus de consistance, elle devient comme un lait caillé qui se peut diviser par morceaux, & forme ainsi la cataracte calculeuse. Dans ces deux états, la membrane qui recouvre le cristallin est encore entière.

La cataracte est confirmée & parfaite, lorsque l'altération du cristallin est entière, qu'il a acquis une solidité plus grande qu'il n'avoit, que ses accompagnemens ont plus de consistance, qu'ils ont poussé plus abondamment, que la membrane qui couvre le cris-

fait dire à quelques Auteurs, que la cataracte s'engendrait quelques-fois entre la cornée & l'uvée. Quand les accompagnemens sont ainsi, la papille ne se relâche qu'avec peine, parce que l'uvée est pressée par ces accompagnemens, & quand on abaisse la cataracte, quoique le cristallin reste en bas, il paroît souvent de ces accompagnemens en forme de nuages par le trou de l'uvée, qui quelques-fois ne se dissipent pas entièrement. Ces cataractes pour l'ordinaire se forment fort promptement, & pour réussir on doit les abaisser si-tôt qu'elles commencent à être meures, parce que si on attend, pour peu de solidité que ces accompagnemens aient, elles sont sujettes à remonter.

D'autres-fois ces accompagnemens sont en si petite quantité, que les cataractes en paroissent petites & enfoncées. Dans cette rencontre le mouvement de l'uvée est très libre, son trou se dilate & se resserre fort promptement. Elles sont pour l'ordinaire long-temps à se former, & souvent elles se trouvent traversées, & ces traverses ou barres ne sont autre chose qu'une partie de la membrane qui couvre le cristallin, qui n'a pas été entièrement consummée, pour la petite quantité de l'humour qui cause la cataracte; même quelques-fois cette membrane ne se consume point: d'où vient aussi que ces cataractes sont pour l'ordinaire difficiles à séparer; mais quand elles sont séparées, elles se précipitent aisément.

Enfin les cataractes diffèrent à raison de leur couleur, en ce que les unes sont de couleur cœlesse; d'autres blanches qui sont les plus communes, sont lesquel-

les je comprends celles qui sont d'un blanc de neige, d'un blanc de plâtre, d'un blanc de perles, d'un blanc argenteus ou mercuriel, & d'autres blancs mêlez : d'autres sont jaunes : d'autres noires : d'autres brunes, ou de couleur de fer, ou de châtaigne : d'autres grises ou cendrées : & d'autres verdâtres. Nos Auteurs en font encore de rouges, mais je n'en ay jamais vû.

Il y a apparence que toutes ces différentes couleurs naissent de la différente action de cette serosité acide, que j'ay suposée être la cause des cataractes. Daboed en détruisant la transparence du cristallin, elle le blanchit, & en conduisant cette humeur qui forme les accompagnemens, elles les rend pareillement blancs, & leur blancheur est diverse, suivant leur diverse disposition : ainsi quand ces accompagnemens sont subtils, ils font paroître une couleur ecclésië, quand ils sont plus épais, plus épars, ou plus serrez, ils font paroître différens blancs, qui sont plus ou moins luisants, selon que leur superficie est plus ou moins polie. Cette même serosité acide agissant plus vivement & plus long-temps, elle jaunit non-seulement les cataractes, mais aussi leurs accompagnemens, ensuite elle les noircit, comme je l'ay montré au chapitre précédent : & de ces différens mélanges de blancs, de jaune, & de noir, viennent les verdâtres, les brunes, celles de couleur de fer ou de châtaigne, les grises & les cendrées. On peut encore dire que la diverse température des malades, contribue beaucoup à la diversité de toutes ces couleurs, puisqu'un bilieux par exemple est plus sujet aux cataractes jaunâtres ou verdâtres, un melan-

coléque aux noires, aux brunes, aux grises ou conductées, & à celles de couleur de fer ou de châtaigne, & un sanguin & un pituiteux aux célestes & aux blanches, quoique quelque-fois toutes ces espèces de cataractes ne commencent que d'entrer dans leur maturité.

Un Chirurgien Oculiste doit considérer attentivement toutes ces différentes couleurs, parce qu'elles dénotent souvent les différentes âges des cataractes, & leurs différentes consistances, qui lui aident à faire un pronostic plus certain de la bonne ou mauvaise réussite des opérations, comme je le diray en son lieu.

Des signes diagnostics des Cataractes.

CHAPITRE VIII.

QUand l'humour qui étale la cataracte commence à couler ou à s'amasser entre le cristallin & la membrane qui le recouvre, les malades ne s'en aperçoivent pas aussi-tôt, parce qu'il est rare que cette humeur se jette en même tems & également sur les deux yeux: ce n'est que lorsqu'ils regardent à l'ordinaire, & que serment fort aisément l'œil sain, ils s'aperçoivent de quelque diminution de vue dans l'autre. Souvent ils ne s'en plaignent pas, ayant quelque-fois ouy dire à quelques personnes, quelles ne voyoient pas également des deux yeux. Et quand ils consulteroient alors quelque Médecin ou Chirurgien, on ne pourroit leur rien dire de certain, ce signe étant équivoque, & on se contenteroit de leur ordonner quelques remèdes ge-

netaux , qui n'empêcheroient pas le progrès de leur maladie.

Quand ensuite les malades semblent voir voltiger en l'air , quelques-unes ou plusieurs de ces choses qui ressemblent à des cheveux , à des fils , à de la poussière , à des toiles d'araignées , à un crespe , à des barres , à des flocons de neige ou de laine , &c. à des mouches , ce que l'on nomme Imaginations , comme je l'ay dit au chapitre 5. on peut s'assurer davantage du commencement d'une cataracte : mais ce signe n'est pas encore certain , à moins qu'en même tems on ne s'aperçoive d'une diminution sensible de la vûe. Il y a des personnes qui sont travaillées de ces imaginations sans que la cataracte arrive , comme je le diray ci-après au chapitre 12. même il y a des malades qui ne voyent aucunes de ces choses , mais seulement une forte diminution de vûe précède leurs cataractes.

Quand ces choses se fortifient de plus en plus & sans intermission , que la vûe diminue à mesure , & que les malades ne peuvent plus distinguer que confusément les objets communs , on peut s'assurer du commencement d'une cataracte. Et on juge quelle se formera promptement , si tout ce que je viens de dire se fait en peu ; & lentement , si cela ne se fait que dans un long-tems.

Ne confondez pas parmi les signes avant-coureurs des cataractes , ces espèces d'imaginacions à peu près semblables à celles que je viens de rapporter , ces diminutions & ces extrêmes de vûe qui arrivent à ces personnes cacochymes dont l'estomach est rempli d'ur-

parcés, aux personnes strabilaires, à celles qui tombent dans la frénésie, aux femmes ou filles travaillées de vapeurs ou de suffocations, aux yvrognes & autres. Il est aisé de ne s'y point tromper, parce que ces symptômes ne sont pas continuels y ayant de l'intermission, qu'ils guérissent par les remèdes, ou qu'ils cessent quand la maladie ou la cause qui les produit cesse, & les autres au contraire.

On connoît que la cataracte augmente, quand on voit que la couleur de la prunelle se change, que l'on commence à s'apercevoir des nuages blancs, & que la vue est si diminuée, que les malades ne peuvent plus en aucune manière distinguer les objets communs, mais seulement les couleurs vives & encore très confusément, & une lumière blanche & confuse lorsqu'on les expose au grand jour.

On connoît quelle est dans son état, lorsque ces nuages sont si fort augmentez que la pupille en paroît toute blanche, ou de quelque'une des autres couleurs énoncées au chapitre précédent : que cette couleur est égale en toutes les parties, & qui dénote l'égalité de la substance des accompagnemens : & que les malades n'aperçoivent plus qu'une foible lueur, & les ombres des corps opaques, que l'on interpose ou passe entre leurs yeux & le grand jour.

Rapportez ici quelques-uns des signes que vous trouverez dans le chapitre suivant, qui font connoître en même temps l'état de la cataracte & le jugement qu'on en peut faire, & rapportez y aussi quelques-uns des choses dites aux chapitres 5. & 7.

Enfin on peut connoître à peu près l'étendue de la cataracte, je veux dire la plus grande ou la moindre quantité de ses accompagnemens : car si elle paroît petite, enfoncée, luisante, & si on a de la peine à distinguer sa couleur, on juge que ses accompagnemens sont en petite quantité : si au contraire elle paroît grande, peu luisante, superficielle, que regardant de côté la pupille, on voye sortir quelques filamens, que cette pupille soit plus dilatée qu'à l'ordinaire, & quelle ne se resserre que peu & tres-lecement, qu'on remarque quelques rayes non naturelles en l'iris, quoique d'ailleurs d'une bonne couleur, on juge que les accompagnemens sont en tres-grande quantité.

Des signes prognostics des Cataractes.

CHAPITRE IX.

Lorsqu'on a connu par les signes précédents que la cataracte est à peu près en son état ou maturité, on juge par ceux-ci si en faisant l'opération, la suite en sera ou bonne ou mauvaise.

Le malade étant au milieu d'une chambre modicement éclairée, & tourné du côté du jour, on prend garde si la pupille est bien dilatée, & si en faisant approcher le malade près de la fenestre ou de la porte, et trou se resserre à mesure que le malade approche du grand jour.

Le malade assis près de la fenestre ou de la porte, & l'œil lui étant fermé, on pose la main devant &

près de l'œil malade, on observe si la pupille se dilate comme dessus, & étant subitement la main, si elle se resserre ni trop vite, ni trop lentement, & si elle retourne en sa première grandeur.

Ou bien l'œil sain fermé, on pose le doigt sur l'œil malade dont les paupières sont fermées, on frotte l'œil doucement en rond pendant un peu de temps, on ôte subitement le doigt, & on commande en même temps au malade d'ouvrir l'œil, on voit ensuite si la pupille s'est bien dilatée, & si elle se resserre comme dessus.

Si par ces trois manières d'examiner l'œil, qui se rapportent l'une à l'autre, la pupille se dilate & se resserre comme il est dit, c'est un très bon signe, parce que cela marque, premièrement, que la partie de l'iris qui forme l'iris, le corps vitré, la rétine, & le nerf optique ne souffrent aucune altération; puisque les rayons de lumière qui passent, quoique faiblement, au travers du cristallin altéré, & qui se portent sur la rétine, sont capables d'y exciter cette sensation à l'occasion de laquelle l'ame est mue à dilater & resserer la pupille, à peu près comme elle le feroit, si l'œil n'étoit point travaillé de cataracte: ainsi on espère que cette cataracte étant détournée, le malade verra.

Secondement, que les accompagnemens de la cataracte, ne sont que dans une médiocre quantité, & qu'ils sont fort flexibles; parce que ne pressant que légèrement l'uvée, ils ne l'empêchent point de se mouvoir, mais retarde seulement un peu son mouvement: ainsi on juge que la cataracte est dans un état de maturité, & qu'étant abaissée, elle restera.

Si au contraire la pupille s'étant dilatée se resserre très promptement, c'est une marque qu'il y a très peu d'accompagnemens, qui peuvent même être encore renfermez sous la membrane qui recouvre le cristallin, & qu'ils sont encore laiteux ou caséux, & que par conséquent la cataracte n'est pas dans sa maturité. Ainsi ce signe est suspect pour la réussite de l'opération, tant à cause qu'une cataracte en cet état, est difficile à séparer, que parce que si-tôt qu'on rompt la membrane qui recouvre le cristallin, cette matière laiteuse ou caséuse s'épanche & brouille l'humour aqueuse, ce qui empêche de voir l'éguille, & de distinguer la cataracte, d'où vient que l'opération reste souvent imparfaite.

Et si la pupille s'étant dilatée se resserre très lentement, c'est une marque que la cataracte est vieille, & que ces accompagnemens sont solides; ou si elle est nouvelle, que ces mêmes accompagnemens sont fort nombreux, puisqu'ils pressent si fort l'uvée, que son trou ne se resserre qu'avec peine. Ce signe aussi est suspect pour la réussite de l'opération, y ayant à craindre que les accompagnemens ne soient adhérens autour du trou de l'uvée, ce qui seroit de la peine à séparer la cataracte; & que la cataracte étant abbaissée; ne se relève aussi-tôt, pour l'abondance ou solidité desdits accompagnemens, qui lui seroient faire le poeu-jevit.

Si la pupille est fort dilatée & quelle ne puisse se resserret, & si elle est changée de figure, ce sont de fort mauvais signes, qui dénotent des cataractes, ou fausses, ou mortes, auxquelles l'opération est, ou inutile

elle est très suspecte. Voyez ci-apres les chapitres 17. 18. & 19.

Si elle est resserrée, & quelle ne puisse en aucune manière se dilater, c'est aussi un fort mauvais signe, qui dénote une cataracte fausse ou mixte. Voyez les chapitres 19. & 20.

Enfin toute cataracte, lorsque la pupille n'a aucun mouvement, quoique d'ailleurs elle ait quelques bonnes marques, est très mauvaise; parce que cela dénote, ou son extrême vieillesse qui la rend entièrement opaque, ou une fausse cataracte comme je l'ay dit; ou bien une obstruction dans le nerf optique; ou quelque autre maladie dans la rétine, ou dans le corps vitré. Je m'explique.

L'extrême vieillesse d'une cataracte, la rend presque toujours incurable; parce qu'étant venue en sa maturité, & ses accompagnemens ayant cessé de croître, ils se lient souvent & se collent insensiblement aux parties voisines, & s'endurcissent de telle sorte, que lorsqu'elle est parvenue à une extrême vieillesse, on il est très difficile de la separer du lieu quelle occupe sans interesser lesdites parties, ou si on la separe; il est presque impossible quelle reste, à cause de la solidité de ses accompagnemens qui la font presque toujours remonter. Il est vray que quelques-fois, mais bien rarement, il se trouve des cataractes extrêmement vieilles qui sont en état d'être abaissées & qui réussissent; mais elles ont toutes les marques de bonnes cataractes. J'en donneray quelques exemples dans la suite.

Je seray aussi voir dans quelques chapitres particu-

liens, pourquoi les cataractes fixées sont inextirpables. Et à l'égard de l'obstruction du nerf optique, quand elle se rencontre avec la cataracte, l'opération y est entièrement inutile, telle borné que la cataracte ait; parce que quand elle seroit abaissée, la vue ne seroit pas rétablie, puisque les passages des esprits qui doivent porter à l'ame le caractère des images peints sur la rétine, n'auroient pas plus dégagés.

Quere le signe surdit pour connoître l'obstruction du nerf optique, on demande aux malades, s'ils n'aperçoivent point quelque lumière lorsqu'on leur fait regarder le soleil, ou le feu, ou quand on passe la main ou quelque corps opaque entre leurs yeux & la lumière, s'ils ne voyent point quelque ombrage; car s'ils ne voyent rien, c'est signe qu'il y a quelque autre empêchement que la cataracte.

Les maladies qui changent la disposition de la rétine ou du corps vitré, détruisent aussi la vue, & rendent inutile l'opération connue je le feray voir ci-après.

En examinant les signes bons ou mauvais que l'on tire des différents états de la pupille, on observe en même tems la disposition générale de l'œil, & de quelques unes de ses parties, la couleur de la cataracte, & les causes occasionnelles de cette maladie s'il y en a quelques unes; & de toutes ces choses on s'en forme des signes, qui étant rapportés & comparés avec les précédents, servent à juger plus certainement de la bonne ou mauvaise réussite des opérations.

Ainsi si la cataracte est inégale dans sa couleur, c'est un signe suspect; parce que cela denote l'inégalité de

la substance de les accompagnemens qui ne sont pas encore dans leur maturité : ce qui oblige d'en différer l'opération , jusques à ce que ces accompagnemens ayent acquis plus de consistance.

Si elle est traversée ou barrée, elle est aussi suspecte, quoiqu'elle plus avancée en maturité que la précédente, & on doit pareillement différer l'opération jusques à sa parfaite maturité, pour les raisons que j'ay déjà rapportées, en parlant des cataractes laiteuses ou casées. Ce n'est pas que ces deux especes de cataractes ne réussissent quelques-fois quand elles sont bien séparées, le cristallin se précipitant souvent de lui même, quand il peut se loger au bas de la pupille, & l'œil s'éclaircissant ensuite, comme je le diray ci-apres ; mais c'est la difficulté de les bien séparer.

Il y a aussi, mais rarement, des cataractes qui sont traversées, quelqu'âge quelles ayent : elles sont pareillement douteuses, parce qu'il est très difficile de les séparer, mais aussi quand elles le sont, elles se précipitent assez aisément.

Celle dont il n'y a que le centre du cristallin qui soit blanc, est le plus souvent fautive. Voyez à ce sujet le chapitre 22. & si elle est vraie, c'est un signe quelle est encore recente, & qu'on doit attendre sa maturité, d'autant qu'il seroit dangereux, en voulant l'abaisser, de gêner l'œil & de faire perdre la vie au malade.

Si la cataracte est d'une couleur égale, qui soit bonne, & que les bons signes ci-dessus énoncés ou qui le seront ci-apres, n'y rencontrent en même sens, l'issue n'en peut être que favorable.

La cataracte estimée la meilleure par tous les praticiens, quant à la couleur, est celle qui est d'un blanc de perles tirant un peu à la couleur celeste. Cette couleur dénote une médiocre quantité des accompagnemens, & leur médiocre consistance.

Celle qui est d'un blanc grisâtre tirant un peu sur la cendre est encore bonne. Elle a aussi une médiocre quantité d'accompagnemens, qui sont d'une consistance un peu plus forte, mais ils obéissent aussi aisément que les précédents.

Celle qui est d'un blanc qui decline tant soit peu sur le verd, est à peu près semblable à la précédente; mais il faut prendre garde de la laisser vieillir, parce que ses accompagnemens deviennent en peu de tems solides, & elle se rendroit difficile.

Celle qui est d'un blanc de neige, est difficile à abaisser & à retenir au bas de la pupille, pour l'abondance de ses accompagnemens qui lui font souvent faire le pont-levis, à moins qu'on ne fasse l'opération dès quelle entre dans la maturité, comme je l'ay déjà dit.

Celle qui est d'un blanc de plâtre, est volontiers fausse, ou à tout le moins trompeuse; voyez les chapitres 19. & 20. & de même celle qui est d'un blanc fort trouble.

Celle qui est d'un blanc argentin ou mercuriel, ou qui est fort clair & luisant, est ordinairement fausse. Voyez le chapitre 16.

Celle qui ressemble à une corne blanche & polie, est toujours fausse, & de même celle qui ressemble à un grain de galle. Voyez aussi le chapitre 16. & 17.

Celles qui sont fort jaunes ou fort vertes sont ordinairement vieilles & suspectes pour la réussite. J'en ay vû quelques jaunes réussir.

Celles qui sont d'un noir de plomb, ou fort noires, sont pareillement suspectes. J'en ay vû quelques-unes réussir & j'en donneray un exemple au chapitre 14.

Celles qui sont de couleur de fer ou de châtaigne, réussissent assez souvent; mais elles sont difficiles à séparer pour peu qu'elles soient adhérentes; parées que leurs accompagnemens, quoi qu'en petite quantité, s'allongent souvent sans qu'on y prenne garde; ou sans se rompre; mais quand elles sont séparées elles demeurent sujettes.

Il se rencontre quelques-fois des cataractes dont la couleur est bonne & qui sont cependant suspectes, & même entièrement mauvaises, parce qu'elles sont accompagnées de signes suspects, ou mauvais. Et de même il s'en rencontre dont la couleur est fort suspecte & qui peuvent néanmoins réussir, parce qu'il y a d'autres bons signes qui prévalent. Ce que je justifieray par quelques observations que je rapporteray ci-après.

Si l'œil travaillé de cataracte est plus petit que le sain, c'est un fort mauvais signe, parce que l'atrophie ou l'émaciation, est une marque que la partie ne reçoit pas suffisamment de nourriture. Ainsi il n'y a rien de bon pour l'honneur pour l'opérateur, ni de profit pour le malade, d'entreprendre l'opération.

Si l'œil est plus gros que l'œil sain, c'est encore un mauvais signe, parce qu'il y a tout lieu d'appréhender que

l'abondance des humeurs étrangères qui le remplissent ne cause une confusion & d'obstruction des parties intérieures, qui arriveroit même plutôt ensuite de l'opération; ce qu'on attribueroit à l'opérateur.

En comparant l'œil malade avec l'œil sain, si la couleur naturelle de l'iris se trouve changée en une mauvaise, ou que l'iris soit ridé ou assailli, c'est aussi un mauvais signe, qui dénote une cataracte purulente, ou quelque autre cataracte fautive, comme je le diray en son lieu, ou un commencement de corruption des parties intérieures de l'œil.

Difficilement l'opération réussit sur une cataracte qui se trouve dans une personne qui a les yeux mauvais, qui est sujette à d'excessives douleurs de tête ou des yeux, & à de violentes fluxions sur ces parties.

Si même cette douleur de tête ou du fond de l'œil, a précédé la cataracte, & quelle ait contribué à déterminer l'humour acide à couler au centre de l'œil, quoique le malade n'ait point été sujet avant ce temps là à de semblables douleurs, cette cataracte est souvent suspecte, pour la raison rapportée au chapitre 8. & on n'en doit point entreprendre l'opération, que cette douleur ne soit entièrement apaisée, & que la cataracte n'ait toutes les bonnes marques énoncées en ce chapitre.

L'opération est dangereuse sur une personne qui éternue souvent, qui a une toux violente, qui vomit fréquemment, ou qui a d'autres incommodités fatigantes; parce qu'on doit craindre que les secousses rudes que ces accidents causent, ne fassent remonter la cataracte après qu'on l'auroit aboullée, ou n'excitent quel-

que l'on ne se hâte sur l'œil & ainsi on doit différer l'opération jusqu'à ce que ces accidens soient cessés. Si toutefois ils arrivent après que la cataracte est abaissée, il faudra avoir recours à leurs remèdes propres.

Elle n'est pas moins dangereuse sur les personnes travaillées souvent de violens accès de vertiges ou d'épilepsie : non-seulement pour la crainte que l'on a que ces accès n'arrivent dans le tems de l'opération, mais aussi pour les désordres qu'ils causeroient s'ils arrivoient eussent de l'opération.

Les cataractes sont très-fâcheuses, quand elles sont causées par quelque chute, par quelque coup, par une piquure de l'œil, ou par d'autres causes extérieures ; parce que dans toutes ces rencontres, les parties intérieures de l'œil sont pour l'ordinaire, ou confonduës, ou détruites, ou beaucoup altérées ; & que d'ailleurs la plupart des cataractes excitées par ces causes, sont fâcheuses.

Un bel œil à fleur de tête & bien ouvert est avantageux pour opérer facilement : au contraire un œil naturellement petit & enfoncé rend l'opération plus difficile.

On n'est pas si sûr de la réussite de l'opération que l'on fait sur un vieil homme, qui sans cette maladie à la vue foible, comme on l'est lorsqu'on opère sur une personne d'un âge moyen. A l'égard des enfans, on diffère l'opération jusqu'à ce qu'ils soient dans un âge raisonnable ; non pas pour la crainte que leurs cataractes n'aient pas assez de consistance, car le plus souvent elles sont très-bonnes, comme je l'ay vu bien

des fois ; mais c'est parce qu'ils ne sont pas assez obéissans ni assez tranquilles pour soutenir l'opération.

Si par les remèdes on peut guérir la Cataracte naissante ou non confirmée, & si on peut la prévenir ?

CHAPITRE X.

LA plupart de nos Auteurs proposent des remèdes, pour empêcher la cataracte de se former lorsqu'elle commence, ou pour la guérir quand elle n'est pas encore confirmée. Ces remèdes selon eux, sont généraux, ou particuliers. Par les généraux ils tendent d'abord à subtiliser & atténuer les humeurs, par l'usage des six choses non-naturelles qu'ils disent devoir passer vers une température chaude & sèche, & par celui de quelques autres remèdes qu'ils croient spécifiques. Quand ils ont ainsi préparé les humeurs, ils les purgent avec d'autres spécifiques dont la base est presque toujours l'aloë ; ils mettent en usage les gargarismes, masticatoires, stertutatoires, cauteris & autres remèdes pour dégager le cerveau, ou pour dériver l'humeur qui cause la cataracte. Enfin ils viennent aux remèdes particuliers, qui consistent dans plusieurs espèces de collyres, liquides ou secs, préparés avec des hiel d'animaux, gommes, sucs, &c. Je n'entre point dans le détail de tous ces remèdes, puisque je n'ay pas dessein de les proposer, mais seulement d'examiner, si par cette conduite, on peut guérir ou prévenir les cataractes naissantes ou non-confirmées.

Quand

Quand je considère que la cataracte est une altération entière du cristallin, qui lui fait perdre sa transparence ; que cette altération est causée par une humeur que j'ay suposée, avec quelque fondement, être acide, qui, s'insinuant dans les pores du cristallin, dissout son ferment radical, unit ensemble les particules molles & gonfleuses qui composent chacune de ses fibres, les endurec, les desseiche, & changeant la disposition naturelle de ce corps, le met hors d'état de se pouvoir nourrir. Quand je considère encore que toutes ces choses ne se peuvent faire, sans que les pores du cristallin qui donnent passage à la lumière ne soient détreués, qu'il ne perde par conséquent sa transparence, qu'il ne blanchisse, ou peusse les autres couleurs dont j'ay parlé, suivant que cette humeur acide agit plus ou moins vivement ou plus long-temps, ou quelle est pure, ou mêlée d'autres humeurs suivant la diverse température des malades ; je ne sçaurois m'imaginer comment un cristallin en cet état, qui est un corps étrange, inutile, nuisible, pourroit se rétablir par les remèdes.

Les remèdes généraux peuvent digerer, atténuer & subtiliser les humeurs : ils peuvent les détourner & les diminuer, en les évacuant sensiblement ou insensiblement : ils peuvent dégager les parties, y rétablir le mouvement artériel s'il y étoit empêché, & ainsi prévenir quantité de maladies futures, ou guérir celles qui seroient arrivées. Les remèdes particuliers peuvent aussi agir à peu près de la même manière sur les parties malades sur lesquelles on les applique, même

ils adoucisent, digèrent, résolvent, consomment, absorbent & dessèchent plus puissamment. C'est ainsi que les uns & les autres dissipent les inflammations, les éréthéses & autres maladies intérieures ou extérieures, qu'ils conduisent à supuration les apostèmes, qu'ils procurent la réunion des playes & des ulcères, qu'ils facilitent l'exfoliation des os, qu'ils arrêtent les gangrenes & hâent la séparation des parties mortifiées : mais ils ne peuvent ni les uns ni les autres, remettre dans le même état les parties dont la disposition naturelle est changée ou détruite ; la nature même qui est la souveraine médecine des maladies ne le peut : la réunion des parties ne se fait que par une seconde intention ; dans les parties molles il se forme une cicatrice ; dans les parties dures un callos ; ce n'est plus la même disposition, ce ne sont plus les mêmes parties : comment donc rétabliront-ils en son premier état, un cristallin altéré, un cristallin corrompu ?

On dira peut être, qu'on demeure d'accord que quand le cristallin est entièrement altéré & corrompu, il ne peut se rétablir : mais que lorsque l'humour ne fait que commencer à fluer, quelle n'a altéré que la superficie de ce corps, & qu'il n'a encore perdu que peu de sa transparence, du moins pourroit-on par les remèdes empêcher cette humeur d'y fluer davantage, résoudre celle qui seroit fluée, rétablir cette légère altération, ou au moins empêcher son progrès, & rendre ainsi la transparence à ce corps, ou entretenir dans le même état celle qui lui reste encore.

Je répondray, que quand il seroit possible d'empêcher

l'humour de fluer, & de résoudre celle qui seroit déjà fluëe, comme peut être cela se pourroit faire par les remèdes administrés suivant les règles prescrites par nos Auteurs : il seroit cependant impossible, d'arrêter le progrès de l'altération du cristallin, bien loin de rétablir ce corps ; parceque le cristallin étant séparé de toutes parts de la membrane qui l'embrasse. il ne reçoit point sa nourriture de même que les autres parties de nôtre corps, comme je l'ay dit au chapitre 14. de la description de l'œil, mais par imbibition : de sorte que l'humour qui cause la cataracte, s'épanchant entre ce corps & sa membrane, en altère toute la superficie ; & cette altération si legere quelle puisse être, ne se pouvant faire sans que les pores superficiels de ce corps, qui donnent passage à sa nourriture ne soient détruits ; il s'ensuit que quand l'humour qui cause la cataracte pourroit cesser de fluer, & celle qui seroit fluëe se résoudre, l'humour alimentaire ne pourroit pas pour cela pénétrer cette superficie ; ainsi tout le cristallin, faute de nourriture, se dessécheroit & la cataracte deviendroit muette, & de la nature de celle dont je parleray au chapitre 16.

De prévenir la cataracte, se seroit une chose bien difficile, quand cela se pourroit, il n'y a point de signe qui précède la fluxion de l'humour qui la cause, & même les premiers signes sont si équivoques. qu'on ne juge certainement que la cataracte se forme, que lorsque la vue est fort émanuée, & qu'on commence à apercevoir quelques nuages, dans lequel temps toutes les précautions que l'on pourroit prendre seroient

inutiles, comme je le viens de montrer : ainsi quel bien travailler les malades par des remèdes ?

Je diray de plus que l'expérience ne s'accorde point aux nouvelles que nos Auteurs nous font de la vertu de leurs remèdes : on n'a point vû encore de cataracte guérie par leur moyen. Je veux bien croire que parmi ces Auteurs, il y en a beaucoup qui n'ont pas eu dessein de nous tromper, ils se sont trompez les premiers en suivant trop aveuglément ceux qui les ont précédés ; & l'opinion qu'ils tenoient touchant la nature de la cataracte, les a confirmé dans leur erreur : aussi nous ont-ils proposé leurs remèdes de bonne foy, & suivant les règles de la Médecine. Ils auroient cependant mieux agi, s'ils ne l'avoient fait que problematiquement, cela auroit donné lieu à ceux qui lisent leurs écrits de douter de leur doctrine & de s'en éclaircir par des expériences de pratique. Si même ils avoient eu autant de soin de consulter Galien, qu'ils en ont eu à proposer leurs remèdes, ils auroient reconnu que cet Auteur, quoiqu'il crût aussi bien qu'eux que la cataracte fût une humeur épaissie & congelée, se donnoit bien de garde de donner sa hydre, que lorsqu'il jugeoit que les imaginations, signes incertains de cataracte, n'étoient que passagers ; & que quand on le consultoit par lettres pour des suffusions naissantes, il avoit soin avant que d'envoyer ses remèdes, de s'informer de toutes les circonstances qui pouvoient l'assurer que ces indispositions ne provenoient que des impuretés de l'estomach, comme on le peut voir en lisant le chapitre 2. de son 4. livre des *Libris malis* : ils au-

roient aussi reconnus, qu'il doutoit si fait qu'on pût guérir les suffusions par les remèdes, que sur la fin du chapitre 4. de son 4. livre *De la composition des remèdes sous les Laxax*, après avoir proposé les remèdes qui conviennent aux suffusions, il conclut ainsi : *Præmissis hæc sunt annuam horum pharmacorum magne sunt, verum effectus aliquando nullus, aliquando valde exiguus.*

Il y en a aussi d'autres qui se sont vantés un peu trop hardiment d'en avoir guéris, ou prévenu quelques-unes. Il y avoit chez ceux la plus de vanité que de bonne foy ; & le seul titre vague, indéterminé & mal circonstancié qu'ils font de leurs cures, est plus que suffisant pour les confondre de mensonge, ou tout au moins d'erreur, aussi bien que quelque charlatans modernes qui n'ont aucune teinture de Médecine ni de Chirurgie, ou s'ils en ont quelque-une, elle est si médiocre, qu'ils ne méritent pas de porter le titre dont ils s'honorent, & qui cependant exagèrent impunément les vertus de leurs prétendus secrets pour guérir les caractes, & trompent ainsi le public.

De tout ce que dessus, je conclus qu'on ne peut guérir par les remèdes les caractes, quand même elles se seroient encore que naissantes ou non confirmées, & qu'il est très difficile de les prévenir. Qu'ainsi, lorsqu'on a reconnu par les signes diagnostiques ci-dessus expliqués, qu'une caracte se forme, on doit laisser les malades en repos sans leur faire aucun remède ; à moins qu'il n'arrivât en même temps quelques autres maladies que l'on traiteroit suivant les règles : & au reste leur recommander d'observer un bon régime de

vivre, jufques à ce que leur cataracte foit parvenue à une entière maturité pour la pouvoir abbaiffer par l'opération; les exhortant d'attendre patiemment ce tems, & leur faifant efpérer un heureux fuccès de leur maladie, pour leur diminuer le chagrin quelle leur caufe. Et en cas qu'une cataracte foit long-tems à parvenir en fa maturité, on ne doit pas effayer de la faire avancer par l'ufage des aliments vaporeux & qui donnent dans la tête, comme quelques Auteurs le confeillent; cette conduite eft réproavée par les meilleurs Praticiens, & avec raifon; parcequ'elle feroit capable d'exci- ter des douleurs de tête fâcheufes, & d'autres difor- dres dans toute l'économie du corps, que l'on ne pourroit enfuite corriger qu'avec peine.

Ce qu'il faut faire avant l'opération, le tems que l'on doit choisir, & la qualité des éguelles.

CHAPITRE XI.

QUand on s'eft affuré par les fignes tant dia- gnostics que prognostics, que la cataracte eft dans fa maturité & quelle pourra obéir à l'éguille, on en avertit le malade. Et s'il fouhaite ardemment qu'on lui faffe l'opération, la première chofe qu'un Chirurgien doit faire, c'eft de confidérer l'état préfent de fon malade. S'il reconnoît que fa fanté foit bonne, n'ayant point d'autre maladie que la cataracte, il lui doit confeiller de fe faire préparer à l'opération par Monsieur fon Medecin ordinaire, ou de lui préparer

lui même , s'il ne se rencontre point de Medecin , comme il arrive assez souvent à la campagne , ou si le malade est si dénué de moyens qu'il ne puisse fournir à la dépence pour en faire venir.

Cette préparation consiste à lui prescrire un bon regime de vivre & fort exact quelques jours avant l'opération , lui défendant le vin & les aliments échauffans ou grossiers & de mauvais suc : lui tenir le ventre libre par le moyen de quelques lavemens émolliens & rafraichissans ; le saigner une fois s'il y a pléthore , ou deux fois si la pléthore est grande : le purger enfin , si on juge qu'il y ait encore beaucoup d'excremens retenus que les lavemens n'ayent pu vider , ou qu'il y ait quelque indice de cacochymie. La purgation doit être douce , parcequ'on n'a dessein que de purger les premières voyes , sans trop ébranler les humeurs.

Par exemple on prendra deux gros de fenné , un demy gros de rhubarbe , une once de moelle de caillé & un demy gros de cristal mineral , qu'on fera infuser dans un demy sepiet mesure de Paris de décoction de racines de cichorée & de chiendent , & dans la coulure on dissoudra une once de manne & une once de sirop de fleurs de pesché.

Ou , si le malade est d'une complexion fort délicate , on se contentera d'une once de caillé mondée , une once & demie de manne & une once de sirop de cichorée , qu'on dissoudra dans deux verres de petit lait pour deux prises que l'on fera prendre à trois heures de distance l'une de l'autre.

L'attention que l'on a eu préparant ainsi le malade, c'est de prévenir la fluxion & l'inflammation qui arrivent souvent en suite de l'opération, & qui sont à redouter lors qu'elles sont grandes. Aussi comme l'abondance du sang en pourroit être une cause, on diminue la quantité : & comme la cacochymie & la quantité des excréments retenus en pourroient aussi être une autre, on corrige l'une & l'autre par les potions purgatives, & par les lavemens, & on empêche par la diète exacte une nouvelle abondance de sang & une nouvelle cacochymie.

C'est pourquoi quand il n'y a ni plénitude, ni indice de cacochymie, on peut omettre la saignée & la purgation, se contentant seulement d'un régime de vivre humectant & rafraichissant, qu'on fera observer au malade trois ou quatre jours avant l'opération, & la veille de l'opération de lui faire recevoir un lavement pour décharger le ventre de ses gros excréments, quand même le malade auroit déjà été purgé.

A l'égard du tems de l'opération, quand on la peut faire dans le printemps ou dans l'automne, choisissant le mois de May ou de Septembre, c'est le mieux : mais quand le malade ne peut, ou ne veut différer, ou que la cataracte est d'une nature à s'écouler, & que l'on appréhende en retardant, que ces accompagnemens ne résistent trop, on la peut faire en tout tems ; évitant seulement les grands froids & les extrêmes chaleurs, comme contraires aux playes des yeux. Et quand on veut commencer à préparer le malade, il faut choisir un tems beau & qui paroisse stable, afin que le jour de

de l'opération puisse se rencontrer beau & serein, parcequ'il faut bien voir pour faire cette opération.

Avant l'opération il faut prendre garde si les éguilles dont on doit se servir sont en état. Elles doivent être d'une moyenne grosseur, à peu près de celles de ces éguilles à coudre en linge commun. Les grosses font une trop grande solution & par conséquent beaucoup de douleur, & les petites n'ont pas assez de résistance pour pouvoir pénétrer la cornée sans plier, & ne sont pas si commodés pour abaisser la cataracte. Elles doivent être bien polies, pour glisser plus aisément, bien pointuës pour piquer avec moins de douleur, un peu tranchantes des deux cotés vers la pointe, à peu près comme ces éguilles droites à coudre les playes, pour entrer plus facilement & pour surmonter quelques difficultés qui se rencontrent quelques-fois dans l'opération, d'ailleurs il est plus aisé de les rendre bien pointuës en les repassant sur des pierres à lancette. Quelques Oculistes se servent d'éguilles rondes, parceque disent-ils les tranchantes coupent les fibres quelles pénètrent, ce qui est vrai; mais les rondes meurtrissent aussi davantage les fibres quelles écartent, & ces fibres meurtries se rétablissent plus difficilement. Je m'en suis servi comme eux, & je me suis mieux trouvé des premières par les raisons ci-dessus. Elles doivent être emmanchées dans des manches ronds, longs & déliés faits d'yvoire, d'argent ou d'autre matière, pour les tenir & manier plus aisément. Enfin on en doit avoir au moins deux, afin que si on fait l'opération sur les deux yeux en même tems, on puisse

se servir de l'une pour un œil & de l'autre pour l'autre œil ; parceque la première dont on s'est servi , ayant été mouillée de l'humour aqueuse, quoi qu'essuyée soigneusement, n'entreroit que tres difficilement, à cause d'une petite croûte imperceptible & mucilagineuse qui reste dessus, & qui ne s'ôte qu'en la lavant, & on n'est pas alors en un état à prendre cette précaution.

De la manière d'abaisser la Cataracte.

CHAPITRE XII.

LE malade étant préparé & le jour de l'opération venu, le Chirurgien opérateur se doit rendre chez son malade, sur les huit, neuf ou dix heures du matin, ou sur les trois, quatre ou cinq heures du soir, si le tems du matin est sombre & pluvieux : visiter d'abord le logis, pour choisir une chambre bien éclairée & sur les fenêtres de laquelle le soleil ne donne pas, parceque ses rayons frappant l'œil malade en feroient trop reserrer la pupille, & incommoderoit aussi le malade quand la cataracte quiteroit.

Il doit faire préparer deux sièges ; un pour le malade qu'il fera poser vis-à-vis des fenêtres, à une distance convenable & un peu de biais, afin que la lumière ne frappe pas à plomb le visage du malade, ce qui rendroit l'œil trop luisant & empêcheroit de bien distinguer la cataracte, & l'éguille quand elle seroit dans l'œil ; l'autre pour lui, qui doit être un peu plus élevé, & ce à proportion de la grandeur du malade ou de celle du Chirurgien, parcequ'il faut que le Chirurgien

soit toujours un peu plus élevé que le malade , pour operer facilement.

Dans les villages ou chez les pauvres , où on ne rencontre pas toujours les commodités , on se sert d'un banc étroit , disposé comme dessus , sur lequel on fait assise le malade , jambe deçà , jambe de là , le Chirurgien s'assoyant de même , & se faisant mettre quelque chose sous lui pour l'élever plus que le malade , en cas qu'il ne se trouvât pas assez élevé.

Les sièges étant préparés , on fait approcher le malade : s'il n'y a qu'un œil d'incommodé , on applique sur le front une compresse en plusieurs doubles , que l'on contient avec une bande posée obliquement , & cela pour deux raisons ; la première pour empêcher cet œil de se remuer en regardant les assistans ou les choses voisines , ce qui obligeroit l'œil malade de se remuer de même ; la seconde pour empêcher la pupille de se resserrer , si le malade tournoit l'œil du côté du grand jour , ce qui arriveroit de même à la pupille de l'œil malade , parceque tous les mouvemens qui se font dans un œil , se font pareillement dans l'autre.

On fait assise le malade. Un serviteur debout se tient derrière , & si près , que de ses deux mains posées sur les deux côtés de la tête du malade , il la puisse avoir un peu renversée & appuyée fermement contre sa poitrine. Le Chirurgien s'assie aussi sur son siège vis-à-vis du malade ; & s'approche le plus près qu'il peut : de ses genoux & cuisses , il embrasse les genoux & cuisses du malade , & il le prie de tenir ses mains abaissées sur ses genoux.

Il le prie aussi de tenir son œil ouvert, de le tourner comme s'il vouloit regarder le bout du nez, & lui recommande de le tenir ferme & assuré autant qu'il le pourra en cette situation. Il pose ensuite le doigt indice de sa main droite, si c'est l'œil droit sur lequel il opere, au dessous du sourcil, & le pouce sur la pommette de la joue, pour en les écartant, entretenir les paupières ouvertes : & il remarque l'endroit qu'il veut piquer, qui est le blanc de l'œil du côté du petit angle, à deux lignes presque du cercle extérieur de l'iris, ou un peu plus près, ou un peu plus loin suivant la grosseur de l'œil, & sur la ligne qu'on imagineroit être tirée d'un angle à l'autre, évitant les vaisseaux s'il en paroît quelques-uns.

On choisit cet endroit pour éviter de piquer dans celui où l'uvée s'attache à la cornée par le moyen du cercle ciliaire ; parceque si on piquoit dans ce cercle, il y auroit à craindre dans les opérations laborieuses, de séparer de ce côté là l'uvée de la cornée ; & si cette séparation étoit considérable, l'iris pourroit s'affaïbler & la pupille se dilater & resserer irrégulièrement, l'insertion des fibres musciques de l'iris n'étant plus stable dans ce lieu. Ce n'est pas à dire qu'on ne réussisse souvent, quoiqu'on pique plus près de l'iris lorsque les opérations ne le rencontrent pas laborieuses, mais il vaut toujours mieux s'en éloigner & choisir le lieu que j'ay marqué, tant pour la raison dite, que pour recouvrer plus librement & dans une plus grande étendue la pointe de l'éguille.

Le lieu choisi, le Chirurgien de la main gauche, si

c'est l'œil droit sur lequel il opere, & de la main droite si c'est l'œil gauche, prend son éguille. qu'un serviteur lui présente, la tient par le milieu du manche avec le pouce, le doigt index & le doigt moyen, à peu près comme on tient une plume pour écrire, appuyé le petit doigt & l'annulaire sur la tempe pour empêcher la main de vaciller, & pique hardiment, dans le lieu désigné, les membranes qui composent le blanc de l'œil, la cornée & l'uvée : quand il a pénétré l'uvée, il couche un peu le manche de son éguille du côté de la tempe & la pousse doucement & en tournant jusqu'à ce qu'il en voye, au travers de la cornée transparente, la pointe parvenue aux deux tiers de la pupille, alors il la hausse & l'abbaisse pour voir si les accompagnemens ne sont point adhérens au bord de la pupille; ce qu'il connoît, quand il s'aperçoit qu'il meut l'iris & que la pupille change de figure à mesure qu'il meut son éguille; en ce cas par ces mouvemens il les détacheroit doucement & petit à petit; sinon, il porte la pointe de son éguille vers la partie supérieure de la cataracte ou cristallin altéré, & en l'appuyant un peu vers le centre de l'œil, il l'abbaisse, & retire ainsi jusqu'à ce qu'il voye que la cataracte se détache du lieu quelle occupe : alors il gagne tout-à-fait le dessus, & en appuyant doucement, il l'abbaisse entièrement au dessous de la pupille, où elle se fait place entre le corps vitré & l'uvée, le cercle ciliaire se séparant même le plus souvent en cet endroit de la membrane du corps vitré, comme je l'ay fait voir en l'article 5. de la 4. observation du chapitre 3. cela ne se pouvoit presque

faire autrement, parceque l'espace qu'il y a du bord de la circonférence de la pupille au cercle ciliaire n'est pas toujours capable de loger le cristallin avec tous ses accompagnemens. Et quoique les fibres ciliaires se trouvent rompus en cet endroit & en celui par lequel l'éguille a passé, le corps vitré ne sert pas pour cela de recevoir de la nourriture autant qu'il lui en est nécessaire, parcequ'il reste encore assez d'autres fibres entières pour lui en fournir.

Le Chirurgien tient la cataracte en cet état pendant un peu de tems, & relève ensuite la pointe de son éguille: si la cataracte reste abaissée, à la bonne heure, l'opération est faite: si elle remonte & fait le pont-levis, il appuie de rebat dessus & l'abaisse un peu plus que la première fois, & la contient ainsi pendant un peu plus de tems: il relève encore la pointe de son éguille, & si la cataracte remonte encore, il l'abaisse comme dessus, jusques à ce quelle demeure.

Pendant tout ce tems, si le bras du Chirurgien se fatigue, il se le fait soutenir par un serviteur assuré, afin de s'empêcher de vaciller.

La cataracte étant restée au bas de la pupille, le Chirurgien retire son éguille doucement & dans le même ordre qu'il l'a introduite. Il n'est pas nécessaire de présenter quelques objets au malade, pour les lui faire distinguer & faire connoître aux assistants qu'il voit: les malades eux-mêmes ont assez d'empressement de le dire, & le Chirurgien le couvoit satisfaisamment par la noirceur & la netteté de la prunelle. Au contraire il faut les prier de ne point parler, & de ne re-

garder aucuns objets, parceque cela ne se pouvant faire sans que l'œil se meuve, il seroit à craindre que, l'éguille étant encore dans l'œil, il ne se fît quelques faux mouvemens qui pourroient causer quelque désordre.

L'opération faite on ferme les paupières, on applique sur tout l'œil une compresse en plusieurs doubles, trempée dans un collyre fait avec l'eau rose, l'eau de plantain & un blanc d'œuf battus ensemble; & si le malade avoit quelque aversion pour l'eau rose à cause de son odeur que quelques personnes ne peuvent souffrir comme quelques femmes ou filles; on le feroit avec l'eau de plantain seule & le blanc d'œuf: on bande ensuite l'œil malade, bandant aussi le sain sur lequel on laisse la compresse pour les raisons ci-dessus. On reconduit le malade dans son lit, on le fait coucher sur son dos, lui tenant la tête un peu élevée, & on lui recommande de se tenir en repos & de ne point parler.

Comment il faut surmonter les difficultés qui arrivent dans le cours de l'opération.

CHAPITRE XIII.

Première difficulté au sujet de l'irrésolution du Malade.

LA première difficulté qui arrive, c'est quand le malade est si timide & si sensible, qu'il ne peut ouvrir son œil en une assésse stable, & qu'il a si peu de résolution, que si-tôt qu'il sent la poignée de l'éguille,

il tourne son œil ou en haut, ou en bas, ou vers les côtés. Il faut en cette rencontre l'exhorter à avoir plus de résolution, & l'exercer à tourner l'œil du côté de son nez, & pendant ce tems là tâcher de le surprendre, en piquant promptement dans le lieu désigné; quand les membranes sont piquées on n'est alors maître de l'œil, & on finit l'opération comme dessus.

Mais il arrive quelques-fois qu'en piquant ainsi, on pique ou un peu plus haut, ou un peu plus bas que le lieu désigné, à cause de l'instabilité de l'œil: il ne faut pas s'en étonner, on ne laisse pas que de réussir. Il est vrai qu'il y a un peu plus de difficulté; car quand on pique bas, on a un peu plus de peine de gagner le dessus de la cataracte, mais aussi il est plus facile de la loger au dessous de la pupille & de la tenir sujete: & quand on pique haut, il est plus facile de gagner le dessus de la cataracte, & plus difficile de la conduire en bas.

II. Difficlé en sujet des Cataractes laiteuses.

La seconde c'est quand on s'est trompé à l'âge de la cataracte: car il y a quelques-fois des cataractes qui paroissent confirmées & meures, & qui cependant sont encore laiteuses; ce qui arrive plutôt aux jeunes gens. Et comme cette matière laiteuse est contenue au dessous de la membrane qui recouvre le cristallin, & quelle est quelques-fois en si grand quantité quelle forme une humeur, en sorte qu'il semble que la cataracte avance endevant, il arrive quelques-fois qu'en passant l'éguille pour la faire avancer au dessous de la
 pupille

pupille, on pique cette membrane & on la déchire, & aussi-tôt cette matière laiteuse s'épanche & se melle avec l'humour aqueuse, souvent la blanchit & trouble de telle sorte qu'on ne voit ni la pointe de l'éguille, ni la cataracte. En cette rencontre si la membrane qui couvre le cristallin est bien déchirée, l'opération réussit parceque le cristallin tombe de lui-même, n'étant plus soutenu par la membrane, même on le voit quelques-fois se précipiter quand l'humour aqueuse n'est pas bien trouble : Quand cela arrive il faut tâcher d'appuyer l'éguille par dessus pour aider à le loger au bas de la pupille. Mais si la membrane n'est pas bien déchirée, ou quelle ne le soit qu'en sa partie supérieure, le cristallin ne se précipite pas, & il est bien difficile de finir l'opération, si l'humour aqueuse est beaucoup trouble. Cependant comme on sçait la situation de ce corps, il faut appuyer doucement l'éguille vers sa partie supérieure & l'abaisser ensuite, répéter le même mouvement deux ou trois fois avec prudence, sans s'obstiner davantage, retirer son éguille, de crainte de détruire quelque partie intérieure, ou pour le moins d'altérer la superficie du corps vitré en cas que le cristallin fût précipité. Comme on n'a travaillé qu'en aveugle, on n'est pas sûr d'avoir réussi, & on ne le sçait que quand l'œil est éclairci. Si on n'a pas réussi il faut se donner patience, la cataracte ne laissera pas que de se mesurer avec le temps, & être en état de soulever l'opération.

Il arrive aussi quelques-fois que cette matière laiteuse, ne se trouvant qu'en une mediocre quantité, ne

forme qu'une légère tumeur, qu'on ne rencontre point en conduisant son éguille au dessous de la pupille: de sorte que la pointe de l'éguille étant avancée aux deux tiers de la pupille, quand on pense abbaïsser la cataracte à l'ordinaire, on s'aperçoit quelle enfonce en la pressant, & on dirait quelle firoit: ce qui vient de ce que l'éguille la presse inégalement. On fait souvent plusieurs tentatives vaines, parceque l'éguille ne fait que glisser sur la membrane qui recouvre le cristallin, qui en cette rencontre est toujours entière, à moins qu'on ne retire tant soit peu l'éguille, afin d'en porter la pointe vers le milieu de la cataracte, pour en pressant dessus rompre cette membrane: alors on voit cette matière laiteuse, s'épancher & se mêler dans l'humeur aqueuse, qui souvent ne blanchit que comme une eau de savon, à cause du peu de quantité de cette matière. Si cette membrane est bien rompue, on voit en même tems le cristallin se précipiter, que l'on conduit & affermit au bas de la pupille: si-non, en portant la pointe de l'éguille vers la partie supérieure, & pressant un peu & descendant, on ne manque gueres de le précipiter, parceque pour peu qu'il soit pressé, la membrane achève de se rompre entièrement.

Dans ces deux rencontres, quand le cristallin se trouve bien abbaïssé, il est rare de le voir remonter, parcequ'il n'a point d'accompagnement qui le repoussent, même et deffaut d'accompagnement; fait que son volume n'étant pas si gros, il se loge plus aisément entre le corps vitré & l'uvée ou il demeure par son propre poids: & quand il n'y auroit point de séparation

ou cercle ciliaire, il demoureroit sur ce cercle entre l'iris & le corps vitré sans causer aucun obstacle à la vue. Il est vrai qu'il en paroîtroit une petite portion par le bas de la pupille; mais elle disparoîtroit dans la suite, quand ce corps se dessécheroit.

On n'est pas toujours sûr de réussir dans ces sortes de cataractes: car si la membrane qui recouvre le cristallin est dans son état naturel, & qu'il y ait peu de matière laiteuse au dessous, souvent on ne la peut rompre & les tentatives que l'on fait sont vaines: c'est pourquoi il est de la prudence du Chirurgien, après avoir essayé deux ou trois fois de la rompre, & en vain, de retirer son aiguille & de remettre l'opération dans un autre temps, plutôt que de gâter quelque partie intérieure: mais aussi quand elle est morassée & quelle est prête pour ainsi dire à tomber en supuration, on ne manque gueres de réussir, procédant comme je le viens de dire; à moins que l'humeur aqueuse ne fût extraordinairement trouble, encore quelques-fois réussit-on.

Il n'est pas nécessaire de dire ici qu'on ne doit point entreprendre l'opération, quand on soupçonne par les signes tant diagnostiques que prognostiques que les cataractes sont encore laiteuses; puisque je suppose qu'on s'est trompé dans le jugement qu'on en a fait: étant même difficile qu'on ne le soit, quand ces cataractes paroissent comme des cataractes meures & confirmées, & quelles ne sont ni lufantes, ni inégales, ni traversées ou barrées.

Quoique l'humeur aqueuse soit renduë trouble par

le mélange de cette matière laiteuse, elle ne laisse pas de s'éclaircir en peu de jours & de devenir aussi transparente quelle étoit, cette matière laiteuse se précipitant petit à petit : même quand ces cataractes réussissent bien, les malades distinguent souvent mieux les objets; parceque leur volume n'étant pas si grand, que dans celles où il y a des accompagnemens, quand elles sont logées au bas de la pupille, elles n'apportent pas un si grand changement dans la disposition du corps vitré & la bourse de ce corps qui se forme à l'endroit où étoit le cristallin est plus régulière.

III. Difficulté au fait des Cataractes caséeses.

La troisième c'est quand on s'est aussi trompé à l'âge de la cataracte, & que l'éguille étant dans l'œil, on voit que les accompagnemens encore tendres se séparent du cristallin & flottent dans l'humeur aqueuse. Dans cette rencontre on est bien plus sûr d'abaissér le cristallin que lorsqu'elle est laiteuse, parceque l'humeur aqueuse ne le trouble que peu, & que pour l'ordinaire la membrane qui recouvre le cristallin est ou détraite, ou pour le moins prête à tomber en supuration; mais aussi on n'est pas certain que tous les accompagnemens séparés se précipitent entièrement, & qu'il n'en reste quelques-uns à l'endroit de la pupille, qui incommodent quelques-fois autant que la cataracte.

Il faut agir ici avec prudence, & d'abord qu'on s'aperçoit que les accompagnemens quittent, il faut porter la pointe de l'éguille vers la partie supérieure & moyenne du cristallin, & en l'appuyant sur ce corps &

l'abaissant, tâchet de le précipiter du premier coup, afin qu'il se sépare moins d'accompagnemens, si on se réussit pas on restere. Et quand on void que le cristallin se précipite, ce qu'on connoit par la grosseur de son corps plus considerable que celle des accompagnemens, on l'affermist au bas de la papille: ensuite avec la poutte de l'éguille, on abaisse les plus considerables pièces des accompagnemens, autant qu'on le peut; pour les moindres qui flottent dans l'humour aqueuse ou les laisse, elles se précipitent d'elles-mêmes dans la suite: aussi bien ne pourroit-on les abaisser, parceque l'éguille n'a point de prise sur elles.

Quand toutes les parcelles des accompagnemens se sont précipitées, l'humour aqueuse reprend la transparence ordinaire, & les malades recouvrent la vue: mais quand il en reste quelques-unes, ou qu'il en remonte de celles qui ont été abaissées, comme il arrive quelques-fois, (car pour le cristallin il est rare qu'il remonte, comme je l'ay dit à l'occasion des latices,) il paroît un nuage au delà de la pupille, qu'on diroit quelques fois être la même cataracte: il est pourtant aisé de reconnoître que ce ne sont que les accompagnemens, par l'inégalité de ce nuage, qui en quelques endroits est rare & transparent, & en d'autres plus serré & obscur: d'où vient aussi que quelques-fois les malades voyent comme au travers d'un crible, quand les parcelles sont nombreuses; d'autres fois comme au travers d'un petit trou, quand il se trouve quelque division dans leur milieus; quelques-fois aussi ils ne voyent qu'une grande lueur, quand il y a quelque grosse pièce

qui occupe le milieu de la pupille.

Il arrive quelques-fois que ces accompagnemens restent dans le même état, le lians & permanens corps : quand cela arrive on peut remettre l'éguille dans l'œil cinq ou six mois après, ou quand on juge qu'ils ont assez de consistance : si même il n'y avoit que quelque grosse pièce, on la pourroit remettre le cinq ou le sixième jour après l'opération. Il arrive aussi le plus souvent que ces pièces d'accompagnemens, restées ou remouées, se hâtissent & se précipitent d'elles mêmes, & ainsi l'œil s'éclaircit & reprend petit à petit son usage : on le connoît quand on les voit diminuer de jour à autre ; ainsi quand on s'en aperçoit, il n'est pas nécessaire de remettre l'éguille dans l'œil.

Ce qui est sujet à rester sur malades après de telles extractions, & même quelques-fois ensuite des laines, ce sont des petits ombres, comme des poussières, ordures ou autres choses semblables, que les malades voyent quelques-fois voltiger devant leurs yeux, quand ils les meuvent brusquement pour regarder en l'air : de ces choses ne sont que ces petites parcelles d'accompagnemens hâtées & séparées les unes des autres, qui à cause de leur légèreté sont excitées à flotter dans l'humour aqueux par le mouvement précipité des yeux : d'où vient aussi que quand les malades arrêtent leur vue sur un objet, ils voyent ces choses se précipiter & disparaître.

IV. Difficulté en suite des accompagnemens nombreux.

Lorsque les accompagnemens d'une cataracte sont :

sont flexibles & obeillants, & dans une modicque quantité, comme ceux énoncés en l'article 6. de la 4. observation du chapitre 3. on ne peut manquer de bien réussir : il y a même des cataractes qui sont dans un degré de maturité si juste & si favorable, que pour peu qu'on les touche avec l'éguille, elles se précipitent, & on n'a point d'autre peine qu'à les presser un peu de la pointe de l'éguille, pour aider à les loger au bas de la pupille. Mais quand les accompagnemens sont nombreux, ils causent plus de difficulté, quand même ils seroient flexibles & obeillants.

Quand donc on juge par les signes prognostics que les accompagnemens sont nombreux, il faut prendre garde en introduisant l'éguille, de ne l'engager que le moins qu'on pourra dans les accompagnemens : & pour cet effet quand on aura pénétré les membranes de l'œil, il en faut coucher le manche davantage du côté de la tempe, afin de conduire la pointe le plus près qu'on pourra de la partie intérieure de l'iris, prenant toutes fois garde de piquer l'iris par dessous ; & la pointe de l'éguille étant parvenuë à l'ordinaire aux deux tiers de la pupille, on agit comme je l'ay dit au chapitre 22. Ce qu'il y a de plus à observer, c'est qu'à toutes les fois qu'on relève la pointe de l'éguille, il faut s'approcher de la pupille, pour la débarasser des accompagnemens qui se replient par dessus, avant que de la porter à la partie supérieure de la cataracte : & quand elle est abaissée, il la faut loger le plus bas qu'on pourra entre le corps vitré & l'uvée, & l'y tenir allongée pendant un tems plus considérable que dans les autres cas.

caractes, puis tenir l'éguille dans la même situation qu'elle se trouve, de crainte que la changeant, on ne fasse remonter la cataracte, dans les accompagnemens de laquelle l'éguille se trouve embarassée.

Ces cataractes sont sujettes à remonter après l'opération à cause de l'abondance des accompagnemens qui augmentent beaucoup leur volume, & qui les rendent si grasses, que pour le moindre effort, elles sont repoussées vis-à-vis de la pupille : cela oblige souvent à remettre une seconde fois l'éguille dans l'œil, quatre, cinq ou six jours après l'opération, si l'inflammation n'est pas considérable.

On peut passer l'éguille par le même trou, s'il n'est point enflamé, ou si on croit le pouvoir faire, sinon, piquer en un autre endroit, pourveu que la seconde piquette que l'on fera, soit un peu éloignée de la première, afin que les deux trous ne se joignent pas s'il se faisoit encore quelque fluxion ou inflammation, & agir au reste comme la première fois.

Il ne seroit pas toujours nécessaire de les abaisser une seconde fois, parceque souvent elles se précipitent d'elles-mêmes quand dans la suite des tems leurs accompagnemens se diminuent, en se détachant : mais comme il arrive aussi quelques-fois qu'elles s'affermissent au lieu où elles sont remontrées, particulièrement quand les accompagnemens sont encore un peu tendus, & que d'ailleurs on peut douter, si elles ne se sont point trouvées adhérentes lors de l'opération, & si elles ne tiennent point encore en quelques endroits, ce qui les empêcheroit de se précipiter, il vaut

meux

meux réitérer l'opération, après laquelle elles restent le plus souvent.

Ce ne sont pas toujours les cataractes qui remontent, ce sont le plus souvent les accompagnemens qui paroissent par la pupille lorsqu'ils sont fort étendus; on les reconnoît lorsqu'on voit qu'ils flottent, ou qu'ils paroissent comme des nuages de différente consistance: ils n'occupent quelques-fois qu'une petite partie de la prunelle, alors ils nuisent très peu, ils en occupent d'autres-fois davantage, & ils nuisent. Pour l'ordinaire ils diminuent & disparaissent dans la suite: quelques-fois aussi ils demeurent dans le même état, & on est obligé de les abaisser de chef, comme on l'a vu dans la première observation du chapitre 3.

V. Difficulté au sujet des accompagnemens solides.

La plus grande difficulté qui se rencontre dans l'opération de l'abaissement des cataractes, c'est lorsque leurs accompagnemens sont solides. Cette solidité leur donnant une vertu de ressort, ils obligent souvent le cristallin à remonter en haut, si-tôt qu'il n'est plus assésé par l'éguille, & d'ailleurs ces sortes de cataractes se trouvent quelques-fois adhérentes.

Pour les abaisser on suit la méthode que je viens d'enseigner, observant seulement de les bien détacher des environs de la pupille, si elles se trouvent adhérentes, quoique rarement, & que ce soit petit à petit, afin de ne point déchirer ou dilater la pupille; car quelques-fois les accompagnemens sont si adhérens en quelques endroits de la pupille, que quand

on presse l'éguille dessus, on voit l'iris suivre le mouvement de l'éguille & la pupille changer de figure. On les doit aussi tenir sèches le plus qu'on peut quand elles sont abaissées, & si l'éguille n'est point engagée dans les accompagnemens, on la relève pour voir si elles ne remontent point, si elles remontent, on les abaisse derechef jusques à ce qu'elles demeurent.

On n'est souvent obligé de remettre l'éguille plusieurs fois dans l'œil, ces cataractes étant les plus sujettes de toutes à remonter. Je l'ay quelques-fois remise jusques à trois & quatre fois, sans qu'il en soit arrivé aucun accident, même souvent par le même trou.

Quand des accompagnemens de cette nature, ne se trouvent que dans une médiocre quantité, les cataractes réussissent plutôt : quand aussi ils sont nombreux, elles réussissent très difficilement.

Les règles que je viens d'établir pour surmonter les difficultés causées par les différens états des accompagnemens des cataractes, se doivent étendre sur tous les autres états rayens, qu'il seroit impossible de dénombrer ici : vû même qu'il est très rare que deux cataractes qui se rencontrent dans une même personne, aient une semblable consistance.

PL. Difficulté au sujet de quelques accidents qui arrivent lors l'opération.

J'ay dit sur la fin du chapitre 1. de la description de l'œil, que des nerfs, des artères & des veines qui se portent au cercle ciliaire, il y en avoit quelques rameaux, qui après avoir pénétré la cornée, faisoient deux

de trois lignes de chemin entre l'uvée & la cornée avant que de se jeter dans le cercle ciliaire.

Il arrive quelques-fois en opérant, qu'après avoir pénétré la cornée, on rencontre avec l'éguille quelques-uns de ces scions de nerfs, alors le malade ressent une douleur vive. Comme il est impossible d'éviter cette rencontre, on doit seulement prendre garde que les mouvemens de l'éguille soient lents & non précipitez afin d'épargner de la douleur au malade.

D'autres-fois on rompt quelqu'un de ces rameaux d'artères ou de veines, alors il se fait un épanchement de sang dans l'œil, qui passe quelques-fois entre l'iris & la cornée & se précipite en bas, quelques-fois aussi il trouble beaucoup l'humeur aqueuse, si l'opération se trouve laborieuse. Il n'y a point d'autre précaution à prendre, quand on commence à voir qu'il s'épanche du sang, que de terminer l'opération le plutôt qu'on pourra. Ce sang épanché se résout dans la suite, & il est rare d'en voir arriver des accidens, à moins qu'il ne se trouve en si grande quantité qu'au lieu de se résoudre il se suppure, & alors il peut corrompre les parties intérieures de l'œil, cependant je n'en ay point vû encore arriver en cette rencontre.

Dans le tems de l'opération il se fait presque toujours quelque épanchement de l'humeur aqueuse par le trou qu'on a fait avec l'éguille. Quand cet épanchement est petit ou mediocre, il n'arrive aucun changement à l'œil : mais quand il est considerable, la cornée s'affaït, l'iris se ride, & les malades ont peine à distinguer les objets, quoique la cataracte se trouve

bien abaiffée ; ce qui ébranle fouvent les Novices. On ne doit point tant s'effrayer de cet accident, cette humeur fe rengen dre allez promptement & la vûe fe rétablit, comme je l'ay dit aux chapitres 12. & 13. de la description de l'œil ; il le faut cependant éviter le plus qu'on peut ; parceque fi cette humeur s'écouloit plus confidérablement dans le commencement de l'opération, & que la cataracte fe trouvât difficile à abaiffer, on auroit beaucoup de peine à finir heureufement l'opération.

Pour cet effet on doit bien prendre garde de pefler le globe de l'œil pendant l'opération, penfant par ce moyen l'empêcher de fe mouvoir, parcequ'en le peflant ainfi on oblige l'humeur aqueufe de couler ; c'eft auffi pourquoi il ne faut point fe fervir de *Spiritus oculi*, comme quelques Auteurs le confeillent ; mais fe contenter de tenir les paupières ouvertes, comme je l'ay dit au chapitre 12. On doit auffi prendre garde en piquant le globe, que ce foit prefque perpendiculairement & non en biaisant, afin que la piquente ne foit pas plus grande que la groffeur de l'éguille, particulièrement quand on fe fert d'éguilles un peu tranchantes vers la pointe, car pour les rondes cela n'eft pas tant à appréhender. Et quand l'opération eft finie, il faut défendre au malade de fe froter ou pefler l'œil. On doit extrêmement fe défier des yeux bleus dont la cornée eft pour l'ordinaire fort mince, & par conféquent tres foyez à cet accident.

Il y a encore d'autres difficultés qu'on rencontre en opérant, dont je ne parleray pas ici, parcequ'elles ne

dépendent pas des différents états des cataractes vraies, mais des réelles ou trompeuses, dont je traiteray dans la suite.

Plusieurs observations de pratique qui ont rapport aux choses ci-dessus dites.

CHAPITRE XIV.

Première observation sur une Cataracte laiteuse.

LE 17. Octobre de l'année 1783, j'allay à Senans pour ôter une cataracte dans l'œil gauche d'un jeune garçon appelé Nicolas Vêry valet de Sébastien Coutan laboureur. Cette cataracte me paroissoit d'une bonne couleur, la pupille se dilatoit lentement & beaucoup & se resserroit de même, quand je passois la main entre l'œil & le grand jour, le sillon étoit fermé; & le malade ne distinguoit que les ombres des objets & une foible lueur. Ces signes me firent juger que la cataracte étoit menue, & d'autant plus qu'il y avoit près d'un an qu'il ne distinguoit aucuns objets, à ce qu'il me dit. Je me trompay cependant; car en introduisant l'éguille dans l'œil, je m'aperçus aussitôt que l'humeur aqueuse commençoit à blanchir, j'avantay mon éguille à l'ordinaire aux deux tiers de la pupille, je la vis un peu parceque l'humeur aqueuse n'étoit pas encore bien troublé. Et comme j'étois déjà persuadé que la cataracte n'étoit autre chose qu'une altération entière du cristallin, je ne désespéray pas d'achever l'opération. Je portay donc la pointe de mon

éguille vers la partie supérieure du cristallin, & je l'abaissay ensuite doucement, & pendant ce tems l'humour aqueuse blanchissoit davantage, je la portay une seconde fois de même, & en l'abaissant le malade me dit qu'il voyoit un grand jour; cela me fit juger que le cristallin se précipitoit: en effet, quoique l'humour aqueuse fut fort trouble, la prunelle ne me parut pas si blanche, & je vis quelle se resserroit beaucoup; ce qui me confirma que le cristallin étoit entièrement précipité. Je retiray peu de tems après mon éguille, & je pensay le malade à l'ordinaire. Quelques jours après je retournay le voir, & je trouvoy que l'humour aqueuse étoit fort claire, & qu'il distinguoit toutes sortes d'objets: je le vis encore sept ou huit jours après en passant par son village, & je le rencontray faire son ouvrage & entièrement guéry, sans qu'il parût qu'il eût jamais été incommodé de cataracte.

II. Observations sur une autre Cataracte Lente.

Le 20. Octobre 1691. j'avois abaissé une cataracte à Bernabé Constant de Vannes près saint Benoît, qui réussit comme on pouvoit le souhaiter, aussi avoit-elle toutes bonnes marques. L'œil gauche dans le même tems étoit travaillé d'une autre cataracte qui ne pouvoit pas être meure, j'en différay aussi l'opération. Au commencement d'Octobre de l'année suivante il me vint trouver. Cette cataracte me parut assez bonne & bien meure, aussi lui donnay-je jour pour l'opération au 12. dudit mois. Quand mon éguille fut dans l'œil & que je travailloy à abaisser la cataracte; je m'a-

perçus qu'en pressant dessus elle enfonçoit, & il me sembloit quelle étoit dans l'humeur aqueuse; je fis plusieurs tentatives sans avancer en rien, parce que mon aiguille ne faisoit que glisser dessus: je me déterminay à retirer un peu mon aiguille, pour porter la pointe vers le milieu de la cataracte, & en la pressant, je remplis la membrane qui recouvre le cristallin, & aussitôt une matière laiteuse s'éparche & rendit l'humeur aqueuse comme une eau dans laquelle on auroit dissout du savon: en abaissant la pointe de mon aiguille, j'aperçus le cristallin comme un gros pois qui s'abaissoit, je portay dessus l'aiguille pour le loger au bas de la pupille où il demeura. Comme je retirois mon aiguille, l'empressement que le malade eut à répondre à un de ses voisins qui lui demandoit s'il voyoit, lui fit tourner brusquement l'œil en dehors pour le regarder, cela fit que la pointe de mon aiguille rencontra le bord de la pupille & le déchira; quelques jours après l'œil s'éclaircit entièrement & le malade guérit. La pupille est restée un peu dilatée, il voit cependant de cet œil les objets proches comme de l'autre; mais les éloignés, il les voit un peu confusément, parce que la pupille ne peut assez se resserrer. Cela ne l'empêche pas de travailler aux vignes & de lire dans ses heures.

III. Observation sur une Cataracte cristalline.

En l'année 1689. le 14. May, je fis l'opération sur un nommé Claude Robert tonnelier au fauxbourg Goyet de Senne. Quand mon aiguille fut introduite dans

l'œil, la cataracte me parut se diviser en plusieurs pièces, je portay la pointe de l'éguille vers la partie supérieure & moyenne du cristallin que j'abaissay du premier coup, ensuite je travaillay à abaisser les plus considérables pièces ; j'eus beaucoup de peine à en abaisser une qui me paroissoit grande, & il en resta plusieurs autres sur lesquelles mon éguille n'avoit point de prise & qui me sembloient flotter ; je cessay mon travail & retiray l'éguille ; esperant que ces pièces se précipiteroient dans la suite. Pendant l'opération l'humeur aqueuse se brouilla un peu, & huit ou dix jours après, retournant à Setanne, je reconnus que cette humeur s'étoit éclaircie, que les moindres pièces s'étoient précipitées, & qu'il en restoit une qui occupoit le milieu & presque les deux tiers de la pupille, en manière d'un usage plus épais en son milieu ; de sorte que le malade ne voyoit qu'une grande lumière, sans pouvoir distinguer la figure des objets, mais seulement leurs couleurs, comme blanches, rouges, vertes, &c. Ce usage paroissoit branler quand le malade remuoit l'œil, ce qui me fit croire qu'il se précipiteroit bientôt : cela n'arriva qu'environ quatre mois après l'opération, comme je l'ay sçeu du malade qui me dit qu'en descendant de sa chambre pour sortir dans la rue, il fut surpris, étant dans l'allée de sa maison, de voir & de connoître les passans. Et depuis ce tems-là, il a toujours continué à travailler de son métier de Tonnelier jusques à présent avec son œil là, ayant perdu l'autre d'une autre maladie.

Dans ce tems là j'étois persuadé de ce que c'étoit que

que la cataracte ; mais je ne pouvois m'imaginer ce que ce pouvoit être que ces pièces qui s'en séparoient, ne connoissant point encore les accompagnemens.

IV. Observation sur deux Cataractes avec des accompagnemens nombreux.

Le Mardy 26. Août 1698. j'abaiſſay deux cataractes à un nommé Carlet dit du Menne Patricien entre les deux portes du faux-bourg Goyer de Sezanne. Je jugeay par les ſignes ci-deſſus, que ces deux cataractes avoient des accompagnemens nombreux, quoique nouvelles l'une & l'autre, celle de l'œil droit étant un peu plus confirmée que celle de l'œil gauche. Je commençay par celle de l'œil droit, & quand j'eus introduit mon éguille comme je l'ay dit ci-deſſus au ſujet de ces fortes de cataractes, j'eus beaucoup de peine à lui faire quitter le lieu quelle occupoit, & quand elle l'eût abandonné, j'eus encore plus de peine à le loger au bas de la pupille pour la multitude des accompagnemens qui ſ'embatoient autour de mon éguille, j'en vins cependant à bout ; mais comme je la commençois ainſi, une légère foibleſſe ſurvint au malade, & appréhendant qu'il ne tombât tout-à-fait en ſyncope, je retiray mon éguille. Quand il fut revenu de ſa foibleſſe, j'examinay ſon œil, & je vis que la cataracte étoit reſtée, & qu'il paroifſoit ſeulement un peu d'accompagnemens vers le bas de la pupille. Je travaillay enfuite à celle de l'œil gauche, qui ne me fit pas tant de peine à abaiſſer, mais elle remonta pluſieurs fois, à la fin elle demeura ſeçue. Huit jours après je retourmay le voir, & je

trouvay que ces deux cataractes étoient remouées en partie, de sorte que presque les deux tiers de chaque pupille étoient occupées par les accompagnemens & le malade ne distinguoit que tres difficilement les objets. Cela n'étoit arrivé que le cinquième jour après l'opération, à ce que me dit Monsieur Hovallier son Chirurgien ordinaire, qui en attribuoit la cause à l'impatience & à l'emportement que le malade eut ce jour là. Je ne trouvay pas à propos de les abaisser derechef, parceque je les voyois branler au moindre mouvement de l'œil, que le malade voyoit quelques-fois les objets assez bien pendant un peu de tems, que j'étois sûr quelles ne tenoient à aucune partie; & que d'ailleurs ayant resté pendant cinq jours abaissées je crus quelles ne s'affermiroient pas dans le lieu quelles occupoient. Ainsi j'esperay que quand leurs accompagnemens seroient flétris & diminuez, elles se précipiteroient derechef; ce qui arriva entièrement dans le cinquième mois ou environ après l'opération, ne s'étant précipitées que petit à petit.

V. Observation sur deux Cataractes avec des accompagnemens fébriles.

Au mois de Juin 1694. une nommée Madame Germain de Villenoze femme déjà âgée me vint trouver pour lui abaisser deux cataractes, une plus vieille & un peu jaune, l'autre un peu plus nouvelle, plus blanche & meilleure. Je lui fis l'opération chez un Bourgeois de ce lieu chez lequel elle étoit logée le trentième du même mois, & je travaillay d'abord sur la meil-

leure, que je trouvoy adhérente à la circonférence de la pupille : quand j'eus séparé les fibres qui ensoient cette adhérence, j'abaissay la cataracte avec assez de peine, & je la portay au dessous de la pupille ; mais elle n'y fut pas plutôt, quelle s'échapa de dessous mon égaille & remonta, & cela arriva plusieurs fois. Apparemment que je ne la pressois pas également, car quelques-fois s'étoit par devant mon égaille & d'autres fois par derrière quelle s'échappoit selon que je reculois en arrière ou que j'avançois en devant la pointe de mon égaille : enfin j'apuyay si juste que je la tira sujette pendant du tems, après quoi je retiray mon égaille & la cataracte resta. J'abaissay ensuite l'autre avec autant de peine, seu cas même davantage à la séparer, parceque les accompagnemens étoient si solides que je les voyois s'allonger quand je les pressois avec mon égaille. Trois jours après, la dernière abaissée remonta entièrement, je l'abaissay derechef, & je passay l'égaille par le même trou, ce qui se fit sans douleur. Le 7. Juillet suivant je trouvoy que la première abaissée étoit aussi remontée ; je remis ce même jour l'égaille dans l'œil & l'abaissay. Je piquay l'œil dans un autre endroit, parceque le trou de la première piqueure étoit couvert d'un petit grain de chair. Elle s'en retourna chez elle quelques jours après, étant guérie. Elle n'avoit pas la vue fort bonne avant que d'être travaillée de ses cataractes, à ce quelle me dit, après l'opération elle voyoit encore moins comme on le peut sager ; mais elle voyoit assez pour se conduire seule & pour connoître tous les objets communs.

On me dit depuis son retour qu'une de ses cataractes étoit un peu remouée environ un mois après l'opération, & j'ay sçeu aussi quelle s'étoit précipitée de rebief.

PL. Observation sur une opération suivie d'un épanchement considérable de l'humour aqueux, la Cataracte étant de la nature de celles évanées dans la 4. observation.

La femme d'un nommé Roger Marinot de saint Benoit & sœur painée de Bernabé Contane dont j'ay parlé dans la 1. observation, étoit travaillée de deux cataractes, une confirmée & l'autre naissante. J'operay sur la première, qui étoit à l'œil droit, le 21. Avril 1698. Les accompagnemens se trouverent nombreux, mais obéissans. Comme elle étoit presque abaissée, je ne sçais à quelle occasion cette femme tourna un peu la tête du côté gauche, & cela fit sortir mon éguille de l'œil. Embarrassé que j'étois de cet accident, je voulus remettre l'éguille par le même trou; mais cette femme n'eut pas assez de patience; je me résolus donc de piquer en un autre endroit, & le pressement que je fis pour faire entrer l'éguille, fit sortir de l'humour aqueux par le premier trou; cet écoulement continua pendant le reste de l'opération, & (quoi quelle fût tôt finie) il fut si considérable, que quand mon éguille fut retirée, la cornée transparente me parut assésée, & l'iris fort ridé. Je ne m'en donnay pas, ayant vu d'autres fois des écoulemens presque aussi considérables. Le 29. du même mois je l'allay voir, je trouvoy le globe de l'œil aussi plein qu'il étoit avant l'oper-

tion, mais la cataracte étoit remouée presque entièrement : doutant quelle se précipitât d'elle-même, je remis l'éguille par une nouvelle piqueure, & l'abaissay de rebat, après quoi elle demeura, & cette femme guérit sans accident, nonobstant les trois piqueures que l'œil avoit souffert. Le 14. May de l'année suivante je lui abaissay son autre cataracte plus heureusement que la première & sans tant de peine.

— Je ne rapporteray point d'observations sur l'épanchement de sang qui se fait quelques-fois dans l'œil dans le tems de l'opération, ni sur cette douleur vive que les malades ressentent aussi quelques-fois, quand on rencontre avec l'éguille ces ligons de nerfs qui se glissent entre la cornée & l'uvée. J'ay vu cependant plusieurs fois ces choses arriver ; mais n'en ayant jamais vu de mauvaises suites, comme je l'ay dit ci-dessus, j'ay négligé de noter les rencontres ou ces accidents me sont arrivés : ainsi il me seroit difficile de citer les personnes, de marquer les tems, & les autres circonstances particulières. On se contentera donc de ce que j'en ay dit à la 6. difficulté du chapitre précédent.

Voici trois autres observations qui feront connoître que si en s'est quelques fois trompé dans le jugement qu'on a fait de quelques cataractes que l'on a crû bonnes, & qui se trouvent mauvaises ; on l'est aussi quelques-fois dans des cataractes que l'on croit desespérées & qui réussissent néanmoins.

*III. Observation sur une Cataracte de sang au 6^e mes
jeune.*

En l'année 1683, au mois d'Octobre, François Car, rousgeur Laboureur demeurant à Font-Vanne, étant aveugle à cause de deux cataractes fit vœu d'aller en pèlerinage. Passant par Méty quelques personnes qui eurent compassion de son malheur, le conduisirent chez moi : l'ayant examiné je reconnus que l'œil gauche étoit travaillé d'une cataracte assez loisible, & je sçus de lui qu'il n'y avoit qu'environ neuf ou dix mois que la vue étoit entièrement perdue. L'œil droit étoit travaillé d'une autre cataracte d'un jaune fort foncé, & il me dit qu'il y avoit plus de douze ans qu'il n'en voyoit plus : cependant la pupille se dilatoit & se resserroit quand je passois la main entre le grand jour & son œil, & il distinguoit une tres foible lueur. Ce qui me donna quelque legere esperance de succès.

L'ayant préparé à l'opération, je la fis le 19. du même mois sur l'un & sur l'autre œil, & je commençay par la bonne cataracte, qui réussit comme je l'avois espéré. Je mis ensuite l'éguille dans l'œil droit ; mais je fus bien étonné de voir qu'en pressant l'éguille sur cette cataracte pour l'abaissér, il s'en sépara une humeur grossière, fibreuse & jaune, qui nageoit dans l'humeur aqueuse, & qui passâ même par la pupille & se logea entre l'iris & la cornée transparente. Je demeuray un peu de tems sans remuer mon éguille, pour voir ce que deviendroit cette humeur, & je n'aperçus bien-tôt quelle se précipitoit au bas de l'iris, sans quelle troublât le reste de l'humeur aqueuse. J'en vis encore par delà la pupille vers le bas, & je vis ensuite le corps de la cataracte, qui n'avoit pas encore changé

de place. Je portay donc mon éguille vers la partie supérieure & je l'abaissay sans peine, je le vis même se précipiter comme un gros pois, & quand j'apuyay l'éguille dessus pour le loger au bas de la pupille, je vis l'humeur dont j'ay parlé, qui étoit au delà de la pupille, prendre le dessus de la cataracte, & il en passa même encore par la pupille. Voyant que ce corps ne venoit pas, je retiray mon éguille, & je penlay le malade à l'ordinaire.

Le lendemain matin, l'allant visiter, je connus que cette humeur qui avoit passé la veille entre l'iris & la cornée transparente, avoit repassé par la pupille, & couvroit toute la partie antérieure du corps vitré : comme je jugeay que la situation basse en laquelle je trouvoy le malade, pouvoit avoir été la cause de ce nouveau transport, & voyant qu'il n'y avoit ni douleur, ni inflammation à l'un ni à l'autre œil, je crus qu'en lui faisant tenir une situation contraire, cette humeur se précipiteroit au bas de la pupille, je le fis lever & passer la journée dans un fauteuil. Le soir je le visitay, & je vis en effet que cette humeur se précipitoit, & qu'il y avoit déjà presque moitié de la pupille de découverte: je le fis coucher, la tête extrêmement élevée, & lui recommanday de demeurer en cette situation pendant la nuit, & le lendemain matin de se lever & de passer la journée dans son fauteuil, ce qu'il continua les jours suivans, & dans quatre jours cette matière se précipita entièrement, & recouvra ainsi la vue des deux yeux. Le dixième jour il s'en retourna chez lui si bien guéry, qu'attirant pres de son village,

il descendit de sa chaire & s'en alla seul à l'Eglise rendre grâces à Dieu de sa guérison, à ce qu'il m'a dit depuis.

J'avois lieu d'être surpris de rencontrer sous mon aiguille une humeur grossière & fluante qui accompagnoit une cataracte vicille & jaûne, que je croyois au contraire ne devoit obéir que difficilement, comme cela se rencontre ordinairement. Et ma surprise n'auroit pas été moins grande, quand dans ce temps là j'aurois connu les accompagnemens, que je n'ay bien découverts que huit ans depuis, ne faisant alors que commencer à abandonner l'opinion courante, & cette observation même fut une de celles qui me confirmèrent dans mon sentiment, puisque je vis fort distinctement le corps de la cataracte que je jugeay être le cristallin. Car comment aurois-je pu m'imaginer que des accompagnemens auroient pu se conserver si long-temps dans une consistance moyenne entre laiteuse & calcaireuse ? Je crus d'abord que cette humeur étoit un pus grossier, & que cette cataracte étoit de la nature de ces cataractes muques que j'appelleray dans la suite, purulentes, que je connoissois déjà, & je l'avois ainsi marqué dans les notes que j'avois faites alors sur cette observation : ce qui me fit appréhender que dans la suite l'œil ne se corrompît, vû la quantité de cette humeur. Mais deux ans après cet homme m'étant venu voir pour me remercier, je trouvoy son œil dans un très bon état, & comme il est encore, l'ayant vû au mois d'Avril 1700. quoique ce bon homme ait plus de soixante & dix ans ; ce qui me fit changer de sentiment.

C'est la seule cataracte vitille & jaûne, que j'aye rencontrée de cette nature; & je n'en aurois point entrepris l'opération, si cet homme n'avoit pas été aveugle. Je ne raporte pas aussi cet exemple pour servir de règle general; mais seulement pour faire connoître, qu'on réussit quelques-fois contre son attente; & que quand un homme est aveugle on peut tout hasarder, quoi qu'on n'ait qu'une légère espérance, comme l'observation suivante le fera encore connoître.

P III. Observation sur une Cataracte noire.

Le 24. Septembre 1698. j'allay à Vannes pres Saint Benoît, chez Edme Coustant frere painé des deux personnes dont j'ay parlé dans la seconde & sixième observation, pour lui abaisser deux cataractes. Celle de l'œil gauche étoit d'un blanc un peu grisâtre & meure, la pupille se dilatoit & resserroit lentement, & voyoit les ombres des objets que je passois entre son œil & le grand jour. Celle de l'œil droit étoit noire, & il y avoit tres peu de mouvement à la pupille, & par conséquent fort suspecte. Je commençay par celle de l'œil gauche dont les accompagnemens se trouverent nombreux mais obéissans, & elle demeura au bas de la pupille. L'opération faite & le malade pansé, je le voulus faire coucher, ne jugeant pas à propos de travailler sur l'œil droit pour la raison ci-dessus. Ce pauvre homme voyant cela, me pria instamment d'essayer de lui rendre la vûe de cet œil, joignit les larmes à ses prières, sa femme en fit autant; mais je ne pouvois me résoudre à entreprendre une opération que je croyois

désespérée; j'en dis les raisons à Monsieur Potier Chirurgien ordinaire du Roy qui étoit présent, afin d'en dissuader le malade, cela ne servit à rien, l'affliction redoubla, il fallut travailler. Je lui mis donc l'éguille dans l'œil, je trouvay des accompagnemens solides & en petite quantité, qui se divisoient les uns des autres comme s'ils eussent été fibreux; je séparay la cataracte le mieux que je pus & je m'efforçay de l'abaisser; mais quand je mettois l'éguille en sa partie supérieure & que je la pressois vers le bas, elle s'échappoit: je fis plusieurs tentatives en vain, elle retournoit toujours en sa même place, & voyant que je n'avançois en rien, & que l'humeur aqueuse commençoit à se brouiller, à cause d'un peu de sang qui s'étoit écoulé au dedant, je retiray mon éguille, & je pansay le malade.

Le dernier jour du même mois je l'allay voir, mais je fus bien surpris de trouver cette mauvaise cataracte précipitée au moins des deux tiers, le malade distinguoit de cet œil toutes sortes d'objets; ce qui me fit espérer quelle se précipiteroit entièrement: & celle de l'œil gauche au contraire étoit un peu remontée, mais elle se précipita depuis. Douze ou quinze jours après passant chez lui, je trouvay la cataracte noire entièrement précipitée; & ce qui est assez particulier, c'est qu'il voit beaucoup mieux de cet œil, que de celui en étoit la bonne cataracte.

Je n'aurois pu citer un autre exemple de cataracte noire, puisque c'est la seule dont je viens de parler, qui m'a bien réussi, encore plus par hazard que par mon adresse, mais j'aurois pu rapporter d'autres exemples

plus de cataractes lamenteuses semblables à celle énoncée en la seconde observation, & d'autres exemples d'opérations suivies d'épanchement de l'humeur aqueuse presque semblables à celle rapportée en la sixième observation. Si j'ay donc préféré ces exemples à d'autres semblables, ç'a été pour faire connoître deux choses.

La première : que de deux cataractes dont un même sujet se trouve travaillé en même ou en différent tems, l'une peut être loüable sans que l'autre le soit ; & que quoi qu'elles paroissent égales en bonté & quelles soient d'un même âge, elles ne se rencontrent pas toujours d'une semblable consistence.

La seconde : que l'on peut mettre les cataractes au nombre des maladies hereditaires ; puisqu'on a vu ces deux freres & leur sœur ont été travaillés de cette maladie. On ne doutera même pas que cette disposition ne leur vienne des premiers principes de leur formation, quand on sçaura que la mere de ces pauvres gens avoit pareillement été affligée de deux cataractes dont elle fut délivrée par l'opération, comme je l'ay sçeu d'eux-mêmes, qui m'ont encore assuré que leur mere leur avoit souvent dit que leur grande mere en avoit aussi été incommodée, & que cette maladie leur venoit de famille.

C'est la seule famille à la verité, où j'ay vu regner cette maladie aussi universellement. J'ay bien abaillé des cataractes à quelques personnes qui m'ont dit que leurs ayeuls ou bis-ayeuls en avoient aussi été travaillés : mais ce malheur n'étoit arrivé qu'à quelqu'un de leurs créans. Je connois deux Demoiselles de qualité sœurs jumelles, qui toutes les deux ont été assez infortunées

que d'avoit été travaillé d'une semblable maladie ; sans que personne de leur famille en ait jamais été affligé, ce qui peut aussi confirmer que les jumeaux naissent quelquefois avec de semblable dispositions, non-seulement de tempérament, mais aussi de parties.

IX. Observation sur une Cataracte de trente ans.

Sur la fin du mois de Janvier de l'année 1700. le nommé Chandelier fermier de Paray à une lieue de Troyes, me vint trouver pour me demander conseil sur une maladie qui lui étoit arrivée quelque tems auparavant à l'œil droit, & pour laquelle il n'y avoit point de remède, l'œil étant perdu entièrement. Je remarquay en même tems que son œil gauche étoit travaillé de deux maladies ; d'une cicatrice sur le milieu de la cornée transparente, restée ensuite d'une pustule de petite verole dont il avoit été travaillé en la jeunesse ; & d'une cataracte vicille de trente ans à ce qu'il m'assura, & qui étoit cependant blanche & peu laisante ; la pupille même se dilatoit & se resserroit assez aisément ; ce qui me fit croire que cette cataracte pourroit réussir nonobstant la vieillesse, & que ce malade verroit assez pour se conduire ; parcequ'une cicatrice n'occupant que le milieu de la cornée transparente, les rayons de lumière qui passeroient autour de cette cicatrice pourroient être suffisants pour lui faire distinguer les objets qui se trouveroient à côté de lui en dis moi seulement, & remis cette opération au printemps suivant, parce qu'alors la saison étoit fort favorable. Je fus quelque tems sans avoir de

ses nouvelles : mais le 11. May suivant, étant à Troyes, & cet homme l'ayant sçu, il m'y vint trouver, pour me dire qu'un nommé Deschamps Operateur ambulant avoit été chez lui & lui avoit persuadé de se mettre entre ses mains pour lui abaisser sa cataracte : ce qu'il avoit fait : mais que comme il ne voyoit point devant soi, à cause de cette cicatrice, il me venoit prier de lui dire si on pouvoit lui ôter, parcoque cet Operateur lui avoit promis que quand il seroit guéry de la cataracte, il lui ôteroit la cicatrice. Je lui répondis qu'il n'y avoit rien à faire à la cicatrice, nonobstant la promesse de son Operateur, qui au reste avoit autant bien réussi qu'on le pouvoit, en lui abaissant la cataracte, & qu'il devoit être content de se pouvoir conduire. Cette cataracte étoit à la vérité si bien abaissée, qu'il n'y paroïssoit pas la moindre partie des accompagnemens, le malade voyant au reste de la manière que je lui avois prédit.

Si j'ay rapporté en ce chapitre des observations ou la réussite a été assez favorable, qu'on ne croye pas que ce soit par ostentation : ce n'est pas là mon génie. J'avoue de bonne foi que j'ay trouvé des difficultés que je n'ay pû surmonter, & que je me suis quelques-fois trompé dans le jugement que j'ay fait de quelques cataractes. Ce que j'ay dit sur le prognostic de ces maladies, les règles que j'ay données dans le chapitre précédent, & ce que je diray dans la suite, en font des preuves : car je n'avance rien que je ne l'aye reconnu par expérience.

Je n'ay donc rapporté ces observations, que pour

confirmer les reigles de pratique que j'ay établies & pour empêcher les jeunes Chirurgiens, qui commencent à faire cette operation, de se rebater quand ils rencontreront des difficultés qu'ils n'auroient pas prévues, en leur faisant connoître qu'on les surmonte le plus souvent quand on agit avec ordre. Et je les ay rapportées suivant les differents états sensibles des cataractes, & suivant l'ordre de leur formation, sans garder celui des tems dans lesquels j'ay fait chaque observation. Ce petit nombre m'a semblé suffisant, puisqu'un plus grand auroit été ennuyeux par les fréquentes redites.

Ce qu'il faut faire après l'operation : & les moyens de remédier aux accidens qui le suivent.

CHAPITRE XV.

LE malade étant pansé en premier apareil, de la manière que je l'ay dit au chapitre 12. on lui prescrit le regime de vivre qu'il doit observer jusques à ce que le tems de la fluxion & de l'inflammation soit passé. Ce regime consiste à lui faire user de bouillons, de potages, ou panades & de quelques crûs frais, lui défendant le vin au lieu duquel on lui fera boire de la tisane commune. Le six ou le septième jour de l'operation, s'il n'est arrivé aucun accident, on lui permettra d'user de quelques hachis, ou d'autres viandes aisées à manger & de facile digestion, & de boire du vin trempé; & insensiblement on le ramènera à sa vie commune.

Le soir de l'opération on ôte la compresse de dessus son oeil, & on en applique une autre trempée dans le même collyre, ce qu'on continue dans la suite soir & matin, & même plus souvent, si elle se dessèche trop. Deux, trois ou quatre jours après l'opération, on ouvre l'œil malade pour voir si la cataracte n'a point changé de place, ou si l'inflammation n'est point considérable. On prend garde en ouvrant l'œil que la lanière ne soit point forte, de crainte d'exciter de la douleur à l'œil, qui en cet état a de la peine à souffrir le grand jour. Si on reconnoît que tout aille bien, on continue à panser ainsi le malade, jusques à ce que le tems de la fluxion & de l'inflammation soit passé, qui est ordinairement le septième jour. Pour l'ordinaire, la piqueure de l'éguille se trouve presque guérie pendant ce tems là sans autre remède, si cependant elle ne se trouvoit pas entièrement guérie, ou se serviroit alors d'un collyre fait avec quinze grains *Des trochisques blancs de Rhafis*, dissouts dans deux onces *Des eaux distillées de roses & de plourain*, dont on seroit coulet quelques gouttes tièdes dans l'œil malade cinq ou six fois par jour, pour achever de cicatrifer la playe, & par dessus on continueroit à appliquer une compresse trempée comme dessus, & ce jusques à parfaite guérison.

Le tems de la fluxion & de l'inflammation étant passé, si on juge qu'il y ait de la foiblesse à l'œil, ce qu'on connoit par un larmoyement d'humour serueuse, sans douleur & sans inflammation, ou quand il s'est écoulé de l'humour aqueuse dans le tems de l'opéra-

tion, on cesse l'usage du collyre rafraichissant, pour se servir d'un collyre fortifiant, échauffant & desséchant modérément, qu'on fait avec *Les œufs d'aspidochelone de seraiol & d'œuf d'œuf mêlés ensemble & que l'on anime avec un peu d'esprit de vin*, dans lequel collyre on trempe une compresse qu'on applique un peu chaudement sur l'œil malade & sur les parties voisines, la renouvelant de tems en tems.

Ou bien on se sert du collyre fait avec une poignée *De semences d'œuf ou de seraiol*, qu'on fait infuser dans une pinte *De vin blanc ou clair*, pendant vingt-quatre heures, distillant ensuite le tout par l'alambic de verre pour avoir seulement une eau spiritueuse dans laquelle on trempe une compresse qu'on applique comme dessus.

On se sert aussi de l'un ou de l'autre de ces collyres sur la fin de la cure, quand il s'est fait quelque épanchement de sang au dedans de l'œil dans le tems de l'opération, pour en échauffant doucement l'œil, attirer le reste de ce sang & le faire circuler plus promptement avec l'humour aqueux.

Quand il n'arrive point d'accident, le malade se trouve entièrement guéri huit ou dix jours après l'opération, ou tout au plus dans quinze jours il peut souffrir la lumière & se servir de son œil; mais quand il en arrive, il se passe quelques-fois bien du tems, avant que le malade puisse guérir.

Les plus communs symptômes qui suivent l'opération, sont la *Févre*, l'*Inflammation* & la *Douleur*. Quand ces symptômes sont légers, ils se corrigent par le collyre

lyre rafraichiffante ci-deffus renouvelle plus souvent, y ajoûte même *L'eau de merisier*, pour le rendre plus rafraichiffant, & par une diete exacte.

Mais quand ils font violents, outre ces remedes, il faut s'efforcer de diminuer & d'arrêter le progres de la fluxion, en saignant le malade au bras du côté de l'œil malade, même à la jugulaire du même côté, si la fluxion est extraordinaire. On peut aussi se servir des *Sang-froids* qu'on apliquera à la tempe, & des *Vésicatoires* derrière l'oreille. L'experience fait connoître que ces remedes generaux contribuent beaucoup à arrêter le progrès des fluxions qui se font sur les yeux, en diminuant, détournant & dérivant l'humeur qui les cause. Les lavemens émolliens & rafraichiffans donnez fréquemment pour tenir le ventre libre, qui ne s'endurcit souvent que trop dans ces rencontres, temperent aussi la violence des fluxions; aussi bien que les Apozemes & Juleps rafraichiffans.

Quand la fluxion est arrêtée, l'inflammation & la douleur cedent ensuite plus aisément. On les calme encore par les collyres adouciffans & rafraichiffans, que l'on fait avec *Les eaux distillées de fleurs de melisier, de rose & de rose*, dans quatre onces desquelles on fait infuser une suffisante quantité *De grain de lin ou de psyllium*, pour les rendre un peu mucilagineuses, & un demy scrupule *De safran*, & étant passées par un linge, on en fait couler quelques gouttes tièdes dans l'œil malade dix ou douze fois par jour; observant de tenir toujours sur l'œil une compresse trempée dans le collyre rafraichiffant susdit.

Pour la même intention, on se sert aussi *Du sang de pigeon*, que l'on coule chaudement dans l'œil : ou *Du lait de femme*, que l'on y trait chaudement, si une nourrice s'en veut bien donner la peine, sinon, on se sert de celui quelle aura trait dans quelque vase, dans lequel on mêlera un peu *De safran*, pour l'empêcher de se cailler & pour adoucir davantage, & l'ayant fait tiédir on en coule quelques gouttes dans l'œil malade, aussi souvent que dessus.

Quoique quelques Auteurs nouveaux réprouvent *Le lait*, dans les maladies des yeux, à cause qu'il est sujet à se cailler, l'expérience toutes-fois fait connoître qu'il est utile dans les playes de ces parties, quand il y a de la douleur, & dans quelques autres maladies comme je le diray dans la suite. En effet, la substance douce & balsamique, adoucit les humeurs acres, tempère la douleur, & dispose à une supuration douce & louable les membranes qui ont été piquées, qui sans cette supuration, ne peuvent se réunir comme elles le feroient si elles n'avoient pas été altérées par une humeur acre & mœdicante.

Il arrive quelques-fois que l'endroit de la piqueure s'ulcère ensuite de la fluxion & de l'inflammation; alors la douleur augmente dans tout l'œil, & par sympathie à la partie antérieure de la tête. En cette occurrence on continue les remèdes susdits, & alternativement on coule dans l'œil quelques gouttes des collyres *sarrasin*, pour mondifier & arrêter le progrès de l'ulcération.

Quand l'ulcération n'est pas bien considérable, on

qu'elle ne fait que commencer, on fait un collyre avec
Les eaux distillées de rose, de plantain & d'auréole, mêlées
 par parties égales, dans quatre onces desquelles on fait
 fondre *Deux grains de gomme arabique* en poudre pour
 les rendre mucilagineuses, & on y dissout ensuite huit
 grains *De vitriol blanc, cinq grains De sel de sucré,*
 vingt grains *Des trochisques blancs de Rhase,* & une demi
 drachme *De sucre candi.*

Quand elle est plus considérable, on ajoute au col-
 lyre susdit vingt grains *D'aloë,* dix grains *De myrte,*
 & dix grains *De safran préparé.*

On continue ces collyres jusques à ce qu'on voye
 que l'ulcère soit mondifié : apres quoi on ne se sert
 plus que d'un collyre fait avec vingt grains *Des trochis-*
ques blancs de Rhase, & une demi drachme *De sucre can-*
di, dissouts dans quatre onces des eaux susdites ren-
 dues un peu mucilagineuses par l'infusion *Des graines*
de lin, ou De psyllas, & ce jusques à parfaite guérison.

Il se forme aussi quelques-fois, à l'endroit de la pi-
 quure, une *Envoisance de chair* : quand elle est petite
 & sans douleur, on la néglige, se guérissant d'ordi-
 naire sans remède : mais quand elle est considérable
 & douloureuse, elle se traite avec les collyres qui ser-
 vent à l'ulcération, ou avec le collyre sec que l'on fait
 avec parties égales *De sucre candi & d'Iru de Florence,*
 que l'on réduit en poudre tres subtile, pour en souder
 un peu sur l'envoissance avec un tuyau de plume
 d'oie, & cela cinq ou six fois par jour.

Tous les Symptomes apaisés on fait la cure comme
 je l'ay dit-ci-devant.

Des fausses Cataractes, & premièrement du Glaucoma.

CHAPITRE XVI.

A Pres avoir décrit les cataractes vrayes, je veux dire celles qui ont toutes les qualités nécessaires pour pouvoir être abaissées; il m'a semblé à propos de décrire les fausses, c'est-à-dire celles qui n'ont point ces qualités, & qui étant des altérations particulières du cristallin, la plupart inconnues jusques à présent, ont été souvent mises par nos Auteurs au nombre des cataractes.

Et quoique je reconnoisse que ces cataractes soient incurables de leur nature, je dis qu'il est cependant nécessaire de les bien connoître, pour s'empêcher d'être trompé en les confondant avec les vrayes, & pour faire un prognostic juste & assuré de ces maladies.

Je commençay par le *Difficélement du cristallin*, connu par nos anciens Auteurs sous le nom de *Glauome*, ou *Glaucoma*, à cause de sa couleur qui est souvent d'un bleu cœlesse ou d'un verd de mer: d'où vient que quelques-uns d'eux ont appelé de ce nom les cataractes, qui pour être trop vieilles approchent quelquefois de cette couleur.

Hippocrate a connu cette maladie, comme il est aisé de le juger en lisant le commencement de son livre, *De visu*, & la fin du 31. *Aphorisme de la 3. section*: comme aussi Galien, qui en parle dans son livre, *De Oculis*, au chapitre 12. de la particule 4. où il fait voir la

différence de cette maladie d'avec la cataracte, comme je l'ay dit au chapitre premier. Il en parle encore vers la fin de son Commentaire sur l'Aphorisme susdit, au chapitre 15, de son livre, *De Aëre*, aussi vers la fin, & dans quelques autres endroits de ses ouvrages. Les Médecins qui sont venus après lui ont tenu la doctrine, qui a été suivie par nos Praticiens modernes, & qui seroit assez conforme à la vérité, s'ils ne confondoient pas parma cette maladie, celle que je décris dans le chapitre suivante.

Le *Glaucoma*, est une altération toute particulière du cristallin, par laquelle il se dessèche, diminue en volume, change de couleur & perd sa transparence, en conservant sa figure naturelle, & devenant plus solide qu'il ne doit être naturellement; & la suite de cette altération est la partie, ou au moins, une notable diminution de la vûe.

Il y a apparence que le deffaut du suc nourricier est la cause de cette altération. En effet, il est aisé de juger que lorsqu'une partie manque de nourriture, elle doit nécessairement se dessécher ou se corrompre; elle se desséche, lorsque la nourriture n'y coule pas aussi abondamment qu'il est nécessaire, alors ce n'est qu'une altération imparfaite. Elle se corrompt lorsque la nourriture est entièrement supprimée, ou que les principes de la partie même s'évalent, alors c'est une altération entière. C'est aussi ce qu'on remarque dans le *Glaucoma*; car, ou le cristallin reçoit encore un peu de nourriture, alors il se desséche simplement, conserve un peu de sa transparence, & devient de la cou-

leur de l'air, ou d'un blanc verdâtre, & c'est ce qui arrive plutôt aux vieillards : ou il n'en reçoit plus aucune, alors son altération est ennée, il perd la transparence, & devient d'un verd plus foncé, ou pâle, ou noirâtre, ou comme un grain de gresse.

Le cristallin cesse de prendre de la nourriture, quand les canaux qui la portent sont, ou trop étroits, ou obstrués, ou rompus, ou que cette nourriture est trop grossière, ou enfin quand les pores du cristallin ne sont plus proportionnez pour la nourrir. Et quoique toutes ces choses puissent arriver par de certaines dispositions particulières & naturelles du cristallin & de celle de ses canaux, & par des causes intérieures & ordinaires ; cependant le grand âge, les grandes fluxions sur tout le globe de l'œil, & les coups reçus en font aussi des causes fort communes.

Cette maladie pour l'ordinaire n'est précédée ni suivie d'aucune douleur dans son commencement, ni dans ses autres tems, à moins quelle ne soit causée par de grandes fluxions, ou autres intemperies, ou par quelques coups reçus.

A l'égard des signes du Glaucoma, ils sont aussi équivoques dans son commencement que ceux de la cataracte vraie, & que ceux de la tataracte ci-après décrite, à l'exception que la pupille n'est pas plus grande qu'à l'ordinaire & quelle conserve toujours la rondeur. Dans la suite, les malades s'imaginent voir comme au travers d'un brouillard, d'une fumée, ou d'une nébule : la maladie augmentant, on aperçoit que le cristallin change de couleur, le plus souvent il est d'un

verd blanchâtre, ou d'une couleur celste fort claire : enfin il devient d'un verd plus foncé, ou jaune, ou noire, ou d'un blanc luisant, ou d'un grain de grêle, comme je l'ay dit, & alors il perd sa transparence & la vue est entièrement ôtée.

Comme cette altération se fait sans que la membrane qui recouvre le cristallin se détruise, je dois avertir xi que dans le Glaucoma & dans les autres maladies du cristallin ou cette membrane reste entière, le cristallin altéré paroît presque toujours luisant : & c'est pour cela que les cataractes luisantes sont toujours tres suspectes, pour la crainte qu'il y a quelles ne soient de fausses cataractes, ou pour le moins quelles s'en participent.

Tant qu'il passe au travers du cristallin des rayons de lumière, le mouvement de l'uvée se conserve plus ou moins, suivant les differents degrés de la maladie : & quand il n'en passe plus, elle demeure immobile, je veux dire que son trou ne se dilate, ni se resserre, & examinant l'œil de l'une ou de l'autre des trois manières énoncées au commencement du chapitre 9.

Lorsque le Glaucoma arrive par une intemperie de tout l'œil, l'œil se diminue & dessèche, & quand c'est par une autre cause particulière, il conserve davantage sa grosseur naturelle. Chez les vieillards il diminue aussi, comme on le remarque par les rides de l'uvée, alors pour l'ordinaire les deux yeux sont affectés également.

Il arrive quelques-fois que le Glaucoma reste dans un état imparfait sans augmenter, ce qui est plus ce-

dinaire chez les vieillards : &c. comme en cet état les rayons de lumière peuvent encore passer au travers du cristallin, les malades aussi peuvent voir les objets communs, confusément toutes-fois.

Dans cette maladie, le cristallin se desséchant & diminuant en volume, paroît pour cette raison plus enfoncé que dans la cataracte vraie, &c. dans celle que je décriray ci-après.

Il est inutile, de marquer ici les différences du Glaucoma d'avec la cataracte vraie : ce que j'ay dit de ces deux maladies, suffit pour les pouvoir distinguer l'une de l'autre ; d'ailleurs il est difficile de les confondre, & la plupart de nos Auteurs ne s'y sont guère trompé, quoi qu'ils ayent compris sous cette maladie celle que je décriray dans le chapitre suivant, qui en diffère beaucoup comme je le feray voir.

Quoique plusieurs de nos Auteurs proposent des remèdes dans le commencement de cette maladie pour empêcher son progrès, l'expérience toutes-fois nous montre qu'ils y sont inutiles ; & pour moi j'ay toujours reconnu cette maladie pour incurable en tout ses états, & en cela je suis du sentiment d'Oribase rapporté ci-devant au chapitre premier, lorsqu'il dit, *Glaucoma nonis curatur non recipitur.*

Je n'ay point trouvé d'occasion d'observer cette maladie après la mort de personnes qui en fussent travaillées ; mais je l'ay examinée beaucoup de fois sur des personnes vivantes ; ce qui m'a donné lieu de faire les remarques suivantes. Voici une observation qui fera connoître jusques à quel degré le cristallin se peut dessécher.

Observation

OBSERVATION.

Étant à Sezanne au mois de Septembre 1700. Mr. Houllier Maître Chirurgien me parla d'un Matéchal du Faur-bourg de Broyes, travaillé d'une caratacte toute extraordinaire. J'eus la curiosité de voir cet homme, je me transportay chez lui avec ledit sieur Houllier. Je reconnus que le cristallin de l'œil gauche étoit si détaché, que les fibres qui forment les pellicules extérieures de ce corps, laissoient entr'elles des petites canelures, qui formoient une infinité de lignes très bien ordonnées, qui partoient du milieu de la superficie antérieure, & s'étendoient à la circonférence. La couleur de ce cristallin étoit d'un-brun jaunâtre, & quand on le regardoit au grand jour, elle paroissoit changeante. Cet homme qui est assez âgé me dit qu'il y avoit bien vingt ans qu'il avoit perdu la vue de cet œil.

1. De la Proéminence du Cristallin.

CHAPITRE XVII

UNE maladie contraire à celle ci-dessus décrite, est une excroissance démesurée du cristallin, qui n'a point été remarquée par nos Auteurs, ni même par nos Oculistes modernes, les uns & les autres la confondant avec le Glaucoma. Je l'appelleray, Proéminence, à cause que le cristallin dans cette maladie paroît éminent, & qu'il s'avance en devant.

Cette maladie est une altération toute particulière du cristallin, par laquelle il augmente en volume, perd sa transparence & sa figure naturelle, & devient plus solide qu'il ne doit être naturellement.

Si le défaut de nourriture est la cause du dessèchement du cristallin, il y a tout lieu de croire que l'excès de nourriture est la cause de la *Préobscure* : car il est aisé de concevoir qu'un suc nourricier un peu plus visqueux qu'il ne doit être, se portant abondamment par les canaux ciliaires entre le cristallin & la membrane qui le recouvre, ne circule que difficilement, je veux dire, que n'y ayant que les parties les plus subtiles & aqueuses de ce suc, qui puissent traverser les pores de la membrane qui recouvre ce corps pour se mêler avec l'humour aqueux & circuler avec elle, les parties les plus visqueuses & les plus disposées à s'unir s'amassent entre ce corps & cette membrane : ainsi ce suc échappé & étant pour ainsi dire autour du cristallin, & entre les interstices de ses fibres, s'épaissit enfin & augmente le volume de ce corps. Et cela de la même manière que le suc nourricier de l'os, s'échappant, ou à cause de quelque solution de l'os, ou à cause de la séparation du périoste, en s'épaississant & prenant corps, forme un callus, ou une exostose.

Que ce soit un suc nourricier qui soit la cause de cette maladie, il y a apparence, puisqu'il est capable d'augmenter le volume du cristallin, sans lui causer d'autre altération que celle de la perte de sa transparence, qu'on doit attribuer seulement au changement que cette humeur cause dans la disposition des parti-

de cette partie : de la même manière que les corpuscules du froid, en s'insinuant dans les pores de l'huile, de l'eau & d'autres liquents, en changeant les couleurs, & détruisent ou diminuent beaucoup leur transparence en les glaçant.

Les signes de cette maladie dans son commencement sont un peu équivoques ; mais dans son progrès ils deviennent très sensibles.

Les malades se plaignent d'une diminution de la vue de l'un ou de l'autre œil, ou de tous les deux. Le trou de l'uvée paroît un peu plus grand qu'à l'ordinaire, sans se resserrer, & le cercle de l'iris par conséquent est un peu plus étroit, sans qu'on remarque d'abord rien de blanc par de là la pupille, & jusques alors on ne peut encore distinguer cette maladie de la cataracte vraie, & de la maladie que je décriray au chapitre premier de la seconde partie, les premiers accidens de ces maladies se trouvant presque semblables. Mais dans celle-ci, quelque temps après on remarque un nuage à l'endroit du cristallin, qui augmentant de plus en plus, fait paroître le cristallin plus étacé, & d'une couleur de come blanche, polie & luisante, quelques fois la superficie est égale, & fort souvent elle est inégale. Le trou de l'uvée s'agrandit encore, & conserve la rondeur, lorsque la superficie du cristallin est égale, & quand elle est inégale & conique, ce trou n'est plus rond, mais inégal, suivant les inégalités du cristallin qui s'avance. Souvent en cet état les malades voyent une faible lueur, & quelques-fois ils n'en voyent aucune. Et quoi qu'on les qu-

posé au grand jour, même au soleil; leur pupille ne se resserre en aucune manière: comme aussi les exposant au fond d'une chambre vis-à-vis des fenêtres, ou pressant devant l'œil malade, l'autre étant fermé, la pointe de la main, ou quelque corps opaque, la pupille ne se dilate point davantage, ainsi l'uvééc est sans aucun mouvement.

Cette maladie ne cause point de douleur dans son commencement, dans son progrès, ni dans son état: si quelques-fois il s'en rencontre à l'œil ou à la tête, cette douleur à une autre cause que celle de la maladie.

C'est à cette excroissance démesurée du cristallin, qu'on doit attribuer la cause de l'immobilité de l'uvééc, & de la dilatation de son trou; parceque le cristallin ainsi disposé, s'avancant fort en devant s'appuye sur l'uvééc, & la poussant en devant l'étend & l'empêche de se resserer. Et une preuve que s'en est la seule cause, c'est qu'en cet état, les malades voyent souvent les ombres des corps opaques situés entre leurs yeux & la lumière, de la même manière que ceux qui sont travaillés de cataractes vraies, sans que leur pupille se dilate & se resserre comme dans les cataractes vraies; ce qui devoit arriver, si l'uvééc n'étoit violemment étendue par le poussement du cristallin.

Et comme l'humour qui cause la protuberance du cristallin: est poussée & s'amasse sous la membrane qui recouvre ce corps, c'est aussi à cette membrane, suivant quelle près ou résiste, que l'on doit attribuer la cause de l'égalité ou de l'inégalité que l'on remarque au cristallin.

Quoi que cette maladie semble avoir beaucoup de rapport avec la cataracte vraie, elle en diffère cependant en plusieurs choses. 1. En ce que dans la cataracte vraie, la membrane qui recouvre le cristallin, s'altère & se consume le plus souvent comme par une espèce de supuration, & dans celle-ci elle s'épaissit, s'endurcit & se fortifie. 2. Que dans la vraie cataracte, le cristallin diminue en grosseur, & dans celle-ci son volume augmente. 3. Que les additions qui arrivent en la vraie cataracte, obéissent & flottent dans l'humour aqueux, ce qui fait qu'on peut séparer le cristallin de son lieu naturel, & dans celle-ci l'humour qui se coagule autour du cristallin forme un corps solide avec lui, & l'attache aux membranes qui le renferment, d'où vient qu'il est impossible de le séparer.

Elle diffère aussi du Glaucoma. 1. En ce que dans le glaucoma, le cristallin cessant de prendre de la nourriture, il se diminue & se dessèche, & dans celle-ci au contraire, il augmente par une sur-abondance de nourriture. 2. Que dans le Glaucoma il est tantôt bleu, verd, jaune, blanc, &c. & dans celle-ci il est presque toujours de la couleur d'une corne blanche, opaque & laïusce. 3. Que dans le Glaucoma il paroît plus enfoncé & petit, & dans celle-ci il s'avance fort en devant & paroît fort grand.

Cette maladie est plus commune que le Glaucoma, & arrive à toutes sortes de personnes : elle est aussi bien moins commune que la cataracte vraie. De sa nature elle est absolument incurable, même dans son commencement, les remèdes n'y profitant en rien,

de l'opération y étant tout à-fait inutile,

Pour confirmer ce que j'ay dit de cette maladie, je veux bien rapporter les deux observations suivantes.

L. O B S E R V A T I O N.

Il y a quelques années qu'un pauvre homme aveugle me vint trouver pour lui apporter quelque secours. Son œil gauche étoit perdu depuis un long-tems, à cause d'un ulcère dont il avoit été travaillé, qui avoit laissé une cicatrice qui occupoit toute la cornée transparente : & son œil droit étoit travaillé d'une maladie semblable à celle-ci décrite, il y avoit environ un an. Ayant reconnu la maladie pour incurable ; je lui dis qu'on ne pouvoit lui rien faire : lui au contraire me sollicita fortement de lui mettre l'éguille dans l'œil, sur ce qu'un Operateur costeur qu'il avoit rencontré dans un village voisin, comme il venoit me trouver, lui avoit dit que c'étoit une cataracte & qu'il le guérirait. Ne pouvant le dissuader, & voyant qu'il étoit résolu de se mettre entre les mains de cet Operateur, & d'ailleurs considérant que l'observation que je ferois pourroit un jour être utile au public, sans que ce pauvre homme courût aucun peril, je descendis à sa saine volonté.

La maladie n'étoit pas encore dans son plus haut degré de perfection, le malade voyant une faible lueur, & distinguant les ombres des corps opaques situés contre son œil & le grand jour ; mais l'uvée étoit immobile ; ayant son trou fort dilaté & extrêmement rond.

Je me proposay de déchirer la membrane du crist-

crystallin, pour ensuite tâcher de le détacher, & de l'abaissier au dessous du trou de l'uvée, s'il n'étoit pas fortement attaché au lieu où il est naturellement situé.

Pour cet effet, je me servis d'une éguille un peu plate & tranchante que j'introduisis à l'ordinaire, & quand je fus parvenu entre l'uvée & le cristallin, & que je vis la pointe de l'éguille par de là les deux tiers du trou de l'uvée, je la haussay & abaissay, sans remarquer aucune adhérence du cristallin avec l'uvée, quoi qu'il fût fortement appuyé dessus. Je m'efforçay ensuite de rompre la membrane du cristallin, mais en vain; ce qui m'obligea d'appuyer bien fortement la pointe de l'éguille à la partie supérieure du cristallin, pour voir si je ne pourrois point le détacher en l'abaissant. Pendant cette action, je m'aperçus que j'amenois le cristallin en bas, & le malade me disoit qu'il distinguoit mieux la lumière, & effectivement alors quelques rayons de lumière pouvoient passer au travers du corps vitré qui se présentoit un peu vu-à-vu de la partie supérieure de la pupille, en suivant le mouvement du cristallin; mais je reconstrus bien-tôt qu'il ne se faisoit aucun détachement du cristallin, & que ce mouvement forcé que j'imprimois à ce corps, ne faisoit qu'affaiblir l'uvée dont je voyois le trou changer de figure, le cristallin remontant aussitôt que je relevois la pointe de l'éguille, ou qu'il s'échappoit de lui même. Enfin après plusieurs tentatives vaines, je cessay mon travail, & je pensay mon malade qui fut entièrement guéry de la piqueure de l'éguille huit jours après l'opération, dont il ne retira aucun profit; l'œil au reste

se trouvant dans le même état qu'il étoit auparavant.

II. OBSERVATION.

Quelque temps après je rencontray fortaitement le chien d'un payfan qui avoit une semblable maladie en un de ses yeux ; désirant de plus en plus découvrir la disposition du cristallin en cet état, je fis enfermer ce chien & le tuer, & j'en examinay anatomiquement l'œil. Je trouvoy le cristallin près d'une fois plus gros que celui de son autre œil, ayant une bosse inégale en devant. Sa membrane qui étoit plus épaisse, plus forte & plus polie, le tenoit fortement attaché au corps vitré : ayant coupé cette membrane, je vis l'humour épaisse & qui grossissoit ce cristallin, qui étoit blanche & avoit une solidité mediocre, à peu près comme celle d'un fromage passé, & étoit un peu visqueuse. Cette substance ne faisoit qu'un corps avec le cristallin, qui étoit pareillement blanc, peu transparent & plus solide qu'il ne devoit être naturellement, & les autres parties de l'œil étoient dans leur état naturel, à l'exception de l'uvée dont le trou étoit fort dilaté, & inégalement rond, & contre laquelle ce cristallin étoit fortement appliqué.

Par ces deux observations on peut juger de la nature de cette maladie, & du prognostic qu'on en peut faire, pour peu qu'on en fasse l'application à ce que j'ay dit ci-dessus.



1. De la Cataracte Bravante.

CHAPITRE XVIII.

C Elle en parlant des cataractes dit , que si la cataracte brante & se seroit ça & là , à peine y peut-on jamais remédier par chirurgie : mais il ne nous à point dit la nature de cette cataracte , & pourquoi elle étoit incurable : apparemment qu'il ne la connoissoit pas , puisqu'il n'auroit pas dit , à peine y peut-on remédier par chirurgie , laissant ainsi la chose douteuse ; mais auroit dit absolument , on n'y peut jamais remédier par chirurgie.

Cette maladie est aussi une altération toute particulière du cristallin , qui suit ordinairement la fonte ou la corruption du corps vitré , par laquelle il se distille , s'endurecit , blanchit ou jaunit & perd sa transparence , en conservant sa situation , & demeurant suspendu , & flottant dans les eaux.

Quoiqu'il semble que cette altération du cristallin, ait beaucoup de rapport au glaucome, l'altération du cristallin dans ces deux maladies se trouvant presque égale : je n'ay point crû devoir en traiter en parlant du glaucome , parceque la cause en est entièrement différente , & que de tous les Auteurs qui en ont parlé , & qui ont suivi Celse , aucun ne l'a pris pour un glaucome , mais véritablement pour une cataracte , selon leur manière de parler.

En exposant la cause de cette maladie, je me vois engagé de parler *De la fonte & corruption du corps vitré*, quoique je n'eusse résolu d'en traiter que lorsque j'expliquerois les maladies de cette partie; mais cette maladie du cristallin me force d'en parler ici. Ce sera donc une chose faite, & on aura recours en ce lieu quand je parleray des autres maladies du corps vitré.

Entre les maladies du corps vitré, *La fonte ou corruption*, comme on vaudra l'appeller, est la plus considérable. Elle a deux causes. La première vient d'un prompt dépôt d'humeurs sur cette partie, qui lui diminue d'abord sa transparence; ensuite ces humeurs s'aggravaient, elles détruisent les membranes & fibres délicates de cette partie, & enfin la fondent ou corrompent entièrement.

Que ce dépôt soit prompt, tous les malades affligés de cette maladie que j'ay interrogés, m'ont dit qu'ils s'étoient aperçus tout à coup de la diminution, & ensuite de la perte de leur vue. Que ces humeurs s'aggravaient, l'expérience nous fait assez connoître que les humeurs amassés en une partie, s'y fermentent & aggravaient, & consomment enfin les parties dans lesquelles elles sont épanchées.

La seconde cause de la fonte ou corruption du corps vitré, vient d'un pus qui s'amasse au dedans de l'œil, soit ensuite de quelque abcès qui se forme dans le cristallin, ou entre ce corps & sa membrane, comme je le diray dans le chapitre suivant: soit ensuite d'autres abcès qui arrivent ou à la membrane uyée, ou en la superficie intérieure de la cornée: soit enfin par un pus

qui se forme d'un sang extravasé au dedans de l'œil en suite de quelque coup, & qui n'a pu se résorber pour sa trop grande quantité. De telle manière donc que ce pus soit épanché, par son acrimonie ou son acidité, il altere, corrode, détruit & fond le corps vitré.

Ce corps étant fondu & résolu en une eau claire & jaunâtre, quand cette fonte vient par un dépôt d'humours, ou en une eau blanche & trouble, quand elle vient d'un amas de pus, cette eau se mêle avec l'humour aqueux & en détruit en même tems la viscosité, elle passe au travers des pores de la rénine & la détache de l'uvée, elle altere les conduits qui portent la nourriture au cristallin, elle pénètre la membrane qui recouvre ce corps, & la substance de ce corps même quelle corrompt enfin entièrement.

Voici les signes de cette maladie. Quand la fonte se fait par un dépôt d'humours, les malades se plaignent d'abord qu'ils ne voyent pas ou très peu; qu'on qu'alors on ne remarque aucun changement dans l'œil, hors la pupille qui est un peu plus dilatée qu'à l'ordinaire, & cette perte ou diminution de vue est quelque-fois précédée de violentes douleurs à la partie antérieure de la tête & au fond de l'œil, quelques-fois aussi les malades n'en ressentent aucune: peu de tems après on voit le cristallin fort trouble, & dans la suite il devient blanc, puis jaune, & alors au moindre mouvement de l'œil on le voit tremblotant & branlant comme une giroüette agitée d'un vent médiocre; l'iris perdant sa couleur naturelle, se ridant & se mouvant tant

tôt en arrière, & tantôt en devant, suivant qu'il est agité par ce cristallin flottant.

Et quand cette fosse est causée par un gros amas au dedans de l'œil, les signes sont presque semblables dans son commencement, à ceux des cataractes purulentes, ou des autres amas de pus que je décriray ci-après : ce qui fait qu'on ne peut d'abord certainement juger si ce sera une cataracte branlante, parcequ'on ne peut savoir si le pus aura assez de malice pour corrompre le corps vitré & altérer le cristallin : ainsi ce n'est que dans la suite qu'on s'en assure, & quand on voit que le cristallin altéré brande, comme je viens de le dire.

C'est cette agitation du cristallin qui a fait estimer à nos Anciens & à nos Modernes, que cette maladie étoit une cataracte de la nature de celles qu'on abaisse, parceque voyans branler ce corps, ils s'imaginoient que c'étoit une membrane qui flottoit dans l'humeur aqueuse : & aparemment qu'en ayant voulu tenter l'abaissement, & ayant reconnu par expérience, que ce corps étant détourné les malades ne voyoient rien, ils auroient conclu de là qu'il y avoit obstruction au nerf optique.

Cette fosse du corps vitré demeure en cet état pendant le reste de la vie, sans se communiquer aux membranes qui forment le globe de l'œil, comme je l'ay vu par expérience en beaucoup de personnes, travaillées de cette maladie, tant autres en une femme âgée de plus de soixante & dix ans, qui avoit une semblable cataracte depuis plus de trente ans,

On peut rendre raison de ce fait, si on considère que quoique le corps vitré soit détruit & le cristallin altéré, cependant l'humeur destinée par la nature pour nourrir ces corps, ne cesse pas pour cela de se filtrer par l'iris, & par le cercle ciliaire qui ne souffrent aucune altération, & que s'épanchant parmi cette fonte & ce mélange du corps vitré liquifié & de l'humeur aqueuse, elle en adoucit son acidité, & d'autant plus que pouvant circuler de même que je l'ay dit en expliquant la circulation de l'humeur aqueuse, elle peut pareillement entraîner avec elle dans la masse du sang ce qu'il y a d'acide & d'aigre.

J'ay été fort long-temps sans pouvoir connaître au vray, pourquoi dans cette maladie le cristallin altéré brankoit au moindre mouvement de l'œil; fuste d'occasion de pouvoir anatomiser un œil qui fût affecté de cette maladie: mais le 21. de Décembre de l'année 1694. je rencontray par hazard une vache qui en avoit une semblable, je la fis acheter par un boucher pour la tuer, sur l'œil de laquelle je fis l'observation suivante.

L O B S E R V A T I O N.

Ayant détaché l'œil de son orbite, & le tenant à la main, pour peu que je l'agitai; le cristallin s'agitoit aussi de toutes parts.

Je coupay la cornée transparente tout autour du cercle extérieure de l'iris, tenant le fond de l'œil en bas, & le devant en haut, pour empêcher l'humeur aqueuse de s'écouler: quand elle fut coupée, il s'en écoula environ une sixième partie, & j'aperçus alors le cris-

crystallin flottant sur l'humeur restante, & retenu dans toute sa circonférence par des membranes & des fibres.

Je versay par inclination cette humeur dans un verre, elle me parut d'une consistance d'eau jaunâtre & sans aucune viscosité, & le cristallin demeura suspendu & dans la même situation, étant seulement un peu plus enfoncé.

Je coupay ensuite la cornée en long jusques auprès de l'insertion du nerf optique, & ensuite je fendu l'uvée, & je reconnois que la rétine étoit entièrement séparée de l'uvée, & attachée par derrière au fond de l'œil, à l'entrée du nerf optique, & par devant autour du cercle ciliaire, près le cristallin: de sorte que cette membrane unoit un cône, dont la pointe étoit à l'entrée du nerf optique, & la base autour du cercle ciliaire.

Au milieu de ce cône formé par la rétine, je remarquay quelques fibres membraneuses, que je crus être la membrane extérieure du corps vitré. En effet, ces fibres toutes blanches, altérées & subtiles quelles étoient, imitoient en quelque manière le cône de la rétine, & paroissoient se continuer autour de la circonférence du cristallin.

C'étoit aussi tout ce qui restoit du corps vitré, car au reste il étoit entièrement fondu, & ne formoit avec l'humeur aqueuse qu'une même liqueur, qui remplissoit, comme je l'ay dit, tout le globe de l'œil.

Le cristallin étoit renfermé dans sa double membrane, qui me parut entière quoi qu'altérée, & étoit retenu dans l'endroit qu'il occupoit, par les fibres ciliaires qui s'attachent à cette membrane aux côtés du cris-

allin, & ces fibres sembloient être un peu allongées & beaucoup bêttes.

Je séparay ce cristallin pour le comparer à celui de l'autre œil : il étoit plus petit, fort sec, dur, jaûne, & sans humeur muccilagineuse sarrour.

Je l'examinay anatomiquement, & je reconnus que les fibres & pellicules étoient disposées de même que celles des cristallins préparés avec l'eau forte ou bouillies dans l'eau.

La cornée au reste & l'iris étoient dans leur état ordinaire, hors l'iris qui avoit perdu sa couleur naturelle.

En comparant cette observation avec la suivante, on connoîtra facilement en quoi diffère la fonte & corruption du corps vitré, causée par un dépôt d'humour sur cette partie, d'avec celle qui est causée par un amas de pus au dedans de l'œil, sans qu'il soit besoin que je m'en explique davantage.

II. OBSERVATION.

Un nommé Claude Mézat originaire de Boulage & demeurant à Brandonouvilliers, près de Bat-le-duc, âgé de 40. ans ou environ, me vint trouver le 18. Octobre 1700. pour me consulter sur une maladie qui lui étoit arrivée à l'œil droit, la moisson précédente. En même temps je remarquay que son œil gauche étoit travaillé d'une cataracte branlante, qui avoit été causée par un amas de pus au dedans de l'œil, dont la partie la plus grossière avoit pris corps en se desséchant & ce pus desséché paroît être attaché par une de ses extrémités au cristallin, & par l'autre à la cornée trans-

parene, ou je vis une blancheur qui me sembla être une cicatrice intérieure, & à l'endroit de cette blancheur, la cornée formoit une petite bosse en dehors, marque quelle étoit éminée en cet endroit par une ulcération intérieure qui avoit précédé, soit que cette ulcération eût été la suite d'un abcès de la superficie intérieure de cette membrane, & qui s'étoit ouvert en dedans, ou quelle eût été causée par l'attrimonic d'un pus qui se fut amassé en quelque autre partie intérieure de l'œil. Au moindre mouvement de l'œil, ce pus épais flottoit & branloit; & comme il n'occupoit qu'environ la moitié de la pupille, vers la partie inférieure, je voyois en même tems au travers de l'autre moitié supérieure le cristallin altéré & fort blanc floter aussi & branler. Cet œil me parut plus gros que l'autre. La cornée étoit parsemée de gros vaisseaux bleus & variqueux aux endroits du blanc de l'œil, & de quelques autres petits vaisseaux rouges en quelques autres endroits: & du reste l'humeur qui remplissoit le globe paroissoit fort transparente. Ayant interrogé cet homme, j'appris qu'il y avoit neuf ans qu'il avoit entièrement perdu la vue de cet œil, & qu'il avoit souffert pendant un an une violente douleur en cette partie.

Par ces deux observations, & ce que j'ay dit de la caracté branlante, on conçoit aisément que cette maladie est absolument incurable; & que si les malades ne voyent aucune clarté, on ne doit pas insister, que ce soit une obstruction du nerf opaque qui en soit la cause, mais la fonte ou corruption du corps vitré, & le dérangement de la rétine.

4. De la Cataracte Paroïente, ou de l'Abcez du Cristallin.

CHAPITRE XIX.

Rien ne ressemblant mieux à une cataracte vraie que l'abcez du cristallin & son ulcération, je dois traiter de cette maladie en parlant des cataractes fausses, puisqu'elle ne reçoit aucune guérison, ni par les remèdes, ni par l'opération.

Par *Cataracte paroïente* ou *Abcez du cristallin*, j'entens un amas de pus, ou dans la propre substance de ce corps, ou entre sa superficie & la membrane qui l'enveloppe, qui l'altère, le dessèche, & lui fait perdre la transparence : ainsi le cristallin se trouve en même tems affecté des trois maladies générales, qui sont l'interperie, la mauvaise conformation, & la solution de continuité.

Si on ne sçavoit par expérience que le cristallin s'abscède, il y auroit assez de lieu d'en douter ; puisque c'est un corps qui n'a aucune continuité avec les autres parties de notre corps, comme je l'ay dit lorsque je l'ay décrit, qu'il se nourrit d'une manière différente, & que les acides agissans sur lui, au lieu de le consumer & le fondre, l'endurcissent comme je l'ay montré ; cependant comme la nourriture qu'il reçoit vient du sang, on peut juger quelle en doit recevoir les mêmes qualités & quelle peut par conséquent souffrir les mêmes altérations.

Ainsi on peut dire vrai-semblablement, que les cau-

tes de l'abcès du cristallin sont semblables à celles des autres abcès de nôtre corps, & qu'une humeur impure séjourant entre ce corps & la membrane qui le recouvre, ou entre les interstices de ses fibres, soit quelle y soit coulée promptement, ou amassée petit-à-petit, se ferment, se corrompt & absécde même le cristallin.

On connoît que l'abcès se fait, par une douleur que le malade souffre au dedans de l'œil, qui est plus ou moins grande, selon que l'humeur qui la cause est plus ou moins chaude, & cette douleur s'étend quelque-fois au devant de la tête : par une inflammation au dedans de l'œil, quand l'humeur est chaude, & par un suage qu'on remarque bien-tôt au travers de la pupille.

Quelques-fois le dépôt est si subit, & cette humeur chaude se fermente si promptement, que le pus se trouve formé & presque entièrement blanc, dans l'espace de treize ou quarante heures. Et il semble alors à ceux qui ne sont pas tout-à-fait versés dans ces maladies, que ce soit une vraie cataracte, à cause de cette blancheur du pus qu'on remarque par delà la pupille, qui imite assez bien une cataracte, & de la perte de la vue qui arrive en même temps que ce pus se forme.

Je ne doute point que ce ne soit une semblable maladie qui a trompé Fernel, lorsqu'il a dit au chapitre 1. de 1. livre de la Pathologie, qu'il a vû quelque-fois une inflammation extrêmement épaisse & consouante, s'amasser en un jour. *Interdum vidi, diei, coenno crassam atque consouantem suffusionem uno die congeri.*

Ce que j'ay dit de la formation des cataractes vraies, fait assez connoître qu'il ne peut s'en former en un jour, si prompt que le dépôt de l'humour qui la cause puisse être; & qu'ainsi Fernel a été trompé par l'apparence. Car quand même on demeureroit d'accord de ses principes, on ne pourroit pas concevoir, qu'une humeur coulée entre l'uvée & le cristallin, pût prendre corps en si peu de tems, pour former selon lui une cataracte parfaite. Et pour la raison qu'il en donne immédiatement après, quand il dit; *Et ratio si crassas humores in apertis nervis reperit incidens subito abicit*; car non estiam à longum ab pupillam prolapsus repositus sustinetur tamque perfectam indurum; elle n'a aucun rapport à ce qu'il veut prouver: parceque quand une humeur pourroit tomber subitement dans le nerf optique, ou elle s'engageroit aisément à cause de la disposition de ses pores, & en même tems lui ôter son usage; il ne s'en suivroit pas pour cela, qu'une même humeur épanchée entre l'uvée & le cristallin y prît corps en si peu de tems, l'humour aqueuse avec laquelle elle se trouveroit confondue s'y opposant.

Mais lorsque l'humour qui cause cet abetz est froide, il est beaucoup plus de tems à se former, il se passe plusieurs mois, quelques-fois des années entières avant qu'il paroisse du pus; la vue est cependant empêchée, & les malades ont presque tous les mêmes signes, qu'ont ceux qui sont travaillés de cataractes vraies; ce qui fait qu'on n'en peut faire de jugement certain. Il en est de même quand l'abetz ne se fait que dans une petite partie de la superficie du cristallin, &

qu'il est d'une mauvaise nature ; parcequ'il n'uletra que petit à petit le cristallin.

On croioit que le pus est fait par la blancheur, & par la diminution des symptomes qui l'ont precedé, quand ce pus est leuable & en une mediocre quantité, le plus subtil se résout, & le plus grossier se dessèche, ensemble le cristallin, qui paroît alors comme un Glaucoma, hors qu'il n'est pas si uni, & par consequent moins luisant, & qu'il semble plus petit & plus enfoncé, à cause que la pupille se resserre davantage. Mais quand il est d'une autre nature, qu'il est malin, ou qu'il se trouve en grande quantité, il rompt la membrane du cristallin, se metle dans l'humour aqueuse, se precipite quelques-fois au bas de l'oeil, ou on le voit souvent au travers de l'uvée & par son trou, démit quelques-fois & fond le corps vitré, & alors le cristallin altéré n'étant plus soutenu beante, comme je l'ay dit au chapitre précédent, & tres souvent ce pus altère les autres parties intérieures de l'oeil, qui dans la suite s'atrophie, se corrompt & jaunit : ce qui arrive rarement sans de tres grandes douleurs de cette partie qui se communiquent même à la tête.

Quand le pus est échappé du cristallin, l'ulcère qui reste fait paroître sa superficie blanche, inégale & éloignée : l'uvée se ride, & la couleur de l'iris se convertit en une mauvaise ; son trou s'étrécit extrêmement, & souvent même change de figure ; & les malades ne distinguent que tres faiblement la lueur du grand jour.

Voilà ce que l'expérience m'a fait remarquer sur cette maladie, allez aïléz à connoître quand elle se tarde

pas à se former : mais quand elle vient lentement, elle est bien difficile à distinguer de la cataracte vraie, souvent on y est trompé, à cause de leurs signes qui sont à peu près semblables. Voici une exemple de la dernière.

OBSERVATION.

Un nommé Claude Darand, homme âgé de saint Julien du Saut, entre Ville-neuve le Roy & Jougnoy, me vint trouver le premier May 1697. son oeil droit depuis cinq ans étoit incommodé d'une tache blanche qui occupoit une partie du cristallin, semblable à une cataracte naissante; & comme le tout du cristallin conservoit encore de sa transparence, il distinguoit de cet oeil les objets communs, la lumière, les portes, les fenestres &c. & sur la cornée transparente il y avoit un ulcère superficiel, joint à une légère ophthalmie, causée par des collyres acres qu'on lui avoit donné, dont ayant cessé l'usage, il se trouva bien-tôt guéry de cette inflammation & de cet ulcère, comme je l'ay sçeu depuis.

L'oeil gauche se perdoit depuis dix-huit mois : il se aperçoit par des fils, flocons, nuages, & autres signes avant-coureurs de cataractes : le milieu du cristallin me parut d'un blanc un peu sale, & le reste de cette partie étoit de couleur d'air un peu obscur. En l'un & en l'autre, la pupille se dilatoit & resserroit, plus cependant du droit que du gauche dont il voyoit moins.

Estimay que la tache de l'oeil droit avoit été causée par une pustule ou petit abcès à la superficie du

criftallin, qui étoit guéri, dont la cicatrice blanche étoit cette tache qui demeureroit en cet état fans augmenter, & je ne me trompay pas : & que celle de l'œil gauche étoit un commencement de vraie cataracte, je me trompay comme la suite me le fit voir.

Car le 2. Avril de l'année fuivante, étant venu de rechef chez moi, je trouvay fon œil droit dans le même état que ci-devant : mais pour l'œil gauche, le criftallin m'en parut fort enfoncé, d'un blanc sale, à peu près de la couleur d'un pus épais & peu lottable, la pupille étant fort petite, irrégulière en fa rondeur, ne fe dilatant ni reflerant au grand jour, au soleil, à la chandelle, ni à l'obfcurité, ni en frotañt l'œil, ni par tout autre moyen : l'iris étoit obfcur & peu vif, & fort ridé, ne diftinguant au refle que tres foiblement la lueur du grand jour & du soleil. Toutes ces mauvaises marques me firent juger que la tache qui paroiffoit l'année précédente & que j'avois estimée être un commencement de cataracte, étoit un petit abort d'une mauvaise nature, dont le pus s'étant étendu infiniment, avoit enfin rendu le criftallin tout altéré & purulant, & que les autres parties intérieures de cet œil étoient altérées par la malice de ce pus : ce qui m'empêcha d'en entreprendre l'opération.

En effet, dans l'abcès & l'ulcération du criftallin, l'opération y est absolument inutile : car quand même on abouleroit le criftallin, ce qui n'est pas toujours impoffible, les malades ne verroient pas pour cela : parceque la membrane qui recouvre le corps vitré contracte le même vice, & que d'ailleurs le trou de l'uvé-

demeure si roffuré, que la lumière n'y passeroit qu'avec peine.

A l'égard des remèdes ils sont aussi inutiles pour ces maladies. On s'en sert seulement pour tempérer les douleurs lorsqu'elles sont violentes, & pour empêcher la fluxion. On emploie à cet effet les collyres rafraichissans & anodins, & les fomentations de pareille vertu, la saignée & autres remèdes qu'on trouvera ci-après au chapitre de l'ophtalmie & ailleurs.

Des Cataractes Mûres, ou Transparés.

CHAPITRE XX.

SI la connoissance des Cataractes fausses, est nécessaire pour s'empêcher d'être trompé en les confondant avec les Vraies; celle des Cataractes mûres, ne l'est pas moins pour s'assurer de la bonne ou mauvaise suite des opérations qu'on entreprend, & pour prévenir les malades, ou ceux à qui ils appartiennent, sur les difficultés que l'on soupçonne se rencontrer dans leur maladie.

S'il ne se rencontroit que des Cataractes vraies & des Cataractes fausses, on pourroit avec certitude approuver les uns & rejeter les autres, en observant ce que j'ay dit ci-devant: mais ces maladies ne se trouvent pas toujours ainsi disposées; souvent elles participent des Cataractes vraies & des Cataractes fausses, & sont plus ou moins mauvaises, qu'elles approchent plus ou moins des Cataractes fausses.

C'est ici la pierre d'achoppement des Chirurgiens Oculistes, qui se confiant trop en leur adresse, promettent *à tort* avec trop d'assurance à leur malades, un favorable succès de leurs opérations, sans considérer que souvent les apparences sont trompeuses. Une cataracte pour avoir de bonnes marques, n'est pas toujours bonne pour cela ; il faut examiner s'il n'y en a point de mauvaises, & qui sont celles qui prévalent, & quand elles seroient toutes bonnes, on doit suspendre son jugement. On voit bien la superficie d'une cataracte, mais on ne voit pas son fond. Si on se trompe quelques-fois au jugement d'une cataracte vraie que l'on croit confirmée, & qui dans l'opération se trouve laiteuse, ou calcaireuse, on peut avec plus de raison être trompé en une cataracte mixte, dont la superficie paroîtra bonne, & le fond sera mauvais ; ce qu'on ne connoît à la vérité, que lorsque l'éguille est dans l'œil.

Je ne veux pas pour cela dire, qu'on doive désespérer de toutes les cataractes qui ont quelques signes mauvais ; au contraire je conseille qu'on en entreprenne l'opération. On ne risque rien quand un homme est aveugle, il ne seroit être dans un pire état, & on peut lui rendre la vue ; puisqu'une cataracte un peu mauvaise peut réussir ; mais on ne doit pas trop promettre, se ressouvenant du conseil de Guy de Chauliac qui dit, en parlant des cataractes ; qu'il ne faut
 « jamais être assez imprudent, que de promettre avec
 « assurance, de guérir une cataracte ; parceque les re-
 « medes topiques ne profitent gueres ; & que l'opéra-
 « tion de l'éguille est assez douloureuse, sur tout si on a
 manqué

« marqué à bien prendre les mesures avare que de
 « s'en prendre.

La *Cataracte mixte*, sentens une certaine allocation du cristallin, qui tient de la nature de la cataracte vraie, & de la cataracte fausse, & qui a par conséquent pour cause principale, quand elle participe plus de la cataracte vraie, l'humeur qui cause cette cataracte, & pour accessoire, celle qui est la cause des cataractes fausses, & au contraire.

Comme il est difficile de déterminer les différentes combinaisons de ces causes, il est pareillement difficile de décrire juste toutes les cataractes mixtes : c'est pourquoi je me contenteray de décrire succinctement en ce chapitre les plus communes & principales. Et voici comment on les doit concevoir.

Première Cataracte Mixte qui tient de la nature du Glaucoma.

Quand l'humeur qui cause la cataracte vraie, ne coule que dans une médiocre quantité, capable d'altérer seulement la superficie du cristallin, de commencer à former les accompagnemens, & même d'altérer en quelque partie la membrane qui recouvre ce corps, & que par quelque cause inconnüe cette humeur cesse de s'écouler, il arrive que cette humeur s'adoucit & se consolide : mais comme la superficie du cristallin est déjà altérée, & que les pores sont changés, le suc nourricier ne la peut plus pénétrer ; ainsi le cristallin, sans de nourriture, se dessèche, le reste de la membrane demeure entière, & de cette manière il se fait

une Cataracte muée, qui vient de dessèchement de Crystallin.

Cette cataracte, outre les signes communs des deux maladies auxquelles elle a plus de rapport, a aussi ses particularités.

La couleur de cette cataracte est souvent inégale, à cause de l'inégalité de l'altération du cristallin; en sorte qu'une partie se trouve blanche, & une autre partie comme une eau glacée & un peu trouble.

Elle paroît plus petite & enfoncée que la vraie cataracte; & la pupille se rencontre aussi plus resserrée.

Elle est pour l'ordinaire lufante; & souvent elle est barée ou traversée.

Elle est enfin très-longtemps à se former, & souvent après cinq, six & sept ans elle n'est pas encore confirmée.

De sa nature elle est fort susçette, étant difficile à séparer, à cause de la membrane qui recouvre le cristallin, qui est presque toujours entière, & appliquée contre ce corps: souvent même il est impossible de la détacher.

Quand on peut la détacher elle réussit, n'étant guère sujete à revenir, & quand elle remonteroit, elle se précipiteroit derechef assez aisément: mais ce qui reste après que cette cataracte est abaissée, c'est un nuage par delà la pupille, causé par la membrane qui recouvre le cristallin, qui n'étant que déchirée, reste appliquée sur la balle du corps vitré, en manière d'un cauepsa blanche & extrêmement délié; & ce reste de membrane dans la suite du tems se consume pour

l'ordinaire petit à petit, & alors ce nuage disparoit. Les malades eux-mêmes s'aperçoivent de ce nuage, & un Chirurgien le distingue aisément pour peu qu'il ait bonne vue : & pour mieux s'assurer qu'il n'est produit que par la membrane qui recouvroit le cristallin, il doit regarder l'œil avec de bonnes lunettes, ou avec une loupe de verre, & il connoitra que ce n'est que cette membrane, il verra même la déchirure ou fente par laquelle le cristallin s'est échappé qui est ou longue ou d'autre figure, & comme dans l'endroit de cette fente la prunelle se trouve noire, au lieu que dans les autres endroits que cette membrane occupe, elle est un peu blanchâtre. La même chose arrive après l'opération des autres cataractes ou cette membrane ne se trouve point consummée, ou altérée en un tel degré pour se séparer entièrement & pour suivre le cristallin, comme dans la plupart des cataractes lentes & casées, & dans la suite dont je parleray dans le chapitre suivant.

Je diray encore que cette cataracte, en vieillissant devient assez souvent bonne : ce qui arrive sagement par une nouvelle fluxion de l'humeur qui cause la cataracte vraie, quelques-fois aussi elle reste mauvaise. Je ne donneray point d'exemple de celles qui ont quelque bonné & qui peuvent réussir, comme tenant plus de cataractes vraies ; mais en voici un de celles qui participent plus du glaucoma, & dont on doit le plus se défier.

I. OBSERVATION.

Un pauvre homme mandiant de Fere-en-Terrenois Diocèse de Soissons, ayant l'œil gauche perdu d'une maladie pour laquelle il n'y avoit point de remède, & l'œil droit travaillé d'une cataracte que je jugeay participer du glaucosus, me vint trouver pour me prier de les en faire l'opération.

Cette cataracte me parut blanche, modicquement luisante, petite & enfoncée : la pupille étoit aussi un peu plus petite que dans la cataracte vraie, & ne se dilatoit ny resserroit que très faiblement, quand je passois la main entre son œil & le grand jour, mais il en distinguoit l'ombre : le reste de l'œil étoit bien disposé. Quoiqu'une cataracte fût confirmée, elle étoit très suspecte, les mauvais signes prévalans sur les bons : je l'en avertis, il souhaitoit l'opération, je la fis le 12. Avril 1698.

Quand mon aiguille fut dans l'œil, je la portay plusieurs fois sur la cataracte pour l'abaisser à la manière ordinaire, mais en vain. Je retiray un peu l'aiguille pour en porter la pointe vers la partie supérieure du cristallin, que j'appuyé un peu fermement pour tâcher de rompre la membrane, & abaisser ce corps, ce que je répétay deux ou trois fois inutilement. Je fis enfin un dernier effort qui fut de piquer dans la cataracte même, & d'abaisser ensuite la pointe de mon aiguille, croyant par là déchirer plutôt la membrane qui contient le cristallin, mais il m'arriva ce que j'ay dit dans la première observation du chapitre 17. c'est-à-dire,

que par ce mouvement forcé que j'imprimois au cristallin, il s'abaissoit un peu, mais si-tôt qu'il s'échappoit de son aiguille il reprenoit sa première situation; je retiray le même mouvement, & voyant que je n'avançois en rien, je retiray mon aiguille & je pansay le malade, qui fut ensuite travaillé d'une inflammation douloureuse qui dura sept ou huit jours, dont il fut entièrement guéri aussi bien que de la piqueure le 16. jour, qu'il s'en alla sans aucun avantage de l'opération.

II. Cataracte Mixte qui vient de la protuberance du Cristallin.

Une cataracte étant commencée, quand l'humeur qui la cause cesse de fluer, ou quelle s'adoucit, que le suc nourricier du cristallin est un peu plus visqueux qu'il ne doit être; comme je l'ay supposé dans la protuberance, & qu'il ne cesse point de se porter par les conduits ordinaires entre le cristallin & la membrane, sans de circuler entièrement, ce qu'il y a de plus visqueux & de plus disposé à s'unir, s'amasse, prend corps & forme une substance plus solide que celle des accompagnemens ordinaires; augmente de cette manière le volume du cristallin, & forme ainsi une Cataracte, qui vient de *L'excroissance insensée* de ce corps.

Cette cataracte, outre les signes communs des deux maladies auxquelles elle a plus de rapport, a encore ces particuliers.

De toutes les cataractes mixtes, celle-ci est la plus tardive à se former & à mourir; & le cristallin con-

serve fort longtems une partie de sa transparence, en sorte que les malades distinguent confusément la lumière, les couleurs vives & les objets communs.

Quand elle est dans son état, elle est d'un blanc laisif, & rarement elle change de couleur si vieille quelle soit.

La pupille se trouve plus dilatée que dans les cataractes vraies, & un peu moins que dans la simple procerance; & elle ne se dilate & resserre que très faiblement, quoiqu'il passe de la lumière au travers du cristallin, plus que dans les cataractes vraies.

Cette cataracte, en vieillissant, se mentit quelques fois & est en état d'être abaissée; mais ce n'est guères qu'après cinq, six, sept & huit ans; & même davantage. Souvent aussi elle est presque incurable; parce que la membrane qui recouvre le cristallin restant entière, il est très difficile de la rompre. Et quand même en vieillissant elle changeroit de nature, par une nouvelle fluxion d'humeur, semblable à celle qui cause la cataracte vraie, qui pourroit la détacher en altérant la membrane qui la tient sujette, elle seroit encore assez suspecte, restant toujours quelque chose de la première ferocité. Voyez un exemple d'une cataracte de cette nature.

II. OBSERVATION.

Monsieur Poillard Curé de sainte Savine, Faubourg de Troyes, travaillé de deux cataractes, me fit prier de l'aller voir au commencement du printemps de l'année 1658. Ces deux cataractes me parurent blanchis-

des, faibles, grandes & assez superficielles : les pupilles étoient un peu plus dilatées que dans les cataractes vrayes, & se resserroient & dilatoient faiblement, quand je passois la main entre les yeux & le grand jour, ou que je procedois comme je l'ay dit ci-devant : il apercevoit confusément la lumière, les couleurs vives, & mêmes les objets communs : & celle de l'œil droit paroissoit la plus blanche & la plus avancée en maturité. Par ces signes je jugeay que ces cataractes étoient natures, de la nature de celle dont je fais la description, & par conséquent douteuses, je dis au malade quelles n'étoient pas en état d'être abaissées, & qu'il falloit attendre quelles fussent meilleures, auquel il consentit.

Un Operateur Oculiste renommé pour ses opérations, & à la verité habile homme, l'avoit vû avant moy, & lui avoit assuré que ces cataractes étoient fort bonnes. Il le vit encore l'été suivant, & lui assura de-rechef quelles étoient en état d'être abaissées, & quelles réussiroient ; il s'offrit même de lui faire l'opération, & je ne sçais pour quelle raison ledit Sieur Pouard le remercia. Quelque tems apres il me fit mander, de le voir quand j'irois à Troyes : je le vis & je le trouvoy résolu à souffrir l'opération. Ses cataractes ne me parurent guères meilleures que la première fois, & je doutay toujours de la réussite. Cependant faisant réflexion sur l'habileté & l'expérience de cet Oculiste, & sur le jugement qu'il avoit fait de ces cataractes, je crûs me tromper dans le mien ; mais jeûs tort : car ayant accordé au-dit Sieur Pouard de lui faire l'opéra-

tion qui fut indiquée au seize Septembre pour lui donner le tems de se préparer, je travaillay sur l'œil droit dont la cataracte paroissoit la plus confirmée & la meilleure, & mon éguille ne fut pas plutôt dans l'œil, que je reconnus la faute que j'avois faite. Il ne fut impossible de détacher le cristallin du corps vitré; quoique j'eusse déchiré ou fendu la membrane, comme je le connus par une légère blancheur de l'humeur aqueuse, qui ne pouvoit venir que de la superficie de cette cataracte dissoute dans cette humeur par le mouvement de l'éguille: je lui imprimois bien le même mouvement dont j'ay parlé dans la 1. observation du chapitre 17. mais aussi inutilement. Je cessay donc mon opération qui fut suivie de fièvre, de douleurs à l'œil, & d'une inflammation assez considérable au dehors & au dedans, & qui causa même quelque desordre, comme je le connus après que ces symptômes furent apaisés.

Pour connoître que l'impossibilité qu'il y a dans les cataractes fausses, & la grande difficulté qui se rencontre dans les mixtes, de séparer le cristallin du corps vitré, vient principalement de ce que la membrane qui le recouvre est entière, faite attention à l'expérience suivante, que j'ay faite plusieurs fois & qu'un chacun peut essayer.

J'ay piqué à différentes fois des yeux de moutons & de veaux, & ay fait à chacun tous les mouvemens nécessaires pour séparer le cristallin du corps vitré, & lui faire changer de place, sans y avoir pu réussir que rarement: ce que j'ay reconnu après avoir séparé ces
yeux

vois de leurs orbites & les avoit couverts. Aux uns je se remarquois pas la moindre impression de mon égaille, ayant seulement glissé sur la membrane: à d'autres, je trouvois la membrane un peu déchirée en quelques endroits: en d'autres ou j'avois imprimé plus fortement la pointe de mon égaille, elle étoit plus déchirée, & la superficie même du cristallin offensée, sans que pour cela aucun cristallin eût quitté sa place, parcequ'il restoit toujours plus de membrane entière qu'il se falloit pour le tenir embrassé: enfin quand j'avois de propos délibéré piqué mon égaille dans le cristallin, ou que je l'avois passée par derrière, & que j'avois fait les autres mouvemens pour l'abaisser, je le trouvois quelques-fois culbuté; mais ce n'étoit pas sans lésion du corps vitré.

Je dis donc par comparaison, que dans la cataracte vraie qui est meure, & dont la membrane qui recouvre le cristallin est pour ainsi dire séparée, le cristallin doit se séparer aisément, n'étant plus retenu que par quelques fibres qui restent entières: aussi voyons nous que dans cet état, pour peu qu'on le touche avec l'égaille, il se précipite.

Que dans une cataracte un peu moins meure & dont la membrane n'est point séparée, mais fort altérée, & prête à tomber en supuration, le cristallin doit se séparer un peu moins aisément, & c'est ce que l'expérience confirme.

Que lorsque la cataracte est encore moins confirmée, c'est-à-dire, quelle est caséuse ou même lactesce, & que la membrane ne commence qu'à s'altérer,

il est difficile de la rompre & de séparer le cristallin; cependant on en vient à bout, à cause que la matière calcaire ou laiteuse qui est au dessous, l'éloigne du cristallin; dès lors qu'apuyant la pointe de l'éguille dessus, elle s'y enfonce, la rompre & a assez de prise pour la déchirer suffisamment pour donner issue au cristallin.

Mais dans une cataracte fluide ou mixte, lorsque la membrane est saine, ou très peu altérée & entière, & quelle est appliquée immédiatement sur le cristallin, comme dans le glaucoma; ou qu'il y a très peu d'accompagnement entre elle & le cristallin, comme dans celle qui tient du glaucoma; ou que l'humeur contenue à une solidité approchant de celle de la superficie du cristallin, & quelle en fait partie augmentant son volume, comme dans la protuberance, en laquelle même la membrane du cristallin acquiert plus d'épaisseur; ou qu'étant en moindre quantité & moins solide, une nouvelle fluxion d'humeur, semblable à celle qui cause la cataracte vraie, ne l'a point encore atténuée en un degré pour quelle puisse se séparer des parties voisines, ni altérée entièrement la membrane du cristallin, comme dans celle qui tient de la protuberance; je dis qu'il est presque aussi difficile dans toutes ces rencontres, de rompre & déchirer cette membrane, & de séparer le cristallin, que dans l'expérience ci-dessus: & cela parceque la pointe de l'éguille ne peut s'enfoncer dessus & avoir assez de prise pour la déchirer, à cause de la résistance qui est au dessous. Ajoutez à cela que l'espece d'union que le cristallin contracte avec le corps vité dans le glaucoma & la protuberance;

& dans les cataractes mixtes qui en participent, l'opacité encore beaucoup à son détachement.

Ainsi on ne peut espérer un favorable succès des opérations que l'on entreprend sur les cataractes mixtes qui tiennent du glaucome, ou de la protuberance, à moins qu'elles n'en tiennent que très peu, ou qu'elles n'aient changé en quelque façon de nature, comme je l'ay dit; encore sont-elles toujours suspectes, & même celles qui tiennent de la protuberance sont presque toujours incurables.

3. *Cataracte Mixte qui tient de la Cataracte Purulente.*

Comme je n'ay point vû de cataracte mixte qui participât de la troisième espèce de cataracte fautive, & que je ne pense pas qu'il s'en rencontre: je passe à celle qui tient de la quatrième espèce, je veux dire de la cataracte purulente, qui est la plus commune des cataractes mixtes & la plus difficile à distinguer.

Pendant qu'une cataracte vraie se forme, ou quelle est presque formée, & avant que la membrane qui recouvre le cristallin soit consumée, si le suc nourricier qui continue à se porter entre cette membrane & le cristallin s'altère & se corrompt, ou s'il se rencontre quelque autre cause capable d'absceder, ou d'ulcérer le cristallin, & de corrompre les accompagnemens commencez, il se fait une *Cataracte mixte*, qui tient de l'*Abcez du Cristallin*, ou de son *ulcération*.

Quand cette espèce de cataracte participe plus de la cataracte vraie, elle en a les signes; & quand elle tient davantage de la cataracte purulente, elle en a

aussi les mêmes signes ; ainsi lorsque le pus ne se trouve que dans une petite quantité , quoi qu'une cataracte ait de bons signes , on est souvent trompé , & on ne peut même l'éviter pour la difficulté qu'il y a de distinguer la couleur du pus de celle des accompagnemens. Je n'ay pu encore jusques à présent reconnoître ces cataractes par aucuns signes particuliers, d'où vient que je m'y suis trompé comme bien d'autres , & il n'y a eû que l'opération qui m'ait éclairci de leur nature.

Lors donc qu'une cataracte paroît bonne , & qu'ayant introduit l'épaille dans l'œil , on voit aussi-tôt un pus grossier ou une matière purulente s'épancher dans l'humeur aqueuse & couler en bas , ou passer même au travers de la pupille , & se loger entre l'iris & la cornée transparente , on juge aisément que cette cataracte tient de la nature de la cataracte purulente.

On distingue le pus de la matière laiteuse & de la calcule ; en ce que la matière laiteuse blanchit & trouble tout à coup l'humeur aqueuse , que la calcule se divise par pièces , & que le pus file & se met inégalement dans l'humeur aqueuse , se dissout plus lentement dans cette humeur , & trouble plutôt la partie inférieure de l'œil que la supérieure.

Quoique cette cataracte se trouve en cet état , il ne faut pas pour cela laisser l'opération imparfaite , il faut au contraire l'achever ; (ce qui se fait à la vérité avec un peu plus de peine pour les raisons que j'ay deduits en parlant de la cataracte laiteuse) parceque si ce pus ne se mouve que dans une modique quantité , qu'il

soit loisible, & qu'il n'ait point ulcéré la partie antérieure du corps vitré sur laquelle le cristallin est fixé, l'opération ne laissera pas que de bien réussir.

Un pus qui n'a point de mauvaise qualité, pour être répandu dans l'humeur aqueuse, ne la corrompt pas pour cela, à moins qu'il ne soit dans une grande quantité; il se précipite, prend corps & se dessèche, ainsi l'œil s'éclaircit & le malade recouvre la vue.

Il n'en est pas de même quand il se trouve en grande quantité; car quoique l'opération soit bien faite, que ce pus se soit précipité, que l'œil soit éclairci, & que le malade voye, souvent dans la suite ce pus altère insensiblement l'humeur aqueuse & corrompt les parties intérieures de l'œil. On s'aperçoit de cet altération par la chaleur & la douleur que le malade ressent au dedans de l'œil & à la tête, par la couleur sombre & confuse de l'œil, par le rétrécissement de la pupille & par les rides de l'iris, & enfin par la diminution & la perte de la vue. Et quand ce pus est d'une très mauvaise qualité, en telle quantité qu'il se rencontre soit grande ou petite, il ne manque guères de causer tous ces desordres bien plus promptement & plus violemment.

Mais quand après avoir abaissé une cataracte, la partie que le cristallin a quittée reste trouble ou blanche: ce qu'on conçoit quelques-fois si-tôt que le cristallin est abaissé, quand il n'y a que très peu de pus qui le suit & que ce pus ne brouille pas beaucoup l'humeur aqueuse, & d'autres-fois seulement après que cette humeur est éclaircie, quand elle s'est brouillée

dans le tems de l'opération pour la quantité du pus, on juge que la membrane qui recouvre le corps vitré a été ulcérée par ce pus, ou au moins tachée.

Cette tache se dissipe quelques-fois en partie, particulièrement quand elle est fort superficielle, & les malades voyent comme un léger brouillard du côté de la tache: souvent ils ont peine à souffrir le grand jour, à cause des fausses réfractons qui arrivent aux rayons de lumière & qui blessent la rétine, ce qui fait que leur pupille se rétrécit beaucoup: & ils voyent mieux le soir ou quand le tems est sombre, parcequ'alors, la lumière étant foible, ils en souffrent moins, aussi leur pupille se dilate davantage: d'autres-fois elle reste dans le même état, & les malades voyent une ombre. Quand la tache est petite, ils retirent de l'utilité de l'opération, mais quand elle est grande, l'opération leur est presque inutile, ne voyant que confusément une grande lueur.

De toutes les cataractes mixtes, celle-ci est la plus aisée à abaisser, quoique l'œil se trouble quelques-fois dans l'opération; parceque la membrane du cristallin se trouvant le plus souvent consommée, ou au moins beaucoup altérée, le cristallin se sépare aisément. En voici un exemple.

III. OBSERVATION.

Le 24. Septembre 1691. j'abaissay deux cataractes à Remy Girant Charpentier demorant à Boulogne, homme âgé. Ces deux cataractes avant l'opération me parurent vraie & bonnes, leur couleur étoit d'un

blanc grisâtre ou tendré, les pupilles se dilatèrent & se contractèrent ni trop vite, ni trop lentement, & ayant eu auparavant tous les signes avant-coureurs de cataractes vraies, cependant quand mon aiguille fut dans l'œil droit, & que j'eus touché la cataracte, je vis filer un pus grossier dans une modeste quantité qui ne troubla point l'humeur aqueuse, ensuite la cataracte se sépara sans peine & se précipita à l'ordinaire, mais il resta une tache blanche à l'endroit que le cristallin occupoit, de la grandeur à peu près de la quatrième partie de la prunelle, & se trouvoit située presque au milieu.

La cataracte de l'œil gauche étoit la dernière formée, elle étoit aussi un peu moins confirmée, étant plus blanche que celle de l'œil droit. Quand j'eus introduit mon aiguille dans l'œil & que j'eus touché la cataracte, je vis aussi filer un pus, mais moins grossier que dans la première, à peu près dans la même quantité, & qui brouilla un peu l'humeur aqueuse, j'eus à cause de cela plus de peine à séparer & abaisser la cataracte, j'en vins cependant about; & comme l'humeur aqueuse étoit un peu brouillée, je ne pus voir ce qui étoit au delà.

Quelques jours après j'allay voir ce malade; je trouvai la tache de l'œil droit un peu diminuée, l'œil gauche éclairci, & au fond un nuage qui étoit presque de l'étendue de la prunelle. Dans la suite la tache de l'œil droit se diminua tellement, quelle ne paroïssoit que comme un nuage fort superficiel, & le nuage de l'œil gauche disparut presque entièrement. Le malade eut

peine pendant quelque temps à souffrir le grand jour, il ne cessa point de voir quelques objets des deux yeux, & voyoit assez pour se conduire, & pour discerner tous les objets communs.

Je me crois obligé d'avertir ici que dans ces sortes de cataractes, quoi qu'on ait bien réussi, que les yeux se soient éclaircis, & que les malades voyent ensuite de l'opération, on n'est pas toujours sûr que l'œil demeure en cet état : souvent il se corrompt & se perd, pour l'abondance ou la mauvaise qualité du pus, comme je l'ay dit ci-devant : ce qu'on attribue souvent à l'impetue du Chirurgien Oculiste, mais à tort, il n'y a point de sa faute ; & il lui est impossible d'éviter ces sortes de désordres, non plus que ceux qui arrivent ensuite d'un grand épanchement de sang au dedans de l'œil, & beaucoup d'autres qui ne dépendent pas de lui.

De déplacement forcé du Cristallin.

CHAPITRE XXI.

Cette maladie forcée du cristallin se peut encore loger au nombre des cataractes, puisque le cristallin acquiert souvent la même incanperie qui se remarque dans le Glaucoma, & qu'il empêche également la vue.

Cette espèce extraordinaire de cataracte, est une altération qui arrive au cristallin, pour avoir été séparé de son lieu par quelque coup reçu sur l'œil, au moyen duquel il se dessèche, faute de nourriture, perd sa transparence, devient blanc, & ôte la vue.

Il est aisé de concevoir qu'un coup, reçu sur l'œil, & tant avec violence toutes les parties intérieures de cet organe, rompt aisément la membrane délicate qui recouvre le cristallin, & que s'échappant de cette membrane, il est aisément poussé en devant par le corps vitré sur lequel il est appuyé, & qu'en cet état ne pouvant plus recevoir de nourriture, il faut nécessairement qu'il s'altère & se dessèche.

Les signes de cette maladie sont très apparents ; on s'en déja la cause par le rapport du malade. On regarde l'œil, si le coup est reçu, on remarque souvent du sang extravasé au dedans, qui denote qu'il y a plusieurs parties intérieures intéressées : on voit la pupille plus dilatée qu'à l'ordinaire, ce qui fait connoître que le cristallin est appuyé contre l'hvée, comme je l'ay dit en parlant de la protuberance de ce corps, elle est le plus souvent sans mouvement, où s'il y en a il est très obscur. Dans le commencement comme le cristallin est encore transparent, les malades voyent, mais fort confusément, parceque le cristallin étant plus avancé en devant qu'il ne doit, les réfractions des rayons de lumière doivent être fausses.

Tant que le cristallin est transparent on ne le peut distinguer, puisqu'on ne peut même le voir dans son état naturel : mais quand il commence à blanchir, on le distingue aisément & on le voit alors appuyé contre l'hvée : sa blancheur augmente de plus en plus, & enfin en se desséchant il diminue en grosseur & paroît sous la forme d'une cataracte, telle à peu près que le glaucome, si on ne considère que son altération, on

comme la pécuberance, si on considère la situation & la dilatation de la pupille : alors les malades ne voient plus que comme ceux qui sont atteints de vraies cataractes, c'est-à-dire l'obscurité des corps opaques lorsqu'ils sont interposés entre leurs yeux & le grand jour.

Quand le cristallin est appuyé également sur l'iris, son trou est plus ample & conserve sa figure ronde, mais lorsqu'il est appuyé inégalement par quelqu'un de ses côtés, le trou de l'iris devient oblong ou d'une autre figure.

Je ne sçais si quelqu'un a tenté l'opération de cette espèce de cataracte : mais je sçais bien que nos Auteurs l'ont reconnue pour très suspecte, & qu'ils défendent même d'y toucher. Je ne me suis jamais hasardé de la faire dans la crainte que j'ay eue que le corps vitré ne se trouvât dérangé par le coup, & que d'autres parties ne fussent pareillement intéressées, comme cela doit vraisemblablement arriver, & qu'ainsi l'opération ne fût inutile, quand bien même le cristallin auroit pu être abbaissé. Voici un exemple d'une telle maladie.

OBSERVATION.

Entre à Sezanne il y a quelques années, un jeune homme m'y vint trouver, pour me demander conseil sur un accident qui lui étoit arrivé quelques jours auparavant, jouant à la longue paume, il reçut un coup de balle sur un de ses yeux ; aussitôt il perdit l'usage de cette partie ; ne voyant que confusément la lumière. Il y eut une légère échymose au dessous de la cornée qui se dissipa bien-tôt, à la faveur d'une saignée

& de quelques legers deffendifs qu'on lui appliqua sur l'œil. Le cristallin qui étoit déjà un peu trouble, me parut appuyé sur l'uvée dans une situation égale, la pupille étoit fort dilatée & ronde, & n'avoit plus qu'un mouvement fort obscur. Comme ce cristallin étoit enco- re un peu transparent, le malade voyoit la lumière sans pouvoir distinguer aucun corps. Je lui dis mon sentiment sur cet accident.

Quatre ou cinq mois après étant retourné à Sezanne, il me vint encore trouver pour sçavoir si on ne pourroit point lui ôter cet obstacle qui l'empêchoit de voir; je trouvay alors ce cristallin d'un beau blanc, assez semblable à une cataracte louable, l'uvée dans la même disposition que ci-dessus, & le malade ne voyoit plus que comme ceux qui sont travaillés de cataractes vrayes & confirmées: l'œil ne paroissoit ni plus gros, ni plus petit que l'autre, & la couleur en étoit bonne. Et lui ayant dit qu'une telle maladie étoit trop suspecte pour en espérer un favorable succès, il se consola de la perte de son œil, sur la bonté de celui qui restoit, sans me prier davantage d'entreprendre une opération que j'avois toujours refusé de faire pour les raisons ci-dessus.

Il arrive aussi quelquesfois, (mais cela est bien rare, ne l'ayant enco- re vû que deux fois, dont la dernière étoit en un Gentil-homme blessé aussi d'une bal- le en passant à la panne,) que le cristallin ensuite d'un coup reçu sur l'œil, se porte en-devant, s'appuye sur l'uvée, dévie son trou, & diminue si considérablement la vue, que le malade ne peut distinguer les objets, & cepen-

tant le cristallin ne perd point sa transparence dans la suite. Apparemment que dans cette rencontre le cristallin n'est point séparé du corps vitré, & qu'il reçoit sa nourriture à l'ordinaire : mais que cet accident vient de ce que le corps vitré ayant été ébranlé par la violence du coup, il s'est fait solution de quelques-unes de ses fibres intérieures qui sont extrêmement délicates, & particulièrement de celles dont j'ay parlé dans le chapitre onzième de la description de l'œil, & que j'ay dit partir de différents endroits de la membrane vers la partie postérieure, & s'unir ensemble vers la partie antérieure vis-à-vis le milieu de la partie postérieure du cristallin ; au moyen de laquelle solution, ce corps a plus de disposition à s'avancer en devant, & faire avancer ainsi le cristallin.

J'ajoutéray encore ici avant que de finir ce chapitre, que j'ay vû quelques personnes travaillées de cataractes vrayes, auxquelles j'ay fait l'opération assez hastivement, qui m'ont dit ne s'être apperçues de leur maladie qu'après avoir reçu un coup sur l'œil & cela peut être. Il peut arriver qu'un coup reçu sur l'œil assez légèrement ébranle le cristallin sans rompre la membrane, & sans des-ranger ou interesser considérablement aucune autre partie ; & qu'un cristallin ainsi ébranlé se trouve plus disposé à recevoir la fluxion de l'humeur qui cause la cataracte vraie, qui est même déterminée en quelque façon par le coup à souler plutôt sur l'œil, à cause de la foiblesse qui y reste : de la même manière que nous voyons qu'une humeur humarifiante se jette plutôt sur une partie qui a reçu quelque coup :

es qui a souffert quelque extension. C'est ainsi qu'on peut concevoir la cause primitive des cataractes. Et comme elles ont les mêmes signes des autres cataractes vrais, quelles se forment dans les mêmes tems, & quelles le sont effectivement, elles se traitent aussi de la même manière.

Des taches du Cristallin, & des Imaginations Perpetuelles.

CHAPITRE XXII.

I. Des Taches du Cristallin.

A Pres avoir traité des maladies qui altèrent le cristallin en toute sa substance & que j'ay appellées cataractes, il ne me reste plus pour finir la description des maladies de ce corps, que de parler de cette altération particulière ou d'une seule partie de sa substance, que je nommeray Tache, & par occasion de dire quelque chose touchant certaines Imaginations, que j'appelleray Perpetuelles, que l'on prend souvent pour des haut-couleurs de cataractes.

Par Tache du Cristallin, j'entens une espèce de cicatrice qui est le plus souvent blanche, qu'on remarque sur la superficie, & qui blesse la vue.

Elle est le plus souvent la suite d'un tres petit abcès ou pustule qui se forme sur la superficie du cristallin, dont l'humeur étant en tres petite quantité & benigne, se résout, & se consume, sans causer d'autre altération au cristallin que celle du lieu ou cette petite pul-

tule se trouve , & cet endroit du cristallin se cicatrise ensuite.

Dans son commencement on la connoît par un nuage fort léger qui paroît sur le cristallin , & par le rapport du malade qui se plaint que sa vûe est brouillée ; dans la suite ce nuage devient plus épais & ensuite il blanchit.

On ne peut cependant dans les premiers mois affûter positivement que ce ne soit pas le commencement d'une cataracte , ou d'une ulcération ambulante du cristallin , parcequ'on ne peut juger de la nature de la pustule ; mais quand après un , deux ou trois ans cette tache reste dans le même état , on peut probablement affûter quelle y restera toute la vie.

Quand cette tache est blanche , on la voit aisément , & quand elle est noire ou tres superficielle , on ne la peut distinguer , mais on conjecture quelle y est par le rapport du malade.

Selon l'endroit que cette tache occupe , les malades semblent voir devant l'œil & en l'air un nuage qui suit l'œil en tous les lieux où la vûe se porte.

Les malades en sont plus ou moins incommodés suivant quelle est plus grande , ou plus petite , ou plus profonde , ou plus superficielle.

Les taches du cristallin ne s'effacent point , ainsi les remèdes y sont inutiles : elles n'augmentent point aussi , à moins qu'elles ne s'ulcèrent de nouveau , & elles ne s'ulcèrent pas sans qu'il se fasse une nouvelle fixation d'humeurs sur cette partie : & quand cela arrive , le cristallin s'ulcère quelques-fois cicatriciellement , & il se

forme ainsi une cataracte purulente, ou au moins une tache qui tient de la purulente.

J'ay donné un exemple de cette maladie en décrivant la maladie de l'œil droit de cet homme dont j'ay parlé dans l'observation du chapitre 19. J'en pourrois encore donner d'autres, ayant plusieurs fois remarqué de semblables taches sur différentes personnes travaillées des mêmes symptômes dont j'ay parlé, & qui sont demeurés dans le même état : mais comme plusieurs observations d'une même nature sont assez inutiles ; je me contenteray de rapporter celle-ci, pour mieux faire connoître ce que c'est que cette maladie.

OBSERVATION.

Ayant par hazard vû une vache qu'un Boucher conduisoit à la boucherie, qui avoit une semblable tache sur le cristallin d'un de ses yeux, je priay ce Boucher de m'en envoyer l'œil. L'ayant je l'ouvris, & je remarquay sur la superficie antérieure du cristallin, & un peu à côté, une tache blanche semblable à une de ces taches blanches qui restent sur la cornée transparente après les ulcères de cette partie : elle étoit de la grandeur d'une lentille, fort luisante & polie, & s'enfonçoit dans le cristallin de l'épaisseur d'un liard. La membrane qui recouroit le cristallin étoit entière, sans être aucunement tachée ou altérée à l'endroit de cette tache, & tout le reste de l'œil étoit dans une bonne disposition.

2. Des Imaginations Perpetuelles.

Les Imaginations Perpetuelles, sont de certaines ombres

comme des fils d'araignées, des points, des ailes de mouches, des flocons de laine & autres choses de cette nature, qui paroissent à une certaine distance devant les yeux, sans qu'on remarque aucun vice au dedans de leurs globes.

Je les appelle *imaginations*, à cause de leur rapport à ces imaginations qui précèdent les cataractes ; & ces personnes, parcequ'elles subsistent pendant tout le cours de la vie, sans être suivies de cataractes comme les autres.

Dans leurs commencemens, ceux qui en sont incommodés, en regardant l'eau d'un fleuve ; le ciel, une muraille blanche un peu éloignée, ou autres corps blancs, s'imaginent voir répandus en l'air un nombre infini de petits points étincelans & se mouvans dans tous les lieux où ils portent leur vue. Dans la suite ces points étincelans noircissent, & se convertissent en de petits cercles, en fils ou soies d'araignées, en ailes de mouches, flocons de laine & autres choses semblables, qui insensiblement semblent se rapprocher de leurs yeux en sorte que ces personnes jugent que ces choses sont à cinq ou six pieds & quelques-fois à un demy pied ou à un pied devant eux.

Les deux yeux n'en sont pas toujours affectés également, & quelques-fois un œil seul en est affecté sans que l'autre le soit ; mais le plus souvent ils sont tous les deux affectés en même temps. Ces ombres conservent aussi entre elles une situation égale

J'ay connu des personnes qui en étoient si incommodés, que sans y penser elles portoient leurs mains devant leurs yeux pour les détourner, & en lisant ou écrivant

devisent, il leur sembloit que ces ombres se mouvoient sur le papier.

On distingue ces imaginations de celles qui précèdent les cataractes, en ce qu'elles sont fort long-tems à se former, étant formées qu'elles augmentent peu, & qu'elles n'incommodent pas plus que seroient les choses auxquelles-elles ressemblent, si elles étoient posées entre les yeux & les objets qu'on regarde: au lieu que celles qui précèdent les cataractes augmentent tellement, qu'elles sont bien-tôt suivies d'une diminution très sensible de la vûe.

Ces imaginations, comme je l'ay dit, subsistent toute la vie, sans qu'on les puisse faire dissiper par aucuns remèdes. Ce n'est pas aussi pour les guérir que je les décris ici, c'est seulement afin qu'on puisse assûrer ceux qui en sont incommodés qu'elles ne seront pas suivies de la perte de leur vûe: pourvu que l'on sçache qu'il y a plusieurs années qu'ils en sont incommodés, sans augmentation sensible. J'en connois plusieurs qui depuis quinze & vingt ans se sont plaints à moi de telles choses, & qui sont encore à présent dans le même état.

Il est assez difficile de connoître au vray la cause de ces imaginations, & les parties de l'œil dans lesquelles elles se forment. J'ay quelques-fois pensé qu'elles provenoient d'un vice de quelques fibres de la rétine, & d'autres-fois qu'elles pouvoient avoir leur siège dans le corps vitré: mais ayant considéré leur rapport avec ces imaginations que précèdent les cataractes; que comme elles, elles sembleroient être hors de l'œil & volinger en l'air; qu'elles garde- roient une situation égale, & qu'elles subsistent pendant toute la vie. Je me suis déterminé à penser que leurs

causes devoient se rencontrer, où dans le cristallin même, puisque celles qui précèdent les cataractes y ont leur siège, où dans la membrane qui l'environne. Ce qui me fait conjecturer, où que c'est un vice de quelques fibres qui composent les pellicules extérieures du cristallin, où bien une dilatation des veines répandues par la membrane. Et ce qui me seroit le plus pencher à cette dernière opinion, c'est que j'ay connu par expérience que ceux qui dans leur jeunesse ont la vue très subtile, & qui sont exposés pendant le cours de leur vie au vent, au froid & aux autres injures de l'air, y sont plus sujets que les autres : parceque ces choses arrêtant en quelque façon, dans les veines de cette membrane, le mouvement circulaire du sang, celui qui est poussé continuellement par les artères, trouvant un obstacle qui s'oppose à son cours, étend & dilate insensiblement les vaisseaux qui le contiennent, ce qui arrive d'autant plus facilement que la texture de ces parties se trouve très délicate; & cela de la même manière que les varicotes se forment dans les autres parties de notre corps.

Voilà toutes les maladies dont le cristallin peut être affecté, du moins celles que j'ay pu connoître : car je sçay bien que beaucoup d'Auteurs lui en attribuent d'autres dont je ne feray point de mention, les croyant plutôt imaginaires que réelles. Je passe donc aux autres maladies qui attaquent les parties intérieures de l'œil, & les membranes qui forment son globe, que je décriray plus succinctement que je n'ay fait celle du cristallin.

Fin de la première Partie.

DES MALADIES DE L'ŒIL

SECONDE PARTIE.

Contenant les maladies du Corps Vitré, de l'Humour Aqueuse, de la Rétine, du Nerf optique, de l'Uvée, de la Cornée, & des Membranes qui forment le blanc de l'œil.

Des maladies du Corps Vitré.

CHAPITRE I.

Puisque j'ay commencé la description des maladies de l'œil par les intérieures, & que d'abord j'ay décrit celles du cristallin, comme étant celles qui ont donné naissance à ce présent Traité : je suivray le même ordre & je continueray cette description par les maladies dont chaque partie renfermée dans le globe de l'œil peut être atteinte ; puis je passeray à celles de la cornée & de la conjonctive, & ainsi en retrogadant j'expliqueray celles de toutes les autres parties qui sont attachées au globe & contenues dans l'orbite, & enfin je finiray par celles des angles des yeux & des paupières.

1. De la fonte & corruption du Corps Vitré.

J'ay déjà parlé De la fonte & corruption du Corps Vitré, au chapitre 18. de la première partie, & ce à l'occasion De la Cataracte Branlante, c'est pourquoi je n'en diray

rien davantage, puisque je l'ay assez expliquée en ce lieu là, & que d'ailleurs je n'ay point de remèdes à proposer pour cette maladie qui de sa nature est incurable.

2. De son extension non-naturelle.

Il y a une autre maladie que je lui attribue, & que j'aurois peine à faire connoître, si je n'en commençoit la description par les symptomes qui l'accompagnent.

J'ay vu plusieurs fois des malades qui se plaignoient d'une douleur à la partie antérieure de la tête & à l'œil, quelques-uns d'un seul côté & d'autres des deux côtés: enfans de cette douleur qui s'apaisoit en quelques-uns & en d'autres qui continuoit moins violemment, le globe de l'œil du côté de la douleur paroissoit un peu plus gros & plus éminent, la pupille se dilatoit beaucoup plus qu'à l'ordinaire sans se reserrer que tres peu & tres difficilement au grand jour ou au soleil, & la vûe se diminoit si fort qu'à peine pouvoient-ils distinguer la lumière & tres confusément les objets communs, ne pouvant même se conduire seuls. En la plupart ces accidens arrivoient sur les deux yeux, ou en même tems, ou quelques tems apres. En quelques-uns la douleur qui précédoit la diminution de la vûe n'étoit pas bien considerable, se ressençant même que quelque pesanteur en cette partie; en d'autres elle étoit violente. Quelques-fois je ne pouvois remarquer que le globe de l'œil fût plus éminent qu'à l'ordinaire, particulièrement en ceux qui avoient les yeux noirs naturellement, dont ordinairement les membranes sont plus épaisses & plus fortes, & en ceux qui en étoient travail-

les également des deux yeux : mais en ceux qui avoient les yeux bleus, ou blancs, ou gris & bien tendus, & en ceux qui n'avoient qu'un œil affecté, je remarquais plus aisément que l'œil étoit plus gros. Enfin dans la suite, à la faveur de quelques remèdes dont je parleray ci-après, & même sans remèdes, ces accidents diminuoient, & insensiblement la plupart de ces malades recouvroient la vue, en telle sorte pourtant qu'ils voyoient un peu moins bien qu'ils ne faisoient avant leur maladie.

Réfléchissant sur tous ces symptômes, je juge que le globe de l'œil ne peut être rendu plus gros & plus éminent, que par quelque humeur qui s'écoule & s'amasse au dedans de lui. Ceci posé : je dis que cette humeur n'est pas épanchée dans l'espace qu'occupe l'humour aqueux, & quelle n'en augmente pas la quantité ; parceque, si cela étoit, le globe de l'œil en seroit à la vérité bien augmenté, mais la pupille ne se trouveroit pas dilatée & presque insensible ; puisque cette humeur pouvant passer par la pupille, se logeroit également entre l'iris & la cornée transparente, & ne presseroit point par conséquent l'uvée plus d'un côté que de l'autre : ainsi l'uvée conserveroit son mouvement, & son trou la grandeur ordinaire. Où est-elle donc ? je dis qu'il y a tout lieu de croire qu'elle est renfermée dans le corps vitré, & quelle en augmente considérablement le volume.

Si on considère ce que j'ay dit au chapitre 14. de la description de l'œil, touchant la nourriture de ce corps, il sera aisé de concevoir, que si le suc nourricier qui se

filtrer continuellement par l'uvée & par le cercle ciliaire, & se porte par les fibres ou canaux vitreux au corps vitré, ou il se répand régulièrement dans toutes ses cellules, est plus visqueux & plus grossier qu'il ne doit être, en telle sorte qu'il ne puisse librement traverser les pores de la membrane extérieure de ce corps pour suivre le chemin de la circulation, il en doit nécessairement rester dans ce corps plus qu'il n'en convient pour sa nourriture & pour son extension naturelle : & parcequ'il se casse pas de s'y en porter de nouveau, il s'en suit que ce corps doit s'étendre considérablement.

Or le corps vitré ne peut s'étendre & augmenter en volume que tous les symptômes ci-dessus énoncés n'arrivent. 1. Le globe de l'œil doit paroître un peu plus gros, à moins que l'épaisseur de la cornée ne s'opose à son extension, puisque naturellement le corps vitré en occupe déjà la plus grande partie. 2. La cornée transparente doit être tendue plus éminente, parceque l'humour aqueux est poussé violemment en devant. 3. Les malades doivent ressentir de la douleur à l'œil & par sympathie à la partie antérieure de la tête, dans le commencement & dans le progrès de cette maladie, à cause de la distension des membranes du globe & de celles qui y sont renfermées, & elle doit diminuer ou s'apaiser dans l'écart, puisqu'il ne se fait plus de nouvelle extension : & cette douleur doit être moindre, quand l'extension du corps vitré est moins considérable, ou que l'humour qui l'a causée ne soit qu'insensiblement, ou ne s'annule que petit-à-petit. 4. La pupille doit être dilatée & presque immobile, parceque le corps

visé s'étendant, le cristallin qui est attaché au milieu de la partie antérieure, est avancé en devant & presse la partie antérieure de l'ovée, de la même manière que j'ay dit en parlant *De la Protrusion du Cristallin*. La vue doit extrêmement diminuer, parceque les réfractifs des rayons de lumière ne se font plus comme elles le devoient, à cause du changement de situation du cristallin, & que d'ailleurs la rétine étant pressée par le corps vitré, son sentiment en est émoussé. Enfin la vue se doit rétablir, quand la circulation de cette humeur sur-abondante se rétablit, & que ce corps revient dans son état ordinaire, à l'exception quelle doit être un peu diminuée, puisqu'un si grand changement ne peut se faire dans le corps vitré, sans qu'il y aie quelque léger désordre, & dans les autres parties du globe qui ont souffert.

Si l'humeur qui remplit & étend le corps vitré, ne s'altère pas pendant quelle y séjourne, c'est une marque quelle est pure & naturelle, & que ce n'est que le suc nourricier de cette partie, comme je l'ay supposé, qui ne peche que parcequ'il est trop visqueux, & qu'il ne peut commodément circuler : autrement si c'étoit quelque humeur étrangère, acide & maligne, qui se mêloit parmi ce suc, elle l'altérerait & causeroit la fonte de ce corps, comme je l'ay dit ci-devant en parlant *De la cataracte Brulante*.

Cette maladie dans son commencement est fort difficile à distinguer *De la Protrusion du Cristallin*. même *De la cataracte rouge*. en ayant presque les signes : tout dans la suite, comme on voit que son progrès est

plus prompt, sans qu'il paroisse d'altération dans le cristallin, & qu'étant dans son état, quelque tems après les malades commencent à distinguer un peu mieux la lumière, on s'assure de sa nature.

Les hommes d'une constitution melancholique & arthritique, sont quelques-fois travaillés de cette maladie; mais les personnes qui y sont les plus sujettes, ce sont les femmes grosses qui approchent d'une telle constitution, & chez lesquelles cette maladie commence quelques-fois dès le second mois de leur grossesse & continue souvent jusques après leurs couches; & les filles qui ne sont point réglées ou mal-réglées; auxquelles elle dure aussi quelques-fois quatre & cinq mois.

Nos Praticiens confondent cette maladie avec la Goutte sereine, à cause qu'il ne paroît point d'autre vice dans l'œil hors la dilatation de la pupille; mais j'en feray voir la différence en parlant de cette autre maladie. Sennert s'y est aussi trompé, & c'est certainement cette maladie qu'il décrit comme maladie du nerf optique au chapitre 37. de la 2. section du 1. livre de la 2. partie de la pratique de Medecine, lors qu'il dit: *Congestio hoc malum, quod oculi plene clari apparent, nebulæ tunc in se animadvertitur, nisi quod pupilla nigra, & amplius apparet.* Et quoi qu'il ne fasse pas mention des autres signes dont j'ay parlé, ceux qu'il rapporte de la noirceur & de l'étendue de la pupille suffisent, pour faire distinguer cette maladie de la goutte sereine. De plus l'observation qu'il a faite dans quelques femmes grosses travaillées de cette maladie, qui leur avoit duré

quatre

quatre, cinq, & six mois, & en quelques-unes ^{les} jusqu'à
après leurs couches, & qui étoit ensuite cessée d'elle-
même, me confirme dans mon opinion.

Cette maladie ne se guérit pas toujours : quand l'hu-
meur qui la cause est trop visqueuse, & qu'au lieu de
se résoudre & de reprendre son chemin ordinaire elle
se congesse, elle est souvent incurable ; mais quand
elle s'aigrit, devient plus froide & peut circuler, elle
est curable. On le connoît si-tôt quelle est dans son
état ; car si les malades voient encore quelque lumière,
& que quelque tems après ils commencent à distinguer
un peu mieux les objets, c'est un très bon signe.

Pour la cure de cette maladie, on juge bien que dans
le commencement & dans le progrès ; les saignées du
bras & de la jugulaire, même de l'artère des tempes,
& celles du pied lorsqu'il y a suppression d'hémorroïdes
dans les hommes, ou de mois dans les femmes ou fil-
les, conviennent s'il y a plénitude : que le caustère au
demi-cercle de la tête entreteuu ouvert pendant plusieurs
mois, les vesicatoires devant ou derrière les oreilles,
& autres remèdes de cette nature qui évacuent & dérivent,
& que l'on doit employer suivant la violence de
la maladie & les forces du malade, sont aussi utiles
dans le progrès de cette maladie : de même que dans
l'état & sur le déclin, les purgatifs universels que l'on
dispose suivant le tempérament du malade, ensuite
les spécifiques que l'on croit purger plus particulière-
ment la tête & les yeux, parcequ'ils incisent davantage
les humeurs, les attirent des parties éloignées, & les
purgent ensuite, tels que sont les psyllales. *Sae quibus.*

qui se donnent depuis un scrupule jusques à une drachme apres le premier sommeil ou le matin à jeun, Celles de *Mare avec l'Agaric*, celles d'*Agaric*, les *Cochéris* ou autres qui se donnent de même & en même dose.

Ces purgans se retirent de six ou de huit en huit jours, & même plus souvent si on le juge nécessaire. A l'égard des femmes grosses on ne les doit donner qu'avec prudence, & toujours suivant le conseil de Messieurs les Medecins. Dans les jours d'intervalle, l'usage de la décoction D'une once de racines de *Sassa-parille*, & d'une demi once de celle de *Desquart*, infusées & cuites dans deux pintes d'eau jusques à la diminution d'un quart, dont on fait prendre au malade deux verres le matin & avant le soir à quatre ou cinq heures loin de ses repas, pendant quinze jours ou trois semaines, est utile pour en consommant & poussant par transpiration les humeurs, diminuer en même tems celle qui est épaissie dans le corps vicié.

Voilà les remedes dont je me suis servi assez utilement dans cette maladie. Pour les fomentations & les collyres, je les crois inutiles dans cette rencontre, & dans quelques autres maladies des parties intérieures de l'œil : du moins je ne me suis pas encore aperçeu qu'ils soient d'un grand secours : si cependant on s'en veut servir, on peut employer ceux qui attendent & résolvent.

Y De la *Sclérotic* & autres maladies du Corps Vicié.

La *Sclérotic* de continuité du Corps Vicié, soit quelle arrive par un coup rogea sur l'œil, qui brise & rompt ce

corps, soit par la playe de l'œil faite avec un instrument pointu ou tranchant, soit par l'érosion d'une matière purulente épanchée dans l'œil, se met au nombre de ses maladies : mais comme dans ces rencontres, cette partie n'est pas seulement affectée, mais aussi les voiles, & que la suite de ces maladies communes est la *Confusion & destruction de l'œil*, je n'en parleray qu'au chapitre huitième.

On lui en attribue encore quelques autres : comme lorsqu'il diminue en volume faute de nourriture ; mais cette maladie se doit rapporter à l'*Atrophie* de tout l'œil, dont je parleray au chapitre 7. & lorsqu'il devient plus obscur, ce que je n'ay point encore observé, c'est pourquoi je n'en diray rien, non plus que de sa situation changée.

On veut aussi que la membrane qui le recouvre & le cristallin, ait ses maladies ; quelle devienne plus épaisse lorsqu'elle s'abreuve de trop d'humour, ce qui lui fait diminuer de sa transparence : quelle se relâche & se ride : quelle soit travaillée de petites pustules, de petites ulcères & de petites cicatrices : d'où on fait naître des diminutions de vue, dont le nom seul fait l'essence : mais je ne reconnois point d'autres maladies de cette membrane, que celles dont j'ay parlé, en traitant des différentes altérations du cristallin & du corps vitré, & celles qui lui arrivent par la destruction des autres parties intérieures de l'œil, ou par les matières purulentes épanchées dans le globe ; ainsi ce sont toutes maladies communes dont il est inutile de parler en particulier.

Des Maladies de l'Humeur Aqueux.

CHAPITRE II.

1. De son abondance non-naturelle.

L'Humour aqueux pèche, lorsqu'elle est en trop grande quantité. L'inflammation des parties extérieures de l'œil en est souvent la cause; parceque le sang étant arrêté dans les veines, l'humour aqueux ne peut circuler librement, ce qui fait quelle séjourne dans le globe & l'étend. Les grands dépôts d'humours purulentes & visqueuses sur l'œil augmentent aussi cette humeur.

On connoît cette maladie, quand le globe de l'œil est un peu plus gros & plus éminent qu'à l'ordinaire; par la difficulté de voir; par l'étendue naturelle de la pupille; & par la présence des maladies qui la causent & dont celle-ci n'est qu'un symptôme.

Quand l'inflammation cesse, la circulation de cette humeur se rétablit, & l'œil se remet dans l'état qu'il étoit; ainsi la trop grande quantité de l'humour aqueux qui fait les inflammations des parties extérieures de l'œil cause d'elle-même peu de désordre: mais quand elle est causée par de grands dépôts d'humours, souvent elle s'alère & se corrompt, de même que les autres parties intérieures.

Pour la cure de cette maladie, il n'y a rien de particulier à ajouter au traitement des maladies principales dont elle dépend: ainsi voyez les chapitres 8 & 12. suivants.

1. De sa diminution & de son écoulement.

Elle péche encore lorsqu'elle se diminue, ou quelle s'écoule. Sa Diminution arrive ou par une extrême vieillesse, ou par une violente maladie, ou par l'atrophie de l'œil : & elle s'écoule par la ponction, les playes & les ulcères qui pénètrent la cornée. Et de quelque manière que cette diminution se fasse, l'œil s'affaiblit, l'iris se ride & quelques-fois la cornée, & les malades discernent difficilement les objets.

Quand cette diminution arrive par une extrême vieillesse, il est très rare que cette humeur se reengendre dans une quantité suffisante pour tout le globe de l'œil étendu comme il étoit auparavant & je ne l'ay point vu arriver, on en cite cependant des exemples.

Quand c'est par une violente maladie, cette humeur se rétablit quand le malade revient en convalescence.

Quand c'est par une atrophie de tout l'œil, il ne se fait aucune réparation.

Et quand cette humeur s'est écoulée par quelque ponction de l'œil, ou par quelque playe ou ulcère, elle se reengendre si-tôt que la ponction, ou la playe, ou l'ulcère ne sont plus assez ouverts pour la laisser écouler, & la vûe se rétablit, à moins que toutes ces choses n'ayent causé d'autres désordres, ou que l'écoulement n'ait été extraordinaire.

J'ay donné la raison de cette réparation au chapitre 14. de la description de l'œil, & j'ay rapporté un exemple de cette même réparation en la 6. observation du chapitre 14. de la première partie. Dans la suite j'en

raporteray encore quelque autre en parlant des playes de la cornée & de ses ulcères.

Comme cette réparation dépend entièrement de la nature, on n'emploie point d'autres remèdes que ceux qui conviennent aux playes, aux ulcères ou autres maladies qui la causent.

3. De sa viscosité viciée.

C'est aussi un vice, quand cette humeur est plus ou moins visqueuse quelle ne doit être naturellement. Quand elle est plus visqueuse, elle rend l'œil un peu moins clair & brillant, & quand elle l'est moins, il paroît plus clair. Ces vices sont des suites de la disposition générale de la masse du sang : & j'ay remarqué plusieurs fois en ouvrant des yeux d'animaux, que ceux qui avoient des abcès ou tumeurs schirreuses dans les entrailles, l'humeur aqueuse dans ceux là, n'avoit pas plus de viscosité que l'eau commune. Ces vices ne demandent aucun remède particuliers.

Des Maladies de la Rétine.

CHAPITRE III.

1. De l'Avuglement de nuit.

SI la rétine est un développement, ou plutôt un tissu délié & fort tendre des fibres molles & molleuses du nerf optique, comme je l'ay dit au chapitre 9. de la description de l'œil ; on peut dire que les maladies qui attaquent cette membrane, affectent souvent & en

même tens le nerf optique ; & que celles qui travaillent ce nerf, travaillent aussi cette membrane.

Un Chirurgien Oculiste ne peut pas toujours par lui-même découvrir les maladies de ces parties : souvent elles n'ont aucuns signes sensibles, & ce n'est que sur le rapport du malade, qu'il peut juger de son existence.

Ainsi lorsqu'un malade qui a toujours bien vu, & dont l'œil ne paroît nullement affecté, se plaint qu'il voit médiocrement bien pendant le grand jour ; qu'il ne voit qu'avec peine quand la lumière est moindre ; & qu'il ne voit aucunement le soir & la nuit, même quand la lune luit, c'est la maladie que nos Auteurs appellent, *Avancement de nuit*. a

NYCTA-
Lopia.

Sans m'arrêter à réfuter l'opinion commune de nos Auteurs touchant la cause de cette maladie, dont la principale selon eux, est une épaisseur imaginaire des ténets visuels ; je diray quelle vient, ou de ce que les fibres de la rétine ont un peu trop de consistance, de sorte qu'une forte lumière peut bien les ébranler, mais une foible ne le peut ; ou de ce que ces mêmes fibres sont enduites de quelques humeurs visqueuses qui en diminuent leur sentiment, qui ne peut être excité par une foible lumière, au lieu qu'une forte surmonte cet obstacle.

Lorsque cette maladie est invétérée, & quelle vient de ce que les fibres de la rétine ont un peu trop de consistance, ce qui arrive pour l'ordinaire plutôt aux vieillards, elle ne se guérit point ; mais elle se peut guérir quand elle est récente, & quelle vient de ce que ces

mêmes fibres sont enduits de quelques humeurs épais-
 ses & visqueuses, & particulièrement si ce sont de jeu-
 nes gens qui en soient affectés, qui souvent nosmes
 guérissent sans aucuns remèdes.

Comme il n'y a point de signes qui fassent connoître
 cette maladie, hors le rapport du malade, aussi n'y
 en a-t'il point qui fassent juger si cette maladie sera
 curable, ou non : c'est pourquoi dans le commencement
 il est toujours bon de faire les remèdes qui conviennent
 à cette maladie.

Pour cet effet, on fait observer au malade un régime
 de vivre exact : on le saigne du bras, de la jugulaire,
 ou de l'artère des tempes, s'il y a plénitude : on le pur-
 ge ensuite avec les pillules *Sân quibar*, *cochier*, *lucis*, ou
 autres : on employe quelques-fois *Les vesicatoires*, *cau-
 stes*, *magistrons* & autres remèdes semblables, qui éva-
 cuent les humeurs des parties voisines : on lui fait pren-
 dre enfin la décoction *De falsi-paradi & de squart* ; & le
 tout comme je l'ay dit au chapitre premier. J'en ay
 traité ainsi plusieurs qui ont recouvré entièrement l'u-
 sage de la vie.

Nos Auteurs employent aussi pour cette maladie plu-
 sieurs collyres, qui à la vérité sont bons pour quelques
 maladies de la cornée, & qui sont inutiles dans celle-
 ci, puisqu'ils ne peuvent pénétrer jusques au lieu où
 est la maladie. L'idée qu'ils se formoient de cette ma-
 ladie, pouvoit excuser leur pratique : mais l'inutilité
 de leur application, qu'ils ont sans doute reconnüe,
 les rend inexcusables.

2. De l'aveuglement de jour, &

Si au contraire un malade se plaint, que pendant le jour il a beaucoup de peine à souffrir la lumière, qu'il ne peut que difficilement distinguer les objets communs, & que le soir, la nuit & à l'ombre il souffre plus aisément la lumière & distingue mieux les objets; on juge aussi que cette maladie est une affection de la rétine, & quelle vient de ce que les fibres de cette membrane sont plus tendues qu'elles ne doivent être, soit par quelque disposition inflammatoire, ou par sécheresse; ce qui fait que la rétine est si sensible, qu'une lumière un peu forte, ébranlant trop ses fibres, la blesse; & qu'une très foible lumière, ne les ébranlant qu'autant qu'il est nécessaire pour voir, ne lui cause aucune douleur.

La disposition inflammatoire de la rétine est le plus souvent causée par une violente ophthalmie; ou par des pustules, abcès, ou ulcères de la cornée; ou par les playes de cette membrane; parceque dans toutes ces rencontres la cornée ne peut être enflammée, sans que l'axe & la rétine ne se ressentent de cette inflammation: d'où vient que pour l'ordinaire les malades qui sont travaillés de ces maladies, se plaignent d'une douleur chagrinante par tout l'œil. Elle est aussi causée par un écoulement de larmes chaudes & acres; par des violentes douleurs de tête tant sympathiques qu'idiopathiques; par des vapeurs; par de certains accès épileptiques; par des playes à la partie antérieure de la tête; & par toutes les autres maladies qui peuvent causer de

l'inflammation à la dure ou à la pie-mère, laquelle inflammation se communique au nerf optique & par conséquent à la rétine, à cause de la sympathie de ce nerf avec ces membranes. Et la secheresse de la rétine arrive pour l'ordinaire ensuite des maladies aiguës & violentes, qui conformément se attiennent promptement toutes les parties.

L'*Atrochement de jour*, est une maladie qui a des signes sensibles; puisqu'elle se manifeste le plus souvent par les maladies qui la causent, que d'ailleurs les malades ont les paupières fermées pendant le jour, ne les pouvant ouvrir sans souffrir de la douleur; & que même leur pupille se resserre plus qu'elle ne doit à la présence de la lumière, & ne se dilate que dans les ténèbres.

Quand cette maladie est causée par une disposition inflammatoire de quelque cause quelle vient, elle se termine quand les maladies principales dont celle-ci n'est qu'un symptôme, cessent: ainsi elle se guérit promptement, quand les maladies dont elle dépend se guérissent en peu de temps, & elle dure long-temps, quand ces maladies se rendent habituelles. Et quand elle vient de secheresse, on emploie un bon régime de vivre capable de réparer promptement toutes les parties atteintes. Ainsi cette maladie se guérit sans autres remèdes particuliers.

On remarquera que c'est cette maladie qu'Hippocrate au livre 2. de ses prédictions & ailleurs appelle *Nyctalops*, & ceux qui en sont affectés, *Nyctalopes*: non cependant que nos Auteurs ont transféré à la maladie

paléolonne, comme lui convenant mieux selon la signification étymologique, & ont appelé celle-ci, *Hemeralopie*, c'est-à-dire, *Avuglement de jour*.

3. De quelques autres affections de cette Membrane.

On doit mettre encore au nombre des affections de la rétine, *Ces faiblesses & diminutions de vue, & ces gros yeux noirs, jaunes, ou rouges*, qui arrivent après avoir regardé fixement le soleil, ou pour avoir été subitement surpris d'une violente lumière, ou pour avoir regardé avec trop d'attention avec des lunettes de longues vûes des objets éloignés & fort éclairés; ou pour s'être servi de verres fort convexes pour voir des petits objets, ou enfin pour avoir trop long-tems tenu la vûe sur des corps blancs: parceque toute forte lumière, de quelque manière quelle entre dans l'œil, ébranle avec trop de violence la rétine & altère ses fibres. Toutes ces choses disparaissent quand les fibres de cette membrane se remettent dans leur état naturel: mais quand le vice que ces fibres ont contracté est considérable, elles continuent quelques-fois à paroître pendant tout le reste de la vie.

Voilà les maladies qui attaquent plus particulièrement la rétine: mais ne confondez pas parmi ces maladies, ces autres symptômes presque semblables, qui sont des vices de la mauvaise conformation de la cornée, des vices de l'axée, du cristallin, ou du corps vitré: il est aisé de ne s'y point tromper, puisque tous ces vices ont des signes très considérables, comme je l'ay déjà fait voir, & comme je le feray encore connoître dans la suite.

Des maladies du Nef Optique.

CHAPITRE IV.

I. De la Cécité Sécure.

A l'égard des maladies du nef optique, la plus confiderable est *La Cécité Sécure*, qui est un aveuglement qui arrive petit à petit, ou tout à coup, tantôt à un oeil feul, & quelques-fois à tous les deux, fans qu'il y ait aucun vice apparent dans les yeux qui en font affectez.

On croit que la cause la plus ordinaire de cette maladie est une humeur pteuicufe, groffiere & visqueufe, qui tombe du cerveau dans les nerfs optiques, & les bouche de telle forte que les efprits animaux n'y peuvent plus couler. Quoi qu'il en foit, il y a apparence que quelque chose de semblable arrive quand cette maladie se fait subitement fans cause extérieure.

La cause la moins commune est la compression des nerfs optiques, soit quelle arrive par un amas d'humour qui se fait par voye de fluxion ou de congestion, & qui forme quelque tumeur aux environs de ces nerfs; ou par quelque épanchement de fang enfuite des playes pénétrantes en la partie antérieure de la tête, comme je l'ay vu arriver en deux bleffez; ou bien enfuite des playes ou contufions qui pénétrent dans l'orbite & y caufent un épanchement de fang, ou quand l'instrument dont elles font produites en pénétrant dans l'orbite, déjette le globe dans la partie opposée & en dehors, & con-

pris ainsi ou étend violemment le nerf optique.

On peut donc concevoir que la goutte sereine est proprement une paralysie des nerfs optiques, & par conséquent de la rétine dont la cause est semblable à celle de la paralysie des autres nerfs de nôtre corps : ce qui fait que les esprits ne se portant pas par ces nerfs, ils perdent entièrement leur sentiment. Ainsi quoi que les rayons de lumières qui entrent dans l'œil frappent la rétine & y peignent l'image des objets d'où ils partent, il ne se peut faire aucune vision, puisqu'il n'y a plus de sensation.

Quand la vue se perd tout à coup sans cause extérieure, on juge que la goutte sereine est arrivée par une flexion d'humeur pituiteuse qui a étouffé les pores de ce nerf, ou relâché ses fibres quand il y a une cause extérieure de la perte subite de la vue, comme ensuite d'une playe pénétrante à la partie antérieure de la tête, ou des playes ou concussions qui pénétrèrent dans l'orbite, on s'assure que c'est un épanchement de sang qui la cause, ou bien que le nerf optique a été violemment étendu ou comprimé par le forçement du globe : mais quand la vue ne se perd que petit-à-petit, on conçoit quelle vient de quelque tumeur qui se fait aux environs des nerfs optiques, soit au dedans de la tête ou dans l'orbite.

Le nerf optique ne peut être étouffé ou pressé, sans que les fibres de la rétine ne se relâchent & ne perdent leur sentiment ; mais ce vice ne passe point aux autres parties de l'œil : d'où vient aussi qu'il ne paroît rien d'extraordinaire dans les yeux, & qu'on ne peut gué-

ne connoître cette maladie que par le rapport du malade.

On distingue la goutte sercine de l'aveuglement de nuit; en ce que dans la goutte sercine on ne voit aucune lumière, & que dans l'aveuglement de nuit, on voit encore la lumière & les objets quand le jour est beau. On la distingue de l'extension du corps vitré; en ce que dans cette maladie le globe de l'œil paroît quelques fois un peu plus élargi, que la pupille se trouve toujours beaucoup plus dilatée qu'à l'ordinaire, & que les malades voient quelque lumière quoi qu'ils ne puissent distinguer les objets communs, & que dans la goutte sercine, au contraire, le globe de l'œil est toujours dans son étendue naturelle, que la pupille quoi qu'immobile n'est pas plus dilatée quelle le seroit pour voir des objets médiocrement éloignés, & qu'enfin l'aveuglement est entier. On la distingue enfin de toutes les espèces de cataractes naissantes, en comparant les signes de ses maladies, avec ce que je viens de dire de la goutte sercine.

Quand je dis, quoi qu'immobile, je n'entens point que la pupille soit absolument immobile dans la goutte sercine: car quand cette maladie n'attaque qu'un œil, la pupille se dilate & se resserre quand les deux yeux sont ouverts, & qu'on regarde de l'œil sain des objets différemment éloignés, ou qu'on passe entre l'œil sain & le grand jour quelques corps opaques; parce que les nerfs moteurs qui se portent à l'ovée de l'œil malade étant sains, les esprits animaux continuent de se porter aux fibres motrices de cette membrane, ainsi elle

fait les mouvemens de celle de l'œil sain : mais quand l'œil sain est fermé, la pupille de l'œil malade reste immobile, parceque la rétine de l'œil malade étant insensible à la lumière, rien n'excite l'ame à déterminer les esprits animaux de se porter aux fibres motrices de l'œil.

C'est rechercher la pierre philosophale que de vouloir chercher des remèdes pour guérir la goutte seréne; cette maladie est absolument incurable : & si quelques Auteurs prétendent en avoir guéri, on peut bien penser qu'ils se sont trompez, & qu'ils ont pris l'extension du corps vitré, ou l'aveuglement de suite pour la goutte seréne, étant aisé de les confondre ensemble, si on n'y prend bien garde.

2. De quelques autres affections de ce Ners.

Le nerf optique est aussi quelques-fois affecté d'*Inflammation*, ensuite de celle de la dure ou pie-mère, ou de celle des autres parties de l'œil, comme je l'ay dit en parlant des vices de la rétine : cette inflammation cesse, quand celle de ces mêmes parties cesse, & par les mêmes remèdes. Il souffre des *Extensions & contractions douloureuses* de l'épilepsie, & dans les grandes convulsions : Des *lésions de continuité*, dans quelques grandes playes de l'orbite ; Et quelques autres vices, qui pour être des symptômes communs d'autres maladies, ne doivent pas être mis au nombre de ses maladies particulières.



Des maladies de l'œil.

CHAPITRE V.

1. De son Inflammation & Abcez.

SI toutes les parties qui se nourrissent de sang sont sujettes à s'enflammer & à s'abcéder, on peut juger que l'uvée peut être affectée d'*Inflammation* & d'*Abcez*, c'est aussi ce qu'on reconnoit par expérience. L'*Inflammation* est générale ou particulière. L'*Inflammation* générale arrive plutôt dans les maladies qui attaquent en même tems toutes les parties intérieures du globe, comme je le feray voir ci-après : & la particulière n'arrive qu'à quelque partie de cette membrane, & le plus souvent elle est suivie d'*abcez*. Quand cette inflammation est à la partie antérieure de cette membrane, je veux dire à l'*iris*, elle paroît au travers de la cornée transparente, comme une tache rougeâtre, & quand elle est vers la partie postérieure, on ne la peut distinguer, & il n'y a que la difficulté de voir & la douleur que le malade souffre qui la pourroient faire soupçonner, mais il faudroit être bien juste dans son jugement.

Quand cette inflammation se résout, il ne reste point de vice à l'uvée : mais quand elle suppure, elle forme un *abcez*, qui, lorsqu'il est petit & que la matière en est louable, s'ouvre & se vuide au dedans de l'œil sans aller d'autre partie, parceque la matière se précipite au bas de l'œil, prend corps & se dessèche, & il ne reste à l'endroit de l'*abcez* qu'une tache ou blanche ou noire.

nocturne qui est la cicatrice, du moins j'en ay vû de sensible sur l'iris apres la guétison de petites pustules ou abcèz : mais quand l'abcèz est plus considerable, ou que la matiéte en est maligne, il est souvent cause de l'ablation de toutes les parties intérieures de l'œil, comme je le diray ci-apres, ou pour le moins d'une destruction d'une partie de cette membrane.

Pour le traitement de l'inflammation ou de l'abcèz de l'uvée, on met en usage les remèdes généraux dont j'ay parlé & dont je parleray encote en traitant de l'inflammation de l'œil : on se sert aussi des topiques, comme *Des collyres rafraichissans*, pour le commencement, & *Des résolveifs & fortifiens*, pour le milieu & la fin, dont on trouvera des formules au chapitre de l'ophthalmie & en plusieurs autres lieux de ce traité.

2. De sa sortie ou chute.

Cette membrane sort par les ouvertures de la cornée & forme différentes *Besies & ravares*, que l'on compte pour autant de maladies de l'uvée ; mais comme toutes ces dispositions non-naturelles sont des symptômes qui suivent les playes & les ulcérations de la cornée, je n'en parleray qu'au chapitre 18.

3. De sa dilatation & playes.

Elle souffre encote *Des dilatations & des playes*, lorsqu'elle est manchée ou piquée, ou par des corps étrangers reçus sur l'œil, & qui arrivent le plus souvent sur environs de la pupille, ce qui lui fait changer sa figure ronde en une irrégulière & la dilate souvent ex-

traordinairement : mais comme ces viers ne se rétablissent point par aucuns remèdes, & que ceux que l'on y fait ne font que pour prévenir la fluxion & l'inflammation, on aura recours aux chapitres 8. & 11.

4. De la dilatation non-naturelle de la Pupille.

Il ne me reste donc plus que de parler De la dilatation de la pupille, a ^o de son rétrécissement ou constriction, b & d'examiner si nos Auteurs ont eu raison de mettre ces divers états de la pupille au nombre de ses maladies.

J'ay fait connoître au chapitre 8. de la description de l'œil que la pupille se dilatoit & se resserroit suivant les différentes états de la lumière, & suivant les éloignemens différents des objets; & au chapitre 11. j'ay donné la raison de ces divers changemens. Ce n'est donc point de cette dilatation de la pupille, & de cette constriction dont j'entens parler ici, puisqu'elles sont naturelles & nécessaires pour perfectionner la vision, ni de ces autres extensions & contractions de la pupille qui en de certaines personnes excèdent l'état ordinaire dès leur naissance; mais bien de cette affection non-naturelle de la pupille, par laquelle elle se dilate extraordinairement, & demeure ainsi dilatée sans se resserer; & de cette autre affection par laquelle elle se resserre si fort que souvent elle ne paroît que comme un point noir, dont la cause de l'une & de l'autre affection se rencontre dans l'œil même, & sans qu'au reste la couleur noire de la pupille soit changée.

Pour sçavoir si *La dilatation de la pupille* est une maladie de l'œil même, ou si c'est un symptôme d'autres

maladies, il faut auparavant se remettre en mémoire toutes les maladies principales on j'ay fait remarquer que la pupille demandoit dilatée, & ensuite examiner si cette dilatation arrive en d'autres occasions & quelle en est la cause.

Dans le chapitre 17. de la 1. partie, en parlant des signes *De la proéminence du cristallin*, j'ay fait voir que la pupille se dilatoit & restoit ainsi dilatée sans se resserer, & que la cause de cette dilatation venoit de ce que le cristallin augmentant en volume s'avançoit en devant, & que s'appuyant sur l'uvée, il la pouvoit en devant, l'étendoit & l'empêchoit ainsi de se resserer.

J'ay fait encore voir dans le chapitre 18. en parlant des signes *De la cataracte brisante*, que dans son commencement, la pupille paroïsoit plus dilatée qu'à l'ordinaire, à cause du dépôt d'humeurs, qui grossissant le corps vitré, fait que le cristallin est porté en devant sur l'uvée.

Dans le chapitre 21. j'ay fait connoître que le cristallin étant déplacé & s'appuyant contre l'uvée, étoit la cause de la dilatation de la pupille.

Or dans ces trois rencontres & dans quelques autres maladies mixtes où la pupille se trouve plus dilatée quelle ne le doit, sa couleur noire n'étant point changée dans le commencement, on dit d'abord que la maladie est une simple dilatation de la pupille, quand on se hâte trop de qualifier la maladie: mais quand dans la suite on voit la pupille changer de couleur, on change en même tems de sentiment, & on juge alors qu'il y a une autre maladie principale, &

que la dilatation de la pupille n'est qu'une maladie accessoire.

Dans le chapitre premier de cette 1. partie en parlant de *L'opacité non-naturelle du corps vitré*, causée par un dépôt d'humours naturels, j'ay fait aussi remarquer que la pupille se dilatoit beaucoup plus qu'à l'ordinaire, sans se resserrer que tres peu & tres difficilement, & j'ay attribué la cause de cette dilatation à l'extension du corps vitré qui fait avancer le cristallin en devant & le presse contre l'uvée.

C'est principalement cette maladie ou l'on prend l'ombre pour le corps, je veux dire, le symptôme pour la maladie principale: parcequ'en voyant rien d'étranger dans l'œil, hors cette dilatation, on croit que ce n'est qu'un vice de l'uvée, & d'autant plus que les malades se plaignent d'une diminution de vue que l'on attribue aisément à cette dilatation de la pupille. Mais si on fait attention à ce que je viens de dire, on se relevera de cette erreur, & on connoitra que cette extension n'est qu'un symptôme qui suit l'extension non-naturelle du corps vitré: & si on se remet en mémoire ce que j'ay dit à la fin de la seconde observation du chapitre 14. de la 1. partie, on connoitra que quoi que la pupille soit dilatée, on voit également les objets proches, & qu'il n'y a que les éloignés que l'on voit un peu plus confusément; & qu'anti cette diminution de vue, n'a point d'autre cause que celle que j'ay énoncée au chapitre premier, où j'ay parlé plus amplement de l'extension du corps vitré.

La pupille se dilatoit encore extraordinairement dans

la maladie que je décriray au chapitre suivant, & ce par la même cause que dessus.

Enfin elle se dilate dans ceux qui sont travaillés d'accès épileptiques, & de convulsions générales ou de l'un seul; dans les femmes ou filles travaillées de suffocations hystériques ou de vapeurs simples, & dans beaucoup d'autres maladies qui ne sont point exemptes de convulsions: & cela parceque dans toutes ces rencontres, les muscles des yeux se retirant violemment vers leur principe, retirent le globe de l'œil au fond de l'orbite, le pressent par conséquent & l'applatissent; & le corps vitré & le cristallin se trouvant alors dans un état violent, flèent & s'avancent du côté de la moindre résistance; ainsi s'appuyans contre l'uvée, ils l'étendent, & dilatent extraordinairement son trou, qui demeure ainsi dilaté tant que ces accès subsistent, & qui se remet dans son état naturel quand ils cessent.

Voilà toutes les maladies où j'ay observé que la pupille se dilatoit, n'ayant jamais rencontré de dilatation qui n'ait été causée par l'une ou l'autre de ces maladies. Je laisse donc à présent au Lecteur à juger si on peut dire que la dilatation de la papille soit une maladie de l'uvée même, ou si ce n'est pas plutôt un symptôme d'autres maladies; puisque cette membrane ne s'étend, & que son trou ne se dilate extraordinairement, que lorsqu'elle est pressée par le cristallin & par le corps vitré; & si enfin nos Auteurs ont eü raison de proposer des remèdes pour remettre la pupille dans son état naturel.

5. De la contraction non-naturale de la Pupille.

A l'égard de la contraction de la Pupille, il n'en est pas de même : elle est quelques-fois un vice de l'uvée même, & quelques-fois aussi, elle est un symptôme d'autres maladies.

J'ay toujours remarqué que la pupille se rétrécit plus qu'elle ne doit dans *Les cataractes pendantes*, comme je l'ay dit au chapitre 19. de la première partie en parlant des signes de ces sortes de cataractes, & dans toutes les autres maladies où il y a un pus malin amassé au dedans de l'œil ; & cela parceque la partie de l'uvée qui forme l'iris, étant en quelque manière altérée par le voisinage & l'atouchement du pus qui se trouve au dessous, les fibres se relâchent, elle se ride & s'affaïse, & son trou se rétrécit extrêmement, même souvent la couleur naturelle de l'iris se change en une mauvaise.

Elle se resserre dans *l'Atrophie de tout l'œil*, de quelque manière quelle arrive, dans *la paralysie*, & dans quelques *inflammations*, des parties intérieures de l'œil, & qui sont communes à l'uvée ; parceque dans toutes ces maladies, les fibres qui servent à dilater la pupille étant sans action, elles se relâchent, ainsi la pupille se resserre.

L'on m'objectera peut être ici que dans les tenebres, ou quand nous avons les yeux fermés, ou quand nous dormons, nos pupilles se dilatent beaucoup ; & que comme il est vrai-semblable que cela n'arrive que parceque les fibres de l'uvée se relâchent, c'est à tort que j'avance que ce relâchement de fibres est une cause de rétrécissement de la pupille.

Je répondray à cela, que cette dilatation de la pupille dans ces rencontres, ne vient point du relâchement des fibres de l'uvée : qu'au contraire elle vient de ce que les fibres qui dilatent la pupille sont raccourcies & par conséquent en action. Et pour concevoir ceci, il faut remarquer que le trou de l'uvée étant destiné pour donner entrée aux rayons de lumière, il doit naturellement demeurer plutôt ouvert que fermé; & que c'est pour cela que les esprits animaux sont déterminés à se porter continuellement dans les fibres dilatantes, soit que nous dormions, ou que nous soyons dans les ténèbres, pour les gonfler & les raccourcir : de la même manière que les fibres des muscles qui resserrent l'anus & le col de la vésie, sont toujours gonflées & raccourcies par les esprits animaux qui s'y portent continuellement, soit que nous dormions, ou que nous veillions; & cela parceque ces muscles sont destinés de la nature à tenir les conduits où ils sont situés exactement fermés, pour empêcher l'écoulement involontaire des excréments. Et comme ces muscles ne se relâchent que lorsque nous sommes excités à nous décharger de ces excréments, à moins qu'ils ne soient affectés de quelque maladie; de même aussi les fibres qui dilatent la pupille, ne se détendent que lorsque les rayons de lumière, frappans la rétine, excitent l'ame à resserer la pupille au degré nécessaire pour perfectionner la vision, quand toutes les parties intérieures de l'œil sont dans leur état naturel; mais lorsque l'uvée est affectée de quelque'une des maladies susdites, ces mêmes fibres se relâchent, & la pupille se resserre, &

alors ce rétrécissement de la pupille est un vice de l'uvée même.

Elle se resserre aussi plus qu'elle ne doit, lorsque la rétine est travaillée de quelque inflammation, comme je l'ay dit au chapitre 3. de cette seconde partie en parlant des signes *De l'écoulement de jour*; parcequ'alors la rétine est si sensible qu'une lumière un peu forte la blesse; & comme l'ame fait toujours la douleur autant quelle le peut, elle envoie une suffisante quantité d'esprits animaux dans les fibres qui resserrent la pupille pour s'opposer à l'entrée des rayons de lumière. Et parceque ce resserrement est forcé, & que toute action violente ne peut subsister long-tems sans causer de la douleur, c'est aussi la raison pourquoi les paupières se ferment incontinent, sans que les malades les puissent tenir ouvertes à la présence de la lumière, à moins de quelque violence.

Enfin la pupille se resserre dans les fausses réfractions de la lumière de quelque cause quelle viennent, parceque toute lumière confuse blesse la rétine comme je l'ay ci-devant dit & comme je le diray encore ci-après. Et voila comme le rétrécissement de la pupille est quelque-fois un symptôme d'autres maladies.

De tout ce que je viens de dire, on doit juger que le rétrécissement de la pupille, soit qu'il vienne d'un vice de l'uvée, ou que ce ne soit qu'un symptôme d'autres maladies, n'a besoin d'aucuns remèdes particuliers; & que quand il est curable, ce qui est rare, à moins qu'il ne soit symptomatique, il se guérit quand les maladies dont il dépend guérissent.

Des maladies connues à toutes les parties intérieures du globe de l'œil.

CHAPITRE VI.

1. De sa grosseur & éminence contre nature. 2

C'EST point de ces yeux gros & élevés qui se rencontrent naturellement en de certaines personnes, dont j'en veux parler en ce chapitre : n'y de cette espèce de forjettement de l'œil qui arrive ensuite de quelque relaxation ou paralysie de ses muscles, & dont je parleray au chapitre 2. de la 3. partie : ni enfin de ces yeux éminents & saillans, rendus tels par les violents efforts d'une difficulté de respirer, d'un térébinte, d'un vomissement, d'un accouchement laborieux, & par toutes les autres causes qui en interceptant en quelque manière le mouvement du sang le retirant dans les veines des parties supérieures : mais de cette *Grosseur & éminence contre nature du globe de l'œil*, qui est quelque-fois si élevé, qu'il s'avance hors de l'orbite, sans pouvoir être recouvert des paupières, & qui est accompagnée de violentes douleurs de l'œil & de la tête, de fièvre & d'insomnies.

Cette maladie est causée, ou par un prompt dépôt d'une humeur chaude, acré, & visqueuse, qui augmente outre mesure non-seulement l'humeur qui remplit naturellement le corps vitré, mais aussi l'humeur aqueuse, & qui abbreuve en même tems les autres par-

des intérieures du globe, les altère, & souvent les détruit.

La chaleur & l'acrimonie de cette humeur se manifestent par l'inflammation intérieure & extérieure de l'œil, & par la douleur; & sa viscosité par la grosseur & l'éminence de son globe, puisqu'il n'est rendu tel que par le séjour de cette humeur, & ce séjour ne se fait que par un défaut de circulation de cette humeur.

Où elle est causée par une humeur moins chaude & moins acide, mais très-visqueuse, qui s'amasse par congélation & grossit insensiblement le globe de l'œil jusqu'à un tel degré, que quelques-fois il sort entièrement hors de l'orbite.

Que le corps vitré soit augmenté outre mesure, cela paroît par l'extrême dilatation de la papille que l'on remarque toujours en cette rencontre, & qui ne peut avoir d'autre cause, comme je l'ay dit au chapitre premier de cette seconde partie.

Que l'humour aqueux soit pareillement augmenté, on le juge par la profondeur & l'éloignement de l'uvée, & par l'éminence de la cornée transparente.

Le globe de l'œil ne peut grossir extraordinairement qu'il ne s'avance hors de l'orbite, & il ne peut s'avancer hors de l'orbite, sans que le nerf optique, les muscles de l'œil, & toutes les membranes ne soient violemment étendus: & c'est d'où vient cette violente douleur que les malades ressentent continuellement au fond de l'œil & à la tête, & qui est la cause de la fièvre qui leur arrive, de l'insomnie, & de l'inflammation que l'on remarque non-seulement aux parties in-

réteures de l'œil, mais souvent aussi aux parties extérieures, & cette douleur est d'autant plus cruelle, que l'humour qui cause cette maladie à plus de chaleur & d'acrimonie.

Cette maladie avance beaucoup en peu de tems, & quand elle est parvenue en son état, elle y demeure long-tems: souvent aussi les malades souffrent pendant plusieurs mois sans s'appercevoir d'aucune diminution de douleur; & il est rare que l'œil se diminue & revienne en sa grosseur naturelle, sans que la vue se perde, ou diminue considérablement. Même quand l'humour s'amasse par congestion, la maladie subsiste quelque-fois des années entières, & très rarement l'œil se trouve dans sa grosseur naturelle.

Soit que cette maladie se fasse par fluxion ou par congestion, il arrive quelques-fois que l'humour qui la cause s'échauffe à un tel degré, que les malades ressentent des élancemens de douleurs si terribles qu'ils n'ont aucuns momens de repos, & qu'ils souhaitent plutôt la mort que la vie: alors l'inflammation augmente au dedans & au dehors, les membranes qui forment le blanc de l'œil se ramolissent extraordinairement, les paupières se renversent, il survient un flux de larmes chaudes & acres, & l'œil se brouille enfin; ce qui est un signe avant-coureur de suppuration des parties intérieures & de leur destruction.

Dans la suite de la suppuration la cornée transparente s'ulcère & s'ouvre, les humeurs suppurées & amassées au dedans s'écoulent, les douleurs alors commencent à diminuer, l'œil continue à suppurer jusques à ce que

toutes les parties altérées soient modifiées, il diminue au delà de sa grosseur naturelle, & se cicatrise enfin.

Mais souvent aussi l'humeur qui cause cette maladie ne s'échauffe pas jusques à supputer : en se fermant elle s'accroît si fort, qu'insensiblement elle se résout, je veux dire quelle reprend le chemin de la circulation; alors la douleur & les autres accidens se calment, & l'œil se remet dans sa grosseur naturelle, quelques-fois aussi il demeure plus petit. Et quoi que dans ce cas l'œil ne suppure point, la vue cependant se perd; parceque le globe de l'œil ne peut s'étendre si violemment, sans que ses parties intérieures ne souffrent une altération considérable qui change leur disposition, & que le corps vitré souvent ne se détruise; même que le cristallin ne perde quelques-fois sa transparence, & ne se corrompe de même que dans la cataracte brulante, ou dans les cataractes purulentes.

Pour le traitement de cette maladie, de quelque cause quelle vienne, on doit d'abord s'appliquer fortement à vider la plénitude, en seignant le malade au bras, du côté de l'œil malade deux ou trois fois & même plus, suivant la grandeur de la maladie & les forces du malade. On ouvre ensuite la jugulaire du même côté, ou l'artère des tempes, pour dériver de la partie malade. Pour la même raison on applique des *Réservoirs* devant ou derrière les oreilles, & si on juge que la maladie soit longue, on ouvre un *Canyon* au derrière de la tête, ou on y passe un *Seror*.

On fait aussi dès le commencement recevoir au malade des *Livons* échauffés & rafraichissans, que l'on

essentielle pendant tout le traitement suivant le besoin. On lui donne Des juleps, émolliens, ou apocrypes rafraîchissans, ou autres remèdes propres à calmer le mouvement de sang & l'adoncir : observant aussi de lui prescrire un régime de vivre fort exact & tendant à même fin.

Tous ces remèdes généraux doivent être administrés avec ordre & prudence, & suivant le conseil d'un habile Médecin. Et quoi que ce soit de ces remèdes dont on doit attendre le plus d'effet pour arrêter le progrès de cette maladie, on ne doit pas cependant négliger les remèdes topiques.

Quand l'humueur qui cause cette maladie est chaude & acide, on se sert dans le commencement Des eaux distillées de rose, de plantain, de laitue, de mercurie, de pavot, ou autres eaux rafraîchissantes, dans l'une ou l'autre desquelles, ou dans plusieurs, on mêle Un blanc d'œuf pour faire un collyre, dans lequel on trempe des compresses qu'on applique tièdes sur l'œil, le front & la tempe du même côté.

Où bien on prend Des eaux de rose & de plantain ou autres, de chacune deux onces, & quinze ou vingt grains de sel de suave, qu'on mêle ensemble pour s'en servir comme dessus.

On se sert aussi de la même manière Des suc dépurés de ces plantes au dessus de leurs eaux distillées, qui font le même effet : & on a soin de renouveler de temps en temps les compresses imbuës de ces remèdes, sans les laisser sécher sur la partie, afin que la peau étant humide, les pores soient toujours ouverts pour faciliter la transpiration.

C'est pour la même raison qu'on doit faire tiédir ces remèdes avant que de les appliquer ; parceque la chaleur douce relâche la peau, & que le froid au contraire la resserre & empêche la transpiration : cependant quelques Auteurs conseillent de les appliquer actuellement froids. Les remèdes actuellement froids qu'on applique sur les parties enflammées passent à la vérité pour un moment la douleur, parcequ'en refroidissant la partie malade, ils en émoussent le sentiment, & suspendent pendant un peu de temps la fermentation : mais comme ils resserrent en même temps les pores & empêchent la transpiration, l'humeur épanchée se trouve étant plus abondante, elle se fermente davantage ; ainsi la partie s'échauffe plus qu'elle n'étoit & la douleur augmente, comme l'expérience ne le fait que trop voir.

Ces remèdes ne servent qu'à tempérer la chaleur & l'inflammation extérieure de l'œil ; car pour l'inflammation intérieure ils y servent peu, les enveloppes extérieures de cet organe étant trop solides pour que leur vertu les puisse pénétrer. On peut se contenter de ceux que je viens de proposer jusques à ce que la maladie soit dans son plus haut degré, ou bien en en choisir quelques autres de ceux que je proposeray ci-après pour le commencement de l'ophthalmus qui conviennent également ici.

Je ne propose point dans le commencement de cette maladie de remèdes qui ayent beaucoup d'astringent, quoi que la plupart de nos Auteurs s'en servent, & conseillent de les appliquer sur le front & sur les par-

ties voisines de l'œil ; croyant par là arrêter le cours des humeurs qui s'élevaient en l'œil ; parceque je suis persuadé par l'Anatomie, que les artères qui pénètrent la corne, sont trop profondes, pour que les remèdes tirés de la classe des astringents, puissent ralentir chez elles le mouvement du sang ; & que d'ailleurs je n'ay point encore connu par expérience aucun bon effet de ces remèdes en cette rencontre.

Lorsque cette maladie se fait par congestion, comme la chaleur & l'acrimonie de l'humeur est mesm grande, on omet les collyres froids, pour se servir d'abord du premier que je vais proposer, & on en poursuit la cure comme lorsqu'elle est causée par voye de fluxion, parceque les suites en sont semblables, hors que les mouvements n'en sont pas si prompts.

La maladie étant dans son déclin, ce qu'on conçoit par la diminution de l'inflammation & de la douleur, on se sert alors des remèdes Résolvans, c'est-à-dire de ces remèdes qui par leur chaleur douce, qui est un effet des parties subtiles, volatiles & balsamiques dont ils sont composés, échauffent doucement l'œil, amènent & subtilisent les humeurs, font transpirer les plus superficielles, & font reprendre aux autres le chemin de la circulation. Par exemple.

On prend Des semences de lin \mathcal{O} de fenugrec de chacune deux gros, des fleurs de camomille \mathcal{O} de melilot deux pincés de chacune, \mathcal{O} deux gros d'encens, qu'on fait bouillir & mêler dans une suffisante quantité Des eaux distillées de fenouil, de rose \mathcal{O} d'esfrase, ou de chelidone : on passe ensuite le tout par un linge, pour avoir un Collyre res-

collyre, dans lequel on dissout Dix ou douze grains de camphre, & dont on se sert comme des laldia.

On anime quelques-fois ce collyre avec un peu d'esprit de vin, quand on ne remarque point de chaleur à l'œil, & quelques-fois aussi on y fait infuser quelques Clous de girofle: & on continue l'usage de ce collyre jusques à la fin de la maladie.

C'est aussi sur le déclin de la maladie, & quand la fièvre, s'il y en a, est apaisée, qu'on doit commencer à purger le malade dans l'ordre & comme je l'ay dit ci-devant au chapitre premier de cette seconde partie: lui faisant aussi user Des décoctions de salse-pareille & de spise, comme je l'ay proposé au même chapitre, & pour les mêmes raisons que s'y ay rapportées.

Si par ces remèdes l'humour se résout, & que l'œil se remet insensiblement en son état ordinaire, à la bonne heur, le malade guérira sans autre accident, hors toutes-fois la perte de la vûe, ou tout au moins une grande diminution, & quelques-fois aussi l'atrophie de l'œil: mais si au contraire l'humour s'échauffe extraordinairement, que les accidents susdits augmentent, & que l'œil se dispose à suppurer, on change alors de méthode, à l'égard Des remèdes soporiques, qui doivent être en même temps Rafraichissans, anodins & émollians: on ne craint pas même de s'en servir en forme de cataplasmes pour avancer d'avantage la suppuration.

On fait une forte décoction De racines & feuilles de guimauve, de fraises de rocher, de laurier, de mercuriale & de persicane, de fraises & fleurs de bouillon blanc, dans laquelle

laquelle on fait boiillir une suffisante quantité de farine de grames de lin & de psyllium & des poudres de fleurs de camouille & de meliss, & quand le tout est réduit en consistance de cataplasme, on y ajoûte environ Un gros de safran en poudre, pour une demi livre de cataplasme. On étend ce cataplasme sur un linge & on l'applique chaudement sur l'œil malade, & renouvellant deux fois le jour.

Quand on conçoit que le pus est fait, il n'est pas nécessaire, d'attendre que la corne s'ouvre d'elle-même; on doit épargner au malade les cruelles douleurs qu'il seroit obligé d'endurer jusques à ce tems, en ouvrant l'œil avec la lancette, pour procurer l'écoulement des humeurs purulentes & des autres parties corrompues. Même pour cette raison, on est quelques-fois obligé d'en faire l'ouverture avant que le pus soit entièrement fait, & cela quand la fluxion est extraordinaire & que les douleurs sont excessives.

Le lieu où on doit faire l'ouverture est celui où on voit que le pus se dispose à sortir, & où souvent on remarque une petite tumeur particulière sur la corne, qui vient de ce que cette membrane est déjà ébranlée par le pus. Et si le pus ne se dispose pas plus à sortir par un lieu que par un autre, on la peut faire en celui qu'on voudra, pourvu qu'il soit déclive, la clearence n'augmentera pas beaucoup la difformité de l'œil. Si cependant le blanc de l'œil n'est point extrêmement tuméfié, ou qu'il ne soit pas fortement enflammé, on fera l'ouverture du côté du petit angle de l'œil à côté de l'iris. On doit avancer la pointe de la lan-

cette jusque par de là l'uvée, & faire autant d'ouverture qu'on en seroit pour une saignée ordinaire.

L'ouverture étant faite, les humeurs suppurées ne s'écoulent pas toujours; elles sont quelques-fois si gluantes qu'elles imitent de la colle à moitié figée: en ce cas il faut agrandir l'ouverture afin que la cornée puisse davantage & que ces humeurs s'écoulent plus promptement. A mesure que le globe se vuide, il se rétrécit, & les douleurs diminuent à proportion que les parties altérées se mondifient. On pansé ensuite l'œil avec *Lac collyrii diversifi & manducati*, que je décriray en parlant de l'ouverture & de l'ulcération de la cornée. On en continue l'usage jusques à ce que l'ouverture soit disposée à se cicatrifer; alors on se sert des *Desiccantia*, & on pourroit à l'extrémement de chair, qui survient quelques-fois après l'ouverture ou l'ulcération de la cornée, comme je le diray ci-après.

2. De l'Atrophie ou destruction de l'œil.

CHAPITRE VII.

LA maladie contraire à celle que j'ay décrite dans le chapitre précédent, est cette affection connue sous le nom de *Staphyloma*, par laquelle le globe de l'œil, faute de nourriture, se diminue, se rétrécit & s'enfonce au dedans de l'orbite, avec perte entière de la vue, ou tout au moins une très grande diminution.

Cette maladie est quelques-fois une suite de la pro-

écoule, comme je l'ay dit, & des autres anses de pus au dedans de l'œil ; ce qui arrive à cause de la destruction commune des vaisseaux & des parties intérieures de l'œil, causée par l'atrophie du pus ou manière purulente : elle suit aussi quelques-fois les grandes inflammations intérieures ou extérieures de cet organe ; parceque souvent ensuite de l'inflammation, les vaisseaux se rétrécissent & se resserrent de telle sorte, que le sang n'y peut couler librement : elle est encore une suite des coups orbes reçus sur l'œil, des playes & des dilacérations considérables de la cornée & de l'uvée, à cause de la rupture des vaisseaux qui se fait en ces rencontres : enfin l'atrophie de l'œil est causée par l'obstruction des vaisseaux qui lui doivent porter la nourriture, & par la paralysie de ses nerfs.

Quelques Auteurs croyent aussi que les grandes évacuations, comme les larmes continuelles, le flux immodéré d'humours acrés qui se fait en quelques maladies de l'œil, les veilles excessives, & la fièvre hectique sont des causes de l'atrophie de l'œil.

Dans cette maladie la partie de l'uvée qui forme l'iris se ride & s'étrécit, à cause du dessèchement de cette membrane ; la couleur naturelle de l'iris se change souvent en une étrangère : la rétine se flétrit & dessèche ; le corps vitré diminue en volume ; le cristallin s'altère quelques-fois comme dans le glaucome ; & l'humour aqueux se consume en partie, ou s'absorbe entièrement.

Quand cette maladie est une suite de celles qui changent la disposition des parties intérieures de l'œil

& de ses vaisseaux, ou qui les détruissent, elle est incurable, & la perte de la vue irréparable.

Quand elle vient d'une obstruction des vaisseaux, ou d'un défaut de sang & d'esprits, quoi que toutes les parties intérieures gardent leur situation naturelle, la cure en est très-susceptible, on tente cependant quelques remèdes.

Pour cet effet on employe des remèdes généraux & des particuliers, ceux qui peuvent produire un bon sang, & qui peuvent le déterminer à se porter à l'œil. L'usage des viandes d'un bon suc & fort nourrissantes, & celui d'un vin délicat, servent à remplir la première intention. Les fréquentes frictions de la tête & de l'œil même. Les fomentations d'eau tiède sur l'œil, ou de lait de vache, ou de celui de femme, & les Fomentations émollientes & humectantes faites, par exemple, avec Une once de charbon des racines de maris & de guaiacum, ou deux onces de chacune de leurs semences & de celle de fenugrec cuites dans l'eau, servent à remplir la seconde.

Quelques Auteurs conseillent encore l'usage Des collyres acries, qui provoquent abondamment les larmes, pour en irritant & échauffant l'œil ; y attirer le sang & les esprits. D'autres les réprouvent, croyants que ces remèdes le dessécheroient trop, & augmenteroient l'atrophie. Et quelques autres tiennent le milieu, & proposent des collyres qui n'ont qu'un peu de chaleur & d'astringent, pour en échauffant doucement l'œil & en l'éguillonnant un peu, y attirer l'aliment. Je ne me mettray point en peine d'examiner ici lequel de ces sensimens est le meilleur, croyant cela assez inutile.

puisques jufques à préfent je n'ay point vû d'atrophie
d'où le guérir par aucuns remèdes.

3. De *def-rangement des parties intérieures de l'œil, ou de leur confufion.* 2

CHÂPITRE VIII.

Les Corps orbes & violens, reçus fur l'œil, ou, ce qui est la même chose, les cheutes fur quelques corps tendus & durs, font quelques-fois cause d'impression fur cet organe, que les parties extérieures & la cornée ne font pas feulemēt contufes, mais auffi les parties intérieures fe trouvent en même tems déchirées ; rompues & séparées, en telle forte que ne gardans plus leur feparation naturelle, l'œil paroît contuf & broüillé avec perte entière de la vûe.

Outre les coups orbes, *Les piqueries de l'œil*, foit quelles arrivent fortaltemēt, ou quelles foient faites exprès, comme lorsqu'on eſt dans l'opération de l'abbaillement des caracaches, font auffi quelques-fois des caufes de la confufion, quand les inftrumens piquans pénétrēt jufques au corps vifé, qu'ils le brifent ou déchirent & en même tems les attachent du criftallin, la réfine & l'uvée, & qu'ils changent en quelque manière la fituation de ces parties.

L'amas du pus au dedans de l'œil de quelque caufe qu'il vienne, quand il ulcère & détruit les parties intérieures, eſt quelques-fois auffi, mais plus rarement, une caufe de la confufion.

Comme dans la confusion le corps vitré se trouve déchuré & détruit, & que l'humeur qui le remplit naturellement s'échappe & se mêle avec l'humeur aqueuse; que le cristallin se détache & souvent hors de son lieu, s'aîère & se dessèche quand il ne peut plus recevoir de nourriture comme dans le glaucome; que la rétine qui est en déchirée ou contuse change partiellement sa situation naturelle; & que l'uvée est souvent aussi déchirée: on juge bien que tous ces défordres se peuvent se rétablir ni par la nature, ni par les remèdes, & que la perte de la vue est par conséquent irréparable.

Ce n'est donc pas à ce dessein qu'on s'en sert dans les confusions récentes & qui viennent des causes extérieures: mais bien pour calmer l'inflammation tant intérieure qu'extérieure, pour appaiser la douleur, pour résoudre le sang extravasé au dedans & au dehors de l'œil, pour l'empêcher de suppurer; & prévenir par ce moyen la suppuration de tout l'œil & la difformité qu'une telle suppuration causeroit.

La saignée étant le remède le plus prompt pour prévenir ou calmer l'inflammation, on la doit faire incontinent au bras du côté de l'œil blessé, la réitérant suivant les forces du malade. On doit aussi en même temps faire couler chaudement dans l'œil malade *De sang de pigeon*, que l'on tire sous l'aile, couvrant l'œil d'une compresse trempée dans un *Dréssif fait avec le blanc d'œuf ou l'œuf caillé, le vin & l'huile rosée*, battus ensemble. On renouvelle ces remèdes de temps en temps & on les continue pendant deux ou trois jours, ou jusqu'à ce que l'on voie que le sang extravasé commence à se

révoïdes ; et qu'on connoît quand les lieux où le sang est épanché , jaunissent. Si pendant ce temps l'inflammation se rendoit considérable , au lieu De vin , on mettroit dans le dessensif suéit De l'eau de stibie de placentin ou quelque autre eau rafraichissante , & on en continueroit l'usage jusques à ce que l'inflammation fût calmée.

Ensuite on foment l'œil avec une décoction d'Absyde ou d'hyssop , de fenouil & de fleurs de camomille & de melles. Quand l'œil est nettoyé , on distille dedans Du lait de vache tiède , dans lequel on a fait infuser un peu De safran , ou bien on se sert de Crisai de fleur ; on treuve enfin une compresse dans la décoction suédine , que l'on applique chaudement sur l'œil & les parties voisines.

Ces derniers remedes se continuent jusques à la fin , à moins qu'il n'arrivât quelques autres accidents , comme une ulcération de la cornée , un amas de pus , ou quelque fluxion , que l'on traiteroit suivant les regles & par les remedes preferits pour ces maladies.

4. De l'œil crevé ou rompu. 2

CHAPITRE IX.

Quand les coups reçus sur l'œil sont si violents, ^d Ruptura qu'ils ne brisent pas seulement les parties internes comme dans la maladie précédente , mais brisent aussi , rompent & déchirent la cornée : alors non-seulement l'humeur aqueuse s'écoule , mais aussi le cristallin & le corps vitré ; en telle sorte que le globe

de l'œil se vuide entièrement, quand dans la suite l'uvé & la rétine, contuses & déchirées, sont suppurées.

Cette maladie est encore une suite des grandes playes de l'œil, faites par des instrumens tranchans, & des grandes ulcérations de la cornée, soit que ces ulcérations commencent sur la superficie extérieure de cette membrane, ou qu'elles soient causées par un amas considérable de pus au dedans de l'œil.

On juge bien que la rupture de l'œil ne peut guères arriver par des coups, sans que les parties voisines de l'œil ne soient en même tems contuses ou dilacérées, ni par des instrumens tranchans, sans que d'autres parties que le globe de l'œil ne soient aussi blessées : & qu'ainsi on doit pouvoir suivre les reigles ordinaires de la Chirurgie, à tous les désordres qui accompagnent cette rupture, quand ils sont de conséquence & qu'ils demandent un traitement particulier, cependant qu'on travaille à prévenir l'inflammation, à appaiser la douleur, à résoudre le sang extravasé, à procurer la separation des membranes coupées ou déchirées, & à les mondifier & cicatrifer.

La saignée au bras répétée suivant le besoin, *Le sang de pigeon, versé dans l'œil, & Le desséché fait avec l'huile de vin & l'huile rosat*, étant administrés dans l'ordre prescrit au chapitre précédent, servent à prévenir l'inflammation & à appaiser la douleur. *Le jaune d'œuf délayé avec du lait de femme y ajoutant un peu de safran en poudre subtile*, qu'on applique avec la frange d'une plume sur la rupture de la cornée y procure une suppuration douce. L'inflammation diminuant, ou n'étant plus

à craindre, La fomentation faite avec l'absorbe, l'hyssop, le fenouil & les fleurs de camomille & de melilot infusés en vinaigre dans le vin, dans laquelle on trempe des compresses qu'on applique chaudement sur tout l'œil & les parties voisines, résout le sang extravasé. On anime aussi quelques-fois cette fomentation avec l'esprit de vin quand le sang extravasé est dans une quantité à faire craindre, par la corruption, une gangrène.

Quand il est tems de mondifier, on se sert Du miel rosat mêlé avec un jaune d'œuf & un peu des poudres de myrte & d'oliban. Ou bien on se sert d'un collyre fait avec de la myrte & de l'aloës de chacun une drachme, dix grains de saffran en poudre & une drachme avec de miel rosat défilé dans quatre onces d'eau distillée d'absorbe rendue mucilagineuse par l'infusion d'un peu de semence de fenouil.

Et le même collyre y ajoutant Une demi drachme de miel préparé & autant de plomb boudé & levé, sert enfin à dessécher & cicatrifer.

Si pendant la cure il survenoit des chairs fungueuses, on auroit soin de les consumer avec une poudre faite De parties égales d'alun calciné, d'orp & de sucre candé. Et si ces chairs avoient quelque disposition à repulluler, on y ajouteroit au collyre susdit, Dix grains de vitriol-blanc, ou quatre grains de pierre medicamentuse de miel, pour le rendre plus déliquescent.

Quand la rupture de la cornée vient de l'ulcération de cette membrane, on la traite d'abord avec les remèdes mondifiants, & on poursuit la cure comme je le viens de le dire, pourvoyant aux autres accidens qui peuvent accompagner cette ulcération, comme je le di-

ray au chapitre 17. on je traiteray en particulier des ulcères de cette membrane.

On remarquera que lorsque l'humeur aqueuse de les corps transparents se sont écoulés en suite de la rupture ou de la playe de la cornée, les douleurs & l'inflammation ne sont pas si grandes, ni si à appréhender comme dans la confusion. Et la raison c'est que dans la confusion les membranes contuses & dilacérées s'enflamment, le corps vitré, l'humeur aqueuse & le sang épanché s'échauffent, se fermentent & étendent la cornée, & quelques-fois même suppurent, & toutes ces choses ne se peuvent faire sans de grandes douleurs.

Si la plus grande partie de l'uvée reste dans le globe de l'œil sans s'être écoulée dans la suppuration, & que la perte de la substance de la cornée ne soit pas considérable, quand ces membranes sont entièrement cicatrisées, il s'engendre ou s'amasse au dedans de l'œil une hauteur sensible à l'humeur aqueuse, qui le remplit & l'étend médiocrement; en telle sorte que les malades pour ôter la difformité, peuvent s'accommoder d'un œil artificiel qui suit les mouvements du globe de l'œil, & qui font croire à ceux qui ne le savent pas, que l'œil est naturel. Mais quand l'uvée est entièrement suppurée, ou que la cornée est consummée dans la plus grande partie, ce qui reste est si enfoncé, & les paupières sont si renversées au dedans, qu'il est difficile d'y faire tenir un œil artificiel; & si quelques-fois les courviers réussissent à en faire un qui puisse tenir, il se trouve alors sans mouvement.

3. De la sortie variée de l'œil hors de l'orbite.

CHAPITRE X.

IL arrive aussi quelques-fois que par un coup de bout d'un bâton, d'une bale à jouer à la longue paume, d'une pierre, ou d'autres instrumens semblables poussés violemment sur l'œil, le globe n'est pas seulement crevé & meurtri, & les parties intérieures brisées & confondues; mais aussi les membranes communes, les muscles & les autres attaches de l'œil sont déchirées & brisées, en telle sorte que le globe de l'œil se sépare & se jette entièrement dehors, & quelques-fois tient encore à quelques fibres nerveuses, ou charnues, ou membraneuses.

Quand le globe de l'œil est ainsi jeté hors de l'orbite, quoi qu'il tienne encore à quelques nerfs, muscles, ou membranes, il ne faut pas croire qu'étant remis & contenu dans l'orbite, il puisse s'y unir de nouveau & recevoir de la nourriture, puisqu'il n'y reste plus de canaux entiers & suffisants pour lui en porter. Quelques Auteurs cependant en rapportent quelques observations, entre lesquelles je ne puis m'empêcher d'en examiner une de Joseph Coëillard: c'est la 17. de son traité des principales opérations de Chirurgie, conçue en ces termes.

“ Le Sieur Guillaume Vincent Orfèvre de cette ville
 “ de Monteluard, reçut à l'œil un coup de bale de
 “ raquette, si fort, qu'il lui sépara toute la circonfé-

" rance de l'œil de son orbite. Je fus appelé pour le
 " traitet, & trouvay un sien Cousin ayant les ciseaux
 " à la main, pour couper les nerfs, par le moyen des-
 " quels il estoit attaché : je m'opposay à cette action,
 " & ayant remis l'œil à sa place, le plus proprement
 " & promptement qu'il me fut possible, je poursuivis
 " la cure, & mes soins réussirent si bien, qu'il guérit
 " sans que la vue ait été aucunement diminuée.

Quand on ne rapporte des observations de pratique
 que par ostentation, on grossit pour l'ordinaire les ob-
 jets plus qu'ils ne sont, & souvent par les circonstan-
 ces mêmes de ces observations, on en fait découvrir la
 fausseté. C'est ainsi que cet Auteur en a agi : car quand
 il dit avoir remis à sa place & guéri un œil séparé d'au-
 rant la circonférence de son orbite, & dont on vou-
 loit couper les nerfs par le moyen desquels il estoit
 attaché, il avance une chose fautive ; parcequ'un œil
 ne peut être en cet état, sans que la conjonctive ne soit
 entièrement rompue & séparée, & sans que les vais-
 seaux qui suivent cette membrane & qui portent la
 nourriture à la superficie antérieure de l'œil ne soient
 pareillement rompus, de même que les muscles & les
 vaisseaux qui les abbreuvent. Et comme ces parties ainsi
 divisées se retirent vers leur principe & changent de
 situation, il s'ensuit que chaque parcelle ne peut se ren-
 contrer avec la semblable, quoi qu'on remette l'œil
 dans l'orbite : & quand cela se pourroit, il ne se feroit
 point d'union ; parceque pour qu'une partie considéra-
 blement divisée se réunisse, il faut que les deux extré-
 mités de cette même partie reçoivent du sang pour

fournir chacune réciproquement le suc nourricier nécessaire pour leur réunion ; or les extrémités des parties divisées qui restent du côté du globe de l'œil n'en peuvent recevoir, puisque les vaisseaux qui le doivent porter de ce côté-là sont rompus ; elles ne peuvent donc fournir de suc nourricier, & par conséquent il ne se peut faire d'union.

D'ailleurs quand même on supposeroit que le rameau de la carotide qui accompagne le nerf optique & qui fournit des artères à la cornée & aux parties intérieures du globe, pourroit ne pas être rompu, & qu'ainsi il fourniroit non-seulement du sang à la cornée & aux parties intérieures du globe, mais aussi aux extrémités des parties divisées qui restent du côté du globe : je répondrois que quand cela seroit, il pourroit bien continuer quelque tems à fournir du sang à la cornée & aux parties intérieures du globe ; mais non pas aux parties divisées qui restent attachées du côté du globe ; parceque les artères qui se jettent dans la cornée, ou elles finissent entre ses pellicules, ou elles les pénètrent & entrent dans le globe, sans qu'il s'en réfléchisse aucuns rameaux aux muscles & membranes communes de l'œil.

De plus le globe de l'œil dans cet état, quand il recevroit encore du sang par le rameau de la carotide qui accompagne le nerf optique, il ne pourroit pas pour cela subsister long-tems en vie, parceque pour qu'un membre conserve sa vie, il faut qu'il demeure uni dans sa plus grande partie au tout dont il fait partie ; & quand il en est tant séparé qu'il ne tient plus au tout

que par quelque parcelle, quand même en cet endroit il se trouveroit des vaisseaux pour l'abteuver de sang, & des nerfs pour lui fournir des esprits animaux, il tomberoit en pourriture & mortification; parceque ces vaisseaux ne se distribuans point dans toutes les particules qui composent ce membre, il ne pourroit recevoir assez de sang pour vivre d'une vie commune avec le tout.

Ajoutez à cela, qu'un membre ainsi séparé est bientôt pénétré de l'air extérieur qui lui fait perdre sa juste température, d'où s'ensuit la coagulation du sang, le défaut de sa circulation, & enfin la mortification du membre: sans parler des autres désordres qui suivent les dilacérations, contusions & autres espèces de solutions dont un tel membre se trouve affecté.

Une autre chose absurde qu'avance cet Auteur, c'est de dire que ce malade guérit sans que la vue ait été aucunement diminuée. Si cet œil eut été dans l'état qu'il le décrit, supposé qu'il eut pu se réunir, la vue auroit été entièrement perdue: premièrement parceque le nerf optique n'auroit pu souffrir une si grande violence sans que la substance moëlleuse eut été désrangée & confondue, & qu'ainsi le passage des esprits n'eût été entièrement intercepté: & en second lieu parcequ'un tel coup n'auroit pu séparer entièrement l'œil de la conjonctive de l'orbite, sans causer en même temps de la confusion dans les parties intérieures du globe, quand même la cornée auroit résisté au coup sans se rompre.

Voilà ce que les circonstances de cette observation font connoître de faux, & voici cequelles peuvent marquer de vrai.

La bale avoit apparemment donné en biaisant sur l'orbite du côté du petit angle, ou les os qui forment ce bord, se terminent en une crête fort aiguë & tranchante ; ainsi la conjonctive & les autres parties qui se trouvent entre la bale & ce bord se rompirent, & l'œil se trouva de ce côté-là séparé du bord de l'orbite. Cette séparation jointe à l'échymose qui devoit suivre ce coup, en étoit assez à un homme peu connoisseur pour lui faire croire que c'étoit un œil perdu & qu'il le falloit ôter ; mais notre Auteur plus avisé, s'y opposa, & effectivement il le guérit, rien ne s'opposant à la réunion, comme on le peut juger par ce que j'ay dit ci-dessus. La vue ne fut point diminuée, parceque le globe de l'œil ne fut point contus, ou s'il le fut, ce fut si légèrement qu'aucune partie intérieure ne fut ni dilacérée, ni dérangée.

Comme il se trouve un grand nombre de Chirurgiens du caractère de cet Auteur, qui pour s'attirer de la réputation, ne craignent point d'outrer la vérité, en avançant des cures impossibles qu'ils se vantent d'avoir faites ? J'ay bien voulu examiner cette observation, pour faire connoître qu'il ne faut pas recevoir indistinctement toutes les histoires ou observations de pratique pour s'en faire des règles, sans auparavant examiner si elles sont conformes à la raison & à l'expérience.

Je reviens à mon sujet & je dis, que puisqu'il est impossible qu'un œil séparé de l'orbite, comme je l'ay supposé, puisse se réunir, il faut couper les faibles attaches qui restent & le séparer entièrement comme un membre inutile, puis remplir l'orbite *De charny fist.*

pour arrêter le sang s'il ne flue que lentement, & s'il flue abondamment on y mettra avec le charpy Des poudres de mastiché, de gomme Arabique & de bol d'Arménie meslés par parties égales, qui ne manqueront pas d'arrêter le sang, & par dessus on appliquera des compresses trempées dans le dessensil fait Avec le blanc d'œuf, l'huile rosat, le vin & le bol, que l'on contiendra avec le bandage ordinaire.

On prévientra l'inflammation & la fièvre par la saignée du bras, les lavemens émolliens & rafraîchissans & par un régime de vivre exact.

Dans le second ou troisième pansément & dans les suivantes, on se servira du digestif fait Avec la strémonie, le jaune d'œuf & le miel rosat, continuant par dessus le dessensil susdit. Et quand la suppuration se fera, on ajoutera à ce digestif Les poudres d'aristoloché & d'aloës, pour mondifier, ou bien on se servira De mastiché d'œuf, ou autre semblable, & au lieu du dessensil on trempera les compresses dans la fontementation déterré au chapitre précédent.

Et quand les chairs seront mondifiées & qu'elles auront suffisamment poussé, on les desséchera & cicatrifera à la manière des autres playes.

Quand l'œil est entièrement hors de l'orbite, les douleurs & l'inflammation ne sont pas si à craindre que lorsqu'il reste en suite de quelque coup pour les raisons que j'ay dites au chapitre précédent: & c'est pour cela qu'on traite la playe restante à peu près à la manière des playes contuses; n'y ayant point d'autres indications à prendre, excepté qu'il ne faut pas procurer

une grande suppuration, à cause du voisinage des os, & de ce que l'orbite est fort dénoë des parties charnues.

6. Des Playes des Yeux & de leur Cure.

CHAPITRE XI.

Puisque dans les trois chapitres précédents j'ay traité des désordres qui arrivent à tout le globe de l'œil par de violentes causes extérieures, j'ay eu de voir parler ensuite de ses moindres playes & contusions, pour le rapport quelles ont entr'elles, tant à l'égard de leurs symptômes, qu'à l'égard des vices que l'on doit avoir pour leurs traitemens: quoique cependant, pour suivre l'ordre que je m'étois proposé, j'aurois dû les ranger dans les lieux où je traite des maladies de chaque partie.

Les Playes des yeux, de leur nature ne sont pas mortelles, puisque la plupart de ceux qui sont blesez en ces parties guérissent; cependant elles sont très mauvaises & très dangereuses, non-seulement pour la perte de la vue qui est souvent inévitable; mais pour les symptômes fâcheux qui les peuvent suivre, comme fluxion, inflammation, douleur, veilles, délire & autres.

Pourvu que les playes de l'œil ne soient pas bien grandes, quelles ne changent point la disposition des parties intérieures, quelles ne soient point situées sur la cornée transparente vis-à-vis de la pupille, & quelles guérissent promptement & sans autres fâcheux accidens, elles ne détruisent pas toujours la vue, quoiqu'elles pénètrent quelque-fois la cornée, & qu'il s'y

faite épanchement de l'humeur aqueuse.

Mais quand elles sont considérables, quelles changent la disposition des parties intérieures, quelles occupent la plus grande partie de la cornée transparente; ou quoique petites, quand l'inflammation, la fluxion, la douleur & autres accidens sont grands, elles sont presque toujours suivies de la perte de la vue & cela, ou à cause des grandes cicatrices qui restent, ou pour les ulcérations, abcès, ou grandes suppurations qui surviennent, & qui sont souvent les causes de la destruction de cet organe.

Les playes causées par des instrumens piquans ou tranchans sont plus aisées à guérir, proportion gardée, que celles qui sont faites par des instrumens contondans.

Celles qui sont faites entre le globe de l'œil & l'orbite, sans lésion des muscles ou des nerfs, se guérissent assez promptement sans être sujettes à beaucoup d'accidens: mais quand les muscles ou les nerfs sont offensés, on l'œil se retire plus d'un côté que de l'autre, & on il arrive paralysie à l'œil, ou il se forme des abscesses dont les suites sont souvent fort fâcheuses.

Et si ces playes passent outre, soit qu'elles n'offensent point le globe ou qu'elles l'offensent, elles causent quelque fois une mort subite, à cause que les os qui forment le fond de l'orbite, étant fort minces, ils ne peuvent arrêter la violence du coup, & empêcher que le cerveau ne soit offensé.

Pour guérir les playes des yeux, on doit prévenir la fluxion, l'inflammation & la douleur, qui sont les plus communs symptômes qui les accompagnent & qui don-

*Voies le
symptôme qui
suit avec ré-
sultat au
chap. 2. de la
p. 107.*

sonne naissance aux autres ; par la saignée du bras du côté de l'œil malade & répétée suivant les forces du blessé & la grandeur de la playe ; par un régime de vie fort exact ; par les fréquents lavemens , & par les autres remèdes généraux proposés ci-devant & dont je traiteray plus à fond en parlant de l'ophthalmie.

On prévient aussi la fluxion , l'inflammation & la douleur en ôtant les corps étrangers , s'il y en est resté quelqu'un fiché dans l'œil , ou entre le globe & les paupières , & par les remèdes ci-après proposés.

Si les Corps étrangers sont grossiers & fragiles , on les ôte avec des petites pincettes quand ils sont fichés dans la cornée ou ailleurs ; & quand ils sont entre le globe & les paupières , on les fait sortir avec le bout d'une feuille de marbre , ou avec une mèche de linge. Si ce sont quelques petits éclats de pierre ou d'autres corps durs , qui soient fichés sur le globe , comme cela arrive quelque-fois aux Menuisiers en batant leurs meules & à d'autres ouvriers , & qu'on ne les puisse faire sortir par les moyens précédés , à cause de leur petitesse & de l'instabilité de l'œil , on prend le quart ou environ d'un trait de paille de la longueur d'un doigt , on le passe plusieurs fois , pour le rendre souple & uni , entre l'ongle du pouce & le doigt indice , la superficie intérieure vers du côté du pouce , on tient ensuite une de ses extrémités entre le grand doigt & le doigt indice , & l'autre extrémité entre le même doigt indice & le pouce , & on forme par ce moyen une anse avec laquelle on ôte ces éclats en ratisant doucement l'œil en l'élevant où ils sont fichés , & tenant la paupière supérieu-

te bien ouverte ou même renversée si on peut. Mais si ce ne sont que *Quelques poiffons en petits sables*, on en nettoye l'œil en ouvrant la paupière supérieure & versant dedans *Quelques gouttes d'eau rosé ou d'autres eaux opthalmiques* : ou on prend avec le pouce & le doigt indice les cils de la paupière supérieure, & les tirant en bas on étend la paupière, puis fermant l'œil sain, on commande au malade de ciller l'œil blessé, & à la faveur de ce mouvement & des larmes, ces petits corps sont entraînez dehors : ou bien on introduit *Un grain d'orfin*, entre le globe & la paupière supérieure, qui en s'enflant à cause de l'humidité qui le pénètre, écartera la paupière du globe, & par le mouvement de l'œil, il roïle par différents endroits sans le pouvoir blesser, & les petits corps sont ou entraînez par les larmes, ou ils s'attachent à ce grain autour duquel il s'est formé un muccilage, & sortent avec lui.

À l'égard des remèdes topiques, soit que la playe soit grande ou petite, soit quelle soit contuse ou non, ou soit quelle soit dans la cornée ou seulement dans la conjonctive, & quelle pénètre dans l'orbite, on doit d'abord oindre dans l'œil *Du sang de peyron*, que l'on tire sous l'aile, *Ou de lait de femme*, nouvellement tiré, *ou De celui de vache*, dans lequel on a fait infuser *Un peu de safran*, qui sont les remèdes les plus familiers & les plus propres pour conserver la température naturelle de cet organe, pour empêcher l'inflammation & la douleur, & pour disposer par une douce suppuration la réunion des membranes divisées, & par dessus l'œil appliquer des compresses trempées dans le

Celuy fait avec l'eau rose & le blanc d'œuf blancs esfondés, renouvelant ces remèdes cinq ou six fois par jour.

A chaque pansement, si la playe pénètre la cornée, il se faut bien donner de garde de presser le globe en ouvrant l'œil, de craindre d'exprimer l'humour aqueux, ou de faire présenter l'uvée par la playe; ou même la playe étant grande de faire écouler les parties intérieures, ou au moins d'empêcher la réunion de la playe. Il faut même empêcher le plus qu'on peut l'œil de se mouvoir, en quelque partie que la playe soit; & pour cet effet il est à propos de tenir les deux yeux bandés, afin que l'œil malade soit plus en repos.

Quand la cornée n'est ouverte que par une simple piquette, comme d'épingle, d'éguille ou autre instrument fort pointu, quoi qu'au moment du coup l'œil se soit affaissé & ridé par l'écoulement de l'humour aqueux, un jour ou deux après l'œil se trouve rempli sans que rien s'écoule par l'ouverture, non plus qu'après la ponction que l'on fait pour abaisser les cataractes; comme je l'ay remarqué plusieurs fois, s'y faisant seulement une petite boïe rouge à l'endroit de la piquette. Il arrive même quelques-fois que des playes de la longueur d'une ligne & même plus, par lesquelles l'humour aqueux s'est écoulée d'abord, deux ou trois jours après n'en laissent pas écouler une goutte, quoi que le globe paroisse presque aussi plein qu'avant la playe: ce qui vient de la solidité de la cornée joint à l'inflammation qui y survient, qui tance un peu cette membrane & fait que les bords de la playe se joignent de si près qu'ils empêchent la sortie de cette humeur. Quand

même l'inflammation n'augmente pas considérablement, la playe s'unit insensiblement: mais quand l'inflammation devient grande, il ne s'y fait point d'union, & lors de la suppuration on voit la cornée se relâcher & l'humeur aqueuse couler de nouveau, & quelques-fois l'œil se vuider entièrement: c'est pourquoy on doit toujours se desfier de ces sortes de playes, & suspendre son jugement jufques à ce que la suppuration soit bonne & qu'on voie une vraie union.

Quoique Galien estime que la régénération de l'humeur aqueuse soit une chose fort rare, à l'occasion de l'histoire qu'il rapporte dans son premier livre *Des causes des Symptomes*, vers la fin du chapitre 2. de cet enfant percé à l'endroit de la pupille, dont l'humeur aqueuse s'écoula en si grande quantité, que la pupille en fut rétrécie & la cornée ridée, & qui étant guéri vit son bien, l'humeur aqueuse s'étant rengendrée: nos Auteurs cependant nous en ont laissé plusieurs exemples, & je pourrois aussi en rapporter quelques-uns où j'ay vu arriver la même chose, si déjà j'en'avois assez prouvé la régénération de cette humeur.

L'inflammation s'appaisant, ce qui n'arrive gueres qu'après le septième jour, & la suppuration commençant à être bonne, ce qu'on connoît par la chassie qui s'épaissit & blanchit, & par la couleur vive & naturelle de la playe, on cesse les remèdes fufdins pour se servir *De calyer seu avec vingt grains des trochifques blancs de Rhufe, des grains de tartre purpuré, six grains de nuyre, du vitriol blanc & du safran de chascun cinq grains & une demi dragme de sucre candie, qu'on disoit dans quatre onces des eaux de rofe, de*

plante & de hyere terrestre, dans lesquelles on aura fait infu-
 sion une suffisante quantité de graisse de l'oeil ou de p^ollion pour
 le rendre un peu visqueux. Ce collyre mondifie, in-
 cense & dessèche modérément; qui sont les intentions
 qu'on doit avoir alors.

On bien on se sert de cet autre, Fait avec quinze
 grains de seracole nourrie en lait de femme, de l'encens, de
 l'aloë & de la myrthe de chacun deux grains, cinq grains de
 safran & quinze grains de rubie, qu'on dissout dans quatre
 onces d'eau d'esfrage & de seracil rendu visqueux par
 l'infusion de dix grains de gomme Arabique.

Mais si l'inflammation au lieu de diminuer s'augmente
 & que le globe se tumefie, comme il arrive quelques-
 fois après les playes contuses de la cornée & de la con-
 jonctive, & même après les non contuses quand elles
 sont grandes, ou qu'elles sont faites dans des sujets mal-
 habituez, quoiqu'il souvent ces playes ne pénètrent pas,
 il faut s'attacher uniquement à diminuer & d'évacuer
 l'humeur qui cause la fluxion, & à calmer l'effervescence
 de l'humeur déjà amassée; n'y ayant nulle union à es-
 pérer, que ces symptômes ne soient apaisés.

On recite à cet effet la saignée du bras, on passe à
 celle de la jugulaire du côté de l'oeil malade, on ap-
 plique des vésicatoires devant & derrière les oreilles,
 on ouvre même un cautere ou on passe un ferum à la
 nuque, si on juge par l'abondance des larmes, par leur
 chaleur & par la cachexie du malade que la fluxion
 doit subsister long-temps; & à l'égard des remèdes
 topiques on suivra ce que je diray ci-après à l'occasion
 des violentes ophthalmies.

Et si la playe s'ulcère, & jette une sanie violette & corrosive, ou si elle devient purtide, on la traitera comme je le diray au chapitre des ulcères : ce qu'on observera à l'égard des autres symptômes communs à d'autres maladies de cet organe.

A moins que la playe qui pénètre la cornée ne soit un peu grande, ou quelle ne soit angulaire, l'uvée ne s'y présente point, & cela à cause de la solidité de la cornée qui fait que ses bords ne s'éloignent pas facilement : mais quand elle s'ulcère, l'ouverture s'élargit, ce qui donne plus d'occasion à l'uvée de se jeter au dehors & de former le *Staphylome*. Dans cette rencontre, si-tôt que l'on voit que l'uvée se présente, on doit lui servir de collyres qui ayent de l'astringent, tels que ceux que je proposeray vers la fin du chapitre des ulcères, que l'on doit rendre en même tems mondifiants par l'addition *De la myrte & de l'aloë*.

Quand la playe qui est seulement dans la conjonctive pénètre dans l'orbite, & qu'il y a quelques vaisseaux d'ouverts, comme les araches qui y arrêtent le globe de l'œil sont fort lâches afin qu'il s'y meuve plus aisément, cela donne occasion au sang de s'épancher entre le globe & l'orbite, quelques-fois en si grande quantité, qu'il touche de toutes parts la conjonctive, & forme quelle paroît comme un cercle émanent autour du globe, & quelques-fois même le globe est poussé en dehors. Cet épanchement & amas de sang se fait plutôt quand la playe est petite, que lorsqu'elle est grande ; parcequ'alors il s'écoule en dehors à mesure qu'il sort des vaisseaux. On ne doit pas cependant conclure, qu'il

qu'il seroit donc avantageux d'agrandir la playe trop petite pour procurer son écoulement, & empêcher le sang de s'amasser & de se cailler; parcequ'il est à craindre, en coupant la conjonctive, qui est la plus forte & la plus considérable attache qui retient le globe de l'œil dans son orbite, que, 1. Le globe ne se dejecte dans la partie opposée à la playe. 2. Que l'air extérieur en s'insinuant dans l'orbite n'y cause de l'altération. 3. Qu'on n'offense quelque muscle, ou quelque nerf, ou le globe même, à cause du peu d'espace qui se rencontre entre lui & le bord de l'orbite. Il vaut donc beaucoup mieux que ce sang qui se coagule peu de temps après qu'il est épanché, se rende fluide & s'écoule de lui-même par la playe, ce qui arrive lorsque la suppuration est prête à se faire; & jusques à ce que tout ce sang soit écoulé, ne mettre dans l'œil que *Le sang de pigeon*, ou le *lau*, comme je l'ay dit ci-devant, & par dessus tout l'œil appliquer le dressif fait avec l'ouf mer, le vin & le safran battus ensemble, à moins que l'inflammation ne devint grande, car en ce cas on suivroit la règle ordinaire. Il peut aussi arriver que, la playe se referant par l'inflammation, ce sang ne puisse s'écouler, & qu'ainsi il suppure & forme un abcès; alors on auroit recours au chapitre premier de la troisième partie ou je parleray de l'abcès de l'orbite.

Il arrive aussi quelques-fois que la conjonctive est déchirée & dilacérée par des instrumens courbés poussés en biaisant sur le bord de l'orbite du côté du petit angle, à cause que de ce côté là les os qui forment ce bord se terminent en une crête aigüe & stan-

chante, comme je l'ay dit dans le chapitre précédent, sans que la peau des paupières se trouve toujours rompue; parcequ'étant plus épaisse, plus forte & moins voisines des os, elle résiste davantage à la violence du coup. Dans cette rencontre pour peu que cette dilacération soit grande, l'œil se déjette dans la partie opposée, & s'avance quelques-fois si fort hors de l'orbite, que l'on découvre les muscles du côté de la dilacération, en sorte que l'on croiroit l'œil perdu: cependant il se peut réunir & rétablir dans sa situation ordinaire, sans même que la vue soit inestressée, pourveu que d'ailleurs le globe n'ait point été pressé; parceque cette dilacération n'étant que dans une partie de la conjonctive, cette membrane reçoit assez de nourriture pour procurer sa restitution. Ce qui est seulement à craindre, c'est que l'air qui pénètre dans l'orbite n'altère le globe & n'y excite de l'inflammation, qui seroit suivie d'une suppuration qui dans la suite seroit cause que le globe s'ansoir de ce côté là si étroitement à l'orbite, qu'il demeureroit immobile.

Si au contraire l'œil a été pressé, comme lorsque la dilacération a été causée par quelque instrument contondant qui ne s'est point arrêté sur le bord de l'orbite, & qu'il y ait quelque dés-rangement dans les parties intérieures, ou même si l'instrument a seulement donné à côté du globe & l'a déjetté violemment dans la partie opposée & en dehors, & que par ce moyen le nerf optique ait souffert une violente extension, quoi que souvent la conjonctive ne se trouve point déchirée dans ces deux cas la vue reste considérablement dimi-

voit, ou tout-à-fait perdus; parceque les parties voisines étant des-rangées, les rayons de lumière ne se trouvent plus dirigés pour se porter dans leur ordre naturel sur la rétine; & que par la violence excessive du nerf optique, les fibres molleuses sont ou rompues ou confonduës, cequi lui fait perdre son sentiment.

Les mêmes remèdes dont on se sert pour les playes de la cornée & de la conjonctive, servent pour la dilacération de cette membrane: ce qu'on doit faire de particulier, c'est que si-tôt que l'on voit l'œil se déjetter hors de l'orbite, on doit l'y repousser & l'y contenir par des petites compresses épaisses qu'on applique sur les paupières, & par un bandage un peu serré, & cela tant que l'on voit que l'œil soit réuni, observant de tenir aussi l'autre œil couvert & bandé comme je l'ay déjà dit.

Quand ensuite de quelques coups moins violents que les précédents, on par quelque cause intérieure, les vaisseaux de la conjonctive se trouvent rompus & ouverts, le sang s'épanche entre les pellicules & les rend rouges & enlaine livides. Quand l'épanchement est abondant, il occupe tout le blanc de l'œil & le tumefie: quand il est en moindre quantité, il n'en occupe qu'une partie qui est le plus souvent l'inférieure; & quelquefois il est en si petite quantité, qu'il forme seulement une tache rouge dans les environs du vaisseau d'où il s'est échappé. Et de quelque manière que cet épanchement se fasse, & en quelque quantité que le sang se trouve épanché, on appelle en François cette maladie, Œil pété.

De l'Œil
Le blanc
HYPER-
PIÉTIE
Les autres
TABLE

Soit que cet épanchement vienne d'une cause intérieure, comme lorsque les vaisseaux de la conjonctive sont d'une texture si foible qu'ils ne peuvent soutenir l'effet d'un sang échauffé, rareté & abondant sans se rompre, comme on le voit arriver assez fréquemment à quelques personnes, particulièrement ensuivie de quelques mouvements violens & dans les grandes chaleurs de l'été; ou qu'il soit excité par quelques causes extérieures; on traite cette maladie de même que les playes contuses de cette partie, quoi qu'elle ne soit accompagnée d'aucune solution extérieure. Aussi dans le commencement on saigne le malade, on coule dans l'œil *Le sang de pigeon, ou le lait de femme, ou celui de racbe nubi de safran*, & par dessus on applique les compresses trempées dans le collyre *Fait avec le blanc d'œuf & l'eau rose*; & quand on ne craint plus d'inflammation, on travaille à résorber le sang épanché, en coulant dans l'œil quelques gouttes du collyre *Fait avec quatre onces des eaux de fenouil & de rose rendues mucilagineuses par une infusion de graine de fenugrec*, dans lesquelles on dissout dix grains de camphre & autant de safran, & sur tout l'œil on applique une compresse trempée dans une *Décoction d'hyssop, d'absoute & de fleurs de camomille & de melilot*.

Il arrive aussi qu'ensuivie de quelques coups ou de moins violents que ceux énoncés au chapitre 8. le globe de l'œil se trouve pareillement concus; qu'il y a du sang épanché, on entre ses membranes propres, ou au dedans de l'œil, sans toutes-fois qu'on remarque de confusion ou de dérangement dans les parties intérieures, ni de dilacération sensible: cependant on doit

craindre en cette rencontre la perte, ou au moins, une notable diminution de la vue, si le sang épanché au lieu de se résoudre, s'oppure; puisque tout pus épanché au dedans de l'œil, pour peu malin qu'il soit, quand il est en quantité, peut détruire les parties intérieures & causer leur confusion, ou au moins les altérer considérablement. On prévient autant qu'on le peut les suites fâcheuses de cette confusion intérieure, en la traitant comme la précédente; se conformant aussi à ce que j'ay dit au chapitre 7. & ailleurs.

Pour la faiblesse qui reste à l'œil après la guérison des playes & confusions, on se conformera à ce que j'ay dit à l'occasion de celle qui reste après l'opération de l'abbaissement des cataractes, & pour cet effet on aura recours au chapitre 13. de la première partie, ou ci après à la fin du chapitre 13.

Digestion, sur les causes générales & particulières des fluxions, inflammations & autres maladies locales; sur le bon usage de la saignée dans les inflammations & autres maladies, contre l'opinion de quelques Médecins; & sur l'usage des remèdes purgatifs pour corriger l'impureté du sang.

CHAPITRE XII.

ON n'auroit jamais fait, & il seroit même fort ennuyeux, si en traitant de chaque maladie en particulier, au lieu d'en rechercher la cause la plus prochaine, on vouloit toujours remonter jusques à la première source; & si en prescrivant les remèdes généraux,

on étoit obligé de retoucher les fondemens sur lesquels leur usage est établi. Cependant comme l'explication particulière de chaque maladie dépend autant des notions générales qu'on se forme de leurs causes, comme des notions particulières ; & que les règles particulières de pratique sont fondées sur les générales ; je me vois obligé , avant que de poursuivre la description des maladies de l'œil , d'expliquer succinctement dans ce chapitre les causes générales & particulières des fluxions , inflammations & autres maladies locales , de dire quelque chose sur le bon usage de la saignée comme l'opinion de quelques Modernes , & sur l'effet des remèdes purgatifs pour corriger l'intempérie du sang ; afin d'éclaircir quelques difficultés qu'on pourroit faire naître de l'explication des causes des maladies dont j'ay parlé ci-devant , & de celles dont je traiteray ci-après , & de confirmer quelques règles de pratique que j'ay suivies & que je suivray dans la suite de ce traité.

1. *Des causes générales & particulières des fluxions , inflammations , &c.*

Si on considère comment le sang, en se fermentant, se perfectionne & se rend propre à entretenir toutes les parties de notre corps , quand la fermentation est naturelle & bien réglée , & comment , au contraire , il s'éloigne de la perfection & tend à la destruction de ces mêmes parties , quand elle est non-naturelle & dérégulée ; il sera aisé de concevoir l'origine non seulement des inflammations , mais aussi de toutes les autres tumeurs & abcès , des ulcères , & de tous les symp:

rouges qui arrivent aux playes & à toutes les maladies locales. Je m'explique.

La masse du sang considérée dans son état naturel & comme elle se doit trouver dans les vaisseaux, dans les visceres & dans toute l'habitude du corps, pour nourrir & entretenir toutes les parties, est un assemblage ou un composé de plusieurs petites parties différentes, délayées dans une certaine quantité de liqueur aqueuse qui leur sert de véhicule commun, que je diviseray suivant la doctrine des Anciens en quatre classes, sçavoir, en parties sanguines, pituiteuses, bilieuses & melancoliques : entendant par les parties sanguines, ces parties spiritueuses, douces, huileuses & balsamiques de la masse du sang, qui ne sont autre chose que les parties les plus pures & temperées du chyle qui ont souffert une coction modérée & parfaite : par les parties pituiteuses, celles qui sont encore crues, acides & visqueuses, qui ne sont autre chose que les parties les plus crues du chyle qui ne sont pas encore converties en sang, & qui dans la suite, par la coction, s'y rendent en partie semblables : par les parties bilieuses, celles qui sont subtiles, penetrantes, ameres & faciles à s'échauffer, qui sont proprement les parties mêmes du sang trop atténuées & volatilisées : & par les parties melancoliques, celles qui sont grossières, terreuses & acides, & qui sont comme la lie ou le résidu de toutes les autres.

C'est de l'abondance de l'une ou de l'autre de ces parties d'où sous les hommes prennent la différence de leur temperament, qui change en chaque homme

suivant les différents âges, les différentes saisons, & les différents aliments : ainsi l'abondance des parties sanguines, rendent l'homme d'un tempérament sanguin ; les pituiteuses, d'un tempérament pituiteux ; les bilieuses, d'un tempérament bilieux ; & les mélancoliques, d'un tempérament mélancolique.

Comme la chymie m'apprend que les liqueurs dont les parties sont uniformes, n'ont point d'autres mouvements que celui qui est commun à tous les liquides ; & que celles, au contraire, dont les parties sont de différente nature, outre ce mouvement, en ont encore un autre beaucoup plus sensible, par lequel elles se fermentent & changent de nature ; je n'ay point de peine à concevoir que le sang qui est composé de tant de parties différentes les unes des autres en figure & en propriétés, se meuve de lui-même & se fermentent.

Par la fermentation du sang, j'entens un mouvement continu de toutes les parties différentes, par lequel, en s'entre-choquant, elles se brisent, changent leurs figures, en acquièrent de nouvelles, se subtilisent, volatilisent, & se rendent propres aux usages destinez par la nature ; & ce mouvement est suivi de l'effervescence & de la chaleur.

Ce mouvement est modéré par la partie aqueuse de sang dans laquelle nagent toutes ces particules : il est facilité par les particules de l'air qui entrent dans le poumon & qui se mêlent dans la masse du sang ; il est contenu par le chyle nouveau, auquel le sang déjà fait, sert de levain : & il est communiqué également à toutes les particules de la masse, par le mouvement gé-
néral

néral de toute la même masse, je veux dire par la circulation.

C'est par la fermentation que les parties du chyle encore crâës & visqueuses, eû égard au sang, sont associées avant quelles le peuvent être, & rendues semblables au sang, si-non toutes, au moins une partie; & c'est ce changement de chyle en sang qu'on nomme seconde coction. C'est aussi par la fermentation & par l'effervescence modérée qui la suit, que les parties hétérogènes & inutiles à la nourriture, j'entens les excréments, sont disposées à se separer de la masse.

Ces excréments & les autres particules inutiles se sur-abondantes de la masse avec lesquelles ils sont mêlez, sont portez indifféremment avec le sang par les artères à de certaines parties qui ont une certaine configuration de pores propre à les laisser écouler: ainsi chaque excrément se separa de la masse du sang par son filre propre: & ce mouvement de séparation se nomme filtration.

Les excréments ainsi séparéz se portent hors du corps, comme choses inutiles, ou ils restent une seconde fois dans la masse du sang.

Les excréments qui se portent hors du corps, sont sous ceux qui se séparent & transpirent par la peau, ou sous le caractère de vapeurs fuligineuses & insensibles, ou sous celui de sucs: les urines qui se séparent par les reins: les mucosités qui se filtrent par les membranes glanduleuses du nez: les larmes par les glandes des yeux, &c.

Ceux qui restent une seconde fois dans la masse du

lang, y restent, ou après s'être purgez de certaines parties impures & grossières : ou ils y restent dans le même état qu'ils sont des glandes. Les premières sont l'une & l'autre humeur bilieuse qui se sépare par le foye, l'humeur qui se filtre par le pancréas & par les glandes du méfentere dont les canaux excrétoires se terminent dans les intestins : celle qui se sépare par les membranes glanduleuses de l'œsophage, de l'estomach & des intestins, & la salive par celles de la bouche & par les glandes des environs. Et de tous ces excréments, les uns sont nécessaires pour délayer les aliments & pour leur servir d'un levain pour en faire la première cuisson dans l'estomach ; & les autres pour préparer le chyle dans les intestins.

Les seconds, sont tous les autres excréments qui se filtrent par toutes les autres glandes du corps, & qui sont versés par leurs canaux excrétoires dans les veines, ou ils se mêlent avec le sang qui est reporté au cœur, soit pour y être perfectionnez, ou pour rendre le sang plus fluide, ou pour lui servir en quelque manière d'un levain nouveau pour aider à sa fermentation.

Tant que le sang se purge bien de ses excréments, & qu'il se décharge de ses autres parties sur-abondantes & inutiles, sa température est bonne & saine, & la fermentation est bien réglée ; parceque la fermentation suit la température, comme la température est contenue réciproquement par la fermentation : & au contraire, quand les excréments & les autres parties sur-abondantes & inutiles restent dans la masse du sang,

la température devient viciée, & la fermentation sou-
vent le dérègle.

Je ne parleray point des dispositions qui se doivent
rencontrer dans la masse du sang & dans les parties par
lesquelles il passe pour que la température soit loüable,
on les connoîtra assez par le contraire de celles qui pro-
duisent l'intempérie, que voici en peu de mots, pour
abréger cette digression.

Je dis donc que lorsque quelques-unes ou plusieurs
des différentes parties qui construisent la masse du sang,
dominent jusques à un tel point quelles détruisent,
pour ainsi dire, les autres, le sang acquiert de lui même
différentes intempéries, qui sont les causes de quantité
d'insensibilités viciées, de dissolutions, coagulations
& autres altérations de la masse du sang, & par consé-
quent les causes de plusieurs maladies.

Que quand le sang est en si grande quantité, qu'il
remplit trop les vaisseaux & toute l'habitude du corps;
déserte que ne pouvant librement se fermenter, il ne
peut se décharger de tous ses excréments; les plus gros-
siers demeurans confondus dans sa masse, y causent
aussi différentes intempéries, sources de plusieurs espe-
ces de fièvres & d'autres maladies; ou s'accroissant dans
les parties, y causent différentes obstructions, qui sont
aussi l'origine de plusieurs maux.

Que le défaut de sécrétion des excréments, & des
autres parties sur-abondantes du sang, qui vient du ré-
trécissement ou de l'obstruction des vaisseaux, ou des
pores des émonctoires qui les doivent séparer, ou de
celles de leurs canaux excrétoires, conduit dans l'incru-

perie : parceque ces excréments , ou ces parties superabondantes restant dans la masse du sang , y causent une plénitude cacochymique , qui est source d'autres désordres ; ou s'accumulant petit-à-petit dans les parties obstruées , y forment par leur altération particulière différents levains & différentes tumeurs.

Que toutes les évacuations immodérées dépouillent le sang de ses plus utiles parties , disposent le reste de la masse à une température vicieuse. Et que les violentes passions de l'ame , en dérégulant tous les mouvements naturels , causent souvent du désordre dans la masse du sang.

Que l'exercice du travail & les veilles continuelles , épouillant le sang de ses esprits , le disposent à s'altérer. Et que le sommeil excessif & la vie trop sédentaire favorisent l'amas de beaucoup de parties impures.

Que le grand froid extérieur en refroidissant le corps , condense le sang , & en resserrant les pores de la peau , il empêche la transpiration : & qu'aucontraire la chaleur excessive , en l'échauffant , rarifie trop le sang , & en ouvrant trop les pores de la peau , excite trop de transpiration.

Que toutes les matières impures ou vénéneuses , de quelque manière qu'elles entrent dans le corps , ne manquent jamais d'altérer considérablement la masse du sang , soit en rarefiant trop le sang , ou en le condensant excessivement , ou lui imprimant d'autres mauvaises qualités : de même que tous les levains malins qui s'engendrent dans les tumeurs ou apostèmes dans les ulcères & dans les playes des parties intérieures ou extérieures.

Que la trop grande abondance du chyle qui vient des aliments trop nourrissans & pris trop assiduëment, produit la plethore qui dégénere souvent en cacochymie. Et que la disette de chyle qui vient du deffaut d'alimens, ou de cequ'il ne passe pas de chyle autant qu'il en faut dans la masse du sang pour l'entretenir dans une juste quantité, à cause de l'obstruction des glandes ou des veines lactées, ou des autres conduits par lesquels il doit couler, fait que la masse diminue & s'altère.

Que tous les aliments liquides ou solides qui ont des qualités excessives, les grossiers, toxiques, cruds, indigestes, faciles à se corrompre, ou qui ont d'autres mauvaises qualités, étant pris assiduëment, ou excessivement, impriment dans la suite une temperature vicieuse au sang.

Je dis encore que le sang ne peut être vicié, sans que tous ses excréments ne le soient pareillement : ce qui fait que les excréments utiles ou le vrais qui retournent dans la masse du sang, y retournent avec les mêmes qualités qu'ils avoient quand ils se sont filtrés dans les glandes, & même plus puissantes s'ils y ont séjourné, & qu'ainsi ils l'entretiennent dans son intemperie ; & que ceux qui se portent dans l'estomach & dans les intestins dérègle toujours la première coction. Car si ces lezains acides sont trop foibles ou en trop petite quantité, la digestion sera imparfaite, & le chyle qui en proviendra sera fort incipide, crud & visqueux : s'ils sont trop forts, ou en trop grande quantité, la digestion ne se fera pas, ou si elle se fait, elle sera précipitée, & le chyle qui en proviendra sera fort acide & chargé de

parties terreſtres & groſſières; & ſ'ils ont quelque mau-
 vaſe qualité, ils la communiqueront au chyle, qui en
 contractera encote d'autres en paſſant par les inteſtins,
 ſuivant les vices des ſucs biliaire, pancréatique & au-
 tres, ou ſuivant l'abondance ou le deſſaut de ces ſucs;
 ou ſuivant les autres matières impures qui ſe rencon-
 trent dans les inteſtins. Et c'eſt ainſi que l'incemprie
 du ſang eſt augmentée par les vices de la première di-
 geſtion.

Ce ſont là les cauſes de l'incemprie du ſang & de
 ſes fermentations déreiglées, je veus dire de toutes les
 efferveſcences extraordinaires, des exaltations, diſſolu-
 tions, coagulations, précipitations, & de toutes les au-
 tres altérations, tant générales de la maſſe du ſang, que
 des altérations particulières de quelque portion de ce
 même ſang dans les parties où il ſe trouve arrêté &
 épanché, & par conſéquent de ces ſaleures, acrés,
 acridés & de toutes les autres qualités viciees dont le
 ſang peut être ſuſceptible, & qui ſont des ſuites de
 déreiglement de la fermentation, qui ſont plus ou
 moins malignes, ſelon que le ſang eſt plus ou moins
 dépouillé de ſes parties ſpécieufes, douces, huileuſes
 & baſſaniques.

Ainſi on peut jager que l'incemprie du ſang, eſt
 non-ſeulement la cauſe de toutes les différentes mala-
 dies qui travaillent le corps en général; mais auſſi de
 la plupart de celles qui attaquent quelque partie en par-
 ticulier, comme de toutes les inflammations & autres
 tumeurs & abcès, des ulcères & de tous les ſymptomes
 qui arrivent aux playes & autres maladies locales.

Si l'impétuosité du sang est la cause qui le dispose à s'échauffer & à enflammer les parties dans lesquelles il s'est arrêté & épanché ; il ne reste plus que de savoir les causes qui peuvent déterminer ce sang à s'arrêter, & à s'épancher plutôt dans une partie que dans une autre ; & je trouve qu'il y en a qui se rencontrent dans la partie même, & qu'il y en a d'autres qui viennent du dehors.

Je dis premièrement que la foiblesse d'une partie, qui consiste dans le relâchement de ses fibres, soit que cette partie soit telle naturellement, ou accidentellement, est une cause qui détermine le sang à s'y arrêter : car quand le sang dispose comme je viens de le dire, est poussé vigoureusement & en abondance dans cette partie, il en écarter les fibres qui ne peuvent résister à la violence de son mouvement, il s'échappe entre leurs interstices & y séjourne.

2. Que l'obstruction des vaisseaux d'une partie, soit quelle vienne d'un sang grossier ou grumelé, ou de quelque autre humeur semblable qui les remplit, soit quelle soit causée par la compression de quelque tumeur charnue, de quelque glande grosse, ou d'autres parties, s'opposant au cours régulier du sang, les particules les plus lubriles de ce sang sont contraintes de s'échapper par les pores des vaisseaux & de s'épancher dans les espaces voisins ; & comme le sang est continuellement poussé avec violence, ces pores se dilatent insensiblement, ce qui donne occasion aux autres parties du sang les plus grossières de s'extravaier.

3. Qu'un levain acide ou malin, quoi qu'en perise

quantité, engendré dans une partie, soit par la corruption du suc nourricier de cette partie, ou de l'humour excrémenteux d'une glande, ou de quelqu'autre suc que ce soit, en se répandant entre les fibres voisines, les altère, les détruit, pénètre les vaisseaux, les ouvre, & se mêlant avec le sang qui s'épanche, le fermente, l'échauffe & le corrompt, quand même ce sang n'y auroit que peu de disposition.

A l'égard des causes extérieures & sensibles, on sçait précisément, que dans les playes & dans les contusions, le sang s'arrête & s'épanche, ne pouvant continuer son mouvement, à cause de la solution & destruction des vaisseaux, & de la défiguration des pores des parties.

1. Que les fortes ligatures des parties l'arrêtent pareillement, & quelles sont aussi cause de son épanchement quand elles subsistent long-tems; de même que les luxations des os & leurs fractures quand elles ne sont pas réduites, & que les vaisseaux voisins des os luxez ou fracturez se trouvent comprimés.

2. Que la chaleur actuelle & potentielle, quand elle est assez violente pour altérer la juste température du sang en l'échauffant & surchauffant excessivement, ou pour détruire la disposition naturelle des pores des parties, détermine aussi le sang à s'arrêter & à s'épancher.

3. Que le froid extérieur qui saisit une partie, en resserant & coagulant le sang, l'empêche de se mouvoir, & ce sang est obligé dans la suite de se corrompre & de s'épancher par la corruption des vaisseaux mêmes qui le contiennent & qui suit celle du sang.

Et qu'enfin les piquetures ou morsures d'animaux venimeux, les vapeurs âcres & malignes, & toutes les autres choses qui peuvent irriter les parties fort sensibles, ou y introduite une qualité maligne, sont capables d'y corrompre le sang & d'arrêter son mouvement.

De ce que je viens de dire, on juge bien que toutes ces dispositions particulières ne seroient pas toujours suffisantes pour être les causes de tous les épanchemens, ou pour ne servir des termes ordinaires, de toutes les fluxions qui se font sur les parties, si le sang n'étoit poussé avec violence sur ces mêmes parties : il faut donc encore rechercher la cause de ce mouvement rapide du sang.

Quand le sang n'est que dans une juste quantité, les mouvemens du cœur sont libres & bien réglés, le sang coule à l'aïse de son ventricule droit dans les poulmons, & des poulmons dans son ventricule gauche, d'où il est poussé aussi librement dans les artères qui sont les conduits qui le portent dans toutes les parties du corps pour les nourrir, & après les avoir abreuviés, il entre avec la même facilité dans les veines par leurs pores qui sont toujours ouverts pour le recevoir : & quoi qu'alors son mouvement soit moindre, en ayant beaucoup perdu en passant par toutes ces parties, il en conserve cependant assez pour être reporté dans le ventricule droit du cœur & achever son cours circulaire pour le commencer de nouveau.

Quand il est dans une moindre quantité, tous ces mouvemens se font à la vérité, mais ils sont plus languides ; d'où vient aussi que le sang circule plus lentement.

Dans ces deux états le sang est peu disposé à faire des flexions, à moins qu'il ne s'éloigne beaucoup de la juste température, ou qu'il ne rencontre dans les parties par où il passe quelque levain acide & malin qui l'abêre, ou quelque'une des autres causes ci-dessus dites.

Mais quand le sang est en tres grande quantité, les mouvements du cœur sont extrêmement forcez, le sang qui tombe dans son ventricule droit l'étend violemment, parcequ'il y tombe en trop grande abondance; ce ventricule ne s'en peut vider qu'avec peine, pour la difficulté que ce sang a de se loger dans les poûmons qui n'en sont déjà que trop remplis; des poûmons il se porte dans le ventricule gauche avec la même violence: & comme ce ventricule est fourni d'un beaucoup plus grand nombre de fibres musculées que n'en a le ventricule droit, il pousse ce sang dans les artères avec plus de vigueur; mais les artères se trouvant plenes & toute l'habitude du corps parfillement, ce sang ne peut se dégorger librement dans les veines qui n'en ont que trop, ainsi son mouvement circulaire ne se fait que difficilement. Le sang étant donc dans un état si violent dans les vaisseaux & dans toute l'habitude du corps, pour peu qu'il soit vicé, pour peu qu'il rencontre dans les parties quelque'une de ces dispositions particulières dont je viens de parler, il s'échape des vaisseaux, il s'épanche dans les parties, il produit différentes inflammations, différentes tumeurs, différents abcès, suivant les différents sucs impurs dont il est mêlé. La plénitude est donc la cause de ce mouvement rapide & desordonné du sang, & par conséquent une des cau-

les plus puissantes des fluxions.

Cette vérité a été reconnue par Hippocrate, comme on le peut voir dans son livre, *De locis in homine*, où il dit, *Carnes valde plene sunt cum capere non possint, sunt haur qui capi non possunt*; & elle a été reçue par tous les Médecins qui sont venus après lui & qui ont suivi la doctrine, comme une maxime incontestable, qui a servi de règle à leur pratique, quoi qu'ils ignorassent le mouvement circulaire du sang.

1. *De bon usage de la saignée dans les inflammations, & autres maladies, contre l'opinion de quelques Modernes.*

Quoi que la saignée ait de tout tems passé pour un des remèdes les plus puissans pour calmer les inflammations, & beaucoup d'autres maladies; il se trouve cependant quelques Modernes qui la décrivent si fort, qu'ils la rejettent universellement pour toutes les inflammations extérieures & intérieures; prétendant assez purifier le sang avec leurs remèdes diaphorétiques, sudorifiques & autres.

Mais s'ils considéroient attentivement qu'il arrive peu d'inflammations sans qu'il y ait plénitude, comme je l'ay fait voir ci-devant; & qu'il n'y a point de plénitude, sans qu'il y ait en même tems ou peu de tems après beaucoup d'excrémens & de parties inutiles retenues & confonduës dans la masse de sang, qui ne peuvent s'en dégager que par une fermentation & une effervescence modérée: ils connoitroient que par la méthode qu'ils tiennent, bien loin de modérer cette fermentation, ils l'augmentent excessivement, & aug-

mentent par conséquent la confusion du sang & la plénitude ; d'où il arrive que ce sang , ne pouvant assez s'étendre , se jette avec plus de violence sur les parties où il a commencé à fluer , & y augmente ainsi l'inflammation , à moins qu'heureusement les pores de toutes les parties par lesquelles le sang se purge , & leurs canaux excrétoires , ne soient si ouverts , que le sang y trouvant une issue plus facile , se décharge en même temps par une crise générale de toutes ces parties excrétoires , ou sur-abondantes & inutiles ; ce qui est assez rare.

Par la méthode ordinaire , au contraire , en diminuant le sang par la saignée , celui qui reste ayant peu d'espace pour s'étendre , il n'est plus si étalé & se jette sur les parties où il a commencé de fluer ; & d'ailleurs la masse étant diminuée , il peut recevoir une plus grande quantité de chyle nouveau , qui étant chargé de peu de parties nourrières , à cause de la diète crüe , ne peut augmenter de beaucoup les excréments du sang ; mais ayant au contraire beaucoup de parties aqueuses , il augmente aussi de beaucoup de celles du sang ; & ce sont ces parties aqueuses qui modèrent la fermentation , qui temperent son effervescence & la chaleur , & qui servent de véhicule pour entraîner par les reins & par les autres émonctoires hors du corps , toutes les parties hétérogènes & impures de la masse , à mesure qu'elles sont accrues par cette fermentation modérée du sang.

La saignée ne sert donc pas seulement à diminuer la plénitude , elle aide encore à corriger l'insensibilité du

fang ; ainsi c'est un remède qui convient à toutes les inflammations & autres fluxions quand elles sont causées par une plénitude cacochymique.

3. *De l'action des remèdes purgatifs pour corriger l'interception du sang.*

Ce que j'ay dit ci-dessus de la fermentation du sang & de la sécrétion de ses excréments, peut faire concevoir de quelle manière tous les remèdes qui le purifient, & particulièrement les purgatifs agissent dans les vaisseaux pour accélérer ou rétablir cette sécrétion : car si les particules hétérogènes de la masse du sang sont capables de le mettre en mouvement & de le fermenter, à plus forte raison les particules les plus subtiles des purgatifs introduites dans la masse du sang par les voyes du chyle, ensuite de cette digestion imparfaite qui s'en est faite dans l'estomach & dans les intestins grêles ; puisque ces particules sont beaucoup plus distantes du sang que celles qui proviennent des aliments. Et comme ces particules sont tendues & acres, elles pénètrent, agissent, attendent & fondent les humeurs visqueuses & excrémenteuses contenues dans la masse du sang, ou arrêtées dans les vaisseaux ou dans les conduits des émonctoires qu'elles ouvrent & débouchent, & elles irritent en même tems toutes les parties qui servent à la sécrétion des excréments. Ainsi ces humeurs visqueuses & excrémenteuses liquifiées, ensemble ces particules des purgatifs, sont contraintes de s'écouler & de se porter dans les intestins par les canaux cholédoque, pancréatique & autres canaux excrétoires

qui s'y terminent ; dans l'estomach , par les canaux excretoires des glandes de cette partie ; dans la vessie , par les uréteres ; dans la bouche , par les canaux salivaires ; & dans les narines , par les canaux excretoires de leurs glandes : cela s'entend pourveu que ces humeurs ne soient point trop visqueuses , & que les obstructions qu'elles causent ne soient point trop invétérées : car si cela est ainsi , l'action prompte d'un seul remède purgatif ne pourra les surmonter , à moins qu'il ne soit plusieurs-fois réitéré , ou que l'on ne fasse usage au malade pendant quelque tems des apozomes un peu purgatives , ou que l'on ne se serve d'autres remèdes capables de les dissoudre petit-à-petit , quand les malades ne peuvent supporter qu'avec peine les fréquens purgatifs.

À l'égard de l'action des purgatifs dans l'estomach & dans les intestins , on est assez persuadé qu'un remède purgatif étant descendu dans l'estomach , s'y mêle avec le résidu des denrées alimentaires & avec les levains qui y coulent continuellement & en abondance , à cause de l'irritation que les particules acres de ce remède causent à cette partie : qu'il s'y ferme & dissout les humeurs grossières & visqueuses attachées contre les parois intérieures ou autrement retenues dans ce viscère , dans lequel ce remède reste peu de tems à proportion des alimens ordinaires , à cause que cette fermentation est trop prompte & que l'irritation est trop violente ; d'où vient que l'estomach se resserre & s'en décharge dans les intestins où il agit de mieux que dans l'estomach , & y excite même une plus grande

efficacité par le mélange des sucs biliaire, pancréatique & autres : que dissolvant les matières grossières, coalesce les humeurs visqueuses qui rendusent la membrane veloutée de ces longs tuyaux, il ouvre les entrées des veines lactées, les parties les plus subtiles s'y infiltrent & se portent comme le chyle dans la masse du sang, pendant que les parties les plus grossières irritent les fibres expultrices des intestins, y augmentent leur mouvement péristaltique, & les contraignent de se décharger de leurs excréments grossiers mêlez avec les mêmes parties grossières des purgatifs & les autres humeurs visqueuses qu'elles ont liquifiées ou détachées & qu'enfin l'estomach & les intestins étant déchargés de ces humeurs & excréments, & les extrémités de tous les canaux excrétoires qui finissent dans ces parties s'en trouvant débarrassés, les humeurs excrémentueux de la masse du sang liquifiés par les particules les plus subtiles des purgatifs, se déchargent & s'écoulent plus abondamment par ces voyes que par les autres émonctoires ; d'où vient aussi qu'après que les intestins se sont vidés des excréments grossiers, ceux qui suivent sont très liquides, & que la quantité des excréments grossiers & liquides que l'on rend après avoir pris un remède purgatif, excède de beaucoup celle qui pourroit être contenue auparavant dans l'estomach & dans les intestins grêles & gros.

Puisque les remèdes purgatifs agissent sur la masse du sang augmentent la fermentation & lui donnent plus de mouvement quelle n'en avoit, on juge bien qu'on ne les doit mettre en usage qu'après que l'on a

diminué la plénitude, & que l'inflammation est vers la fin de son déclin : parceque si on s'en seroit lorsque les vaisseaux sont encore pleins, au lieu de diminuer les excréments du sang en les évacuant, on augmenteroit au contraire leur confusion, puisqu'alors cette fermentation ne seroit point libre, & on contraindroit aussi le sang de se jeter avec plus de violence sur la partie où il a commencé de fluer ; ainsi on augmenteroit l'inflammation, comme on le connoît par expérience : même si on s'en seroit lorsque l'inflammation n'est encore que dans le commencement de son déclin, quand bien il n'y auroit plus de plénitude, on pourroit aussi renouveler l'inflammation ; parceque les voyes par lesquelles le sang a flué sur une partie, étant encore ouvertes, pour peu que l'on agite & que l'on atténue le sang, il se porte aisément sur cette partie : c'est aussi ce que l'expérience fait souvent voir.

Quoique l'on dise des purgatifs, que les uns purgent les humeurs bilieuses, d'autres les pituiteuses, d'autres les mélancoliques, ce n'est pas à dire qu'un remède purgatif ne purge qu'une seule humeur ; il les purge toutes, mais plus ou moins suivant que le purgatif est plus ou moins violent, ou selon que l'humeur dominante est plus ou moins facile à mettre en mouvement ainsi les excréments bilieux, par exemple, qui sont aisés à ébranler, cedent à un purgatif foible ; les pituiteux & les mélancoliques qui sont plus difficiles à ébranler demandent des purgatifs plus violents, qui, pour purger ces humeurs excrémenteuses, ne laissent pas aussi de purger en même tems les excréments bilieux

lieux. Et comme il est rare que dans une maladie, une seule humeur excrémentieuse abonde, on dispose le remède purgatif en sorte qu'il puisse purger toutes celles que l'on croit pouvoir causer la maladie, ayant égard seulement à celle qui semble plus dominer.

Des maladies de la cornée & par occasion de celles des membranes qui forment le blanc de l'œil.

CHAPITRE XIII.

I. De l'Ophthalmie ou inflammation de l'œil.

Comme l'Ophthalmie, précède ou suit la plupart des maladies qui arrivent à la cornée, & aux autres membranes extérieures de l'œil, & quelle est encore un symptôme de quantité d'autres maladies de cet organe, comme on l'a vu ci-devant & comme on le verra encore dans la suite, je ne dois pas différer davantage à traiter de cette maladie non-seulement comme symptôme, mais aussi comme maladie propre & particulière à l'œil.

Quoique par Ophthalmie, on entende communément une inflammation des membranes qui forment le blanc de l'œil, que l'on comprend d'ordinaire sous le nom de la principale qui est la conjonctive; on ne doit pas penser que cette inflammation n'occupe toujours que le blanc de l'œil, elle s'étend souvent dans toutes les parties extérieures de l'œil, & même aux paupières.

Quand cette inflammation est légère, la douleur est peu considérable, & la douleur supportable, c'est ce

^a TABAXIS
est un
pruritus.

qu'on nomme, *Ophthalmus fugit*. ^b Quand au contraire elle est plus forte, que les vaisseaux du blanc de l'œil & de la cornée sont apparents & tendus, & que la douleur est violente, on l'appelle, *Ophthalmus vraye*. Si cette même inflammation est accompagnée d'un écoulement de larmes chaudes & abondantes, on dit que l'*Ophthalmus est humide* : & s'il n'en coule que très peu qui excite un prurit cuisant à l'œil & aux paupières, on dit que l'*Ophthalmus est sèche*. Et quand l'inflammation est si grande, que les membranes qui forment le blanc de l'œil sont boursoufflées & s'élevées au dessus de la cornée, quelle paroît comme dans un fond, & que les paupières, sans leur rougeur & chaleur, sont quelque-fois renversées, ne pouvant qu'à peine couvrir l'œil, c'est *La plus violente Ophthalmus*. ^c

^b On le nomme
Cataracta.

Si les inflammations des autres parties de nôtre corps sont des suites du mouvement du sang arrêté, & de l'épanchement qui suit ce défaut de mouvement ; on ne doit point rechercher d'autre cause prochaine de l'inflammation de l'œil, puisque cette inflammation est semblable aux inflammations des autres parties, comme on le remarque par la réplétion ou tumeur des membranes de l'œil & de leurs vaisseaux, par leur rougeur, par la douleur accompagnée de battements, & par la grande chaleur qui la suit.

Ainsi quand le sang est déterminé à s'arrêter & à s'épancher par quelque cause extérieure de peu de conséquence, comme par quelque coup léger, par la poussière ou autres petits corps qui entrent dans l'œil, par la brûlure, par l'ardeur du soleil, par un vent froid, ou

autres causes semblables capables d'exciter une médiocre douleur à l'œil, il ne produit qu'une légère inflammation, ou *Faible Ophthalmie*; pourvu toutes fois qu'il n'y ait ni plénitude, ni intempérie, ou qu'au moins elles soient peu considérables: car si ces causes extérieures ou autres sont plus violentes, ou que la plénitude ou l'intempérie soient plus considérables, elles exciteront une *Ophthalmie vraie*.

Un sang vicié chaud & acré qui s'arrête & s'épanche à la manière des autres fluxions sans le concours d'aucunes causes extérieures, produit aussi l'*Ophthalmie vraie*.

Si ce sang est mêlé de beaucoup de sérosités salines, il s'en séparera aussi beaucoup par les glandes lacrimales, & ainsi l'*Ophthalmie sera humide*.

Si, au contraire, ce sang est dépouillé de sérosités & qu'il soit d'une température fort bilieuse, il engendrera une *Ophthalmie sèche*.

Et si enfin ce sang est fort vicié, s'il est fort acré ou acide, & s'il flue abondamment, il gonflera extraordinairement les membranes du blanc de l'œil, & causera l'*Ophthalmie la plus violente*.

Les signes de l'ophthalmie sont si sensibles, qu'il ne faut qu'ouvrir l'œil malade, voir la rougeur & tumescence du blanc de l'œil, la tension de ses peues vaisseaux, & entendre les plaintes du malade touchant l'ardeur & la douleur qu'il y ressent, pour connoître l'ophthalmie. On sçait du malade quelles ont été les causes extérieures, & ce que j'ay dit des différences & de leurs causes, & la considération de la température dominante

du malade, de son âge, de sa manière de vivre, & de la constitution de l'air & de la region en feront conclure l'espece.

Pour le prognostic, L'ophthalmie est aisée à guérir quand elle vient de causes legeres & externes, & qu'il n'y a ni grande plénitude, ni intemperie considerable. Au contraire elle est plus difficile à guérir lorsque les causes externes sont violentes, que la plénitude est grande, & que le sang s'éloigne davantage de sa temperature naturelle.

Elle dure long-tems dans les enfans & dans les vieillards, qui abondent en humeurs léreales & pica-teuses qui s'agrilissent aisément par le defaut d'une bonne fermentation, & de leur sécrétion.

Par la même raison elle est tres difficile à guérir, & est même fort sujette à recidive dans ceux qui sont travaillés de tumeurs scrophuleuses, ou d'autres tumeurs froides, ou qui par la constitution de leur sang y ont un penchant, & dans ceux dont l'humeur est si acide & fluë en si grande quantité quelle affecte les deux yeux, & se jette sur le nez & les lèvres quelle ramolcit souvent & ulcere.

Quand la douleur est violente & quelle subsiste long-tems, c'est un mauvais signe, y ayant à apprehender que l'humeur ne corode & ulcere les membranes de l'œil, ou qu'il n'arrive des pustules ou abcès à la cornée; dont les suites sont souvent facheuses, ou qu'enfin il se se fasse quelque tumeur ou abcès dans les parties voisines de l'œil.

Quand l'ophthalmie est symptomatique, elle est

plus ou moins aisée à guérir, suivant que la maladie dont elle est un symptôme, est plus ou moins mauvaise.

Dans l'ophtalmie, quand les larmes diminuent, qu'elles deviennent gluantes, & qu'elles se convertissent en une chassie molle & d'une substance égale & une, c'est une marque quelle finira bien-tôt: au contraire quand la chassie est sèche, rude, inégale, & comme des petits grains, elle denote que l'humour est fort acré & que l'ophtalmie durera long-temps.

Voici l'ordre qu'il faut suivre pour guérir l'ophtalmie. Si elle vient de causes extérieures, il faut d'abord éloigner ces causes si elles sont encore présentes, autrement on travailleroit en vain. Ainsi si la poussière, le vent, la fumée &c. ont produit ce mal, on les évitera. S'il reste quelques corps étrangers qui pour l'ordinaire se rencontrent entre le globe de l'œil & la paupière supérieure, on les fera sortir par les moyens que j'ay enseignez au chapitre onzième.

Les corps étrangers ôtez, si l'inflammation est légère, on fera couler dans l'œil quelques gouttes du collyre fait *Avec les eaux distillées de roses & de plantain & un blanc d'œuf battus ensemble*, & par dessus l'œil on appliquera une compresse trempée dans ce même collyre, & ce quatre ou cinq fois par jour jusques à parfaite guérison.

Ou bien on se sert de la même manière *De ces mêmes eaux, ou autres eaux rafraichissantes & ophtalmiques, dans trois ouces de l'une ou l'autre de laquelle on fait fondre cinq ou six grains de sel de tartre*. Ces remèdes suffisent pour guérir

les fausses ophthalmies excitées par de légères causes extérieures : mais quand ces causes sont plus violentes, ou que déjà l'inflammation s'est rendue considérable, on y remédie comme dans la vraie ophthalmie.

Les vices généraux que l'on doit avoir pour guérir la vraie ophthalmie, sont de diminuer la plénitude & l'intensité du sang : ce qui s'exécute par les remèdes généraux dûment administrés.

Pour cet effet, on ordonne d'abord au malade un régime de vivre rafraîchissant, humectant & exact, lui défendant toutes les choses acides, salées, épicées, vaporisées, & celles qui s'aigrissent aisément dans l'estomach.

On lui fait recevoir des lavemens émolliants & rafraîchissants, que l'on continue pendant le traitement, autant qu'il en est de besoin pour lui entretenir le ventre libre, & le décharger de ses gros excréments.

Après le premier lavement, & quelques-fois même auparavant, quand l'ophthalmie est violente, on le saigne au bras du côté de l'œil malade, & on réitère la saignée suivant le degré de la plénitude & les forces du malade, sans crainte de diminuer la vue, comme le pense le vulgaire ignorant. Si on soupçonne qu'une suppression de mois ou d'hémorroïdes ait contribué à causer l'ophthalmie, on saigne au pied pour les mois revenir, & on se sert de sang-sucs pour valider les veines hémorroïdales, ou on les provoque à saïer par quelque autre moyen. Dans les grandes & opinières ophthalmies, on saigne ensuite de la jugulaire pour dériver. Nos Auteurs conseillent aussi l'ouverture des vei-

nes du front & des tempes, même de celles des angles des yeux; mais le peu de sang que l'on tire de ces veines, n'est pas capable d'apporter un grand soulagement: & c'est pour cette raison que l'on préfère plutôt l'ouverture de l'artere des tempes qui se fait par une simple ponction, pour en tirer du sang comme dans les saignées ordinaires.

On ajoute dans la suite à ces évacuations sensibles, celles que l'on procure par l'application des *Vésicatoires* devant ou derrière les oreilles, & du *Catoire* ou du *fron* au derrière de la tête. Les *Vésicatoires* conviennent particulièrement dans les ophthalmies humides quand l'humeur s'étend aux paupières & dans les environs de l'œil; ce qu'on reconnoît par l'inflation du cuir & des paupières. On laisse suer autant qu'on le peut les ulcères qu'on a excités, pour diminuer d'autant plus la scrofulité épanchée. A l'égard Du *catoire* ou du *fron*, on ne les applique que lorsque la fluxion se rend habituelle, afin de la détourner insensiblement, aussi les tient-on fort long-tems ouverts pour pouvoir procurer du soulagement.

Quand on a suffisamment vidé la plénitude, on travaille plus particulièrement à corriger l'intemperie du sang. Si l'ophthalmie est violente & rebelle, ou si elle est accompagnée de fièvre, on tempère d'abord l'effervescence du sang, par l'usage des émulsions faites avec les semences froides dans une décoction rafraîchissante, auxquelles on ajoute le sirop de nymphe & quelques cuillerées d'eau rose. Ou bien on se sert des juleps fait avec les sauts de corchorée, de laitue & le sirop de luvant, ou le sirop

violat ou de romphar. Pour les malades qui ont quelque aversion pour les caux distillés, on se sert *Des décoctions des mêmes plantes, ou d'autres* suivant l'espèce de l'intermperie : on y ajoite quelques fois *Quelques gouttes d'esprit de vitriol, ou de soufre, avec le cristal mineral.* S'il est nécessaire, on use apres d'apozemes, qui sont plus puissantes pour lever les obstructions & disposer les excréments du sang à reprendre leur cours par les voyes ordinaires. Dans une ophthalmie bilieuse, on les fait, par exemple, *Avec les racines de corbeille, d'agreste, de chironde, de fraiser & d'ayrtaume de chacune une once, les feuilles de buglose, de pimproule, de charaxe une poignée, une drachme des semences froides & une demi poignée d'orge, dont on fait une décoction pour trois doses, à chacune desquelles on ajoite une once de sirop de capillaires au violet, & quelques fois aussi un demy gros de cristal mineral, ou quelques gouttes d'esprit de vitriol ou de soufre, dont on donne au malade une dose soit le matin.* On diversifie ces remedes selon la nature de l'humeur dominante, & suivant les voyes par lesquelles le sang à plus de disposition à se purger : ainsi on les vend plus ou moins incisifs, apertifs, drastiques, &c.

Sur la fin de l'ophthalmie on met en usage la purgation pour décharger le sang de ses excréments, & ôter par ce moyen la cause d'une nouvelle inflammation. Dans une ophthalmie bilieuse, par exemple, on fera prendre au malade la potion suivante.

Dans une quantité suffisante d'une décoction rafraichissante on fera bouillir brèvesment & infuser deux gros de semé, un demy gros d'ail, une once de moelle de ceste nouvelle & un demy

deux gros de résine de tarré, & dans l'expresson on ajoutera une once de manne & une once de sirop de fruits de jujubé, ou de celui de roses passés.

S'il est nécessaire de purger plus fortement, on augmentera La dose de senné, & au lieu de la casse on disposera six drachmes de catholicon double de rhubarbe.

Cette purgation conviendra dans la plupart des ophthalmies, observant seulement d'y ajouter Haut ou dix grains de poudre de racine de jalap, ou six grains de sa résine quand on voudra purger plus fortement les bécotés, ou, Une demi once de l'électaire diacorbace au lieu du catholicon.

Pour les malades qui ont de l'aversion pour les purgations, on pourra les purger Avec six gros de manne de casse, une gros de catholicon double & un gros de rhubarbe en poudre qu'on mêlera ensemble pour en faire un bol Avec du suc puberifé, auquel on ajoutera même, s'il est nécessaire, La poudre ou la résine de jalap, dans la dose ci-dessus prescrite.

Quoique ces remèdes purgatifs suffisent pour l'ordinaire dans la plupart des ophthalmies, on n'en doit pas cependant exclure beaucoup d'autres qui y conviennent également & dont je ne ferois point de mention, me contentant d'avertir qu'à l'égard de ces purgatifs & de tous les autres remèdes généraux que j'ay proposés & que je proposeray dans la suite, il est du devoir & de l'honneur d'un Chirurgien de prendre l'avis de plusieurs les Médecins & de s'y conformer avant qu'il le possa, comme je l'ay déjà dit ailleurs.

Pendant l'administration des remèdes généraux, on

ne néglige pas les remèdes particuliers & topiques ; ainsi dès le commencement on travaille à modérer l'effervescence particulière du sang par l'application des collyres que j'ay proposés pour l'ophthalmie légère. On doit rejeter dans ce tems tous les remèdes repereussifs qui ont beaucoup d'astringion , parcequ'en resserant trop les pores superficiels des parties enflammées ils empêchent la transpiration des humeurs les plus subtils , qui étant retenus augmentent par leur agitation la douleur & l'inflammation. Et par la même raison on rejette aussi tous les remèdes emplaïstiques & onguens , comme contraires aux inflammations. On se contente donc de ces remèdes ou autres qui n'ont qu'une astringion légère , capables seulement d'empêcher le trop grand relâchement des fibres , & de tempérer la trop grande effervescence du sang épanché , jusques à ce qu'on ait diminué l'abondance des humeurs & corrigé l'atempérie par les remèdes généraux ci-devant prescrits , qui souvent guérissent l'ophthalmie sans le secours d'autres remèdes.

Si la douleur est violente on se sert des collyres faits *Avec le lait de femme , on à son défaut avec celui de vache , dans lequel on fait infuser pendant quelques heures De safran⁴⁴ en poudre , étant passé par un linge on y ajoute Parties égales de maculages de semences de cressi rouge avec les racis de rusc⁴⁵ & de plantain , dont on fait couler quelques gouttes tièdes dans l'œil malade , & par dessus l'œil on*

44. On le dans tous les usages. Mais on le dose de safran c'est par li-
bre, ou en autres subdivisions avant qu'il en faille pour rendre le lait
ou les autres liquors d'un beau jaune.

applique une compresse en double trempée dans ledit collyre, retirant ce remède de deux ou au plus de trois ou trois heures, ayant soin à chaque fois de nettoyer l'œil avec quelques eaux ophthalmiques tièdes.

Notez que tous les collyres dans lesquels entre le lait ne se conservent pas long-tems sans s'aigrir, & que pour cet effet il est nécessaire tous les jours d'en préparer de nouveaux; parcequ'au lieu d'appaiser la douleur, ils l'augmenteroient par leur acidité, & que c'est aussi pour cette raison que leur application en doit être plus fréquente. Remarquez aussi que ceux qui sont rendus mucilagineux par l'infusion de quelques semences, ne se conservent guères que cinq ou six jours sans se corrompre pendant l'hiver, & que deux ou trois jours pendant l'été, & que pour cette raison on les doit renouveler environ dans ce tems là. Cela soit dit une fois pour toutes.

On on se sert de celui que j'ay proposé au chapitre 24. de la première partie fait *Avec les eaux distillées de fleurs de melis, de hye & de roses mêlées par parties égales, dans quatre onces desquelles on fait infuser douze ou quinze grains de safran & de la graine de lin ou de psyllium entous qu'il en faut pour les rendre au peu mucilagineuses, dont on fait couler quelques gouttes tièdes dans l'œil malade dix ou douze fois par jour, appliquant ensuite sur l'œil une compresse double trempée dans ledit collyre, ou dans quelque autre collyre, plus rafraichissant, si les paupières sont en même tems beaucoup enflamées.*

• Ou bien on prend *Parties égales des eaux distillées de fraiz de grenouille, de roses, de morrille ou de perce, dans lesquelles*

on fait infuser du safran & de la graine de lin ou de psyllium dans les mêmes liqueurs que dessus, préparant au reste ce collyre & s'en servant comme du précédent.

Les raisons pour lesquelles on rend un peu mucilagineux les collyres que l'on introduit dans l'œil, sont premièrement parceque les mucilages des semences de lin, de psyllium, de coins & de quelques autres médicaments, qui déjà de leur nature sont anodins, embarrassent les particules aeres ou acides des humeurs siccules qui coulent sur l'œil, & les empêchent de piquer si vivement la superficie, & en second lieu, parceque les collyres ayant un peu plus de corps, ils séjournent plus long-temps sur l'œil & agissent plus efficacement.

Dans les douleurs très violentes nos Auteurs conseillent d'avoir recours à L'opium, mais avec prudence & beaucoup de précaution, dans la crainte (disent-ils) de trop condenser les esprits, les humeurs & les membranes de l'œil, & de diminuer ainsi la vue. Je n'examine point si leur crainte est bien fondée, n'ayant nul dessein d'en proposer en cette rencontre, ni autre remède de pareille espèce hors ceux ci-dessus : mais je sçais bien que si L'opium, que l'on prend en dedans en assoupissant les malades, diminue le sentiment de leurs douleurs, il n'agit pas de même étant appliqué sur des parties rendues très sensibles par quelques maladies. J'ayant plusieurs fois expérimenté, en mêlant de l'opium dans des remèdes que j'appliquois sur des ulcères douloureux, sans avoir remarqué aucune diminution de douleur ensuite de cette application.

Il est vray que les eaux distillées de quelques plantes saccotiques, comme de *Morille*, de *Cypre*, de *Panace*, même leurs sucs détrempés conviennent dans les inflammations & en apaisent souvent les douleurs: mais ce n'est point en condensant les humeurs & les parties sur lesquelles on les applique; au contraire, c'est en relâchant les fibres des parties membraneuses, ouvrant leurs pores, fondant les humeurs & les disposant à transpirer ou à reprendre leurs cours ordinaire. C'est aussi pour cette raison qu'on se sert de ces plantes dans les tumeurs scirrheuses que l'on veut ramollir pour les résoudre ou amener à suppuration, & l'expérience fait connoître quelles n'y sont pas inutiles. Et comme dans les inflammations il y auroit à appréhender qu'en relâchant trop, on ne craût de la putréfaction dans la partie enflammée, c'est la raison pourquoy on ne se sert point des eaux distillées de ces plantes, qu'on n'y mêle au moins un tiers de quelque eau spiritueuse rafraichissante & un peu astringente, ou quelque autre remède à peu près de semblable vertu, & qu'on cesse l'usage de ces eaux si-tôt que l'inflammation commence un peu à diminuer, ou qu'on remarque dans la partie quelque légère tumeur ordonnée.

Il arrive quelques-fois que la chaleur est si grande, particulièrement quand les paupières sont enflammées, que les compresses imbuës des collyres que l'on applique sur l'œil sont incontinent seiches; ce qui oblige de les renouveler souvent. En ce cas pour ne point tant fâcher le malade, on se sert de quelqu'un des cataplasmes anodins & rafraichissans suivans.

On prend environ Une once & demie de mie de pain
 ou douce cuite auprès du feu, une once de macerage de femon-
 ces de tous tiorz dans l'eau rose, un blanc d'œuf battu en
 eau, deux ou trois cuillerées de lait de femme & dix ou douze
 grains de safran en poudre, on melle le tout ensemble en
 forme de cataplasme, que l'on étend sur un linge &
 que l'on applique tiède sur l'œil malade, dans lequel
 on a fait couler auparavant quelques gouttes d'un des
 collyres susdits.

Ou, on fait infuser De la mie de pain blanc & sec, de
 deux parties égales de lait de femme, & d'eau rose, ou autres
 eaux rafraichissantes, qu'on applique comme dessus sur
 l'œil malade.

Ou on prend Parties égales de mie de pain blanc &
 de café récemment moulu, qu'on melle ensemble, y ajoutant
 de l'eau de rose & du lait de femme, autant qu'elles en peu-
 vent absorber, pour en faire un cataplasme qu'on ap-
 plique comme il a été dit.

On peut laisser ces remèdes six ou sept heures sans
 les changer, à moins que la chassie soit en si grande
 quantité & si acre qu'on apprehende que par son trop
 long séjour elle n'ulcère l'œil ou n'augmente au moins
 l'inflammation; alors on les leve plutôt afin de nettoyer
 l'œil & le laver avec quelqu'un des collyres susdits.

Quand la douleur & l'inflammation commencent
 à s'appaiser, qui est une marque que les humeurs se
 fluxent plus avec tant de violence sur l'œil, & que la
 maladie est près de son declin; on doit alors se servir
 de remèdes qui digèrent, acressent & résolvent les hu-
 meurs, & qui en même temps aient de l'astringent, afin

de rendre aux fibres leur vertu élastique, pour qu'elles puissent en se resserrant, se décharger plus aisément de l'humeur qui les abbeuve.

On se sert pour cet effet en la manière ci-dessus dite, du collyre fait Avec parties égales des eaux distillées de rose, d'oranger & de chéridone, dans quatre oncez de laquelle on fait infuser une poignée de roses rouges & de la semence de fenouil auant qu'il en faut pour les rendre mucilagineuses, étant passées par un linge, on y ajoute Sept ou huit grains de sel de saturne, & cinq ou six grains de camphre.

Si les canaux lacrimaux sont si relâchez que les larmes sortent abondamment & sans douleur, au lieu Du sel de saturne, on fait fondre dans le collyre susdit pareille quantité De vitriol blanc.

Les eaux distillées De peaux margerites, de brucelle, de bugle, de herbe renouëlle & d'autres plantes visqueuses; seules ou mêlées avec les susdites pour en faire un collyre comme le précédent, sont aussi un tres bon effet.

Si les membranes du blanc de l'œil ont été enflées & boursoufflées par la violence de la fluxion, & qu'elles ne se réduisent pas dans leur état naturel par l'usage de ces collyres, on y ajoute Sept ou huit grains d'aloë pour les rendre plus stiptiques; ou on augmente la dose Du vitriol blanc, cela s'entend pourveu que la douleur soit appaisée.

Qu'on met Un blanc d'œuf, dans un plat d'étain, on leigne avec un morceau d'Alaou, jusques à ce qu'il acquiesse une consistance approchant de celle de l'onguent; on étend ce remède sur un linge, & apres en avoir introduit un peu dans l'œil, on en couvre les

paupières l'ayant fait un peu chauffer auparavant. Ce remède par son abstraction est propre aussi à recroûter les paupières relâchées par la violence de la fluxion, & à les dessécher aussi bien que les parties voisines de l'œil qui ont été excoriées par l'acrimonie des larmes.

Si on appréhende la trop grande abstraction de ce remède, ou que le relâchement des paupières ne soit pas considérable, on se servira du cataplasme fait avec la moitié de deux œufs dans l'eau rose & l'eau de plantain, dans deux once de laquelle on mettra au gros de poudre de roses rouges & un denys siropale de sel de saturne, ayant soin en même temps de couler dans l'œil quelques gouttes d'un des collyres suivans.

Sur la fin de l'ophtalmie on ne travaille plus qu'à résoudre l'humour qui peut être resté sur & aux environs de l'œil, & à le fortifier : pour cela on se sert du collyre fait avec les eaux distillées de fenouil & d'asafoetida dans lesquelles on mette un peu d'esprit de vin ; ou de celui fait avec les semences d'avis ou de fenouil, infusées dans le vin & distillées, en la manière & comme je l'ay dit au chapitre 13. de la première partie : ou bien on se sert Des eaux distillées de rue, d'absorbe, d'hyssop, de mélisse, ou autres de cette nature, seules ou mêlées ensemble & agitées avec un peu d'esprit de vin. On peut aussi se servir de la décoction de ces mêmes plantes qui fait le même effet.

Il y a des ophtalmies inveterées & si opiniâtres qu'elles résistent à tous les remèdes ordinaires ; ou si elles guérissent, elles récidivent peu de temps après. Comme elles sont pour l'ordinaire causées par une fluxion habituelle d'humours féroces & puitieuses aigres

par le défaut d'une bonne fermentation, comme il arrive souvent chez les enfans & les vieillards, & dans ceux qui sont sujets aux tumeurs scrophuleuses & autres tumeurs froides ; ou par des levains chancreux, scorbutiques, véroliques, ou autres insignes intempéries du sang : on doit pour les guérir détruire auparavant, autant qu'on le peut, toutes ces causes mauvaises, tant par les remèdes généraux qui leurs conviennent, que par les remèdes spécifiques à ces sortes de maladies.

A l'égard des ophthalmies qui sont suivies de pustules, abcès, ulcères, ou autres maladies de l'œil, ou des ophthalmies qui sont des symptômes de ces mêmes maladies, on aura recours pour les guérir aux chapitres où je traite en particulier de ces maladies.

Tous les remèdes ropiques que je viens de proposer, conviennent dans toutes les vraies ophthalmies, puisqu'ils sont différens ne demandent point d'indications opposées : il est seulement de la prudence du Chirurgien Oculiste de bien observer leurs différens degrés & leurs divers états, pour y appliquer les remèdes dans l'ordre & suivant les règles prescrites. J'aurois pu en proposer un plus grand nombre, mais ceux là suffisent : chaque Chirurgien peut se servir de ceux qui lui sont familiers, pourveu que ce soit avec raison.

Je sçais que beaucoup de Praticiens se servent indifféremment & sans raison dans les ophthalmies de plusieurs espèces de collyres, dans lesquels ils font entrer *La roche, le verdet, la pierre calcaire, l'alun, la feruolle, l'encens, le mastich & autres*, suivant effectivement en cela les sentimens de quantité de nos Auteurs qui

proposent ces sortes de remèdes , comme s'ils convenoient dans les inflammations. La cause de leur erreur vient sans doute, de ce qu'ils confondent l'ophthalmie qui n'est suivie ou qui ne dépend d'aucune autre maladie de l'œil , avec celle qui est suivie , ou qui dépend des ulcères de la cornée ou de la conjonctive , ou de ceux des paupières , ou d'une fluxion habituelle de larmes acres , ou d'autres maladies que j'ay déjà décrites ou que je décriray ci-après : car s'ils avoient fait une distinction , auroient-ils proposé ces remèdes si indifféremment , & n'auroient-ils pas expliqué les cas dans lesquels ils conviennent ? Mais non , ils ont fait comme ceux qui diroient que *L'opoponax* , le *saltimé corossif* , l'*essence* & l'*huile de vitriol* , le *feu même* , sont des remèdes rafraichissans , résolutifs & dessécatifs , & qu'ils sont propres pour guérir les inflammations , sous prétexte qu'ils auroient vû des inflammations qui accompagnoient des ulcères virulents , corrosifs , gangréneux , & autres de cette nature , guéries ensuite de l'application de ces remèdes ; sans considérer que ces inflammations n'étant que symptomatiques , ont dû guérir quand le levain malin qui étoit la cause de ces ulcères , & par conséquent de ces inflammations a été absorbé & détruit par ces remèdes violents. Je ne suivray donc point leurs traces , & en proposant leurs mêmes remèdes , quand l'occasion s'en présentera , je ne le feray que dans les maladies où ils conviennent , & cela dans l'ordre & avec toutes les précautions nécessaires , comme je l'ay déjà fait dans quelques chapitres qui précèdent celui de l'ophthalmie.

2. De l'Œdème, ou fluxion Œdémateuse de la conjonctive,
& de ses autres inflations.

CHAPITRE XIV.

IL arrive quelques-fois qu'en suite de l'ophthalmie, & souvent aussi sans que l'ophthalmie ait précédé, il s'y fait une fluxion si considérable d'humeur pituiteuse sur l'œil, que la conjonctive en est si élevée & ramolée, (sans toutes-fois qu'il y ait de l'inflammation) qu'elle sort assez souvent hors des paupières, perdant sa couleur naturelle, & causant une démangeaison incommode à tout l'œil.

Comme cette maladie n'arrive qu'à ceux qui sont d'un tempérament pituiteux ou autrement mal-habitué, on doit pour la guérir ordonner un bon régime de vivre, & purger fréquemment le malade, pour consumer l'humeur pituiteuse qui domine dans la masse du sang & pour l'obliger à reprendre son cours ordinaire, ayant soin même avant que d'en venir à la purgation, d'y préparer le malade par des juleps, apocèmes, ou tisanes propres à enlever les obstructions, s'il y a long-tems que la cachexie dure : ensuite employer les *Purgatifs*, *Casser* ou *Serues*, comme je l'ay dit en d'autres rencontres, pour détourner & dériver l'humeur qui s'écoule sur les yeux, le tout suivant la grandeur de la fluxion ; car si l'œdème est peu considérable, les seuls remèdes topiques suffisent.

A l'égard des remèdes particuliers, on se sert pour couler dans l'œil & le laver dix ou douze fois par jour,

du collyre fait avec quatre onces des eaux distillées de fenouil & de rose, dans lesquelles on fait infuser une quantité suffisante de graines de fenouil & de lin, pour les rendre mucilagineuses, dissolvant dans l'expedition Une once drachme de myrte & huit grains de camphre: & par dessus l'œil on applique des compresses trempées dans des fomentations fociuantes & résolatives, faites avec les feuilles d'absoluë, de sauge & de benoite, de chacune une demi poignée, des fleurs de camomille, de melilot & de rose rouges de chacune deux poignées, & des semences de fenouil, d'anis & de fenouil de chacune deux gros, que l'on fait bouillir dans une suffisante quantité de vin rouge, pour s'en servir comme dessus. On anime quelques-fois ces fomentations avec un peu d'esprit de vin, particulièrement quand les paupières se trouvent en même temps fort tumefiées & comme transparentes.

Remarquez que telle extension que la conjonctive souffre en cette rencontre, elle se retire & se remet d'elle-même à mesure que l'humeur pituiteuse se résout, & qu'ainsi on n'en doit rien couper, quoi quelle soit déhors.

Si le blanc de l'œil n'étoit composé que des aponeuroses des muscles de l'œil & de la conjonctive, il seroit difficile de concevoir comment il pourroit s'étendre si considérablement; mais on n'aura pas de peine de le concevoir, si on demeure d'accord qu'il est encore recouvert de la peau ou membrane qui recouvre entièrement les paupières qui se produit & s'étend jusques au cercle extérieur de l'iris, je veux dire qui s'attache au commencement de la cornée transparente; car

étant fort lâchement tendue, elle s'étend aisément par les humeurs qui abreuvent le blanc de l'œil. Il est même fort aisé de remarquer que cette membrane extérieure souffre la plus forte extension dans cette maladie; puisque souvent le blanc de l'œil & les paupières ne semblent former qu'une même tumeur recouverte par une seule membrane.

La conjonctive s'enfle & se boursouffle encore par une humeur flaqueuse qui se jette entre les différentes pellicules & qui l'étend si fort quelle soit quelques-fois aussi gros des paupières, comme dans la fluxion oedémateuse ci-dessus, de laquelle elle ne diffère que parcequ'elle est transparente, & que quand on la touche & presse, on ne sent point d'humeur au dedans, & quelle revient aussi-tôt en son état naturel, comme toutes les autres tumeurs flaqueuses: elle est aussi quelques-fois une suite des grandes ophthalmies & malignes, soit qu'elles soient maladies principales ou symptomatiques. Quand cette inflation de la conjonctive se fait d'une humeur flaqueuse, elle se traite comme l'inflation oedémateuse; & quand elle est produite par une ophthalmie, on suit ce que j'ay dit à cette occasion en parlant de la cure de l'ophthalmie.

3. Des Pustules de la Conjonctive & de la Cornée.

CHAPITRE XV.

IL arrive de deux sortes de pustules, communes à la conjonctive & à la cornée; les unes sont des petites vésicles tres superficielles pleines d'eau, semblables à

ces petites vésicles qui sont excitées par le feu, l'eau bouillante, & les remèdes vésicatoires ; on les nomme vulgairement *Phlyctènes* ; & les autres sont des petites vésicles ou tumeurs un peu plus enfoncées remplies d'une humeur purulente assez semblable à celle des pustules qui arrivent à la superficie de la peau ; je les appelleray simplement *Pustules*, pour les distinguer des *phlyctènes*.

Ces maladies sont le plus souvent des suites de l'ophthalmie ; car quand le sang artériel se répand, ne transpire ou ne rentre dans les vaisseaux, en séjournant il se corrompt, & corrompt en même temps les parties qui le contiennent ; ou quand il est si acide qu'il corrode les fibres membranées entre lesquelles il s'échappe, il ne tarde gueres à les élever en tumeur. Et toute la différence qui se rencontre entre les *phlyctènes* & les *pustules* quant à la cause, c'est que les *phlyctènes* sont causées par une sérosité un peu chaude & acide, qui ne peut transpirer au travers de la surface qui recouvre les membranes de l'œil, & les *pustules* par un sang un peu plus acide qui se convertit en pus.

Elles sont encore produites par l'humour qui cause la rougeole & la petite verole, lorsque cette humeur se jette sur les yeux. Et enfin elles sont excitées par des causes extérieures, comme par l'ardeur du soleil, par l'entrée dans l'œil de quelques petits corps ignes, de quelques liqueurs acides, acides & corrosives, de mouches, mouchetons, araignées, ou autres corps étrangers, capables par leur acrimonie d'exciter des *phlyctènes*, même dans d'autres parties du corps.

Comme les phlyctènes sont transparentes, elles paroissent de la couleur de la partie de l'œil qu'elles occupent : ainsi quand elles sont des suites de l'ophthalmie, celles qui sont à la superficie de la conjonctive paroissent rouges, parceque dans l'ophthalmie cette membrane est rouge ; quand elles occupent la superficie de la cornée à l'endroit de l'iris, elles semblent être noires ou des autres couleurs de l'iris ; & à l'endroit de la pupille elles paroissent noires ; cela s'entend quand on les regarde de face, car quand on les regarde de côté, on reconnoît véritablement leur transparence. A l'égard des pustules, elles paroissent d'abord comme des petites tumeurs plus rouges dans leur étendue que n'est la conjonctive, quand elles se forment sur cette membrane, & dans la suite elles blanchissent : & quand elles se forment sur la cornée transparente, elles paroissent obscures de tel sens qu'on les regarde, mais peu de tems après elles blanchissent.

En général les phlyctènes & les pustules mettent le malade en peril de perdre la vie, parcequ'il y a à craindre qu'elles ne dégèrent en ulcères malins & corrosifs, dont les suites sont toujours facheuses, comme on le verra dans le chapitre des ulcères. En particulier, les phlyctènes ne sont pas si mauvaises que les pustules, parcequ'elles sont plus superficielles, & que l'humour qu'elles contiennent n'est pas si acré. De plus les phlyctènes & les pustules qui viennent sur la conjonctive ne sont pas si dangereuses que celles qui viennent sur la cornée ; & celles qui viennent sur la cornée à l'endroit de l'iris, incommodent moins par leurs cicatrices rel :

tantes, que celles qui viennent vis-à-vis de la prunelle; enfin celles qui viennent des causes extérieures sont moins fâcheuses que celles qui sont excitées par des causes intérieures.

La cure des phlyctènes & des pustules est semblable. Dans leur commencement on les traite avec les mêmes remèdes proposés pour le commencement de l'ophthalmie, soit qu'elles soient des symptômes de l'ophthalmie, ou que l'ophthalmie soit un symptôme de ces maladies; parceque la première intention que l'on doit avoir, est d'appaîser l'inflammation. Ainsi on emploie la saignée & les autres remèdes généraux dans l'ordre & comme je l'ay dit au chapitre 13. & on se sert des collyres rafraîchissans & adoucissans, & des autres remèdes proposés audit chapitre, suivant que l'inflammation & la douleur sont plus ou moins violentes.

Lorsque l'inflammation commence à s'appaîser, si les phlyctènes & les pustules diminuent & semblent se résoudre, on continue la cure comme dans la suite de l'ophthalmie; quelques-fois par ces remèdes elles se dissipent; mais si au contraire elles augmentent, on juge qu'il ne se fera point de résolution, & que par conséquent elles se termineront comme des autres pustules du corps, c'est-à-dire, par l'issuë de leur matière. C'est pourquoi on se sert alors de collyres qui amollissent & résolvent en même tems, comme de celui fait avec une demi once de racines d'arbes, des fleurs de camomille & de melis de chacune une poignée, qu'on fait bouillir un peu de tems dans six onces des eaux distillées

de roses & de serenoil, ensuite on y fait infuser un demi scrupule de safran, & le collyre étant passé par un linge, on en fait couler quelques gouttes dans l'œil malade dix ou douze fois par jour, mettant dessus à chaque fois une compresse trempée dans un collyre rafraichissant, ou quelqu'un des autres remèdes proposés pour l'ophtalmie.

Si elles tendent à s'ouvrir, le plus sûr est de les ouvrir avec la pointe d'une lancette, ou avec une éguille, pour empêcher que l'humeur qu'elles contiennent par son trop long séjour, n'exerce la cornée & ne cause un ulcère plus profond, dont la cicatrice restante, étant plus épaisse, empêcheroit davantage la vue; particulièrement si ces pustules se rencontrent sur la cornée transparente, vis-à-vis de la pupille.

La manière de les ouvrir est de les piquer à côté; comme on fait ordinairement les pustules qui arrivent sous l'épiderme. Si on se sert de la lancette, il est bon d'envelopper le fer & les chasses d'une petite bande de linge, ne laissant que la pointe de découverte; tenant la lancette par les chasses comme on tient l'éguille pour abaisser les cataractes, on pique comme dessus, le plat de la lancette étant du côté de l'œil. Toutes ces précautions ne servent que pour s'empêcher de blesser l'œil.

Soit que les phlyctènes ou les pustules se soient ouvertes d'elles mêmes; ou qu'on les ait ouvertes, on traite les ulcères qui restent avec les collyres mondifiants & desséchants que l'on compose, par exemple, Avec un scrupule des trochisques blancs de Rhafis, dix grains de myrte, cinq grains de violet blanc & une demi drachme

de faire caudir, que l'on dilloix dans *Quatre onces des eaux distillées de rosi & de hyere trempere*. On en met trois ou quatre gouttes dans l'œil dix ou douze fois par jour, & on couvre l'œil d'une compresse trempée dans un collyre rafraichissant tant qu'il y a de l'inflammation.

Si même la douleur est violente, on coule dans l'œil alternativement du collyre faldat, & de quelqueun des collyres adoucissans proposés dans le chapitre 13, & ce, tant que la douleur subsiste.

Si ces ulceres ne guérissent point par ces remèdes, on aura recours au chapitre 17, ou on choisira les collyres qui leurs conviendront.

On ne traite point d'une autre manière les pustules qui sont produites par la petite verole: mais on s'efforce autant qu'on le peut, d'en descendre les yeux. On se sert à cet effet de remèdes qui relâchent & ouvrent la surpeau des environs des yeux, & qui atténuent l'humour qui cause les pustules, afin quelle puisse transpirer à mesure quelle abonde: on emploie utilement *Le lait de femme*, ou à son défaut, *Celui de vache*, dans lequel on fait infuser *Une quantité suffisante de safran*, pour en faire une forte teinture, dont on oint les paupières & les environs quatre ou cinq fois par jour, & dont on coule même quelques gouttes dans les yeux.

Ou on se sert de la même manière d'un collyre fait *Avec parties égales des eaux distillées de hy & de fraiz de grenoble*, dans lesquelles on fait infuser *De la graisse de les*, tant qu'il en faut pour les rendre mucilagineuses, *Et du safran comme dessus*, étant passées par un linge, on dilloix dans deux onces *Soix ou huit grains de*

emplois. Souvent par ces remèdes ou autres on empêche les pustules de la petite vérole de pousser dans les yeux; pourvu qu'on s'en serve de bonne heure.

Paré, au chapitre 3. de son vingt-sixième livre, se sert De l'eau rose, de rosier & de camphre, pour mettre autour des paupières; ou bien d'une décoction De safran, de berbere & d'écorce de grenades, y dissolvant de l'aloë & un peu de safran, & propose aussi pour la même fin Le jus de grenades. Cette pratique, quoi qu'elle semble contraire à la précédente, convient cependant avant que les pustules aient commencé à pousser à la superficie de la peau; parce que ces remèdes ayant beaucoup d'astringent en resserrent les fibres, ainsi la matière des pustules s'y loge plus difficilement: mais aussi quand la peau en est déjà abrévée, ces remèdes qui s'opposent à la transpiration seroient plus capables d'augmenter l'inflammation & les pustules, & d'exciter de plus grands désordres; c'est pourquoi il vaut mieux agir suivant l'insertion que j'ay proposée, & qui est la plus universellement reçue; & cela, d'autant plus qu'on n'est guères appelé en ces rencontres que lorsque les pustules commencent à pousser.

4 De l'Hyppon, ou Aborg de la Cornée.

CHAPITRE XVI

PAR l'Hyppon, nos Auteurs entendent deux choses: *Primo.* Un amas de pus derrière la cornée & dans le globe même: 2. Un amas de pus qui se fait entre les pellicules mêmes de la cornée.

Comme la première signification à trop d'étendue, puisqu'elle comprend tous les amas de pus qui viennent des abcès des parties intérieures de l'œil, ou du sang épanché au dedans de l'œil & qui suppure; je la restreindray à cet épanchement de pus derrière la cornée en suite de l'ouverture de l'abcès qui se fait en la superficie intérieure de cette membrane: ainsi par *Hypopyon*, j'entendray aussi deux choses, premièrement & principalement l'amas de pus, ou l'abcès qui se fait entre les pellicules de la cornée; & en second lieu l'épanchement qui s'en fait au dedans de l'œil, lorsque cet abcès s'ouvre en dedans.

Cette maladie est souvent une suite des grandes inflammations des yeux, lorsqu'elles ne se terminent point par résolution; elle arrive aussi quelques-fois par un sang chaud & acre qui s'écoule & s'anivelle dans une seule partie de la cornée, à la manière des autres abcès: & elle arrive encore ensuite d'un sang épanché entre les pellicules de la cornée par quelque coup, ou autre violence extérieure, quand ce sang, au lieu de se résorber, suppure.

Elle diffère des phlyctènes & des pustules, en ce que ces maladies ne font qu'à la superficie intérieure de la cornée, & que la matière qu'elles contiennent est fort fluide, & que celle-ci est entre les pellicules, & que la matière est plus épaisse & assez semblable à celle des abcès: aussi l'*Hypopyon*, est proprement *Un abcès de la cornée*.

Quand cet abcès se forme, l'inflammation est violente, & les douleurs sont vives & élançantes, qui

dominent même quoique le pus soit formé.

Cet abcès est quelques-fois si petit, qu'il n'a pas plus d'étendue qu'une papille, & d'autres fois il est si étendu qu'il occupe une grande partie de la cornée.

Quand le pus s'amasse entre les pellicules de la superficie extérieure de la cornée, il forme en dehors une tumeur pointue en manière d'un clou : entre les moyennes, la tumeur est plate & déprimée : & entre les pellicules de la superficie intérieure, souvent il ne paroît aucune tumeur en dehors, la tumeur étant au dedans de l'œil.

Quand il ne paroît point de tumeur en dehors, pour juger si le pus est entre les pellicules de la cornée transparente, il faut regarder l'œil par le côté & par l'endroit sain de la cornée transparente, & si l'iris & la pupille paroissent dans leur état naturel, vis-à-vis de l'amas, c'est une marque que l'abcès est dans la cornée. Il est plus difficile à juger, quand il s'amasse vers la superficie intérieure de la cornée opaque, & qu'il ne paroît point de tumeur en dehors, n'y ayant que les signes généraux qui le fassent connoître, qui sont la douleur plus violente en cet endroit, l'inflammation plus considérable, la tension des vaisseaux plus grande dans les environs, & la couleur sombre vers le milieu de l'amas.

Quoique la cornée transparente soit fort solide, le pus qui se trouve renfermé entre ses pellicules, s'étend quelques-fois si fort en large, que la tumeur qu'il forme en dehors s'applatit & disparaît, ne laissant qu'une grande tache blanche : quelques-fois aussi ce pus écarte

amassé vers le haut ou vers le milieu de la cornée, fait fusée & descend en bas, laissant un vestige blanc ou trouble dans le lieu qu'il occupoit, & dans celui par lequel il a passé : & cette extention & transposition de pus est le plus fort argument qui fasse connoître que cette membrane est composée de plusieurs pellicules, par la raison que j'ay rapportée au chapitre 7. de la description de l'œil.

Quand le pus suit ainsi fusée, il s'arrête au bas de la cornée transparente, & quand il y est en une certaine quantité, il s'y étend & forme une tache blanche à peu près semblable à celle qu'on remarque à la racine des ongles. Cette tache est beaucoup plus apparente, quand l'abcès se rompt au dedans de l'œil, & que le pus s'épanche entre l'iris & la cornée transparente : & c'est proprement cette espèce d'*Hypopyon*, que nos Anciens ont appelée, *Oxye*.

L'abcès de la cornée est une maladie très fâcheuse, puisque la plupart de ceux qui en sont travaillés perdent la vue, soit par les cicatrices qui restent & qui sont fort épaisses ; soit par l'ulcère de la cornée qui suit l'ouverture de l'abcès, & qui est presque toujours d'une nature fort maligne, soit par la rupture de cette même membrane, dont s'ensuit l'écoulement de l'humour aqueux, qui est quelques-fois si considérable, que les parties intérieures en changent de situation & se confondent ; soit enfin par la suppuration de tout l'œil, ou au moins d'une partie, quand le pus qui s'échappe au dedans est d'une mauvaise qualité. Voilà pour ce qui regarde le pronostic général.

Quant au particulier : les petites abeilles dont le pus ne s'étend pas entre les pellicules de la cornée, marquent moins de malignité & peuvent plutôt recevoir guérison. Ceux qui sont vers la superficie extérieure de cette membrane sont moins mauvais que ceux qui en occupent le milieu, & ceux-ci sont aussi moins fâcheux que ceux qui se forment vers la superficie intérieure. Enfin ceux qui se forment dans la cornée opaque sont moins dangereux, proportion gardée, que ceux qui se forment sur la cornée transparente, & ceux qui sont vis-à-vis de l'iris incommodent moins par leurs cicatrices restantes quand ils guérissent, que ceux qui sont vis-à-vis de la pupille.

Pour la cure de l'abeille de la cornée, on se sert dans le commencement des remèdes tant généraux que particuliers que j'ay proposés pour l'ophthalmie, observez ce que j'ay dit dans le chapitre précédent à l'occasion de la cure des Phlyctènes & des Pustules. Et quand l'inflammation commence à s'apaiser, si on voit qu'il y ait peu de matière amassée & quelle ne soit pas d'une mauvaise qualité, ce qu'on connoît si l'inflammation diminue considérablement, on la dissipe si on peut par l'usage des collyres résolutifs & un peu émollients, faits avec les fleurs de camomille & de melilot, les fleurs de safran & de fenouil, de chacune une once, & un sirop de sucre, que l'on fait bouillir légèrement dans six once de eau distillée de roses & de rose, & ensuite on y fait infuser un scrupule de safran, pour être passé par un linge, & appliqué à l'ordinaire.

Si par l'usage de ce remède ou autre de semblable

vertu, le pus ne se résout, il faut venir à l'extrême remède, quand l'abcès est grand, qui est de piquer avec une lancette la cornée à l'endroit de l'abcès pour en faire sortir le pus, sans attendre qu'il se fasse jour lui-même par l'ulcération de la cornée, pour éviter les cruelles douleurs qu'il causeroit au malade, & les autres défoidres qui surviendroient par un trop long séjour du pus.

La manière de faire cette opération, est de s'asseoir commodément le malade sur son lit, la tête bien appuyée de crainte qu'il ne la remue, & tenant du pouce & du doigt indice d'une main l'œil ouvert & sujet, de l'autre tenir la lancette comme si on vouloit saigner, & piquer la cornée au lieu le plus panchant de l'abcès, si profondément que l'on parvienne jusques au pus, faisant ensuite une petite élévation pour rendre à peu près l'ouverture de la grandeur du demi diamètre de l'abcès. On ne doit pas toujours s'attendre que le pus suive la pointe de la lancette, il est quelques-fois si épais qu'il ne coule qu'à mesure qu'il s'atténue: d'ailleurs la cornée est si solide que les lèvres de l'ouverture s'approchent d'abord si fort, qu'elles s'opposent à la sortie; mais dans la suite elles s'ouvrent & le pus s'écoule insensiblement.

Immédiatement après l'ouverture, on se sert du collyre fait avec le lait de femme & le safran, ou de quelque autre collyre anodin pour appaiser la douleur: ensuite on se sert des collyres mondifiants & desséchants, comme de celui que j'ay proposé après l'ouverture des pustules, remédiant à l'inflammation & à la douleur,

si ces accidents se renouvellent, par les remèdes que j'ay ci-devant proposés : enfin s'avant que l'abcès se rend plus ou moins mauvais, on le traite comme je le diray ci-après au chapitre des ulcères.

Neetz que si le pus avoit déjà fait fausse, ou qu'il se fût étendu comme je l'ay dit ci-dessus, il seroit bon d'attendre quelques jours avant que d'en venir à l'ouverture, & pendant ce tems l'a se servir des collyres résolutifs pour tâcher de le dissiper, comme quelques-fois cela arrive : mais si après quatre ou cinq jours on ne s'apperçoit d'aucune résolution, & qu'au contraire le pus augmente dans le lieu où il a coulé, il ne faut pas tarder à lui donner jour au lieu même où il a flué, sans se mettre en peine de rebai où il s'est amassé la première fois. L'expérience fait connoître que c'est là que l'ouverture doit être faite, puisqu' faute d'ouverture, il s'y fait souvent jour.

Remarquez encore, que lorsque l'abcès s'est ouvert au dedans de l'œil, & que le pus s'est épanché entre la partie inférieure de l'iris & la cornée transparente, quand il n'est pas d'une mauvaise qualité, il se dessèche quelques-fois en cet endroit, sans causer d'autre désordre, qu'un changement en la couleur de l'iris, & une tache blanche qui est la cicatrice de l'ulcère intérieur de la cornée, d'où le pus s'est épanché : mais quand il est d'une mauvaise qualité, il altère non-seulement la partie de l'uvée qui forme l'iris, mais encore les autres parties intérieures de l'œil, & souvent même ulcère & perce la cornée transparente, si on diffère à lui donner jour.

Avant que d'en venir à l'opération, si vous n'avez aucune espérance que la vue se puisse rétablir, ayez bien soin d'en avvertir le malade, & lui faites connoître que l'opération que vous lui proposez n'est que pour l'empêcher des cruelles douleurs qu'il souffriroit, si on se rendoit que le pus se fît jour de lui-même par ulcération, & pour éviter la difformité que la suppuration de tout l'œil causeroit, afin qu'il n'impute point à l'art, ce qui est une suite malheureuse de sa maladie.

J'ajouterois à la fin de ce chapitre que Galien, *de chap. 19. de quatorzième livre de la méthode*, rapporte que de son tems un nommé *Jeslar* Médecin oculiste, guérissent plusieurs personnes travaillées d'*Hypopyon*, en leur secouant rudement la tête jusques à ce que l'on vît le pus descendre au bas de l'œil, ou il demeureroit par sa pesanteur. Ne vous servez point de cette pratique qui ne vous réussiroit pas, quoique ce fait puisse être vray en trois rencontres. Premièrement, quand le pus s'est amassé vers la superficie intérieure de la cornée, & qu'il est prest à l'échapper : 2. Quand l'abcès s'est formé en la partie antérieure de la membrane uvée, & qu'il est partiellement prest à se rompre : 3. Quand le pus s'est amassé au dedans de l'œil, soit à cause d'un sang épanché qui n'a pu se résoudre, ou par quelque autre cause; car nos Anciens appelloient *Hypopyon*, tout amas de pus qui se faisoit ou dans l'épaisseur de la cornée, ou par delà : dans ces trois rencontres, dis-je, les secouilles peuvent avancer la précipitation du pus, qui se seroit même naturellement, ou à la faveur des frictions de l'œil, comme je l'ay vû arriver plusieurs

foit. Mais quand le pus s'est amassé, entre les pellicules de la cornée, & qu'il n'a point de disposition à s'échapper au dedans de l'œil, toutes les secouffes, ou autres moyens ne lui peuvent faire changer de place : & s'il s'étend souvent, ou se précipite au bas de la cornée transparente, comme je l'ay dit ci-dessus, c'est un de ces effets de la nature, que l'art ne peut pas produire.

3. Des Ulcres de la Conjonctive & de la Cornée.

CHAPITRE XVII.

Les Ulcres de la conjonctive & de la cornée, sont les maladies les plus communes qui arrivent aux yeux. L'inflammation, les pustules, les abcès, les playes, & généralement toutes les solutions de continuité de ces parties, non-seulement les causent; mais aussi toutes les fluxions d'humours acres & mordicantes qui se font sur les glandes des yeux, & sur les paupières les excitent, quand ces humeurs coulent & séjournent sur l'œil.

Ils sont ou Superficiels, ou Profonds. Les Superficiels, qui sont ordinairement causés par des humeurs acres & mordicantes, qui sortent des glandes & qui abbreuvent l'œil, ou par des Phtisies, ou par quelques corps étrangers & peu de conséquence, qui entrent dans l'œil & qui le blessent, sont de quatre espèces, qui ne diffèrent entre-elles que du plus au moins. La première, est un léger ulcère qui paroît en manière d'un brouillard très superficiel sur la cornée transparente, & qui

ou occupe souvent la plus grande partie ; ce n'est proprement qu'un commencement d'ulcération de la suppeau qui recouvre la cornée ; aussi quand cet ulcère ne passe point outre & qu'il guérit , il ne reste point de cicatrice , cette suppeau se renaissant facilement ; nos Anciens appellent cette espèce d'ulcère , *Brouillard* , à cause effectivement qu'il ne paroît que comme un petit brouillard.

La deuxième , est un ulcère semblable au précédent , un peu plus profond & plus blanc , qui occupe souvent moins de place ; & comme en cet ulcère la superficie de la cornée se trouve aussi ulcérée , il reste une cicatrice légère après sa guérison , qui incommode un peu la vue quand elle se trouve au dessus de la pupille : nos Anciens l'ont appelée , *Nuage* , parce qu'il est plus opaque que le précédent , & qu'il ressemble à un petit nuage.

La troisième , est un ulcère rond & plus profond que les précédents , qui suit souvent l'ouverture des fistules , & qui paroît blanc quand il est sur la cornée transparente , & rougeâtre quand il occupe le blanc de l'œil : & quand il se trouve en telle situation qu'il occupe en même tems partie du blanc de l'œil & partie de la cornée transparente , il paroît des deux couleurs ci dessus , c'est-à-dire , rougeâtre au blanc de l'œil , & blanc sur la cornée transparente. La cicatrice qui reste après sa guérison , empêche de distinguer les objets quand elle est vis-à-vis de la pupille. Nos Anciens le nomment , *Ulçère rond* , à cause de sa figure , qui est assez circonscrite que celle des précédents.

ACHTER,
de Caligo.

B.
NIPERIT 1807
de Nubecula.

AUCUMOR,
de Ulceris
quadrato.

La quatrième, est un ulcère brûlant, douloureux, d'un gris cendré, inégal & rude, paroissant comme un petit morceau de laine quand il est sur la cornée transparente. C'est le plus mauvais des ulcères superficiels, & est sujet à dégénérer en ulcère profond & fardide. Il laisse une cicatrice plus épaisse que le précédent. Il est appelé à cause de la chaleur & de la douleur qu'il cause, *Ulcère brûlant*.⁴

4. *Ulcères,
ou Ulcères
brûlants.*

Tous ces ulcères étant négligés, ou arrivants dans un corps de mauvaise complexion, sujet à des fluxions habituelles, dégénèrent souvent en *Ulcères profonds*.

Les *Ulcères profonds*, sont encore causés par l'ouverture des absces qui se font dans l'épaisseur de la cornée, par des playes & autres causes : on les distingue ordinairement en trois espèces.

La première, est un ulcère étroit, profond & dur, dont la cornée transparente, quand il est au dessus de l'iris ou de la pupille, ne paroît point changée de couleur, ne blanchissant que lorsque l'ulcère se cicatrise : & quand il est sur la cornée opaque à l'endroit du blanc de l'œil, il est fort rouge en sa circonférence & son milieu paroît noirâtre, à cause que la cornée est émincée en cet endroit. On l'appelle, *Ulcère fissuré*, à cause de sa profondeur.

5. *Ulcères,
ou Fissures,
& abscess.*

La deuxième, est un ulcère semblable au précédent, mais qu'il est plus large & qu'il semble moins profond, parceque la cornée étant émincée, est un peu poussée au dedans de l'ulcère par l'humour aqueux, à cause de l'étendue de cet ulcère. On le nomme, *Ulcère creux*.⁵

6. *Ulcères,
ou Cornues.*

La troisième, est un ulcère fardide & pourri, jetant

une sanie épaisse, inégale & mauvaise. Il retient le nom d'*Ulcer fondide*.

ΕΥΚΡΑΝΗ
 ἢ Ὀφθαλμική.

Voilà toutes les espèces d'ulcères que nos Anciens ont décrit, avec les noms qu'ils leurs ont donné, dont on ne doit pas fort se mettre en peine, pourvu que l'on connoisse bien la nature de chaque ulcère. Si on vouloit s'attacher à examiner plus particulièrement toutes les autres circonstances qui les peuvent accompagner, on en trouveroit un bien plus grand nombre ; mais comme toutes ces circonstances ne font point changer l'ordre de leur traitement, il est inutile d'augmenter le nombre des espèces de nos Anciens : il suffit qu'un Chirurgien Oculiste s'applique à reconnoître toutes leurs complications essentielles & principales pour en tirer les indications curatives.

Les ulcères des yeux sont si aisez à connoître, qu'il ne faut qu'ouvrir l'œil malade pour découvrir leur nature, & d'ailleurs ce que j'ay dit de leurs différences, suffira en même temps leurs signes diagnostiques.

Pour le pronostic, en général ; on peut juger que les ulcères des yeux sont des maladies très fâcheuses, tant pour la difficulté qu'il y a de les guérir, à cause des cruelles douleurs qu'ils causent à l'œil & à la tête, des violentes inflammations qui les suivent, & de la nature des parties ulcérées, que par les autres symptômes qui les accompagnent souvent, comme la rupture de la cornée, les excroissances de chairs, les fistules, & enfin par les cicatrices qui restent toujours après leur guérison. Tous symptômes qui détruisent entièrement la vie, ou qui la diminuent au moins considérablement.

En particulier, les ulcères qui n'occupent que la conjonctive sont moins dangereux que ceux qui passent à la cornée, & ceux qui sont en la cornée opaque, ou dans la transparente, vis-à-vis de l'iris, quand ils guérissent, n'incommode point la vue par leurs cicatrices restantes, comme ceux qui se trouvent vis-à-vis de la pupille.

Plus les ulcères sont superficiels, plus ils sont aisés à guérir, & moins ils incommode par leurs cicatrices: & plus les ulcères sont profonds, plus il y a à craindre que la cornée se rompe, que l'œil se rétrécisse & que l'evée sorte par la rupture.

Les ulcères qui rendent une sanie claire ou rouille, & qui est si acre, quelle rouge les parties voisines de l'ulcère, les paupières & les autres parties sur lesquelles elle s'épouche, sont difficiles à modifier: & ceux qui rendent une sanie inégale, crouteuse, noirâtre & mauvaise, sont aussi très-difficiles à modifier & doivent faire craindre la suppuration de tout l'œil.

Ceux qui sont entretenus par une fluxion habituelle d'humeurs acres qui se fait sur les glandes de l'œil, ou sur celles des paupières, comme il arrive souvent dans les enfans sujets aux tumeurs serophuleuses, dans ceux qui sont travailléz de scorbut, verole, ou autre infigne insensibilité du sang, ne guérissent point qu'on n'ait auparavant détruis toutes ces mauvaises causes. Et quand ils sont entretenus par les poils des paupières qui se renversent dans l'œil, ils ne guérissent qu'après qu'on a arraché ces poils, ou qu'on les a détournés.

Les yeux affoiblis par des ulcères précédents ou par

des fluxions, ou par un grand âge, & pour être continuellement exposés aux injures extérieures, faute d'être recouverts des paupières, sont fort sujets à être ulcérés, & quand ils le sont, les ulcères en sont difficiles à guérir.

Un symptôme commun à ceux qui sont travaillés de violentes ophthalmies, de playes, de pustules, d'abcès & d'ulcères à la cornée, & de quelques autres maladies, c'est de ne pouvoir souffrir la lumière du grand jour sans de grandes douleurs : ce qui oblige les malades à tenir toujours les yeux fermés à la présence du grand jour, & de ne les ouvrir que dans les ténèbres, ou lorsque la lumière est fort foible.

En parlant des maladies de la rétine, j'en ay attribué la cause à la disposition inflammatoire de cette membrane, parcequ'il est impossible que toutes les parties sensibles de l'œil, & particulièrement la rétine, ne se ressentent de l'inflammation douloureuse de la conjonctive & de la cornée, soit que cette inflammation soit seule, ou quelle accompagne les playes, les pustules, les abcès, ou les ulcères, puisque même les autres parties voisines de l'œil s'en ressentent.

Une preuve que cette difficulté de souffrir la lumière, ne vient point de la sensibilité extraordinaire que la conjonctive ou la cornée contractent dans ces maladies, c'est que lorsque les ulcères, si enflammés & si sensibles qu'ils soient, occupent la cornée transparente, & empêchent entièrement les rayons de lumière de pénétrer l'œil & de se porter sur la rétine, les malades ouvrent aisément l'œil à la présence du grand jour sans

en souffrir aucune douleur ; & au contraire, quand ils sont dans d'autres parties de la cornée & qu'ils n'empêchent point le passage des rayons de lumière, ou que la cornée ulcérée a encore assez de transparence pour être pénétrée par les rayons de lumière, comme il arrive dans les ulcérés les plus superficiels & dans quelques autres, si en même temps il y a de l'inflammation, les malades souffrent de si grandes douleurs de la lumière, qu'ils ne peuvent tenir l'œil ouvert : ce qui fait qu'on a beaucoup de peine à faire ouvrir les yeux aux enfans peu raisonnables, & qu'on est obligé de leurs ouvrir de force pour reconnoître leurs maladies, ou pour y introduire des remèdes.

Cette difficulté de souffrir le grand jour sert même pour le pronostic des ulcérés ou des autres maladies qui la causent ; parceque si-tôt que l'on voit un malade qui ne peut ouvrir l'œil sans de grandes douleurs, on juge avant que de l'examiner, que la vue n'est point perdue.

Pour la cure des ulcérés des yeux, on travaille d'abord à réprimer l'inflammation si elle est grande, en diminuant, détournant & dérivant les humeurs qui la causent, par le régime de vivre, les lavemens, la saignée, les vesicatoires, les caustères, & les autres remèdes généraux, administrez dans l'ordre & comme je l'ay dit en parlant de l'ophtalmie, & cela, suivant le degré de l'inflammation.

On doit aussi en même temps se servir des remèdes topiques qui conviennent à l'inflammation & dont j'ay aussi parlé en la cure de l'ophtalmie, & de ceux qui

peuvent mondifier les ulcères : & voici l'ordre qu'il faut tenir dans l'usage de ces remèdes.

Si l'ulcère est superficiel, & que l'inflammation soit peu considérable, on se sert du collyre fait *Avec cinq grains de vitriol blanc, cinq grains de sel de saturne, vingt grains de trochisques blancs de Rhafis, & un scrupule de sucre candi, qu'on dissout dans Trois onces des eaux distillées de roses, de plerrain & d'œsfrasi, dans lesquelles on a fait fondre auparavant Dix grains de gomme arabique en poudre, pour les rendre mucilagineuses : on en fait couler quelques gouttes tièdes dans l'œil malade dix ou douze fois par jour, & par dessus l'œil on applique une compresse trempée dans un collyre rafraîchissant, fait *Avec un blanc d'œuf, & les eaux de roses & de plerrain, battus ensemble.**

Ou bien on se sert du collyre de camphre que l'on fait *Avec dix grains de camphre, autant de vitriol blanc, &*

a. Nota. Les trochisques qu'on appelle chez les Apocryphes, *Trochisques blancs de Rhafis*, ne sont pas tous à fait semblables à ceux de Rhafis ; plusieurs en ont l'espèce, auquel on substitue Le camphre, & qu'on y ajoute La gomme arabique & l'œsfrasi : cependant comme c'est de ces trochisques seulement dont j'en veux parler, j'ay cru qu'il faut à propos de s'en pas faire la description.

On peut s'en servir de trois sortes, comme je le diray ci après. Les trochisques de semence subtilement pulvérisés, quatre dragmes d'œsfrasi, six dragmes de gomme arabique & treize grains de pulvérisés, deux dragmes de sucre, & une dragme de camphre. On broye le camphre avec un grande pelle dans le petit mortier, on y ajoute peu à peu une quantité d'eau rose, puis les poudres qu'on triture bien, y ajoute encore de l'eau rose, s'il en est besoin, pour rendre le tout en consistance de pâte un peu liquide, avec un frottement des trochisques, qu'on fait sécher à l'ombre. Il est assez inutile de mouir le sucocollie avec le lait de femme, puisque ce qu'il en reste quand les trochisques sont secs, ne peut être d'une grande vertu, & que d'ailleurs on peut ajouter le lait, si on le juge nécessaire, dans les collyres que l'on fait avec ces trochisques.

ou fropale de sacre candé, qu'on dissout dans pareille quantité *Des eaux fistons*, pour s'en servir de même.

Quoique le camphre se dissolue assez bien dans les eaux distillées en le broiant dans le petit mortier avec le sucre, & versant les eaux dessus petit à petit ; on le dissout cependant plus aisément si on le broie avec le quart ou la moitié d'une amande pelée, ou une semence ou deux de concombre mondée, ou autres semences huileuses, & de cette manière on le dissout sans sucre dans toutes sortes de liqueurs.

Le camphre par la ténacité de ses parties, pénètre & s'insinue aisément dans les pores des parties, atouant les humeurs grossières, les détache & leur fait quitter prise, corrige le virus des ulcères par sa qualité balsamique, & conserve ainsi la température des parties : c'est pourquoi il convient fort dans les remèdes ophthalmiques. Il est vrai qu'en l'appliquant il cause une douleur un peu vive, parcequ'il s'insinue promptement, mais cette douleur se passe en un instant, & d'ailleurs il ne cause aucune inflammation, au contraire en dissipant l'humour qui la cause, il l'appaîse ; d'où vient qu'on l'à crû froid.

Si l'ulcère ne se mondifie pas bien par ces remèdes, ou s'il est plus considérable, on rend ces collyres un peu plus puissans, en diminuant la quantité des eaux distillées, ou augmentant la dose des remèdes qui entrent dans leur composition. Ce qu'on doit observer dans tous les collyres que j'ay ci-devant proposés, ou que je proposeray dans la suite : est il est de la prudence d'un Chirurgien, d'observer continuellement l'es-

fer de ses remèdes par la considération de la partie malade sur laquelle il les applique : ainsi quand il voit, par exemple, qu'un ulcère de l'œil se dessèche & se chauffe au lieu de se mondifier, il doit juger que ces remèdes sont trop violents, & alors il les doit adoucir en les étendant par l'addition des eaux distillées, ou se servir d'autres remèdes plus doux : quand au contraire il reconnoît qu'un ulcère s'humecte trop & se fâlit, il doit inférer qu'ils sont trop foibles, & alors il doit rendre ses collyres plus pénétrants, mondifiants, & desséchants, en diminuant les eaux, ou augmentant la dose des remèdes principaux qui en servent de base, ou se servir d'autres remèdes plus puissants : & quand il s'apperçoit que la suppuration se rend louable, que l'ulcère se mondifie, & que l'inflammation s'apaise, il doit continuer ses mêmes remèdes jusques à ce qu'une indication contraire l'oblige à les changer : puisqu'il doit juger qu'ils sont dans le degré nécessaire pour détruire la maladie. C'est ainsi qu'on doit réfléchir tous les remèdes topiques : car les doses que l'on prescrit dans les formules, étant ordinairement réglées pour les corps d'une texture modicere, il se trouve souvent que ces remèdes sont trop foibles pour un corps d'une texture plus serrée & plus robuste, & trop forts pour un corps d'une texture plus délicate & foible : ainsi un remède qui moudifie dans un sujet, ne sert que supputer dans un autre.

Si l'ulcère est profond & qu'il n'y ait pas grande malignité, ce qu'on connoît quand la couleur en est blanche & assez unie, que les larmes sont peu chaudes &

âcres, que l'inflammation n'est pas considérable, & que la douleur n'est que médiocre; on se sert en la manière suivante du collyre fait *Avec de l'alun & de l'encens un scrupule de chacun, six grains de safran, du camphre & du mirrol blanc huit grains de chacun, vingt grains de sucre préparé & une demi drachme de sucre candie, qu'on dissout dans quatre onces des eaux distillées de roses & de chylolane, rendues mucilagineuses par l'infusion De quinze grains de gomme arabique ou de tragacanth. Ce collyre mondifie, incarne & dessèche.*

Quand il y a de la malignité, comme dans les ulcères dont les bords paroissent calleux, & le fond d'une couleur inégale, que les larmes sont chaudes & âcres, & que l'inflammation & la douleur sont grandes; & dans ceux qui changent peu la couleur de la cornée, & qui sont accompagnés desdits accidents, il faut tâcher d'en corriger le virus, en l'adoucissant & mortifiant avec les collyres dans lesquelles on fait entrer quelques minéraux, comme celui fait *Avec le tartre persique. Le plomb brûlé & lavé. Et l'ammoniac lavé. De*

Notes. Comme il se peut trouver des Chirurgiens qui ne sçavent pas la manière de préparer Le Tartre, le Plomb, l'Ammoniac & plusieurs autres minéraux, dont on se sert dans les collyres; je vous veux la marquer ici, pour leur épargner la peine de la chercher ailleurs.

On fait rouge Le Tartre, dans un creuset ou dans une calice de fer sur un feu de charbon, & on l'éteint dans de l'eau, et qu'on est resté le un ou six fois afin de le réduire plus aisément en poudre, après quoi on le braye sur un porphyre ou dans un mortier de ferre, jusqu'à ce qu'elle soit en poudre presque insensible; on la verse dans de l'eau froide qu'on agite pour y délayer la poudre, on laisse un peu raffoier l'eau, afin que les parties les plus grossières se précipitent au fond; on verse l'eau trouble, chargée des parties les plus débris de la Terre, dans une terrine ou bassin, on racle les parties grossières sur le porphyre

chaque vingt grains, un scrupule de myrrhe, six grains de saf-
fran & une drame drachme de sucre candie, qu'on dissout
dans quatre onces des eaux de roses & de fraiz de grenouilles,
dans lesquelles on aura fait fondre quinze grains de gomme
de tragacanth, pour s'en servir comme des luides : ob-
servant seulement que dans les intervalles de son appli-
cation, il est bon d'instiller dans l'œil quelques gouttes
du collyre ancien fait de Lait de femme ou de vache, de
saffran, & des mucilages de fennec de camé, en la manie-
re que je l'ay dit en la cure de l'ophthalmie ; & cela
tant pour appaiser la douleur, que pour amollir l'ulcere
& le disposer à une suppuration laëtable, laquelle étant
arrivée & l'inflammation appaisée, on quitte ces colly-
res pour se servir de celui énoncé dans l'article précédent.

Les ulcères dont je viens de parler deviennent quel-
ques-fois si malins, qu'ils tiennent des ulcères chan-
creux : pour lors les douleurs en sont cruelles, non-seu-
lement à l'œil, mais dans toutes les parties voisines &
particulièrement à la partie antérieure de la tête, & aux
tempes, à cause de l'inflammation continuelle de la

ou dans le nez, on les baigne détreché & on les met dans de l'eau
comme dessus, ce qu'on continue jusqu'à ce qu'on se ainsi redoit tout
la Tardie un poudre si subtile, quelle puisse lors redente par l'eau. on
fait en telle repaite l'eau des larmes jusqu'à ce quelle soit claire, &
que toute la Tardie se soit précipité au fond, on verse l'eau par insti-
lation, & on en remet de nouvelle sur la poudre, on l'agite de treché,
& on la laisse repaite pour la verser comme dessus; enfin on verse sur
la poudre restant de l'eau de roses & de fenouil ou autres eaux oph-
thalmiques, & on procede de même; & apres on fait sécher la poudre
à l'ombre, ou on la séche au Soleil, que l'un fera pour le besoin.
Voilà ce qu'on appelle Tardie préparée en l'œil.

2. Le Tardie, de l'œil ou calcine en deux manières, sans addition,
ou avec addition

comée & de la conjonctive, causée par l'humour acré & maligne qui découle de ces ulcères, leurs bords paroissent plus élevez & plus durs, & les vaisseaux qui les environnent deviennent tres appareus & variqueux; souvent ils s'appaisent & semblent se cicatrifer; mais peu de jours apres ils se renouvellent. Ils sont tres difficiles à guérir, & souvent même ne guérissent que par la perte entière de l'œil.

On ne doit point négliger les remedes généraux dans cette rencontre; & pour les topiques, on se servira du précédent collyre si les malades le peuvent supporter, ou si les ulcères ne s'irritent point en suite de son application; sinon, on en ôtera la myrrhe, ou bien on se contentera seulement d'un collyre fait avec les macerages de semences de camu & de lin, tirez avec les eaux de froy de grenouilles & de platan, dont on continuera l'usage jusques à ce qu'on veye qu'ils ne soient plus irrités; aloes on reprendra le précédent collyre, & dans la suite, si ces ulcères se recréent, on acheveta de les guérir comme les autres. Observant pendant tout leur

Ses additions: on le fait fondre dans un pot de terre propre à servir au feu, ou dans une caillere de fer sur un feu modéré, l'agitant continuellement avec une spatule de fer, & séparé de tout ce qui se trouve dans le plomb blanc sur le point qui s'amalgame dessus, & continuant ainsi jusques à ce que tout le plomb soit converti en cette poudre ou chaux; on la lave ensuite & passe par l'eau de même que la calcaire.

Avec additions: le plomb blanc fonde comme dessus, on jette dessus peu à peu environ la moitié de son poids de soufre en poudre, continuant ainsi avec une spatule de fer jusques à ce que le soufre soit entièrement consumé; & par ce moyen le plomb se brûle plus promptement que dans la préparation précédente, & se convertit en une poudre blanche qui est proprement ce qu'on appelle Plomb brûlé. On lève avec un pot sur le poêle ou dans le mortier, & on le lave &

traitement ce que j'ay dit à l'occasion des ophthalmies opiniâtres.

Quand l'ulcère est *Sarcole & pourry*, ce que dénotent la sanie noire, épaisse, inégale & mauvaise, & la pourriture de la cornée dont les pellicules corrompues s'élèvent en tumeur & se divisent en filaments par l'humidité maligne qui les abreuve, on doit beaucoup craindre que toute la cornée ne se rompe & que toutes les parties intérieures ne s'écoulent : c'est pourquoi on doit travailler promptement à arrêter le progrès de cette pourriture autant qu'on le peut, par l'usage des collyres qui dessèchent puissamment, & qui absorbent le virus malin & putréfactif dont la cornée est imbuë.

Si cet ulcère ambule, pourrit, corrode & rongé promptement l'œil & les parties voisines, jette un pus puant & en quantité, excite une grande douleur, qui est suivie de fièvre & quelques-fois de cours de ventre, les Latins l'appellent, *Ulcus depassens*, & qui ne différant de l'ulcère fœdide que par ce que ses progrès sont

plus par l'eau de même que la tache. On se sert également de ces deux préparations de plomb.

Le *Cressé* & le *Luchays*, qui sont d'autres espèces de plomb calciné, ont besoin d'une préparation que d'être pulvérisés, lavés & passés par l'eau comme la tache.

Le *L'aminant* crasse, se pulvérise, se lave & se passe par l'eau de la même manière que la tache. On se sert également du *seje d'antimoine* ; que l'on pulvérise & lave de même.

On lave & passe par l'eau tout ces remèdes pour les adoucir & pour les rendre en poudre impalpable, afin qu'ils se puissent mieux pénétrer dans les liqueres, & qu'ils ne machent dans l'œil, & ne puissent par leur aspect, & qu'ils agissent plus efficacement. On doit agiter les collyres ou ces remèdes crasses, à chaque fois qu'on s'en sert ; afin que les poudres, qui, quelques fois, se précipitent toujours au fond à cause de leur pesanteur, soient répandus également dans toute la liqueur.

plus

plus prompts & plus violents, ne demande point que l'on change l'intention précédente.

Pour l'accomplir, on se sert du collyre fait *Avec quinze grains de verdet, dix grains de camphre, un scrupule de myrthe & une drachme de sucre candie, qu'on dissout dans Deux onces des eaux de rose & d'absoluë, tendues mucilagineuses par l'infusion De dix grains de gomme tragacanth.* Et comme le verdet se trouve souvent mêlé de beaucoup d'impuretés, il est bon de le dissoudre d'abord avec la quantité des eaux susdites, les laisser reposer quelques heures & ensuite en tirer à clair la liqueur colorée, qu'on passe par un linge fin & dans laquelle on dissout la gomme, le camphre, la myrthe & le sucre à la manière ordinaire.

Ou bien, on se sert de celui fait *Avec quinze grains de vitriol de chypre, un scrupule de myrthe & une drachme de miel rosé, qu'on dissout dans partieille quantité Des eaux susdites.*

On augmente ou diminue la dose De verdet ou De vitriol, suivant le degré de la pourriture & la constance du malade à supporter la douleur que causent ces violents remèdes.

Il vaut mieux que ces collyres soient un peu plus chargés De verdet ou De vitriol, que de n'y en avoir pas assez, afin d'arrêter plus promptement le progrès de la pourriture. S'ils causent un peu plus de douleur, & augmentent davantage l'inflammation, ces symptômes n'en durent pas si long-tems, puisqu'on en cesse l'usage si-tôt que la pourriture est arrêtée, & d'ailleurs la douleur & l'inflammation qui est excitée par ces ré-

mêdes se calme bien-tôt après qu'on les a abandonnées au lieu que s'ils en étoient moins chargés, ils agiroient si lentement qu'ils n'arrêteroient qu'avec peine la pourriture & leur longue application feroit que les malades en souffriroient davantage, tant par la douleur que par l'inflammion qui augmenteroit plus par une irritation continûe, quoique moins violente, que par une plus violence & qui ne seroit que passagère.

La manière de se servir de ces collyres, n'est point différente de celle des autres : il faut seulement remarquer qu'on n'en doit appliquer que trois ou quatre fois par jour, à cause de la douleur qu'ils excitent : & dans les intervalles de leur application, se servir des collyres moûs & rafraichissans, comme je l'ay déjà dit ci-dessus. On choisira dans le chapitre de l'ophthalmie ceux qui y conviendroient le mieux, & toujours par rapport à la douleur, à l'inflammation & aux autres accidens qui les suivent. Et si-tôt qu'on voit la pourriture arrêtée, ce qu'on connoit quand les pellicules mortes se dessèchent & commencent à se séparer des parties saines de la cornée, qu'un pus blanc, uni, & épais, paroît, & que les autres symptômes s'appaisent, on cesse ces collyres pour se servir de celui que j'ay proposé ci-dessus, pour l'ulcère profond & peu malin, ou de quelque autre de semblable vertu, parce qu'alors on ne doit plus travailler qu'à mondifier doucement, inciser & dessécher l'ulcère.

Si les collyres secs ont lieu, c'est particulièrement dans ces sortes d'ulcères, pourvu que l'inflammation ne soit pas considérable, comme il arrive quelques fois.

Et comme leur vertu est plus vaie & plus forte par conséquent, on ne met dans leur composition ni *Verde*, ni *Vitriol de Chypre*, ni autre remède de portée forte, de crainte de trop irriter la conjonctive & la membrane intérieure des paupières; ce qui augmenteroit trop considérablement l'inflammation & la douleur: on se contente donc de les faire avec onze grains d'albès, quatre grains de vitriol blanc, qui est beaucoup-moins violent que celui de chypre, quoiqu'il ait au moins autant d'astringtion, Dix grains de sel de serenne, une drachme de subit préparé, autant d'iris de florence, & une drachme de sucre candit, qu'on réduit en poudre tres subtile, pour, avec un royaux de plume en souffler deux ou trois grains sur l'ulcère: l'œil étant ensuite fermé, ce collyre se fond avec les larmes, s'épanche par tout l'œil & agit de même que les autres collytes. On en retire l'application trois ou quatre fois par jour, observant ce que j'ay dit ci-dessus pour appaiser la douleur.

On se sert aussi pour ces ulcères de collytes en forme de liniment, que l'on fait avec deux drachmes de myrrhe, un scrupule de vitriol blanc, deux grains de camphre, & une demi-once de sucre candit, qu'on réduit en poudre, dont on remplit les cavités De plusieurs blancs d'œuf, qu'on a fait ducir & dont on a ôté Les jaunes, on réduit ces blancs, on les lie avec du fil, & on les met à la cave ou en un lieu humide, sur une claye posée sur un bassin de fayance ou de terre vernissée, pour recevoir la liqueur qui en coule; dans laquelle on trempe l'extrémité d'une plume de l'aile de quelque petit oiseau dont on touche l'ulcère quatre ou cinq fois par jour, observant ce que dessus.

Les ulcères causés & entretenus par une fluxion habituelle d'humeurs pituiteuses & âcres, qui se fait non seulement sur les yeux, mais aussi sur les joues, le nez, les lèvres & autres parties voisines, & qui même les ulcère sordides, se traitent de la même manière que ceux avec lesquels ils ont rapport en tant qu'ulcères; cequ'il y a de plus à ajoûter, c'est qu'on doit travailler fortement à découper ces humeurs & à les détruire, tant par les remèdes généraux que spécifiques, sans quoi ces ulcères ne guérissent pas; & sur les ulcères croûteux qui se font aux nez, au lèvres & autres parties, se servir Du beurre de saturne, ou De pommades desiccatives, ou autres remèdes semblables.

Lorsque les ulcères, de quelque nature qu'ils aient été, sont mondifiés, si on voit que la cornée soit fort émincée & quelle commence à s'élever en bosse, on se sert des collyres desséchants & astringents, que l'on fait Avec une demi once d'iscars de grenades, & deux gros de racines de grande consoude, que l'on pile grossièrement & que l'on fait bouillir dans Six onces des eaux de rose & de plantain, & dans quatre onces de la colature, on distille Un scrupule des trochisques blancs de Rhafis, cinq grains de safran, quinze grains d'alun, dix grains de camphre & une drachme de sucre candie.

Au lieu des Trochisques blancs de Rhafis, on se sert également dans ces collyres De la corne levée, ou de la litharge levée; on y ajoûte quelques-fois La pierre bouillie, préparée de la même manière que la cathie, La corne de cerf, calcinée & réduite en poudre tres subtile, ou Les coquilles de limaçons, ou celles d'osif, préparées

de même : la dose de ces remèdes est depuis *vij* grains jusques à *Une demi drachme*, & même plus si on veut plus fortement dessécher ; cela s'entend dans la quantité de la liqueur susditte.

Où bien on les fait *Avec les feuilles & les écorces tendres de roses, de bourse de pasteur & les fleurs de roses rouges*, qu'on fait cuire dans *L'eau de grande consoude*, pour faire la liqueur du collyre, on ajoute même *Les fleurs de grenades ou son lécor, & les galls vertes*, quand on veut que la liqueur ait plus d'striction, & dans *Quatre onces de cette liqueur on dissout de l'alun, de la turbe, de l'assissime, des coques d'œuf calcinées, & de la sarcocole*, de chacune *douze grains*, du *saffran & du sel de saturne*, de chacun *huit grains*, pour s'en servir de même que du précédent.

Observez que où *Les galls*, & autres simples de cette nature entrent, on ne doit point mettre de *Vinail*, parcequ'il noirciroit le collyre comme de l'encre, mais substituer à la place *Le sel de saturne ou l'alun*.

Les ulcères étant entièrement desséchés & cicatrisez, s'il reste de la foiblesse à l'œil, on employe les collyres fortifiants, dont j'ay parlé à la fin de la cure de l'ophtalmie.

J'ajouteray en finissant ce chapitre, par forme d'avertissement, que toutes les fois qu'on parle les ulcères des yeux, on doit avoir soin de nettoyer & d'ôter la chassie qui s'amasse dans les yeux ou autour des paupières, tant en les lavant avec des eaux ophtalmiques, qu'en les essuyant doucement avec des linges bien blancs. Qu'on doit faire sécher tous les collyres ou autres re-

modes dont on se sert avant que de les couler dans les yeux, ou les appliquer dessus, ne devant jamais se servir de remèdes actuellement froids sur ces parties. Que si la douleur est grande, il faut couvrir les deux yeux, quoi qu'il n'y en ait qu'un d'affecté, & cela afin que l'œil malade qui suivroit les mouvemens du sain, soit en repos. Que les compresses doivent être de linges bien blancs, pliés en quatre doubles au plus, pour ne point trop charger l'œil, & qu'on doit, autant qu'on le peut, les renouveler à chaque pansement.

Que les bandages doivent être seulement contentifs, évitant le nombre des circonvolutions si on les fait avec la bande roulée, & le nombre des doubles linges, si on se sert de mouchoirs ou de serviettes. Qu'on doit faire coucher le malade sur son dos, la tête un peu élevée, ou s'il n'y peut demeurer, l'avertir de ne se pas coucher du côté de l'œil malade, & lui recommander de garder le plus de repos qu'il pourra. Toutes ces choses ne regardent pas seulement le traitement des ulcères, mais aussi celui de toutes les autres maladies de l'œil, qui sont de conséquence.

6. Des Symptomes qui survient les ulcères des yeux.

CHAPITRE XVIII

De la chûre de l'Uvée ou Staphylome, I. Symptomes.

Quand ensuit des grands ulcères virulents & corrolifs qui rongent insensiblement la cornée, ou des ulcères putrides qui en occupent une grande par-

tie & qui la font tomber en pourriture, cette membrane se rompt entièrement, ou quand elle est autrement rompue par des instrumens piquans, tranchans, ou contondans, non-seulement l'humeur aqueuse s'écoule, mais souvent aussi la plupart des parties intérieures du globe sortent de l'œil. Comme j'ay parlé de cette maladie commune à tout le globe au chapitre 9. je n'en diray rien ici davantage.

Mais quand les ulcères sont moindres & fort profonds, ou ils éminent si fort la cornée, quelle se relâche & forme une bosse en dehors, ou ils la rompent entièrement : & alors si l'uvée se rencontre au dessous, elle est poussée au travers de cette rupture par l'humeur aqueuse, & forme une tumeur en dehors, qui prend différentes figures, suivant que cette rupture est plus ou moins grande : & si l'uvée ne se rencontre point au dessous de la rupture, comme lorsqu'elle se fait vis-à-vis de la pupille, l'humeur aqueuse s'écoule.

Nos Auteurs appellent, *Proptus*, toutes les éminences ou tumeurs particulières que l'on remarque au dessus de la cornée, soit quelles soient formées par la cornée éminente & relâchée, ou par l'uvée qui se pousse au travers de la rupture de la cornée ; comme ils appellent aussi de ce nom tous les sautoisiers du globe de l'œil hors de l'orbite : ainsi je ne me serviray point de ce terme, trop étendu, pour signifier ces espèces de tumeurs que l'on comprend sous le nom de *Staphylome*.

Ces sortes de tumeurs se divisent ordinairement en quatre espèces, qui tirent leurs noms des choses auxquelles elles ressembent. La *Proptus*, qui est la pre-

capale & comme générale, dont la base est large & la superficie arrondie, ressemblant à peu près à la moitié d'un grain de raisin, se nomme à cause de cela, *Staphylome*, ^{ou} *Rosier*; & est de deux sortes; l'une quand la cornée est si émincée & relâchée que l'humeur aqueuse, qui naturellement remplit avec quelque violence le globe de l'œil pour l'enrettenir dans la grosseur & rondeur naturelle, trouvant moins de résistance de ce côté là, pousse cette membrane en dehors, & la fait élever en une bosse qui est pour l'ordinaire de la même couleur de la cornée; ainsi dans le commencement quand cette membrane est encore ulcérée, elle est d'une couleur obscure, & quand elle est entièrement cicatrisée, elle est blanche & luisante: l'autre, quand la cornée est entièrement rompue, & que l'humeur aqueuse pousse l'uvée au travers de la rupture & la fait sortir en une bosse ronde & noire, à cause de la couleur de cette membrane.

La *Duccion effroy*, est quand la membrane uvée est sortie en si grande quantité, quelle forme une tumeur & plus grande & plus grosse que la précédente, représentant en quelque façon une petite pomme; alors le *Staphylome* change de nom & on l'appelle ^{ou} *Une pomme*.

La *Troisième*, est quand l'uvée étant ainsi avancée & sortie dehors, s'endurcit & se resserre à la base de la tumeur quelle forme, ou que la cornée s'endurcit parallèlement & se resserre, en telle sorte que la base de la tumeur étant fort rétrécie, la tumeur en paroît éminente & arrondie en manière de la tête sphérique d'un clou

STAPHY-
LOME

MELON,
ou
Mélom.

cloud ; ce qui lui fait changer le nom. De *porcine*, en celui de *Chad*.

La *Quatrième*, est alors que la rupture de la cornée est si petite que l'uvée qui s'avance en dehors forme une tumeur qui n'est pas plus grosse que la tête d'une mouche, qui à cause de cette ressemblance se nomme *Tête de mouche*.

Toutes ces tumeurs se trouvent quelques-fois irrégulières dans leurs figures ; y en ayant des *Oblongues*, des *Angulaires*, des *Adorales*, &c autres, qui ne dépendent aussi que des différentes figures de la rupture de la cornée, ou de ce que l'uvée pousse plus aisément en des endroits &c résiste plus en d'autres.

Les trois premières espèces détruisent entièrement la vue & causent une grande difformité à l'œil ; la quatrième espèce ne cause pas tant de difformité, quelque partie de l'œil quelle occupe, & ne détruit pas entièrement la vue quand elle se trouve dans la cornée opaque ; mais quand elle est dans la cornée transparente, elle la détruit presque toujours, ou la diminue considérablement, tant à cause du dés-rangement de l'uvée, que par la cicatrice qui reste de l'ulcère qui a précédé.

On peut mettre ces maladies au nombre des incurables, puisque par les remèdes on ne peut rétablir la vue, & que ceux que l'on fait ne sont que pour empêcher l'accroissement de ces tumeurs, ou pour diminuer un peu la difformité, encore faut-il s'y prendre de bonne heure.

Ainsi si-tôt que l'on voit que la cornée émincée s'élève en bosse, ou qu'étant rompue l'uvée se présente en

HISTOIRE
DE
L'ŒIL.

DE
MÉTROPOLITAIN
PAR
M. DE LA ROCHE
MÉDECIN
ROYAL
DE
PARIS.

dehors, il faut se servir des mêmes collyres desséchants & astringens énoncés à la fin du chapitre des ulcères, afin de resserrer & de dessécher ces membranes. Il est vrai que tous les remèdes qui ont beaucoup d'astringent enflamment un peu les parties ulcérées & causent de la douleur; à cause que resserrant les fibres, ils suppriment l'écoulement des matières, qui étant retenues, sont la cause de cette inflammation; mais on remarquera que cette légère inflammation favorise le résorbtion des parties divisées, parceque les fibres étant alors pressées les unes contre les autres, elles y demeurent dans une espèce de repos, ce qui fait qu'elles s'unissent insensiblement, & ne sont plus en après si en état de se relâcher. On ne doit point craindre dans ce tems-là de mauvaises suites de cette légère inflammation causée par l'action de ces remèdes, puisque je suppose que l'ulcère est mondifié & prêt à se cicatrifer, ou tout au moins en bonne suppuration; & que de plus on peut cesser ces remèdes, si on voit que les bords ulcérés de la rupture se solassent, pour se servir des collyres mondifiants & simplement desséchants, jusques à ce qu'ils soient mondifiés une seconde fois, & ensuite remettre en usage les collyres sulfurés. On observera aussi que pendant l'usage de ces collyres, il est toujours bon d'appliquer sur tout l'œil une compresse trempée dans quelqu'un des collyres rafraichissans proposés pour l'ophtalmie, & cela pour défendre les paupières de l'inflammation.

Souvent ces remèdes diminuent les Staphylomes rétractés, ou tout au moins les empêchent d'augmenter;

mais quand ils sont plus vieux, ou que les bords de la cornée sont cicatrisés, ou que l'uvée est fort dégoussée en dehors, comme dans la seconde ou troisième espèce, ou que cette membrane est déjà endurcie, tous ces remèdes n'y servent de rien, & il n'y auroit plus que l'opération, si elle réussissoit comme on se le propose. Voici la manière de la faire.

Le Chirurgien étant assis, fait assise le malade à ses pieds, & le prie de renverser & d'appuyer la tête sur ses genoux : ensuite, si c'est un staphylome à base étroite, il prend une aiguille enfilée d'un double fil de lin, & l'œil étant ouvert, il la passe par le milieu de la base du staphylome, commençant du côté du grand angle & finissant vers le petit : le fil étant passé il le coupe près de l'aiguille, & prend les deux extrémités d'un même fil, & fait un nœud de Chirurgien à côté de la base du staphylome, serrant modérément de crainte de la couper, mais assez pour la faire mourir, il fait un semblable nœud de l'autre côté avec l'autre fil, & le staphylome étant ainsi lié tombe ensuite, se séparant insensiblement. Si même il est fort gros, on l'ouvre par la pointe après qu'il est lié, afin de le vuider & d'apporter par ce moyen quelque soulagement au malade. L'opération faite, on coule dans l'œil, & on applique dessus quelques collyres rafraichissans & anodins, prenant garde en levant l'appareil dans les pansements suivans, de tirer les fils, de crainte de faire séparer trop tôt le staphylome, parceque l'œil se vuideroit & s'enfonceroit. Le staphylome étant tombé, on traite l'ulcère restant avec les collyres modifians &

delleichants, comme je l'ay dit au chapitre précédent.

Voilà à peu près la manière d'opérer de Celse, & que tous ceux qui ont écrit depuis lui ont suivie. Les manières d'opérer de Paul & d'Adèc n'en diffèrent qu'en ce que le premier passe d'abord de bas en haut au travers de la base du Staphylome une simple aiguille, & en passe une autre enfilée d'un double fil du grand au petit angle par dessous la première, & procède au reste comme dessus; la première aiguille qu'il retire après que le Staphylome est lié, ne servant que pour le tenir plus en état pendant l'opération; & que le second se sert de deux aiguilles enfilées chacune d'un double fil qu'il passe en chi X majuscule à la base du Staphylome, & fait quatre nœuds aux quatre côtés de la base, c'est à dire un nœud avec chaque fil; avertissant auparavant que les Staphylomes, dont la base est large & les veines pleines de sang, sont difficiles à guérir, & que ceux qui sont fort éminens, dont la couleur est changeante, & qui causent une douleur qui se communique aux tempes, sont incurables, & ne demandent que des remèdes propres à appaiser la douleur.

Si je rapporte les manières de faire l'opération du Staphylome que nos Anciens ont proposées & que tous nos Modernes enseignent sans (je pense) les avoir pratiquées; ce n'est que pour contenter ceux qui ne les veulent pas ignorer, & pour avoir occasion d'en dire mon sentiment, fondé sur la raison & sur ce que j'en ay vu par expérience.

Il y a bien même ans que je vis faire une semblable opération par un Chirurgien habile Opérateur, qui or

pera à la manière de Celse & comme je l'ay dit ci-dessus ; la ligature fut faite si à propos , que le fil & le staphylome ne tombèrent que le neuf ou dixième jour de l'opération , mais la playe de l'uvée ne se trouva point fermée & l'œil se vida entièrement & se flétrit ; cependant l'ouverture de la cornée se forma & cicatrifa dans la suite , apres une suppuration qui arriva. Voilà la seule opération que j'aye vû faire.

Il y a environ quinze ans qu'un homme qui avoit un staphylome de la troisième espèce qui l'incommodeoit fort , parce qu'avençant beaucoup , il étoit rencombré des cils des paupières , qui par leur frottement l'irritoient continuellement , ce qui lui causoit de l'inflammation , de la douleur & un larmoiement incommode , me vint trouver pour me prier de lui ôter : je l'avertis que son œil pourroit se vider , donc il ne se soia point pourvû qu'il fût soulagé. Je le liai d'un seul fil , sans me servir d'éguille , parceque la baie en étoit fort étroite , il tomba sept ou huit jours apres , & il resta une petite fistule par laquelle l'humeur aqueuse s'écouloit de tems en tems. C'est la seule opération du staphylome que j'ay faite , ne l'ayant point voulu entreprendre depuis , comme je l'avois toujours refusé auparavant.

En effet , réfléchant sur l'issuë de ces deux opérations , je ne vois pas qu'il en puisse arriver autre chose dans la plupart des opérations qu'on pourroit faire. Car si on considère que l'uvée est une membrane tres mince , que sa superficie intérieure dans cette maladie est continuellement abbeuvée de l'humeur aqueuse , & que l'extérieure ne touche qu'à la cornée qui est une

autre membrane fort solide, on doit juger de la difficulté que l'uvée a de s'unir à l'endroit de la ligature, puisque d'un côté le peu de suc nourricier quelle peut fournir & qui seul est capable de faire cette union, est continuellement affoibli par l'humour aqueuse, & que de l'autre la cornée qui est sèche & peu fournie de sang ne lui peut guères fournir de ce suc, & cela d'autant plus que cette membrane a contracté une callosité dans le contour de sa rupture: de sorte que quand même il y auroit déjà un commencement d'union dans l'uvée, elle ne pourroit subsister, la ligature étant tombée, à cause de l'effort de l'humour aqueuse qui déjà a été la cause du Staphylome, comme je l'ay dit au commencement de ce chapitre: ainsi l'œil est toujours en péril de se vider & se sécher, si la rupture de la cornée est tant soit peu considérable, ou il doit rester presque toujours une fistule si cette rupture est fort petite, comme il est arrivé dans les deux opérations précédentes.

Pour les Staphylomes à base large, soit qu'ils viennent de ce que la cornée est émancée, & relâchée, ou de ce qu'étant rompue l'uvée est poussée dehors, les novices peuvent aisément juger qu'ils ne peuvent soutenir l'opération, quand même on passeroit en leur base deux égaillles en chi à la manière d'Aëce, parceque ces membranes étant fort éloignées dans la base du Staphylome, il seroit impossible de les rapprocher & de les joindre ensemble par les nœuds du fil sans les déchirer & sans procurer en même tems l'écoulement de l'humour aqueuse & des autres parties intérieures de

l'œil, & cela à cause de la plénitude du globe.

Puisque l'issue de ces opérations est si douteuse, & que l'avantage que les malades en peuvent retirer est de si peu de conséquence, ne consistant que dans une légère diminution de la difformité que ces maladies apportent; il est assez inutile d'exposer les malades aux douleurs que cause l'opération, & qui souvent aigrissent & augmentent ces maladies; à moins que les staphylomes avançant extraordinairement en dehors, ne soient irrités par la rencontre des cils: en ce cas pour éviter cette incommodité, on pourroit les lier si leur base est fort étroite, comme je l'ay dit dans la seconde observation; sinon, les couper dans leur pointe pour faire écouler l'humeur aqueuse, parcequ'alors les membranes se retirent en dedans & le staphylome disparaît; cela fait, mettre dessus un peu de poudre faite avec parties égales de tuthie, d'iris & de sang de dragon, pendant ensuite l'œil avec les collyres rattachans & anodins, & la douleur étant appaisée, avec ceux qui rondsissent & dessèchent, comme je l'ay dit en parlant des ulcères. On évitera ainsi les douleurs que les autres manières d'opérer causent; puisque de quelque manière qu'on opere, on ne peut éviter que l'œil ne se vuide & se flétrisse, ou qu'il ne demeure fistuleux.

Dans tous les autres cas, il ne faut point toucher aux staphylomes, d'eux-mêmes dans la suite du temps ils se retirent un peu & diminuent en se desséchant, & souvent leur superficie blanchit; en telle sorte que la difformité paroît moins, & que les malades peuvent tenir l'œil ouvert sans souffrir de douleur.

Suite des Symptomes qui servent les Ulceres des Yeux.

CHAPITRE XIX.

De la Fistule de la Cornée, 1. Symptome.

UN autre symptome qui suit, mais rarement, les ulcères des yeux quand la cornée se rompt, c'est *La fistule*. Elle arrive quand la rupture est fort étroite, & que les bords deviennent calleux, en sorte qu'il demeure au milieu un petit trou rond. Elle suit aussi les playes faites par quelques instrumens piquans lors qu'elles dégènerent en ulcères calleux.

Ce qui suit cette maladie, est que l'humeur aqueuse se vuide de tems en tems, & alors les membranes paroissent affaiblies & flétries: & comme cette humeur se recondite continuellement, comme je l'ay dit es-devant, deux ou trois jours apres l'œil paroît aussi plein qu' auparavant; mais il ne reste pas long-tems en cet état, car si-tôt que cette humeur étend un peu plus le globe, elle recommence à suinter & couler comme devant.

Quand la fistule est dans la cornée opaque & que la cicatrice du tour n'a pas une grande étendue, les malades peuvent distinguer les objets quand le globe est plein, pourvu qu'il n'y ait rien de détangé au dedans de l'œil, mais non, quand l'humeur aqueuse est écoulée: & quand elle est dans la cornée transparente, l'aveuglement la suit presque toujours en quelque endroit quelle soit, parcequ'il est impossible que l'iris ne s'altère dans la situation, & que d'ailleurs la cornée ne perde

perde la transparence par la cicatrice de l'ulcère qui a causé la fistule.

Si pour guérir les fistules il faut ôter ou concolmer la cavité des bords des ulcères fistuleux pour le pouvoir unir ensuite, on juge bien que cela ne se peut pratiquer aux fistules de la cornée, & qu'ainsi elles sont sans remède. Je n'en ay vû encore que quatre, une arrivée après l'opération du staphylome dont j'ay parlé ci-devant, deux autres qui avoient succédé à des ulcères étroits qui avoient rompu la cornée, & une autre qui étoit survenue après une playe faite d'un éclat pointu de bois qui avoit percé la cornée opaque vers le petit angle de l'œil, mais elle se ferma sept ou huit mois après, s'y étant engendré un petit bouton de chair qui s'endurcis & s'unît, de manière que depuis la fistule ne coula plus, même le malade voyoit assez pour se conduire de cet œil.

Des excroissances de Chair, 3. Symptomes.

Quoi que la cornée soit une membrane solide & qui paroît très peu fournie de sang, il ne laisse pas quelquefois de parvenir aux ulcères dont elle est affectée, & même ensuite des playes, *Des excroissances de chair*, plus ou moins grandes, & qui sont tantôt *Fort communes & fongueuses*, tantôt *Assez rares mais sans malignité*, & d'autres fois *Si malignes*, quelles tiennent *De cancers*.

Les ulcères ou playes qui arrivent à la cornée opaque, sont les plus sujets à ces *Excroissances de chair*, à cause du plus grand nombre de vaisseaux dont elle est arrosée en sa superficie, & de la nature des membranes qui

forment le blanc de l'œil : il s'y en fait cependant quelques-fois dans les ulcères de la cornée transparente ; & même quand la cornée est rompue , quelques-unes ont leur fondement sur l'uvée , comme je le feray voir dans l'histoire suivante.

Lorsque ces excroissances ne sont pas de conséquence, elles se traitent avec les collyres desséchantz & un peu astringents, ou bien, avec le collyre sec fait *Avec parties égales de sucre candit, de nitre & d'iris de Florence*. Si ces remèdes ne sont pas assez puissans pour les dessécher, on que ces excroissances soient plus considérables, on ajoute au collyre sec susdit, *Un peu de poudre d'aloës brulé*, dans la dose de moitié d'une des autres drogues, on augmente même cette dose suivant qu'on le juge nécessaire : quelques-fois aussi au lieu d'aloës, on se sert *Du vitriol blanc calciné*, & cela quand ces excroissances résistent aux plus doux cathartiques : on est même obligé, mais rarement, de passer à de plus violents remèdes, comme on le va voir.

Il suffit de soufflet sur ces excroissances un peu de ces collyres secs avec le tuyau d'une plume cinq ou six fois par jour, ou d'en saupoudrer ces excroissances si elles sont grandes ; & s'ils causent de l'inflammation se servir dans les autres tems d'un collyre anodin & rafraichissant, comme je l'ay dit ci-devant en d'autres remèdes.

Quand ces excroissances sont excessives, on est quelques-fois obligé de les lier, si cela se peut, sinon, de les couper pour avancer besogne, achevant après de les dessécher avec les collyres secs susdits.

La plus grande excroissance de chair que j'aye vue suivre un ulcère qui étoit partie dans la cornée opaque & partie dans la cornée transparente en la partie inférieure de l'iris, fut en un nommé Nicolas Noël dit la seine, qui servoit dans les troupes en qualité de Cavalier, il y a dix-huit ou vingt ans. Elle étoit si considérable quelle s'avançoit hors les paupières comme un champignon qui couvroit tout l'œil & étoit horrible à voir. Plusieurs Chirurgiens des Hôpitaux d'Armées & des Troupes, à cequ'il me dit, l'avoient déjà extirpée plusieurs fois par ligatures & avec les ciseaux, & avec des remèdes, mais trois semaines ou un mois après elle repulluloit si fort quelle étoit dans le même état d'augmentant; ainsi l'ayant jugée incurable, il fut congédié. S'étant retiré dans ce lieu, il me vint trouver pour l'en délivrer, & le soulager des cruelles douleurs qu'il souffroit: m'ayant dit ceque dessus & ayant examiné cette excroissance & reconnu quelle n'étoit point charneuse, quoi qu'un peu maligne, je me déterminay à la contommer avec les cantharétiques; j'en appliquay quelques-uns, mais en vain: cela m'obligea à me servir d'une poudre faite *Avec une partie de sublimé corrosif & quatre parties de croûte de pain bien deséchée*, j'en sapoudrois un peu avec les doigts toute la superficie de l'excroissance, & si-tôt que je voyois les chairs blanchir, je lui lavois l'œil avec des eaux ophtalmiques un peu tièdes, pour empêcher le sublimé dissout dans les humidités de l'excroissance d'agir sur les parties voisines, & ensuite sy appliquois des compresses trempées dans le collyre fait *Avec le blanc d'œuf & l'eau*

ref. Les escharres se formoient assez promptement ;omboient le soir ou le lendemain matin , étant tombées j'y appliquois de nouveau de la poudre & procedois comme dessus. Dans quatre jours tout ce qui excédoit les paupières fut consommé : alors j'affoiblis ma poudre y ajoutant de la croûte de pain , & quand je l'appliquois je tenois les paupières ouvertes jûsqu'à cequ'elle eût agi & que j'eusse lavé l'œil comme dessus , & cela pour desferre la partie intérieure des paupières. Plus j'avançois vers la racine & plus les chairs étoient solides & plus aussi la douleur que ma poudre causoit étoit grande ; cependant les escharres tomboient à l'ordinaire & je ne remarquois pas plus d'inflammation à l'œil. Dans trois autres jours l'excroissance se trouva consommée à niveau de la cornée , & je reconnus alors que sa base n'occupoit pas plus de place que la moitié du petit angle , que la cornée étoit ulcérée & rongée de la même grandeur , & que les racines de cette excroissance passaient au delà & avoient leur fondement sur l'uvéa : cela m'obligea à quitter cette poudre pour me servir d'une autre moins violente , mais nonobstant son usage les chairs repulluloient de jour à autre ; je repris donc la précédente pour détruire entièrement toutes les racines de cette excroissance , aussi bien l'œil étoit-il perdu. Après la seconde application, comme l'escharre se sépara , non-seulement l'humeur aqueuse s'écoula , mais en même tems le cristallin & le coeys vitré s'échappèrent par l'ouverture , & l'œil étant vuide , toutes les douleurs cessèrent & l'ulcère se mondifia & cicatrisa entièrement en quinze jours de tems

par l'usage d'un collyre mondifiant & desséchant, sans que le malade depuis ce tems la ait ressenty aucune douleur, quoique continuellement exposé à toutes les injures extérieures, étant Marinier de sa profession.

Quand les excroissances de chairs sont véritablement chancreuses; ce qu'on connoît par leur dureté, par leur inégalité, par leur couleur diverse, par l'écoulement d'une sanie maligne, virulente & corrosive, qui chauffe & ulcere les parties sur lesquelles elle coule, par les grosses veines qui rampent à la base de ces excroissances & dans les environs, & par la douleur violente de la partie malade qui se communique à la tête & aux tempes; on n'y doit nullement toucher si petites qu'elles soient, parce qu'elles s'irritent considérablement, non-seulement par les remèdes violents, mais encore par ceux qui ont tant soit peu d'acrimonie & de chaleur. Ainsi on doit se contenter d'appliquer dessus des collyres faits avec la cerasse levée ou les autres préparations de plomb, que l'on mettoit à la quantité D'une drachme dans quatre livres de sucs distillés de fruy de grenadiers, de marille & de rose, dans lesquelles on fait fondre Quatre grains de gomme Arabique; y ajoutant même Un scrupule de poudre de corne de cerf brûlée ou de coquilles d'œuf, ou autres remèdes semblables, capables aussi d'adoucir l'acide malin qui y domine, & de rendre les douleurs qu'il cause plus supportables, en empêchant ou plutôt retardant l'augmentation de ces excroissances chancreuses, & de les effacer par un bon régime de vivre, & par les remèdes généraux, & spécifiques pris intérieurement d'éloigner avant qu'on le peut les suites funestes de cette maladie,

Des Cicatrices de la Cornée, 4. Symptômes.

Lorsque les ulcères ou les playes de la cornée sont guéries, il y reste *Des cicatrices*, de même que dans les autres parties du corps qui ont souffert quelque solution ; ces *Cicatrices*, dans la cornée transparente paroissent comme *Des taches blanches*, plus ou moins étendues & plus ou moins épaissies, selon que les ulcères ou les playes dont elles sont des suites, ont été plus ou moins étendus ou profonds. Elles sont pour l'ordinaire unies & lissées, d'autres-fois elles sont enfoncées, & quelques-fois aussi elles sont un peu éminentes & inégales. Dans la cornée opaque souvent elles ne paroissent pas ou très peu, à cause de la couleur blanche des membranes de la conjonctive, quelques-fois aussi elles paroissent *Rougeâtres ou un peu fauveses*, & d'autres-fois *Un peu obscur*, particulièrement quand les ulcères ont été étendus & profonds.

De toutes les cicatrices de la cornée, il n'y a que celles qui sont sur la cornée transparente vis-à-vis de la pupille qui ôtent ou diminuent la vûe, toutes les autres n'incommodent point, quand d'ailleurs il n'y a point de changement dans la disposition naturelle des parties intérieures du globe.

Celles qui suivent les ulcères superficiels ne paroissent que comme un léger brouillard qui diminue plus ou moins la vûe, suivant qu'il a plus ou moins d'étendue, ou plus ou moins d'épaisseur. Et celles qui suivent les ulcères profonds paroissent comme une corne blanche & polie : & comme elles détruisent la transparence de

la cornée, elles empêchent entièrement le passage des rayons de lumière, & cela plus ou moins, suivant qu'elles occupent plus ou moins de place.

Incontinent après la guérison des ulcères, ou des plaies, les cicatrices paroissent avoir plus d'étendue, à cause d'un léger brouillard qui les environne, qui n'étant causé que par un reste d'humour contenu entre les pellicules de la cornée, se dissipe quand cette humeur est entièrement résolue : & alors les cicatrices ne paroissent pas plus grandes qu'étoient les solutions de continuité qui les ont précédé, même elles sont tant soit peu plus petite, à cause du rétrécissement & dessèchement des fibres membranoses cicatrisées.

C'est une erreur de croire que les cicatrices de la cornée se puissent ôter ou effacer par aucuns remèdes, elles sont absolument ineffaçables & elles subsistent toute la vie, comme l'expérience le fait voir, nonobstant toutes les promesses que la plupart de nos Auteurs font en nous proposant leurs remèdes : s'ils les avoient essayés, ils auroient eux-mêmes reconnu cette vérité. C'est encore une erreur que de s'imaginer de les pouvoir teindre & noircir pour en diminuer la difformité, avec des collyres, ou onctes faites avec les galles, les écorces de grenades & de noix, le ruscus, le lybange, le plomb brûlé & autres de cette nature. Tous les remèdes au contraire avec lesquels on prétend les ôter ou effacer, ou les teindre, & que nos Auteurs proposent en assez grand nombre, seroient plus capables par leur acreté, ou leur astringtion, de les ulcerer de nouveau & de les rendre ainsi plus fâcheux.

7. De l'*Agle* ou *Age*, & du *Leucoma* ou *Albugo*.

CHAPITRE XX.

Lorsque quelques-uns de nos Auteurs parlent des taches de la cornée, ils les confondent souvent avec les pustules, les abcès & les ulcères; & quelques autres qui les distinguent fort bien de ces maladies, les confondent néanmoins entre-elles, & sous ce nom générique de taches, comprennent les cicatrices, l'*Agle*, & le *leucoma*, maladies cependant qui diffèrent les unes des autres. J'ay parlé des cicatrices, parcequ'elles sont toujours des suites des ulcères & des playes, je vais à présent traiter des deux autres sortes de taches.

L'*Agle* ou *Age*, est une tache blanchâtre qui paroît au blanc de l'œil, & qui est causée par une humeur purulente & gypée, qui s'amasse par congestion entre les pellicules du blanc de l'œil & la cornée, & qui forme souvent une espèce de petite tumeur. Et quand cette humeur ou matière est plus endurcie & quelle forme comme une espèce de durillon, c'est ce que l'on nomme, *Pons* ou *Porose*.

Comme ces maladies sont des espèces de petits Abscesses de la conjonctive, on n'en doit pas craindre de mauvaises suites: souvent elles n'excèdent pas un grain de millet, & quand elles se trouveroient avoir un peu plus d'étendue, il est rare qu'elles augmentent jusques à incommoder. Si elles sont de nature à suppurer dans la suite, cela se fait sans presque causer de douleur &

sans aucune inflammation : elles s'ouvrent & il en sort un pus de matière épaisse, & l'ulcère se mondifie *avec un peu de poudre d'ivoire & de sucre candie*, qu'on souffle dans l'œil, ou avec quelque collyre mondifiant & desséchant, & il se referme bien-tôt après. Il y reste cependant une petite tache, même quelques-fois le follicule se remplit, quoique rarement, il se ouvre aussi de même sans autre accident : ainsi il est inutile de les écorcher comme quelques Auteurs le proposent, ou de tâcher de les dissiper par des remèdes, puisqu'on se mettoit en danger, les voulant guérir sans, d'exciter une plus grande maladie.

On peut mettre encore au nombre de ces maladies, *De petites excroissances de chairs blanchâtres, & d'autres petites excroissances grasses*, qui se forment sur la conjonctive, dont on voit quelques personnes qui en ont sans en recevoir aucune incommodité, & qui ne demandent aucune remède, à moins qu'elles ne soient excrécibles, ce qui est rare : en ce cas on les accroche subtilement avec un petit crochet pointu, prenant garde de n'y point comprendre la conjonctive ; ou on passe au travers une petite aiguille courbe, enfilée d'un fil de soie, & pendant qu'on les soulève avec le crochet on le fil, on les coupe avec la pointe des ciseaux sans offenser la conjonctive ; on y souffle ensuite un peu *De la poudre sifine*, & on achève la cure avec les collyres mondifiants & desséchants.

Le *Léucoma* ou *Aïnyo*, est une tache blanche & superficielle sur la cornée transparente, causée par une humeur pituiteuse & crasseuse caséeuse qui s'amasse ja-

sensiblement & se glisse au dessous de la sarpeau qui recouvre cette membrane, & qui empêche la vue sans quelle subsiste. Les vieillards & les enfans dont la chaleur est foible, & qui sont travaillés de legeres fluxions habituelles sur les yeux sont les plus sujets à cette maladie; elle est aussi quelques-fois excitée par des causes extérieures.

On distingue *L'Albugo* des cicatrices, en ceque les cicatrices sont pour l'ordinaire d'un blanc luisant, quelles sont sans douleur, & quelles sont des suites des solutions de la cornée, & que l'albugo est d'un blanc non-luisant comme de craie, qu'il est accompagné d'une legere fluxion, d'un peu d'inflammation & de douleur, d'un petit larmoiement, & qu'il arrive sans qu'aucun ulcère ait précédé, au contraire il est en quelque façon le commencement d'un ulcère: on le distingue cependant des ulcères, en ceque dans les ulcères si superficiels qu'ils soient, on y remarque quelque enfonçure & solution, & que leur couleur est sombre ou cendrée, & que dans l'albugo il ne paroît ni enfonçure ni solution hors quand la sarpeau se rompt, & que sa couleur en est beaucoup plus blanche. Il differe des pustules & des absces, en ceque leur figure ou tumeur est régulièrement circonscrite, & que celle de l'albugo ne l'est pas, s'étendant tantôt plus dans un lieu que dans un autre, & tantôt étant plus épais & plus blanc dans un endroit, & moins blanc & moins épais dans un autre. Enfin l'albugo differe de l'aigle ou *argo*, en ceque cette maladie-ci occupe le blanc de l'œil & à peu d'étendue, & que l'albugo se trouve toujours

sur la cornée transparente & à une plus grande étendue.

Quand cette maladie subsiste long-tems, il est à craindre que dans la suite elle n'ulcère petit à petit la cornée, & alors apres la guérison elle laisseroit un vésige qui ne s'effaceroit point, au lieu que lorsqu'elle ne dure pas long-tems, pour l'ordinaire il en reste peu de vestiges.

Ainsi on doit travailler à la guérir le plus promptement qu'on peut; & pour cet effet apres avoir prescrit les remedes généraux propres pour détourner la fluxion habituelle, en détruisant la source de l'humidité qui la cause, on vient aux remedes particuliers qui sont de diverses sortes.

On dissout, détache & nettoie l'albugo avec des remedes *Acres & volans*, comme *Avec les fels de bracher, de carpe ou autre poisson; ou avec Ceux d'oiseaux de proie, de perdrix, ou autres; dans l'un ou l'autre desquels on trempe la frange d'une plume pour en toucher l'albugo deux fois le jour.*

Ou bien on se sert *De la suite humide de draps ou de papier, que l'on fait brûler entre deux assiettes laissant assez d'espace pour que le linge ou papier puisse brûler, & ramassant Cette suite, on la délaie avec un peu de salive pour en toucher l'albugo comme dessus.*

Ou se sert encore également & de la même manière *De l'huile de gayac, ou de celle de bois.* Et comme tous ces remedes sont acres & cuisans, on nettoie l'œil demie heure apres ou environ, avec un collyre rafraichissant, dans lequel on trempe aussi une compresse qu'on applique sur l'œil malade.

On le mondifie aussi avec une liqueur faite avec six
dents gris de myrte, cinq grains de camphre, & cinq grains
de vitriol blanc, qu'on dissout dans deux gros de miel &
de suc de fenouil, avant qu'il en faut pour rendre le tout
en forme de liniment un peu liquide, dont on touche
l'ulcère comme dessus.

Le collyre sec fait avec l'iris, le sucre candi, la myrte,
six dents gris de charbon & quinze grains de vitriol blanc, y
est aussi fort bon. On peut encore se servir d'autres re-
medes, mais ceux-ci suffisent.

De quelque manière qu'on ait fait séparer l'ulcère,
on en finit la cure avec les collyres proposés pour les
ulcères superficiels.

§. Du Pterygion, ou Ongle.

CHAPITRE XXI.

LE Pterygion ou Ongle, est une excroissance de chair
membraneuse, qui pour l'ordinaire commence à
pousser au grand angle de l'œil, & s'étend insensible-
ment & se glisse en manière d'une aile sur & le long
de la conjonctive, entre cette membrane & la surface
qui la recouvre, jusques au cercle extérieur de l'iris,
& quelques-fois passe outre & couvre la cornée trans-
parente en telle sorte qu'elle empêche la vue. Elle com-
mence aussi quelques fois au petit angle, mais plus ra-
rement, & il est encore rare qu'elle commence à la ra-
cine des paupières; j'en ay vu cependant, mais je n'en
ay point encore trouvé qui ayent assez incommodé
pour obliger à en venir à l'opération.

Not Anciens en ont reconnu De trois especes ; un qu'ils ont appellé *Membraneux*, parcequ'en effet il ressemble à peu près à une membrane charnue & nerveuse. Le second *Adipeux*, parcequ'il ressemble en quelque sorte à une graisse congelée, étant même plus blanc que le premier, & qu'aussi il se rompt aisément quand on le veut séparer. Le troisiéme, qu'on peut nommer *Variqueux*, étant entrelassé de tissu de quantité de veines & d'autres artères grosses, d'où vient qu'on l'appelle, *Pan-nuleux*; c'est proprement *Le Sable des Arabes*; il est le plus fâcheux de tous pour l'inflammation, l'ulcération, le prurit & la douleur qui l'accompagnent le plus souvent.

Ceux qui sont sujets aux fluxions sur les yeux, & ceux qui ont été travaillez de quelque grande inflammation, ou de quelque épanchement de sang entre les membranes du blanc de l'œil, ou de quelque ulcere ou autre semblable maladie du grand angle, sont les plus exposez à cette maladie; parceque toutes ces choses ne peuvent gueres arriver, sans que les vaisseaux capillaires ne soient, ou rompus, ou rongez, ou autrement défiguréz; ce qui donne occasion au suc nourricier de s'échapper plus abondamment entre les intestines des membranes extérieures de la conjonctive, de s'y figer faute de pouvoir rentrer dans les veines, & de former ainsi les deux premières especes d'ogle; ou au sang de s'arrêter & de s'amasser insensiblement dans les vaisseaux, de les gonfler, de les rendre variqueux, & de produire la troisiéme espece.

L'Ogle se forme aussi sans avoir été précédé des ma-

ladies sulfurees, & seulement par une legere fluxion d'humeur acre, qui par les prompts desordres quelle cause aux vaisseaux & membranes exterieures de la conjonctive, donne aussi-tôt naissance à l'ongle; mais cela est beaucoup plus rare.

L'Ongle adipeux, n'est point sujet à devenir malin; Le membraneux & le variqueux, au contraire, quand ils sont cancérez ou abbrevez par une fluxion habituelle d'humeur acre ou salée, deviennent quelques-fois si malins, qu'ils ne sont traitable ni par les remedes ni par l'opération: même le variqueux sans être abbrevé de cette humeur le devient souvent, à cause du sang qui en séjourant dans les vaisseaux s'y granille, s'y seiche, s'y agrie, & acquiert quelques-fois un degré de virulence capable d'altérer les parties voisines; d'où vient aussi que le *Sabot*, est le plus fâcheux des trois especes d'ongle.

On demedera peut-être pourquoi l'ongle commence plutôt au grand angle de l'œil qu'au petit, ou à la racine des paupières: On ne peut rendre une raison anatomique assez probable, en disant que le plus grand nombre de vaisseaux que la conjonctive reçoit venant du côté du grand angle, cette membrane doit aussi recevoir plus de nourriture de ce côté là, comme on remarque effectivement dans beaucoup de personnes qu'elle y est plus épaisse, & qu'ainsi quand ces vaisseaux sont affectez par quelqu'une des causes ci-dessus, l'ongle à plus d'occasion de s'y former.

L'ongle dans sa naissance demeure quelques fois en un certain état de grandeur sans augmenter & sans ap-

porter aucune incommodité pendant le cours de la vie, comme on le voit assez souvent dans des personnes qui en portent depuis un tres long-temps. A ceux-là il ne leur fait aucuns remedes.

Quelques-fois aussi à l'occasion d'une nouvelle inflammation, il pullule de nouveau & grossit ensuite considérablement.

Quand il est nouveau & médiocre, on le guérit quelques fois par les remedes, ou pour le moins on le diminue & on l'empêche de croître : mais quand il est confirmé, & qu'il est si augmenté qu'il commence à couvrir la cornée transparente, les remedes n'y font plus rien, & il n'y a que l'opération qui le puisse guérir.

Pour être traitable par l'opération, il faut qu'il soit sans douleur, qu'il soit blanc, qu'il soit molasse, & obusant quand on le touche ; & qu'il ait cependant assez de consistance pour résister sans se rompre. Et si la base est étroite, & qu'il n'adhère que par ses deux extrémités, se séparant aisément dans son milieu, il doit, encore plutôt à l'opération.

Ainsi l'ongle adipeux est difficile à enlever par l'opération, à cause qu'il est tres sujet à se rompre en le sollevant. Et celui qui est gros & renversé, dur, indurci, inégal, noirâtre, ou de diverse couleur, douloureux & dont la douleur se communique aux tempes, est absolument incurable, parcequ'il est malin & charneux ; & le scabel qui est le plus sujet à toutes ces mauvaises qualités, quand il les a, il est pareillement incurable.

Pour parvenir à la cure de l'ongle, s'il est traitable

par les remèdes, je veux dire s'il est médiocre & récent, on doit avoir en vûe de l'atténuer & consumer si on le peut, ou tout au moins de faire en sorte de le dessécher & emmaigrir pour l'empêcher de croître davantage; ce qui s'exécute par l'un ou l'autre des remèdes suivants.

On fait un collyre sec *Avec un scrupule d'os de sèche, six demi scrupule de cristal fin, quinze grains de vitriol blanc, six demi dragmes d'os de Florence, & six dragmes de sucre candie, qu'on réduit en poudre tres subtile, dont on répand quelques grains sur l'ongle, ou avec les doigts, ou par le moyen d'un tube de plume, & cela trois ou quatre fois par jour; observant de laver l'œil demie heure apres son application avec quelques caudés ophthalmiques.*

Le cristal qui entre dans ce collyre & dont chaque particule conserve des petites angles tranchans, comme on le reconnoît avec le microscope, ne sert que pour excorier en quelque manière la superficie de l'ongle, pour donner occasion aux humidités qui l'abbeuvent de s'écouler, & pour exciter en même tems une legere suppuration, aussi bien que pour favoriser la pénétration & l'action des autres remèdes. On ne doit point craindre de se servir de ce remède, quoiqu'il semble nouveau, pouvant assurer que je n'en ay point vu arriver de mauvais effets, m'en étant servi plusieurs fois, à l'imitation d'un vieux Praticien que j'ay connu autre fois, qui faisoit une poudre avec parties égales de sucre candie & de cristal, dont il se servoit non seulement pour les ongles naissans, mais aussi pour l'albugo, &

pour

pour les ulcères qu'il ne pouvoit mondifier, & cela avec assez de succès. Et je ne doute pas même que nos Anciens & nos Modernes qui font entrer la pierre ponce dans les collyres, n'aient le même dessein.

Le collyre sec fait *Avec une demi drachme d'os de sèche, un scrupule de vitriol blanc douze grains de sel de Saturne & une drachme de sucre candi, réduits en poudre subtile, dont quelques Chirurgiens se servent pour souffler sur l'ongle, est aussi fort bon pour le diminuer, & pour l'empêcher de croître quand il ne fait que commencer à naître.*

On enfin on se sert du collyre vert que l'on fait *Avec un scrupule de verdet, seize grains de vitriol romain calciné jusqu'à rougir, du borax & de la pierre ponce douze grains de chacun, & une drachme de sucre candi, qu'on dissout dans quatre onces des eaux distillées de rose & de chèvêche, rendues un peu mucilagineuses par l'infusion de la gomme Arabique. On en fait couler quelques gouttes sur l'ongle cinq ou six fois par jour.*

Si par ces remèdes ou autres semblables, on ne peut empêcher d'augmenter, comme il arrive souvent quand il est parvenu à un certain degré d'étendue & de solidité; ou qu'étant inveteré & grossi, & couvrant déjà une partie de la cornée transparente, on apprehende que bien-tôt il ne s'étende au dessus de la pupille, on doit au plutôt l'emporter par l'opération, parce que si on tardeit elle seroit infructueuse pour le rétablissement de la vue, à cause de la cicatrice qui resteroit en forme de niage sur la cornée transparente vers l'extrémité de l'ongle qui s'y trouve toujours adhérent.

te : mais auparavant il faut prendre garde si l'œil n'est point actuellement travaillé de fluxion ou d'inflammation, parcequ'en ce cas il ne faudroit point faire l'opération, que ces symptomes ne fussent apaisés, dans la crainte de les augmenter par la douleur de l'opération, quoique léger.

Pour faire cette opération, le Chirurgien s'assied, fait asséoir le malade à ses pieds, & lui fait renverser & appuyer la tête sur ses genoux. Un serviteur situé à côté tient une paupière ouverte, & le Chirurgien l'autre; puis il passe une aiguille un peu courbe dont la pointe est émoullée, ¹ enfilée d'un fil de soye retors & fin, ou d'un crin de queue de cheval, ² par dessous l'ongle environ son milieu, en sorte qu'il le comprime tout avec son aiguille : l'aiguille étant passée outre, il la tire & coupe le fil ou le crin près l'aiguille, & de chaque main il prend une extrémité du fil ou du crin, qui doit rester simple, le plus près de l'œil qu'il peut, & l'étendant, il le fait glisser comme en sciant par dessous l'ongle vers la racine du côté du grand angle, il le ramène ensuite de la même manière vers son autre

NOTA B. L'aiguille doit être ronde, & un peu longue pour la tenir aisément avec les doigts, elle doit être cependant un peu défilée : on la défilé on la fait rougir à la flamme d'une chandelle & on la coupe suivant qu'on la juge à propos : on en émoullé ensuite la pointe on la frotte sur une pierre de lustrer ou autre propre à servir, afin qu'elle ne pique point & qu'elle se glisse plus aisément entre l'ongle & la cornée sans la blesser, n'étant pas nécessaire qu'elle pique pour rompre le ligament qui le retient & qui se tire arraché sur la cornée, sans ligament tant il est lâche, quelle se rompt pour le moindre effort.

NOTA C. Le crin de cheval est plus fort pour cette opération, il glisse un peu plus aisément que le fil de soye, on l'a vu être cependant égaré lorsque parvenu qu'il fut retors & fin.

extrémité du côté de la cornée transparente, & le sépare ainsi de la conjonctive. S'il voit que l'ongle ait de la peine à se séparer, ou qu'il apprehende, étant adipeux, qu'il ne se rompe, il tient les deux extrémités du fil ou du crin d'une main, & soulevant un peu l'ongle il le sépare doucement de côté & d'autre, selon sa longueur, avec la pointe d'une lancette qu'il tient de l'autre main, prenant garde d'offenser la conjonctive; ou bien au lieu de lancette, il se sert d'un petit déchausoir bien tranchant, ou d'une plume d'oye coupée en manière d'une pointe de lancette à peu près comme ces plumes qu'on taille pour se curer les dents. Cela étant fait, de chaque main il prend une extrémité du fil ou du crin & le fait glisser comme dessus d'une extrémité à l'autre de l'ongle: le voyant bien séparé, il le lie avec le même fil ou crin vers son milieu, ¹ & tenant d'une main les deux extrémités du fil ou du crin, il élève un peu l'ongle, & de l'autre il le coupe le plus près qu'il peut de la cornée transparente, ² avec le tranchant d'une lancette, ³ ou avec des ciseaux bien tranchants; lâchant un peu le fil, il coupe ensuite l'ongle vers la racine, prenant garde de couper cette petite avance de

NOTE 3. L'ongle étant séparé, on le lie dans son milieu pour le tenir pendant qu'on le coupe dans les deux extrémités, autrement étant coupé une extrémité, il seroit difficile de couper l'autre, parcequ'il se retire & s'écarte beaucoup.

NOTE 4. Il n'importe quelle extrémité on coupe la première, étant toujours malade de l'ongle par le moyen du fil dont il est lié: ainsi on peut commencer par celle du grand angle, si on veut en cela suivre nos Anciens, ou bien par l'autre comme je l'ay dit, cela est égal.

NOTE 5. Si on se sert d'une lancette, il la faut enrouler d'une petite bande, ne laissant que la pointe de découverte, & cela pour le tenir plus commodément.

chair glanduleuse liée au grand angle, de crainte qu'étant coupée, il n'en arrive un larmolement involontaire. L'opération faite, il met dans l'œil *Un peu de poudre de sacre candie*, & par dessus une compresse trempée dans un collyre rafraichissant; & dans la suite il pansé l'œil avec les collyres proposés pour les ulcères superficiels qu'il continue jusqu'à la fin de la cure, sans craindre que les paupières s'unissent à la conjonctive, comme quelques Auteurs le craignent sans raison, parce que deux parties ne peuvent s'unir, s'il n'y a en même tems solution de continuité dans l'une & dans l'autre.

Cette manière d'opérer ne differe de celles de Paul, d'Aëce, de Celse, & d'autres Anciens qui se sont copiés les uns & les autres & que nos Modernes à leur tour ont copié, qu'en ce que les deux premiers accrochent d'abord l'ongle avec un petit crochet, & passent ensuite par dessous une aiguille cofilée en même tems d'un fil de lin & d'un crin, soulevant l'ongle avec le fil de lin qu'ils font tenir par un serviteur, cependant qu'avec le crin ils séparent l'ongle en sciant, comme je l'ay dit, & le coupent ensuite à sa racine avec les mêmes précautions que j'ay rapportées; & que le troisième qui se sert aussi du crochet ne passe qu'un fil, procédant au reste comme les deux autres: sans que les uns ni les autres se soient avisés de lier l'ongle après être séparé, hors Albucasis & Avicenne, qui, au rapport de Guy de Chauliac, le lient avec le fil de lin avant que de le séparer avec le crin. Ainsi on peut juger que la manière que j'ay proposée est la plus sûre

& commode, étant exemte de la nualtiplicité des instrumens, & du ministère d'un serviteur pour soulever l'ongle qui est aisé à rompre, pour peu que ce serviteur peu instruit tire trop le fil ou le crochet, & que d'ailleurs l'ongle étant séparé & lié, il est bien plus facile au Chirurgien de couper sûrement les deux extrémités sans en rien laisser.

Pour *L'Ongle Grasseux*, s'il se rompt pendant l'opération, on ôte cequi reste autant qu'on le peut avec la pointe du ciseau, ou on l'écorché avec la pointe de la lancette, prenant garde de blesser les autres parties de l'œil, & ensuite on consume cequi peut encore rester avec le collyre vert ci-dessus.

A l'égard *De Sibel*, quand il n'a aucune malignité, cequi est assez rare, il s'ôte de la même manière que l'ongle. Je n'ay fait encore l'opération que sur deux : le premier, je l'extirpay de la manière susdite, & pour arrêter le sang, je me servis d'une poudre faite avec parties égales de gomme Arabique & de bol, & d'une sixième partie de colcotar : le second, comme les vaisseaux étoient gros, pour éviter le flux de sang, qui est toujours assez incommode à l'œil, quoi qu'il ne s'écoule qu'en petite quantité, apres être séparé de la conjonctive, je le liay avec le même fil près du grand angle, & je le coupay ensuite à son autre extrémité, la ligature tomba cinq ou six jours apés, & tous les deux réussirent assez bien.

Mais quand il est accompagné d'une cuisson ou d'une demangeaison incommode, de croûtes, d'ulcères, d'inflammation, d'un flux de larmes acres, que les vais-

seaux en sont gros & durs, rouges ou noirs, qu'il est fort élevé, que la cornée transparente est trouble, que les paupières sont tuméfiées, que le malade ressent une grande douleur à l'œil, aux paupières & aux tempes, & qu'il ne peut en aucune manière souffrir le jour, soit que toutes ces choses se rencontrent en même tems ou qu'il n'y en ait que quelques-unes, il ne faut nullement en entreprendre l'opération : on ne doit pas même se servir d'aucuns remèdes qui aient la moindre acrimonie ou chaleur, mais seulement se contenter d'y appliquer des collyres rafraîchissans & anodins pour apaiser avant qu'on le peut ces fâcheux symptômes, cependant qu'on travaille par les remèdes généraux à corriger l'incroûterie du sang, & à divertir l'humeur qui s'est fixé sur les yeux.

3. De *Rétrécissement*, ou des *Rides* de la *Conjonctive* & de la *Cornée*.

CHAPITRE XXII.

ON compte aussi parmi les maladies de la conjonctive & de la cornée, cette *Contraction*, ou *Rétrécissement*, qui leur arrive quand le globe de l'œil se diminue ou par une extrême vieillesse, ou par quelque-une des causes dont j'ay parlé en traitant du *Rétrécissement de l'œil*, de l'*Atrophie* de l'œil, & de quelques autres maladies : mais comme ces vices ne sont pas de propres affections de la conjonctive ni de la cornée, non plus que de l'uvée, ni des autres membranes intérieures, mais bien des accidens ou symptômes d'autres ma-

adieu, qui d'ailleurs ne sont point guérissables, à moins que les maladies dont ils dépendent ne le soient ; il est assez inutile d'augmenter le nombre des maladies de l'œil de celle là, puisqu'aussi bien il n'y a point de remède particulier à y apporter, quand même elle viendroit de vieillesse.

10. Des Yeux de travers, ou des Yeux louches.

CHAPITRE XXIII.

Quoique quelques Auteurs rapportent cette maladie que les Grecs nomment, *Straβositas*, les Latins, *Straβositas*, par laquelle on regarde de travers ou par le côté, au cristallin, croians qu'il est situé de travers, ou qu'il panche de côté ou d'autre ; que d'autres la rapportent à un vice de tout l'œil, ou à de certains vices imaginaires d'esprits visuels ; & que quelques autres l'attribuent à une convulsion ou rétraction de quelques muscles de l'œil : je la mettray cependant au nombre des maladies de la cornée, parcequ'il est constant que cette maladie ne vient que d'une mauvaise conformation de la cornée transparente, qui étant plus tournée du côté du grand angle ou du petit angle, ou vers haut ou vers bas, oblige ceux qui ont un tel vice à regarder de travers ou par le côté.

Mais comme il arrive plus ordinairement que ceux qui regardent de travers regardent en même tems de près, je comprendray aussi sous cette maladie cette autre que quelques autres Auteurs en distinguent & qu'ils nomment, *Alypsia*, ou *Lafinositas*, par laquelle on ne peut

voir que de bien près les objets, puisque ce n'est proprement qu'une même maladie, & qui dépend de la même cause, je veux dire de la mauvaise conformation de la cornée.

Pour s'éclaircir d'où vient ce vice, il n'y a rien de plus aisé que de considérer & d'évanouir les yeux de ceux qui en sont affectés, & de remarquer que presque tous ont la cornée transparente plus éminente & plus voûtée qu'à l'ordinaire, avec cette différence que les uns l'ont moins voûtée & les autres plus voûtée & éminente; & que ceux qui regardent simplement de près ont bien la cornée transparente plus éminente & voûtée, mais la pointe de cette éminence est tournée en peu plus du côté du nez qu'elle n'est ordinairement dans les autres hommes; & que ceux qui regardent de travers ou de côté l'ont de même pour l'ordinaire plus éminente & voûtée, mais la pointe de cette éminence est tournée à l'opposé & regarde en quelque façon le côté du corps, ou bien elle est tournée vers le bas, ou elle regarde le haut.

Ceci connu, il n'est pas difficile de concevoir que lorsque les Louches veulent regarder à la manière ordinaire des autres hommes, ils ne peuvent voir distinctement comme aux autres objets: parceque les petits rayons de rayons de lumière qui partent de chaque petite partie des objets & qui parviennent à leurs yeux, rencontrant chez eux la cornée transparente plus éminente & plus voûtée, ils doivent se briser davantage en s'approchant de la perpendiculaire de leur entrée, lorsqu'ils pénètrent sous membrane & qu'ils entrent

dans

dans l'humour aqueuse ; ainsi par une suite nécessaire tous les rayons qui composent chaque petit pinceau , dans cette disposition , doivent , suivant la seconde expérience rapportée au chapitre 17. de la description de l'œil , s'unir & se croiser dans le corps vitré avant que d'atteindre la rétine ; ils doivent donc se trouver divergents quand ils rencontrent cette membrane , & par conséquent ils n'y peuvent former qu'une peinture confuse des objets d'où ils partent , si ces objets sont un peu éloignés , comme je le suppose , & s'ils sont peus.

Car pour que la peinture fût distincte , il faudroit , ou que la rétine s'approchât plus près du cristallin , ou le cristallin plus près de la rétine , ce qui ne se peut , comme je l'ay dit en expliquant la vue ; ou bien il faudroit que le cristallin fût moins éminent , mais il ne se rencontre point d'autre figure dans les yeux loüches que dans les autres ; ou enfin que le globe de l'œil fût plus aplati , comme dans les Chat-huants & les autres oiseaux qui ont la cornée transparente fort éminente , & il est rond à l'ordinaire : quel remède donc ?

Les Loüches eux-mêmes le trouvent. Il ne faut que s'approcher plus près des objets , ou approcher les objets plus près des yeux : car alors tous ces petits pinceaux de rayons de lumière , dont je viens de parler , qui réfléchissent de chaque petite partie des objets , étant plus courts , puisque l'œil se trouve plus près de tous les centres d'où ils partent , & que je considère ici comme autant de points d'union , ils doivent se moins beiser en pénétrant cette membrane & passant dans l'humour aqueuse , de même en traversant le cristallin

& le corps vitré, & par conséquent tous les rayons qui composent chaque petit pinceau doivent s'unir plus loin du cristallin, suivant ce que j'ay dit, & par la conséquence que j'ay tirée de la même expérience seconde, du chapitre 17. de la description de l'œil. Et comme ces rayons ne peuvent s'unir plus loin du cristallin sans rencontrer à leur pointe ou union particulière la rétine, ils y doivent par conséquent peindre plus distinctement la figure des objets d'où ils partent. Et c'est ce qui arrive aux Louches.

Il s'en suit de tout ce que dessus, que plus la cornée est voilée, & plus les Louches doivent approcher les objets près de leurs yeux, pour les pouvoir voir distinctement.

Que ceux qui regardent simplement de près, pour voir un petit objet, ou pour lire, par exemple, dans un livre, doivent approcher le livre fort près de leur nez, mais régulièrement devant eux.

Que ceux dont l'éminence de la cornée transparente est tournée en dehors, sont obligez pour regarder un objet ou pour lire dans un livre, de mettre le livre à côté, ou de tourner la tête vers le côté opposé à l'objet qu'ils veulent regarder, & que souvent même ils ne peuvent lire que d'un œil, si l'éminence est grande & si elle est fort tournée en dehors; parcequ'en cette disposition les deux yeux ne se peuvent assez tourner pour que les deux axes optiques se puissent rencontrer en regardant de si près.

Que ceux dont l'éminence de la cornée transparente regarde le bas, sont obligez de lever la tête & de met-

tre le livre vers leur nenton , pour pouvoir lire , & quand ils marchent dans les rues , d'avoir toujours le nez en l'air : & que ceux dont la même éminence est tournée vers le haut , sont obligés de baïsser la tête ou d'élever le livre en l'approchant de leur front pour lire , & d'avoir la tête baïssée pour voir devant eux quand ils marchent dans les rues. Et tout cela , parcequ'il faut nécessairement que l'objet que l'on veut voir distinctement soit dirigé vers la partie la plus éminente de la cornée , afin que les rayons qui partent de cet objet se puissent porter vers le centre de la rétine , comme je l'ay dit en expliquant la vûe : & comme les Loüches n'ont pas les muscles des yeux autrement disposés que ceux des autres hommes , ils ne peuvent assez tourner leurs yeux vers le côté opposé à l'éminence pour voir comme les autres hommes ; ainsi ils sont obligés de suppléer à ce défaut , comme je le viens de dire.

Il s'ensuit encote que les Loüches voient les objets plus gros que ne les voient les autres hommes , parceque l'angle par lequel ils voient & par lequel on juge de la grosseur des objets est plus ouvert , à cause de la grande voûture de la cornée transparente ; d'où vient aussi que la plupart des Loüches , en écrivant , font leurs caractères fort petits.

Que les Loüches pendant la nuit voient mieux que les autres hommes , & qu'ils peuvent lire au clair de la lune , parceque leur cornée , étant plus éminente , rassemble davantage de rayons de lumière qui passent par conséquent en plus grand nombre par la pupille , qui chez eux se dilate même plus que dans ceux qui

ont la cornée transparente formée à l'ordinaire.

Qu'ils peuvent voir plus loin avec des lunettes dont les verres sont concaves, parcequ'ils rendent les rayons divergens; & qu'au contraire ils ne peuvent voir avec des lunettes dont les verres sont convexes, parceque leur cornée n'est déjà que trop voûtée.

Que plus ils vieillissent & plus ils peuvent voir loin, à cause que par l'âge, la cornée en se desséchant s'affaisse & n'est plus si éminente; & de là vient que leur vue se perfectionne encore lorsque celle des autres hommes au contraire diminue, & qu'ils peuvent parvenir jusques à une grande vieillesse sans être obligez de se servir de lunettes pour lire & pour écrire.

De ce que je viens de dire des yeux des Louches & de la cause de ce vice, on peut juger si nos Auteurs ont bien rencontré dans les différens raisonnemens qu'ils ont fait sur cette maladie, s'il m'est permis de me servir comme eux de ce terme, & s'ils ont eu grande raison de proposer des remèdes pour rétablir ce vice naturel de lui même irréparable, non pas même par les maïques que l'on vante si fort pour redresser les yeux travers, quelque assiduité qu'on ait à les faire porter. Je pourrais réfuter toutes leurs raisons, si ce que je viens de dire n'étoit plus que suffisant pour les détruire: ainsi je passe outre pour commencer la troisième partie.

Fin de la seconde Partie.



DES MALADIES DE L'ŒIL.
TROISIÈME PARTIE.

Contenant les maladies des Parties situées entre le Globe & l'Orbite, celles des Angles des Yeux, & celles des Paupières.

Des Abscez qui se forment entre le Globe de l'Œil & l'Orbite.

CHAPITRE I.

L's'amañle quelques-fois du pus ou autre matière entre le globe de l'œil & l'orbite, ou par voie de fluxion, ou de congestion; ou par le séjour d'un sang mauvais, ensuite de quelque violence extérieure, qui n'a pu se résoudre.

Lorsque l'Abscez se fait par fluxion, on le connoît par l'inflammation qui survient à l'œil & qui est souvent plus grande du côté de l'amas; par la douleur violente & pulsative que le malade ressent dans l'orbite & au fond de l'œil, & qui se communique à toute la partie antérieure de la tête; par la pesanteur de la tête, l'insomnie & la fièvre; & enfin par la tumeur qui paroît ensuite au dedans de l'œil entre le globe & la paupière, ou au dehors vers la racine de la paupière du côté de l'amas.

De plus, quand l'abscez est grand, l'œil se déjette en la partie opposée à l'amas & semble se renverser, & quand il est profond il pousse l'œil en dehors, en-

forte que quelques-fois il ne peut être recouvert des paupières, de même que dans cette maladie dont j'ay parlé au chapitre sixième de la deuxième partie, avec cette différence toutes fois que dans celle-ci le globe de l'œil est beaucoup plus gros qu'il ne doit être, & que dans celle-ci il n'excede point la grosseur naturelle.

Quand cet abcès se fait par congestion, il est fort difficile à connoître dans son commencement, à cause que les progrès sont lents, qu'il n'y paroît point ou peu d'inflammation, & que la douleur n'est que mediocre ; mais dans la suite il se fait connoître par la plupart des signes précédents.

Et quand il se forme par un sang épanché en suite de quelque cause extérieure, on le connoît par la présence de la playe ou de la contusion, ou par le rapport du malade, si on ne remarque ni playe ni contusion.

L'abcès de l'orbite est une maladie dont les suites sont toujours fâcheuses, à moins qu'il soit peu considérable, ou qu'il se fasse vers le bord de l'orbite : car on doit craindre ou que le nerf optique ne soit pressé ou étendu, & que la substance noëlleuse ne soit par conséquent confondue, ce qui cause la perte entière de la vue, comme je l'ay dit au chapitre quatrième de la deuxième partie : ou que les autres nerfs qui se distribuent aux muscles & qui entrent dans le globe ne s'abâtissent & se relâchent, ou même se pourrissent & ne causent la paralysie de l'œil : ou que les autres vaisseaux se détachent & ne le conduisent dans l'atrophie par le défaut de sang : ou que quelques-uns de ses muscles ne s'appuient totalement ou en partie, d'où il arrive-

soit un changement en sa situation, ou au moins une difficulté de le mouvoir : ou que les os de l'orbite ne se carient, ce qui causeroit un ulcère fistuleux de longue durée : ou qu'enfin après la guérison de l'abcès, l'œil se le trouve si uni à l'orbite qu'il en demeure comme immobile.

Pour le traitement de cet abcès, on doit dès le commencement & quand la fluxion se fait encore, dissiper abondamment le sang pour empêcher que l'inflammation ne soit si grande : ce qui s'exécute par un régime de vivre très exact, par la saignée fréquemment répétée, aiant égard cependant aux forces du malade ; & par les autres remèdes tant généraux que particuliers, proposés pour le commencement de l'ophthalmie. Et quand par les signes ci-dessus, on connoit que l'abcès se fait, & qu'il ne se terminera pas par résolution, on doit avancer la suppuration autant qu'on le peut par l'usage des fomentations ou cataplasmes émollients & résolvez. Par exemple,

On prend des racines & feuilles de guimardes, des fistules de valériane, de mercuriale, de peruvienne, & des feuilles & fleurs de basilicon blanc, de chacune une demi poignée, des semences de lin & de psyllium une once de chacune, que l'on fait bouillir dans une suffisante quantité d'eau pour en faire une décoction mucilagineuse, dans laquelle on trempé des compresses que l'on applique chaudement sur l'œil & que l'on renouvelle de trois ou de quatre en quatre heures.

Ou bien on prend des poudres de fleurs de camomille & de melisse, & des farines de lin & de fenugrec, une once de

chaussé, que l'on fait bouillir dans une suffisante quantité d'une forte décoction de plantes fistuleuses, pour rendre le tout en consistance de cataplasme, auquel on ajoute sur la fin une once de melle de castoréum. On étend ce cataplasme sur un linge qu'on applique chaudement sur l'œil malade, le renouvelant deux ou trois fois le jour.

Quand le pus est fait, il se pousse & fait tumeur au dehors des paupières vers le bord de l'orbite, ou au dedans de l'œil par la conjonctive entre le globe & le bord de l'orbite. Quand l'abcès paroît en dehors, qui est la plus favorable issue, & que l'on connoît que le pus est fait, on l'ouvre suivant sa longueur qui suit ordinairement celle des paupières, prenant garde de faire l'ouverture trop grande; & le pus étant écoulé, on met seulement pendant deux ou trois jours à l'entrée de l'ouverture une mèche de charpi pour l'empêcher de se resserrer trop promptement, que l'on couvre d'un emplâtre de diapirac dissout avec l'huile rosat, & par dessus le tout une compresse trempée dans le blanc d'œuf & l'eau rose battus ensemble. Dans le second pansement & les suivantes on se sert pour mondifier l'ulcère de l'injection faite, avec l'argemone, l'encens, la myrrhe & le suc, infusés dans le vin; & l'ulcère étant mondifié, on l'incarne & cicatrise, comme ceux des autres parties molles.

Et quand l'abcès paroît en dedans & que le pus est fait, on l'ouvre aussi, faisant de même l'ouverture selon la longueur de la tumeur qui suit pareillement celle de l'œil ou des paupières, la ménageant en sorte
quelle

quelle soit seulement suffisante pour écouler le pus. On se sente rien au dedans de l'œil, mais on peut se servir de la même injection, pourvu qu'on fasse l'infusion avec l'eau d'asafoëtide & de rose; ou bien on se servira de l'un ou de l'autre des collyres que j'ay proposés pour mondifier les playes de la conjonctive & de la cornée, ou de quelque autre, à peu près semblable, que l'on choisira dans le chapitre des ulcères. Enfin on finira la cure comme je l'ay dit en parlant des playes ou des ulcères de cette partie.

Quand le pus est écoulé, la tumeur qui étoit grande dans les environs de l'œil se dissipe, l'inflammation s'appaise, & l'œil se retire insensiblement dans l'orbite; mais il y reste une legere tumeur œdemateuse que l'on dissipe avec les collyres ou fomentations fortifiées & résolues, dont j'ay parlé ailleurs, que l'on anime même avec l'essence de rose.

A l'égard des abcès qui se font par congestion, les remèdes y profitent si peu que l'on n'en fait aucuns, à moins qu'il n'y survienne quelque inflammation douloureuse, que l'on tempère avec des collyres rafraichissans & anodins. Comme ces tumeurs sont pour l'ordinaire de la nature des *Abscessus*, des *Sarcinæ*, ou des *Abcessus*, elles demeurent souvent un long-temps sans augmenter; quelques-fois aussi elles augmentent si prodigieusement qu'elles poussent entièrement l'œil hors de l'orbite; ce qui n'arrive point sans des douleurs fort cruelles. Quand cela arrive il n'y a point d'autre moyen pour faire cesser ces douleurs, que d'amputer l'œil pour éviter la matière contenue dans l'orbite, cela s'entend.

pourvu que la tumeur ne soit point chancreuse, traitant ensuite l'ulcère comme je l'ay dit au chapitre 10. de la seconde partie. On m'amena sur la fin de l'hyver de 1701. une fille qui depuis six ans étoit travaillée d'une semblable tumeur qui avoit augmenté jusques à un tel degré, que le globe de l'œil étoit entièrement hors de l'orbite & lui pendoit sur la joue, je n'osay entreprendre l'amputation à cause que la tumeur étoit fort grosse, dure, inégale, douloureuse, enflammée, & environnée d'un grand nombre de vaisseaux gros, variqueux & durs: je lui conseillay seulement quelques remèdes pour temporer l'inflammation & la douleur.

Et quand l'amas est moins considérable & qu'il paroît en dehors, il n'est pas nécessaire d'amputer l'œil; mais il faut se conformer sur ce que j'ay dit à l'égard du traitement, de celui qui se fait par fluxion, & de même quand le pus se forme d'un sang épanché en suite de quelque violence extérieure.

Des maladies des Muscles de l'œil, & de celles de ses Ners.

CHAPITRE II.

QUAND quelques-uns des muscles ou des nerfs moteurs de l'œil sont coupés, comme il arrive quelque-fois dans les playes qui pénètrent dans l'orbite, ou quand ils sont consumés ou rongez par une matière purulente, comme par celle des absces de cette

partie, le globe de l'œil est retiré dans la partie con-
traire, comme cela arrive à tous les autres membres,
lorsque quelques-uns de leurs muscles ou de leurs nerfs
sont entièrement coupez ou autrement détruits.

Quand les esprits animaux s'y portent avec violence
& inordinément, ils souffrent des convulsions ou ré-
tractions extraordinaires; d'où vient que le globe de
l'œil prend différentes situations ou attitudes, suivant
que ces muscles ou ces nerfs sont affectez, comme il
arrive dans les accès épileptiques, dans les suffocations
ou vapeurs hystériques, dans les convulsions générales
& autres maladies.

Et quand ces mêmes esprits y coulent seulement inor-
dinement & sans violence, ils sont la cause de cette
instabilité des yeux par laquelle ils ne peuvent demeu-
rer dans une même situation, se mouvans continuel-
lement de côté & d'autre. Cette maladie * vient ordi-
nairement de naissance, quelques fois aussi elle est un
accident des fièvres ardentes.

*
Appellé des
Gerr
HYPON.

Mais lorsque les esprits animaux ne peuvent couler
par les nerfs à cause de quelque obstruction de quelque
cause quelle vienne, les muscles se relâchent & demeu-
rent sans mouvement, aussi bien que l'œil dont le sen-
timent diminue aussi ou se perd entièrement: ainsi
l'œil tombe dans la Paralyse, & souvent se porte ou
s'incline hors de l'orbite. Quand cette maladie n'est pas
tout à fait confirmée, c'est ce que nos Auteurs appel-
lent, *faiblesse de l'œil*, qui est un acheminement à la Pa-
ralyse.

Dans cette maladie, quand il n'y a qu'un muscle

κ κ κ ij

de relâché, le globe de l'œil est seulement retiré dans la partie contraire, à cause de l'action plus forte du muscle antagoniste qui ne perd ni son mouvement, ni son sentiment, non plus que les autres muscles & nerfs de l'œil. Et toute l'incommodité que les malades souffrent de cette rétraction du globe, & de celle qui lui arrive quand quelqu'un de ses muscles ou nerfs moteurs sont coupés ou rongés, c'est qu'ils voient tous les objets doubles lorsqu'ils les regardent des deux yeux; & cela parce que les deux yeux ne gardent plus une situation égale, comme on peut le concevoir par ce que j'ay dit vers la fin du chapitre 21. de la description de l'œil, en expliquant l'usage de ses parties principales.

Si je décris si succinctement ces maladies, ce n'est seulement que pour les faire connoître, afin qu'on ne les confonde pas avec d'autres, & qu'on les puisse distinguer de celles quelles peuvent en même tems accompagner, pour en faire un pronostic juste, & non pas pour proposer des remèdes pour tenter de les guérir, les croiant entièrement inutiles, puisqu'elles sont incurables; à moins que la seconde & la troisième ne soient que symptomatiques, & encore dans ce cas les remèdes particuliers y seroient inutiles, parce que si elles peuvent guérir, elles cessent d'elles-mêmes quand les maladies dont elles dépendent sont guéries.



Des maladies des Glandes des yeux.

CHAPITRE III.

Quand l'œil est enflammé, les glandes se ressentent pareillement de l'inflammation : elles sécrètent alors une plus grande quantité de larmes, parce que le mouvement du sang n'est pas libre dans les veines, & que les artères poussent avec violence. Ces larmes sont chaudes & sèches, à cause du vice général du sang, & de l'intempérie particulière qu'il contracte dans la partie même enflammée : elles s'écoulent & coulent le long des paupières à cause de leur quantité, & de ce que les canaux qui devoient les reporter par le nez, après avoir abbeuvé l'œil, se trouvent resserrés par l'inflammation.

Cet écoulement de larmes ne se considère pas comme une maladie particulière des glandes, mais comme un symptôme de l'inflammation, qui cesse le plus souvent lorsque l'inflammation cesse : ainsi ce symptôme ne demande point d'autres remèdes que ceux qui conviennent à la maladie dont il dépend, je veux dire à l'inflammation.

Mais quand l'inflammation a été grande & qu'elle a subsisté long-tems, que les pores des glandes & leurs canaux excrétoires se sont dilatés & agrandis par l'abondance de l'humour qui y a coulé, & que, l'inflammation cessée, ces pores & ces canaux ne se resserment & ne se remettent point dans leur état naturel, les lar-

mes quoique sans acrimoine & claires contiennent de couler ; on ne considère plus cette affection comme un symptôme de l'inflammation , quoi quelle lui ait donné naissance, mais comme une maladie particulière ; & le terme dont on se sert pour la désigner c'est de dire qu'il y a *soiblesse aux glandes*.

Ce *flux de larmes* arrive aussi quelques-fois dans les fièvres violentes lorsque la plénitude est grande ; & alors il n'est considéré que comme un symptôme, cessant ordinairement quand la fièvre cesse.

Il arrive aussi nouvellement, quand dès l'enfance les pores & les canaux des glandes se trouvent si ouverts qu'ils ne peuvent empêcher les larmes de couler immodérément ; ainsi les yeux sont toujours mouillés & pleurants , & quelques-fois ce vice dure toute la vie. Ceux qui y sont sujets ont ordinairement la tête grosse & large , sont d'un temperament phlegmatique & travaillent souvent de fluxions sur les yeux. Ce *flux balaive* est ce que nos Auteurs appellent, *delacrymans* ou *epiphora* ; quoique d'autres n'entendent par *epiphora* que ce flux de larmes chaudes & acres qui accompagne les grandes ophthalmies. Comme ce terme est équivoque, le prenant pour toute défluxion d'humeurs en quelque partie que ce soit , on l'entendra ici comme on voudra ; je ne dispute point des noms.

Il arrive encore un autre *flux de larmes* quand cette petite chair glanduleuse qui est au grand angle de l'œil a été coupée, ou consommée par quelque ulcère ; on appelle cette espèce de flux, *Rhyon*, ou *Rhœon*.

À l'égard de tous les autres flux de larmes excitez

par la tristesse, par la joye & par d'autres passions, par un froid extreme, par le vent, par la fumée, par les choses acres, par d'ivrognerie & par d'autres causes, on ne les compte point parmi les vices des glandes; parceque tous ces écoulemens ne sont que passagers, cessans par l'absence des causes qui les ont produit.

Lorsque la foiblesse des glandes est la cause du flux de larmes, on les fortifie avec les collyres que j'ay proposé vers la fin du chapitre de l'ophthalmie, se servant de ceux qui ont de l'astringtion pour couler dans l'œil, & de ceux qui fortifient pour tremper les compresses qu'on applique dessus.

On bien on se sert pour couler dans l'œil d'un simple collyre que l'on fait avec un scrupule de vitriol blanc, fondu dans quatre onces d'eau de pluie ou de rivière, y ajoutant si on veut une demi drachme de sucré candie.

Ces mêmes collyres servent aussi pour le flux de larmes habituel, & pour l'autre que l'on nomme *Rhyat*, pourvu que l'on augmente leur astringtion.

On ne s'avisé guères de pousser les remedes généraux au degré que nos Auteurs les proposent pour ces flux de larmes, à moins qu'on ne voit qu'ils augmentent considérablement & que les larmes en deviennent acres; en ce cas, pour prévenir quelque nouvelle fluxion on les met en usage suivant les règles prescrites au chapitre de l'ophthalmie.



Des maladies des Angles des yeux, & principalement de l'Anchlopi ou abcez du grand angle.

CHAPITRE IV.

L'*Anchlopi* est une petite tumeur ou abcez qui se forme entre le grand angle de l'œil & le nez, cette tumeur est ou *phlegmonose*, ou elle est de la nature des *arbraves*.

La *Phlegmonose* qui est la plus commune, commence d'abord par une inflammation du grand angle qui se communique le plus souvent à l'œil & aux paupières, & qui est accompagnée d'une douleur piquante & d'une tension au lieu où l'abcez se doit former : l'inflammation augmentant ensuite, la tumeur se circonscrit & enfin l'abcez se forme assez promptement. Sa cause est semblable à celle des phlegmons des autres parties.

Celle qui est de la nature des *Arbraves* & qui est la moins commune, à ses progrès plus lents, elle n'est point précédée par l'inflammation : elle commence par un petit tubercule assez dur, qui augmente insensiblement, sans douleur ou au moins elle est fort légère, & sans que la peau qui le recouvre soit changée de couleur : la tumeur étant plus augmentée, elle devient molle, & quand on l'ouvre on en voit sortir une humeur épaisse & gluante qui en quelque sorte ressemble à celle des *arbraves*, ou des *stomaties*, ou des *malades*, & souvent cette matière se trouve renfermée dans un *dyf*.

Tout

Toutes les tumeurs qui viennent au grand angle, sont sujettes apres leur ouverture à dégénérer en *fibules*, qui sont d'une difficile cure quand l'os est carié. De plus les *phlegmasies* s'étendent quelques-fois si fort & si promptement qu'elles se font jour d'elles-mêmes lorsqu'on s'y attend le moins; elles pourrissent aussi quelques-fois l'angle de l'œil, en sorte qu'on ne peut empêcher l'œil d'être éraillé, ou elles forment des *foies* qui s'étendent en d'autres parties. Et celles qui tiennent des *abscès* s'endurcissent quelques-fois & dégénèrent en *fibres* ou en *cancer*.

Pour la cure de l'abcès du grand angle, quand il est *phlegmasique*, on emploie dans le commencement & quand l'inflammation commence à paroître les remèdes tant généraux que particuliers qui conviennent au commencement de l'ophtalmie; afin de diminuer & détourner l'humeur qui s'écoule, & empêcher l'abcès d'être si grand. Et si-tôt qu'on s'apperçoit que la tumeur commence à se former, on se sert de remèdes qui résolvent modiquement & qui en même tems anollissent & relâchent la peau, pour déterminer le pus à se porter en dehors, comme d'un cataplasme fait avec les *farines resolutives*, cuites dans l'acquerne fait avec les *saux de rose & de plantain & un peu de vinaigre*, auquel on ajoute de *miel de suif* la fin de la décoction on jure d'*œuf & un peu de safran* en poudre: on étend de ce cataplasme sur un linge & on l'applique chaudement sur la tumeur & les environs, observant de ne point couvrir l'œil; & par dessus on applique les compresses trempées dans le dessensif fait avec l'*œuf rose & le blanc d'œuf*.

Je ne sçautois approuver la conduite de ceux qui se servent dans le commencement de remèdes qui ont beaucoup d'astringent, prétendant repousser l'humour & empêcher la suppuration : parceque ces remèdes, quoi qu'ils repoussent à la verité l'humour en resserant les fibres de la peau, n'empêchent pas cependant que l'abcès ne se forme, quand une fois elle a commencé de s'amasser : au contraire ces remèdes seroient plutôt causé que l'amas se feroit plus profondément, & que la matiere seroit plus en état de carier l'os, de l'étendre dans les environs, de pénétrer dans le sac lacteal, & de sortir par le canal nasal ou par le coin de l'œil; ce qu'on doit toujours éviter le plus qu'on peut, pour la difficulté qu'il y auroit d'y appliquer des remèdes & d'empêcher la fistule.

Et quand cet abcès tient de la nature des *Arthritiques*, on se sert d'un emplâtre de *diachylon gommé* pour l'amollir & conduire à suppuration, ou de quelque autre semblable : parcequ'on doit toujours avancer la suppuration de ces sortes de tumeurs autant qu'il est possible, & qu'il n'y a nul danger de les échauffer un peu par les remèdes emplâstiques, puisque par ce moyen on peut procurer la suppuration de leur *os*.

Il y a de deux sortes d'abcès qu'on ne peut trop tôt ouvrir pour empêcher la fistule, celui du grand angle de l'œil & celui du fondement. Car si on attend à les ouvrir que le pus soit entièrement formé & qu'il commence à émailler le cuir, ou bien si on attend qu'il se fasse jour de lui-même, il est tres rare qu'il ne reste fistule : parceque dans celui du fondement qui est une

partie grasseuse & fort humide, le pus s'étend en dedans, forme plusieurs sinus, & perce même l'intestin, en sorte qu'après que l'abcès est ouvert il est difficile de le mondifier & de l'incarner à cause de la perte de la substance qui est grande & qui fait que les parois intérieures ne peuvent s'approcher & s'unir, & à cause de l'humidité du lieu qui s'oppose à cette réunion. Et que dans celui du grand angle, le pus en séjournant s'étend pareillement, forme des sinus, pénètre & ulcère le sac lacrymal, carie les os voisins & consume cette petite chair glanduleuse située au grand angle, & par où il se fait quelques-fois jour de lui-même: d'où vient qu'après que l'abcès est ouvert, il est pareillement difficile de le mondifier & de l'incarner, à cause du vuide qui reste & qui ne peut se remplir de chairs assez solides pour se cicatrifer, pareilque ce vuide est continuellement abreuvé d'humidités, ou à cause de la carie de l'os sur lequel il ne se peut faire aucun bon fondement, à moins que ce qui est carié ne soit séparé.

Ainsi si-tôt que l'on voit que la tumeur est circonscrite & que le pus commence à se former, il faut l'ouvrir sans attendre que le pus soit entièrement fait, parce qu'alors n'y ayant encore aucun vuide sensible, les fibres entre lesquelles l'humour étoit épanchée & qui sont presque entières s'en trouvant débarassées, elles se résistent & s'anissent aisément, aussi bien que la playe que l'on a faite, à mesure que ce qui reste de cette humeur s'écoule par une douce & loisible suppuration.

Mais pareilqu'en faisant l'ouverture de bonne heure, il ne sort de la tumeur qu'un sang en peu purulent,

quelques Chirurgiens craignent de recevoir du blâme des malades ou de ceux qui les approchent, particulièrement si ce sont des personnes de distinction, & que cela fasse tort à leur réputation. Il est bon de prévenir auparavant ces personnes, & leur remontrer les raisons que l'on a d'agir ainsi, elles sont toujours assez raisonnables pour juger qu'on ne le fait que pour leur avantage.

On fait l'ouverture sur la tumeur, s'éloignant le plus qu'on peut de l'angle de l'œil. On la fait à peu près de la grandeur de celle d'une saignée & un peu plus suivant l'étendue de l'abcès. On se sert d'une lancette que l'on enfonce jusques au centre de la tumeur, on laisse écouler le sang & le pus, & ensuite on met dans l'ouverture une petite mèche de charp, & par dessus un emplâtre de diapalme dissolu dans l'huile rosé, on couvre enfin tout l'œil d'une compresse sèche s'il n'y a plus d'inflammation, & s'il y en a encore on la trempe dans les esuis de roses & de plantain, dans lesquelles on a fait fondre un peu de sel de Saturne.

Dans le second pansement on se sert du digestif fait avec deux parties du suppuratif, une partie de scibarrine ou demi partie des poudres de myrte & d'aloës, & quand l'ulcère est en bonne suppuration on se sert du *moatylisat* d'aché ou autre semblable, diminuant tous les jours la mèche de plus en plus; & enfin on cicatrise l'ulcère à la manière des autres. Par cette conduite il est très rare que l'abcès du grand angle dégénère en fistule.

Si on a été appelé à tard & que l'abcès soit déjà formé, on l'ouvre dans l'état qu'il est, faisant l'ouvert-

ture un peu plus grande, afin d'y introduire plus aisément les remèdes pour le mondifier : ou si l'ouverture s'est faite d'elle-même, on se contente de la dilater un peu qu'il le faut, procédant au reste comme dessus pour le premier appareil,

Au second pansement on examine si l'os n'est point découvert, & s'il l'est, on agit comme je le diray dans le chapitre suivant en parlant de la cure de la fistule. S'il ne l'est pas, on mondifie & dessèche l'ulcère avec une lotion faite avec l'*argemone*, la *myrte*, l'*aloe*, l'*iris* & le *safran*, qu'on fait infuser dans le *vin*, procédant au reste comme dessus. Et notez qu'il vaut mieux en cette rencontre ne point se servir de remèdes onctueux, de crainte d'augmenter la suppuration qui n'est d'ordinaire que trop grande, à moins que ces remèdes ne soient fort mondifiants & desséchants, en ce cas je ne les des'approuve point.

Enfin si l'abcès est de la nature des *abscesses*, après être ouvert & pansé comme dessus, au second pansement on le sonde pour voir si l'os n'est point découvert & y remédier comme dans le chapitre suivant : & s'il ne l'est pas, comme ces sortes d'abcès ont ordinairement un *chyl*, on travaille à le conformer & faire tomber en suppuration avec un peu de poudre de *mercure rouge précipité* qu'on mêle dans du *suppuraif*, ou un peu de poudre de *nichifan* de *mus*, ou un peu d'*egyptiac*, de l'un ou l'autre desquels on se sert de fois à autre, jusques à ce qu'on voie par la chute ou suppuration des escharres que le *chyl* soit entièrement consommé, achevant la cure comme je l'ay dit ci-dessus.

2. De l'Églops ou fistule lacrimale.

CHAPITRE V.

L'Alcér du grand angle est le sujet à dégénérer en fistule, que si-tôt qu'il est ouvert, la plôpart des Chirurgiens qualifient par avance l'ulcère qui reste, du nom de fistule, quoique véritablement ce n'en soit pas une, puisque souvent il ne pénètre pas dans le sac lacrimel, que l'os ne se trouve pas toujours découvert ou carié, & que l'ulcère n'est pas encore calleux. Et quand même il pénétreroit dans le sac lacrimel & que l'os seroit découvert & carié, ce ne seroit pas encore proprement une fistule, puisque ce qui constitue la fistule est la callosité des bords & de la superficie intérieure de l'ulcère, & la sinuosité.

L'églops ou fistule lacrimale est donc proprement un petit ulcère calleux, profond & quelques-fois sinueux situé au grand angle de l'œil, daquel il découle continuellement ou de tems en tems une humidité purulente ou glauqueuse. Et improprement elle se prend pour tout ulcère intérieur du grand angle, qui a quelque issue par ou l'écouleur qui s'amasse dans le vuide s'écoule, quoi qu'il soit récent & sans callosité.

Des fistules lacrimales, les unes sont apparentes & ce sont celles qui sont ouvertes par dehors; & les autres sont cachées, qui sont celles qui s'ouvrent du côté de l'œil à l'endroit de cette petite chair glanduleuse située au grand angle, ou qui ont leur issue par le canal nasal.

Les premières sont ordinairement causées par ces petites tumeurs phlegmonieuses qui poulissent en dehors, & moins souvent par ces autres tumeurs de la nature des abscesses, soit qu'on ait ouvert ces différentes tumeurs, ou que d'elles mêmes elles se soient fait jour. Et les fistules sont le plus souvent causées par la manière même des larmes qui s'amasse dans le sac lacrimonal à cause de quelque obstruction de ses conduits, & qui par son séjour s'échauffe & s'agrite, excorise ou ulcère légèrement la superficie intérieure de ce sac, & forme une petite bourse ou tumeur de la grosseur d'un pois ou plus, qui étant pressée se vuide ou du côté de l'œil ou par le canal nasal, quand l'humeur contenue est assez fluide pour pouvoir passer par ces conduits, ou que ces conduits sont assez ouverts pour la laisser écouler, si elle est plus épaisse.

Dans les premières, quand elles sont causées par une humeur chaude, qui en s'agrippant aisément pourrit & consomme les chairs ou autres parties molles voisines qui en cet endroit ont bien peu d'épaisseur, l'os se trouve souvent découvert & carié, & cette carie d'os est la cause quelles dégèrent plus promptement en vraies fistules; parceque le suc nourricier qui s'échappe de l'os, en s'altérant, contracte une certaine acide maligne, qui lorsqu'elle est grande enduret & rend calcaires les chairs de l'ulcère, & lorsqu'elle est moins grande, les rend fongueuses, & cela en fixant trop promptement le suc nourricier des parties molles. Et quand elles sont causées par une humeur grossière & froide dont les progrès sont lents, elles sont sujettes à

être calleuses, mais rarement elles pénètrent jusques à l'os, à moins que cette humeur, en séjournant très long tems, ne s'échauffe & s'altère par le mélange de quelques autres suc ou levain impur; ce qui n'arrive gueres sans une nouvelle fluxion.

On accuse ordinairement l'os unguis d'être carié dans les fistules lacrimales, ce qui n'est pas toujours vray; il l'est quelques-fois, je l'avoue; mais souvent c'est la partie supérieure de l'os principal de la mâchoire qui se joint à l'os nasal, & par son côté au côté antérieur de l'os unguis avec lequel il forme ce sinus ou longue cavité qui contient le sac lacrimonal, & à la partie inférieure de laquelle est le trou qui pénètre dans le nez. Il est fort aisé de s'en éclaircir en sondant les fistules, car selon que la sonde entre avant, on juge si c'est l'os unguis sur lequel elle s'arrête, ou si c'est l'os de la mâchoire: d'ailleurs en frappant avec le bout de la sonde l'os unguis, on ne trouve pas la même résistance & le même rapport de son, comme en touchant l'os de la mâchoire, parceque l'os unguis est très mince, & qu'il n'a pas la même solidité de l'os de la mâchoire.

Le propre des fistules c'est de flüer pendant un tems, & de seicher en d'autre, ou au moins de jeter peu d'humidités, & de recommencer ensuite à flüer. La même chose arrive à quelques fistules lacrimales, car il y en a qui sont un tems sans flüer, puis elles se rouvrent & flüent abondamment, & il y en a aussi d'autres qui flüent perpetuellement. Quand elles cessent de flüer, cela vient ou de ce qu'il n'aillüe point d'humeurs excrémentieuses dans l'ulcère fistuleux, comme lorsqu'on les

les a épaissies détournées par les purgatifs ; ou que la nature elle même leur a fait reprendre le chemin de leurs émonctoires ordinaires ; ou de ce que par une légère inflammation les parois intérieures de la fistule se trouvent étranglées , en sorte que l'humeur ne peut passer au travers , comme on le voit arriver aux playes ou aux ulcères qui s'enflamment : ou enfin de ce que leurs issues se trouvent bouchées de quelques chairs fongueuses ou calleuses. Mais lorsque les humeurs excrémentielles abondent dans la masse du sang par le défaut de leur sécrétion , ou que les parois intérieures de la fistule se relâchent quand l'inflammation cesse , ou que les chairs fongueuses ou calleuses se fondent ou pourrissent par l'exaltation du levain de la fistule , quoi qu'en petite quantité , alors les fistules recommencent à suer comme elles faisoient auparavant , & quelques-fois même d'avantage.

Les fistules lactimales qui suivent de grands abcès , ou qui arrivent à des sujets mal-habitez & enclins à de grandes fluxions , sont sujettes à avoir plusieurs issues & plusieurs issues , à de grandes caries , & à de grands écoulemens de manière purulente.

Celles qui sont ouvertes en dehors & dont le fond a peu d'étendue , qui sont récentes , sans callosités & sans carie d'os , sont les plus aisées à guérir. Au contraire quand elles sont vieilles , profondes & calleuses , & qu'il y a carie , elles sont très difficiles à guérir.

Les cachées , soit quelles aient leur issue du côté de l'œil ou du côté du nez , lorsqu'elles se voient aisément quand avec le doigt on presse le coin de l'œil ,

que l'humeur qui en coule est claire & glaireuse, que la tumeur qui paroît en dehors quand la fistule est pleine est très petite, & qu'il n'y a ni douleur au coin de l'œil, ni inflammation, peuvent se dessécher & guérir d'elles mêmes; parceque l'ulcération du sac lacrimonal n'est que légère & superficielle: & au contraire, quand l'humeur est purulente & quelle sort en quantité, il est rare quelles guérissent à moins qu'on ne leur donne une issue par dehors & qu'on ne les mondifie & dessèche, à cause que l'ulcération du sac lacrimonal est alors plus considérable.

Enfin soit quelles soient cachées ou apparentes, quand l'humeur qui en découle est sanieuse, aigre, noirâtre & d'une mauvaise odeur, indices souvent de la carie de l'os, elles ne guérissent point qu'on ne les ouvre ou dilate, qu'on ne les mondifie & dessèche, qu'on ne corrige la carie de l'os ou par les remèdes ou par le feu, & que l'os carié ne soit ensuite séparé du sain par la nature. Mais quand les fistules deviennent si malignes qu'elles tiennent de la nature du cancer, ce qui est rare, elles ne peuvent se guérir ni par les remèdes, ni par l'opération.

Pour la cure des fistules lacrimales, on doit d'abord prévenir la flexion qui pourroit survenir pendant le traitement, par la saignée, s'il y a plénitude, & par les autres remèdes proposés dans le chapitre de l'ophtalmie, pour diminuer & détourner ailleurs les humeurs qui peuvent s'écouler, & s'il y a intempérie excothymique, par les purgatifs que l'on diversifie suivant la nature de l'humeur dominante: cela s'enlend si la fistule est con-

fidérable, & que pour la guérir, on se propose de passer aux derniers remèdes; parceque si elle est de peu de conséquence, & qu'il ne soit nécessaire de se servir que des remèdes les plus doux, on peut omettre les remèdes généraux sans crainte d'aucun accident.

Ensuite si la fistule est ouverte par dehors, que son fond soit un peu large, quelle soit sans callosités, & que l'humour qui en découle soit claire & visqueuse, ou qu'étant purulente elle soit blanche & unie, on la mondifie & dessèche avec la lotion ci-devant proposée, faite avec l'aristoloché, la myrte, l'aloeu, l'encens & le safran infusés dans le vin, dans laquelle on trempe une petite mèche qu'on introduit dans la fistule pour la remplir, après y avoir seringué un peu de ladite lotion, & par dessus on y met un petit emplâtre de diapalme dissout comme dessus ou autre semblable. Et en cas que l'entrée fût trop étroite on la dilateroit auparavant avec un peu d'éponge préparée ou de la racine de gentiane sèche, ou avec la lancette, suivant qu'on le jugeroit plus à propos. On dissout quelques-fois dans la lotion salinée un peu de camphre & de vitriol blanc quand les humidités sont abondantes & que les chairs ont peu de solidité. A mesure que la fistule se mondifie & dessèche & que les chairs nouvelles & bonnes poussent, on diminue la mèche en sa longueur, jusques à ce que la fistule soit presque remplie de chair, après quoi on se contente d'un petit plumaceau sec & de l'emplâtre, & si alors les chairs poussent trop, on se serviroit d'un peu de poudre d'aloeu brulé pour les consumer & dessécher.

On peut aussi se servir au lieu de la précédente lotion, de *baume vert de Metz*, de *l'onguent mondificateur d'au-de*, dans lequel on doit dissoudre un peu de *verdet* pour le rendre plus desiccatif, ou y mêler de *l'onguent des Apôtres*; ou même se servir d'autres baumes ou onguents à peu près semblables pourvu qu'ils soient assez chargés de *verdet* pour empêcher qu'il ne s'engendre des chairs fongueuses; mais les lotions sont toujours à préférer aux remèdes onctueux.

Si l'ouverture de la fistule est étroite & calleuse, on la dilate en consommant la callosité avec un petit trochisque pointu de *nius* qu'on introduit dedans; & l'écharte étant tombée, s'il reste encore de la callosité au fond de la fistule, on y porte un peu de ce trochisque en poudre, ou bien on se sert du *mercur rouge précipité* seul ou mêlé avec parties égales d'*alun brulé*, ou d'autres semblables remèdes cathérétiques; & après que la callosité est consommée on mondifie & dessèche l'ulcère comme dessus.

Et comme ces remèdes pendant leur action, causent de la douleur qui peut être suivie d'inflammation, il en faut défendre l'œil & les paupières par l'application fréquente des compresses trempées dans un collyre rafraichissant.

Si l'os est carié, on dilate la fistule jusques dans son fond, si elle ne l'est pas assez, ou avec le trochisque de *nius* quand il y a callosité, ou s'il n'y en a point, avec l'*épave* préparée, ou le *racine de guaiac*, ou par une petite incision faite avec la lancette particulièrement quand la peau est peu ouverte. Et quand la dilatation est assez

grande, on examine l'os pour reconnoître de quelle espèce de carie il est affecté : car si elle est simple & peu humide (comme il arrive aux os découverts par quelque cause extérieure, ou par un pus peu malin, & qui sont touchés de l'air) on peut le deslecher & en avancer l'exfoliation par les remèdes. On se sert à cet effet de l'esprit de vitriol ou de celui de soufre, dans l'un ou l'autre desquels on trempe un petit globule de charpi ou de coton que l'on introduit au fond de la fistule immédiatement sur l'os, remplissant le reste de la fistule de charpi sec pour l'entretenir ouverte ; & ayant continué cette application pendant deux, trois ou quatre parloisemens, on en cesse l'usage, pour ne plus se servir que de l'huile de gayac, ou de la teinture de myrte & d'aloë tréée avec l'esprit de vin, ou de l'esprit de vin camphré, jusques à ce que l'os soit exfolié : ensuite on mondifie, desleche & cicatrise l'ulcère comme je l'ay dit.

Ce qu'on appelle *exfoliation* est la séparation de la superficie altérée de l'os qui est plus ou moins épaisse selon que l'altération de l'os est plus ou moins profonde. Quand cette exfoliation est très superficielle, souvent on ne s'en apperçoit par la forme, d'aucune piéce sensible de l'os ; mais on reconnoît quelle se fait, ou quelle est faite, par des chairs rouges & solides qui granchent immédiatement sur l'os : & cette exfoliation si superficielle quelle soit, ne se fait point en l'os unguis parce que cet os est très mince, mais la partie altérée de cet os se sépare entièrement ; d'où vient qu'il reste percé, & que les humidités qui entrent dans la partie du sac lacrymal qui reste entière s'écoulent pour l'ordinaire

re par le nez, sans que les Malades en reçoivent grande incommodité.

Quand la carie est fort humide, ou que l'os découvre le trouit exostose, c'est-à-dire, qu'il est recouvert d'une croûte ossuse fort tendre, qui n'est autre chose que le suc nourricier de l'os qui s'échappe & se condense sur la superficie, les remèdes ordinaires ne peuvent détruire cette carie humide non plus que l'exostose, & la rugine ne s'y peut porter pour l'empêcher, à cause du peu d'étendue du lieu & du voisinage de l'œil : ainsi il est nécessaire d'y employer le dernier remède qui est le feu ; comme aussi dans cette autre espèce de carie humide accompagnée de verrouiller qui est la plus mauvaise de toutes les caries, étant ordinairement causée par un pus acide & malin qui s'engendre dans l'ulcère, qui pénètre l'os, altère son suc nourricier & le rend si malin & destructif, qu'il rongé & corrode non-seulement l'os dont il sort, mais aussi corrompt les chairs & les autres parties voisines qu'il touche. Et la raison pour laquelle on se sert du feu dans ces espèces de caries, c'est pour, en brûlant l'os, le dessécher promptement jusques en la partie saine, & consumer en même temps ce virus malin qui réside dans l'os carié : & comme l'os ainsi brûlé & desséché est rendu plus solide qu'il n'étoit, le pus ou la sanie qui s'engendre dans l'ulcère des chairs, ne le peut plus pénétrer ; ainsi dans la suite rien s'empêche plus que cet os desséché soit séparé de la partie saine, à mesure que le suc nourricier qui s'amasse au dessous & qui donne naissance à une espèce de chair qui a ses fondemens dans les pores mêmes de

l'os sain, le pousse dehors.

Pour faire sûrement cette opération, après avoir préparé le Malade par les remèdes généraux s'il en est nécessaire, & suffisamment dilaté la fistule comme je l'ay dit ci-dessus, on le tient commodément, ou sur son lit, la tête bien appuyée sur l'oreiller, ou sur une chaise à haut dossier & un peu renversée, sur lequel on appuie aussi la tête que l'on fait tenir fermement par un serviteur, observant quelle soit en telle situation, que l'appuy se fasse sur l'oreille & la tempe opposée à l'œil malade : & ayant couvert l'œil sain d'une compresse asséchée par un bandeau, pour ôter au Malade l'appéhension du feu, & appliqué sur l'œil malade une autre compresse imbibée de quelque eau rafraichissante, ne laissant que l'endroit de la fistule de découvert ; on introduit dans la fistule & jusques à l'os une canule de fer ou d'argent faite en manière de la douille d'un petit encoinoir, & qui autour de sa partie supérieure à un bord applati & large d'environ le travers d'un doigt avec un petit manche pour la tenir : on pousse au travers de cette canule une ou deux fausses mèches de linge pour épuiser le sang ou les humidités qui peuvent être écoulées sur l'os, afin quelles n'émoussent point l'action du feu, & qu'étant échauffées elles ne brûlent point les chairs voisines, cequi pourroit exciter une grande inflammation à l'œil ; & en retirant la fausse mèche on plonge en même tems par la canule un petit caustère bien rouge qu'on appuie à plat sur l'os ; & son action étant passée, on le retire & on ôte aussi la canule que l'on trempe dans de l'eau pour la réfrés-

dar ; l'aïant effuïée promptement on l'introduit de se-
 chef dans la fistule & on plonge dedans un second cas-
 tere comme dessus ; ce qu'on reïtere deux ou trois fois
 suivant la grandeur de la carie. Et l'os étant ainsi bien
 cicatrïé & dessëché ; on remplit la fistule de charpi
 sèc que l'on couvre d'un petit linge sur lequel on a
 étendu un oïnt rafraichissant , & par dessus on met une
 compresse en plusieurs doubles si petite & étroite quelle
 puisse tenir entre le nez & l'œil , & sur le tout une au-
 tre assez grande pour couvrir l'œil & les parties voisï-
 nes , les ayant auparavant trempées dans un dessëcïf
 ordinaire , contenant enfin tout l'appareil avec un ban-
 dage convenable.

Il faut observer, que lorsque c'est l'os unguis qui est
 carié, on le perce ordinairement en le brûlant à cause
 de son peu d'épaisseur comme je l'ay dit ; ainsi la fis-
 tule se trouve alors ouverte du côté du nez : d'où vient
 que l'on dit qu'en faisant cette opération l'on convertit
 la fistule extérieure en une intérieure : mais cette
 fistule intérieure n'apporte point d'incommodité sensi-
 ble ; parceque le tout de l'os se couvre d'une chair sub-
 tile qui se cicatrïe d'un côté avec la membrane qui
 forme le sac lacrimonal qui reste entière , & de l'autre
 avec la membrane glanduleuse qui revêt la partie in-
 térieure du nez : & que tout ce qui peut s'écouler par
 ce nouveau trou ne sont que les humidités qui entrent
 dans le sac lacrimonal , qui pour être naturelles , ne cau-
 sent aucune mauvaise odeur.

Il faut encore remarquer que dans cette rencontre il
 yeste souvent deux trous qui du sac lacrimonal se commu-
 niquent

siquent dans le nez ; celui dont je viens de parler qui est accidentel , & le trou lacrymal qui est naturel. Car il ne faut pas penser que par l'opération on ne fasse qu'agrandir le trou lacrymal , cela ne se peut ; parceque ce trou est à la partie la plus inférieure de ce sinus formé par l'os unguis & l'os principal de la mâchoire , & ou on ne peut porter la canule. Ce qui arrive seulement, c'est que ce trou se trouvant quelques-fois obstrué, ou par des chairs fongueuses, ou par l'épaisseur de la membrane enflammée, se desopile dans la suite, ou par la suppuration des chairs fongueuses excitées, & par l'opération & par les remèdes dont on se sert ensuite, ou par la réduction de la membrane épaissie en son état naturel ; à cause de la cessation de l'inflammation & du dessèchement qui fait l'écoulement libre des matières qui s'amassoient auparavant dans la fistule.

Et lorsque c'est la partie supérieure de l'os principal de la mâchoire qui est cariée, le cauette ne le perce point, parceque cet os a assez d'épaisseur pour résister à l'action du feu, ainsi il s'exfolie de même que les autres os, & après l'exfoliation la fistule se dessèche & cicatrise plus promptement que lorsque c'est l'os unguis, parcequ'elle n'est pas si profonde, & que pour l'ordinaire elle n'intéresse pas si fort le sac lacrymal.

Dans le second pansement & dans les suivants, on applique sur l'os une petite mèche trempée dans l'esprit de vin ardent, ou camphré, ou chargé de la teinture de myrrhe & d'aloës ; on peut même toucher l'os avec l'huile de geyser, ou se servir des poudres céphaliques* pour soi-

* NOTE. Les meilleures & principales sont les poudres d'aloës, de

jours le dessécher davantage & en avançant l'exfoliation, après laquelle on incise l'ulcère, on le desséche & cicatrise comme je l'ay dit ci-dessus.

A l'égard des fistules cachées, soit quelles se voident par le coin de l'œil ou par le dedans du nez, si l'humour qui en découle est purulente & abondante, ce qui denote l'ulcération du sac lacrymal, il est plus utile pour en tarir la source de les ouvrir par dehors: & quand elle est fangeuse, acre & noirâtre, outre l'ulcération du sac lacrymal, il y a tout lieu d'apprehender la carie de l'os, & on ne peut absolument se dispenser de les ouvrir. L'ouverture des unes & des autres se fait avec la lancette, comme je l'ay dit en parlant des abcès de cette partie, & non point avec le caustere parentel comme quelques Auteurs le proposent, tant à cause du voisinage de l'œil que le caustere, en s'étendant, pourroit offenser puisqu'on n'est point maître de son action, qu'à cause de la difformité qu'une plus grande cicatrice, qui feroit l'application du caustere, causeroit. L'ouverture étant faite, si l'os ne se trouve point carié, on traite la fistule comme je l'ay dit ci-dessus: mais s'il est carié, on le desséche & on en procure l'exfoliation par les remèdes ci-dessus proposés, quand cette carie est simple, ou par le feu, quand l'os est exostosé ou vermineux, en observant au reste ce que j'ay dit à l'occasion du traitement de ces sortes de caries.

aphte, stramon, de melle, de salive, de cancre, d'air, d'aristotele, de gomme, toutes ces quelques unes mellees ensemble & on les appelle répholiques ou caragmatiques, par ce qu'on s'en est d'abord servi avec l'instument des os de la tête pour aider à séparer les os cariez superficiellement.

Mais si l'humour qui decoule d'une fistule cachée est claire & glaireuse, si la tumeur quelle forme en dehors est petite, & s'il n'y a ni douleur ni inflammation comme je l'ay déjà dit, elle se guérit le plus souvent sans saignées & sans opération, pourvû que les Malades aient le soin de se presser avec le doigt le coin de l'œil pour faire couler cette humeur & empêcher que par son séjour elle ne s'aigrisse & ulcère le sac lacrimonal dans lequel elle s'amasse : car cette humeur n'est autre chose que l'humour extérieurement & naturel qui se filtre dans ce sac & qui devient glaireux, ou à cause quelle s'y mêle avec le sac nourricier de cette partie qui a été relâchée par l'inflammation précédente, ou à cause d'une simple obstruction du trou nasal, qui empêchant l'écoulement de cette humeur par le nez, fait qu'elle se chauffe par son séjour, qu'elle s'aigrit & qu'elle altère la température de ce sac. De là vient qu'après des abcès des angles des yeux, non-seulement de la nature des pblegmes, mais aussi de celle des abscesses qui ne pénètrent point dans le sac lacrimonal, comme on le conçoit après leur ouverture, & qui guérissent fort promptement, & aussi après des inflammations des angles des yeux guéries sans suppuration, il reste quelques-fois aux Malades de ces sortes d'écoulements de matières claires & glaireuses pendant plusieurs mois & quelques-fois des années entières, & qui enfin se dessèchent & se suppriment entièrement.

Cette dernière espèce de fistule, qui est une des plus communes, quand elle dure long-temps, & qu'on n'a pas le soin d'en exprimer l'humour à mesure quelle s'a-

masse, dégénère souvent dans la précédente, parceque cette humeur se corrompant par un trop long séjour acquiert un plus haut degré d'acreté, devient purulente, ulcère un peu plus profondément le sac lacrymal & le rend un peu calleux. Cependant il n'est pas toujours nécessaire d'en venir à l'opération pour la guérir, à moins que l'humeur comme je l'ay dit ci-dessus ne soit abondante, ou qu'on doute que l'os soit carié; l'expérience faisant connoître quelle se guérit souvent aussi d'elle-même dans la suite du tems: & même il arrive qu'après une nouvelle fluxion, elle se dessèche & guérit promptement, parcequ'il s'y fait alors une nouvelle suppuration qui détruit la callosité & qui desobstrue le trou nasal. Quoiqu'une telle fistule se puisse guérir d'elle-même, il est cependant plus sûr d'avancer la guérison par l'ouverture & par les remèdes propres à la mondifier & dessécher.

En finissant ce chapitre, je me crois obligé d'avertir qu'après l'opération des fistules ou l'os s'est trouvé carié, soit qu'on en ait procuré l'exfoliation par les remèdes ou par le cautere actuel, & même après le traitement des autres fistules, quoique l'ouverture extérieure soit bien cicatrisée, il reste souvent un écoulement d'humidités par le coin de l'œil, & quelques-fois par le nez, qui subsiste plus ou moins selon que les Malades sont d'un tempérament plus ou moins humide & sujets aux fluxions, & qui se dessèche enfin. C'est pourquoi il est bon d'en prévenir les Malades avant même l'opération, afin de leur ôter le chagrin qu'un tel reste de maladie leur pourroit causer, & un tel écoulement res-

teit, & les empêcher de se plaindre de leur Chirurgien.

Je disai encore qu'on voit quelques-fois des fistules de toutes espèces, même ou il y a carie, se guérir sans remède & sans opération, quand les sujets sont d'un bon tempérament : les exfoliations se faisant naturellement, & les callosités se détruisant par de nouvelles fluxions & suppurations. Je pourrois en rapporter plusieurs exemples, mais je me contenteray de ces deux.

Un païsant assez jeune & robuste, travaillé en même sens de deux absces fort considérables aux grands angles des yeux, me vint trouver il y a quelques années pour les lui ouvrir, la matière étant déjà prête à percer la peau : étant ouverts, non-seulement la partie supérieure des os principaux de la mâchoire, mais aussi les os maxillaires se trouvèrent découverts & cariés ; voyant ce désordre, je lui conseillay de souffrir l'application du feu, à quoi il ne voulut consentir, quoique je lui fisse connoître l'incommodité qu'il recevroit des fistules qui resteroient. Il se contenta de me demander des remèdes pour se panser lui-même & s'en retourna. Quelque sens après les ouvertures se resserrèrent & se convertirent en fistules calleuses, jetaus du pus & beaucoup de sanie noire, ce qui continua pendant trois ans, & quelques esquilles étant sorties, ces fistules se cicatrifèrent au dehors, mais il resta des fistules intérieures ou cachées dont les humidités purulentes se valdoient du côté de l'œil qui subsisterent encore plus d'un an, puis se desséchèrent, & le Malade se trouva entièrement guéri, sans que depuis il en ait ressenti aucune incommodité.

Une Dame d'un tempérament assez cacochyme & délicate, sujette à des fluxions sur les yeux, fut travaillée il y a environ trois ans d'un abcès au grand angle de l'œil qui dégénéra en fistule cachée. Elle consulta plusieurs Medecins & Chirurgiens qui lui conseillerent l'opération, à laquelle ne pouvant se résoudre, elle sortit de Paris ou elle étoit, pour venir prendre l'air en une de ses terres, où étant, elle voulut avoir mon avis sur ce qu'elle devoit faire. Voiant que la tumeur qui se formoit quand la fistule étoit pleine étoit fort petite, quelle se vandoit aisément du côté de l'œil quand elle la pressoit du bout du doigt, que la matière qui en sortoit à son réveil étoit assez louable, & que celle qui sortoit pendant la journée étoit claire, glaireuse & peu purulente, n'y ayant au reste ni inflammation, ni douleur; je lui dis qu'en souffrant l'opération, comme on lui avoit conseillé, elle guériroit plus promptement & plus sûrement; mais que puisqu'elle ne pouvoit se résoudre à ce remede douloureux, elle devoit au moins ne point s'affliger si un jour il survenoit une nouvelle fluxion, ou une suppuration entière des matières qui avoient accoutumé de couler, & que l'abcès qui se formeroit pourroit prendre son cours par le nez, & qu'alors elle guériroit: ce qui effectivement lui arriva l'hiver suivant étant de retour à Paris, & elle guérit comme je lui avois prédit. Elle m'en donna aussitôt avis; & ce mois de Juillet 1701. dans lequel j'écris ce traité, cette Dame étant en Champagne, je l'ay vüe & ay reconnu moi-même la vérité de cette guérison.

3. De quatre autres maladies du grand Angle.

CHAPITRE VI.

1. D'une excroissance de chair des Estaches.

IL arrive encore aux angles des yeux quelques autres maladies, qui quoi qu'elles paroissent petites & de peu de conséquence, ne laissent pas que d'apporter des incommodités quelques-fois fâcheuses aux Malades qui en sont atteints.

Telle est l'excroissance de chair au grand angle de l'œil, dont il y a deux espèces : une qui est fongueuse, rougeâtre & indolente, qui obéit souvent aux remèdes, & une autre qui est plus solide, quelques-fois blanchâtre, & d'autres-fois un peu plombée, un peu douloureuse & qui résiste aux remèdes ordinaires, n'obéissant qu'à l'opération.

Si l'entremet du suc nourricier des parties molles est la cause de toutes les excroissances charnues, on ne doit point chercher d'autre cause de celle-ci : ainsi quand le suc nourricier de cette petite chair glanduleuse qui se rencontre naturellement au grand angle, se trouve abondant, grossier, ou en quelque manière altéré par quelque levain non naturel coulé & infiltré en cette partie, soit par une ulcération de cette même chair glanduleuse, ou par un reste d'ongle qui n'a pas été emporté dans l'opération, ou que l'on n'a pas suffisamment desséché, il donne naissance à cette excroissance ou addition de chair, qui semble être une appendice ou

•
ENCANCRIL.

une excroissance même de cette petite chair glanduleuse du grand angle. *

Quand cette excroissance est fongueuse, tougeâtre, indolente & peu considérable, elle se sépare quelques fois d'elle-même & se guérit sans remèdes, comme je l'ay vû arriver; mais souvent aussi si on la néglige, ou elle croit des-acrément & incommode, ou elle s'ulcère & cause une inflammation douloureuse, & un écoulement fâcheux de larmes acres, ou quelques-fois elle devient charnueuse.

Pour la guérir: lorsqu'elle peut obéir aux remèdes, on la consume & dessèche avec le collyre sec fait avec quinze grains de verdet brûlé, dix grains d'alun calciné, un scrupule d'iris & une dragme de sucre candi, réduits en poudre très subtile, dont on met un peu sur l'excroissance trois ou quatre fois par jour, lavant l'œil demi heure après avec quelque eau ophtalmique, ou bien on se sert du collyre vert que j'ay ici-devant proposé pour l'ongle.

Quelques Auteurs conseillent de se servir du verdet seul, ou de l'alun; d'autres du précipité rouge de mercure; & quelques autres ne craignent point de toucher cette excroissance avec l'esset de virus: mais comme on ne peut appliquer ces remèdes si juste sur l'excroissance qu'ils ne se répandent peu de tems après aux environs, & que ceux qui ne peut souffrir de si forts caustiques n'en font offense, on ne s'en doit point servir, à moins qu'on ne les étende avec d'autres remèdes plus doux pour absouvir leur action. Même on doit rejeter absolument en cette rencontre l'esset de virus, & les autres esset
acides

mais, parcequ'ils se répandent en même tems qu'on les applique, & agissent si promptement qu'il est impossible d'arrêter le progrès de leur action.

Mais si cette excroissance est plus solide & peu douloureuse, quelle ait beaucoup d'étendue, ou quelle résiste aux remèdes ordinaires, on l'extirpe en cette manière.

On passe au travers une aiguille enfilée d'un fil avec lequel on la lie, & soutenant d'une main les bouts du fil on l'élève doucement, puis on la coupe avec la pointe des ciseaux, ou avec la lancette ou le scalpel, tout auprès de cette petite chair glanduleuse du grand angle sur laquelle elle prend naissance, & que l'on doit éviter d'offenser pour la raison que j'ay donnée en parlant de l'opération de l'ongle; il est aisé de les distinguer en ce que leur couleur n'est pas tout à fait uniforme. On met ensuite un peu de poudre de siere amère dans l'œil & par dessus des compresses trempées dans un collyre rafraichissant, pendant au reste le Malade avec les autres remèdes & desiccans proposés pour les ulcères superficiels.

Si enfin cette excroissance est fort dure, inégale & douloureuse, qui sont des marques quelle est maligne & chancreuse, on n'en entreprend point l'opération qui ne seroit que funeste, on se sert seulement des collyres rafraichissans & amers pour diminuer la douleur & empêcher autant qu'on le peut l'augmentation de cette maladie.

1. De la consommation de la chair glanduleuse du grand Angle.

Une maladie contraire à la précédente est la consommation de cette petite chair glanduleuse du grand angle, qui cause ce flux de larmes dont j'ay parlé ci-dessus au chapitre troisième. Cette consommation arrive, ou pour avoir emporté cette chair glanduleuse en extirpant l'excroissance ci-dessus, ou bien en séparant l'ongle, ou par un pus fort acré qui découle d'une fistule lacrimale ouverte du côté de l'œil & qui ulcère & ronge cette petite chair glanduleuse, ou par des petits abcès ou des ulcérations qui s'y font, ou enfin par l'action de remèdes trop acrés dont on s'est servi inconsidérément pour quelque maladie de cette partie.

Comme le flux de larmes qui suit cette consommation est incommodé & fâcheux durant quelques-fois toute la vie; on doit dès le commencement s'efforcer de le prévenir autant qu'on le peut, par l'usage des collyres qui peuvent resserer & dessécher cette chair glanduleuse, & dont j'ay parlé au chapitre 3. à l'occasion de ce flux, ajoutant dans ces mêmes collyres de l'exco, s'il est nécessaire d'incarner, ou de la myrte, ou de l'aloës, s'il est besoin de modifier.

3. Des Pustules du grand Angle.

Il se forme quelques-fois aux angles des yeux des petites pustules rougeâtres & fort douloureuses, semblables à ces petites pustules qui arrivent en d'autres parties du corps connus sous le nom d'Épuyctin, à cause

de la douleur qui augmente pendant la nuit. Ces petites pustules s'ouvrent bien-tôt d'elles-mêmes jetant un peu de bouë sanglante, & se convertissent en des petits ulcères. Avant que d'être ouvertes on les traite avec des collyres rafraichissans & anodins; & quand elles sont ouvertes, on se sert de ceux qui mondifient & dessèchent. Et mêmes comme ces petits ulcères occupent des parties charnues, on peut se servir de l'onguent de tsuber auquel on ajoûte un peu de poudre de myrte & d'aloës pour les mondifier & dessècher.

4. Des Ulcères prurigineux du grand Angle.

Enfin il survient aussi en ces parties des petits ulcères prurigineux, incommodes pour la nécessité on se trouve ceux qui en sont attequez de se froter souvent les yeux comme s'ils avoient du sable ou quelque ordure au coin de l'œil. Cette maladie est causée par une humeur acre & salée qui abtouve cette petite caroncule ou chair glanduleuse du grand angle & les environs.

appelée
PRURIGINEUX

On dessèche ces petits ulcères & on éteint la demangeaison qu'ils causent avec le collyre de turis décrit au chapitre 3. ou avec le collyre de miel décrit au chapitre 21. de la deuxième partie. Et si ces petits ulcères ambulent & s'étendent le long du bord des paupières, pour leur traitement on suivra ce que je diray ci-après au chapitre dix-septième, ou je parleray des ulcères prurigineux des paupières.



Des maladies des Paupières.

CHAPITRE VII.

1. De leur Enflure.

L'Enflure ou tumeur des paupières est excitée par des causes extérieures, ou intérieures. Les extérieures sont les contusions, les playes, les piquetures de mouches à miel, de guêpes, d'araignées, ou d'autres semblables insectes, les atouchemens d'orties ou autres causes semblables, capables d'arrêter le mouvement du sang & de le faire épancher, ou de lui imprimer une qualité maligne qui altère sa substance. Les intérieures sont toutes les humeurs impures & extrêmesseules qui coulent sur ces parties & y séjournent à cause des obstructions qui s'y rencontrent, ou à cause de la nature même de l'humeur, qui étant grossière ou peu animée, s'arrête & s'épanche entre les interstices de leurs fibres.

De là vient qu'il y a des enflures qui d'elles-mêmes sont maladies principales, & que d'autres sont symptomatiques, dépendantes d'autres maladies, comme des grandes inflammations de l'œil, des apôtèmes ou des ulcères qui occupent les parties voisines, des cachectiques, hydropiques & autres insignes incommodités du sang.

Toutes ces enflures tiennent ; ou de l'inflammation, ou de l'emphysème, ou de l'œdème, ou bien elles sont mixtes. L'inflammation se connoît par la rougeur, la tension & la douleur si elle est phlogogène, & si elle est insipide elle est d'un rouge jaunâtre : l'emphysème

par la tumeur plus grande, qui est pâle, transparente, sans douleur, & qui revient aussitôt en son état lorsqu'on la presse avec les doigts; l'autre par les mêmes signes, hors que la tumeur n'est pas si transparente; & qu'étant pressée l'impression des doigts y reste: & les deux par les signes communs de chaque maladie dont elles sont composées. Elles causent toutes une pesanteur dans les paupières & une difficulté dans leurs mouvemens, d'où vient qu'elles demeurent presque toujours fermées, particulièrement quand l'enflure est grande.

Pour guérir toutes ces sortes d'enflures, on doit premièrement avoir égard à corriger l'intempérie du sang, par la saignée, la purgation & par les autres remèdes généraux qui conviennent à chaque espèce d'intempérie, en cas que ces enflures soient de conséquence & quelle dépendent du vice général du sang: puis on doit travailler à corriger l'humeur coulée & infiltrée dans les paupières & à la résorber.

Pour cet effet si l'enflure vient de *Phlegmasia*, on se sert des collyres rafraichissans qui conviennent à l'ophthalmie, dans lesquels on trempe des compresses qu'on applique sur les paupières enflammées, & on en poursuit la cure comme je l'ay dit en parlant de la cure de l'ophthalmie: si de *Emphyse* ou de *œdème*, on met en usage les fomentations fortifiantes & résolatives, qu'on fait par exemple avec les feuilles & semences d'hyssop, d'absinthe, de pavot & d'origan; & les fleurs de roses; de camomille & de vesicet, que l'on fait bouillir dans du vinaigre, & dans ces fomentations, que l'on anime quelquefois avec l'esprit de vin si l'œdème est grand, on trempe

des compresses qu'on applique chaudement sur les paupières malades, les renouvelant quatre ou cinq fois par jour.

Ou bien on se sert du cataplasme fait avec les quatre *sauges résolutives*, les *poudres d'absorbe*, de *scordium* & de *fleurs de camomille* & de *melilot*, que l'on fait cuire avec le *vin* & le *miel* en consistance de cataplasme qu'on étend sur un linge & qu'on applique chaudement sur les paupières, le renouvelant au moins deux fois le jour.

Si ces enflures sont *seules*, on proportionne ces remèdes suivant leur complication, aiant toujours plus d'égard à la maladie qui domine. Par exemple, si c'est une *inflammation extrême*, on se sert des *résolutifs rafraichissans*, comme du cataplasme fait avec la *mulle de oies* cuit sous la cendre ou au *loup*, les *poudres de fleurs de camomille*, de *melilot* & de *ryze*, & les *mucilages de semence de fenugrec* avec de l'*eau de ryze* ou de *pluvain* que l'on met ensemble & que l'on fait bouillir pour l'appliquer comme dessus. Et si c'est un *ordène phlegmeux* on se contente de la *fovemente* suivante, excepté qu'on se sert d'*eau* & non pas de *vin* pour faire la décoction.

Si l'*emphysème* ou l'*œdème* sont causés par des *piquettes de mouches à miel* ou de *guespes*, l'*éguillon* soit, elles se résolvent le plus souvent d'elles-mêmes, à moins que celui qui est piqué soit d'un mauvais tempérament: en ce cas pour empêcher de plus *fiches les lues*, on se sert des *fovements* ci-dessus pour résoudre plus proprement la tumeur qui s'est faite:

ou bien si-tôt qu'on est piqué on écrase la moëlle même sur la piqueure, ou on la frote de miel. Si par une piqueure d'araignée, on se sert de chérisque ou de miridate en forme de cataplasme. Si par un accrochement d'orties ou autres choses semblables capables d'exciter une enflure avec chaleur, on emploie le liniment fait avec le blanc d'œuf, l'huile rosat & le suc de plantain ou de joubarbe.

A l'égard des autres enflures qui dépendent des playes, des apostèmes ou des ulcères des parties voisines de l'œil, elles se guérissent par les remèdes qui conviennent à chacune de ces maladies.

2. De l'abcès des Paupières & de leur pourriture.

CHAPITRE VIII.

Quand la tumeur phlegmoseuse des paupières ne se résout pas, elle se convertit en abcès, qui ne différant point des abcès des autres parties molles de notre corps, demande aussi les mêmes remèdes. Ce qu'il y a seulement à observer, c'est de ne point se servir de remèdes trop humides & pourrissans, à cause du peu d'épaisseur des paupières qui tomberoient aisément en pourriture. On peut se servir utilement du cataplasme proposé pour l'abcès du grand angle; ou si l'abcès est petit de l'emplâtre de diachylon simple détreuvé dans un peu d'huile rosat; appliquant sur le reste des paupières & sur les environs de l'œil un déffensif ordinaire; & si-tôt que le pus paroît fait on lui doit donner jour.

La manière de faire l'ouverture, c'est de suivre avec la lancette la rectitude des fibres du muscle orbiculaire, épargnant le cuir-dontant qu'on le peut pour éviter la difformité. Et la raison pourquoy on la fait ainsi, c'est premièrement pour s'empêcher de couper de travers les fibres de ce muscle, & en cela on suit la règle générale des autres ouvertures quand elles doivent pénétrer jusques aux muscles : & en second lieu, c'est que si on faisoit l'ouverture de haut en bas, comme les paupières se rident d'un angle à l'autre quand elles sont ouvertes, il arriveroit que l'ouverture s'ens'ouvreroit en son milieu, en telle sorte que ses angles s'approcheroient l'un de l'autre, & que se cicatrisant en cet état, pour peu quelle fût grande, la paupière demosteroit ridée en cet endroit & ne pourroit que difficilement couvrir l'œil : au lieu que l'ouvrant comme je l'ay dit, les deux bords de l'ouverture s'approchent simplement l'une contre l'autre, quand l'œil est ouvert, & s'unissent ainsi sans que la même incommodité puisse arriver, à moins qu'il n'y eut deperdition de substance, comme lorsque l'abcès tombe en pourriture, auquel cas on agiroit comme je le diray en un autre lieu.

L'ouverture de l'abcès étant faite, on ne met dedans ni ténue, ni mèche, à cause du peu d'épaisseur des paupières, on se contente d'appliquer dessus un plumageau sec que l'on couvre d'un emplâtre de diapalme dissous avec l'huile rosat pour le premier appareil, ensemble les dressifs ordinaires ; & dans les autres pansemens on se sert des remèdes mondifiants, incarnans & cicatrisans ordinaires.

Et quand la *morve adriatique* des paupières est si grande que l'ranneur, au lieu de se résoudre, s'agrit & devient purulente ; ce qui arrive encore plutôt quand elle est *phlegmaceuse* ou *irispellacuse*, l'un ou l'autre de leurs superficiés se pourrit, s'ouvre en plusieurs endroits, & il en découle en abondance une humeur sanieuse & purulente. Quelques Auteurs appellent cette maladie, *Athydis*, nom cependant commun à de semblables pourriures des autres parties du corps.

Comme en cette rencontre l'humour est épanché abondamment & également entre les interstices des fibres de l'une ou l'autre paupière, il est rare quelle s'amasse en un seul lieu & forme un vrai abcès : mais à la manière des autres ordènes, à mesure quelle s'agrit elle se pousse à la superficie, pénètre les pores de la peau quelle dilate en les poartissant, élève & sépare la barpeau, & se fait joir en dehors. Et parceque la membrane qui revest entièrement les paupières est plus mince & plus tendre que la peau qui les recouvre en dehors, & que ses pores sont plus ouverts ; de là vient que cette humeur se fait plutôt des issues vers la partie intérieure des paupières.

Toutes les grandes suppurations qui suivent les ordènes, menacent les parties dans lesquelles elles se font de grande poartiture, même de gangrene, & d'autant plus si ces parties sont déjà foibles de leur nature, comme sont les paupières. Il y a de plus à appréhender que les matières qui coulent du côté du globe de l'œil ne l'ulcèrent par leur acrimonie, ou au moins ne l'enflamment.

Pour prévenir tous ces fâcheux accidents & remédier à cette maladie, dès qu'on voit que l'œdème ne peut se résoudre & que l'humeur commence à s'aigrir, il faut faire quelques legères inouchetures dans les endroits les plus déclives des paupières, pour la faire écouler petit à petit & les en décharger plus promptement; & cependant continuer à appliquer dessus les fomentations fortifiantes & résolatives décrites dans le chapitre précédent & animées avec l'esprit de vin. Et si déjà l'humeur s'est fait jour, il n'est point besoin de mouchetures, elle s'écoulera assez par les passages quelle s'est fait, il faut seulement s'opposer aux progrès de la pourriture par l'usage d'un collyre fait avec de la myrthe & de l'aloë un scrupule de chacun, du camphre & du vitriol blanc huit grains de chacun & une drachme & demie de miel rosé, qu'on dissout dans quatre onces des eaux d'istric de rose & d'absinthe, pour introduire souvent dans l'œil, si la matière s'est fait jour de ce côté là; ou bien on se sert de la teinture de myrthe & d'aloë tirée avec le vin & animée avec un peu d'esprit de vin pour en laver entièrement les paupières, si l'humeur à ses issues en dehors. Et même si la pourriture est grande, on peut se servir avantageusement d'un peu d'opiat dissout dans du vin, pourvu qu'on se donne de garde qu'il n'en entre dans l'œil. On peut même laisser sur la paupière un petit linge imbu de ces liqueurs, & par dessus le tout appliquer les compresses trempées dans les fomentations susdites.

Quand les paupières sont déchargées de toute l'humeur qui les obstruait, & que les endroits par lesquels elle s'est écoulée sont mondifiés, on incruste & dessei-

che les ulcères restans, soit qu'ils soient au dedans ou au dehors des paupières, avec le collyre fait avec l'ail, l'œuf, la lactée préparée & des trochisques blancs de Rhafis, un scrupule de chacun, dix grains de pierre médocamentale de Crolius & une drachme de sucre candis, qu'on dissout dans quatre onces des eaux de roses & de plantain pour s'en servir comme dessus.

Si la peau qui recouvre les paupières a été pourrie dans toute son épaisseur & que la perte de la substance soit considérable, il est difficile d'empêcher quelle ne soit raccourcie & que l'œil ne demeure éraillé : & si la même chose arrive en la membrane de sa superficie intérieure, il est pareillement difficile d'empêcher que la paupière ne rentre en dedans, & que les cils ne blessent le globe de l'œil. On prévendra autant qu'on le pourra ces choses comme je le diray au chapitre dixième.

3. De la dureté & du fievre des Paupières.

CHAPITRE IX.

L'Inflammation des paupières causée par un sang grossier & mélancolique, lorsqu'elle est grande & quelle subsiste long-tems, se convertit quelques fois, mais rarement, en une espèce de tumeur dure & mal circonscrite accompagnée de rougeur & de douleur. On la nomme, *Scleriasis*, ou *durum palpebrarum*, parcequ'en effet on ne s'en apperçoit que par la dureté des paupières, & par leur épaisseur.

Difficilement cette tumeur se guérit entièrement.

subsidez même après que l'inflammation est cessée, & quelques-fois aussi elle s'endurcit si fort qu'elle passe en vrai scierre; alors la couleur rouge se convertit en une couleur un peu livide. Quand elle est convertie en vrai scierre elle est indolente, elle incommode cependant, parcequ'elle rend les paupières si pesantes qu'elle les empêche souvent de s'ouvrir, & que quelques-fois elle y provoque des fluxions qui se renouvellent de tems en tems, quand déjà les Malades y sont sujets de leur nature, & ces différentes fluxions, la font même dans la suite dégénérer quelques-fois en cancer.

Pour la guérir on doit dès le commencement & si-tôt qu'on s'apperçoit de la dureté, se servir de fomentations émollientes faites avec les racines & feuilles de mauve & de guaiacum, les feuilles de violet, de parietaire & de marroon de chacune une demi poignée, & une demi once de graine de lin ou de coen qu'on fait bouillir dans une suffisante quantité d'eau, & dans la décoction on trempé des compresses qu'on applique chaudement sur les paupières, les renouvelant cinq ou six fois par jour. Après s'être servi pendant sept ou huit jours de ces fomentations, si la dureté subsiste & que l'inflammation soit entièrement passée, on applique sur la tumeur ou le *staphylis goné*, ou l'exulsière de mucilages, ou celui de vige avec le mercure, en cas que la dureté paroisse en dehors. Et si au contraire elle paroît dans la partie intérieure des paupières, on ne peut se servir que des mucilages de gruau de lin & de coen tirés avec l'eau rose, & dans lesquels on dissout quelques-fois un peu de myrrhe & de safran pour introduire dans l'œil, & par dessus

les paupières les fomentations sulfurees.

Si apres s'être servi pendant quelque tems de ces remèdes ou d’autres de semblable vertu, on s’appetçoit que la tumeur ne s’amollisse & ne se résolve pas, ou quelle passe en vrai *scirrhe*, on en discontinuë l’usage, étant inutile de fatiguer en vain un Malade. Mais si dans la suite il se faisoit quelque nouvelle fluxion, on y remedieroit comme je l’ay dit ailleurs. Et si enfin la tumeur devenoit *chancerose*, on se conformeroit pour le traitement sur ce que je diray et-apres en parlant du cancer des paupières.

4. De l’*Ambrax* ou charbon des Paupières.

CHAPITRE X.

IL survient quelques-fois à l’une ou à l’autre paupière ou dans leurs environs, une petite pustule rouge & fort brûlante, qui se noircit bien-tôt apres & cause une si grande inflammation, tumeur & tension aux paupières, qu’elles viennent d’un rouge livide, avec grande dureté & douleur tant aux paupières qu’à l’œil & aux parties voisines. La pustule s’agrandissant continuellement, il s’y forme un escharre dur comme si le feu y avoit passé, & quelques-fois cette pustule croît si démesurément, quelle consume entièrement la paupière ou elle a pris naissance, & gêne souvent l’œil. Ce qui n’arrive point sans qu’il s’y fasse de grandes fluxions sur les parties voisines, que les glandes voisines des oreilles se tumefient, & que la fièvre ne survienne.

Nous voyons ordinairement que cette maladie n'arrive gueres que vers la fin de l'été dans le tems de la moisson, particulièrement quand les secheresses sont tres grandes. Les pauvres gens obligez à passer les jours entiers à foier les bleds sont sujets à être travaillez de cette maladie, non-seulement aux paupéres, mais aussi au visage & autres parties, & croient que cela leur vient de dormir sur terre apres leur repas.

Un sang grossier & brûlé, dépouillé de ses parties spiritueuses & balsamiques, & de son vehicule ordinaire est sans doute la cause principale de cette maladie, comme il l'est de tous les autres charbons & de toutes les autres maladies communes de cette saison; d'où vient aussi qu'il n'y a gueres que les pauvres mal nourris, continuellement exposez au travail & aux injures de la saison, qui y soient sujets. Elle arrive à d'autres personnes, & aussi en d'autres saisons; mais cela est beaucoup plus rare.

Pour la cure de cette maladie, si tôt que l'on voit la pustule commencer, il n'y a point de tems à perdre pour en arrêter le progres: il faut saigner le Malade une fois ou deux au bras suivant les forces, lui donner des lavemens émollians & rafraichissans, lui faire prendre des émissiōns ou des salex rafraichissans deux ou trois fois par jour, & lui prescrire sur tout un bon regime de vivre tendant à même fin.

Sur la partie malade il faut appliquer dans le commencement des compresses trempées dans les mixtures de jusquen de casse & de rhubarbe, tirez avec les cases de roses & de plantain, mellez avec parties égales de lait de

faune ou de vache, que l'on renouvelle souvent. On se sert de même des *caus de roses & de plantain*, dans quatre onces desquelles on fait fondre un scrupule de *fil de serme & autant de nitre purifié*.

Si l'inflammation ne s'apaise pas, & qu'au contraire on la voie augmenter, que la pustule noircisse, & que l'escharre se forme, on le fend & coupe avec la lancette, & on le lave avec la lotion faite avec un peu d'*egyptiac*, dissout dans le *vin & l'eau de vie*. Si même la tumeur est grande & que la rougeur soit pourprée ou obscure, on fait avec la lancette plusieurs mouchetures sur toute la partie tuméfiée, principalement aux environs de l'escharre, laissant s'écouler le sang à volonté: ensuite on lave le tout avec la *laine sulfuree* pour empêcher les mouchetures de se fermer si tôt, afin que les sérosités acres & malignes qui arrosent la partie puissent s'écouler; puis on applique un cataplasme fait avec les *suces de fleurs, d'orobe & de fenyle*, les *poudres d'absorbe & de stordium*, & de *fleurs de camomille & de verbas*, parties égales de chacune, qu'on fait bouillir dans le *vin & le miel*, & dans quatre onces de ce cataplasme on melle une *drachme ou environ de myrthe pulverisée*. On en renouvelle l'application deux ou trois fois par jour.

Si l'escharre s'étend & devient plus épaisse on l'incise derechef & on le touche avec l'*essence de vitriol ou de sel de souffre*, ou bien avec l'*eau de sublimé* qui est encore plus spécifique pour arrêter le progrès de ces sortes d'escharres. Elle se fait avec une *drachme de sublimé corrosif* réduit en poudre que l'on met dans une phiole dans laquelle on verse deux onces, plus ou moins, suivant qu'on

la veut rendre plus forte ou plus foible, d'eau de plâtre ou d'eau de plâtre, & que l'on fait ensuite digérer sur les cendres chaudes, jufques à ce que le fableux foit diffoût, on doit fe donner de garde en touchant l'efcharre avec ces remèdes, qu'ils n'en coule dans l'œil, quoique les paupières foient fermées. Si les mouchetûtes fe font refermées, on les renouvelle, & on les lave comme deffus, appliquant enfuite le cataplafme fufdit.

Not Chirurgiens de campagne qui voient de temps en temps quelques-unes de ces maladies & qui en favent par expérience les mauvaises suites, ne fe contentent pas des mouchetûtes. ils font des fcarifications en forme, fans le mettre en peine de la difformité quelles caufent. il eft vrai quelles arrêtent plutôt le progrès de la maladie, en évacuant plus promptement le fang, & les férofités malignes qui abbeuvent les paupières; mais on ne les doit pas faire fans grande néceffité, parcequelles font caufé que la peau des paupières fe retire davantage, ce qui rend l'œil trop défiguré. Dailleurs il eft rare qu'on n'arrête pas tous ces fâcheux fymptomes par les remèdes ci-deffus, fans qu'on foit obligé d'en venir aux fcarifications.

L'efcharre étant arrêté & terminé, on avance la chute avec le digeftif fait avec le jaune d'œuf, le miel rofot, un peu de faffran en poudre & la poudre de myrthe mêlées enfemble, dont on couvre un plumaceau qu'on applique fur l'efcharre, & par deffus le cataplafme fufdit que l'on continue jufques à ce que les paupières foient prefque réduites dans leur état naturel.

Quand l'efcharre eft feparé, on mondifie & cicatrife l'ulcère

ulcère restant à la manière des ulcères des autres parties molles de notre corps : observant seulement que comme il y a perte de substance dans la peau de la paupière, la cicatrice qui survient la rétrécit beaucoup & la fait renverser ; ce qu'on doit éviter le plus qu'on peut, en tenant la peau de la paupière étendue. Et pour cet effet, en pansant le Malade, on lui fera fermer l'œil, & par dessus les remèdes appliqués sur l'ulcère mondifié & prest à se cicatrifer, on mettra un emplâtre adhérent, comme celui de diapalme ou autre semblable dressé avec un peu de réverbère, qui couvrira non seulement les deux paupières, mais aussi un peu du front & de la joue, y faisant seulement une petite échancrure à l'endroit du grand angle, afin que les humidités ou la chassie puissent s'écouler, continuant à mettre un semblable emplâtre jusques à ce que l'ulcère soit entièrement cicatrifié : & par ce moyen on empêchera l'œil de s'ouvrir & la peau de la paupière de se tant rétrécir.

Il est cependant bien difficile d'empêcher que l'œil ne demeure éraillé, & même il est impossible qu'il ne le soit, quand l'escharre a été grand, ou qu'il s'est formé vers le bord des paupières.

Comme dans la violence de la fluxion les paupières sont toujours fermées sans qu'on les puisse ouvrir, on ne peut rien mettre dans l'œil pour en adoucir la douleur : ainsi il faut se contenter à chaque pansement de renvoyer la chassie qui s'amasse vers le grand angle ou ailleurs, avec des caudés ophtalmiques.

5. De l'Orgolet, de la Grosse, & de la Pierre ou Gravelle
des Paupières.

CHAPITRE XI.

I. De l'Orgolet.

L'Orgolet ou orgueil, est une petite tumeur longue, à peu près de la figure & de la grosseur d'un grain d'orge, qui naît pour l'ordinaire à l'extrémité de la paupière supérieure près ou entre les cils, & plus rarement dans les autres endroits de cette paupière ou à la paupière inférieure, dont la matière qui s'amasse par congestion est renfermée dans une petite membrane, & qui difficilement suppure, étant en quelque façon de la nature des arbréans.

Ces petites tumeurs ne causent pas grande incommodité aux Malades qui les portent quelques-fois fort long-tems sans s'en plaindre, à moins qu'elles ne s'échauffent, alors elles causent un peu de douleur; mais aussi quand cela arrive elles grossissent un peu plus & s'ouvrent quelques fois d'elles mêmes.

Il s'en rencontre quelques-unes qui se dissipent & qui renaissent ensuite quelque tems après: quelques-fois aussi qu'en les échauffant à force de les frotter quand elles commencent à naître, & appliquant ensuite dessus quelques emplâtres mollians & résolutifs, on les dissipe entièrement.

Pour guérir l'orgolet, quand la tumeur n'est pas encore ouverte, on applique dessus un petit emplâtre de gâ-

barre, ou d'*aromat*, ou de *diachylon avec les gomme*, ou autre semblable pour l'amollir & suppurer; & ensuite on l'ouvre selon sa longueur avec la pointe de la lancette; on en exprime l'humeur & on introduit dans l'ouverture un peu ^{de} *miel rosat* & par dessus on met un peu *emplâtre de diachylon*.

Si on doute que la petite membrane qui renferme la matière ne soit pas consommée par la suppuration naturelle ou excitée par les emplâtres ci-dessus, ce qui est cependant assez rare quand la suppuration est faite, on touche le dedans de l'ulcère avec un peu *morras pointu de pierre infernale* attaché au bout des petites pincettes, ou au bout d'un porte-craïon; ou bien avec un pincetaitres délié trempé dans un peu *d'Esprit de vitriol* on touche de même le fond de l'ulcère, que l'on pansé au reste comme dessus, jusqu'à parfaite guérison.

Quelques Auteurs croient que la matière de l'orgeolet peut par son séjour altérer ce petit cartilage membraneux qu'on nomme *rasé*; ce que je n'ay point encore vu, quoi que j'en aie traité de bien vieux; & quand cela arriveroit, il ne seroit pas nécessaire de raser ce qui seroit gâté; comme ils le croissent, pouvant se modifier avec le *miel rosat seul*, ou mêlé avec un peu *de poudre de myrthe*.

Quand l'orgeolet s'engendre vers le milieu de la paupière supérieure, quoi que récemment, il devient plus long & un peu plus gros; & se guérit comme dessus, & même plus aisément, parcequ'on y peut mieux contenir les remèdes.

I. De la Grosse.

DE GROSSE
CHALAS
BON
DE L'ŒIL
GRAND

La *grosse des paupières* est une autre petite tumeur ronde, mobile, dure, blanche & en quelque façon transparente, ressemblant assez à un grain de grosse, qui s'étend également dans les deux paupières. Elle diffère de l'orgeolet par la figure ronde, la transparence & la mobilité.

Il y a de deux sortes de grosse, une *grosse* & l'autre *peur*, qui occupent ou la superficie extérieure des paupières, ou leur superficie intérieure. La *grosse* est le plus souvent unique, & la *peur* paroît comme plusieurs petites grains dispersés en différents endroits de la paupière. L'une & l'autre contiennent une humeur un peu dure, qui par la blancheur, la transparence & la consistance ressemble à un blanc d'œuf desséché.

De plus la *grosse* qui imite quelques-fois une petite fève ou grosseur, fait de la douleur lorsqu'on la presse rudement, & d'ailleurs elle incommode par sa grosseur; & la *peur*, au contraire, n'en fait point & incommode très-peu, si long-temps qu'on la porte, hors celle qui est en la partie intérieure des paupières quand elle est très superficielle.

On propose des remèdes pour amoindrir la *grosse*, mais ils sont inutiles, & si on la veut guérir il faut avoir recours à l'opération qui se fait ainsi.

Avant situé commodément le Malade : quand la grosse est à la superficie intérieure de l'une ou l'autre paupière, on prend avec deux doigts la paupière près des cils, on la renverse en sorte qu'on puisse bien voir

les grains qu'on veut ôter, on fait avec la pointe de la lancette une petite incision sur la greffe, selon la hauteur de la paupière supérieure quand c'est en cette paupière que la greffe se rencontre, & quand c'est en la paupière inférieure on la fait selon la longueur, pénétrant jusques au grain, & avec une petite curette on fait sauter le grain. Et s'il y en a plusieurs on fait la même chose à chacun grain; puis on met dans chaque ouverture un peu de miel rosat, & dans la suite on introduit dans l'œil quelques gouttes d'un collyre fait avec un peu de miel rosat, un scrupule de myrrhe & huit grains de safran qu'on dissout dans deux onces d'eau de plantain, & qu'on continuë jusques à parfaite guérison.

Et quand elle est à la superficie extérieure de l'une ou l'autre paupière, on étend avec les doigts la peau de la paupière d'un angle à l'autre afin d'affermir la greffe, sur laquelle on fait une petite incision selon la longueur de la paupière & de l'étendue du grain que l'on fait sortir comme dessus, appliquant de même dans l'ouverture un peu de miel rosat, & par dessus un petit emplâtre de diachylon, procédant au reste comme je l'ay dit en parlant de la cure de l'orgeolet.

J'ay déjà donné la raison pour laquelle les incisions des parties extérieures des paupières se doivent faire selon leur longueur, c'est-à-dire, d'un angle à l'autre. Par une semblable raison les incisions intérieures de la paupière supérieure se font de haut en bas pour s'empêcher de couper de travers les fibres de l'aponévrose du muscle releveur de cette paupière. Et celles que l'on fait à la partie intérieure de la paupière inférieure se font

à l'ordinaire selon la longueur, parceque cette paupière n'a point d'autre muscle que l'orbiculaire.

3. De la Pierre ou Gravelle.

Il arrive encoré à la partie extérieure ou intérieure des paupières une autre petite tumeur blanche ; raboteuse, plus dure & plus calleuse que les précédentes ; dont l'humour renfermé ressemble en consistance, ou à de la *raf.* ^a ou à de la pierre ou gravelle, ^b & qui ne diffère de la *grisse* qu'en ce que celle-ci est une tumeur unique, quelle est plus dure, & quelle est raboteuse ; car pour le reste elle est assez semblable à la *grisse* : on la traite aussi de même tant pour l'opération que pour les remèdes.

Ces trois espèces de tumeurs approchent si fort les unes des autres, que si on n'y prend bien garde de près, il est aisé de prendre souvent l'une pour l'autre, principalement quand la seconde & la troisième se trouvent près des cils on les prend souvent pour l'*argrole*. Ce ne seroit pas à la vérité une grande faute de s'y tromper, puisqu'elles sont produites par les mêmes causes, qu'elles ne diffèrent entr'elles que par le plus ou le moins d'endurcissement de leur matière, & que pour les guérir on tient le même chemin, soit pour l'opération, soit pour les remèdes. Cependant pour l'honneur de la profession, il est toujours plus avantageux de qualifier juste la maladie que l'on veut traiter. On ne se trompera pas en celles-ci, si on considère les différences essentielles énoncées en chaque description.

Il se forme encore aux paupières des petites pustules par

^a T O P H U S
de Lactis.
P O S T U M U S
de Grew.
^b L A P I D U S,
de de Grew
L I T T E R A T U S.

malades, sans malignité, qui pour naître près ou entre les cils sont quelquefois prises pour l'orgelet, mais à tort, n'en aiant aucunes marques. Ce ne sont que pustules communes qui suppurent & s'ouvrent promptement, & guérissent de même, souvent sans remede, ou si on s'en sert, on n'emploie que quelques petits emplâtres de diachylon simple ou de diapalme, ou d'autres emplâtres communs.

6. De l'Arbreuse, du Séaton, & du Mélanc des Paupières.

CHAPITRE XII

Outre ces petites tumeurs décrites dans le chapitre précédent, il en naît encore d'autres plus grandes, dont l'humeur qui s'amasse par congestion est lente & épaisse, & est renfermée dans une membrane ou Kist, & sont proprement de véritables *arborescences*, *seuons* & *mélancs*.

Tous les sucs impurs qui s'amassent par congestion entre les interstices ou dans les petites cavités des parties, par leur long séjour s'y fermentent diversément, & se convertissent en différents corps étrangers suivant qu'ils sont plus ou moins chargés de parties salines, âcres & grossières, & mélangés avec le suc nutritif des parties. Ils ne produisent pas un vrai pus, parcequ'ils ne s'amassent que petit à petit, leur fermentation est fort lente & ne se fait que de temps en temps; de telle sorte qu'à mesure qu'un nouveau suc abonde, celui qui

avoit précédé se trouve déjà dépouillé de ses parties les plus subtiles & actives qui se sont évaporées au travers des pores des parties, & converti en quelque autre chose différente d'un vrai pus. Ainsi les tumeurs produites de cette manière ne suppurent point, si par un dépôt plus prompt des humeurs nouvelles n'y abondent dans une quantité suffisante pour y exciter une prompt fermentation, & remettre en mouvement les matières déjà coulées, comme on le voit dans toutes les tumeurs qui se font par congestion, qui ne suppurent jamais d'elles-mêmes sans qu'il s'y fasse une nouvelle fluxion; ce qu'on connoît par l'augmentation prompt de la tumeur, par l'inflammation & par la douleur: ou si par l'application de remèdes chargés de parties fort volatiles, pénétrantes & incisives, on ne met ces matières paresseuses en mouvement, supposé quelles n'aient pas encore acquis un degré de consistance capable de résister à l'action de ces remèdes.

C'est ainsi qu'on peut concevoir pourquoi dans ces petites tumeurs décrites dans le chapitre précédent, on rencontre tantôt une matière molle, tantôt une plus solide, & ressemblant à un blanc d'œuf desséché, & tantôt une autre qui a la dureté du tuf ou de la pierre: pourquoi dans l'*arthritis* la matière est semblable à de la bouillie, dans le *stisitoris* à du suif ou à de la graisse, & dans le *melioris* à du miel: & pourquoi dans d'autres tumeurs on trouve d'autres matières plus étrangères ou diversément mélangées.

Les *arthritis*, *stisitoris* & *melioris* qui se forment aux paupières étant semblables aux autres tumeurs de cette nature

nature qui viennent dans les autres parties du corps, ils sont si aisez à distinguer des autres tumeurs de différente espèce, qu'il n'est pas nécessaire d'en marquer ici les signes ; mais pour les distinguer entr'eux il est assez difficile avant qu'ils soient ouverts & que l'on voie les matières.

A l'égard du prognostic qu'on en peut faire, je diray que ces tumeurs ne peuvent que beaucoup incommoder par la tension & la pesanteur quelles causent aux paupières, & le relâchement qui en peut arriver ; & que si elles sont grandes il sera tres difficile de les guérir sans qu'il en reste quelque difformité considérable.

Ainsi pour leur cure, on doit dès le commencement & quand elles sont encore petites tâcher de les résoudre, ou au moins de les disposer à suppuration par le moyen des échar, caustiques & autres remèdes résolvans & résolveifs, tel qu'est par exemple le cérat fait avec une once once de gomme arabique dissoute dans le vinaigre & passée, deux gros de cire blanche & une once de miel de rose, fondus & dissoutes ensemble ; ou l'emplâtre suivant.

On prend une once once de gomme arabique de la plus pure, qu'on met dans le petit mortier chauffé, & avec le pilon pareillement chauffé, on la triture jusques à ce quelle soit amollie, on y ajoute ensuite une once de poix noire que l'on triture de même, puis on y metle deux gros de fleur de souffre, pour en faire une masse d'emplâtre dont on étend un peu sur du linge ou de la peau & qu'on applique sur la tumeur. On peut aussi le scr-

forte qu'on ne peut point séparer sans les lacerer. Et
 comme cette union est beaucoup plus forte que les ve-
 nes sont plus peuvées de graisse, comme on le verra
 quand on les diverser opérations que l'on fait pour le
 parer de semblables tumeurs en d'autres parties. Il se-
 rait très difficile pour ne pas dire impossible de séparer
 un atherome ou une autre semblable tumeur qui seroit
 dans la paupière; sans endommager considérablement
 le muscle orbiculaire; ou d'enlever par là, ou même
 sans percer entièrement la paupière; vs quelle est pri-
 vée de graisse, quelle a fort peu d'épaisseur & quelle est
 fort molle. Pour donc éviter ces accidens voici com-
 me on doit agir.

On ouvre la tumeur selon son étendue avec la lan-
 cette, faisant l'incision suivant la longueur de la pau-
 pière; on fait ensuite sortir la matière le plus qu'on
 peut; puis éloignant avec deux doigts les lèvres de la
 playe; on touche le fond avec la pince usitée, ou
 avec l'esprit de vin comme je l'ay dit et devant; on
 couvre apres l'ouverture d'un petit plumetéal sec &
 d'un petit emplâtre de diapalme insulé sur l'huile rosé,
 & sur tout l'œil on met un dressif, une compresse &
 le bandage ordinaire.

Dans le second pansement on trouve l'ouverture da-
 minée en grandeur de la Kist si resserre que le fond
 paroît fort supérieur: on y introduit avec un petit pen-
 ceau un peu d'esprit usité avec partie égale de succinat
 pour l'assouvir, & dans cet état de peu la petite quan-
 tité qu'il en reste dans le vuide; il ne sert que pour man-
 drier un peu souvent. Dans les autres pansements

quand la suppuration commence à se faire & que l'ulcère se mondifie, on juge si le Kist est suffisamment consummé, ce qu'on connoît par sa couleur vive; s'il ne l'est pas, on le touche encore comme dessus, ou on y introduit un peu d'*argente* ou autres *carbottiques* doux; & quand on voit qu'il l'est assez, on achève de guérir l'ulcère par les remèdes ordinaires.

On ne doit point craindre que la pierre infernale ou l'*ysopre de vésic* pénètrent trop profondément. Comme ces remèdes ne sejourment pas, ils n'enlèvent qu'une pierre superficielle. Dailleurs quand la tumeur est vuide, le Kist en se resserrant, acquiert d'abord un peu plus d'épaisseur que ces remèdes ne peuvent enlever d'un premier coup. Il n'est pas même nécessaire de le consumer entièrement, pourvu qu'on emporte la superficie intérieure; il suffit; le reste se diminue si fort par la suppuration qu'il ne s'y peut plus faire d'amas nouveau. J'ay guéri plusieurs tumeurs semblables suivant cette méthode; sans qu'il soit arrivé aucune recidive; & entre autres un *Aidérose* qui étoit gros comme le pouce, quoi qu'il soit rare d'en voir de cette grosseur aux paupières.

7. De l'*Hydats* des Anciens, ou tumeur adipeuse des Paupières.

CHAPITRE XIII.

CE terme d'*Hydats* semble d'abord signifier simplement une pierre vésiciale superficielle pleine d'eau, suivant l'usage ordinaire, & comme on appelle les pe-

des tumeurs remplies de ferosités qui se font sous l'épiderme, ou celles qui se font à la superficie des parties intérieures du corps. Ce n'est pas cependant ce que nos Auteurs entendent par ce terme à l'égard des paupières.

Paul, livre 6. chap. 14. dit, que c'est une substance grasse & contre nature, couchée sous la peau de la paupière supérieure. Qu'en quelques-uns & particulièrement aux enfans qui sont fort humides, cette substance croit & cause plusieurs accidens fâcheux; quelle charge l'œil, excite des fluxions & des inflammations qui sont plus violentes le matin, d'où vient que les Malades ne peuvent voir le grand jour, & que l'œil leur tremble & pleure; que les paupières semblent être enfilées au dessous des sourcils, & quelles ne peuvent se relever quand il est besoin d'ouvrir l'œil; & qu'enfin lors qu'on les comprime avec les doigts écartez, ce qui est au milieu s'enfle.

Que pour guérir cette maladie par l'opération, aiant fixé commodément le Malade, on presse la paupière avec le doigt indice, & celui du milieu un peu écartez pour ramasser au milieu toute la substance grasse, pendant qu'un serviteur de bout derrière le Malade lui soutient la tête, & de ses doigts posés sur le milieu du sourcil soulève doucement la paupière, on fait avec une lancette une incision de travers en la paupière, (cela se doit entendre en égard à toute la face, c'est-à-dire, selon la longueur de la paupière) qui ne soit pas plus grande que celle d'une saignée & qui ne pénétre que la peau ou jusques à la substance grasse, se donnant de garde

de pousser plus avant, de crainte de la lésion des muscles de la paupière, & de la perforation même de celle-ci. On doit donc la couvrir, & l'opérer lorsqu'elle s'élève au-dessus de la circonférence, & qu'elle occasionne l'inflammation de l'hydale se peignant, avec les doigts enveloppés d'un linge usé, on la prend, & la ramène de qu'on se doit de quelques fois en la comprimant, ou l'attache d'un cili appliqué des langes trempés dans de l'eau de l'opoponax que l'on change avec un bandage convenable, il arrive que quelque-uns se trouvent dans l'ouverture avec le bout de l'épave de la circonférence, afin que s'il reste quelque chose de l'hydale, elle soit consommée, & qu'au second pansement, s'il n'y a point d'inflammation, on applique des collyres en forme de balaie, ou du *Hyale*, ou du *glacé*, ou du *saffron*, & s'il y en a, outre ces collyres on se sert des cataplasmes, ou autres remèdes propres à l'appaiser.

Celle, livre 7. chap. 7. décrit différemment cette maladie, disant qu'il vient en la paupière supérieure des vésicles grasses & pesantes qui s'empêchent de s'ouvrir qu'avec peine, & qui provoquent une fixation de pierre légère & subtile, il est en l'opoponax d'hydale, & que pour l'ordinaire cette maladie arrive aux enfants.

Pour l'opération il agit comme Paul: il dit seulement de plus, qu'il faut se donner de garde de blesser la vésicle qui renferme l'humour, & qu'après enlevée on l'attache aisément; mais que lorsque la vésicle est incisée & l'humidité épanchée, il est bien difficile, & que si cela arrive il y faut appliquer des remèdes suppuratifs.

ter, ce qui est au milieu l'ense, & quelle est capable d'exercer tous les symptômes rapportez. Il y a apparence qu'il n'a pas cru quelle fût recouverte d'une membrane, puisqu'il n'avertit pas de se donner de garde de la blesser dans l'opération, mais seulement d'offenser les muscles ou de percer la paupière & de blesser l'œil; & elle doit selon lui être fort fibreuse, puisque pour la tirer il enseigne de la prendre avec les doigts, & de l'ébranler deçà & delà & en tournant. J'avois que je n'ay point encore vû de semblable maladie; mais que si la description que Paul en fait est vraie, & si cette maladie se rencontre quelques-fois en pratique, je dis que l'opération qu'il propose est assez juste & qu'on la peut pratiquer.

Par celle de Celse, c'est un amas d'humour dans une vésic ou Kist particulier: ce qui a fait conjecturer à quelques-uns qu'il entendoit par *hydrys* un *arbrus*: cela peut être: mais cet *arbrus* seroit de la nature de cet *fungus albrus*, qui ne renferment qu'une humeur claire, glaiseuse ou onctueuse, comme on en rencontre souvent de semblables en d'autres parties. Et quand cela seroit, sa membrane ne quitteroit pas si aisément, comme je l'ay dit dans le chapitre précédent; & pour en faire l'opération, il faudroit suivre la methode que j'ay proposée dans ledit chapitre.

Et enfin selon la description d'Aëce, *Hydrys* ne semble être autre chose qu'un *arbrus* de la paupière dont j'ay parlé ci-devant; & en ce sens il a eü raison de ne point proposer d'opération, cette maladie se pouvant guérir par les remèdes. J'ay vû souvent de semblables

arbrus

adèmes & qui sont même fort communs non-seulement aux enfans, mais aussi aux personnes plus âgées, que j'ay guéri comme je l'ay dit au chapitre septième.

B. Des Verrues des Paupières.

CHAPITRE XIV.

Les Verrues, qui sont des petites excroissances, ou des petites tumeurs charnues qui s'élevent au dessus de la peau, & dont la cause est semblable à celle de toutes les autres excroissances charnues, attaquent les paupières comme beaucoup d'autres parties du corps. Elles naissent ou sur leur superficie extérieure, ou sur l'intérieure, ou sur leurs bords.

Celle qui a la base ou racine grêle & longue, & une tête plus large & de mediocre grandeur, * vient le plus souvent sur la superficie extérieure ou au bord des paupières. C'est la première espèce de verrue pendante.

Celle qui est appelée, *Thymale*, * à cause qu'elle ressemble en figure & en couleur à la tête du vrai thym blanc de Candie, où *verruë portait*, pour la ressemblance à la tête d'un porreau, seconde espèce de verrue pendante, est une petite éminence charnue pareillement étroite, mais plus courte par le bas & large par le haut, dure, inégale ou crévacée par dessus, de couleur blanche ou rougeâtre, & sans douleur quand elle est benigne; & quand elle est maligne, cette éminence est plus grande, plus dure, plus aigre, de couleur livide, laniguse, douloureuse, & s'irritant quand on la touche.

* Elle est appelée
Acrochion
verruë
Verruca
pendula
* THYMALÉ

ou qu'on y applique des remèdes. Elle se forme plutôt en la partie intérieure des paupières, & quelques fois aussi en l'extérieure. Quand cette verrue est petite, elle retient le nom de *hymale*, & quand elle est fort grande on l'appelle *un fige*, à cause de sa ressemblance à une figue.

Et celle qui est à base large, qu'on peut appeller *faucille*, parceque par le grand froid elle cause des douleurs qui imitent les picotemens des fourmis, est une éminence de la peau peu élevée, aiant la base large & qui diminue vers le haut, qui est calleuse, quelques fois noire & le plus souvent rougeâtre ou blanche, ou de la couleur de la peau, & qui a plusieurs petites éminences semblables aux petites éminences ou aux grains d'une meure, d'où vient qu'on l'appelle aussi *morale* ou *morale*. Elle vient plus ordinairement en la partie intérieure des paupières. Voilà les trois espèces de verrues qui arrivent le plus communément en ces parties. Je n'ay rapporté leurs différents noms, qu'afin qu'on les puisse reconnoître dans les Auteurs.

Quand ces verrues sont au dehors, elles sont plus seiches, plus fermes, moins sujettes à saigner quoique crévassées, & souvent elles sont presque de la couleur de la peau, particulièrement quand elles ne sont pas chancereuses: & quand elles sont à la superficie intérieure des paupières, elles sont humides, mollasses, sujettes à saigner pour le moindre atouchement, même à être purulentes quoique non malignes, à cause qu'elles s'échauffent & s'ulcerent aisément pour l'humidité du lins & le frottement fréquent des paupières.

1
FICUS
de Lentis.
2
SYCOUS
de Genu.
3
VERUCA
filiis.
4
MORUEUS
de Genu.
& FERRICUS
de Lentis.

leur grosseur le plus souvent n'excede pas celle d'un pois, & leur couleur est ordinairement d'un rouge blanche, à peu près comme ces chairs fongueuses qui naissent dans les ulcères.

Les verrues proéminentes, quoi qu'étroites par le bas, ont des vaisseaux à leur base qui les abreuvent & qui sont si considérables, en égard à leur peu de volume, que lorsqu'on les extirpe il en sort du sang assez abondamment. Quelques-fois elles tombent, se dissipent & se guérissent d'elles-mêmes, particulièrement celles qui viennent en la partie intérieure des paupières, qui tombent ainsi assez souvent; quelques-fois même les unes & les autres s'enflamment ou s'abscedent en leur tête, ou s'ulcerent; & quelques fois aussi apres être tombées, abscedées, ou ulcérées, leur racine restante se grossit insensiblement & se convertit en une tumeur ichireuse ou chancreuse.

La première espece, quand on la tranche, ne laisse aucune racine & par conséquent ne revient point; & la seconde espece, à cause d'une petite racine ronde & quelques-fois filamenteuse, qui reste enfoncée dans la chair, est sujette à germer de nouveau, à moins qu'on ne consume cette petite racine.

Les verrues à base large rarement guérissent, si on ne les panso, & même souvent on ne les peut dissiper; & quand leur base est fort large, on ne les peut couper sans qu'il y reste un grand ulcère, dont les bords seroient fâcheux; c'est pourquoi on ne coupe que celles dont la base n'a pas plus d'étendue que leur corps.

Celles qui sont malignes & chancreuses ne guérissent

point par les remèdes, & il est très rare qu'elles guérissent par l'opération quand leurs racines sont grosses & dures, & qu'elles rampent en plusieurs endroits de la paupière, à moins qu'on n'emporte la pièce qui les contient, encore cela est-il fort suspect.

On dissipe ou emporte les vertus des paupières par les remèdes ou par l'opération. Les remèdes ne conviennent qu'aux vertus de leur superficie extérieure, l'œil ne pouvant souffrir de tels remèdes, si on vouloit s'en servir pour les vertus intérieures. Et l'opération convient également aux extérieures & aux intérieures.

Les remèdes dissipent & emportent les vertus en desséchant & absorbant l'humeur qui les nourrit, ce qui fait qu'elles s'atrophient ensuite & s'évanouissent. Et de ces remèdes les uns agissent si lentement qu'à peine s'apperçoit-on de leurs effets, d'où vient qu'on dit qu'ils agissent par une propriété occulte, comme le *suc lacté de persil*, le *suc de tucharie verroucée*, de *geranium robertianum*, de *pourpier*, de *velle feuille* &c. & les autres agissent plus puissamment, comme le *suc de racine de grande chélidoine*, le *poudre de sabine* &c. On doit préférer ces derniers aux autres; & pour s'en servir pour les paupières, on doit incorporer la *poudre de sabine* avec un peu de miel, pour en pindre les verrues trois ou quatre fois par jour, ou les oindre de même du *suc de chélidoine*, jusqu'à ce qu'elles disparaissent. Mais on les détruit plus promptement par les remèdes caustiques, comme en les touchant légèrement avec l'eau forte, l'esprit de nitre, l'eau de sélénite, décrite au chapitre 10. que l'on rend plus forte, s'il en est besoin, ou celle-ci.

Prenez du *verdet*, de l'*alun* & du *fil commun* une drachme de chacun, du *virriol romain* & du *sablón corrossif*, de chacun une demi drachme, pilez ces choses & les faites bouillir dans quatre onces d'*eau de pluie* ou d'*eau de pluvain*, filtrez la liqueur & la conservez dans une phiole pour vous en servir comme dessus. Prenant garde qu'il n'entre d'aucuns de ces remèdes dans l'œil.

L'opération qui est le plus sûr moyen & le plus prompt pour emporter les verruës considérables des paupières, soit extérieures ou intérieures, se fait en deux manières, ou en les liant, ou en les coupant. La ligature convient aux deux espèces de verruës pendantes quand elles sont en dehors des paupières, ou à leurs extrémités : on les lie d'un *nœud de Chirurgien*, le plus près de la peau qu'on peut, avec un fil de soie ou de lin ; ce nœud se fait en passant deux fois l'extrémité du fil par l'anneau qu'on forme d'abord, & par ce moyen on le serre quand on veut de jour à autre jusques à ce que la verruë soit tombée. S'il reste quelque petite racine, on la consume en la touchant avec quelque une des *caustiques sulfites*, pour empêcher quelle ne repousse ; ensuite on desseiche l'ulcère restant ou avec l'*onguent de tachie*, ou quelque *collyre desiccatif*.

La ligature ne se pratique point pour les intérieures, parceque le fil seroit un corps étranger qui incommoderoit trop l'œil : ainsi on les coupe. Et pour ce faire on prend avec le pouce & le doigt indice de la main gauche le bord de la paupière, on la renverse, & avec des ciseaux qu'on tient de l'autre main on coupe les verruës tout près de la peau, soit quelles soient à base

large ou à base étroite, on laisse ensuite abaisser la paupière & le sang s'arrête presque toujours de lui-même; s'il tardoit à s'arrêter, on seroit couler dans l'œil quelques gouttes d'un collyre fait avec quinze grains de vitriol blanc & un scrupule de hâl de levant lavé, dissouts dans deux onces d'eau de plantain, rendu fort mucilagineuse par l'infusion de la gomme Arabique ou tragacanth. On dessèche enfin l'ulcère avec un collyre dessicatif.

On coupe aussi les verrues extérieures des paupières & celles qui pendent à leurs bords de la même manière que les intérieures: & pour le faire sûrement, on étend avec deux doigts la paupière & on les tranche avec la pointe des ciseaux; & si le sang ne s'arrête, on se sert d'une poudre faite avec une partie de vitriol romain calciné, deux parties de gomme arabique & trois parties de bol de levant, dont on met un peu sur un plumaceau qu'on applique sur la playe & que l'on comprime avec les doigts jusqu'à ce que le sang soit arrêté. On applique ensuite dessus un petit emplâtre de diapalme, une compresse & le bandage ordinaire; finissant la cure comme je l'ay dit ci-devant.

9. Du Cancer des Paupières.

CHAPITRE XV.

Les paupières sont aussi quelques-fois travaillées de cancer, de même que les autres parties de la face. La dureté de la tumeur, son inégalité, sa couleur livide ou plombée, la grosseur & la dureté des vaisseaux qui rampent en sa base, la douleur quelle cause,

& l'irritation qu'on y remarque ensuite de l'application des remèdes ordinaires aux autres tumeurs, font assez connoître cette maladie.

Il commence ordinairement par une petite tumeur dure & douloureuse de la grosseur d'un grain de bled & qui augmente insensiblement; & quelques-fois aussi par quelqu'une de ces petites tumeurs qui se font par congestion & dont j'ay parlé ci-devant; ou par une verrue naissante, quand ces maladies dégèrent de leur nature à l'occasion de quelque acide malin qui s'y melle dans la saite.

Fort souvent le cancer des paupières ne s'ulcère point, demeurant dans un état fixe sans augmenter. Il croît aussi quelques-fois démesurément ou s'ulcère. Et de quelque manière qu'il soit, il s'arrête lorsqu'on veut tenter de le guérir ou par les remèdes ou par l'opération, à moins qu'il ne soit encore que naissant.

Ainsi quand il est dans cet état fixe & sans ulcération, on ne doit point entreprendre de le guérir par les remèdes qui amollissent, suppurent ou résolvent les autres tumeurs, dans la crainte de réveiller son levain malin, ce qui le feroit manifestement augmenter & ulcérer; au lieu que le laissant en repos, il peut demeurer fort long-tems en cet état sans que de lui-même il s'échauffe ou s'ulcère, comme l'expérience le fait connoître. L'opération y est aussi si suspecte quelle est rejetée unanimement par les meilleurs Praticiens, non seulement pour les cancers des paupières, mais aussi pour tous les cancers de la face, qu'ils ont à ce sujet appelés, *nasus caruncosus*, & cela à cause des mauvaises issues

des opérations qu'on n'en a entrepris. En effet, on ne peut couper un cancer des paupières, sans enlever en même temps une partie de la paupière pour enlever au moins ses principales racines; ce qui causeroit une difformité plus grande, & pour le moins aussi incommodée que le cancer; parceque l'œil étant découvert se trouveroit exposé à toutes les injures extérieures. D'ailleurs comme il seroit impossible d'emporter toutes ses racines, on ne pourroit appliquer sur cette partie des remèdes pour les consumer; ainsi bien-tôt après le cancer pulluleroit de nouveau, & au lieu d'être caché, c'est-à-dire, non ulcéré, comme il étoit, il s'ulcéreroit si prodigieusement qu'il occuperoit les parties voisines, & seroit cause de périr misérablement le Malade.

On ne peut donc entreprendre qu'une cure palliative, quand le cancer s'échauffe, pour en retarder l'ulcération; & quand il est ulcéré, pour empêcher le progrès de l'ulcération & éloigner autant qu'on le peut les suites fâcheuses de cette maladie.

A cet effet, on emploie les remèdes généraux, comme le bon régime de vivre, la saignée & les purgations douces, & souvent réitérées. Ces remèdes sont si absolument nécessaires que sans eux les remèdes topiques procureroient peu de soulagement aux Malades. On connoit aussi par expérience que les évacuations naturelles, comme le flux des hémorroïdes & celui des menstruels sont si profitables, que souvent elles arrêtent l'inflammation & apaisent la douleur: aussi on les doit exciter quand elles n'arrivent pas naturellement à ceux qui y sont sujets.

En commençant les remèdes généraux, on met aussi en usage les remèdes topiques, choisissant ceux qui raffaiblissent, tempèrent, dissolvent & repoussent doucement les humeurs malignes qui se mettent en mouvement, tels que sont les eaux distillées de morille, de cygne, de plantain, de fruy de grenadières ou de grenadières carées, de vers de terre, seules ou mêlées ensemble, & dans lesquelles on fait fondre du sel de saturne. On se sert aussi des suc de ces plantes & de ceux de geranium, de scabiose & d'herissier, même du suc d'écorces pèlés dans un mortier de plomb. On trempe des linges dans ces liqueurs tièdes qu'on applique sur le cancer & qu'on renouvelle à mesure qu'ils seichent. On y applique même du fromage moë, ou du lait caillé, des tranches de chair de veau, que l'on change quand elles se corrompent, & plusieurs autres remèdes semblables, se donnant bien de garde de se servir d'aucuns remèdes qui suppurent, ou qui repoussent fortement, ou qui soient trop actifs ou pénétrants, parceque tous ces remèdes seroient capables d'augmenter le mouvement de l'humeur & de la fermenter à un tel degré, que le cancer s'ulcèreroit insensiblement.

Quand le cancer est ulcéré les remèdes sulfurs y conviennent, mais on adoucit plus puissamment l'acide malin & corrosif, en y appliquant aussi en même temps la poudre fine avec le plomb frotté, avec le mercure cuit. Le plomb brulé & lavé, la térébinte, la ceruse & le mercure aussi lavé, la caille préparée, & tous les bols & terres sigillées, adoucisent aussi l'acide du cancer. Les poudres d'écorces, de grenadières, de trapane calcinées, sont estimées de bons

spécifiques pour mortifier l'acide malin de tous les cancers ulcérés. La cendre de ces calcinés, toutes sortes de coquillages, les os ou arêtes des poissons de rivière, ceux de mer ou d'autres poissons de mer, n'ont pas un moindre effet.

On se sert de toutes ces poudres seules, ou de quelques-unes mêlées ensemble, on en saupoudre le cancer ulcéré, & par dessus on applique des linges ou compresses imbuës de quelques-unes des liqueurs susdites. Ou bien on en prépare des espèces d'onguents ou liniments que l'on fait avec quelques-unes de ces poudres minérales, & parties égales de quelques-unes des autres poudres que l'on mêle ensemble, & que l'on triture bien dans un mortier de plomb, en y ajoutant petit à petit une quantité suffisante de quelques-unes des sucs susdits, rendus fort mucilagineux par l'infusion de la fécule de noix, jusques à ce que le tout soit en consistance de liniment. Quelques-uns ajoutent dans ces sortes de liniments l'huile d'argemone, ou celle d'amandes douces, ou autres : mais les huiles sont toujours pernicieuses aux cancers.

Voilà une partie des remèdes, & je puis dire les meilleurs, dont on peut se servir pour la cure palliative des cancers, soit ulcérés ou non ulcérés. Ne croiez pas cependant qu'ils soient infaillibles, je ne les propose pas pour tels, car ils profitent quelques fois si peu qu'ils ne peuvent arrêter la furie de cette maladie, tant l'acide qui la cause est malin & corrosif.

Ce que je viens de dire des cancers des paupières, se doit entendre des cancers parfaits & confirmés : est quand ils sont encore naissans, qu'ils n'excedent pas en grosseur un grain de bled, qu'ils sont immédiate-

ment sous la peau extérieure des paupières, qu'ils sont mobiles, sans racines, qu'ils causent très peu de douleur, & que le Malade est d'une bonne complexion, on peut les enlever par l'opération: & pour cela il faut bien prendre ses mesures pour n'en point laisser & pour s'empêcher d'offenser considérablement les paupières. Voici comme j'ay fait une fois cette opération. Je fis pincer en long la peau extérieure de la paupière près du cancer, & je la coupay avec la pointe des ciseaux de côté & d'autre de la tumeur; puis je passay une petite aiguille courbe enfilée, d'une incision à l'autre par la base de ladite tumeur; & l'élevant avec le fil, pendant qu'on je faisois étendre la paupière d'un angle à l'autre, je séparay entièrement la tumeur avec la pointe de la lancette, & je pansay ensuite la playe à la manière des playes rectes qui fut bien-tôt guérie, sans qu'il en soit arrivé dans la suite aucun accident, le Malade ayant vécu plus de dix ans après l'opération.

10. Des Variétés des Paupières.

CHAPITRE XVI.

Lorsqu'un sang grossier & mélancolique se grumele & s'arrête dans quelque rameau considérable de veines, il y intercepte la circulation du sang; de sorte que le sang nouveau qui est continuellement poussé par les artères dans les autres petits rameaux qui sont en deçà de l'obstruction, ne pouvant librement circuler, remplit & étend tellement ces petits rameaux

de veines que leur membrane se relâche, quelques gros siffens considérablement, s'endureissent & forment ce qu'on appelle *Varices*.

Le sang dans la constitution naturelle peut encore dilater les veines & produire des *varices* lorsqu'il est arrêté dans quelques troncs ou rameaux considérables de veines, par la compression qu'elles souffrent à l'occasion de quelques tumeurs schittréuses ou autres, ou de quelques autres causes.

C'est ainsi que les paupières sont quelques-fois travaillées de *varices* qui viennent ou à cause que le sang s'arrête dans leurs veines par la compression de quelques tumeurs schittréuses ou autres; ou à cause d'un sang grossier & mélancolique qui s'arrête comme je viens de le dire.

Ce n'est point de ces *varices des paupières* qui accompagnent les tumeurs de ces parties dont je prétend traiter ici, puisque ces sortes de *varices* ne sont proprement que des maladies symptomatiques; mais de ces autres espèces de *varices* qui ne semblent avoir d'autres causes qu'un sang mélancolique & grossier, & qui par elles mêmes peuvent être considérées comme maladies.

Quand le sang qui abonde incessamment dans les *varices* peut trouver quelques petites veines qui se joignent à d'autres qui s'insèrent au rameau obstrué au de là de l'obstruction, ou à d'autres rameaux (comme ces sortes d'unions ou anastomoses sont fréquentes dans les veines) il dilate insensiblement ces petites veines, & y fait des passages: & quoi que son cours ne soit pas tout à fait libre, il ne laisse pas que de se renouveler

se d'entraîner avec lui quelques parties impures les plus fébriles du sang le plus grossier qui reste dans les varices, & par ce moyen il l'adoucit & l'empêche de s'albériser ou de s'aigrir considérablement : de là vient que ce sang grossier peut rester fort long-temps dans les varices, sans y causer d'autre désordre que de les gonfler.

Mais lorsque le sang qui aborde ne trouve aucune issue pour circuler, il reste dans ces veines, se mêle avec celui qui y étoit déjà coagulé, se lie avec lui, se fige & se grumelle, & la lymphe alors se sépare, s'aigrit & s'échauffe, passe au travers des membranes de ces vaisseaux, & se jette dans les parties voisines quelle picore & enflamme, & quelques-fois les ulcère.

Voilà pourquoi on remarque de deux sortes de *varices* aux paupières de même que dans les autres parties du corps, de *benignes*, c'est-à-dire, qui peuvent subsister du temps sans apportet de grandes incommodités aux Malades, & de *malignes*, qui sont toujours accompagnées de symptômes fâcheux.

Les *benignes* causent quelque difformité à la paupière, & un peu de pesanteur ou de difficulté à se mouvoir ; mais les *malignes*, outre ces symptômes qui sont beaucoup plus considérables, causent tantôt de la chaleur & un picotement douloureux aux paupières, & tantôt un écoulement de sérosités acres & mordicantes, qui étouffent, grossissent & ulcèrent les bords des paupières ou leur partie intérieure, & excitent quelquefois une inflammation habituelle à l'œil. Et quelques-fois aussi elles acquièrent un si haut degré de malignité qu'elles tiennent en quelque façon de la nature du *carcinome*.

On ne travaille point à guérir les *varices des paupières* par l'opération, on y seroit mal reçu à cause de la nature de ces parties : on se contente seulement avec les remèdes de les diminuer autant qu'on le peut, ou tout au moins de les empêcher d'augmenter, & d'en appaiser les plus fâcheux symptômes, puisqu'on ne peut rétablir entièrement la confirmation vicieuse des vaisseaux variqueux.

Et pour cela on a recours aux remèdes généraux qu'on commence par la saignée s'il y a plénitude, pour en diminuant le sang pouvoir plus aisément le purger de ses parties grossières & mélancoliques, tant par les remèdes purgatifs ordinaires & propres à évacuer cette humeur, que par les autres remèdes spécifiques destinés à corriger le dérèglement du sang, si on juge qu'il tende trop à l'épaississement & à la coagulation, comme sont les *décotions de squaque, de gayac & de saïss-parille*, ou les *décotions des plantes vulnéraires*, ou autres remèdes semblables.

Puis on passe aux remèdes topiques, & on met d'abord en usage ceux qui assouplissent & fondent le sang épaissi & grumelé renfermé dans les varices, afin de le mettre en état de reprendre son cours ordinaire. Comme par exemple, on prend des *saumons de lis, de pylvain, & de sauge crues cassées*, un gros de *abacane*, des *flors de camomille & de melilot* deux pinces de chacune ; un demi gros de *safran*, & deux gros de *myrte en poudre*, qu'on fait bouillir ensemble dans une quantité suffisante d'eau de pluie ou d'eau de frays de grenades, & sur la fin de la collation, on y ajoûte un gros & demi de *sel armoniac* : ainsi

passé le tout par un tamis, on trempe des compresses dans cette décoction mucilagineuse, & on les applique chaudement sur les paupières, les renouvelant quatre ou cinq fois par jour. On en continue l'usage pendant cinq ou six jours, ou jusques à ce qu'on juge que le sang grumelé soit dissolu. Ensuite on se sert de fomentations qui resserrent & fortifient les vaisseaux dilatez, comme par exemple de la suivante.

On prend deux grains de roses rouges, deux gros d'écorce de grenades concassée, une demi poignée de feuilles d'absynthe & un gros d'aloës, qu'on fait cuire dans une suffisante quantité de vin rouge : on passe ensuite le tout par un linge, & on trempe des compresses dans cette fomentation tiède qu'on applique comme dessus.

Si les varices sont suivies de quelques ulcérations des paupières, on se sert des collyres *mundificans* & *dessechans* proposez pour les ulcères des yeux : si ces ulcérations sont à leurs bords, on se sert utilement de l'onguent de safran, ou de quelques autres remèdes choisis dans le chapitre suivant. Et si elles ont excité une inflammation habituelle à l'œil, on y remédie comme je l'ay dit au chapitre de l'ophthalmie.

Mais si les varices sont parvenues à un si haut degré de malignité quelles soient chancereuses, on doit se donner de garde d'y appliquer aucuns des remèdes sursdits, de crainte de les irriter, & on doit se contenter de ceux proposez dans le chapitre précédent.



II. Des Ulcères puriformes, ou grattées des Paupières, & par occasion de la Châsse ou Lippitude.

CHAPITRE XVII.

Les paupières sont sujettes à plusieurs especes de grattées qui approchent si fort les unes des autres, que toutes leurs différences ne consistent qu'au plus ou au moins de malignité : d'où vient aussi qu'on les traite presque d'une même manière.

Lorsque les bords des paupières & leurs angles sont rouges & légèrement ulcéréz, qu'il en découle une sanie ou châsse baveuse & gluante mêlée de larmes acides & salées qui causent une démangeaison incommodé, & une extension de chaleur & de rougeur à toutes les paupières & à l'œil, les François appellent toute maladie, *Galle des paupières.*

Les Grecs
ΠΥΡΡΟΜΑ-
ΤΗΝΙΑ,
Les Latins
LIPPITIO
François.

Quand les paupières sont peu collées & peu humides, & que la châsse, au contraire, est sèche, qu'elles sont rouges, médiocrement douloureuses & pesantes, & que de nuit elles s'attachent & se collent ensemble à l'occasion d'une humeur plus grossière & épaisse, ce qui travaille beaucoup les Malades le matin quand ils s'éveillent : cette maladie est un *Galle ou grattée sèche des paupières.*

Les Grecs
Παπύριον
XEROPIH-
THALMIA,
En Latin,
ARIDA
Lippitio.

Mais lorsque les bords des paupières & les paupières mêmes sont plus dures que de coutume, qu'elles sont plus rouges & douloureuses, que le matin elles ne peuvent s'ouvrir que difficilement & avec douleur, sans qu'il

qu'il en sorte aucune humidité, s'y amassent localement à leurs bords & à leurs angles un peu de chassie très sèche & dure, & que l'œil est pareillement rouge & douloureux; c'est une *galle ou graille dure des paupières*.^a

Enfin quand dans la partie intérieure de l'une & de l'autre paupière, il y a des apretés, inégaux, ficolités, fentes & duretés accompagnées de rougeur & de prurit, c'est proprement une *dartre des paupières*,^b dont on fait trois espèces, ou plutôt trois degrés différents. Le premier est, quand en renversant les paupières, on voit qu'elles sont en dedans rouges, inégales & à pres & que le Malade se plaint d'une démangeaison cuisante.^c Le second est, quand ces symptômes sont plus violens, & que l'on voit qu'il s'y élève des petites éminences à peu près comme des grains de figue.^d Et le troisième, est quand la maladie est si invétérée, que la partie intérieure des paupières est ulcérée, & qu'il y a des fentes & des duretés calleuses.^e

La cause prochaine de toutes ces maladies, est une humeur acide, âcre, mordicante & salée. Et toutes les différences que l'on remarque dans ces grailles & dartres, ne vient que du différent mélange des particules pituiteuses, bilieuses & mélancoliques, & de la chaleur de l'acreté ou de l'acidité, plus ou moins grande que ces humeurs contractent, suivant quelles sont plus ou moins altérées & corrompues.

Ainsi plus de particules pituiteuses & moins de bilieuses, en se corrompant, ulcèrent le bord des paupières & produisent cette *chassie gluante & prurigineuse*; moins de pituiteuses & plus de bilieuses, par leur cor-

^a *Dartre des paupières*
^b *Dartre des paupières*
^c *Dartre des paupières*
^d *Dartre des paupières*
^e *Dartre des paupières*

ruption, causent cette *chasse froide* : le mélange des mélancoliques fait la *chasse dure* : & quand les mélancoliques excèdent, ou qu'elles sont également mêlées avec les bilieuses, elles constituent le *Trachoma*, dont les différents degrés ne dépendent que du plus ou du moins d'altérations de ces humeurs.

On ne peut, à la vérité, juger des différentes conséquences de ces humeurs que par opinion : cependant si on considère que parmi ceux qui sont travaillés de ces maladies, ceux que l'on dit être d'un tempérament pituiteux, sont les plus sujets à la première espèce, les bilieux à la seconde, & les mélancoliques à la troisième & à la quatrième, on connoît que cette opinion n'est pas sans quelque fondement. Et quel qu'il en soit, il est toujours constant que ces humeurs étant échappées en quelques parties, en se corrompant, elles s'échauffent, s'aigrirent & deviennent fort âcres, & quelles sont les causes non-seulement de ces maladies, mais aussi de quantité d'autres de cette nature,

Ces maladies sont aisées à connoître par la description que j'ay faite de chaque espèce, ainsi je ne diray rien davantage de leurs signes. J'ajouteray seulement qu'elles n'occupent pas toujours les deux paupières, n'y en ayant quelques-fois qu'une d'incommodée, & quelques-fois même qu'une seule partie : que pour l'ordinaire elles commencent par le bord des paupières, particulièrement les trois premières espèces : que d'abord les Malades y ressentent un prurit qui les oblige d'y porter souvent les doigts ; ensuite on remarque que le bord des paupières est un peu plus gros qu'à l'ordinaire.

ce, & que les Malades ont un peu plus de peine à mou-
voir les paupières; puis ce bord rougit insensiblement
& se renverse à mesure qu'il s'endurcit, alors il com-
mence à couler de la chassie. Si on regarde ce bord a-
vec une loupe de verre ou de bonnes lunettes, on ap-
perçoit une rangée de petits ulcères superficiels qui
croissent de jour à autre: ce qui fait connoître que ce
sont les extrémités de tous ces petits canaux excrétoires
qui se terminent le long du bord des paupières par de
là les cils qui sont ulcérés, & que ces maladies com-
mencent d'abord par l'inflammation de toutes les peti-
tes glandules d'où partent ces canaux.

Suivant que l'humour qui s'écoule de ces petits ul-
cères est chaude & âcre, elle échauffe la partie inté-
rieure des paupières & enflamme aussi la conjonctive,
y excite quelques-fois des pustules & des ulcères même
aussi à la cornée transparente: ainsi cette inflammation
alors ces pustules & ces ulcères sont des symptômes de
ces petits ulcères purigineux, comme il arrive quel-
ques-fois que ces petits ulcères sont des symptômes
d'une longue ophthalmie, & que souvent aussi ils sont
des symptômes des ulcères des yeux, du sèbel malin,
de la fistule lacrimale, du cancer, des varices des pa-
pières & de beaucoup d'autres maladies.

La quatrième espèce commence plus rarement par le
bord des paupières, quoique dans la suite il s'ulcère;
mais par une chaleur & un prurit de leur partie inté-
rieure qui augmente de jour à autre jusqu'à les ren-
dre inégales & âpres, & à y causer ensuite les fécilités,
ulcères, fentes & duretés ci-dessus énoncées. Et com-

une autre espèce de gratelle participe bien plus de la dactre que les autres, elle s'étend aussi davantage, & est plus sujette à passer aux parties extérieures des paupières.

Toutes ces maladies sont très opiniâtres & très difficiles à guérir, & quelques-fois mêmes elles se rendent incurables pour la difficulté qu'il y a d'appliquer aux paupières des remèdes assez puissans pour éteindre & absorber le levain acide infiltré dans ces parties, & qui n'est pas exempt de malignité.

Les vieillards rarement en guérissent entièrement quand une fois ils en sont travaillez, quoique souvent il n'y ait chez eux que le bord des paupières qui en soit affecté. Et ceux qui en ont été travaillez dès leur enfance y sont fort sujets pendant leur vie, aussi bien que ceux qui sont travaillez d'écouvelles ou d'autres maladies froides, ou dont le temperament y panche, & ceux qui ont eu les paupières gâtées de pustules de la petite vérole, de brûlures, d'ulcères ou autres semblables maladies.

Lorsque ces maladies se rendent habituelles, on peut dire en quelque manière qu'elles se convertissent en des peins ulcères fistuleux, puisqu'en effet on remarque aux bords des paupières de la callosité, & qu'il s'en écoule toujours quelque humeur gluante qui de temps en temps s'écoule plus abondamment. Et quand elles se sont rendues ainsi habituelles, elles deviennent supportables par la diminution de la chaleur, du prurit & de la douleur.

Pour la cure des ulcères prurigineux, il faut remar-

quer que lorsqu'ils n'occupent que le bord des paupières, qu'ils sont sans inflammation ou très légères, que le prurit est peu considérable, que la chassie n'est ni âcre, ni abondante & quelle est louable, que le Malade n'est point d'ailleurs sujet aux fluxions sur les yeux, & qu'il n'y a chez lui ni plénitude, ni indiet de caochymie, on peut obtenir les remèdes généraux; & cela encore d'autant plus si ces ulcères sont des suites d'autres maladies qui sont guéries ou qui sont prest de l'être & pour lesquelles on les a déjà mis en usage: mais dans toutes les autres rencontres, on doit commencer par ces remèdes. Ainsi on prescrit au Malade un régime de vivre doux & rafraîchissant pour tempérer la chaleur & l'aërimonie du sang: on le saigne, s'il y a plénitude: on le purge pour décharger le bas ventre de ses extréments & pour faciliter la sécrétion de ceux qui sont contenus dans la masse du sang: on passe quelques-fois au castore ou au suin quand la maladie est violente ou habituelle; on emploie aussi le bain d'eau tiède, & généralement tous les remèdes propres à humecter, fondre & évacuer les humeurs insipides & à les éloigner des paupières.

Pour ce qui est des remèdes topiques, on doit se servir d'abord de ceux qui humectent, amolissent, & tempèrent la chaleur & l'aërimonie de l'humour contenu dans les paupières; puis on vient à ceux qui détergent & dessèchent les ulcères.

On commence donc par une fomentation qu'on fait avec les racines de guimauves, les feuilles de violettes, les fleurs de camomille, de roselles & de bouillon blanc; & les fleurs-

on de lin & de fenugrec cuites dans une suffisante quantité d'eau ; la décoction étant passée, on y fait fondre, pour demie livre ; quatre ou seize grains de sel de saturne ; & dans cette décoction tiède, on trempe des linges avec lesquels on fomenté les paupières plusieurs fois le jour, les appliquans ensuite dessus.

Ou on se sert de la même manière des eaux distillées de fraiz de grenouilles & de lin meslées par parties égales, dans lesquelles on fait infuser des semences de lin & de phyllium pour les rendre mucilagineuses, y ajoutant, après les avoir passées, pareille quantité de sel de saturne pour pareille quantité de ces eaux.

Quand après l'usage de ces remèdes ou autres de semblable vertu, on voit que les paupières ne sont plus si durs ni enflammées, & que la chassie n'est plus si croûteuse, on se sert pour les ulcères de leur superficie intérieure de collyres plus ou moins mondifiants & desséchans, suivant que ces ulcères sont plus ou moins violents. Comme par exemple pour la première espee.

On prend de la myrrhe, de l'aloë & de la sauge préparée de chacun un scrupule, du camphre & du safran de chacun six grains, qu'on diluât dans quatre onces des eaux distillées de fraiz & de miel ; & de ce collyre tiède, on lave les paupières intérieurement dix ou douze fois par jour, & on laisse dessus un linge imbibé de ce remède.

Pour la seconde espee, on rend ce collyre plus détersif & dessécatif en y ajoutant un gros de sucre candu & seize grains de sulfur blanc ; & souvent en cet état il convient aussi pour la troisième espee. Ou bien on se sert du suivant.

On prend de la myrrhe & de l'aloës de chacun un scrupule, de plomb brûlé & lavé & de l'antimoine lavé, de chacun vingt grains, un gros de sucre candi, douze grains de sel armoniac, & six grains de camphre, qu'on dissout dans pareille quantité des eaux sulfitées.

On ajoute quelques-fois dans ces collyres de la corne de cerf calcinée & subtilement pulvérisée, ou autres semblables Alkalis fixes, dont la dose est depuis douze jusques à vingt grains : quelques-fois aussi on y met dix ou douze grains de fleurs de soufre. Comme aussi au lieu de l'antimoine lavé on se sert de son foyer bien pulvérisé, de au lieu de plomb brûlé on prend la limace ou la cerise, qui font le même effet. On peut même se servir également, au lieu des collyres sulfités, de ceux que j'ay proposé pour les ulcères de la cornée, en observant le même ordre.

Tous ces collyres servent aussi pour le Trachome pourvu qu'on les rende un peu plus forts en augmentant les drogues qui entrent en leur composition, ou seulement en diminuant la quantité des eaux dans lesquelles on les dissout, ou y ajoutant quelques grains de verdet ou de vertal s'il n'y en a déjà. Ou on se sert du suivant.

On prend une drachme de tartre préparé, deux scrupules d'aloës, un scrupule de verdet, & dix grains de camphre, qu'on dissout dans six onces d'eau de rose & de vin blanc mêlez par parties égales, on fait ensuite infuser le tout dans une phiole ou petit matras, pour se servir de la liqueur claire comme dessus.

On augmente ou diminue la force de ce collyre suivant les degrés du Trachome : on peut même en l'affoiblissant, s'en servir pour les autres ulcères prurigineux.

L'exemple des collyres proposés pour les ulcères de la cornée fait voir qu'on employoit quelquefois de plus violents collyres menobstant la sensibilité des yeux. Si on pouvoit guérir ces maladies avec de plus doux remèdes, ce seroit le mieux : mais souvent ces gales partissent si fort des darrres, que les remèdes foibles n'y font rien. C'est aussi ce qui obligeoit nos Anciens (quoi qu'ils se servissent des collyres plus violents que les suds, comme on peut le voir dans Galien, dans Paul, dans Aécé & autres) de ratisser la partie intérieure des paupières avec la pierre ponce, ou l'os de seiche, ou les feuilles de figuier, pour, en excoriant ces gales prurigineuses, en faire écouler le sang, ensemble les sérosités bilieuses, âcres & malignes, & faciliter la pénétration de leurs remèdes. Pratique rude, qui leur devoit beaucoup faire appréhender l'augmentation de la fluxion & de l'inflammation.

Quand ces ulcères ou gales prurigineuses occupent la superficie extérieure des paupières, il n'est pas besoin de tant de précautions : après qu'on les a humectés & amollis avec les fomentations précédentes, on se sert du collyre ci-dessus pour les mondifier & dessécher ; on le rend même plus puissant, s'il est besoin, en augmentant la dose du verdet : ou bien, on se sert de celui fait avec une drachme d'argemone qu'on dissout dans trois onces d'eau de plantain : mais il faut bien prendre garde, quand les collyres sont si âcres, qu'il n'entre dans l'œil de crainte de l'enflammer. Cette femme dont Paré parle au chapitre dernier de son 17. livre, qui, pour un prurit, se lavoit les yeux du plus fort vinaigre

naigre quelle pouvoit trouver, n'apprehendoit point cependant d'augmenter l'inflammation ni la douleur, puisqu'au contraire elle avoit n'avoir trouvé un remède plus singulier.

Les yeux sont plus offesés par l'application des remèdes onctueux, quoique doux, que par celle de beaucoup de collyres soit secs ou liquides, quoi qu'ils semblent plus piquans & plus âcres ; cependant beaucoup de Praticiens, contre cette vérité que l'expérience confirme, souvent ordonnent indifféremment des remèdes onctueux ; comme onguens ou pomfades ophthalmiques, dans des inflammations de la conjonctive & des paupières, sous prétexte qu'ils en ont vu quelques-unes guéries après l'application de ces remèdes, sans considérer que ces remèdes qui ne conviennent qu'aux ulcérations extérieures des paupières & à celles de leurs bords ou de leurs angles, parceque ces parties sont de la nature des parties languines, n'ont guéri ces inflammations des paupières ou de l'œil que par accident ; ou plutôt que ces inflammations n'ont cessé, que quand les ulcères extérieurs des paupières ou de leurs bords qui les causoient ont été guéris par ces remèdes.

Tous les ulcères prurigineux des parties extérieures des paupières & de leurs bords ne guérissent pas même par ces remèdes ; ceux qui participent beaucoup des autres y résistent, & même deviennent quelques-fois plus rebelles ; il n'y a que les simples ulcérationes & celles qui tiennent de la gale qui leurs cedent ; encore guérissent-elles plus promptement par les collyres et-

dessus. Cependant comme on a souvent à traiter des Malades qui ne peuvent s'affujettir à se faire appliquer plusieurs-fois le jour des remèdes sur les yeux, ou qui sont si délicats qu'ils ne s'accoutument pas toujours de remèdes un peu cuisans, ou d'autres que la nécessité de vaquer à leurs affaires les empêche de se servir de remèdes pendant le jour, on est souvent contraint d'employer ces remèdes onctueux qui sont plus doux pour les parties extérieures de l'œil, parcequ'ils agissent plus lentement, & dont une seule application suffit pour toute une nuit ou pour tout un jour.

Par exemple, pour une légère ulcération du bord des paupières on se sert de l'onguent de tabelle, que l'on fait avec deux gros de tabelle préparée & une once de beurre frais lavé plusieurs-fois dans de l'eau commune & ensuite dans de l'eau de rose, que l'on melle bien ensemble en les agitant dans un petit mortier de terre ou de plomb. On en met la grosseur d'un petit pois dans le grand angle de l'œil malade; on ferme ensuite les paupières, & l'onguent en se fondant s'étend par tous leurs bords dont il mondifie & cicatrise insensiblement les petits ulcères, en apaise la chaleur, la douleur & le prurit, & en tarit la source de la chassie.

On ne doit préparer cet onguent que lorsqu'on s'en veut servir; parceque le beurre, en vieillissant, devient lent, à cause des parties calculeuses & séruculeuses qu'on ne peut si bien séparer par les bouillons qu'il n'y en reste. Et c'est pour cette raison, que lorsque l'on veut conserver quelque temps cet onguent, au lieu du beurre lavé, on doit employer du beurre scaldé & purifié à la manière

de celui que l'on prépare pour la cuisine.

Si ces petits ulcères ne se mondifient pas suffisamment par le moyen de cet onguent, on y ajoute un peu de myrthe & d'aloës en poudre subtile, ou on se sert de la pomade suivante.

On prend de la tature préparée & du foye d'entraine levé, de chacun un gros, un demi gros d'aloës en poudre subtile, six grains de camphre pilé avec une amande pelée, & une once d'exorge de porc bien lavée dans de l'eau simple & dans l'eau rose, on mêle le tout ensemble pour s'en servir comme dessus.

Pour les ulcérations extérieures des paupières, on se sert des mêmes remèdes dont on les oint deux fois le jour. Ou bien on se sert du lésivage fait avec la litharge levée, que l'on trieure dans un mortier y mêlant petit à petit de l'huile d'olive, du suc de racines de patience & un peu de vinaigre distillé, le tout dans une quantité suffisante pour pouvoir nourrir la litharge & la réduire en consistance de liniment.

On ajoute aussi quelques-fois dans ces onguens, pomades, ou linimens, un peu de soufre ras en poudre, ou de la fleur de soufre, particulièrement pour les gales extérieures des paupières.

Lorsque l'inflammation de l'œil, qui s'accompagne ordinairement toutes ces maladies est peu considérable, on n'y fait point de remèdes particuliers; tous les succès, en guérissant ces maladies, guérissent en même tems l'inflammation qui n'en est qu'un symptôme: mais si elle est très considérable, on y emploie alternativement les remèdes proposés pour l'ophthalmie. *Le chapitre*

qui est aussi un symptôme de ces maladies se guérit par les mêmes remèdes.

Les ulcérations habituelles des bords des paupières qui deviennent rouges, durs & renversés, avec un écoulement continuel de chassie, résistent souvent à tous ces remèdes, particulièrement quand elles arrivent à des personnes âgées ou extrêmement cacochymés. Dans ces rencontres, je me fais quelquefois servir avec succès d'un collyre mercurial, fait avec six grains de sublimé corrosif, auant de composer & vingt grains d'eau, réduits en poudre, que l'on met dans une phiole dans laquelle on verse trois onces d'eau de plumeau, puis on fait infuser le tout sur les cendres chaudes pendant cinq ou six heures, & ayant filtré la liqueur, on trempe un pinceau dedans avec lequel on touche les bords des paupières cinq ou six fois le jour, prenant garde qu'il n'en entre dans l'œil.

Quoique le sublimé corrosif serve de base à ce collyre, on ne doit point craindre de s'en servir, il fait si peu de douleur qu'à peine s'en apperçoit-on, à cause de la petite quantité qu'il y en entre & qu'il se trouve étendu dans beaucoup de liqueur : il ne laisse pas que de fondre puissamment les callosités de ces ulcères & d'en éteindre le levain malin : on en augmente quelquefois la dose quand on juge quelle n'est pas assez forte.

De la Chassie ou Lippitude.

Comme dans ces maladies & dans beaucoup d'autres de l'œil, il s'amasse toujours de la chassie qui s'épaissit pendant la nuit ; que de jour elle se trouve plus

délaïée de larmes âcres qui fluënt quelques-fois abondamment, & qu'enfin ces maladies sont presque toujours suivies de l'inflammation de l'œil ; la plupart de nos Auteurs confondent l'ophthalmie avec la lippule, comme si elles n'étoient qu'une seule & même maladie : & quelques autres confondent aussi la lippule avec les larmes ; parceque ces deux excréments se rencontrent toujours mêlez ensemble.

Mais pour distinguer toutes ces choses, il faut voir premièrement ce qu'on entend par ces deux excréments, & en second lieu en quelles maladies on les rencontre.

Par *larmes*, on entend un excrément séreux ou aqueux qui se filtre par les glandes des environs des yeux, qui dans son état naturel sert à humecter l'œil & à conserver la cornée dans sa poliïtûre & transparence mais lorsqu'il dégénere beaucoup de sa nature, il contracte une acrimonie qui échauffe & corrode la superficie non-seulement de la cornée & de la conjonctive, mais aussi celle de la partie intérieure des paupières & tous les autres lieux par lesquels il passe.

Quand cet excrément s'épaissit & devient gluant, on l'appelle *lippule* ou *chasse*. Or il ne vient en cet état que par l'ulcération ou des membranes de l'œil, ou de la partie intérieure des paupières, ou de leurs bords, ou par l'altération des glandes de ces parties : car la *chasse* n'est proprement que la matière purulente qui découle des ulcères & qui est délaïée & entraînée par les larmes ; ou bien le suc nourricier-vicié qui s'écoule des glandes altérées & qui est aussi délaïé & entraîné par les larmes.

Dans l'*ophthalmie* & dans les *ulcérations* de la cornée & de la conjonctive il y a pour l'ordinaire beaucoup de *larmes*, particulièrement quand ces maladies sont dans leur vigueur, parce qu'alors l'irritation est grande; mais on ne rencontre que peu ou point de *chasse*, à cause que la matière de la *chasse* étant en petite quantité & délaïée dans une grande quantité d'eau, elle est peu sensible: & quand ces maladies commencent à décliner les *larmes* diminuent & elles deviennent alors gluantes & se convertissent en *chasse*. Dans la *fistule lacrimale* ouverte du côté de l'œil, & dans toutes les *ulcérations* de la partie intérieure des paupières & de leurs bords, & dans quelques autres maladies de cette nature, on remarque beaucoup de *chasse*, parcequ'il y a beaucoup de pus ou matière purulente délaïée dans peu de *larmes*. Enfin dans la *faiblesse*, ou dans l'*ulcération* des glandules des yeux ou des paupières qui viennent ensuite des fluxions qui s'y sont faites, on rencontre encore de la *chasse*, parceque dans ces rencontres les pores de ces glandules étant ou dilatés par l'abondance de l'humour qui y a coulé, ou rongés & rompus par l'acrimonie de cette humeur, le suc nourricier trouvant ces voies ouvertes s'écoule facilement avec les *larmes* & se condense en *chasse*.

Puis donc que la *chasse* se rencontre en plusieurs maladies, on ne doit point appeller l'*ophthalmie*, *lippinale*, quoique l'*ophthalmie* soit quelques-fois accompagnée de *lippinale*; & d'autant plus que la *lippinale* qui n'est qu'un symptôme non-seulement de l'*ophthalmie*, mais aussi de toutes les maladies ci-dessus énoncées.

arrive souvent dès l'enfance, & continue toute la vie, quand elle est excitée par un vice particulier des glandes ou par quelques ulcères fistuleux : au lieu que lorsqu'elle est une suite de l'ophthalmie, elle ne subsiste qu'autant que l'ophthalmie. On ne doit pas non plus confondre les larmes avec la *humeur*, puisque leur consistance est différente, & que d'ailleurs les larmes coulent souvent sans être mêlées de *humeur*.

Si la *humeur* pendant la nuit s'amasse plus abondamment autour des paupières, cela vient de ce que pendant ce tems il ne s'écoule pas une si grande quantité de larmes, parceque les yeux & les paupières étant alors sans mouvement, les glandes de ces parties ne sont pas exprimées comme pendant le jour ; & de ce qu'au contraire il coule plus de *humeur*, parcequ'alors les paupières étant fermées, l'air extérieur ne dessèche & ne nettoie point la superficie des ulcères qui la produisent. Comme nous voyons que les playes & les ulcères qui sont exposés à l'air, ne suppurent pas autant, comme lorsqu'on empêche l'air de les toucher.

La *humeur*, étant aux ulcères des yeux & des paupières ce que le pus est aux autres ulcères de notre corps, comme je viens de le montrer, ses différentes consistences doivent faire connoître les différents états des maladies qui la produisent : ainsi quand elle est en petite quantité & fort détrempée de larmes, c'est une marque que la maladie est encore dans son commencement : quand elle est plus abondante & quelle à un peu plus de consistance, quelle est dans son progrès : quand elle est plus glauque, plus blanche & plus égale, quelle est

dans son état : & quand enfuite elle diminue & qu'il y a tres peu de larmes, quelle est vers la fin. Tout cela s'entend quand il n'y a point de malignité dans la maladie ; car quand la chaffe paroît comme des petites grains, ou comme des petites écailles, quelle est fibreuse ou filamenteuse, quelle est de diverse couleur ou autrement inégale, quelle cesse de couler sans que la maladie soit diminuée, on juge ou que les ulcères d'où elle découle sont virulens & corrosifs, ou qu'ils sont purides ou en chemin de le devenir, ou qu'ils s'enflamment de nouveau.

II. *De la chute des Cils, de leur des-rangement, & de leurs autres vices.*

CHAPITRE XVIII.

I. *De leur Chûte.*

LA chûte & le des-rangement des cils font souvent des symptomes des ulcères prurigineux qui attaquent les bords des paupières ; car quand l'humour qui cause ces ulcères est fort âcre & salé, & quelle pénètre jusques aux racines de ces poils, ou elle en altere si fort l'humour qui les doit nourrir quelle est incapable de se porter dans leurs pores & d'y prendre corps, ce qui fait que les cils se dessèchent & tombent ; ou bien elle corrompt ces mêmes racines & les détache des parties dans lesquelles elles sont implantées, par les ulcérations profondes quelle y cause : ainsi les paupières se dépoussent par des casés presque semblables à celles qui sont que-
les

les cheveux, les sourcils & les autres poils du corps tombent dans ceux qui sont infectez de teigne, de lèpre, de grosse verole & d'autres maladies.

Les cils tombent encore de même que les cheveux ensuite de quelques fièvres malignes; mais comme la cause de cette chute n'est que passagère, & quelle ne détruit ni leurs racines, ni la disposition des pores de la peau, ils repoullent quelques tems apres; aussi ne met-on point cette chute au nombre des maladies des cils.

Nos Auteurs qui ont toujours eü grand soin de donner des noms Grecs aux moindres maladies comme aux plus grandes, ont appellé d'un nom général la chute des poils des paupières, *Madarosis*, & en particulier celle en laquelle le bord des paupières est fort rouge, *Madophasis*, ou *Madopsis*, & celle en laquelle il est épais, dur & calleux, *Pitosis*.

Comme on ne doit point espérer que les cils renaissent quand leurs racines sont entièrement consommées, ou quand les pores de la peau dans lesquels ils sont implantez sont détruits, il est assez inutile d'employer ces remèdes chimeriques proposez & tant vantéz par nos Anciens pour les faire engendrer de nouveau, comme sont les *fruits d'hyguedelle & de sauro*, les *mouches brûlées*, les *voix de datte calcinez*, la *grasse d'ours*, le *miel* & autres remèdes semblables: mais on doit bien plutôt s'appliquer à guérir les maladies qui ont causé leur chute, avec les remèdes énoncez dans le chapitre précédent. S'il reste encore quelques racines saines, & si les pores de la peau ne sont pas détruits, les cils regneront assez d'eux mêmes.

I. De *des-rangement des Cils.*

De quelque manière que les cils soient des-rangés, quand ils entrent dans l'œil & qu'ils le piquent, on appelle ce vice en général, *Trichyase*, * dont on fait trois espèces. La première est, quand il paroît un double rang de cils, dont les uns se portent en dehors & les autres au dedans de l'œil & l'offensent. * La seconde est, quand on en remarque un plus grand nombre; * ou selon Paul, lorsque le bord de la paupière se renverse au dedans de l'œil, sans qu'il y ait de relaxation à la paupière. Enfin la troisième est, quand la paupière est relâchée & que son bord se retourne en dedans, ensemble le poil qui blesse aussi l'œil. *

Que des humeurs superflües & sans acrimonie qui se portent abondamment aux bords des paupières, y engendrent des cils superflus, comme quelques Auteurs nous le disent, prévenus de cette opinion commune, que les poils sont engendrez des excréments de la troisième coction, c'est de ce dont je ne demeurerai jamais d'accord avec eux: puisqu'au contraire j'estime qu'après la naissance, il ne naît pas un seul poil nouveau sur toute la superficie du corps, étant tous formez de même que les ongles & toutes les parties dès le temps de la première conformation, & que s'ils ne paroissent pas tous dès le moment de la naissance, c'est qu'ils sont si courts & si subtils qu'ils fâchent souvent les sens, mais on les distingue très bien avec une loupe de verre, & mieux encore avec le microscope, aussi bien que l'ordonnance qu'ils doivent garder pendant le cours de la vie.

TRICHYASE

TRICHYASE

TRICHYASE

TRICHYASE

D'où viennent donc, me dira-t-on, ces doubles rangs de cils que l'on remarque plusieurs-fois aux paupières ? Je réponds premièrement, qu'à l'égard de ces cils qui semblent former deux ou plusieurs rangées où auparavant on n'en remarquoit qu'une, cela vient de ce que la même humeur qui est la cause des gales ou ulcères prurigineux des paupières, s'amassant vers les racines des cils, y forme des petites tumeurs languettes & dures, & grossit en même tems le bord des paupières : & comme ce bord ne peut s'étendre aisément suivant sa longueur, à cause du *Tarsus* qui est ce petit cartilage membraneux & demi-circulaire qui donne la même figure aux paupières & sur lequel les cils sont implantés, il faut nécessairement que de ces petites tumeurs, les unes se portent en dehors & les autres en dedans, & qu'il se fasse comme des petits plis au dedans de ce bord : ainsi les cils, qui sont obligés de suivre la même disposition, doivent se des-ranger & se porter les uns au dedans de l'œil & les autres au dehors, & former par conséquent de nouvelles rangées, quoique leur nombre n'en soit pas augmenté ; comme il est facile de s'en convaincre quand il n'y a qu'un œil affecté de cette maladie, en comparant la paupière de l'œil sain avec celle du malade.

Secondement, je dis que ceux qui ont un double rang de cils, s'il est vrai que cela se rencontre dans quelques-uns, sans que leurs paupières soient affectées d'aucunes maladies, les ont dès leur naissance ; & que ces cils ne doivent point par conséquence les incommoder, à moins que de leur nature, ou pour la tempe-

rarité de la région qu'ils habitent, ils ne soient fort sujets aux fluxions sur les paupières, en ce cas ils en seroient fort souvent offenzés; de même que les habitans d'Alexandrie en Egypte, chez lesquels on dit que la *Trichiasé* est si familière, que pour la guérir ou la prévenir, on applique communément sur le bord des paupières une *lame d'or*, rongie au feu pour former une cicatrice sur les pores par lesquels les cils sortent.

La même humeur qui cause la *lippitude sèche*, ou celle qui cause la *lippitude dure*; quand elle se jette seulement aux bords des paupières elle les tumefie & les endurcit du côté où elle se jette, & elle les rétrécit dans la partie opposée: ainsi ces bords sont déterminés ou à se renverser en dehors, ou à se replier en dedans, suivant que cette humeur se porte plus vers un côté que vers l'autre. Quand les bords se renversent en dehors, ils causent plus de difformité que de douleur; mais lorsqu'ils se replient en dedans, tous les cils se tournent du côté de l'œil & causent par leurs frottemens & picotemens continuels une douleur très vive.

Voilà donc comme les deux premières espèces de *Trichiasé* aussi bien que la *chute des cils* n'ont point d'autre cause que celle qui produit les ulcères prurigineux des bords des paupières: mais pour la troisième espèce qui fait la relaxation de la paupière, elle arrive quand une humeur séche ou autre humeur subtile & de même nature fluë vers la superficie extérieure de la paupière, quelle abbeuve, relâche & ramène: ceci est proprement un *Oedème* ou un *emphysème* de la seule partie extérieure: car si cette humeur abbeuvoit égale-

ment toute la paupière, elle se relâcheroit, à la vérité, mais son bord au lieu de se renverser en dedans, tomberoit ou se porteroit sur l'autre paupière & la couvriroit en partie; ainsi les cils de cette paupière relâchée n'incommoderoient point l'œil, mais bien ceux de l'autre paupière, qui, en frottant contre la superficie intérieure de la paupière relâchée, y exciteroient de la douleur & de l'inflammation: parceque, pour que ce bord se renverse, il faut qu'il soit tiré inégalement. De là vient, que non-seulement dans cette rencontre, mais aussi dans toutes les tumeurs extérieures des paupières, leurs bords se renversent, quand ces tumeurs sont beaucoup étendus.

C'est toujours une fâcheuse maladie quand les cils entrent dans l'œil & qu'ils le piquent, parcequ'ils y excitent une douleur vive qui est suivie de fluxion, d'inflammation, d'un écoulement continuel de larmes, & souvent d'ulcères de l'œil: tous symptômes qui augmentent considérablement la maladie dont ils dépendent, & qui souvent sont cause de la perte de la vue.

Pour la cure, voici l'ordre qu'il faut tenir. Les remèdes généraux, en cas qu'il en soit besoin, dûment administrés, on doit d'abord se servir dans la première & seconde espèce de *Triachast* de la *fontaine* ébullient proposée pour le commencement de la cure des ulcères prurigineux, ou d'autre de même vertu, pour tâcher en humectant & amollissant le bord des paupières, d'y exciter une légère suppuration qui puisse décharger ce bord d'un partie des humeurs qui y sont infiltrés, &

par ce moyen souvent le bord se relâche & les cils changent de disposition.

Si ce remède est sans effet, soit à cause que ces maladies sont trop violentes ou trop invétérées, il faut avec une petite pince attacher les uns après les autres tous les cils qui piquent l'œil, le plus subtilement & avec le moins de douleur qu'on pourra : ainsi l'œil n'étant plus piqué, la fluxion & l'inflammation s'appaiseront plutôt, & on aura le tems de rétablir le bord des paupières, avant que les cils aient repoussé.

Quelques Auteurs enseignent de prendre les cils qui piquent l'œil, de les renverser sur la face extérieure de la paupière, & de les y coller pour leur faire prendre un autre pli ; mais il n'y a ni colle, ni glu, ni emplâtre qui les y puisse faire tenir, à cause des larmes abondantes qui humectent trop la paupière, & d'ailleurs ils sont trop courts pour les pouvoir manier si dextrement.

D'autres conseillent de brûler l'extrémité de la paupière à l'endroit des cils d'un angle à l'autre, avec un petit couteau acéré pointu ; pour conformer la racine des cils & les empêcher de renaitre : mais nos Européens sont trop délicats pour se soumettre à une telle opération ; & de plus c'est que par l'écharré qu'on formeroit, on dimineroit trop le bord de la paupière, & la cicatrice qui y surviendroit le rétréciroit considérablement.

D'autres enfin veulent qu'après avoir attaché les cils, pour les empêcher de repousser, on oigne fréquemment le lieu avec du lait de chèvre, ou du sel de veau, ou du sang de grenouille verte, ou du mucus d'Archives occu-

poils de parties égales de castoreum, de fiel & de sang de li-
 effon : mais Gallien au livre 20, des facultés des simples me-
 dicamenteux, assure que cela est faux à l'égard du sang de gra-
 noilles vertes, après en avoir fait lui même l'expérience,
 & dans un autre endroit du même livre il n'estime pas
 plus le lait de chèvre.

Je puis dire, sans l'avoir expérimenté, la même cho-
 se de leurs autres remèdes, quoique fort recommandez
 par les Anciens & par quelques Modernes ; puisque
 pour empêcher les poils de renaître, il faut absolument
 ou emporter leurs racines, ou les consumer avec les
 causes actuels ou potentiels, ce que ne peuvent faire
 les remèdes susdits.

Les eils étant arrachez, on remédie à l'inflammation
 de l'œil si elle est grande par les remèdes proposez au
 chapitre de l'ophtalmie, aux ulcérations, s'il y en a ;
 par les remèdes qui conviennent aux ulcères des yeux ;
 & enfin on traite les ulcères prurigineux du bord des
 paupières comme je l'ay enseigné au chapitre précédent.

Si pendant le traitement quelques eils reposent, on
 les arrache de nouveau si-tôt qu'on les peut prendre
 avec les pincettes, parce qu'étant courts, ils piquent
 plus vivement que s'ils étoient longs : ce qui n'arrive
 que lorsque les ulcères sont invétérez & que la callo-
 sité est grande ; car autrement, ils sont presque tou-
 jours guéris avant que les eils aient eu le temps de re-
 pousser. Même souvent quand ils repoussent, ils sont
 si fins & mollets, qu'ils se replient du côté où il y a
 moins de résistance & se jettent par conséquent en de-
 hors ; particulièrement quand en les arrachant on a

emporté une partie de leurs racines, n'y aiant que ceux dont les racines se font rompre à la superficie du bord qui soient durs & piquants lorsqu'ils repoussent.

Pour la troisième espèce de *Tribusis*, on se sert des *frumentum fruscant* & *résolutores* proposées au chapitre 7. à l'occasion de la cure de l'enophthalmé & de l'œdème: parcequ'en résolvant l'humeur qui relâche la partie extérieure de la paupière, cette partie se remet dans son état naturel, & alors les cils reprennent leur fixation sans qu'il soit besoin de les arracher. L'inflammation de l'œil qui avoit été excitée par le frottement des cils se guérit en même temps si elle est légère; & si elle est considérable, on la guérit comme je l'ay dit, & de même les ulcères s'il y en a.

Je ne scaurois m'empêcher d'examiner ici en peu de mots l'opération que nos Anciens enseignent de faire en cette rencontre. Ils proposent d'inciser le bord intérieure de la paupière un peu par de là les cils d'un angle à l'autre, afin qu'il se relâche & se retourne en dehors; & si cela n'arrive, ils conseillent de faire une incision en long sur la paupière & qui ne pénètre que la peau, l'éloignant des cils autant qu'il est nécessaire pour poser dans la peau un point d'éguille, puis une autre incision en croissant qui commence à une extrémité de la première incision & finisse à l'autre, ensuite d'ôter, en écartant toute la peau comprise entre les deux incisions, & de joindre en après les deux bords de la playe restante avec un seul point d'éguille ou plusieurs s'il en est nécessaire, pour réduire la paupière dans son état naturel. Voyez plus au long si vous le voulez

voletz, la manière de faire cette opération avec toutes les précautions nécessaires dans *Paul, Casse, Aet, Albracasi*, & autres Anciens, & même dans nos autres Modernes qui les ont copiez : car pour moi je ne puis m'arrêter à décrire toutes les minuties d'une opération que je ne veus que réfuter ; ce que j'ay dit suffisant pour la faire connoître.

Il est hors de doute que cette opération a été imaginée dans le cabinet, sans avoir été jamais mise en pratique, & encorc si mal imaginée, qu'aucun des Anciens ni même des Modernes leurs imitateurs n'a prévu ce qui arriveroit ensuite, car s'ils y avoient bien fait réflexion, ils auroient jugé que l'humour rhumatifant ou humidité superflue qu'ils reconnoissoient être la cause de la relaxation de la peau extérieure de la paupière, étant tarie & desséchée, cette peau devoit ensuite se remettre en son état naturel ; & qu'en emportant une partie de cette peau relâchée, quoi qu'alors superflue, apres l'union & cicatrisation de la playe & le dessèchement de cette humeur, la peau restante se devoit trouver trop courte pour permettre à la paupière de s'abaisser sur l'œil, & qu'ainsi l'œil devoit rester éraillé, comme nous le voions tous les jours arriver apres les cicatrices qui suivent les brûlures, les necres & quelques playes de cette partie, quoique souvent il ne se rencontre pas une telle perte de substance. Ils auroient aussi jugé que cette première incision qu'ils conseillent de faire au dessous des cils, pour faire renverser le bord de la paupière en dehors, devoit avoir un effet tout contraire ; puisque par la cicatrice qui devoit ser-

vie, ce bord devoit se relever en dedans & ainsi s'y replier davantage.

Ils auroient enfin reconnu qu'il étoit donc inutile de se donner tant de peine à raiiler & retaiiler une si faible partie, & qui souffre si difficilement des incisions, & de tant faire souffrir de douleurs pour si peu de profit.

Nos Princiens qui ont obtenu ou condamné cette opération & quelques autres plus étranges que nos Anciens proposent pour la même fin & que je ne raporte pas, parceque les moindres Chirurgiens-en peuvent connoître les défauts, ont donc eû plus de raison que ceux d'enre nos compilateurs Modernes qui les ont transcrits dans leurs livres comme ils les ont trouvées dans les anciens, sans se mettre autrement en peine si elles étoient d'usage, ou non.

3. Des Poux qui s'engendrent entre les Cils.

On ajoûte encore parmi les maladies des eils celle qu'on nomme, *Phthiriasi*, qui est quand des petits poux larges & plats s'engendrent entre les eils. Je n'en ay point encore rencontré, quoi que j'aye exercé la Chirurgie assez long-tems dans l'Hôtel-Dieu de Paris, & que journellement je l'exerce sur les pauvres & les malheureux, qui par la mauvaise nourriture, la malpropreté & les autres suites de la pauvreté, y devroient être les plus sujets. J'ay bien vû quelques-fois des *Atropos* s'attacher à la racine des eils, comme dans les autres lieux pûcés; mais cela ne constitue pas une maladie particulière, & d'ailleurs ce n'est pas de cette espee de vermine dont nos Anciens entendent parler. Quoi

qu'il en soit, quand il s'engendreroit des poux entre les cils, il ne seroit pas difficile de les détruire, ou en les ôtant & les laves qu'ils auroient pû produire, ou en les faisant mourir avec des médicaments amers, comme en lavant les paupières avec de l'absinthe dissolt dans l'eau rose, ou par le moyen des autres remèdes propres à faire périr toutes ces sortes de vermines.

13. *De la relaxation & faiblesse de la Paupière supérieure & de son élèvement involontaire.*

CHAPITRE XIX.

*
A T O N I A
T O R U L L I
P R A B O N.

L active quelques-fois que la paupière supérieure est entièrement relâchée & affoiblie, en telle sorte quelle demeure abaissée sans que le Malade la puisse relever qu'en y portant la main; & sans que les cils blessent l'œil, comme dans la précédente relaxation, nâ qu'il paroisse rien d'extraordinaire au dehors ni au dedans de cette paupière hors quelle est plus allongée.

Toutes les vapeurs humorales qui ont de l'écandé, & quelques insignes fluxions inflammatoires ou autres qui se font sur les paupières, les érécent & allongent souvent en toutes leurs parties & les font s'abaisser; mais comme cette sorte d'extension & allongement n'est qu'un symptôme d'autres maladies qui cesse par la cessation de ces mêmes maladies; ce n'est pas de cette espèce de relaxation dont s'entens parler en ce chapitre, mais seulement de celle que l'on estime être causée par une humidité superflue qui amollit, relâche & fait sonder la paupière.

Je puis dire avec quelque fondement que cette maladie est proprement *une paralysie de la paupière*. En effet je ne l'ay jamais remarquée que dans quelques paralytiques, & quand je l'ay rencontrée, j'ay en même tems observé que la joue du même côté étoit travaillée d'un pareil relâchement, que la mâchoire & la langue se ressentoient aussi de la paralysie, & que l'œil même en étoit pareillement affecté.

Je ne veux pas pour cela nier absolument que la paupière ne puisse se relâcher simplement par une humidité superflue, comme l'ont pensé nos Auteurs, quoi que je n'en aie point d'exemple: mais si cela est, je vous croie aussi qu'en ceste rencontre, cette maladie pourroit se guérir par l'usage des *fostrationes frustanæ & résolutive* énoncées au chapitre 7. ou d'autres semblables, aidées des remèdes intérieurs propres à épuiser les humidités sur-abondantes de la masse du sang: au lieu que si cette relaxation vient de paralysie, j'estime que tous les remèdes qu'on y pourroit faire y seroient bien peu profitables.

A l'égard de l'opération que nos Auteurs proposent pour relever la paupière, en emportant une partie de la peau extérieure, de la même manière que je l'ay dit vers la fin du chapitre précédent, elle doit être également rejetée par les raisons que j'ay déjà avancées. J'ajoutray de plus qu'ils ont encore plus mal pris leurs mesures en la proposant pour cette maladie-ci; puisque si toutes les parties de la paupière sont également relâchées, comme elles le sont effectivement, en enlevant une partie de la peau extérieure & réunissant par cou-

cûre les extrémités de la peau restante, ils doivent causer une maladie plus fâcheuse que celle qu'ils ont dessein de guérir; parceque les autres parties de la paupière conservant toute leur étendue, elles doivent nécessairement, quand la seule peau extérieure sera accourcie, se présenter en dehors en se repliant, & ainsi le Malade en doit être plus incommodé que si toute la paupière étoit également abaissée.

De l'écoulement involontaire de la Paupière supérieure.

Il y a une maladie des muscles ou des nerfs des paupières qui est si rare que je ne l'ay rencontrée que deux fois en pratiquant. Je la joins ici, parceque j'ay si peu de chose à en dire, que cela ne mérite pas que j'en fasse un chapitre particulier.

C'est un *écoulement* involontaire, extrêmement prompt & comme convulsif des paupières supérieures, qui cesse quelques moments de tems en tems, & qui recommence de même qu'au paravant. Quand le *écoulement* cesse les Malades voient à l'ordinaire; & lorsqu'il subsiste, ils ont peine à se conduire.

Apparemment que ce *écoulement* ou mouvement involontaire des paupières, vient de ce que le muscle releveur de chaque paupière supérieure est affoibli à cause de quelque obstruction imparfaite dans les petits rameaux de nerfs qui se distribuent dans ce muscle, qui empêche les esprits animaux d'y couler assez abondamment de sorte que l'action de ce muscle, qui s'accourcit naturellement & sans qu'on y pense pour tenir la paupière ouverte quand on veille, n'est pas égale à

celle de l'orbiculaire, cette paupière est aussi-tôt entraînée en bas par l'action plus forte de l'orbiculaire, ce qui doit exciter ces mouvements redoublés & comme convulsifs des paupières. Et si ce cessement cesse pendant quelques moments, cela peut venir de ce qu'alors il est coulé assez d'esprits animaux dans ce muscle relevateur pour rendre son action à peu pres égale à celle de l'orbiculaire. Mais comme ces esprits sont bien-tôt dissipés, & qu'il n'en coule de nouveaux qu'avec peine, ce cessement doit recommencer comme auparavant.

N'étant vu que deux personnes affligées de cette maladie, il me seroit difficile de dire si elle est curable ou non: & d'autant plus que les observations que j'avois commencées n'ont pas été suivies, ces deux personnes auroient négligé de revenir chez moi dans les tems que je leur avois marqué.

14. De l'écartement des Paupières, & particulièrement de celui de la Paupière supérieure.

CHAPITRE XX.

LA paupière supérieure se trouve quelques-fois si relevée en haut, quelle ne peut être abaissée entièrement, en sorte que l'œil n'en peut être couvert en dormant. Et comme on dit que les Latvons dorment les paupières ouvertes, on appelle à cause de cela cette maladie, *œil de lièvre.*

Tous nos Anciens ont reconnu que cette maladie provenoit de différentes causes. 1. D'un vice de nature, quand dans le tems de la première conformation il y

à où un défaut de matière pour engendrer la paupière. 1. De la convulsion du muscle rétroar de la paupière, & en même tems de la paralysie du muscle orbiculaire qui l'abaisse. 2. D'un trop grand dessèchement de la substance même de la paupière, qui fait quelle se rétrécit. 3. Par les cicatrices qui restent ensuite des playes, des ulcères & des brûlures de cette partie.

Je ne disputeray point les trois premières causes, encore bien que je n'aie vû aucun *traitemen d'art* qui en fût produit. Je diray seulement que les cicatrices qui suivent les playes, les ulcères & les brûlures en sont les causes les plus communes, & que les *traitemen* sont plus ou moins grands, suivant que ces maladies ont plus ou moins causé de perte de substance en la paupière, ou suivant quelles ont été plus ou moins étendues.

Mais je ne me tairay pas sur l'opération que les Anciens & leurs imitateurs Modernes proposent pour guérir cette maladie, & que voici en peu de mots. Ils avoient d'abord que lorsque la paupière est beaucoup trop courte, elle ne peut se rétablir; mais ils disent aussi que lorsqu'il s'en fait peu, il est aisé d'y remédier: & que pour cet effet, si la paupière est rétrécie par une cicatrice, il faut inciser entièrement cette cicatrice, séparer les bords de cette incision avec de la charpie mises entre, & continuer ainsi à les tenir séparés jusques à la fin de la cure; observant de ne se servir pendant tout ce tems d'aucuns remèdes qui dessèchent, mais seulement de ceux qui humectent & relâchent, comme de l'onguent de basilicon, des *sarcolys de fougère* &c. & que

si la paupière est rétrécie par une autre cause, il faut inciser la peau au dessous du sourcil en forme de *crus-fant*, dont les extrémités soient tournées en bas & près du bord de la paupière, & la partie gibbe en haut, diviser ensuite la peau pour la faire descendre en bas & donner moyen à la paupière de s'abaisser; l'entretenir en cet état avec de la charpie, quelques Modernes ajoutent avec une petite platine de plomb logée entre les deux lèvres de la playe; & procéder au reste comme dessus.

Pour sçavoir si cette opération est bonne ou mauvaise, il ne faut qu'examiner ce qui arrive à toutes les cicatrices qui suivent la guérison des playes des autres parties, & on connoitra qu'il ne s'en fait aucune sans que la peau soit rétrécie, quoi qu'il n'y ait même que la peau d'incisée. Il est aisé de s'en éclaircir sûrement; car on mesurant une playe recente faite *en ligne droite* avant que d'y appliquer le premier appareil, & la mesurant après être cicatrisée, on verra que la cicatrice n'est pas si longue qu'étoit la playe; ce qui ne peut arriver sans que la peau soit rétrécie à l'endroit de la cicatrice.

C'est aussi ce rétrécissement de peau qui fait que lorsque les playes au lieu d'être *en ligne droite* sont *en ligne courbe*, la partie de la peau qui est renfermée par cette *ligne courbe* devient éminente en se cicatrisant; que lorsqu'elles sont faites *en ébrasés brisés*, *en croix*, ou quelles sont autrement *angulaires*, tous les angles de la peau renfermée par ces lignes deviennent pareillement éminents en se cicatrisant; que lorsqu'il y a *perte de substance*

sans en la peau, cette peau se resserre de toutes parts, en sorte que la cicatrice qui survient est beaucoup plus petite que n'étoit la pièce emportée : & que dans les playes profondes, les cicatrices en sont enfoncées & que le bord de la peau se replie en dedans l'enfonçure.

C'est encore ce rétrécissement de peau qui fait que lorsque les lèvres, les ailes du nez, les paupières, le lobe de l'oreille, & la peau du prépuce sont fendues, elles s'écartent & ne se réunissent point comme elles étoient, à moins qu'elles n'aient assez d'épaisseur pour souffrir des points d'éguille pour les rapprocher, & les tenir réunies l'une contre l'autre, comme les lèvres & le lobe de l'oreille : & cela parceque la peau extérieure & l'intérieure de chaque côté, se resserrent & s'unissent ensemble par une cicatrice, ce qui fait que ces fentes demeurent ouvertes.

Si donc dans toutes ces rencontres la peau se rétrécit, que doit-il arriver ensuite de l'opération susdite ? le voici. Si l'érailllement est causé par une cicatrice, & que l'on coupe cette cicatrice, il s'en fera une autre qui ressertera encore davantage la paupière ; parceque par la suppuration qui suivra, une partie de la première cicatrice se consumera ; ainsi y ayant plus de perte de substance, il y aura plus de rétrécissement. Si l'érailllement est une autre chose, & qu'on incise la peau de la paupière en croissant, il arrivera que la peau renfermée dans le croissant, en se rétrécissant dans la cicatrisation, deviendra seulement un peu plus éminente sans que la paupière en ait plus d'étendue, au contraire elle en fera un peu plus raccourcie. Mais ; dira-

l'on, on tient les lèvres écartées avec de la charpie, ou avec une petite lame de plomb; cela ne se peut, à cause du peu d'épaisseur de la paupière & de son instabilité; mais quand cela se pourroit, je dis que cette charpie ou ce plomb ne demeureroient pas long-tems dans la playe, parceque les chairs en croissant les pousseroient dehors, & que ces mêmes chairs en se desséchant & se cicatrisant ne pourroient empêcher la peau de se retirer. Ainsi il n'y a personne, pour peu de réflexion quelle fasse sur ce que je viens de dire, qui ne juge que cette opération est plus préjudiciable que profitable; puisqu'elle ne peut qu'augmenter la difformité en faisant soufrire le Malade; & qu'on doit par conséquent laisser la paupière en l'état, quelle est, sans y rien faire.

17. De l'érailement de la Paupière inférieure.

CHAPITRE XXI.

Lorsque la paupière inférieure se renverse & se retire en dehors, en sorte que elle ne peut remonter pour couvrir le blanc de l'œil, c'est ce que nos Auteurs appellent proprement, *Erailement*, * peut être parceque cette paupière y est plus sujete que la supérieure.

E C T E
P I O N.

Nos Anciens nous disent qu'il ne vient point naturellement, comme celui de la paupière supérieure, ni par le desséchement de la paupière; mais 1. Par le relâchement de la partie intérieure de la paupière, causé par un trop long usage de remèdes émolliants: 2. Par la paralysie de cette partie: 3. Par quelque excoûtance

de chair qui s'est insensiblement engendrée dans la partie intérieure : 4. Par les cicatrices qui suivent les playes, les ulcères & les brûlures de cette partie.

Je ne m'arrêteray point à examiner toutes ces causes, je me contenteray seulement de dire que les cicatrices en sont les causes les plus ordinaires : & que si cette maladie vient d'un relâchement de la partie intérieure de la paupière à l'occasion seulement d'un long usage de *remèdes émollians*, on pourroit tenter de corriger ce vice par un usage continu de *remèdes fortifiants, astringens & desséchants*, & non point par les caustiques *actuels* ou *potentiels*, comme quelques-uns le veulent : que si elle vient d'une excroissance de chair, si cette chair est fongueuse & petite, on la pourra consumer & dessécher par le moyen des remèdes proposés ci-devant pour de semblables excroissances ; si au contraire elle est vieille & dure, on pourra l'ôter en la coupant avec la pointe des ciseaux, pourvu qu'on reconnoisse quelle ne soit nullement chancreuse, prenant garde d'offenser le corps de la paupière ; même pour la couper plus facilement, on pourra, comme nos Auteurs l'enseignent, passer une aiguille enfilée au travers de sa base, & former avec les deux bouts du fil une anse avec laquelle on l'élèvera pendant qu'on la coagpera petit-à-petit, ou avec le bistoury courbé, ou la lancette, ou la pointe des ciseaux, se servant ensuite des remèdes dont j'ay parlé à l'occasion des verrues : mais si l'étalement est causé par une paralysie de la paupière, ou s'il vient des cicatrices ensuite des playes, des ulcères & des brûlures, il est absolument incurable.

Cependant nos Anciens & nos Modernes, toujours remplis de leurs mêmes idées, consacrent deux opérations par le nom de quelles ils prétendent réduire la paupière en sa grandeur naturelle. 1. Quand l'étalement vient de ce que la peau de la paupière inférieure est rétrécie par quelque cicatrice, ils veulent que l'on y fasse aussi une incision en croissant dont les extrémités tendent vers l'un de l'autre angle & approchent près du bord de la paupière, & la partie gibbe en bas du côté de la joue, qu'on en sépare la peau pour la faire remonter, qu'on l'entretienne en cet état avec de la charpie, & selon quelques Modernes avec une petite lame de plomb, & qu'on procède au reste comme dans l'étalement de la paupière supérieure.

2. Quand il vient des autres causes, ils veulent qu'on fasse deux incisions dans la partie intérieure de la paupière, qui commencent chacune vers chaque angle de l'œil près le bord de cette paupière, & que les continuant obliquement vers le milieu & le fond de la paupière, on les joigne ensemble, en sorte qu'elles y forment un angle; puis levant la peau intérieure comprise par ces deux lignes, on la coupe en fu près le bord de la paupière: ce qui est proprement, afin qu'on l'entende mieux, enlever une pièce triangulaire de la peau intérieure de la paupière, dont la base se prend du côté des cils, & la pointe vers le fond de la paupière. Cela fait, quelques-uns veulent qu'on fasse deux pointes d'éguille pour réunir la peau restante; d'autres se contentent d'occluser, de dessécher & de cicatrifer.

Comme la première de ces opérations est semblable

à celle proposée par nos Auteurs pour l'établissement de la paupière supérieure, il n'est pas besoin de la refuser ici, puisque je l'ay déjà refusée dans le chapitre précédent. Il ne me reste donc plus qu'à examiner si la seconde peut avoir quelque utilité dans l'établissement de la paupière inférieure.

Je dis premièrement, que quand elle auroit quelque utilité, il seroit bien difficile de l'exécuter, tant pour faire les incisions obliques, que pour enlever cette pièce triangulaire de peau, sans offenser le reste de la paupière, à cause du peu d'épaisseur de cette partie : secondement que bien loin d'être utile pour faire redresser la paupière inférieure, elle la resserroiroit & rétréciroit si fort quelle s'en raccourciroit & descendroît plus bas, & son bord même se renverseroit davantage, comme on le voit arriver lors qu'en suite de quelque pourriture, il s'y fait quelque perte de substance dans la partie inférieure de cette paupière. Ainsi cette opération difficile & laborieuse pour le Chirurgien, douloureuse & cruelle pour le Malade, ne peut qu'augmenter la maladie.

Il arrive encore une autre espèce d'établissement commun aux deux paupières, qui se fait ordinairement quand par une playe, ou un ulcère en suite de quelque pourriture, charbon, gangrene ou autre maladie, le bord de la paupière est fendu ou consommé en partie, & que les angles de part & d'autre de cette fente, & même les bords se retirent & se renversent. Nos Auteurs disent aussi que ce défaut vient quelques-fois par un vice de la première conformation : je ne l'observeray

pas, n'en ayant jamais rencontré. Quoi qu'il en soit, cette maladie ayant quelque rapport au bec de lièvre & aux fentes & mutilations des oreilles & des ailes du nez, on l'appelle, *Atarlatia*,¹ ou *accourcissement de la paupière*, quand une partie de la substance est emportée ou consumée; & *implément*, *forte*, quand il n'y a rien d'emporté.

b
Coloboma,
non fixum
per se
sed
inducit.

Ceux qui ont écrit de cette maladie, disent que lorsque elle est grande on ne la peut guérir, & que si on tente de la guérir, on rend l'œil plus difforme; mais que lorsque la mutilation est peu considérable, on la peut guérir par une opération semblable à celle que l'on fait pour les *becs de lièvre*. Pour moi je ne suis pas de ce sentiment, & je l'estime incurable si petite quelle soit, & cela parceque la paupière a trop peu d'épaisseur pour pouvoir être étalée, & pour soutenir une ou deux éguelles autant de temps qu'il en faudroit pour l'union.

16. De la confection des Paupières.

CHAPITRE XXII.

a
Dir du
ANCTLO
BILPHABON.

IL arrive quelques-fois, mais bien rarement, que par un vice de conformation l'extrémité de la paupière supérieure se trouve unie & jointe avec l'extrémité de l'inférieure, en telle sorte que l'œil ne peut être découvert quand cette union est parfaite, & qu'il ne peut se découvrir qu'en partie lorsqu'elle est imparfaite.

Je n'ay point vû jusques à présent d'union parfaite;

elle m'a cependant été assurée autres-fois par un Chirurgien qui disoit l'avoir vüe dans un enfant nouveau né, cela peut être : mais j'ay vü cinq ou six fois de ces unions imparfaites plus ou moins grandes, dont la plus considérable étoit d'un peu plus de la moitié des paupières, en une fille de quinze ou seize ans; & c'est ce qui m'a donné occasion de faire les remarques suivantes.

1. Que ces jonctions arrivent ordinairement du côté du petit angle, du moins toutes celles que j'ay vües y étoient.

2. Qu'à l'endroit de la jonction on remarque une ligne qui fait la séparation des deux bords des paupières, & qui est d'un autre couleur que la peau qui recouvre les paupières, & cette ligne s'étend jusques à l'angle extérieur des paupières & s'y termine.

3. Que non-seulement les cils de l'une & de l'autre paupière gardent leur ordre, mais aussi cette petite rangée de trous qui sont par de là les cils, se trouvent hors de l'union, & quand les enfants pleurent on les voit s'humecter.

4. Que lors qu'avec les doigts on élève la paupière supérieure & que l'on abaisse l'inférieure, l'endroit de l'union s'élargit, en sorte qu'on reconnoît manifestement que cette union ne se rencontre que dans les extrémités de cette membrane ou peau qui revêt la partie intérieure des paupières.

Suivant ces remarques, on juge bien qu'on peut par la Chirurgie diviser les paupières ainsi unes, & les empêcher de s'unir derechef en opérant de la manière suivante, à l'imitation des Anciens.

On introduit entre le globe de l'œil & les paupières tout le long de l'enjon une petite sonde cannelée, en sorte que la cannelure soit justement au dessous de l'union : on éloigne cette sonde du globe de l'œil, une pour ne le point incommoder, que pour étendre par ce moyen les paupières, & rendre cette ligne formée par l'union plus apparente; puis avec une lancette bien tranchante, ou avec un petit scalpel on coupe sur la cannelure de la sonde cette espede de lym ou de membrane qui forme l'union, justement dans son milieu, & on poursuit l'incision jusques au petit angle, prenant garde de l'offenser; ce qui est facile à éviter étant tres aisé à distinguer. Ou bien on se sert de ciseaux bien tranchants, & introduisant une de leurs pointes dans la cannelure, on fait de même l'incision : ou bien même sans sonde cannelée, on la peut couper avec des ciseaux à bouton, puisqu'il n'importe de quelle manière on fasse l'opération, pourvu qu'on coupe l'adhérence sans bleiser ni l'œil, ni les bords des paupières, ni leur angle.

L'opération faite, on laisse couler le sang jusques à ce qu'il s'arrête de lui même, puis on nettoie l'œil avec quelque *lax ophtalmique*; & on lave ensuite les paupières dix ou douze fois le jour avec un *collyre défectueux*, sans y appliquer ni compresses, ni bandages, pour ne point donner occasion au Malade de tenir les paupières fermées; au contraire, il faut lui bien recommander de les tenir toujours ouvertes, pour empêcher qu'elles ne se réunissent; & pour cela il ne le faut laisser dormir que le moins qu'on pourra, & même à plusieurs

seurs réprises ; & après le réveil, il faut à chaque fois avoir soin d'éloigner avec les doigts les paupières l'une de l'autre, afin que, s'il s'étoit fait quelque commencement d'union, de la séparer. Quelques Auteurs conseillent de mettre entre les paupières un petit linge mouillé trempé dans quelque collyre pour mieux les empêcher de s'unir : cela seroit bon si l'œil pouvoit le souffrir. Ordinairement dans sept ou huit jours les paupières se trouvent entièrement cicatrisées.

Lorsque les paupières sont peu unies, comme d'une demi ligne ou d'une ligne au plus, l'œil à la vérité n'est pas si ouvert qu'il le devoit ; mais cela n'empêche point de voir, & la difformité n'est pas considérable, y paraissant seulement comme un petit lien en dedans qui unit les paupières : ainsi cela ne vaut pas la peine d'en faire l'opération. Mais quand l'union est grande, comme d'un tiers ou de moitié des paupières, outre la difformité, cela empêche de bien voir de cet œil ; aussi l'opération y est plus nécessaire.

Je ne conseillerois point de faire l'opération sur les enfans, pour l'impossibilité qu'il y a de leur faire tenir les yeux ouverts, à cause de leur peu de raison ; ce qui seroit que les paupières se réuniroient : ainsi je conseillerois plutôt d'attendre un âge plus raisonnable ; cette maladie n'étant point du nombre de celles qui se rendent plus mauvaises en vieillissant.

Les paupières s'unissent encore ensemble ensuite de quelques brûlures ou de quelques ulcères de leurs bords, mais comme ces accidens n'arrivent gueres siens qu'il se fasse quelque perte de substance en ces parties, les

cicatrices qui se forment sont si irrégulières, & rétrécissent tellement la peau des paupières, que quand on les fendoit derechef, les Malades n'en recevroient aucun soulagement: au contraire la difformité seroit plus grande, parceque l'œil se trouveroit découvert & éraillé à l'endroit de la séparation, comme il est aisé de le juger. J'en ay vû plusieurs à qui un semblable accident étoit arrivé, mais j'ay mieux aimé les renvoyer sans leur rien faire, que de les exposer à les rendre plus difformes.

Nos Auteurs mettent encore sous ce titre l'union qui se fait de la partie intérieure de la paupière avec la conjonctive, & quelques-uns disent aussi avec la cornée, ensuitte de quelques ulcères ou brûlures en ces parties, ce qui empêche le mouvement de la paupière. J'ay bien vû la paupière unie avec la conjonctive, mais je ne l'ay point vûe avec la cornée & cela est fort difficile à concevoir. Quoi qu'il en soit, ils enseignent que pour guérir ce vice, on doit élever la paupière avec quelque instrument propre, puis séparer doucement l'adhérence avec le tranchant d'une lancette, prenant garde d'offenser la paupière ni les membranes de l'œil, ensuitte mettre entre la paupière & l'œil un peu de charpie, ou quelque linge délié, imbu de quelque liqueur propre pour empêcher que la paupière se rejoigne, & d'avoir même soin de la renverser tous les jours, tant pour empêcher cette union, que pour y appliquer des remèdes.

Pour moi je mets encore cette opération au nombre des imaginaires, quoique nos Modernes l'enseignent

après l'avoir transcrire soit religieusement de nos Anciens. 1. Parceque cette séparation est tres laborieuse, tant pour le Malade que pour le Chirurgien. 2. Pour le peril qu'il y auroit de causer une maladie bien plus grande que la première, soit en perçant ou coupant la paupière, ou en offensant l'œil, ou quand ni l'un ni l'autre n'arriveroient, pour la crainte qu'il y auroit que par l'inflammation qui surviendroît, la paupière ne tombât en pourriture ou gangrene à cause de son peu d'épaisseur, ou qu'au moins la suppuration fût si grande, que la paupière en se cicatrisant ensuite se rétrécit beaucoup. 3. Parcequ'il seroit tres difficile, quand le tout seroit à bien, d'empêcher que la paupière ne s'unit derechef, vu que le moyen qu'ils donnent pour l'empêcher, en mettant un linge entre la paupière & l'œil, ne se peut exécuter, l'œil ne pouvant souffrir un tel corps étranger entre lui & la paupière. Par ces raisons, j'estime que cette maladie est incurable, & en cela je suis de l'opinion de Celse qui avoit ingenuëment n'en avoir vu guérir aucun par l'opération susdite.

Je veux bien croire que cette opération & toutes les autres que je viens de résumer, ne sont point à présent en usage, & je ne pense pas même qu'elles y aient été du moins je puis dire que si on les a voulu quelques-fois mettre en pratique, la mauvaise réussite qui s'en est ensuivie les a fait abandonner par ceux qui se confiant trop aux Anciens, ont eu assez de hardiesse, pour ne pas dire de témérité, de les entreprendre, sans prévoir ce qui en pourroit arriver.

Si j'ay donc refusé ces manières d'operer, c'est

qu'ayant considéré que parmi nos Anciens Praticiens, un grand nombre les ont décrites si uniformément, qu'il semble qu'elles fussent en commun usage; quoiqu' cependant ils aient puisé leurs descriptions les uns des autres, comme il est aisé de le connoître par la conformité de leur texte, & ainsi entassé erreurs sur erreurs; qu'une partie de nos Praticiens Modernes pour eux même dont on se fait une loi de suivre les sentimens, les ont rapportées dans leurs livres, sans se mettre autrement en peine si elles étoient possibles, ou non: qu'il y a encore des Chirurgiens, même de réputation, qui les enseignent publiquement & aussi sérieusement que si elles leur étoient fort familières: & qu'enfin entre le petit nombre des Anciens & des Modernes qui les désapprouvent, les uns ne le font que tacitement, c'est-à-dire, en n'en parlant point dans leurs livres de pratique; & les autres les exposent simplement en citant les Auteurs dont ils les ont tirées, & se contentent ensuite de dire quelles ne se pratiquent plus, parcequ'elles sont trop douloureuses ou cruelles. Aiant dis-je considéré toutes ces choses, j'ay crû que je devois relever les jeunes Chirurgiens du doute ou ils pourroient être à l'égard de ces opérations, en leur montrant par des raisons de pratique, quelles ne doivent point être mises en usage; & cela pour les empêcher de tomber dans des fautes assez désavantageuses pour leur réputation, que funestes pour leurs Malades.



17. Des maladies des Paupières causées par des causes extérieures.

CHAPITRE XXIII.

Les paupières sont souvent offensées par des causes qui les meurtrissent, les déchirent, ou les tranchent, sans que les autres parties de l'œil soient blessées.

Les contusions se guérissent comme celles des autres parties du corps. Cependant comme les paupières se tuméfient de enflamment allémeu, on doit s'appliquer d'abord à empêcher ces symptômes. Ainsi on se sert dans le commencement des *deffraisifs faits avec l'eau rose, le blanc d'œuf & un peu de safran*; ou de celui dont j'ay parlé ci-devant, fait avec l'œuf entier, le vin & l'huile rosat.

Si la lividité est grande, qui est une marque qu'il y a beaucoup de sang extravasé, on coint les paupières de suc d'absinthe meslé avec du miel, ou on applique dessus des linges imbus de cette mixture. Ou bien on se sert d'une fomentation faite avec les feuilles d'absinthe & de scarduin, les semences de sijen, les fleurs de camomille & de melise, & la semence d'avis, que l'on fait cuire avec le vin, dans laquelle on trempe des compresses qu'on applique chaudement sur les paupières, & qu'on renouvelle trois ou quatre fois par jour. Ou on emploie de la même manière le suc de racine de syon de Salomon, ou la dissolution des mérets vactari faite avec le vin.

À l'égard des playes, si elles sont faites avec des

instruments tranchans, on les oint d'huile d'hypericum, dans laquelle on ajoute de la stéobardane de l'œuf, ou d'autres baumes ou onguens vulneraires, & par dessus on applique un petit plumaceau & un emplâtre de diapalme détreint avec l'huile rosat : & si ce sont des playes contuses ou dilacérées, on se sert bien des mêmes baumes, baumes ou onguens, mais au lieu de l'emplâtre de diapalme, on applique les desséchi systin.

Si ensuite de ces playes, il se faisoit une fluxion & tumeur considérable aux paupières, on l'appaiseroit par le moyen d'un cataplasme fait avec deux onces de mie de pain blanc, demi once des farines de semences de fenouil & de lin, que l'on seroit cuire dans le lait de vache, y ajoutant tant sur la fin un jaune d'œuf, deux grains de safran en poudre & une demi once d'huile rosat, que l'on appliqueroit chaudement sur les paupières & leurs environs. Et si cette tumeur devenoit ordonnée, on se serviroit pour résoudre & fortifier de celui fait avec deux onces des farines d'orge & de fèves, une once des poudres de fleurs de camomille, de melilot & de roses rouges, & une once & demi de miel, que l'on seroit cuire dans une décoction de feuilles de brunoë & d'asafoët, que l'on appliqueroit comme dessus.

Les paupières sont encore offensées par des brûlures qui se guérissent en les oignant avec l'onguent populeux ou l'huile d'œuf, ou le baume de Saturne, & autres remèdes ulcés pour les brûlures. On doit seulement prendre garde de dessécher les ulcères qui leurs succèdent trop promptement, de crainte que les cicatrices, en se résorbant trop, ne résorbassent beaucoup les paupières,

& ne causent un érailement, qu'il est cependant bien difficile d'éviter, pour peu que les brûlures soient profondes : & en cas que les bords de l'une & de l'autre paupière fassent ulcerez, on doit pareillement prendre garde que les deux paupières ne s'unissent ensemble; & pour l'empêcher autant qu'on le pourra, il sera bon de les ouvrir de tems en tems, & de mettre sur leurs bords un peu de *radix levée* ou de *plomb brisé*, tant pour desseccher les ulcérations de chaque bord, que pour servir d'un moyen pour empêcher leur union. Si on pouvoit faire tenir entre les deux bords un petit morceau de cannepin imbu de quelque collyre dessecatif cela seroit commode; mais l'œil difficilement souffre de tels corps étrangers. Enfin si les bords des deux paupières ne sont point ulcerez, pour empêcher les érailements, servez vous des moyens énoncés vers la fin du chapitre dixième; mais s'ils le sont, ne vous en servez point; parcequ'il vaut mieux que les paupières demeurent éraillées, quoi que cette difformité soit grande, que de rester unies.

Conclusion des maladies de l'œil.

SI je n'ay point mis de préface au commencement de ce Traité, je dois au moins en le finissant faire connoître les motifs qui m'ont engagé de l'écrire, & rendre raison de l'ordre que j'ay observé en décrivant les maladies qui y sont contenues.

Mon premier motif a été de communiquer au Public les découvertes & les observations que j'ay faites depuis plusieurs années sur les maladies des yeux; &

en cela n'acquiesce au devoir de ceux de nos Professions, qui s'étant devoies pour le service du public, ne peuvent sans injustice se rendre soverains les connoissances particulieres qu'ils acquierrent dans l'exercice de leur Art.

En effet, si ceux qui nous ont précédé, ne nous a-voient pas laissé leurs découvertes, leurs observations & leurs meditations sur toutes les parties de la Medecine, cette science seroit encore dans le berceau, & nous aurions juste sujet de nous plaindre d'eux : mais ils l'ont fait si libéralement, qu'à leur imitation nous ne devons point priver le public du fruit de nos veilles & de nos travaux.

Et comme les Sciences & les Arts ne se perfectionnent qu'avec le tems : que plus les Sciences & les Arts ont d'étendue, & plus il faut de tems pour les conduire à leur entière perfection : & que même il y en a, comme par exemple la Medecine, qui n'arriveroit jamais à ce degré tant recherché & tant désiré : ou ne doit point s'étonner, si nos Auteurs tant Anciens que Modernes se sont trompez en plusieurs rencontres. C'est beaucoup pour eux qu'ils nous aient frayé le chemin : que par leurs observations & leurs expériences, ils nous aient découvert les signes pour connoître les maladies, & pour en faire un pronostic bon ou mauvais : qu'ils nous aient montré les indications que nous devons avoir pour parvenir à leur cure : & qu'ils nous aient donné les remèdes pour les combattre, & enseigné les opérations pour les détruire. Nous devons profiter de leurs connoissances, & nous devons nous servir
judicieusement

judicieusement des regles qu'ils ont établies pour perfectionner de plus en plus les choses qu'ils nous ont laissées comme imparfaites, & pour découvrir celles qu'ils n'ont pu véritablement pénétrer.

Le second motif est, qu'ayant considéré que très peu de Praticiens ont écrit sur les maladies des yeux, & que parmi les Modernes la plupart n'ont presque fait que colliger ce qu'ils ont trouvé dans les Anciens, sans y rien ajouter de leur, hors quelques noms grecs de maladies, capables plutôt de rebuter que d'instruire; j'ay crû obliger les jeunes Chirurgiens qui voudront s'appliquer à connoître à fond ces maladies, & apprendre à les traiter tant par les remedes, que par les opérations, en leur en traçant un plan en quelque manière nouveau, par lequel ils s'instruiraient en peu de tems de toutes les choses nécessaires pour les connoître & pour les guérir.

Je suis persuadé qu'ils loueront mon dessein & qu'ils l'approuveront, quand apres avoir lû ce Traité & apres avoir conféré les descriptions que j'y fais des maladies avec celles qu'ils liront dans les Auteurs, ils trouveront que dans celles ou je suis entièrement d'un sentiment opposé, je me soutiens & par la raison & par l'expérience comme sur deux pivots inébranlables; au lieu que celles de nos Auteurs ne sont appuyées que sur des opinions si peu probables, que pour peu qu'on les examine; il est assez difficile de s'imaginer comment elles ont pu avoir cours pendant un aussi long-tems; & que dans celles où je ne m'éloigne pas tout à fait de leur sentiment, je ne me contente pas seulement de rapor-

ter ce que j'ay trouvé chez eux de conforme à l'expérience; mais que j'y ajoute encore des éclaircissements utiles pour la connoissance, pour le prognostic, & pour la cure de ces maladies.

Ce que je viens de dire, n'est point pour critiquer nos Auteurs ni ceux qui suivent leurs sentimens; j'ay trop de respect pour l'Antiquité & pour mes Maîtres. S'ils se sont trompez en bien des choses, ce n'est pas leur faute. L'opinion, par exemple, qu'ils avoient de l'usage du cristallin, & de la manière qu'ils pensoient que la vûe se faisoit, n'a pas peu contribué à leur donner une idée fautive de la cataracte, & de quelques autres maladies de l'œil: & je puis dire que j'en aurois encore la même idée, si j'avois toujours été persuadé que le cristallin fût le principal instrument de la vûe. Cependant, quoi qu'ils n'aient pas véritablement connu la cataracte, cela ne les a pas empêché d'inventer une opération si juste pour la détourner, que la réussite a répondu à leur dessein, quelle est encore heureusement pratiquée par nos Oculistes Modernes qui suivent leur doctrine, & quelle le sera dans la suite tant que la Chirurgie subsistera.

A l'égard de l'ordre que j'ay observé dans ce Traité, il paroît d'abord irrégulier, je l'avoue. Je sçais bien que je devois commencer par les maladies des parties extérieures de l'œil, & décrire de suite celles des membranes extérieures du globe, puis celles des parties intérieures, & enfin celles du nerf optique: mais voilà pourquoi cet ordre est renversé. C'est que mon pro-

mier dessein n'étoit que de faire un petit Traité des maladies du cristallin, pour donner au Public mes découvertes sur la cataracte. Ce Traité étant ébauché, j'en conféray avec quelques-uns de mes amis qui me sollicitèrent de n'en pas demeurer là, & de donner mes remarques sur les autres maladies de l'œil, je suivis leur conseil, & je continuay mon travail sans en changer l'ordre. Ainsi comme la description des maladies du cristallin avoit trop d'étendue pour être placée selon son ordre, j'en ay fait la première partie de mon Traité; & pour cela je l'ay augmentée de beaucoup d'observations de pratique pour éclaircir de plus en plus les choses que j'y avois avancées; j'ay décrit ensuite les maladies du corps vitré & des autres parties intérieures de l'œil, & celles des membranes qui forment son globe, pour en faire la seconde partie: puis j'ay passé suivant le même ordre à celles des parties extérieures de l'œil, pour en composer la troisième & dernière partie. Peut être même que cet ordre ne déplaira pas, quand on verra que j'ay tellement disposé les chapitres, que souvent les précédents servent à mieux faire entendre les maladies contenues dans les suivants.

Dans la première partie j'ay rapporté des observations sur toutes les différentes altérations du cristallin, parceque j'ay traité des maladies de ce corps, comme si j'étois le premier qui en eût parlé; & effectivement nos Auteurs les ont peu connus. J'ay même rapporté quelques-unes des observations que j'ay faites sur des

yeux d'animaux, qu'on ne doit pas pour cela rejeter; puisque les yeux des animaux sont travaillés des mêmes maladies que ceux des hommes, comme on peut le connoître pour peu qu'on veuille s'appliquer à les examiner. Mais dans la seconde & dans la troisième partie, je n'en ay point rapporté, hors quelques-unes de pratiques; & cela parceque je n'en avois pas assez de bien circonstanciées, pour en fournir à tous les chapitres, m'étant contenté pendant plusieurs années de faire seulement des remarques courtes & simples sur les différentes maladies que je traitois, pour ne servir qu'à mon instruction particulière, n'ayant alors aucun dessein d'écrire sur ces maladies. Cependant comme toutes les descriptions que j'y fais des maladies, sont fondées sur ces remarques & autres observations, (car je n'avance aucun fait que je ne l'aie auparavant reconnu par expérience,) je puis dire que chaque description est véritablement une observation complète.

Je n'ay point voulu paroître singulier, en donnant des noms nouveaux à quelques maladies, quoi que les idées que j'ay de quelques-unes soient entièrement différentes de celles des Anciens & des Modernes: je me suis servi de ceux que l'antiquité leur a donné: ainsi j'ay appelé *Cataracte*, l'altération du cristallin, quoi que la cataracte soit autre chose au sentiment de nos Auteurs. J'ay même conservé la plupart des noms Grecs des maladies, dont je pouvois cependant me passer, étant assez exprimés par ceux qui sont usitez en nôtre langue; ain, comme je l'ay dit ailleurs, de donner de

la facilité à ceux qui voudront lire ces mêmes maladies dans les Auteurs, de les y trouver. Et quand j'ay décrit quelque maladie que je n'ay point trouvée dans nos Auteurs, je l'ay exprimée par les termes les plus significatifs de notre langue.

Si je me suis beaucoup étendu sur les descriptions de quelques maladies, c'est que j'ay eu dessein qu'on les connût suffisamment pour les pouvoir traiter: & si j'ay marqué exactement toutes les minuties des opérations, c'est parceque je sçais qu'on ne sçavoit trop instruire les jeunes Chirurgiens qui n'ont pas encore mis la main à l'œuvre, & qui souvent se trouvent embarassés quand ils commencent à opérer, faute de connoître quantité de petites choses que la plupart de nos Auteurs négligent d'écrire, & dont la connoissance ne s'acquiert que par un long travail: ce sont mêmes ces minuties qui font connoître un Chirurgien habile & expérimenté, d'avec celui qui ne l'est pas.

Pour les remèdes, je n'ay proposé que ceux dont je me suis utilement servi, & dont je me sers journellement pour les mêmes maladies. Je ne suis même appliqué à n'en proposer qu'un certain nombre, qui suffit pour remplir toutes les intentions que l'on peut avoir pour guérir les maladies des yeux, pourvû qu'on les aille & qu'on les dose de la manière que je l'ay enseigné. J'ay écrit les formules sans abbreviations & sans me servir des caractères ordinaires, parceque souvent dans les impressions, il se glisse de si grandes fautes à l'égard de ces caractères & chiffres, qu'il est difficile

de démêler les doses, si on ne connoît parfaitement la matière medicinale.

Je ne prétens point exclure quantité de remèdes que nos Auteurs proposent judicieusement pour les maladies des yeux : ni quantité d'autres dont on se sert journellement, & que plusieurs personnes tiennent fort secrets ; pourvu qu'on s'en serve avec méthode & raison & qu'on n'en fasse pas des remèdes à tous maux ; car c'est l'abus ordinaire ou tombent la plupart de ces gens à secrets, qui faute de connoissance, profane souvent les meilleurs remèdes.

Il y a quelques redites en plusieurs lieux de ce Traité, mais on ne peut pas toujours les éviter dans un ouvrage de cette nature, si on veut le rendre plus intelligible. C'est aussi ce qui m'a fait préférer une narration simple & étendue, mais claire & instructive, à une concise mais obscure : persuadé que je suis que ce ne sont point les paroles choisies qui guérissent les maladies, mais une juste application des remèdes, & un industrieux mouvement de la main.

Pour mieux éclaircir quelques matières, j'ay été obligé de faire souvent plusieurs digressions. Il y en a de courtes, & d'autres assez longues. J'ay laissé les courtes dans le corps du discours de chaque chapitre, parcequelles arrêtent si peu le Lecteur, quelles ne sont pas capables de l'ennuyer : mais pour les longues, je les ay séparées ; afin que ceux qui voudront seulement voir la suite de la maladie dont je traite, ou qui n'auront pas besoin des éclaircissements que je donne dans

ces digressions, les puissent passer, quand ils n'auront pas le tems de les lire.

Quoi que je me sois donné assez de peine pour décrire autant nettement que je l'ay pû les maladies des yeux, & pour ne me point laisser tromper par les apparences dans les observations que j'ay faites, je ne me flate pas cependant que ce Traité soit parfait, & que j'aie épuisé tout ce qu'on peut dire sur ces maladies : je crois au contraire qu'on pourra faire encore de nouvelles découvertes qui serviront de matière à de nouvelles réflexions. J'invite les Chirurgiens zelez à y travailler, & je les prie, que s'ils en font quelques-unes, de ne les point laisser périr dans l'oubli : comme je leurs promets, en cas que je découvre encore quelque chose dans la suite, de leur communiquer, en l'ajoutant à ce Traité.

Je sçais que la plupart des Chirurgiens négligent de s'appliquer aux maladies des yeux ; parcequ'elles sont si nombreuses qu'on s'en fait un moule : & que l'on croit qu'elles demandent toute l'application d'un homme, & une adresse toute singulière pour exécuter les opérations qui leurs conviennent. Il n'est rien de tout cela ; elles sont nombreuses à la vérité, mais elles sont tres faciles à apprendre à un Chirurgien déjà éclairé dans sa Profession : elles n'ont point d'autres règles pour leur traitement, que celles que l'on suit pour guérir les autres maladies ; pourvû seulement que l'on ait égard à la nature de l'œil : & il n'est besoin que d'une adresse mediocre & d'un peu de jugement pour en

374 DES MALADIES DE L'OEIL.
faire les plus difficiles opérations. Je souhaite que ce
Traité puisse exciter un grand nombre de jeunes Chi-
rurgiens à s'adonner à l'étude particulière de ces mala-
dies ; afin que s'étant rendus capables de les traiter,
les pauvres comme les riches en puissent recevoir du
soulagement ; & que ce soit pour la plus grande gloire
de Dieu.

Fin des maladies de l'œil.



TABLE

maladie, *ibid.* Il est usé de la description des autres remèdes de différents usages, pag. 496. Leur prescription *ibid.* Leur usage par les remèdes, pag. 497. Quant l'opérateur y succède, pag. 498. Opérations de plusieurs autres usages, *ibid.* Comment on doit faire l'opération, p. 499.

ATONTATION-ESPÉRAN, et que d'est, pag. 347.

Atropie ou destruction de l'œil, ce que d'est, pag. 398. Sa cause, *ibid.* Ce qui arrive au dedans de l'œil en cette maladie, pag. 399. Cette maladie est incurable ou on n'en a vu guère guéri, pag. 399. Symptômes qui l'on peut reconnaître, *ibid.*

Arrangement de nuit, ses causes & sa cure, pag. 271. Comment on distingue le genre févral de l'arrangement de nuit, pag. 272.

Arrangement de jour & ses causes, p. 273. Les signes de cette maladie & comment elle se termine, pag. 274.

Aux opiques ou vésicés, et que d'est, pag. 31. & 32.

B.

Bleue de l'œil, et que d'est, pag. 16.

Bourbier, état de l'œil, pag. 181.

Bourbier, usage spécifique de l'œil, pag. 181.

Bourbier des paupières, et comment on le guérit, pag. 181.

C.

Catapo, état de l'œil, pag. 180.

Catapo paupière, effet de dans un des paupières, pag. 181.

Catapo, manière de le préparer dans les paupières, & ses effets, pag. 181.

Cancer des paupières, ses signes, pag. 300. Comment il se forme, pag. 300.

Cancer ou tumeur, si l'énergie des qu'on veut tenter de le guérir par les remèdes ou par l'opération, *ibid.* On ne peut entreprendre qu'une cure palliative, pag. 300. Par quels remèdes on l'opère, *ibid.* Quand le fait mal, sans qu'il s'accroisse en grand ou grand de l'œil, &c., on peut le guérir par l'opération & comment, pag. 300.

Cataracte, ses noms, pag. 305. Ce que d'est selon les Anciens, *ibid.* Cause de leur erreur, *ibid.* On peut enlever l'œil sans enlever le globe. Maladie est où quelle soit une abstraction totale de cristallin, p. 306. Quelle est pres-tout le premier qui a traité sur différents entre la cataracte & le Glaucoma, pag. 307. Différence de l'opacité des Anciens, pag. 308. Opacité de plusieurs nouveaux Médecins sur la cataracte, *ibid.* Effets de cette opacité, pag. 309.

Cataracte, et que d'est selon l'Auteur, & le danger qu'il en fait, p. 410.

Cataracte rouge, sa description, p. 111. Première observation pour prouver et que d'est que la cataracte, pag. 112.

Seconde observation, pag. 114. Troisième observation, pag. 117. Quatrième observation, pag. 120. Cinquième observation, pag. 121. Sixième sur un observation, pag. 121.

Cause des cataractes rouges, pag. 125. Pourquoi tout qui commencent à être troublés de cataractes semblent quelquefois voir rougeur en l'air des paupières de l'œil, pag. 126. Le sang qui coule sur la cataracte détermine

- que forment la membrane qui recouvre le cristallin. pag. 127. Pourquoi elle ne devient pas telle que est un dessein. pag. 128. Objections qu'on peut faire sur la cause des cataractes, & la réponse à ces objections. pag. 129. Preuve que l'humeur qui cause les cataractes s'amasse quelquefois près par voie de fluxion & d'écoulement par congestion. pag. 132. Que l'humeur qui cause la cataracte se jette d'abord entre le cristallin & la membrane qui le recouvre. pag. 133. Deux objections que l'on peut faire sur l'écoulement de l'humeur qui cause la cataracte, & ce qu'on y peut répondre. *Ibid.*
- Les différences des cataractes simples. pag. 135. Les différences qui se trouvent de leur âge. *Ibid.* Les cataractes lachrymales, quelles elles sont. *Ibid.* Les cataractes vultueuses, quelles elles sont. *Ibid.* Les cataractes confusées, quelles elles sont. *Ibid.* Les différences qui se trouvent de leur quantité ou étendue. pag. 136. Les différences qui se trouvent de leur nature. pag. 137. & 138. D'où naissent toutes les différences mentionnées des cataractes. *Ibid.*
- Signes diagnostiques des cataractes. pag. 139. Signes qui sont communs que la cataracte empêche. pag. 140. Signes qui sont communs quelle est dans son état. *Ibid.* Signes qui sont communs pendant de la cataracte. pag. 141.
- Signes particuliers des cataractes. *Ibid.* Signes dans un mauvais état cataractaire qui se trouvent de la dilatation de la pupille. pag. 142. & hérénce. Signes dans un mauvais état cataractaire qui se trouvent de leur nature. p. 143. & hérénce. Signes dans un mauvais état des cataractes qui se trouvent
- de la réfraction de l'œil & d'autres choses essentielles. pag. 140. & *ibi.* *versus.*
- De deux Cataractes, dont un est simple se trouve travaillé, dans une très-tout le fait que l'autre le fait. pag. 141. On peut encore les cataractes en nombre des maladies héréditaires. *Ibid.*
- Fausse Cataracte. pag. 144.
- Cataracte flottante, ce que c'est. pag. 147. Observation sur cette maladie. pag. 148. Deux observations. pag. 149. Cette maladie est incurable. p. 144.
- Cataracte perlante, ou Abscès du cristallin, ce que c'est. pag. 149. Les causes. *Ibid.* Ses signes. pag. 150. & hérénce. Erreur de Barlet sur cette maladie. *Ibid.* Observation sur cette maladie. pag. 150. Cette maladie est incurable. pag. 150.
- Cataractes muques ou vultueuses, ce que c'est. pag. 151. & 152.
- Première cataracte muque qui vient de la nature de Glaucome. *Ibid.* Ses signes. pag. 154. Le prognostic qu'on en peut faire. *Ibid.* Ce qui peut arriver dans la suite de l'ophtalmie. *Ibid.* Cette cataracte en vieillissant devient souvent dure. pag. 155. Observation sur cette maladie. pag. 156.
- Seconde cataracte muque qui vient de la prééminence du cristallin, & ses signes. pag. 157. En vieillissant elle se convertit quelquefois. *Ibid.* pag. 158. L'erreur de Barlet est incurable. *Ibid.* Observation sur cette maladie. *Ibid.* *Edm.* Preuve sur l'impossibilité qu'il y a dans les cataractes, & la difficulté qui se rencontre dans les autres de séparer le cristallin. pag. 160.

DES MATIERES

PRINCIPALES.

- pliers causés par les débris ou par
 des alvares, & la formation de l'Ar-
 ure, pag. 361.
 Action d'une de conjonction, lorsque la
 partie intérieure d'une planète s'un-
 it avec la conjonction de l'Épé-
 roïne de son adversaire, en telle con-
 jonction, pag. 362. *Épéroïne* ou cette
 opération, *ibid.*
 Constitution réelle de l'hémère après
 sa pag. 370.
 Constitution de la chair glanduleuse
 de grand organe, pag. 474. Ce qu'on
 y doit faire, *ibid.*
 Constitution non-naturelle de la papille
 pag. 386.
 Causes des papilles & verrues
 en la partie, pag. 389.
 Corée, maladie de l'œil, sa descrip-
 tion, pag. 17. Elle n'est prise que cer-
 tains en développement de la mem-
 brane intérieure de nos yeux, pa-
 ge 20. à quel fin l'histoire spécifique
 de la corée transparente, pag. 140.
 Corps transparent (parties de l'œil)
 sur deux, pag. 34. Causes de sa
 opacité, pag. 35. & traitement.
 Causes de l'hémère qui les cause
 et qui convertit l'hémère opacé
 sa pag. 37. & traitement.
 Corps transparent, ce que c'est, p. 39.
 Corps opaques, ce que c'est, pag. 39.
 Corps vides, sa composition, pag. 34.
 Première urine pour élever le suspen-
 seur, pag. 31. Second urine, *ibid.*
 Troisième urine, *ibid.* L'usage qu'il
 occupe & sa figure, pag. 31. La man-
 ère que le cerveau est double en sa
 partie intérieure pour embrasser le
 cristallin, *ibid.* Sa puissance, p. 31.
 Il reçoit sa nourriture immédiatement
 du fibrillaire, pag. 31.
 Couleur noire dans l'œil et cristallin
- pag. 21. à quel fin cette couleur,
 pag. 22.
 Les couleurs de l'air-en-œil passent des
 couleurs de lumière que souffrent le plus
 de réflexion, pag. 71.
 Les couleurs ne font point d'effet dans
 les corps, pag. 73. Rayonnés pour
 le prouver, *ibid.*
 Cristallin, sa description, pag. 3. Rap-
 porter même pour les deux sa couleur
 & sa transparence, afin de le mieux
 examiner, pag. 30. Second examen,
ibid. Le cristallin n'est point à accom-
 pagner, s'étant accrus qui par
 la membrane qui le recouvre, pag.
 40. & 41. Enceinte prise avec l'œil
 joint, il se développe plus à l'usage,
 pag. 40. Ce n'est qu'en cas de plu-
 sieurs particularités, *ibid.* Il se se dé-
 veloppe dans l'œil composé d'un mem-
 brane & d'un verre, pag. 42. Exa-
 men de cristallin sans persistance,
 pag. 43. Sa figure, *ibid.* Il est d'une
 substance très pure, pag. 40. Il est
 en des corps les plus purs qui se
 rencontrent dans l'homme & dans les
 autres animaux, *ibid.* & pag. 47.
 Les yeux, pag. 39. Les parties fibre-
 ses situées au-dessus de l'œil se trou-
 vent dans les yeux des oiseaux, des
 poissons & de quelques autres ani-
 maux qui ont le cercle en partie af-
 faibli ou en partie effacé, et parvient
 faire approcher ou reculer le cristal-
 lin de la rétine, comme vient de
 expliquer, pag. 30. & 34. Le cri-
 stallin n'est pas absolument nécessaire
 pour voir, pag. 31. Tant que le cri-
 stallin est transparent, on ne peut le
 distinguer en regardant l'œil, pag.
 340.
 CILICES, ce que c'est & sa cure,
 pag. 370.
 Eccc

DAAGIETIA ou dentelle papillo-nous, espèce de dentelle des papilles, voy. pag. 351.

Delauchement, ce que c'est, pag. 446.

Déplacement par un cristallin, ce que c'est, pag. 248. Sur l'yeux, pag. 249.

Quand il est appliqué sur l'œil, et quel service à la pupille, pag. 250. L'opération est inutile en cette maladie, ibid. Observation sur cette maladie, ibid. Dans le traitement sur cette maladie, pag. 251 & 252.

Dés-rangement des parties intérieures de l'œil, & la cause de cette maladie, pag. 306.

Dés-rangement des aîs, v. Trichiasis.

Dés-tachement du cristallin, v. Glaucoma.

Difficulté qui arrive dans le cours de l'opération de l'abaissement des cataractes : dans le premier est au sujet de l'indivision de la maladie, pag. 166. La seconde, au sujet des parties latérales, pag. 168. La troisième, au sujet des cataractes extérieures, pag. 172. La quatrième, au sujet de l'accompagnement amblyopie, pag. 174. La cinquième, au sujet de l'accompagnement sclérotique, pag. 177. La sixième, au sujet de quelques accidents qui arrivent dans l'opération, pag. 178.

Dignité sur les causes glanduleuses & purulentes des fluxions, inflammation &c. pag. 321.

Dilatation vasculaire de la pupille, pag. 262.

Dilatation & écoulement de l'humeur aqueux & des causes, pag. 269. Quand avec l'humeur est bouchée, elle se répare, ibid.

DISTICHIASIS, première espèce de Trichiasis, pag. 363.

Duroté & lésion des papilles, & sa cause, pag. 483. Différence en ce point avec l'amblyopie, ibid. Comment on la doit traiter, pag. 484.

E.

ECTROPION, ce que c'est, pag. 314.

Ectropion, spécifique de la cornée transparente, à quel sort, pag. 34.

Ecrouelle, sorte de l'œil, pag. 381.

ЕНСАУМА, sorte de l'œil, pag. 381.

ЕНСАУТИЯ, ce que c'est, pag. 431.

Eulhie ou tumeur des papilles & sa cause, pag. 470. Il y en a de diverses sortes, & les signes pour les distinguer, ibid. Leur cure, pag. 477.

ЕРИСАУМА, sorte de l'œil, pag. 381.

ЕРИНОДА, ce que c'est, pag. 468.

Enflure de la pupille supérieure, pag. 330. Traitement de ces accidents sur les causes de cette maladie, ibid. Opérations de ces accidents pour cette maladie, pag. 331. Réparation de ces opérations, pag. 332.

Enflure de la pupille inférieure, pag. 314. Traitement de ces accidents sur les causes de cette maladie, ibid. Tentatives de l'auteur, pag. 331. Opérations proposées par un autre, & refusées par l'auteur, pag. 336.

Enflure de la même pupille inférieure du précédent, & sa cause, pag. 337. Traitement de ces accidents sur la cure de cette maladie, pag. 338. Effets incurables par l'auteur & par quelqu'un, ibid.

Erreur de beaucoup de Praticiens tant chez les anciens qu'aujourd'hui, a

pag. 374.
Essais de sang qui se passent dans
des veines pag. 329. Ceux qui ven-
 nent aux venelles s'écoulent dans la masse
 de sang, *ibid.* Tant que le sang se
 purge bien de ses excréments, sa tem-
 pérature est saine & la fermenta-
 tion est bien réglée, & pourquoy.
 pag. 410.
Essais de chair qui servent
à la viande pag. 409. Méthode de
 les traiter, pag. 410. Histoire d'une
 cancéreuse curieuse & curieuse de
 son genre, pag. 411. Quand ces ex-
 créments sont abondans, et qu'on
 en fait, pag. 413.
Essais de chair en grand usage,
de deux sortes pag. 471. Cause de
 cette maladie, *ibid.* Prognostic & cu-
 re pag. 474.
Essais, et que c'est pag. 481.
Exphubalain, et que c'est pag. 482.
Expériences d'opique pour expliquer le
vis pag. 511.
Expériences pour prouver la réflexion,
pag. 63.
Expériences pour prouver la réfraction,
pag. 64.
Expériences pour voir en quel sens la
réflexion & la réfraction se font dans la
lune, pag. 65.
Expériences pour le même objet, &
pour mesurer les angles des rayons de
lumière, pag. 65 & 66.
Expériences pour connaître la réflexion
qui se fait dans le verre au dedans du
crystal, pag. 66.
Expériences pour prouver de quelle ma-
nère la réflexion se fait dans les
verres convexes, pag. 67, & 70.
Suite de ces expériences & la con-
séquence qu'on en peut tirer, pag.
70 & 71.

Expériences pour montrer comme le ré-
fraction se fait dans les verres convexes
ou concaves, pag. 71.

Expériences pour montrer que les rayons
qui passent de chaque point de la su-
perficie d'un corps lumineux s'écar-
tent les uns des autres, pag. 72.

Expériences pour prouver que les couleurs
ne sont point réelles dans les corps,
pag. 71.

Expériences pour prouver que les rayons
de lumière qui traversent un prisme,
ne se croisent point au milieu du
prisme, pag. 76.

Expériences nouvelles de corps noirs,
et que c'est & ses signes, pag. 100.
La cause de cette maladie, pag. 101.

Expériences des symptômes qui servent
à cette maladie, pag. 102. Pourquoi
 s'élever que la cause ne s'écoule pas,
 pag. 103. Il est difficile de le distin-
 guer dans ses commensures et la
 prévalence de l'acidité & celle
 de la caracelle viciée, *ibid.* Les pro-
 pres qui sont sujettes à cette mala-
 die, pag. 104. Une Pratique éro-
 fondeuse cette maladie avec la gorge
 sèche, *ibid.* Elle ne se guérit par
 aucune, pag. 105. La cure, *ibid.*

F.

Faiblesse de vision &c. vi. Fin-
ccours.

Forme de la pupille les yeux, pag.
318.

Fermentation de sang, et que c'est,
pag. 318. Effet de la fermentation,
 pag. 319.

Fibres de l'acide différenciel des fibres
musculaires, pag. 34. Elles se dis-
 tinguent en lignes droites & courbes
 par la manière de la superficie sur-

usage de poids d'air, ibid. & p. 23. Elle souffre des canchères cancéreuses compliquées d'une tumeur noire. Ibid. Elle forme les fibres en partie dures. Ibid. & pag. 72.

Fibres qui remplissent l'oeil, pag. 19.

Fibres qui dilatent le pupille, pag. 20.

Fibres qui le resserrent, pag. 27.

Fibres en fibres noires qu'on suppose se trouver dans les yeux des oiseaux, des poissons &c. on parvient à faire approcher ou reculer le cristallin de la rétine, pag. 23. & 24.

Fibres en fibres papilleuses, effet de dans des papilles, pag. 220.

Fibre, effet de verre, pag. 208.

Fibrules, ce que c'est, pag. 202.

Fibule de la corne, pag. 408. En elle on trouve l'oeil se trouve de verre en verre & le cristal, ibid.

Fibule lacrimale, ce que c'est, pag. 454.

Il y en a d'apparences & de couleurs, ibid. Dans les fibres lacrimales, ce n'est pas toujours les capillaires qui sont ; mais la partie supérieure de son principal de la membrane supérieure, pag. 454. Prognostic des fibres lacrimales pag. 457. Leur usage, pag. 458. Ce qu'on doit savoir quand l'on est malade, pag. 460. En quelle partie le feu se communique, pag. 461. Comment on fait l'opération, pag. 463. Remarque sur cette opération, pag. 464.

Fibules noires, comment on doit les enlever, pag. 466. Quelques fibres noires qui se trouvent dans les canchères, & leur opération, pag. 467. Après l'opération des fibres lacrimales, il reste souvent en continuation d'humidité, pag. 468. Fibules d'une couleur noire de deux fibres lacrimales avec leurs fibres noires & leur opération, pag. 469. Histoire d'une Dame qui

est dans l'état de la vieillesse, ibid. pag. 470.

Fixes affectés de la vue, pag. 441 & 442. Remède pour ces maladies, pag. 447.

Fluxion, ce qu'on entend par ce terme, pag. 131.

Foiblesse de l'oeil, pag. 443.

Force ou corruption du corps blanc & de ses parties, pag. 218. & 219. Si l'on y a de la matière & de la couleur blanche dans l'oeil est le sang, pag. 219. Cette force demeure en un même état pendant toute la vie sans corruption le reste de l'oeil, pag. 220.

Fornice, effet de verre, pag. 208.

Fusula ou follicule, alors primum de l'oeil, pag. 381.

G.

Glacis lacrimale, ce que c'est, pag. 6. Elle est plus considérable dans les animaux qui ont une troisième paupière que dans l'homme. Ibid. Glacis sans nom, pag. 7. Usage de ces glandes, pag. 8.

GLAUCOME ou Glaucosité, pour quel on appelle ainsi le desséchement de l'oeil, pag. 204. Hippocrate & Galien ont connu cette maladie, ibid. Sa description, pag. 207. Sa cause, ibid. Ses signes, pag. 208. C'est une maladie incurable, pag. 208. Observation sur cette maladie, ibid.

Globe de l'oeil, sa composition, pag. 14. Il est formé par la corne, pag. 15. Il est rond dans l'homme & dans les animaux quadrupèdes, ibid. Il est aplati dans les oiseaux & dans les poissons, pag. 19.

Globe lacrimale, ce que c'est, pag. 454.

DES MATIERES

PRINCIPALES.

Des causes, *ibid.* Le genre féminin est
 une paralysie des nerfs optiques &
 par conséquent de la vision, p. 277.
 Pourquoi il ne paraît rien d'extraordi-
 naire dans les yeux travaillés de
 genre féminin, *ibid.* Comment on dis-
 tingue entre maladie de l'Avouglé-
 ment de nuit, & de toutes les espèces
 de cataractes naissantes, pag. 278.
 La pupille n'est pas absolument laesée
 dans le genre féminin, & pour-
 quoi, *ibid.* C'est une maladie incur-
 able, pag. 279.
 Cause de l'orbite, pag. 2.
 Cause des pupilles, il y en a de deux
 genres, pag. 292. Les orbites sont
 laesées pour amener le presb. *ibid.*
 Comment on fait l'opération pour le
 genre, *ibid.*
 Couleur & croissance entre autres de
 globe de l'œil, pag. 283. Cause de
 cette maladie, *ibid.* Symptômes qui
 la suivent, pag. 284. Sa cure, pag.
 285.
 Cils obscurs ou caligineux, et que
 l'on, pag. 289.

H.

HÉLÈS, troisième effet de l'ophty-
 lisme, pag. 406.
HÉMBÉLÓPIA, ou Avouglé-
 ment de nuit.
 Histoire de deux opérations faites à deux
 personnes, pag. 404.
 Histoire d'une cécité sans cause
 chez à la cécité & comment elle fut
 guérie, pag. 411.
 Histoire d'un enfant guéri de deux fi-
 èvres intermittentes avec cette seule remè-
 de ou opération, pag. 409.
 Histoire d'une dame guérie d'une fistu-

le visible sans cause, pag. 407.
HÉMBÉLÓPIA, et que l'on, pag. 404.
HÉMBÉLÓPIA, ou Avouglé-
 ment de nuit, sa description, pag.
 404. Pourquoi ainsi appelée, *ibid.*
 Elle a une espèce qui n'est que le
 presb. l'histoire de cette espèce, pag. 405.
 Elle peut se distinguer lorsqu'elle est
 produite par quelque passion de l'œil,
 ou quand elle débute par quelque
 maladie, *ibid.* Sa cure & pronostic
 n'est pas une chose si rare que l'on
 le croit, pag. 408. Comment elle est
 guérie & comment elle est incurable,
 pag. 410. & 39.

HÉMATIS des orbites, ou tumeur
 épanchée des pupilles, pag. 302.
 Opacité de l'œil, tumeur sans ma-
 ladie, & la manière dont il se trait-
 te, pag. 302. Opacité de l'œil, p.
 301. Opacité d'acier, pag. 309.
 Structure de l'acier sur ces op-
 acités, *ibid.*

HYPOCRYSIS HYPOCRYSIS,
 et que l'on, pag. 289.

HYPOCRYSIS ou tumeur de la cornée,
 pag. 371. Cause de cette maladie,
 pag. 372. En quoi cette maladie diff-
 fère des phlyctènes & des pustules,
ibid. Signes diagnostiques de cette ma-
 ladie, *ibid.* & pag. 373. Prognostic
 général, pag. 374. Prognostic particu-
 lier, pag. 375. Cure de cette maladie,
ibid.

HYPOCRYSIS, et que l'on, pag. 404.
HYPOCRYSIS, et que l'on, pag.
 374

I.

Impression, et que l'on, pag. 187.
 Ce qu'elle signifie, pag. 189.
Impression prophétique, et que l'on,
 pag. 255. Pourquoi ainsi appelée
 IIII

pag. 176. *Leur figure.* Ibid. *Comme on les distingue de celle qui peut entrer les canaux.* pag. 177. *Elles subsistent avec la vie.* Ibid. *Scandales de l'air par leur couleur.* Ibid.

Incompre de sang, les causes pag. 178. & leur cure.

Leu, ce que c'est pag. 17. *les deux appellés papille ou papille.* Ibid. *Ce sont le blanc & le rouge,* quand pag. 18. *il paraît voir dans l'homme d'ic.* & pourquoi. Ibid. *Subst. qui composent l'oeil.* pag. 19. *Subst. qui élèvent le papille.* pag. 20. *Subst. qui le resserrent.* pag. 21. *La dilatation & le resserrement de la papille fait à la perfection de la vue.* pag. 22.

L

LACRYMALIS, ce que c'est pag. 170.

Laps et lésions, quelle maladie pag. 424.

Larmes, leur source pag. 8.

LEUCOMA, v. Albigo.

Lippitude, v. Chaba.

Lippité purgative, effet de grande de purgation pag. 310. *Arde lippitude, avec effort.* Ibid. *Lippitude dure, avec effort.* pag. 310.

Lolites, pourquoi regardés à la manière indienne de autres hommes, de ce proverbe sans distinction commencent les objets pag. 428. *Parquoi de toutes les choses plus gros que ce les autres les autres hommes.* pag. 429. *Parquoi de toutes choses pendant la nuit,* & quelle puissance sur un chat de la lune. Ibid. *Parquoi de toutes plus lais avec des autres yeux.* pag. 431. *Parquoi plus de vertigeux &*

plus de proverbes sans lais. Ibid.

Lumière, est une substance ou matière plus subtile que l'air, & qui se meut avec plus de vitesse pag. 74. *Cette matière remplie avec les pores de l'air & de autres corps transparents.* pag. 74.

Lumière primitive ou radicale, ce que c'est. pag. 79.

Lumière sensible ou dérivée, ce que c'est. Ibid.

Lumière réfléchie, ce que c'est. Ibid.

Lutéalité, ce que c'est. pag. 431.

M

MACHAONIS, ce que c'est pag. 137.

Maladies de la Lybie. pag. 270.

Maladies de nos esprits, pag. 176.

Maladies de l'air, pag. 280. *Seu inflammation & obstr.* Ibid. *Comme on les traite.* pag. 281. *Sont en abîme de l'air.* Ibid. *Les plétes & dilatation.* Ibid. *La dilatation remarquable de son trou.* pag. 282.

Maladies des muscles & des nerfs. pag. 422.

Maladies des plaies. voir page. pag. 427.

Manière de préparer l'air pour servir à user plus facilement les parties intérieures du globe. pag. 43.

Manière d'augmenter l'air transmitté de canaux. pag. 142.

Malle au sang croûte en parties fermées, plumeuses, blanches & univoques. pag. 187.

M a t u r e Malade, fronde effet de fluxion. pag. 400.

Membres leuciques des papilles. pag. 3. *Cette membrane est une continuation de la peau intérieure.* pag. 4.

- observation pag. 124. Troisième observation pag. 125. Quatrième observation pag. 126. Cinquième observation pag. 128. Sixième observation pag. 132.
- Observation sur une cataracte laiteuse, pag. 181. Autre observation pag. 182.
- Observation sur une cataracte laiteuse, pag. 183.
- Observation sur deux cataractes avec des accompagnemens membraneux pag. 184.
- Observation sur deux cataractes avec des accompagnemens fibreux, pag. 185.
- Observation sur une opération faite d'un yverneur opérant sur l'humour aqueux, la cataracte étant de la nature de celle laiteuse dans la quantité observée, pag. 188.
- Observation sur une cataracte de deux ans & six mois, pag. 189.
- Observation sur une cataracte noire, pag. 192.
- Observation sur une cataracte de trois ans, pag. 196.
- Observation sur un Glaucome, pag. 201.
- Observation sur une proéminence de l'iris, pag. 204. Autre observation pag. 208.
- Observation sur une cataracte brulante, pag. 201. Autre observation, pag. 202.
- Observation sur une cataracte purulente, pag. 209.
- Observation sur une cataracte noire qui vient de la nature de Glaucome, pag. 212.
- Observation sur une cataracte noire qui vient de la proéminence de l'iris, pag. 218.
- Observation sur une cataracte noire qui vient de la cataracte purulente, pag. 226.
- Observation sur un déplacement fort de l'iris, pag. 220.
- Observation sur une tumeur de l'iris, pag. 222.
- Observation de Joseph Couillard sur un œil bœuf de six ans, pag. 207. Examen par l'auteur pag. 208.
- Observation de deux espèces, connues en la nature, pag. 247. & 248.
- Oedème, ou fluxion membraneuse de la conjunctive, & de ses autres inflammation, pag. 384. Cure de cette maladie, ibid.
- Œil, ce que c'est, pag. 2. De l'iris, ibid. L'air ne s'allonge point pour être les objets proches, & ne s'accourcit point pour voir les éloignés, pag. 32. Les rayons obliques ne passent l'air long, pag. 32. Ils ne dévient d'un pas si remarquer dans les miroirs, les lunettes & dans quelques autres animaux qui ont la cornée en partie effaite en cartilagineuse & dans les yeux de quelques oiseaux, pag. 34.
- Œil crevé en romain, pag. 303. Comment on doit traiter cette maladie, pag. 304.
- Œil poché, ce que c'est, pag. 325.
- Œil de lièvre, ce que c'est, pag. 326.
- Œil de pterygien, ce que c'est, pag. 420. Il y en a de trois espèces, pag. 420. Causes de l'œil, ibid. Progression de cette maladie, pag. 422. & 423. Pourquoi l'œil commence plutôt un grand angle de l'air qu'un petit, ou à la racine des paupières, pag. 422. Cure de l'œil par les remèdes, pag. 423. Comment on le traite par l'opération, pag. 428.
- Œil à, espèce d'ophtalmie, pag. 374.
- Opération de la cataracte, ce qu'il faut faire avant, pag. 158. Le tout que l'on doit choisir, pag. 160. Le point de l'œil, pag. 161. Le style de fer, de l'ivoire & de l'acier, pag. 162.

- de points blancs à chaque prise par
de des objets, & le hale, au point
pag. 82. Ce qui arrive à ces points
aussitôt quand ils rencontrent un verre
arrange sous le nez & le papille
blanc, de qui leur arrive quand on met
un verre au devant du nez, pag. 82.
- Plaque de l'œil & leur progression, pag.
313. Comment on les doit traiter, pag.
314. Si la plus pauvre de corne,
il ne faut point presser le globe de
l'œil, & pourquoi, pag. 317. Ce qui
arrive lorsque la corne s'est corrodée
par une simple pipereye, ibid. Les
élémentaires de l'humeur aqueuse n'est
pas une chose si rare que Galien le
pense, pag. 320. En quelle place de
la corne se développent si forme, pag.
320. Quand la conjonctive a été cor-
rodée, quel traitement convient, pag.
321. Quels remèdes suivent le pro-
fondement de l'œil & l'extension du nerf
optique.
- Place des papilles & comment on les
voit, pag. 323.
- Pléurésie, c'est une des causes les plus
puissantes des fièvres, pag. 338.
- Pneumonie, pag. 4.
- Pneumonie, seconde espèce de pleurisie.
ou, pag. 400.
- Podes ou PODOCIS, ou par l'œil,
pag. 424 & 425.
- Pouilles oculaires, pag. 409.
- Pouls, pulsion corollaire au grand angle,
pag. 12.
- Poussées des papilles qui fait une
grosse membrane, et qu'on en doit
arrêter, pag. 424. Ce qu'on doit faire
en ces occasions, pag. 425.
- Préparation de la partie, du plomb, de
l'antimoine & de quelques autres mé-
taux dans ce qu'on fait dans les colly-
res, pag. 329.
- Préloc, les raisons qui passent en travers
et se arrêtent point au milieu, com-
me Monsieur Richault l'a pensé, pag.
77. Expériences pour le prouver, p. 78.
- Proci oculaire, v. Fibre oculaire.
- PROPTOSIS, et que c'est, pag. 338.
- Protrusion de l'œil, et que c'est,
pag. 309. Le trait, pag. 310. Les
signes, pag. 311. Pourquoi en cette
maladie l'œil est immobile & la pa-
pille fort dilatée, pag. 312. En quel
état cette maladie diffère de la catarrhe
de l'œil & de phlérome, pag. 313. Quel
aplatie est incurable, ibid. Obser-
vation sur cette maladie, pag. 314. An-
tre observation, pag. 316.
- Protrusion de papille, v. Iris.
- PROPTOSIS, v. Iris, efflux de
grande des papilles, pag. 320.
- PTERYGION ou angle, et que c'est.
- PYLORIS, et que c'est, pag. 337.
- Put, comment on le dissout et le ma-
trite l'altère & de la cuisson, pag.
344. Un peu qui n'a point de man-
quât qualité, pour être employé dans
l'humeur aqueuse, et le corrump par
mémoire, pag. 345.
- Pulsions de la conjonctive & de la cor-
née, pag. 361. En quel état diffèrent
des phléromes, pag. 366. Causes des
pulsions & des phléromes, ibid. Si-
gnes des papilles & progressions de ces
maladies, pag. 367. Leur cure, pag.
368. Comment on doit les traiter, pag.
369.
- Pulsions produites par la petite vérole
& comment on en doit différer les
signes, pag. 370.
- Pulsions de grand angle, & comment
on les traite, pag. 374.

Question 1. Si le cristallin est ab-
solument nécessaire pour voir ?
pag. 24.

Question 2. Si par les remèdes on peut
guérir le cataracte naissant ou non
confirme, & si on peut le prévenir ?
pag. 171.

Raisons de l'amblyopie ; pourquoi on
peut en d'un œil sans transporter
dans un autre, si les yeux ne l'ont pas.
pag. 67. Ceux qui frappent la superficie des
corps transparents ou les privent par
eux, pag. 67. Ceux qui passent par
un trou s'élargissent insensiblement à
mesure qu'ils s'éloignent de ce trou,
pag. 72.

Rubéole, première effluve de Syphilis
ou. pag. 400.

Réfraction, ce que c'est, pag. 82.

Réfraction, ce que c'est, ibid. La réfrac-
tion est plus grande lorsque les rayons
de lumière frappent plus obliquement
la superficie des corps transparents,
pag. 82. & 87. Les rayons de lumière
qui passent le plus loin des cornes,
dans un rayon au peu loin des cornes,
font naître entre les cornes de l'arc-
en-ciel, pag. 72.

Réfraction & faiblesse de la pupille
supérieure, pag. 347. Cette maladie
est proprement une paralysie de la
pupille, & se guérit par l'Anacard. ibid.

Réine, elle est un développement ou dé-
veloppement des fibres musculaires de cet
organe, pag. 32. Sa formation & sa
consistance, ibid. Sa couleur, pag.
34. Elle est le siège de la vie, ibid.
& pag. 37. Ses causes et que c'est,
pag. 35.

Réductibilité en cataracte de la cornée
dure & de la corne, pag. 340.

Régulateur montrant de l'œil à l'œil.

Régulateur, ce que c'est, pag. 302.

Régulateur de l'œil, ce que c'est, pag. 302.

Sac lacrymal, ce que c'est, pag. 6.
Sanguis, son usage, son usage dans
les inflammations & autres maladies
contre l'opinion de quelques Modernes
pag. 332. & suivantes.

Sang, les causes qui le déterminent à
l'œil & à s'étendre plus dans
une partie que dans une autre, pag.
331. & suivantes. Causes des remè-
des par lesquels on guérit les cornes,
pag. 341. & suivantes.

Schème des pupilles, pag. 487.

Schémisme des pupilles, ce que c'est, pag. 487.

SCLEROPTICUS, effort de
gravelle des pupilles, pag. 311.

Solution & autres maladies de ce
liquide, pag. 322.

Sonnettes, ce que c'est, hors de l'œil,
pag. 307. Ce qu'il faut faire en cette
maladie, pag. 312.

Soudure, pag. 6.

Spectacle oculaire, pourquoi on ne s'en
peut plus servir dans l'opacification des
cornes, pag. 310.

Sphéroïde, ce que c'est, pag. 125. Il
y en a de quatre espèces, pag. 325.

Progressif de ces maladies, pag. 401.

Ce qu'on doit faire pour les éliminer,
pag. 402. & 403. Manière de faire
l'opération pour les faire tomber, pag.

403. Méthode de deux opérations sur
un œil dans l'opacification, pag. 404. &
fautes sur l'usage de ces deux opé-
rations, pag. 405.

Succion & Melleosité des pupilles.

o. Anchoine.

STRAZIMON, *opere d'egl.* pag. 431.

STREPTILIS, *opere d'egl.* pag. 500.

SYNCHYSIS, *opere d'egl.* pag. 501.

T.

Tache de vitellie, *opere d'egl.* & le casse, pag. 373. Les signes des pustules & prognostic, pag. 374. Les remèdes sans incision pour cette maladie, *ibid.* Observation sur cette maladie, pag. 375.

TARAXAC, *opere d'egl.* Oculi perorbados, pag. 398.

Tarsus des Arabes, *opere d'egl.* pag. 323.

Tarsis en peigne, caractere des pustules, pag. 4.

Tête de mouche, qualitez & effet de l'aphelima, pag. 400.

Thymus, *opere de venet.* pag. 305.

Tophus, *opere d'egl.* pag. 404.

TRACHOMA, *opere de dextre des pustules.* pag. 321.

TRICHIASIS, ou TRICHIASIS, *opere d'egl.* pag. 328. Des humeurs superflues & sans acrimonie, d'origine d'un point de mercurie vicié, *ibid.*

D'un verroux ou double rang de cil, & le casse de ces deux complications, pag. 330. & 340.

Prognostic de cette maladie & le casse, pag. 341. Comment on doit arracher les cil, pag. 342. Ce qu'on doit faire apres qu'ils sont arrachés, pag. 343.

Des cil se peuvent se ciller par la sans incision de la pustule, pag. 344.

On ne doit point briser l'extremité de la pustule en l'endroit des cil pour les empêcher de renaitre, & pourquoi, *ibid.*

Les croutes produites par un Anchoine pour empêcher les cil de repousser, & sans croutes, *ibid.*

Observation proposée par un Anchoine desquels le bord de la pustule est en dedans, & que les cil se dirigent, pag. 344.

Explication de cette operation, pag. 345.

Trachéon blanc de Rhodis, *opere d'egl.* pag. 388.

TYLOSIS, *opere de dextre des pustules.* pag. 310.

V.

Varices des pustules & leurs causes, pag. 315. Il y en a de benignes & de malignes, pag. 317.

Symptomes des uns & des autres, *ibid.* Elles ne se traitent point par operation, pag. 318.

Les remèdes qui y servent, *ibid.*

Ventre des yeux, pag. 34.

Verrus des pustules, *opere d'egl.* & leurs differens, pag. 309. En quel les verrus entrainent differens de l'opercule, pag. 308.

Prognostic de ces maladies, pag. 307. Les remèdes se servent qu'aux verrus, & que les fait, pag. 308.

L'operation qui est le plus sûr moyen & le plus prompt pour les enlever, se fait en deux manieres, pag. 309.

Villon. Explication de l'usage des pincettes principales de l'ail & qui sont necessaires à la vision, pag. 83.

Usages de la conjonctive & de la cornée, & leur casse, pag. 370.

On les étouffe en superflues ou pustules, *ibid.* Les superflues sont de quatre especes, *ibid.* Les pustules sont de trois especes, pag. 371.

Prognostic general de ces verrus, pag. 372.

Prognostic particulier, pag. 373.

Leur cure, pag. 374.

Attention sur ce qu'on doit observer en passant les cil

DES MATIÈRES PRINCIPALES.

usage des jeun. pag. 307. Spécimens
des salures les plus abond. des jeun. pag.
308.

Vin, son extraction, pag. 31.

X.

XEROPHYTES; classe de
plantes des pays secs. pag. 310.

Y.

YERB DE TRAVES ou YERB SILENTE.
pag. 426. Sa composition & ses
prop. pag. 426. Sa préparation par les mélanges.
pag. 427.

Les jeun. font plus d'usage par des
médic. combinés que par ceux, que
par d'autres remèdes plus simples
& plus purs. pag. 310.

Usages particuliers de grand usage,
& communs en les traités. pag. 473.

Usages particuliers de grande utilité des jeun.
pâtes, pag. 310. Leur usage & les
services, dont l'usage de ces salures,
pag. 314. Concommodement de ces sal.
avec & sans jeun. pag. 314. Leur
usage. pag. 314. Leur usage, dont
l'usage, dont l'usage de l'usage, dont l'usage,
pag. 314. Ils sont plus ou moins
selon les diversités de la composition
naturelle de ces jeun. pag. 314.

Usages particuliers de grande utilité des jeun.
pâtes, pag. 310. Leur usage & les
services, dont l'usage de ces salures,
pag. 314. Concommodement de ces sal.
avec & sans jeun. pag. 314. Leur
usage. pag. 314. Leur usage, dont
l'usage, dont l'usage de l'usage, dont l'usage,
pag. 314. Ils sont plus ou moins
selon les diversités de la composition
naturelle de ces jeun. pag. 314.

Fin de la Table des matières.

Fautes à corriger.

Page 17. Ligne 13. Salérogne, *Salérogne*, Salérogne, pag. 18. l. 1^{er} p. hantent
de nature: & à la 13. 11. de nature. pag. 24. l. 20. poulce, *de poulce*,
pag. 28. l. 7. Pébélium, *de Pébélium*. pag. 28. l. 20. épaille, *de épaille*.
pag. 48. l. 20. par les acides quelle est, *de par les acides: quelle est*. pag.
50. l. 20. lieu, *de lieu*. pag. 51. l. 4. concave, *de concave*. pag. 78. l.
11. mouton, *de mouton*. pag. 94. l. 13. terminé, *de terminé*. pag. 95. l.
13. voudre, *de voudre*. pag. 100. l. 14. chercher, *de chercher*. pag. 100.
l. 5. mouton, *de mouton*. pag. 106. l. 17. effondrer, *de effondrer*. &
à la 13. 20. Encom, *de Encom*. pag. 108. l. 3. pastille, *de pastille*.
pag. 114. 15. à une suite de salures, *de salures*, suite. pag. 120. l. 10. poulce,
de poulce. pag. 121. l. 24. en en, *de en en*. pag. 128. l. 12. conclure, *de*
conclure. pag. 120. l. 24. en peu, *de en peu de en*; *de*. pag. 140. l.
11. apocryphe, *de apocryphe*. pag. 184. l. 26. Palle, *de Palle*. pag. 188.
l. 28. hantent, *de hantent*. pag. 170. l. 20. de, *de en*. pag. 184. l. 28. hantent,
de hantent. pag. 184. l. 28. répandre, *de répandre*. pag. 187. l. 17. à la loge,
de à la loge. pag. 207. l. 18. partie, *de partie*. pag. 207. l. 7. de la loge,
de de la loge. pag. 207. l. 20. de composition, *de composition*.
& 13. 20. nature *de nature*. pag. 207. l. 20. de composition, *de composition*.
pag. 207. l. 17. le hantent, *de le hantent*. pag. 207. l. 10. hantent, *de hantent*.

h h h

